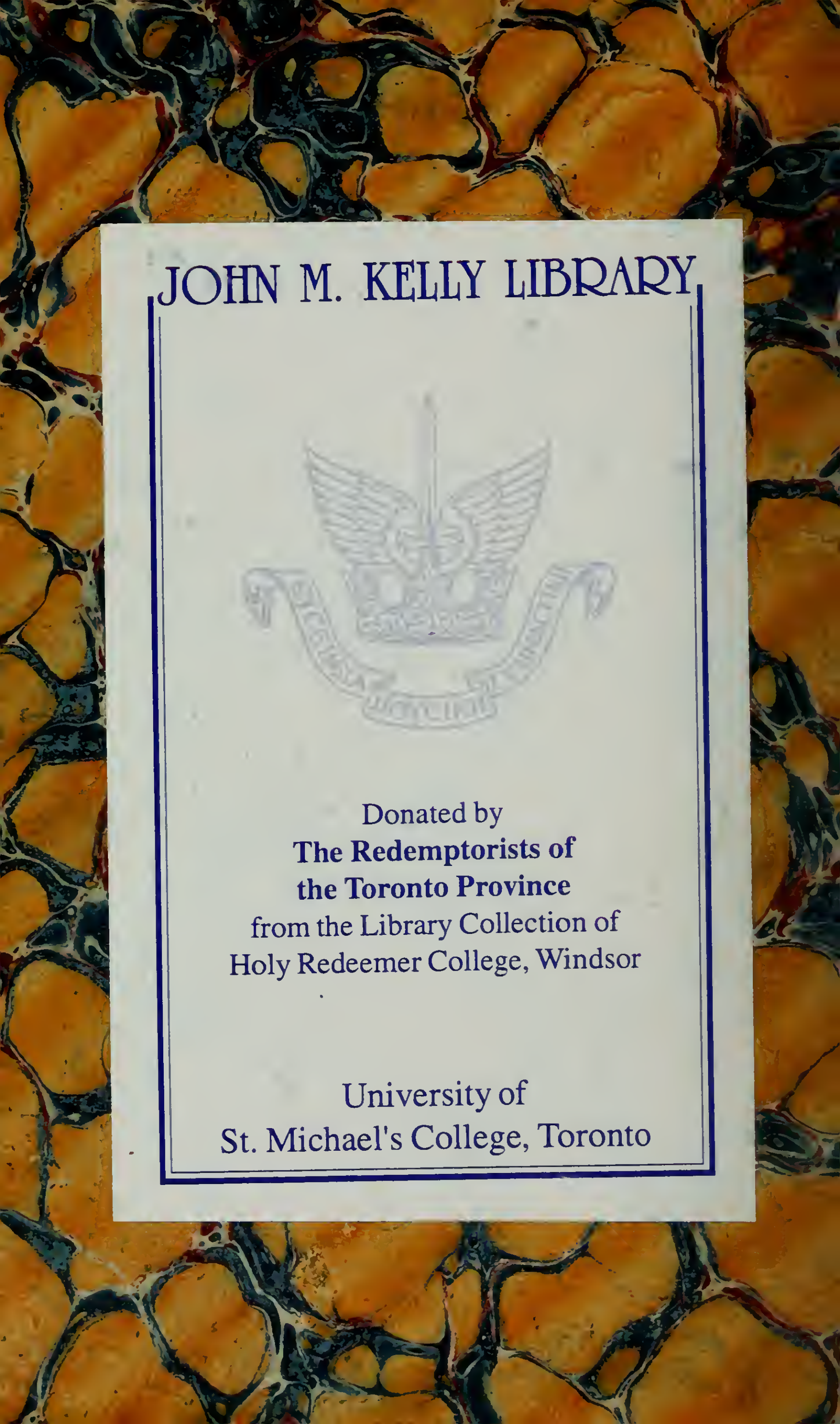
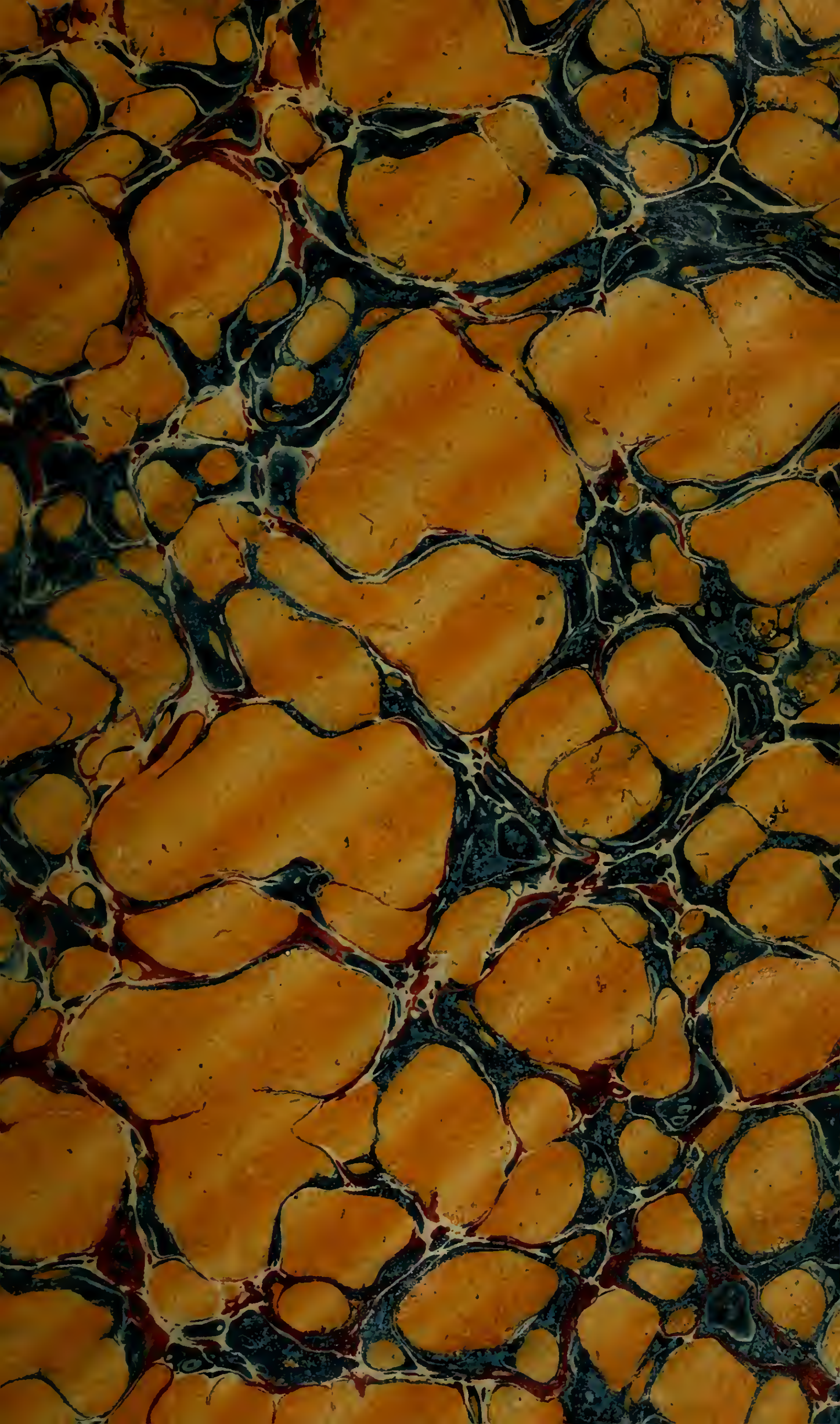

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04051 0208






TRANSFERRED
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY



LE

BON SENS DE LA FOI

IMPRIMATUR

TOLOSÆ, DIE XV$^{\hat{a}}$ APRILIS 1870.

† J-F. FLORIANUS, ARCHIEP. TOLOS.

LE BON SENS
DE LA FOI

EXPOSÉ

En réponse aux objections philosophiques
& scientifiques du jour

PAR

LE R. P. CAUSSETTE

Vicaire général, supérieur des prêtres du Sacré-Cœur de Toulouse.

Il fault accompaigner nostre foy de toute
la raison qui est en nous.

Montaigne, liv. II, chap. 12.

PREMIÈRE PARTIE
L'AFFIRMATION CHRÉTIENNE



PARIS

VICTOR PALMÉ

Éditeur des Bollandistes

25, RUE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 25

1870.

LE PUY. — IMPRIMERIE M-P. MARCHESSOU.



A CEUX QUI NE CROIENT PAS

C'est à vous que ce livre s'adresse, c'est à vous que je le dédie. De tous les malheureux de ce monde vous êtes les plus à plaindre : la mort de la foi dans une âme suppose celle des espérances; la perte de Dieu est la plus douloureuse que le cœur et la pensée de l'homme puissent ressentir !

Et, cependant, vous êtes de tous les malheureux ceux que l'on plaint le moins ! Parmi les hommes de foi, les uns sont si étonnés de votre mal qu'ils refusent d'y croire, les autres en sont si scandalisés qu'ils craindraient de s'en rendre complices s'ils lui accordaient leur sympathie.

Nous assumons sur nous la responsabilité de cette charité peu comprise. Aussi bien, rendre Dieu aux esprits qui en sont deshérités, c'est la plus belle aumône que l'homme puisse faire à ses semblables.

« Que ceux-là soient pour vous rigoureux,
« m'écrierais-je avec saint Augustin, qui n'ont
« pas connu les difficultés qu'on éprouve à dis-
« tinguer l'erreur de la vérité, et à trouver le
« droit chemin de la vie au milieu des illusions
« du monde! »

Pour nous qui fûmes souvent confident de vos peines, nous serions oublieux et cruel si nous étions sévère à votre égard.

Aussi nous vous parlerons avec affection, dans ce livre, comme on fait aux malades sur leur couche de douleur.

Quelque lumière qu'elle projette sur vos ténèbres, nous n'abuserons pas contre vous de cette parole sainte : *Il n'a pas voulu comprendre pour être dispensé de bien faire* (1); s'il est vrai, qu'en général, l'homme possède la foi qu'il mérite, il est possible que son incrédulité soit en même temps son malheur et son ouvrage.

(1) Ps. 35-4.

La nature et l'éducation creusent souvent, entre la vérité et certains esprits, des abîmes tels que nous désespérerions de vous mener à l'autre bord, si les illuminations de Dieu n'étaient plus pénétrantes que les faibles murmures de l'enseignement humain. Ainsi la transmission de la lumière s'opère plus vite dans l'espace que celle du son.

De votre côté, n'exigez point la démonstration palpable d'un objet qui ne l'est pas. La religion est suffisamment démontrée quand elle l'est plus que tant de croyances et d'opinions naturelles auxquelles vous consacrez votre vie. Surtout mettez votre cœur au service de votre intelligence dans cette noble recherche; le sentiment bien ordonné ne peut diminuer la raison puisqu'il complète l'homme. *Dieu étant amour,* plus nous lui ressemblons par ce côté plus nous sommes aptes à le comprendre. C'est pourquoi un grand mathématicien du dix-septième siècle ne cherchait dans la foi ni un théorème de géométrie, ni une évidence philosophique, mais Dieu lui-même *rendu sensible au cœur* (1).

Et puis lisez ces pages avec la consciencieuse sincérité qui les inspira . même quand elles ne

(1) Pascal. *Pensées.*

vous seraient point agréables elles ont droit à votre indulgence, car elles furent écrites par amour pour vous; même quand elles ne vous paraîtraient point décisives, elles ont droit à votre respect, car vous n'avez point d'objections de poids égal à leur opposer.

Enfin, que si votre incrédulité admet au moins le dogme d'un Dieu entendant les soupirs de sa créature, semblables à un enfant aveugle qui n'a pas besoin de voir son père pour lui tendre les bras, dites ici, avec nous, cette prière, composée par Bacon, pour être récitée avant son étude :

« O Père! qui avez commencé toutes vos œu-
« vres par la création de la lumière visible, et
« qui les avez toutes terminées par la création
« de la lumière intellectuelle, quand vous souf-
« flâtes sur la face de l'homme, chef-d'œuvre
« de vos mains, daignez diriger et protéger cet
« ouvrage qui, ayant eu votre bonté pour prin-
« cipe, doit avoir votre gloire pour fin (1)! »

(1) *Novum organum.*

POURQUOI ET COMMENT CE LIVRE A ÉTÉ COMPOSÉ.

I

Nous écrivons à une heure solennelle de l'histoire du catholicisme. La grande voix de l'Église se fera bientôt entendre par l'organe de huit cents évêques assemblés à Rome. Quelle autorité doctrinale peut mériter l'attention publique au moment où une telle autorité va parler? Loin d'amoindrir l'opportunité de notre travail, cette coïncidence la prouve et la fait ressortir. Le *Bon sens de la Foi* est une préparation des esprits à l'acceptation des Canons qui vont être promulgués; il

tend à former dans l'opinion des lecteurs éclairés une adhésion anticipée à tous les enseignements dogmatiques de l'avenir, et, tandis que le Concile ne s'impose, en fait sinon en droit, qu'aux intelligences soumises à l'Église, nous essayons de convaincre celles qui ne reconnaissent pas le Concile.

Si l'on nous demande, dès le début, pourquoi une nouvelle apologie de la religion? nous répondrons : parce que les anciennes sont devenues insuffisantes. Depuis dix ans, les procédés de l'attaque ont varié, dans les polémiques contre la foi comme dans la guerre ; la défense est mise en demeure de modifier les siens. Sans doute, notre vérité est immuable; mais elle se montre sous des aspects divers, selon les heures de la durée que son éternité doit éclairer. C'est la lumière du phare, a-t-on dit, qui change ses couleurs sans changer elle-même, et qui tourne à tous les points de l'horizon sans cesser d'être immobile.

L'apologétique, il est vrai, n'est complète qu'à la condition d'unir ses arguments traditionnels à l'intérêt de l'actualité, et de rester ancienne, même en se renouvelant; toutefois, on peut affirmer qu'ordinairement, elle est d'autant plus utile qu'elle est mieux appropriée aux besoins de son

temps. Notre livre est une concession à cette légitime exigence des esprits.

On a parfois reproché au prêtre de ne point assouplir son inflexible orthodoxie aux applications contemporaines, et de s'enfermer dans la tradition au point d'être injuste envers le présent, par admiration trop exclusive du passé : nous avons réagi de toute la force de notre raison et de notre charité contre cette tendance rétrograde, considérant la société actuelle comme une sorte d'auditoire qu'il faut connaître pour lui dire la vérité, et qu'il faut aimer pour la lui faire goûter.

Nous nous présentons donc à nos contemporains avec une impartialité bienveillante. Louer son siècle outre mesure, c'est se louer indirectement soi-même, en dire trop de mal c'est s'estimer meilleur que lui. Entre ces deux amours-propres opposés, il y a place pour la vérité, et c'est le sage milieu où nous tâchons de nous établir.

D'un tel point de vue, notre époque nous apparaît comme un amalgame confus de bien et de mal, où le bien est assez dominant pour commander l'espérance, et le mal assez menaçant pour exciter quelques alarmes. La vue de ce dualisme doit inspirer les idées et l'accent de la

controverse théologique. Nul doute, en effet, que depuis le jour où Lamennais fulmina son éloquent réquisitoire contre l'indifférence, la société européenne n'ait subi, sous le rapport religieux, et simultanément, un double travail de restauration et de dissolution ; en telle sorte que la seconde moitié du dix-neuvième siècle est, à la fois, meilleure et pire que la première. Étrange contraste, qu'il faut bien connaître pour comprendre le monde auquel on appartient, et, quelquefois, pour se comprendre soi-même !

L'amélioration se manifeste par une foule de symptômes heureux. Malgré les chants de triomphe de la partie adverse, on a pu écrire, de nos jours, sur le *Réveil chrétien,* en France, des pages éloquentes qui sont un tableau irréfutable de nos progrès évangéliques. Il est vrai qu'à l'ironie de Voltaire, ont succédé les coalitions haineuses du *Solidarisme;* mais la haine elle-même est moins irréligieuse que le rire. C'est prendre Dieu au sérieux que de le détester ; on peut même dire que c'est une façon indirecte de le reconnaître, l'homme étant incapable de haïr ce qui n'existe pas. Et, tandis que le blasphème s'est imposé, malgré lui, les formes du respect, la foi suit dans ses développements publics, depuis le

commencement du siècle, une progression sensiblement ascendante. Quoi qu'en disent les observateurs mal informés, les communions pascales s'accroissent, les œuvres de charité pratique pullulent de toutes parts, les lois réparatrices en faveur de l'enseignement libre portent d'incontestables fruits. Les malheurs de Pie IX ont excité une sympathie et des sacrifices que n'obtinrent pas, au même degré, la vieillesse proscrite et détrônée de Pie VI, ni les infortunes de l'auguste captif de Fontainebleau. Nous avons vu le plus beau centenaire de la mort de saint Pierre dont l'Église conserve la mémoire. L'élite de la jeunesse catholique, tantôt vit, à la manière des lévites, dans la société de Saint-Vincent de Paul, tantôt meurt, à la façon des Croisés, pour la défense du trône pontifical. Notre clergé inférieur et notre épiscopat ne le cèdent ni en science, ni en dignité à ceux d'aucune autre époque. L'autorité, partout ailleurs chancelante, se fortifie chaque jour, dans le catholicisme, par une gravitation plus marquée des esprits et des cœurs autour de la suprématie papale. Grâce à cette disposition et au concours de la vapeur, le successeur de saint Pierre peut réunir, en moins de trois mois, les évêques des cinq parties du monde au Vatican, pour exterminer

dans leur germe les schismes et les hérésies. Enfin, notre temps manifeste pour la vérité religieuse une curiosité que Dieu lui comptera, si elle est un désir respectueux de le connaître, non la prétention orgueilleuse de le prendre en défaut. Puisque le siècle le plus malade n'est pas celui qui se passionne pour l'erreur, mais celui qui dédaigne la vérité, le nôtre n'en est point encore au dernier échelon de la décadence, car, s'il méprise les hommes, c'est parce qu'ils se sont méprisés eux-mêmes, en échangeant leur titre d'enfants de Dieu contre une origine simienne; mais il conserve la sainte passion de la vérité.

Et qu'un pessimisme mal avisé ou mal intentionné n'oppose point ses dénégations à ces signes encourageants. On peut fermer les yeux à l'évidence de l'histoire, mais quel moyen d'éluder celle des chiffres. L'Œuvre de la Propagation de la Foi, qui ne produisait que 80,000 fr. en 1825, distribue aujourd'hui six millions à cinq cents diocèses épars dans les deux hémisphères. La conférence de Saint-Vincent de Paul, qui ne comptait que huit membres en 1833, se compose maintenant de trente mille associés, secourant à domicile plus de cent mille familles indigentes. Les sœurs de la Charité n'étaient que quinze cents, il y a un siècle et

demi, elles sont, en ce moment, au nombre de dix-huit mille. Les Petites Sœurs des pauvres, à peine nées d'hier, de l'inspiration charitable d'une humble servante, abritent et nourrissent vingt mille vieillards. Les frères des Écoles chrétiennes n'avaient pas cinq cents écoles en 1804, et ils en ont plus de mille en 1870. Enfin, des renseignements positifs attestent que, depuis cinquante ans, plus de 10,000 églises ont été construites ou appropriées pour le culte catholique. Preuves irréfragables d'une vitalité inaltérée dans notre foi, malgré bien des apparences contraires que je n'ignore pas, et bien des courants opposés que je ne veux pas dissimuler (1).

Il est vrai que, souvent, la foi subsiste dans les masses comme l'étincelle dans la pierre; elle a besoin d'être dégagée pour se montrer. Un père la compare à la nature, qui a des hivers semblables à la mort, mais toujours suivis de l'éternel printemps. Pendant les heures de sa léthargie, les ennemis de la foi croient ou affectent de croire à sa fin; mais à tous les joueurs de flûte qui soupirent des airs funèbres auprès de la nouvelle fille de Jaïr, Dieu ne tarde point à dire par des

(1) Les chiffres de cette statistique comparée sont empruntés aux *Méditations sur la religion*, par M. Guizot, deuxième série.

miracles inattendus : *La jeune fille n'est point morte, elle sommeille* (1).

Et cette puissance de se ressusciter, en réponse à ceux qui prétendent garder sa tombe, sera toujours le témoignage triomphal du catholicisme ; et cette confiance que nous avons à ses renaissances perpétuelles ne résulte pas d'une superstition, mais des affirmations de l'histoire et d'une vision de l'avenir se réfléchissant dans les enseignements du passé.

D'ailleurs, il n'est pas besoin de regarder en dehors du présent pour n'en point désespérer. Quand on a eu le bonheur d'approcher les nobles âmes de ce temps, et d'entendre, en quelque sorte, dans leur parole, les pulsations du cœur de l'Église, on sent que, si la vie du catholicisme se concentre à l'intérieur, elle ne s'épuise pas ; aussi les dix Justes ne manqueront pas à la société moderne pour la défendre contre la justice de Dieu et contre les sévérités de l'avenir.

C'est sous l'inspiration de ces idées et de ces faits indéniables qu'un esprit élevé et bien informé des choses de son temps, a ainsi résumé ses appréciations sur nos derniers cin-

(1) Saint Luc. 8-52.

quante ans : « A travers les obstacles, les « oscillations, les déviations, les fautes qui s'y « rencontrent, dit-il, le réveil chrétien est « évident. Il y a eu progrès de foi chrétienne, « progrès de science chrétienne, progrès d'œuvres « chrétiennes, progrès de force chrétienne, progrès « incomplets et insuffisants, mais réels et féconds, « symptômes d'une vitalité puissante et pleine « d'avenir. Que les ennemis du Christianisme ne « s'y trompent point ; ils lui font une guerre à « mort, mais ils n'ont point à faire à un mou- « rant (1). »

Et, d'autre part, les marques de la décomposition ne sont pas moins certaines que celles du progrès ; de cette sorte notre siècle réunit aux teintes d'une aurore les sombres lueurs du crépuscule. Je ne veux pas dire, cependant, qu'il soit ni le commencement d'un grand jour ni l'annonce d'une redoutable nuit ; mais il est, à coup sûr, un enfantement laborieux. Pendant l'enfantement, il y a des espérances qui soutiennent et des douleurs qui torturent. J'ai indiqué les espérances de la foi parmi nous. Voici l'esquisse de ses douleurs :

(1) Guizot, *ibid.*

Au XVIIIe siècle, c'étaient les sommets de la société qui étaient travaillés par le scepticisme, aujourd'hui c'est la base; ce qui semble indiquer que la solidité de l'édifice est plus compromise. Et le mal a gagné en intensité comme en surface. En 1820, l'incrédulité, effrayée par la sinistre expérience de la révolution, goûtait une sorte d'orgueil vertueux dans la réfutation de Condillac, et se terminait aux timides conclusions du déisme ; maintenant elle aboutit, par des formules à sourdine, aux négations les plus radicales. Il y a quelques années, elle laissait subsister Dieu et l'âme sur les ruines du symbole chrétien ; aujourd'hui elle fait table rase des vérités impondérables au trébuchet scientifique. Enfin, jadis elle proclamait toutes les religions également bonnes; en ce moment, elle les estime toutes également mauvaises; et, à la place des dogmes positifs, elle arbore cette orgueilleuse chimère, complice de toutes les passions du cœur et de toutes les aberrations de la pensée individuelle : la religion !

Et, cependant, même au point de vue naturel, quel attentat contre l'humanité que cette suppression de la foi ! La foi est la part du divin dans les idées du monde. Les individus, comme les peu-

ples découronnés de ce nimbe céleste, subissent des amoindrissements douloureux; à la suite de la foi, l'art, la poésie, l'amour ne tardent point à s'évanouir; bientôt, Dieu étant chassé de l'intelligence humaine, la place qu'il occupait est envahie par une sorte de possession infernale, et il n'est pas rare que les croyants soient remplacés tantôt par des fous, tantôt par des monstres.

Aussi, comme ils sont punis par où ils pèchent, les peuples qui se persuadent pouvoir apostasier impunément ! Sans en chercher la preuve loin de nous, regardez notre société sceptique en religion, elle est devenue sceptique en politique; et le peu de pudeur qui reste sur ce point, est plutôt l'effet d'une noble fierté qui veut rester fidèle à soi-même, que d'une vraie foi dans les principes. Elle est sceptique en philosophie, car elle a souri avec faveur aux folles théories de l'identité des contraires. Elle est sceptique en morale, la distinction du bien et du mal n'est pour elle qu'une convention fondée sur les intérêts. Elle est sceptique en matière de sentiment, les hommes sont châtiés du crime de ne pas croire en Dieu par le malheur de ne plus croire les uns aux autres. Enfin, elle est sceptique envers sa propre vie, car il n'est pas possible à

ceux qui n'ont foi en rien d'en avoir en leur âme, et, après avoir tout nié, ils se nient eux-mêmes : *Là, finit la raison humaine* (1).

Et voilà six mille ans que l'intelligence parcourt le même cercle sans profiter de ses expériences. Heureusement il est en elle, avec la tentation qui la pousse aux abîmes, une force invincible qui la relance vers les cieux. Ce providentiel *serre-frein* empêchera notre civilisation de retomber des hauteurs du Calvaire, où elle se transfigura, au-dessous du paganisme, qui respectait les dogmes que nous abjurons.

Entre les moyens employés, de nos jours, par l'anti-christianisme *pour crever la voûte du ciel*, selon son langage forcené, le plus puissant consiste à s'emparer de toutes les convoitises et de toutes les douleurs sociales pour les jeter, comme un reproche, à la face de Dieu ; à se faire un levier des passions anarchiques, et à amorcer, pour ainsi dire, les peuples à l'athéisme en le revêtant des séductions de la révolution. Des enrôlements innombrables d'orgueils et d'ambitions surexcités ont été opérés au profit de cette grande entreprise. Toutefois, comme

(1) *Essai sur l'indifférence.*

il faut des termes honnêtes pour donner le change sur les choses qui ne le sont pas, un mot sacré a été inventé, qui couvre les leurres et les crimes d'une telle déconvenue... liberté! C'est là une source féconde d'antagonismes irréligieux.

Ce mot, en effet, plein de mirages et de déceptions, de vérités et de mensonges, de généreux appels et de provocations dangereuses est devenu une sorte de criterium d'après lequel tout est jugé; et tandis que nos pères eussent rejeté la liberté qui n'était point conforme à la foi, aujourd'hui on repousse la foi qui ne se met point d'accord avec la liberté. De là une foule de malentendus contraires à la religion. C'est sur ce champ de bataille insidieux que ses ennemis lui assignent rendez-vous, trouvant plus aisé de la compromettre par l'impopularité que de la vaincre par la raison.

Certes, à Dieu ne plaise que jamais aucun progrès social soit comprimé par les mailles de notre orthodoxie. Il n'est pas permis de prendre parti contre la liberté d'une manière absolue, parce qu'elle est d'institution divine. Le régime le plus libre était bien celui de l'Éden, où l'homme ne relevait que de Dieu et de la famille; c'est donc le péché qui créa la tyrannie comme les passions,

et ces deux dernières oppressions sont, jusqu'à un certain point, nécessitées l'une par l'autre. Oui, les passions des sujets excusent les excès du pouvoir, tandis que leurs vertus en feraient un crime. Aussi, le grand désordre de notre temps n'est pas de chercher à reconquérir la liberté politique, mais de ne point travailler à sanctifier la liberté morale dans une mesure proportionnée. Affaiblir les pouvoirs en fortifiant les passions, ce sont les procédés de la Révolution ; diminuer les passions afin que les pouvoirs se tempèrent à leur tour, c'est la marche du christianisme. Le but est le même, l'inauguration de la liberté; les moyens sont inverses.

Mais, la vraie notion de la liberté étant ainsi rétablie, qui pourrait envisager sans frayeur toutes les candeurs et toutes les hypocrisies, tous les désintéressements et toutes les convoitises, toutes les nobles aspirations et toutes les scélératesses qui se fédéralisent aujourd'hui, sous cette enseigne vénérable? Tous se rencontrent dans le mot, bien peu s'entendent sur la chose. La liberté de ceux qui possèdent n'est point la liberté de ceux qui veulent posséder; la liberté de ceux qui démolissent n'est point celle du jour où ils ont à édifier; enfin, la liberté des tribuns po-

pulaires n'est point la même que celle des oppositions monarchiques. Ainsi, avec le même signe de ralliement on poursuit des desseins opposés, la même devise ne réunit qu'une coalition de haines; et, aveuglés par le nuage de ce mensonge, les mineurs de l'ordre social s'acharnent à la destruction avec un bonheur sinistre, sans nul souci des écroulements sous lesquels grand nombre d'entr'eux seront écrasés. Heureusement, c'est de ces chocs formidables que Dieu fait jaillir la lumière, et par de tels déchirements qu'il fait sa rentrée sur la scène et dans les cœurs.

En attendant, il s'agit de venir en aide à cette détresse suprême des esprits. Pour nous qui sommes pêcheur d'âmes, et voué par état au salut de la société, ce spectacle de l'agonie de ses croyances nous inspire une pitié inexprimable. Encore si nous avions beaucoup d'avenir devant nous, comme apôtre, pour jeter longtemps la protestation de notre *Credo* à cette marée montante de blasphèmes orgueilleux; mais les prédicateurs s'éteignent avant l'âge de soixante ans, et nous éprouvons une sorte de désespoir jaloux en pensant que les défenseurs du bien sont si éphémères, alors que le mal est si permanent.

Ce sont ces pensées qui nous ont inspiré l'am-

bition de parler jusque dans la tombe. Le bon livre est un missionnaire perpétuel de la vérité ici-bas. Sans doute il y a de la grandeur dans notre conversation avec les multitudes, du haut de la chaire chrétienne; mais ce n'est là qu'une action rapide et locale comme les vibrations de l'air. Le livre, au contraire, est maître de l'espace et de la durée; il acquiert, sur la terre, une sorte d'ubiquité qui rappelle la présence universelle de Dieu, et il porte l'Évangile à l'avenir quand il a cessé de moraliser le présent. Honneur à ceux qui méritent d'avoir la postérité pour auditoire! Grâce au moins pour ceux qui ne désirent un tel avantage que par charité! Nous réclamons en notre faveur le bénéfice de cette circonstance atténuante.

Quand on n'a pas plus d'illusion sur son public que sur soi-même, il faut du courage pour composer aujourd'hui des ouvrages de controverse religieuse! Les hommes de ce temps ont de bien autres soucis que celui de nous lire. Passionnément attentifs à la porte des cabinets européens, aux péripéties de la bourse, autour des tréteaux de la littérature amusante, qu'ont-ils à faire de ce qui n'intéresse que la foi et les mœurs? Platon ayant paru inopinément aux jeux olympiques, la foule

abandonna les amusements de la scène pour se grouper autour du philosophe. Si la France contemporaine avait le bonheur de posséder un tel sage, quitterait-elle ses théâtres, ses romanciers licencieux et ses journalistes de boulevard, pour venir écouter Platon? Il est permis d'en douter. Surtout il ne nous est pas permis d'espérer mieux de son attention. Toutefois, cette frivolité même de notre siècle nous oblige au lieu de nous décourager; moins notre livre a de chances de faveur, plus nous avons besoin de le publier. Il en est de l'expression des grandes convictions comme des cris de joie et de douleur; on ne les pousse point parce qu'ils sont écoutés, mais parce que l'on ne peut les retenir. Que d'autres donc écrivent pour la gloire ou pour les sympathies qu'ils en attendent, quant à moi, *j'ai cru, et c'est à cause de cela que j'ai parlé* (1).

II

Comment ce livre a-t-il été composé? c'est-à-dire quels sont les points de vue d'où il consi-

(1) Ps. 115-10.

dère la foi, l'étendue qu'il embrasse, le but particulier qu'il vise, la méthode qui le caractérise, enfin, l'utilité spéciale qui le justifiera?

La justification de cet ouvrage n'est point uniquement dans l'actualité des points qu'il traite, elle est encore dans sa manière de les traiter. Il a été intitulé le *Bon sens de la Foi*, parce qu'il montre la raison soumise à l'Évangile sur la foi du bon sens. Cette argumentation obvie est appropriée au temps et au pays peu métaphysiciens où nous vivons.

En résumé, notre siècle ne combat guère les articles de la foi en détail, il les attaque collectivement. Prenant notre symbole par ses deux pôles, la création et la rédemption, il a amassé, sur les origines du monde et sur celles du christianisme, des nuages qui, de ces points, se répandent sur tous les autres dogmes. Sans doute, son opposition se compose moins de preuves que d'hypothèses hardies ou ingénieuses; mais, avec les matériaux de cette érudition romanesque, il obstrue les deux entrées principales de notre édifice religieux.

Évidemment, ce coupable travail est plutôt une œuvre d'encombrement que de destruction; aussi le premier soin de la controverse actuelle ne doit pas être d'étayer les murs du sanctuaire, puisqu'ils

ne sont pas ébranlés; mais d'en dégager les avenues. Il ne s'agit point d'apporter des pierres à la réédification du temple, mais de le déblayer. Ainsi on fait à ces anciennes basiliques de Rome qui émergent, parfaitement conservées, de leur sol natal, dès que l'on écarte le linceul de poussière sous lequel le temps les avait ensevelies.

C'est donc à un labeur préliminaire que nous consacrons aujourd'hui nos efforts, et ce livre est du genre de ceux auxquels les Pères donnaient le titre de *Préparation évangélique*.

Convaincus que peu d'esprits déshérités de la vérité sont capables de la découvrir ou de la recouvrer par une étude approfondie des dogmes, nos premiers apologistes imaginèrent de ramener les dissidents par des raisonnements préjudiciels. A cette fin, ils érigèrent une série de preuves générales, renfermant en germe la somme du christianisme; sorte d'apologétique populaire qui, sans discuter aucune vérité en particulier, mettait toutes les erreurs hors de combat. Ce n'était là, sans doute, qu'un portique jeté au seuil du temple de la doctrine ; mais cette portion de l'édifice, depuis Eusèbe de Césarée jusqu'à nos jours, ne fut ni la moins soignée ni surtout la moins frappante pour les intelligences en recherche de la foi. Jadis, c'était dans l'atrium de la basilique

matérielle que les néophites se purifiaient de leurs souillures, aujourd'hui encore, c'est dans le vestibule de la science sacrée que la plupart des incroyants abjurent leurs préjugés.

Chose étonnante ! les éblouissements du Saint des saints, c'est-à-dire les splendeurs de la haute théologie fatiguent souvent un regard qui habita les ténèbres ; au contraire une polémique plus rapprochée de la terre que du ciel lui convient davantage. C'est ainsi que, pour humilier les écarts de la raison, Dieu la condamne à rentrer au bercail par les voies modestes qu'elle quitta pour se perdre, par les sentiers du sens commun.

La Préparation évangélique se divise en deux courants bien marqués dans le grand fleuve de notre tradition écrite. Cette double direction de la défense répond aux deux principaux foyers de l'attaque, l'hérésie et la philosophie anti-chrétienne. Aux hérétiques, c'est-à-dire à ces ennemis de l'intérieur, qui prétendaient remplacer la foi du passé par des nouveautés, nos pères opposaient cette invariable fin de non-recevoir : Vous êtes en retard, pour la promulgation d'un faux Évangile, de tous les siècles qui ont cru au véritable ; votre symbole est en contradiction avec celui des Églises apostoliques, donc, même avant d'être entendus, vous êtes condamnés

par l'argument des *Prescriptions*. Aux philosophes, c'est-à-dire à ces ennemis du dehors, qui s'acharnaient contre le christianisme naissant, au nom de la raison scandalisée, le christianisme répondait : Votre raison est obligée de se faire plus de violence pour me repousser que pour m'admettre ; j'ai en ma faveur toutes les probabilités d'une saine logique, sans compter la certitude de l'histoire ; donc, tant que vous n'aurez pas l'évidence à objecter contre moi, je régnerai en vertu des *présomptions* qui militent pour moi. C'est le second argument que nous entreprenons de développer.

Constatons-le en passant, nul doute que l'étude de la première branche de la *Préparation évangélique* ne confondît aujourd'hui bien des prétendus novateurs, vrais revenants des anciens âges, cachés sous le clinquant littéraire de celui-ci. Quelle lumière, en particulier pour les protestants, dans ces deux ouvrages intitulés l'un les *Prescriptions*, par l'éloquent auteur de l'*Apologétique*, l'autre les *Avertissements* par Vincent de Lérins, où le génie de la réfutation s'élève jusqu'à la prophétie, en ce sens que ces courtes pages renferment une réponse à toutes les hérésies à venir ! J'ai toujours regretté que l'imprimerie n'ait pas eu le temps de vulgariser les grands monuments de notre patrologie avant la révolte du

XVI[e] siècle. Certainement bon nombre de nos réformateurs, en se voyant dépeints et battus, quinze cents ans à l'avance, par nos ancêtres les plus illustres, eussent reculé devant ce vieux tableau de leurs aberrations nouvelles ; et rien ne me paraîtrait plus décisif contre l'hérésie, qu'un ouvrage dont le sujet répondrait à cette idée : Luther pressenti, jugé et condamné par Tertullien.

Néanmoins, l'argument collectif tiré des *Présomptions* a opéré plus de retours au vrai que celui des *Prescriptions,* parce qu'il atteint un plus grand nombre d'intelligences. Depuis la thèse fameuse de Nicole contre les calvinistes, intitulée *Préjugés légitimes*, et retournée, sous le même nom, contre les rationalistes de nos jours par le vénérable Père de Ravignan, c'est de cet arsenal que la vérité a tiré ses raisonnements les mieux compris et les plus incontestés. Frayssinous, Lacordaire, le Père Félix, M. Auguste Nicolas ont cultivé le même genre de polémique avec un éclat et un succès destinés à leur survivre ; et bien des esprits, que n'eussent point affectés des preuves essentiellement théologiques, se rendent à cette démonstration réflexe qui se déduit, tantôt d'une vraisemblance rationnelle, tantôt d'une analogie ingénieuse entre l'économie de la nature et celle de la foi, tantôt enfin de ces mille présomp-

tions légitimes qui corroborent toutes les vérités révélées sans en établir isolément aucune.

Et nous, qui venons bien longtemps et bien loin après les maîtres, nous voudrions entrer, ne fût-ce qu'à titre de catéchiste, dans la collaboration de leur apostolat. Sur de pareilles traces, il ne reste plus de gloire à recueillir, mais il y a encore du bien à faire. Seule, une telle séduction a pu nous donner le courage de tenter cette apologétique sommaire, à l'usage des intelligences qui n'ont ni assez de temps, ni assez de patience pour en désirer davantage.

Au demeurant, nos maîtres n'ont pas toujours rempli notre but, parce qu'ils l'ont dépassé. Parmi eux, les uns, ayant une longue carrière enseignante à parcourir, furent obligés d'éparpiller leurs rayons pour éclairer leur marche jusqu'au bout : nous allons réunir ces lueurs disséminées, en faveur des esprits incapables d'en composer eux-mêmes le faisceau. D'autres, procédant avec la hardiesse du génie, jetèrent des splendeurs qui tenaient plutôt de l'éclair que de la lumière paisible du jour : nous substituerons, à ces éblouissements accablants pour les paupières timides, les clartés sereines et égales, aimées de la majorité des esprits cultivés. En un mot, les maîtres furent des initiateurs, nous ne serons qu'un vulgarisateur, mais que Dieu soit

béni du modeste don qu'il nous a fait, si quand un incrédule, fatigué de ses ténèbres, demandera un guide pour le remettre sur la route, sa fille ou ses amis ont la pensée de lui offrir ces pages. Devenir l'Ananie d'un tel aveugle c'est bien plus et bien mieux qu'un succès d'auteur, c'est la plus belle récompense que puisse envier un cœur de prêtre.

Nous osons espérer n'en être point tout-à-fait frustré, car si le fond des considérations que nous allons explorer était connu, certainement leur synthèse n'existait pas. L'avons-nous édifiée d'une manière définitive? Nous n'y prétendons pas; mais ce qui nous console, par avance, des imperfections de notre tâche, c'est qu'elle peut être utile, même sans être irréprochable. Les bonnes preuves ont, comme les fleurs, un éclat indépendant de leur agencement; une gerbe de lumière n'a pas besoin d'être régulièrement composée pour éclairer.

La lumière, en effet, voilà le plus beau revêtement que l'esprit humain puisse donner à la vérité, surtout dans la France contemporaine, où tout le monde veut comprendre, à la condition de ne point réfléchir. C'est assez faire entendre que, sans rien ôter à la gravité de notre sujet, nous

tâcherons de n'en point augmenter le poids par ces procédés germaniques consistant à obscurcir les choses sous prétexte de transcendance scientifique, et à se perdre dans les airs par un désir immodéré de s'élever. *Celui qui cache le froment,* dit l'Ecriture, *sera maudit* (1). Terrible menace pour les controversistes qui enveloppent la vérité au lieu de la découvrir, parce qu'ils sont plus occupés d'étonner que de convaincre. D'ailleurs, la règle de goût est ici d'accord avec celle de la conscience : les ténèbres ne sont que l'illusion de la profondeur ; il y a quelque chose de plus haut que les nuages, c'est le soleil. Moins que le commun des auteurs, nous serions excusable de l'avoir oublié dans ce travail, puisque nous ne prétendons pas ouvrir des sentiers inconnus, mais, seulement, faire un livre qui tienne lieu de beaucoup d'autres, même sans les valoir.

Ajoutons qu'il est une qualité plus communicative, plus *conductrice* en quelque sorte du vrai que la clarté du livre : c'est la sympathie de l'auteur. La chaleur des rayons solaires pénètre là où leur lumière n'arrive point. Ainsi l'amour persuade mieux que le talent ; puissions-nous répan-

(1) Prov. 2-26.

dre cette touchante explication de la vérité sur toutes les obscurités que nous ne serons pas capable d'éclairer. Nous en demandons la grâce à Dieu avec un esprit bien justement défiant de ses forces ; mais aussi avec un cœurnon moins certain de lui-même.

Cet essai de *Préparation évangélique* se divise en deux ordres de preuves bien distinctes. Les premières constituent les présomptions directes en faveur de l'affirmation chrétienne; les autres, les présomptions contre la négation opposée. Les unes et les autres ont leur autorité particulière, et elles pourraient former deux ouvrages séparés : nous avons cru les devoir rassembler, en vertu de cette logique qui fait un même faisceau de l'exposé de la thèse et de la réponse aux objections, du côté positif et de la partie négative d'un même sujet. Au reste, ces deux catégories de preuves se rangent sans effort sous ce titre synthétique, le *Bon sens de la Foi*.

Les probabilités en faveur de l'affirmation se déduiront d'une série de propositions menant graduellement la raison à la foi chrétienne sur les simples indications de bon sens; ces propositions sont le sujet des chapitres renfermés dans la première partie.

Une fois cette tâche accomplie, il fallait prendre l'offensive contre l'incrédulité, en établissant que si toutes les probabilités sont pour nous, elle n'en a guère pour elle. Il est aisé, en effet, de prouver *a priori* que toute incrédulité est radicalement frappée d'incompétence et dénuée d'autorité dans l'espèce, parce qu'elle résulte d'une disposition maladive de l'humanité, c'est-à-dire tantôt d'un désordre de la volonté, tantôt d'une faiblesse de la raison, tantôt d'une force d'esprit acquise à contre-sens, sorte de pléthore intellectuelle qu'occasionnent souvent des études trop exclusives. De là, trois causes de septicisme que nous combattons successivement dans la seconde partie : 1° les influences de la passion ; 2° celles de l'infirmité intellectuelle ; 3° celles que j'appellerai du *spécialisme* scientifique. Sans doute l'incrédulité provenant de ce dernier chef rentre dans celle qu'engendre l'infirmité intellectuelle ; mais, aujourd'hui, les spécialistes forment une classe si arrogante et si prépondérante parmi nos adversaires, qu'il nous a paru utile de réduire à sa juste valeur leur autorité surfaite en matière de religion.

Ajoutons simplement, et dans le seul intérêt des âmes à qui nous offrons la lumière, que la deuxième partie n'est pas seulement la plus opportune, elle

est la moins explorée. Sans doute on trouve partout d'excellentes indications sur un tel sujet, mais le tableau complet de ces points de vue apologétiques n'existe pas. Je regrette que la logique de notre plan ait rejeté à la fin ce qu'il y a de plus utile, peut-être, dans cette œuvre. Aussi nous conseillons au lecteur, qui n'aurait ni le besoin ni l'envie de nous suivre d'un bout à l'autre de notre idée, de prendre le second volume avant le premier.

Que Dieu protége, durant cet apostolat de cabinet, une faiblesse qui serait effrayée d'elle-même si elle n'était point assistée. Il est si difficile de faire passer les âmes d'un bon argument à un acte de foi, que nous désespérerions de cette victoire, si Dieu ne mettait au service de ses défenseurs une force supérieure à la leur : la grâce qui s'impose, parfois, comme un fait souverain et presque inéluctable, à ceux-là mêmes qui ne la reconnaissent pas.

Jalonner notre route comme nous venons de le faire, c'est l'éclairer. D'après l'énoncé de notre dessein, on l'a pu constater, nous ne brisons pas le cadre où nous nous sommes circonscrit, la *Préparation évangélique*. Entre-t-il dans les desseins de la Providence que nous passions, un

jour, de ces rudiments apologétiques à l'enseignement plus élevé que saint Augustin nomme *Démonstration évangélique ?* Après avoir exposé cet aspect extérieur de notre religion, le *Bon sens de la Foi,* en donnerons-nous jamais le plan intérieur dans un travail complémentaire et plus à fond, la *Raison de la Foi ?* c'est là le secret de Dieu, plutôt que le nôtre.

En visitant les bords du Rhin, nous avons vu, jadis, des hommes de peine occupés à dégager de constructions parasites la splendide cathédrale de Cologne, et nous sentions une gratitude indicible pour ces modestes travailleurs ; car, plus le monument se dépouillait de son voile, plus il paraissait sublime. Voilà l'image de l'humble tâche que nous allons remplir autour du sanctuaire de notre vérité. Aujourd'hui nous déblayons les abords de la Basilique, peut-être montrerons-nous plus tard les magnificences de son enceinte.

***

PREMIÈRE PARTIE

L'AFFIRMATION CHRÉTIENNE

CHAPITRE PREMIER.

Croire, loi de notre nature.

Depuis que les dernières apologies de la religion ont paru, les temps sont changés, les hommes aussi, et de nouveaux besoins ont créé aux défenseurs de la vérité de nouveaux devoirs. Le prêtre, qui est éternel par son caractère, doit être du moment par son enseignement, car si les passions sont toujours les mêmes ici-bas, les erreurs sont diverses. Sans doute l'erreur varie moins dans le fond que dans les formes, et il est aisé de montrer, sous ses broderies à la mode, les guenilles d'un incessant plagiat. Mais il est d'autant plus opportun de la combattre sous ses déguisements nouveaux, que le christianisme se déroule dans les évolutions qu'il exécute pour sa défense, que les preuves se multiplient en même temps que les objections, et qu'en opposition à chaque mensonge récent, Dieu faisant briller une des innombrables faces de sa vérité, on peut dire de lui que, seul entre tous les êtres, plus il est attaqué, plus il est connu.

Je viens donc parler de mon siècle, et je n'en dirai pas trop de mal. Il en est d'un siècle comme d'un homme, il faut l'aimer pour lui dire la vérité avec fruit. D'ailleurs,

celui qui se lamente outre mesure sur son temps fait injure à la Providence et ignore l'histoire. La vraie connaissance du passé dispose à l'indulgence pour les contemporains.

Cependant, comme nous avons l'amour de notre siècle plutôt que l'amour-propre d'en être, c'est notre devoir de lui remontrer qu'il a blasphémé autant que le précédent, en substituant la fausse érudition à l'esprit, la politesse au persifflage. Ce travail, poursuivi sous le masque d'une impartialité inexorable, et d'une rigueur scientifique prête à tout démolir pour tout sonder, a fait plus de confusion que de ruines. Nous allons essayer de dissiper la confusion, puisqu'il n'y a point de ruines à relever.

La première assise de cette apologétique reposera sur une base plus certaine que la science et la philosophie hostiles à la foi. Convenons que celle-ci n'a point le droit de prévaloir contre l'évidence scientifique ni contre les certitudes philosophiques; mais tant que la science ennemie n'aura que des théories conjecturales à lui opposer, tant que la philosophie anti-chrétienne n'aura que des objections mille fois plus contestables que nos preuves à alléguer, la religion obtiendra facilement raison de l'une et de l'autre, en appelant de leur déposition à celle de la nature. La nature, en effet, voilà le *criterium* le plus infaillible de l'esprit humain, et la vérité fondamentale d'après laquelle toutes les autres sont discernées.

Dans ce monde où tout est contesté, les tendances, qui sont des lois de notre être, s'imposent avec une autorité irrécusable. La raison se trompe souvent, la nature ne se trompe point. Aussi quand nous aurons constaté que la *religiosité* est une propension invincible de l'humanité, il nous sera impossible d'éluder cette con-

clusion : donc la religion est à la fois un besoin et un devoir de l'homme.

Dès ce premier pas, on le voit, les véritables ennemis de la nature, ce sont les naturalistes qui voudraient la mutiler, au risque de la torturer, en lui ôtant des croyances qui font partie indispensable de sa vie morale. Vainement ils cherchent à nous éliminer de la discussion au nom de la science positive, et sous prétexte que nous sommes des visionnaires de l'hypothèse métaphysique. Il est faux que nous vivions sur de simples hypothèses : ce que nous apportons au débat ce ne sont ni des systèmes, ni des découvertes contestables, c'est le témoignage le plus irrécusable pour la raison de l'homme, l'homme lui-même ! Notre religiosité étant un fait universel, indestructible, si ce sentiment n'avait pas un objectif correspondant, notre constitution morale serait un mensonge de la nature.

Argument de sens commun qui décide la question avant de l'entamer, car il atteste que l'hypothèse la plus grossière, c'est le positivisme, puisqu'il ne compte pas avec l'humanité. Or, toute science qui ne pèse pas les phénomènes moraux en même temps que les faits matériels, et qui divise le monde pour avoir une raison de nier ce qu'elle n'en veut pas voir, ne trouvera que des mystifications au fond de ses creusets falsifiés.

Afin de donner la solidité d'un principe à ces assertions, nous allons en vérifier les prémisses, et, déchaussant, pour ainsi dire, les fondements de la nature jusqu'au granit, examiner s'il est vrai qu'il y a en elle le sens et le besoin de la foi. Cette question est simultanément préliminaire et péremptoire ; car de même que notre sens de la vue suppose la lumière

et réciproquement, si bien que l'un de ces chefs-d'œuvre n'a plus sa raison d'être sans l'autre, de même le sens de la foi en nous suppose l'objet de la foi hors de nous. Oui, tout comme l'œil de l'homme prouve le soleil pour lequel il est façonné, on peut dire que notre besoin de croire en Dieu atteste l'existence de Dieu. Conséquence si vraie que, si on supprime Dieu, l'homme est l'ouvrage le plus inexplicable de la création. Par une auscultation attentive de ses mouvements les plus spontanés, en effet, nous recevons ces deux vérités initiales : 1° Croire est une loi essentielle de notre nature en général ; 2° croire est une nécessité de chacune de nos facultés en particulier.

I

Croire, ce n'est pas affirmer un système quelconque, c'est adhérer à des dogmes surnaturels, vrais ou faux. En ce sens, on peut dire que le besoin de croire est une vérité de sens commun qui se prouve surtout par son évidence. La foi est si bien une loi de notre être et un invincible penchant de notre âme que l'homme a été défini un animal religieux. Aussi, dès l'instant qu'il rejette cette portion intégrante de sa personnalité morale, la foi, il entre dans une phase contre nature, et il se mutile en prétendant s'élever. Nul doute que l'Indou prosterné aux pieds de Brahma, est moins en opposition avec les lois essentielles de l'ordre, que le rationaliste fourvoyé dans cette station anormale, entre l'animalité religieuse et celle qui ne peut pas l'être, celle qui refuse de l'être.

La foi complète donc notre nature au lieu de l'amoindrir, et les axiomes populaires, qui sont l'expression la plus haute du sens commun, confirment cette vérité. L'homme réputé *sans foi* et *sans loi* sera toujours regardé comme un exemplaire dégénéré de son espèce; et le surnom de mécréant ne cessera pas d'être, dans l'opinion du monde, le superlatif de l'injure. Ainsi les langues protestent en faveur du vrai, même quand les peuples l'ont apostasié! Donc les penseurs qui parlent tant du besoin de comprendre, devraient faire aussi la part du besoin de croire. Ce besoin est un de nos sentiments les plus inamissibles; il peut dévier, il ne peut pas mourir; et si la foi est libre en ce sens que chacun choisit celle qui lui convient, elle ne l'est point en ce sens que l'homme ne peut s'en affranchir entièrement, sans se déclarer la guerre à lui-même.

Nous n'ignorons pas les étranges vicissitudes des âmes. Il est des heures de vertige où l'on trouve non-seulement possible, mais commode de se passer de Dieu. C'est là le rêve de la vie, non la vie elle-même. Le blasphème, qui a des séductions dans les ivresses épicuriennes de la prospérité, et des voluptés amères dans le désespoir, est désavoué par l'âme rentrée en possession d'elle-même. L'heure du malheur, en particulier, est presque toujours sainte pour l'homme. Rarement, il est incrédule en pleurant sur un tombeau; et ce cri, qu'il est accoutumé à pousser dans ses détresses : Mon Dieu! mon Dieu! est un acte de foi surpris à la nature par la douleur, contre lequel aucun matérialisme ne prévaudra.

Mais d'où vient cette invincible inclination de notre âme vers la foi? C'est que la foi, d'après de célèbres natu-

ralistes, est le signe caractéristique de notre espèce (1). Ce qui distingue l'homme des animaux, disent-ils, ce n'est point la raison, ni la perfectibilité, ni le langage; il y a, chez certains animaux, des rudiments informes des mêmes avantages. Par conséquent, entre eux et nous, sous ce rapport, la différence est dans le plus ou le moins de telles perfections, non dans une perfection de plus ou de moins. Mais la faculté religieuse ou la religiosité, voilà la noblesse spéciale, unique, de l'humanité. Si unique, qu'il n'est point de race, pour dégradée qu'elle soit, qui n'en soit douée, et qu'il n'est point d'animal, pour développé qu'il soit, qui n'en soit dépourvu. C'est donc à tort que la postérité d'Adam fut envisagée par quelques-uns comme un embranchement du règne animal. Ce qui caractérise l'animal, c'est qu'il est gouverné par la matière, tandis que l'homme la gouverne. L'animal, dit Platon, c'est un corps qui a une âme; l'homme, c'est une âme qui a un corps. Aussi l'homme domine tout le reste de la création d'une hauteur incommensurable, et il constitue un règne exceptionnel par cette prérogative, à lui seul réservée sur la terre, de connaître Dieu et de l'adorer !

J'avoue que je n'avais pas besoin de cette constatation pour réduire à sa juste valeur l'hypothèse, ou plutôt, nommons les choses par leur nom, l'impertinence anti-scientifique et anti-humaine qui fait descendre notre race des mammifères quadrumanes de la Haute-Asie. Merci, toutefois, pour Dieu et pour nous, à l'anthropologie qui vient de mieux dégager les gloires de notre origine. Sans doute, l'homme établit sa suprématie au-dessus du règne animal en disant : Je pense ; car tant que les orangs n'auront pas

(1) *Unité de l'espèce humaine*, par de Quatrefages.

composé leur Iliade, écrit leurs Discours sur la Méthode et fondé des écoles Normales dans leurs forêts, il me sera bien permis de les répudier pour mes ancêtres. Sans doute, l'homme affirme encore sa supériorité en disant : Je suis perfectible ; nous progressons tous les jours, tandis que les singes du temps de Pharamond étaient aussi avancés en civilisation que ceux du temps présent. Sans doute l'homme prouve encore la prééminence de son origine en disant : J'écris et je parle ; il y en a pour longtemps, avant que les héros de La Fontaine nous convoquent en Sorbonne pour nous donner des leçons d'éloquence. Enfin l'homme affirme et prouve ses avantages incomparables en disant : Je suis bimane et bipède, et je m'avance le front levé vers le ciel ; les gibbons qu'on lui oppose, faits pour regarder en bas et pour grimper, se tiennent sur leurs prétendus pieds avec plus de difficulté que l'homme n'en aurait à marcher sur ses mains. Cependant, des naturalistes pointilleux prétendent trouver, en diminutif, l'intelligence, l'amour, la structure, la moralité même de l'homme dans l'animal. Mais quand l'homme se lève au milieu de la nature en s'écriant : *Credo in unum Deum!* Alors tous les animaux s'écartent pour le saluer avec respect. Les animaux comme les mondes, en effet, obéissent à Dieu sans le connaître ; en se prosternant devant le Créateur, l'homme se montre, plus que jamais, le roi de la création (1).

Donc, que la science refasse ses tableaux d'histoire naturelle, et que Linné prenne son parti d'une modification à ses classifications. Les corps terrestres ne se compo-

(1) Voir cette question scientifiquement traitée, au deuxième volume, chapitre : *Anthropologie* ou *constitution de l'homme.*

sent pas seulement des minéraux qui croissent (1), des végétaux qui croissent et vivent, des animaux qui croissent, vivent et sentent; mais encore des hommes qui croissent, vivent et sentent comme les précédents, et qui croient et adorent comme les précédents ne le feront jamais !

Par là, il apparaît combien est à la fois criminel et absurde le rêve qui consiste à vouloir sevrer l'humanité du sentiment religieux, comme d'une sorte de faiblesse qui nous rendrait inférieurs aux gorilles, nos devanciers, chez qui cette maladie ne s'était pas déclarée ! Y a-t-on bien pensé ! Il ne s'agit pas de corriger l'humanité d'un travers, mais de la refondre. Le poète de la négation sensualiste, le Tyrtée du scepticisme contemporain l'a dit :

Passer comme un troupeau, les yeux fixés en terre,
Et renier le reste est-ce donc être heureux ?
Non, c'est cesser d'être homme..... (2)

Voilà le vrai, non pas dans un sens métaphorique, mais en toute rigueur scientifique. J'en demande pardon à l'orgueil de l'esprit; l'apanage distinctif de ce qui fut appelé *le règne hominal* est moins le génie que la foi, et M. de Quatrefages, qui osa risquer ce néologisme de classification, à la face de l'anthropologie matérialiste, pourra recevoir d'elle des démentis, mais non des réfutations.

Aussi, je ne suis point surpris si Plutarque trouvait plus aisé de fonder une ville sans sol qu'une société sans religion et sans autels. Mais ce qui me surprend, c'est que l'on parle aujourd'hui de nous chasser de nos cathédrales pour nous renvoyer au vaste temple de la nature ! Les vrais temples de la nature sont ceux dont la nature

(1) C'est l'opinion de quelques géologues.
(2) A. de Musset, — *Espoir en Dieu.*

n'a jamais pu se passer. L'humanité bâtit ses temples comme les abeilles font leur ruche, avec la conscience et la raison de plus (1).

Et ce besoin inné, instinctif d'adoration, doit nous paraître d'autant plus profond qu'il ne peut s'expliquer. Comme il est essentiellement spirituel et s'adresse à l'invisible, les barrières du monde sensible devraient, ce semble, l'étouffer en l'emprisonnant. Les passions le redoutent au lieu de l'alimenter; les splendeurs même de la création tendent à l'arrêter en l'absorbant à leur profit; mais, vaines entraves, le sentiment religieux admire la création et s'élance au-delà.

Autant les flèches de nos cathédrales s'élèvent par dessus les dômes de nos théâtres, de nos bourses et de nos académies, autant le besoin de la foi domine le besoin de plaisir, de science et de richesses dans l'humanité. Et ce sera toujours, sous une forme ou sous une autre, la plus noble et la plus indéracinable de ses passions ! Les fausses religions elles-mêmes en rendent témoignage, car si elles sont fausses par rapport à la vraie, elles sont vraies en ce sens qu'elles montrent la nature, privée de la révélation divine, embrassant l'opprobre de la superstition pour échapper au tourment de l'incroyance. L'irréligion absolue est une monstrueuse chimère que des cerveaux malades peuvent caresser, mais que les peuples, à l'état de santé intellectuelle et morale, repousseront toujours. Un genre humain sans croyances est aussi impossible qu'un genre humain sans idées et sans amour; et cette assertion conclut au-delà de ce qu'elle énonce, car la meilleure preuve que Dieu n'est pas une illusion que l'humanité se soit donnée, c'est qu'elle ne peut se l'arracher.

(1) M. Aug. Nicolas, *L'Art de croire*

II

Mais le besoin de croire étant reconnu une loi de la nature, afin de mieux établir cette vérité, faisons-en une application détaillée à la nature intelligente, à la nature aimante, à la nature perfectible, à la nature morale de l'homme; et si ces quatre facultés interrogées accordent la même adhésion à notre thèse, il s'en suivra que le mot *Credo,* loin d'être une prostration des esprits faibles, sera l'expression d'une aspiration inextinguible ici-bas, et que celui qui ne le prononce pas se met en état d'opposition contre l'humanité et contre lui-même.

Et d'abord, les croyances, généralement regardées comme un joug, ne sont-elles pas un bienfait pour la pensée? L'homme ayant été justement défini un être enseigné, il doit commencer par croire pour arriver à voir. Ceci est vrai dans l'ordre des connaissances naturelles comme dans l'ordre de la foi. Celui qui refuserait son adhésion à tout enseignement naturel serait condamné à l'ignorance, et celui qui ne veut pas croire aux dogmes surnaturels en sera puni par le doute. Le doute! situation douloureuse pour l'esprit, parce qu'elle est anormale. Voilà cependant le terme le plus élevé des opinions anti-religieuses, car jamais l'incroyant ne pourra monter jusqu'à la certitude contre la foi. Tout homme qui se trouve en face d'une assertion aussi autorisée que la sienne et opposée à la sienne, ne peut raisonnablement adhérer à celle-ci sans inquiétude. De même que deux forces égales qui se combattent se neutralisent entre elles, de même deux affirmations équiva-

lentes et contradictoires viennent se résoudre dans ce résultat négatif, dans ce zéro de la conviction qui se nomme le doute. Maintenant placez le libre penseur, non pas en face d'une autorité faisant équilibre à la sienne, mais du christianisme tout entier avec ses dix-huit siècles de propagation, ses hommes de génie, ses légions sacerdotales, ses bienfaits, ses monuments, ses incalculables phalanges de vivants et de morts; et je soutiens que pour récuser cet immense témoignage sans hésitation, il faut se décerner à soi-même un acte de foi plus difficile que celui qu'on refuse à l'Évangile.

La négation ne peut donc se produire sous forme dogmatique, car elle vient toujours, par un chemin ou par l'autre, se résoudre dans le scepticisme. L'histoire nous en fournit une piquante confirmation qui est trop rebattue pour que j'aie la prétention de l'apprendre au lecteur.

Jean-Jacques Rousseau, interrogé sur ce qu'il fallait penser des sanctions éternelles, répond : Je n'en sais rien. Un bel-esprit prétend être parvenu à la certitude contre cette croyance, et Diderot lui dit : Je vous en défie. Enfin, on se vante, en présence de Voltaire, d'en avoir démontré la fausseté, et il s'écrie : Vous êtes bien heureux, je n'en suis pas là. Donc un simple peut-être est le point culminant des opinions contraires à la foi... Et c'est sur ce vide effrayant que l'on voudrait échafauder la destinée humaine! Mais ce serait jeter des démentis exorbitants à la nature, et la pousser au crime par le désespoir!

Eh! qui exprimera l'angoisse d'un mortel s'avançant ici-bas, la nuit au-devant de lui, la nuit derrière lui, et qui court la chance d'être précipité, par un accès

de fièvre ou par une congestion, dans des abîmes effrayants! Quel martyre, pour un être avide de savoir, qui soulève les voiles de l'avenir, qui regarde au fond des sépulcres, qui frappe à la porte de toutes les écoles pour en interroger les oracles, et qui rentre, haletant, au fond de son âme. sans lui apporter d'autres solutions qu'un peut-être ! Je le demande, ce qui réduit ainsi l'humanité aux abois peut-il être son partage naturel?

Et au contraire, pour fortifier la preuve, retournons l'hypothèse. Quelle douce paix, quelle fête intime dans une âme, le jour où, après de longues pérégrinations dans le faux, elle touche enfin le seuil de la vérité retrouvée, et profère cette parole sainte : Je crois! Oui, je crois, c'est-à-dire ma vie et ma mort ne sont plus un mystère, ni mes douleurs l'injustice d'une fatalité sans cœur. Je crois, donc je ne m'éveillerai plus, désormais, dans des angoisses sans réponse, quand la conscience me dira aux heures de la réflexion : *Où est ton Dieu?* Je crois, donc je peux dormir tranquille dans mon présent, il y a une Providence qui le couvre de son regard; je peux affronter sans crainte l'avenir, j'aperçois un Père qui me tend les bras par delà le tombeau. Je crois enfin, comme depuis ce moment la vie est légère, le monde est beau et cette vallée de larmes rayonne de célestes clartés! Non, rien n'égale le bonheur de ce pauvre aveugle qui, encore endolori des chutes de son voyage, se repose, comme saint Jean, sur le sein de la Vérité, et embrasse toutes les certitudes nécessaires au repos de la vie dans ce seul mot : Je crois.

Et à ce besoin, à cette aspiration de la nature intelligente, que répond la négation? L'Allemagne, qui s'est donné la spécialité des découvertes originales, a ima-

giné un type de grandeur et de félicité intellectuelles à l'encontre du précédent ; elle l'a nommé d'un nom aussi barbare que la chose, *le douteur perpétuel!* Le douteur perpétuel, c'est un dilettante du blasphème, c'est un amateur des impasses de la pensée, un sophiste transcendental, en un mot, tout ce que le monde peut recevoir de pire après et même avant le fusil à aiguille!

Disons-le une fois pour toutes, nous estimons la puissance plus que la sûreté du génie allemand. Il estime lui-même trop médiocrement le bon sens français pour que celui-ci soit tenu à une grande réciprocité. Il n'y a pas longtemps qu'un professeur de Gœttingue, prenant la France en pitié de ce qu'elle s'essayait à des œuvres scientifiques, lui conseillait de s'en tenir à son aptitude naturelle, de donner le branle à la mode. Il est vrai que nous sommes, en tous les genres, les grands initiateurs de la mode ; et c'est fort heureux pour les songeurs de Germanie qui ont des systèmes bizarres à vulgariser. Si nous n'avions pas fait à ces conceptions l'honneur de les présenter à l'Europe, traduites et expliquées en français, jamais elles n'auraient percé les brouillards du Rhin :

Eh! qui saurait sans nous *que Berlin a rêvé.*

Mais je ferme cette parenthèse et j'ajoute : le douteur perpétuel a beau inventer de nouvelles manières d'obscurcir le soleil, il n'inventera pas une nouvelle humanité. Si l'homme dépravé par le Kantisme et par l'Hégélianisme, semblable aux héros d'Ossian, se complaît dans des palais de brumes flottantes, l'homme créé de Dieu

a besoin de toucher la terre ferme. Si l'un aime à se balancer en disant : Je cherche, l'autre a besoin de marcher en disant : Je crois; et quand on présente le doute, qui est l'immobilité de l'esprit, comme un état de progrès et un mouvement en avant, ce n'est point la preuve qu'on devance l'humanité, mais qu'on croit la devancer, parce qu'on lui a tourné le dos.

Et, ici, je défère à la conscience la question obscurcie par des tours de sophistique. Évidemment l'homme qui ne croit pas à une religion, ne croit qu'en soi-même ou aux autorités qu'il se donne. Cependant le *moi* et les autorités qu'il choisit étant faillibles, ne peuvent obtenir de la raison que des adhésions douteuses, car l'infaillibilité seule inspire et commande la certitude. Aussi qu'arrive-t-il aux libres penseurs qui méconnaissent cette loi ? L'humiliation d'avoir un symbole religieux plus variable que leurs opinions politiques, et de flotter, sans trève ni dignité, au gré d'un piétisme nomade, qui stationne le matin dans l'affirmation, le soir dans la négation, faisant de tous les esprits attachés à sa remorque de vrais juifs-errants du progrès indéfini. Or, de même que la marche vers un but est raisonnable, toute marche sans terme d'arrivée est un mouvement désordonné. Il en est de l'esprit de l'homme comme de l'homme lui-même : les voyages le distraient et le développent; le vagabondage le démoralise et le rend malheureux.

La faculté aimante réclame en nous, comme la précédente, les satisfactions, j'allais dire le complément de la foi. L'homme borné par ses pensées est infini dans ses aspirations; d'où il suit que s'il abandonne la religion pour un système, il embrasse un objet limité,

c'est-à-dire ce système, avec un sentiment qui ne l'est pas. De là, une rupture d'équilibre dans son âme et un malaise. On parle beaucoup de la difficulté de croire, qu'est-elle en comparaison de celle de ne croire pas? L'incroyance, je l'ai dit, c'est le vide du divin dans les pensées, c'est-à-dire le vide dont la nature a le plus d'horreur. L'homme qui en est là porte nécessairement au cœur une blessure toujours béante, dont aucun objet borné ne comblera les profondeurs, et il avance dans la vie, à la façon des damnés, frappé d'un malheur aussi grand que le Dieu qu'il a perdu! On peut braver cette loi, on ne peut s'y soustraire, car il y a un cri de la nature, plutôt qu'une simple boutade poétique dans ces accents à la mode :

. . . Malgré moi l'infini me tourmente;
Je n'y saurais songer sans trouble et sans espoir.
Et, quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre et pourtant de le voir (1).

Que manque-t-il à ces désolés du scepticisme pour faire cesser en eux ce *tourment de l'infini*? Rien que de croire ce qu'ils entrevoient et ne comprennent pas. La foi est, intellectuellement, l'embrassement, la prise de possession de l'infini; par elle nous le mettons dans nos pensées comme Dieu l'a mis dans notre cœur; et l'établissement de cet équilibre nous procure un bonheur au lieu de nous faire une violence.

(1) A. de Musset, — *Ibid.*

Ne l'oublions donc jamais, la raison la plus forte ne suffit pas au cœur le moins exigeant, parce que la sphère de la raison est toujours limitée, tandis que celle du cœur ne l'est pas. Il nous faut, dans nos croyances, des perspectives aussi vastes que nos désirs, sous peine de vivre en contradiction avec nous-mêmes ; et c'est la foi qui établit cette proportion. Aussi, bien insensés ceux qui en parlent comme d'une borne : elle ne borne que nos passions, mais elle étend nos points de vue. Si la raison est le regard naturel de l'esprit, la foi est le verre télescopique qui en accroît la puissance ; et c'est avec grande justesse qu'on l'a surnommée *un allongement de la vision.*

Or, cet allongement égalant la portée de nos affirmations spéculatives à celle de nos intuitions de sentiments, notre respiration morale à nos aspirations, coordonne en nous ce que le doute bouleversait, et nous constitue dans un noble bien-être, tandis que l'état contraire nous mettait en travail douloureux. Consolante économie, mille fois expérimentée par tous ceux qui ont autant de facilité à aimer que de difficulté à croire ! Le sceptique qui ne sentit jamais ce phénomène a regardé les cieux... et ne s'est pas rencontré lui-même.

Voici donc la condition de l'ordre dans mon âme. De même que j'aime plus que je ne puis exprimer, que j'espère plus que je ne puis avoir, je dois croire plus qne je ne puis comprendre, ou ma vision n'est pas en rapport avec mes autres facultés. Ainsi le sens de la foi existant en nous, lui ravir son objet, c'est tromper le vœu de la nature et remplacer l'exercice d'une faculté par une douleur. Pourquoi les hérétiques et les païens ne se convertissent-ils guère, tandis que les philosophes se rétractent souvent ? C'est que les héré-

tiques, les infidèles eux-mêmes ont des croyances surnaturelles, et qu'ils sont hors de la vérité, non de la nature. Le philosophe, au contraire, est en insurrection contre la nature et contre la vérité, et il porte en lui-même une aspiration toujours inassouvie qui, étant le mal de Dieu, ne peut être comblée que par la réapparition de Dieu dans ses idées. Les plaintes des grands sceptiques, depuis Byron jusqu'à Musset, depuis Rousseau jusqu'à Jouffroy, forment une belle démonstration de cette vérité pour ceux qui cherchent la vérité la main sur leur cœur.

Je viens de parler de Jouffroy ! Arrêtons-nous un instant devant cette mélancolique figure, car rien ne prouve mieux le besoin de croire que le malheur de ne plus croire. Vous souvient-il de la page émouvante où ce philosophe raconte la fin presque tragique de sa foi religieuse ? C'était par une froide nuit de décembre. Après un long travail préparatoire, il allait enfin prononcer son dernier mot sur les choses divines. Peu à peu la négation, comme une sorte de marée montante, envahissait ses plus chères convictions. Bientôt croyances, traditions de famille, souvenirs d'enfance, toute sa première vie, en un mot, disparurent submergés par le flot dévastateur : et, quand plus rien ne resta debout dans cette pensée dévastée ; quand, vers trois heures du matin, il tomba de fatigue sur son lit, il lui sembla, dit-il, *entrer dans une existence sombre et dépeuplée ;* et il ajoute cette profonde parole : *J'étais incrédule et je détestais l'incrédulité.* Sublime protestation de la nature contre les apostasies de la raison. Aussi, pourquoi l'irreligion de Jouffroy est-elle devenue un spectacle presque religieux ? Pourquoi cet homme a-t-il passé comme un de ces coupables sacrés dont parle l'antiquité, comme une sorte d'Œdipe

à Colonne de l'incrédulité? Parce qu'il porte dans son malheur le correctif de sa révolte, et que ses inconsolables tristesses moralisent sa négation, en attestant que si l'homme est libre de ne pas croire, il peut en mourir de désespoir.

En présence de telles ruines, que penser de ce stoïcisme dénaturé de la négation, lequel consiste *à savoir se passer d'espérances?* Ils sont bien venus certains Catons de la libre pensée à nous accuser d'administrer à l'humanité du chloroforme en guise de lumière, et à nous dire modestement : Vous êtes la consolation, mais nous sommes la vérité. Ils sont la vérité? C'est là la question; de quel droit la préjugent-ils d'emblée à leur profit? Nous sommes la consolation? C'est là une immense présomption en notre faveur; comment n'ont-ils pas assez de cœur pour le comprendre? On peut insulter aux besoins de l'âme, en effet, on ne saurait les vaincre; et, toutes choses étant égales d'ailleurs, la doctrine qui console l'humanité sera toujours plus certaine que celle qui la désespère. La marque de notre vérité, disait Montaigne, c'est qu'elle nous donne la vertu (1); une marque aussi certaine, c'est qu'elle nous donne le repos. La vertu est en nous le signe de l'ordre moral, le repos est le signe de l'ordre intellectuel, deux fondements du vrai sur lesquels la nature est assise, et qu'on ne peut renverser sans la renverser.

Croire est encore un besoin de ce que j'appellerai notre faculté progressive, je veux dire notre perfectibilité. Étrange confusion d'idées, celle qui prend la foi pour

(1) *Essais,* liv. II, chap. 12.

une espèce de pétrification intellectuelle! Il n'est point vrai que la raison des croyants se trouve changée en statue, comme la femme de Loth, quand elle veut se permettre de regarder. Sans doute la foi assujétit l'esprit à un point fixe; mais un point fixe sous les pieds d'un agent ne lui impose point l'immobilité; il lui sert, au contraire, d'appui indispensable pour imprimer la direction et la force à ses mouvements. Donnez un point fixe à Archimède, il soulèvera le monde; avec le secours d'un point fixe le christianisme l'a renouvelé. D'ailleurs, la foi n'a point la fixité d'une barrière destinée à parquer l'essor de l'esprit humain, elle a celle d'un terrain gratuitement avancé au talent pour y bâtir ses édifices. Maîtres et libres sur ce fonds sacré, jetez hardiment vos conceptions les plus personnelles; le sol sera de Dieu, mais l'architecture sera de vous. On pourrait encore dire que le symbole chrétien est un centre de gravitation dans le monde intellectuel, tel que le soleil dans l'espace sidéral. Loisible à chaque esprit de décrire autour de ce pivot, ou bien des orbes timides comme le catéchisme, ou bien des paraboles immenses comme la *Somme* de saint Thomas. Mais a-t-on jamais dit qu'il y eût l'immobilité au firmament, parce qu'il y a la règle dans le mouvement? De même l'immobilité n'est point dans la religion quoiqu'il y ait dépendance, et voici comment le progrès n'y est possible que par cette dépendance.

La foi produit, d'abord, le progrès de la fécondité. M. d'Archiac, peu suspect d'empirisme mystique, en est convenu; le matérialisme n'enfante que la stérilité (1). Le

(1) *Introd. à l'étude de la Paléontologie stratigraphique.*

christianisme, au contraire, multiplie à profusion ses chefs-d'œuvre intellectuels, comme ses cathédrales. Aussi, tandis que l'incrédulité n'a jamais pu se buriner en une synthèse vraiment célèbre ou digne de l'être, Dieu lui interdisant l'immortalité à l'état de monument pour la condamner éternellement à l'existence du libelle, la Vérité, depuis l'*Apologétique* jusqu'au *Discours sur l'histoire universelle,* depuis la *Cité de Dieu* jusqu'au *Génie du christianisme,* a inspiré presque tous les ouvrages regardés comme les colonnes d'Hercule de la pensée humaine. Il ne faut pas s'en étonner : je parlais tout à l'heure des grandes cathédrales; il est naturel que les cathédrales en idées comme les cathédrales en pierre soient l'œuvre de la foi. Quel est l'homme de talent qui en ait eu moins pour avoir été religieux? On ne le trouve pas. Et, au contraire, combien d'esprits se sont appauvris, comme le prodigue, en se débauchant, et, après avoir débuté par de grandes œuvres sous la discipline de la foi, ont fini par des avortements dans la révolte!

Je ne prétends pas qu'il soit nécessaire d'être croyant pour avoir du génie; mais outre que l'esprit est plus facile que le génie à l'incrédule, parce qu'il n'a plus le sublime canevas de l'infini à exploiter, il n'est pas rare qu'il perde le génie en même temps que la foi : et, alors, rien de plus lamentable que le spectacle de ces ruines intellectuelles; rien de plus instructif que ces balbutiements du talent tombé en enfance par suite de sa révolte, et condamné à l'opprobre de ne plus penser pour avoir cessé de croire! Les faits à l'appui sont nombreux; couvrons les noms en publiant la chose; mais au moins qu'on ne nous vante plus le progrès par la négation; le chef-d'œuvre de l'athéisme est à naître, et le néant tra-

vaillé par une intelligence humaine quelconque n'engendrera jamais que le néant.

La foi est donc un moyen de progrès parce qu'elle féconde l'esprit, mais aussi et surtout parce qu'elle le développe. Singulière inconséquence du rationalisme de faire de l'homme une intelligence qui a, simultanément, le droit de tout comprendre et le devoir de toujours progresser ! Comment progressera-t-il en religion le jour où il aura tout compris ? Évidemment son terme d'arrivée sera pour lui le signal d'un arrêt éternel, et alors on verra l'inexplicable contradiction d'un être progressif par nature et stationnaire par nécessité.

La foi résout cette difficulté, car elle n'est point improgressive quoiqu'elle soit invariable ; et les chrétiens ne sont nullement des termes, des colonnes milliaires dans le domaine des idées. Seulement, tandis que le progrès philosophique est une sorte de libertinage intellectuel qui épouse les idées au jour le jour, le progrès dans la foi est une ascension plutôt qu'un changement de place : de telle sorte que, sans quitter l'axe de ses pensées, l'esprit humain en voit mieux les contours, et peut s'étendre sans cesse dans sa découverte sans rien perdre dans sa fixité.

Ainsi la révélation se déroule au lieu de se modifier. Sans doute, il reste au centre des mystères, un noyau, un sanctuaire impénétrable ; mais autour de ce point obscur Dieu a jeté un vestibule transparent, une sorte d'atmosphère rayonnante où chacun peut faire des stations plus ou moins avancées. Là, Bossuet et saint Augustin devancent les voyants ordinaires, les Anges devancent le génie, la Vierge Marie devance les Anges, et l'homme peut monter indéfiniment vers ces cimes radieuses, en se rapprochant toujours du foyer habité par la pensée solitaire de Dieu !

Voilà, pour notre esprit, les vraies conditions du développement dans la foi. On peut dire de lui ce que les théologiens ont dit de l'homme : qu'il est en voyage, *in via ;* et cette gravitation de clartés en clartés, qui est déjà notre bonheur de la terre, deviendra encore l'occupation de notre paradis éternel : *Ascendam de claritate in claritatem* (1). Est-il possible d'imaginer une plus belle carrière ouverte à nos ambitions de progrès !

Lessing prétendait que si Dieu se présentait à lui tenant dans une main la vérité et dans l'autre la recherche de la vérité, il répondrait à Dieu : Gardez la vérité et laissez-moi le plaisir de la recherche. Mais, en religion, ce plaisir n'est possible qu'à la condition de croire ; celui qui voit tout n'a plus rien à chercher. Pour nous, au contraire, le mystère lui-même est une provocation à la découverte et un *ascende superius* incessant, parce que ses avenues sont ouvertes à nos investigations, même quand son essence demeure incompréhensible. Travailleurs de la pensée, avançons donc et ne concluons pas au quiétisme, à la léthargie par la foi : les chrétiens représentent le mouvement perpétuel dans la foi. Que d'autres se jettent en dehors, nous, c'est à travers la région des révélations divines que nous poursuivons notre marche conquérante. Toujours curieux, mais toujours adorateurs, curieux de ce que le regard humain peut embrasser, mais adorateurs des profondeurs inscrutables de l'infini.

Eh bien, dira-t-on, prenons que la foi ne soit pas la théorie de l'inertie, elle est au moins celle de la servitude intellectuelle, car le droit de douter fait

(1) II. Cor., 3-18.

partie essentielle de la liberté, et l'esclavage a beau rapporter de beaux résultats, il sera toujours flétrissant. Autant de méprises que de mots. Ce que vous nous reprochez, pouvons-nous dire à l'incrédule, ce n'est point la servitude, c'est la dépendance; mais vous qui acceptez toutes les autorités, excepté celle de l'esprit, de quel droit vous émancipez-vous de celle-ci? Comme nous vous êtes dépendant dans votre sensibilité des lois de la morale, dans votre volonté de vos divers pouvoirs hiérarchiques, dans toutes vos facultés d'une règle qui en limite l'exercice; et la raison serait la seule puissance en vous qui n'aurait pas besoin de garde-fou? Vaine utopie. La foi est la règle, la loi morale de votre intelligence; or, vous ne pouvez répudier un frein intellectuel sans affirmer qu'il n'y a point de mal dans l'ordre de la pensée, ce qui vous obligera bientôt de nier le mal dans l'ordre des actions. Quand vous revendiquez la liberté illimitée de l'esprit, qui a pour corollaire logique la liberté illimitée de la passion, vous êtes les phalanstériens de la philosophie, et vous passez implicitement du blasphème à l'immoralité.

D'ailleurs, est-ce que la liberté de l'examen a manqué aux chrétiens? Est-ce que nous sommes sous la dépendance sans l'avoir votée? Nullement. Quand j'ai constitué la foi au gouvernement de mon esprit, je l'ai fait en vertu d'un libre choix de ma raison, et, depuis, chacun de mes actes de foi étant le fonctionnement d'un ordre établi par moi devient, par le fait, un acte de ma liberté; de même que, lorsque nous avons consacré un pouvoir par nos suffrages, notre obéissance étant la confirmation de notre œuvre, est indirectement la proclamation de notre souveraineté. Que d'autres donc se glorifient d'être des libres penseurs, nous sommes

des penseurs libres. Libres, cependant, comme toutes les forces bienfaisantes de la création, qui se laissent diriger. Une force soumise à la loi, c'est la fécondité et la vie; une force sans loi, c'est la destruction et le chaos. Libres, non pas à la façon d'un fleuve qui se laisserait barrer le passage, mais à la manière de ceux qui acceptent des digues pour que leurs ondes, mieux conservées, coulent sans ravager et avec plus d'abondance. Voilà pourquoi notre liberté dans la foi a produit la civilisation moderne, tandis que la liberté sans la foi nous menace d'une seconde barbarie.

Enfin le besoin de croire n'est-il pas surtout un ressort indispensable à notre nature morale? N'exagérons rien : il est des vertus naturelles possibles à l'humanité, ou plutôt à quelques hommes, sans croyances religieuses; mais jamais l'homme dépourvu de cet appui et de ce frein ne réalisera toutes les vertus dont il est capable. Je connais les efforts de certaine école pour se passer de Dieu en posant la règle des mœurs, et pour constituer la morale sur la justice immanente, de manière à rendre la sainteté compatible avec l'athéisme. Rêve impuissant, dont nous ferons justice plus tard; en attendant, je ne souhaite, pour toute réfutation, aux partisans de la morale indépendante, qu'une femme, des enfants et des serviteurs qui la professent.

Et ceci n'est-il point facile à comprendre? Qu'est-ce que l'incrédulité prise dans sa masse? C'est la suppression des dogmes; or, les dogmes étant à la fois les motifs et les sanctions de la morale, celle-ci, une fois détachée des croyances qui l'engendrent, devient un absurde crucifiement, une convention tyrannique, et s'a-

néantit comme un effet sans cause. Par conséquent, le vice est l'enfant très-légitime du blasphème; la corruption n'est pas autre chose que l'incrédulité appliquée; et quand l'incrédule représente un peu de vraie moralité, ce n'est que parce qu'il se sauve de l'immoralité par des inconséquences généreuses, et qu'il estime assez peu ses opinions pour se croire obligé de mieux valoir qu'elles. Il pense, en effet, ce qu'il ne pourrait faire sans se déshonorer; bon nombre de ses négations recevant leur traduction logique dans ses actes deviendraient des cas de police correctionnelle. Ce n'est donc pas être philosophe que de professer de telles doctrines, puisque ce serait être malfaiteur de les pratiquer.

Et, d'autre part, qu'est-ce que l'incrédulité considérée en détail, c'est-à-dire dans ses divers systèmes? Tantôt la négation du libre arbitre; tantôt la négation de toute différence essentielle entre le bien et le mal; tantôt la légitimation de la passion; tantôt son impunité éternelle; toujours l'irresponsabilité au-delà de la mort, c'est-à-dire le catéchisme du crime et la sauvegarde des criminels.

Aussi, la nature affranchie de la foi ne sera jamais capable que des vertus faciles ou d'une moralité de parade. Je connais les prédilections du monde pour les saints du calendrier philosophique, parce qu'ils ne faisaient pas le signe de la croix. Mais ces saints ne furent souvent que des héros de théâtre recouvrant de mérites populaires des bas-fonds humiliants; leurs vertus n'étaient qu'une belle mise en scène sur des tréteaux minés par la pourriture; et si la société, si exigeante envers les saints véritables, est si indulgente pour ceux-ci, c'est qu'avec leurs principes ils devaient logiquement mourir au bagne, et qu'on finit par leur

être reconnaissant même du mal qu'ils n'ont pas fait.

Voulez-vous savoir, de bonne source, ce que peut, dans l'ordre moral, la nature destituée des croyances? Un soir que d'Alembert et Condorcet s'égayaient aux dépens de Dieu, Voltaire, qui était présent, ordonna aux valets qui les servaient à table de sortir : après quoi il ajouta : « Maintenant, Messieurs, vous pouvez continuer; mais si nos gens avaient tout entendu, j'aurais eu peur d'être égorgé cette nuit. » Voilà la moralité du blasphème déduite avec autant de bon sens que d'esprit. Retenez-la, prôneurs chimériques de la théorie du bien pour le bien, qui ne voulez pas qu'on propose des *intérêts d'outre-tombe à la vertu.* Il n'est pas possible qu'il y ait une loi pour l'humanité, le jour où elle n'aura plus de foi; et sur la ruine de tous les dogmes un seul restera pour punir ceux qui abolirent les autres, le droit du plus fort.

Ce qui fait le prestige de la négation, c'est qu'elle n'a jamais été assez prise au sérieux pour être expérimentée. Elle a toujours démoli, elle ne s'est pas essayée à construire. Mais, supposez qu'on lui fît subir le contrôle des applications pratiques, et que l'Europe, devenue rationaliste jusque dans ses mœurs, remplaçât la charité par l'*altruisme,* l'Évangile par le positivisme, la divinité du Christ par celle de la matière, en un mot vécût conformément à ce qu'elle croirait, ou plutôt à ce qu'elle ne croirait plus, l'Europe serait tellement châtiée de son apostasie par ses crimes et par ses douleurs, que ce quart d'heure de l'absence de Dieu dans notre histoire demeurerait l'épouvante de l'avenir.

Donc une foi religieuse, vraie ou fausse, est nécessaire à l'homme, et il croit comme il aime et comme il espère, en

vertu d'un penchant presque irrésistible de la nature. C'est ce qui explique comment, malgré tant de passions conjurées contre nous, il est si difficile d'en finir avec nous. Comme nous représentons Dieu et la nature, deux puissances qui ne meurent jamais, nous mettrons au tombeau bien des adversaires qui prétendent creuser le nôtre. Je n'ai point d'illusion optimiste au sujet de notre époque ; je souffre trop du travail de démoralisation qui s'opère pour ne le point reconnaître. Mais reconnaissons, en même temps, que si les masses sont moins croyantes qu'il y a cent ans, les classes élevées le sont davantage. Or, dans l'ordre social comme dans la création matérielle, c'est sur les hauteurs que la Providence place les paratonnerres. C'étaient les hauteurs qui étaient envahies par le mal avant 89, voilà pourquoi les tempêtes de 93 ne furent pas conjurées. Grâce à Dieu nous ne courons plus de tels périls.

Toutefois je prends la chose au pire ; supposons qu'une catastrophe pareille vienne donner raison aux craintes des pusillanimes et aux espérances des ennemis ; le génie du mal pourrait-il s'asseoir avec orgueil sur les pierres renversées de nos tabernacles, et s'écrier comme le licteur antique : Tout est fini, *actum est ?* Non, avec nous, au moment où tout est fini, tout est à recommencer. Tout était fini au temps de Rome antique, lorsque Tacite s'écriait : *Christiano nomine deleto,* et voilà que de la tombe des victimes sort une génération spontanée de chrétiens. Tout était fini à Nangasaki quand le tyran Taïcosama essaya de noyer l'Église du Japon dans le sang, et, après deux cents ans, surgissent des catacombes de ce pays plus de fidèles que les prisons n'en peuvent contenir. Tout était fini en Afrique après le passage des Maures, et cette Église voit la palme de son martyre reverdir. Tout paraissait

fini chez nous, aux fêtes de la déesse Raison : aux fêtes de sainte Germaine on ne s'en apercevait guère ! Aussi qu'un grand bouleversement social fît à notre Église le sort d'Herculanum et de Pompéi, tout ne serait pas fini encore. L'Église ressemble à ces plantes qui fleurissent de préférence sur les ruines, et le premier usage que la France à venir ferait de celles-ci, serait d'en bâtir un autel pour y chanter le *Credo* de son baptême. Ce *Credo* qu'elle peut oublier de réciter quelque temps, elle ne le désapprendra jamais, parce qu'elle est aussi incapable de manquer à la parole de Dieu qu'à sa parole d'honneur. De cette espérance j'ai une garantie plus certaine encore que la fidélité de la France, c'est le témoignage de la nature, car si, au dire des incrédules, Dieu mit des millions de siècles à faire l'homme, il leur faudra bien plus de temps pour le refaire.

CHAPITRE II.

Conciliation de cette loi avec la difficulté de croire.

Bossuet a écrit quelque part : « La nature humaine connaît Dieu, et voilà déjà, par ce seul mot, les animaux au-dessous d'elle jusqu'à l'infini (1). » Cette vérité, qui avait été antérieurement énoncée par Cicéron, était restée jusqu'à nos jours de l'ordre philosophique ou religieux. Nous avons vu comment M. de Quatrefages l'a élevée à la rigueur d'une démonstration scientifique. La religiosité est le caractère distinctif de notre race, dit-il ; elle établit une démarcation infranchissable entre nous et les animaux. Donc cet attribut spécial fait de nous une catégorie, un règne à part, où l'homme, remis à la place d'honneur que le Créateur lui assigna, paraît, selon une expression célèbre, un ange diminué plutôt qu'un animal développé. Mais la religiosité crée en nous le besoin de croire, lequel se fait sentir à quatre foyers principaux de notre âme : l'intelligence, l'amour, la perfectibilité, la moralité. Nous avons vu comment chacune de ces facultés, attentive-

(1) *De la connaissance de Dieu et de soi-même,* chap. 5.

ment auscultées, rendait le même témoignage. Preuve concluante que l'homme n'est pas un dieu puisqu'il a besoin d'en adorer un autre; preuve surtout qu'il n'est point un animal, car on a beau regarder, depuis les insectes jusques aux singes anthropomorphes, il n'y a pas un animal qui éprouve le besoin d'adorer.

Mais n'avons-nous point suscité une objection en établissant une vérité? La difficulté de croire est en nous un fait inné et persistant, tout aussi bien que le besoin de croire : quel moyen de consacrer l'autorité du premier sans compter avec le second? Nous y sommes d'autant plus disposé que cet état est douloureux, et, qu'entre tous les aveugles, le plus à plaindre est bien celui qui ne voit pas Dieu. Rien de plus désenchanté que les pensées d'une âme désemparée et flottant à tous les souffles, qui porte simultanément en soi-même trop de foi pour se pouvoir reposer dans l'incrédulité, et trop d'incrédulité pour se pouvoir reposer dans sa foi! La tentation du doute est la plus cruelle de toutes; parce qu'elle tarit les sources de la force surnaturelle, où les autres tentations trouvent le secours.

Cependant, à l'égard de la difficulté de croire, il est bon de s'établir dans des sentiments indépendants de toute convention. Et d'abord pitié, grande pitié pour le doute! mais à la condition qu'il sera une souffrance, non une pose; une maladie, non l'élégance de certains esprits légers qui ne sont pas fâchés de paraître écrasés sous le poids de leurs problèmes. Mon cœur a battu de sympathie aux cris déchirants de Werther, de Child-Harold et autres types de l'incroyance tourmentée. Je dois avouer, cependant, que ma raison a bientôt réagi contre mon cœur, non-seulement parce que la poésie

d'une telle désolation me paraît malsaine, mais encore parce que je trouve à ces désolés quelque chose des enfants pleureurs, qui forcent la note de leurs gémissements pour être regardés. Il n'est point de comédie pire que celle des larmes.

Et, d'autre part, me préserve le ciel de manquer de charité envers une telle infortune! L'homme qui a perdu son Dieu et qui me conjure de le lui rendre est le malheureux le plus intéressant en présence duquel je me sois jamais ému. Aussi, comme je sais le mal qu'il a, je tâcherai de ne lui en pas faire davantage. Loin de moi, donc, cette apologétique étroite, ne voyant dans ses adversaires que des gens de mauvaise foi ou de mauvaises mœurs, à qui il est fort inutile de répondre, parce qu'ils croiront toujours quand ils en seront dignes. Il peut y avoir plus d'ignorance et d'orgueil que de justice dans l'abus d'un tel argument. Pour moi, après avoir pratiqué, dans les livres et dans la vie, les intelligences en peine, j'ai senti naître de ce commerce, en mon âme, une immense commisération pour elles, et c'est sur ce sentiment que je fonde ma confiance en les abordant. Les plaindre, c'est les comprendre, et les comprendre, n'est-ce-pas l'espoir fondé d'en être compris?

Étudions, en hommes sincères, c'est-à-dire qui ont réciproquement le courage de dire la vérité et de l'entendre, ce point capital : d'où vient la difficulté de croire et comment peut-elle coexister et s'harmoniser avec le besoin de croire? La question sera plus explicitement résolue quand nous traiterons en détail des sources de l'incrédulité; mais, en attendant, posons les jalons d'une thèse préalable pour ouvrir notre chemin. La difficulté de croire résulte : 1° de la nature

de la religion; 2° de la nature de l'homme; 3° d'un vice dans la méthode employée par l'homme pour apprécier la religion.

I

La religion est, par sa nature, une autorité pour la raison et une règle pour les mœurs. Ces attributs lui sont tellement inhérents que Dieu lui-même ne peut l'en dépouiller. Mais ces deux dominations, l'autorité et la règle, commandent des sacrifices à l'homme, et de ces sacrifices proviennent grand nombre de répulsions contre la foi.

La religion est fondée sur la certitude, non sur l'évidence; et l'esprit humain, qui se contente de la certitude en d'autres connaissances, aspire déraisonnablement à l'évidence en matière de religion. Cependant l'incompréhensible lui-même, quand il est certifié divin, est aussi digne de foi que l'évidence humaine. Notre raison reçoit de deux manières les vérités auxquelles elle souscrit : directement, c'est-à-dire dans la splendeur immédiate qui les entoure; indirectement, c'est-à-dire dans le témoignage qui les garantit. Certainement personne autre que Dieu n'a vu toute l'histoire; aucun esprit peut-être n'a vérifié toutes les conclusions déduites par la science; cependant tout le monde croit à l'histoire et à la science, sans leur pouvoir servir de témoin oculaire. Donc, n'admettre comme vrai que ce que l'on peut expliquer, c'est la petite philosophie du vulgaire n'adhérant qu'à ce qu'il a vu; et

circonscrire l'étendue de sa certitude au cercle étroit de ses constatations personnelles, cela rappelle l'illusion des enfants qui prennent pour les bornes du monde celles de leur horizon.

Mais, dans le domaine de la foi plus qu'en tout autre, il est opportun de savoir, dit un grand docteur anglais, qu'on ne peut tout savoir (1). Une religion positive est un commerce entre l'infini et le fini, en d'autres termes une manifestation de Dieu à l'intelligence humaine. Or, Dieu qui est l'objet de cette vision est immense, l'intelligence qui en est le sujet est limitée, nécessairement, l'image de Dieu tombant dans un récipient moindre qu'elle, doit le déborder. C'est une simple règle de proportion. Et l'homme qui rejette la vérité religieuse parce qu'il ne peut l'embrasser totalement dans sa compréhension, ressemble à l'insensé qui nierait le soleil, parce qu'en ouvrant sa croisée il n'a pu enfermer toute la lumière de l'astre dans sa chambre.

D'après ces données, le mystère n'est ni une énigme ni une impossibilité ; il représente la portée extrême où notre regard peut atteindre du côté de Dieu, voilà tout. Il n'est point davantage une poésie superstitieuse des révélations : toute révélation entièrement comprise dégénérerait en système philosophique, et elle cesserait d'être raisonnable par le seul fait qu'elle serait exclusivement rationnelle. Peu importe qu'il y ait des ombres dans un symbole, s'il a en sa faveur des preuves, à défaut d'évidence. Après tout, il ne faut pas confondre l'ombre avec la nuit. L'ombre atteste la présence du soleil au firmament; la nuit, au contraire, témoigne qu'il est

(1) Chalmers.

absent. C'est ainsi que certaines obscurités peuvent certifier la présence divine dans les dogmes en y apposant le sceau de l'infini.

Préservons-nous donc d'une certaine étroitesse de raison cachée sous des exigences ultra-scientifiques. *Le comprendre doit être la mesure du croire* est une formule ambitieuse de Bayle, exprimant plus d'orgueil que de vraie philosophie. Il n'appartient qu'aux vastes esprits d'apercevoir et de reconnaître leurs frontières. Quand Laplace était sur le point d'expirer, des amis complaisants vantaient sa science et sa gloire : « Ne parlez pas de cela, leur répondit-il, ce que nous connaissons est peu de chose, ce que nous ignorons est inimaginable. » Voilà une confession bonne à retenir. Il en est des vérités comme des étoiles, on en découvre sans cesse ; et au ciel de la pensée, comme dans l'éther, les régions explorées ne sont rien en comparaison des immensités inconnues. Que nous répondrait la science si nous lui disions : Je répudie vos vérités comprises, puisque vous en portez dans votre sein qui sont encore incompréhensibles? Que répondrait-elle surtout si nous ajoutions : Nos ombres vous scandalisent, venez, rendez-nous compte de vos nombreux *desiderata*?

Quelle est, par exemple, cette force initiale qui donna aux astres le signal du départ, qui maintient dans les cieux ce mouvement perpétuel vainement recherché sur la terre, et qui fait que les globes se poursuivent éternellement à travers les plaines du firmament sans jamais se heurter? Le nom de cette force, c'est la gravitation, mais son principe? mystère!

Quelle est cette énergie souterraine qui fait sortir d'un grain une tige verdoyante, qui pousse vers le haut des plantes que la pesanteur devrait renverser vers le

bas, et qui tire les fleurs les plus délicates et les fruits les plus savoureux de la pourriture des germes? Cette énergie a été appelée la végétation, mais quelle est sa nature? mystère!

Enfin, qu'est-ce que l'espace qui contient tout et qui n'est lui-même contenu par rien? Qu'est-ce que l'union de l'âme avec le corps, et la cause des idées? Qu'est-ce que la lumière qui éclaire toutes choses et qui n'est elle-même substantiellement connue de personne? Toujours de nouveaux mystères!

Eh bien donc, ô adorateurs si exigeants de l'évidence scientifique, répondez à vos propres mystères, avant de vous en prendre aux nôtres!

Par une déplorable anomalie , les mêmes hommes qui se montrent arrogants envers les mystères de Dieu sont superstitieux envers les mystères de la nature. Dites-leur qu'il y a du feu dans l'enfer, ils souriront agréablement, parce qu'ils ne l'ont pas analysé ; mais dites-leur que Saturne et Jupiter pèsent tant de kilogrammes, ils feront acte de foi comme s'ils avaient tenu les balances. Ensuite, qu'il y ait dans leur intelligence des vérités démontrées qui sont des mystères pour un paysan, ils le trouvent naturel ; mais qu'il y ait en Dieu des évidences qui restent des obscurités pour eux, ils le trouvent inadmissible. Et tandis que leur vie entière s'oriente sur des probabilités bien établies, *le tout de rien ne pouvant être saisi,* les voilà qui ne tiendront aucun compte des probabilités accablantes qu'il y a du côté de Dieu, tant que Dieu n'aura pas l'obligeance de cesser d'être infini, pour se réduire à la mesure d'un esprit qui ne peut pas l'être. Si cela s'appelle de la philosophie, je suis heureux au moins de constater que ce n'est point de la raison.

La religion est difficile à croire, parce qu'elle n'est point une évidence et aussi parce qu'elle est une règle. Peut-être nous sommes-nous demandé comment le besoin de croire étant si impérieux, la difficulté de croire pouvait le tenir en échec? Comment l'homme qui cède à tous les autres besoins avec attrait n'obéit à celui-ci qu'avec répugnance? On peut en donner bien des raisons, la principale, c'est que la religion est un frein, et que nul ne croit sans peine ce qu'il ne subit pas sans conséquence pénible.

Oui, si bien équilibrés que nous soyons, il ne nous est pas possible d'être inoffensifs à l'égard d'une doctrine qui n'est pas inoffensive pour nos passions. On l'a dit bien souvent après Malebranche : Si les mathématiques jouissent d'une évidence incontestable, c'est qu'aucune faiblesse humaine n'est intéressée à les contester; mais si jamais le carré de l'hypothénuse ou le binôme de Newton entraînaient des obligations morales, la géométrie elle-même deviendrait un thème de sophistique. L'Institut aurait beau réduire en théorème le sixième et le septième commandements, il compterait autant d'incrédules qu'il y a de débauchés et de malfaiteurs dans les cinq parties de l'univers.

Ainsi s'explique le double mouvement d'attraction et de répulsion qu'éprouve le cœur humain par rapport à la foi ; et la répulsion est si prononcée, qu'elle peut grandir jusqu'à la haine. Divine anomalie, bien digne d'être remarquée ! Les cultes ou les systèmes estimés faux sont rejetés, non détestés. Jésus-Christ et sa doctrine excitent seuls une antipathie pour ainsi dire privilégiée dans l'âme de leurs dissidents. Heureusement, l'on peut déduire des démonstrations également victorieuses en faveur de l'Évangile, soit des amours, soit des hai-

nes sans exemple qu'il inspire. Par ses côtés sympathiques, il s'adapte aux bons instincts de notre nature; par ses cotés crucifiants, il oppose un correctif aux mauvais. En répondant au besoin de croire, il se montre naturel; en triomphant de la difficulté de croire, il paraît surnaturel. Il y a là une pondération admirable, d'autant plus conforme à notre raison qu'elle est moins propice à nos égoïsmes, d'autant plus digne de Dieu qu'elle est la loi indispensable de la moralisation de l'homme.

J'en ai déjà connu bon nombre, qui, à l'exemple du neveu de Mme de Sévigné, se plaignaient de ne pas *savoir croire*. Sans abuser contre eux d'un de nos arguments classiques, je me permettrai de leur demander si ce ne serait pas parce qu'ils ne savent point se vaincre. C'est qu'on n'est pas religieux comme on est peintre ou musicien, par une vocation irrésistible, par inclination de tempérament, on l'est par vertu. Dieu a fait, sagement et tour à tour, de sa religion un besoin et une difficulté, un attrait et un sacrifice. A ceux qui voudraient voir en elle un effort contre nature, elle se présente comme un besoin; à ceux qui voudraient la regarder comme une vaine poésie de l'âme et un enchantement stérile de la vie, elle se présente comme une vertu. Mais ce qui suffit pour la justification de Dieu, c'est que, quelle que soit la difficulté d'une telle vertu, le besoin que nous en avons y mêlera toujours assez de son charme pour que l'humanité ne s'en affranchisse point sans se violenter.

Et ne nous étonnons pas que l'intelligence ait sa part à cette vertu, tandis que la volonté seule fait les frais des autres. Il y a une sagesse adorable dans ce dessein. Supposé que la foi fût un ravissement de l'esprit, elle

emporterait de force la liberté de notre adhésion, et Dieu octroyerait à l'esprit une béatitude sans moralité, puisqu'elle ne serait pas le prix de la douleur. Il faut donc que la foi éclaire notre voyage, comme la colonne de nuées et de lumière du désert, obscure par un côté pour faire de notre soumission un acte méritoire, claire par l'autre pour en faire un acte raisonnable. Mais demander de contempler un jour la vérité dans son essence, avant de l'avoir adorée dans ses ombres, c'est ambitionner pour le présent une intelligence sans dépendance, et, pour l'avenir, des récompenses sans mérite. Véritable renversement de la raison substitué aux difficultés de la foi.

A certaines heures, le côté lumineux de la colonne se voile, et alors, l'on se croit condamné à vivre toujours sous le nuage. Ce n'est qu'une illusion, encore quelque temps, le nuage se fondra. Savoir attendre, dans la difficulté de croire, c'est le moyen de *savoir croire*. Un jour, on faisait cette objection à Copernic : Si le monde était arrangé comme vous le prétendez, Vénus aurait des phases pareilles à celles de la lune; qu'avez-vous à dire? Copernic répondit : Je n'ai rien à dire ; mais Dieu fera la grâce qu'on trouve une solution à cette difficulté (1). Un siècle plus tard, Galilée inventa les télescopes avec lesquels on aperçut les phases de Vénus. Copernic était mort croyant au phénomène sans l'avoir vu. Accordons à Dieu l'acte de foi, tour à tour sublime et aveugle, que Copernic faisait en son propre génie. Et quand la difficulté de croire nous présentera des obscurités impénétrables, ré-

(1) J. de Maistre.

pondons-lui, répondons-nous : Dieu fera la grâce qu'on trouve une solution à ces difficultés. Bientôt le besoin de croire justifiera l'espoir que nous aurons fondé sur sa lumière.

II

Vérité élémentaire, il y a deux natures en nous, la bonne et la mauvaise : ce sont les deux hommes que saint Paul a signalés dans l'homme, et que Louis XIV prétendait connaître si bien. C'est de la bonne nature que procède le besoin de croire, c'est de la mauvaise que procède la difficulté. La nature déchue, en effet, porte avec elle des infirmités morales et intellectuelles, deux sources d'aveuglement sur les choses divines.

Pour ne plus voir, il n'est pas nécessaire d'avoir perdu la vue, il suffit que le regard soit voilé. Et, d'autre part, l'œil est l'organe le plus facile à altérer dans notre constitution. Un grain de sable sous la paupière suffit pour dérober au voyageur du désert la vue des pyramides ; un peu d'inflammation sur la rétine, une larme sur la prunelle arrêtent la lumière du jour. Les oculistes énumèrent avec étonnement les maladies de toute sorte, propres à ce petit orbite qui réfléchit l'immensité des cieux aujourd'hui, et qu'une piqûre d'insecte peut fermer demain. Telles et plus nombreuses sont les affections oculaires de l'âme. Combien d'incrédules ne voient pas Dieu, parce qu'ils ne voient pas loin ; combien d'autres, parce qu'ils voient de travers ! Seulement, dans l'ophthalmie physique, on ne nie point la réalité de l'objectif en cessant de le distin-

guer, tandis que les aveugles de l'incrédulité croient qu'il n'y a plus de soleil depuis qu'ils ont perdu les yeux.

La première cause de cette catastrophe, c'est la passion, ou l'infirmité morale. Mysticisme à part, toute passion est un orage, et l'effet immédiat de tout orage n'est-il pas d'obscurcir l'atmosphère? *Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu* (1). C'est là une loi physique, pour ainsi dire, autant que surnaturelle. De la pureté de l'air dépend l'éclat des rayons solaires; rien n'a plus d'affinité avec la lumière que la sérénité.

Cela posé, voulez-vous savoir pourquoi le symbole paraît obscur? Parce qu'il impose le décalogue. Au pied du Sinaï où Dieu promulgue ses commandements, les passions frémissantes jettent de la poussière dans les airs, comme faisaient les Pharisiens embarrassés pour répondre à la prédication de saint Paul; et voici comment les exigences de la loi enfantent les révoltes contre la foi.

La voix de Dieu a dit : *Luxurieux point ne seras* (2), et toutes les hérésies de la volupté, depuis Hérode jusqu'à Henri VIII, depuis les rêves impurs des gnostiques jusqu'aux négations de nos libertins de salon, sont nées de cette obligation. Comme Dieu serait évident pour un grand nombre s'il ne leur demandait rien! Sous le paganisme, le voluptueux façonnait les dieux à son image pour s'abriter à l'ombre de cette res-

(1) Matth. 5-8.
(2) Marc. 12-31

semblance : sous le christianisme, ne pouvant faire la divinité à son image et ne voulant pas se faire à l'image de la divinité, il la supprime pour s'en affranchir. Ainsi, les passions de la chair obscurcissent plus de lumière surnaturelle que la poussière soulevée par la marche de tous les progrès. Et la même cause d'incrédulité agit en dehors des sociétés chrétiennes. Les premiers peuples convertis à l'Évangile ont été monogames. Si tant d'autres lui résistent encore, c'est parce qu'ils ne le sont pas. Que le Christ entendît le précepte de la chasteté à la façon de Mahomet, il ferait en quelques années la conquête du monde. Mais sa gloire est dans ce refus de transaction. Jamais il ne se montra plus divin qu'en préférant son intégrité à l'empire universel ; et plus la corruption et la barbarie le repoussent, plus je crois en lui.

Un autre commandement ajoute : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* (1); et à ces mots, voici qu'après les négations de la luxure s'élèvent celles de la haine. Ne vous en étonnez pas, il faut avoir le cœur bon pour comprendre le bon Dieu de l'Évangile. On connaît les aveuglements de l'amour, la haine porte aussi son bandeau qui peut lui cacher le ciel; et si, d'après saint Jean, celui qui *n'aime pas, ne connaît pas Dieu* (2), cela n'indique-t-il pas qu'il n'est pas loin de le méconnaître? Combien de vindicatifs de la vie privée s'en prennent à la religion de tous leurs griefs contre les hommes religieux, et boudent en quelque sorte la vérité, parce qu'elle a pour amis certains de leurs enne-

(1) Marc. 12-31.
(2) I. Joan. 4-8.

mis! Combien de vindicatifs de la politique ne pardonnent pas à Dieu de ne point prendre la tête de leur parti, et croiraient, si nous voulions bien prêcher une révolution qui mettrait à la retraite les ambitions des autres pour utiliser leurs propres talents! On parle de tous côtés des chrétiens de sentiment; qui n'a connu des incrédules de ressentiment?

Un troisième précepte a été promulgué : *Le bien d'autrui tu ne prendras;* et, à ces mots, la cupidité, à son tour, forge des sophismes pour éluder la probité. C'est que toutes les dettes seraient payées le jour où Dieu, le premier des créanciers, serait aboli. Le vol lui-même deviendrait la propriété à l'heure où le grand propriétaire du ciel et de la terre n'aurait plus de droits. Aussi, qui pourrait compter les incrédules à qui le Mammon d'iniquité souffle la révolte! Et, parmi eux, j'ai vu marcher non-seulement les financiers qui ne veulent pas de la foi, parce qu'elle leur imposerait des *différences* trop notables à payer; mais les littérateurs qui insultent la religion, parce que cela les enrichit, tandis qu'ils la défendraient, si cela leur rapportait davantage; mais les Érostrates bouffons de la petite Presse dont personne ne parlerait s'ils ne parlaient pas contre Dieu, et qui soignent leurs affaires en éditant des blasphèmes; mais enfin la foule innombrable de tous ces hommes appelés *positifs,* qui ont oublié totalement les principes dans l'étude des intérêts, se croyant ennemis de Dieu par exigence de raison, tandis qu'ils ne le sont que par indigence de vertu.

Enfin, la voix divine s'est écriée : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (1). Et l'orgueil

(1) Matth. 11-29.

humain a répondu : Je ne veux pas que celui-là règne sur moi, car le *commencement de l'orgueil, c'est de renier Dieu* (1). Cette relation est facile à comprendre : nul ne manque de foi en Dieu que par un excès de foi en soi-même. Aussi voici de nouvelles négations sortant de cette nouvelle déchéance.

Et d'abord, l'incrédulité des hérésiarques. En voulez-vous un exemple effrayant? Agenouillé devant le chevet désolé de Lamennais, écoutons d'un côté le vieux Corneille prononçant sur la tête du révolté l'anathème célèbre :

Dieu ne s'abaisse pas vers les cimes trop hautes.....

tandis que de l'autre, l'ange du sacerdoce soupire avec larmes cette prière : *Mon Dieu, ce que vous avez caché aux superbes, vous le révélez aux petits* (2).

L'incrédulité des sectaires, qui croiraient en Dieu s'ils n'avaient point juré de se préserver de cette faiblesse, et dont l'orgueil trouve son compte à s'obstiner dans des serments sacriléges, comme s'il pouvait exister une parole d'honneur au profit des engagements qui ne sont pas honorables.

L'incrédulité des écrivains qui ont bati leur système à l'encontre de l'Évangile, et qui, pour le reconnaître, auraient besoin de déclarer qu'ils composèrent de méchants livres, ce qui est plus difficile que d'en faire de bons.

Enfin l'incrédulité de ces innombrables poseurs de la vie publique, qui, trouvant la popularité dans le blas-

(1) Eccl. 10-14.
(2) Luc 10-21.

phème, craindraient de la perdre dans la soumission à la foi, et qui vendent leur Christ pour des applaudissements de parti ou pour quelques panégyriques de journal. En vérité, quand on déshabille l'incrédulité, on est stupéfait de la part qu'ont les petits sentiments dans les plus grands crimes de la pensée !

Ainsi la négation, regardée comme un exercice légitime de la liberté intellectuelle, n'est souvent qu'un écart de la liberté morale. Supprimez les défections journalières de l'humanité, à l'instant vous diminuez, proportionnellement, ses ombres ; car si, dans l'ordre naturel, c'est la raison qui informe la conscience, en matière de foi, le jour se fait de la conscience à la raison. Il le fallait ainsi, du reste, afin que la conquête des vérités les plus saintes fût la récompense d'un effort moral, non d'une intuition privilégiée, et que Dieu ne se rendît pas plus accessible au génie qu'à la vertu. Donc, les sages de ce temps qui ont écrit en tête de leurs libelles sceptiques, *comment finissent les dogmes !* devraient regarder un peu moins dans les télescopes, un peu plus dans leur âme : ils apprendraient peut-être comment finissent les doutes !

Il n'y a pas que les déviations de la volonté à redouter pour la sûreté de notre regard en matière de croyance, les infirmités de l'esprit y nuisent aussi. C'est la seconde cause de ces doutes sans nombre qui s'élèvent du fond de notre pensée, comme les nuages du sein de la mer.

Et, d'abord, constatons que l'incrédulité n'est nullement en soi la marque d'une clairvoyance exceptionnelle. S'il en était ainsi, il y aurait, dans les nations comme dans les individus, un degré déterminé de culture, auquel correspondrait la naissance des doutes. On ne verrait que des croyants au-dessous de ce niveau, on

ne verrait que des incrédules au-dessus. Cette loi n'existe pas. Certains ignorants ont une foi plus chancelante que les savants; ceux-ci, de leur côté, doutent, quoique savants, non parce qu'ils le sont, et la preuve, c'est que de plus savants encore ne doutent pas. En bonne justice, pense-t-on que Voltaire eut une plus grande intelligence des choses invisibles que Descartes et Pascal? et des choses de la nature que ces illustres adorateurs nommés Cuvier, Ampère, Cauchy et Biot? Donc ce qui est contraire à la religion, ce n'est point la science de l'homme, c'est l'homme lui-même, l'homme par ses faiblesses intellectuelles comme par ses passions. Contentons-nous de nommer ici quelques-unes de ces faiblesses que nous aurons à étudier plus tard.

Et d'abord, voici les sceptiques de tempérament, qui, par inclination, flottent au lieu d'affirmer, traitant le pour et le contre de toutes choses avec une complaisance voisine du pyrrhonisme, et regardant l'indécision comme l'idéal de la supériorité, comme le *dernier mot de la raison sur elle-même*. Quoi de surprenant qu'il doute de la religion, celui qui doute de tout le reste?

A la suite, viennent les sceptiques à l'esprit faux, qui ne voient pas la vérité, parce qu'ils ont une entorse intellectuelle qui les tourne presque invinciblement du côté opposé, tantôt artistes littéraires faisant profession d'exploiter les paradoxes lucratifs, tantôt hommes du monde passant leur vie à caresser l'absurde par ambition d'originalité.

Plus loin, ce sont les sceptiques de comptoir ou de cabinet, qui, avec une très-haute culture profane, n'ont reçu aucune éducation religieuse, et qui vivent et meurent, brouillés avec Dieu, sur la foi des plus grossiers malentendus. Les païens des premiers siècles accusaient nos pères d'adorer une tête d'âne; si l'incrédulité du

temps nous accorde plus de politesse, combien de fois ne mit-elle ni plus de justesse ni plus de justice dans ses fins de non-recevoir !

Après les esprits infirmes par une sorte de conformation, il y en a qui le deviennent par les contacts qu'ils subissent et par les milieux qu'ils habitent : les milieux, en effet, réagissent sur les corps qui les pénètrent. Les esprits étant plus impressionnables que la matière subissent *a fortiori* cette action subtile, et l'intelligence s'imbibe comme l'éponge des courants où elle plonge. C'est pourquoi bien des hommes qui se regardent comme les auteurs de leur incrédulité, n'en sont que les récipients plus ou moins passifs. Que leur manque-t-il pour être chrétiens? Rien que d'avoir appartenu à une famille, à une école, à un club moins hostiles au christianisme.

Ajoutons au scepticisme formé par l'action des milieux celui qui résulte de la profession. Ils sont à plaindre ceux qui, soit à la tribune, soit au barreau, soit dans les journaux, soit dans les livres sont engagés, par état, à plaider le pour et le contre et à faire miroiter des mêmes couleurs le bien et le mal : il n'est pas rare qu'ils tombent par là dans le mépris de l'un et de l'autre.

Et le scepticisme créé par la position où l'on est, ne s'infiltre-t-il pas dans l'esprit plus subtilement encore que celui de l'occupation que l'on a? Malheur, par exemple, à ceux qui touchent aux hommes par un pouvoir quelconque, car il y a la tentation du scepticisme dans l'autorité, comme dans toutes les grandes expériences de la vie. Logiquement, c'est après avoir douté de Dieu que l'on devrait douter des hommes; pratiquement, c'est l'inverse qui se produit.

Enfin, achevons ce tableau des défaillances intellec-

tuelles, peu favorables à la foi, en mentionnant la plus pernicieuse, le spécialisme. Voilà, en effet, le grand fléau des esprits de ce temps. Toutefois, comme il faut être juste pour avoir le droit de faire justice, honorons l'homme spécial en nous défiant du spécialiste.

Les études spéciales, c'est-à-dire celles qui mettent en jeu une aptitude particulière de l'intelligence, sans paralyser les autres, forment les hommes éminents. Les études exclusives, c'est-à-dire celles qui amassent une vie anormale sur un point du cerveau, en laissant le reste dans l'inertie, sont un développement contre nature, une excroissance de la vie intellectuelle, et produisent les jugements faux. Sans doute il y a de grands voyants parmi les savants ; mais, comme le Cyclope, ils n'ont qu'un œil, et s'ils voient très-clairement un point donné, ils embrassent peu d'étendue. Eh bien! c'est du creuset de ces faux géants que s'élève, aujourd'hui, ce fracas, j'allais dire ce chantage d'affirmations pseudo-scientifiques, dont pas une seule n'est prouvée, au moins parmi celles qui prouveraient quelque chose contre la foi. La science est pour ces hommes un roman d'hypothèses quand ils n'ont plus de certitude à lui arracher, et elle joue, à leur service, le rôle de l'ami trop complaisant de qui un plaideur connu disait :

.... Il me sert de témoin
Même il jure pour moi lorsque j'en ai besoin (1).

Ne succombons jamais à la tentation du découragement en présence de ces fallacieux étalages. Après tout, Dieu

(1) Racine. — *Les Plaideurs.*

étant à la fois l'auteur de la religion et de la nature, il n'est point possible que le second de ses ouvrages le cache, tandis que le premier le révèle. La religion n'a donc aucune raison de craindre la science des spécialistes, parce qu'elle n'a aucun besoin de l'ignorance de ses adeptes; et, pour une heure d'engouement qui appartient aux affirmations aventureuses, l'avenir appartiendra toujours à la foi. Les grands, les vrais savants, c'est-à-dire ceux qui étudièrent la création morale en même temps que les choses physiques, ne furent-ils pas profondément religieux? La foi de Descartes convertit la reine Christine; Pascal était croyant jusqu'à la sombre misanthropie du jansénisme; Leibnitz et Euler étayaient la théologie par leurs travaux; enfin, Biot écrivit cette parole d'or : « Il faut étudier beaucoup pour comprendre la matière, mais plus encore pour découvrir qu'elle n'est rien. » Voilà les vrais témoins de Dieu dans ce débat. Après de tels suffrages, qu'importe à la vérité l'opposition de ces esprits exclusifs qui se cantonnent dans une impasse de la création, et qui prennent la carte de leurs explorations pour les dernières limites de l'univers! Savants illustres et ignorants superbes à la fois, qui font abstraction de Dieu, parce qu'il ne décline pas le nom de ses éléments moléculaires; de l'homme, parce que ne le voyant que par le soupirail de leurs laboratoires, ils ne le connaissent pas; enfin, du sens commun lui-même qui restera consigné à leur porte, tant qu'il ne laissera pas un résidu au fond d'une cornue.

Preuves irrécusables qu'il ne faut pas s'en prendre à Dieu si un certain nombre ne le voient pas. Peuplez la terre de cœurs purs et d'esprits bien faits, la raison humaine se changera en une hymne d'adoration.

Mais j'entends d'ici une objection spécieuse : C'est la faute de Dieu si les esprits ne sont pas bien faits, puisqu'ils sont son ouvrage. Quand c'était la passion qui produisait nos ténèbres, il pouvait nous accuser ; mais quand nos ténèbres viennent de notre constitution intellectuelle, comment pourrions-nous être punis par sa justice d'avoir été disgraciés par sa providence ?

Ne prêtons point d'absurdité à cette justice pour avoir une raison de la décliner. S'il est vrai qu'à défaut de la foi nous puissions nous prévaloir d'une invincible bonne foi, rien à craindre : l'homme ne saurait être châtié pour s'être innocemment trompé ; l'Église l'a proclamé, récemment encore, par la bouche de Pie IX. (Encyclique du 10 août 1863.) Dans cette hypothèse, il en est du phénomène de l'incrédulité comme de celui de la folie, c'est-à-dire que Dieu laisse en nous la nature ainsi que la liberté suivre leur cours, même quand leurs écarts produisent des monstres, en soumettant ce désordre apparent à cet ordre sublime : L'homme est responsable de ses fautes, non de ses malheurs.

Mais les dispositions maladives de l'esprit comme celles du corps, tantôt sont innées, tantôt sont acquises ; tantôt elles résultent du tempérament, tantôt d'une mauvaise hygiène ; et si l'intelligence n'est point coupable de sa faiblesse constitutionnelle, elle l'est des difformités contractées par l'usage illicite de ses facultés. Et cependant combien d'esprits qui ne sont malsains que pour s'être volontairement empoisonnés ! qui étaient bien faits et qu'un abus de leur liberté a contrefaits !

Donc l'incrédulité peut être une illusion ou un crime, et, parfois, l'un et l'autre au sein de la même pensée.

Dans quelle mesure l'illusion? Dans quelle mesure le crime? J'abandonne à Dieu ce formidable discernement. Quant à moi, je me sens trop l'ami de l'incrédule pour pouvoir être son juge; mais j'ai besoin de le lui dire, malgré mes sentiments, et même à cause de ces sentiments : il y a lieu de s'effrayer, pour tant d'hommes sans conviction religieuse, de l'obstination qu'ils mettent à n'être point convaincus! L'histoire contemporaine en fournit une preuve remarquable.

L'abbé Gorini, simple curé de village, trop tôt ravi à l'Église, a composé un excellent livre, où il établit, pièces en main, que les plus graves historiens du jour ont fort mal lu dans les textes originaux qu'ils allèguent contre l'Église (1). Les altérations sont évidentes, qu'elles aient été volontaires ou non. La sincérité candide d'Augustin Thierry fut émue de ces savantes représentations, et il convint qu'après avoir beaucoup fouillé dans les chartes mérovingiennes et refait l'histoire moderne sur certains points, il ignorait les deux choses les plus augustes du monde moderne, le Christianisme et l'Église. Noble aveu qu'il eût fait suivre de la réparation, si la mort lui en eût laissé le temps. Et les autres accusés qu'ont-ils fait devant les preuves de leur infidélité au moins matérielle? Ils se sont presque tous renfermés dans la majesté du silence, sans changer un seul mot à leurs éditions subséquentes. Cependant le monde va son train, suivant toujours les savants à bruyante renommée plutôt que les modestes redresseurs de leurs torts. Eh! qui se doute, à l'Institut, qu'il exista un modeste érudit de presbytère, capable de

(1) *Défense de l'Église contre les erreurs historiques.*

démasquer les distractions historiques des académiciens du jour? Je me trompe, le monde ne sait pas ces choses, mais les auteurs ne veulent pas les savoir, et, grâce à l'ignorance des uns et à l'orgueilleux entêtement des autres, il se fait une oppression permanente de la vérité par la fausse science, qui sera la honte du siècle présent au tribunal de l'avenir. Si les représailles étaient généreuses, qu'il y aurait lieu de rétorquer à la négation un de ses arguments célèbres : *Il y a des degrés dans la sincérité!*

III

Il est une troisième cause assignable à notre difficulté de croire, c'est la méthode vicieuse employée pour y parvenir. *Croire*, dit l'Ange de l'école, *est un acte de l'intelligence adhérant à la vérité divine par ordre de la volonté mise en mouvement par la grâce* (1). Il n'est pas possible de décomposer la foi surnaturelle avec plus de précision. Trois éléments concourent donc à sa formation : l'intelligence ; nous avons vu les infirmités dont elle doit se préserver pour être propre à cette vision ; la volonté ; nous avons constaté l'assiette et la pureté qui lui sont nécessaires pour réfléchir la lumière d'en haut ; enfin, la grâce ; il s'agit de savoir par quel moyen on se l'approprie et dans quelles conditions elle agit.

(1) *Ipsum credere est actus intellectus assentientis veritati divinæ, ex imperio voluntatis a Deo motæ per gratiam.* Summa theolog., II, 2, quest. 15, art. 9.

La vraie méthode pour arriver à la foi, qui a un but pratique, ne peut être un travail spéculatif ; elle doit être expérimentale. Et qu'on ne prenne point ceci pour une banalité apologétique, je ne quitte point le livre pour le sermon. Les anciens donnaient au doute, pour attribut allégorique, un flambeau et un bâton, un flambeau représentant la discussion, un bâton pour avertir qu'à l'information théorique il fallait joindre l'étude pratique de la vérité cherchée. Où sont-ils les chercheurs qui aient usé autant du bâton que du flambeau pour retrouver la foi de leur enfance ? Rapprochement instructif ! Dans un siècle où la science fait de l'expérience la pierre de touche de toutes ses certitudes, l'incrédule élève empiriquement ses paradoxes ; et ces fanatiques de l'observation, ces intrépides expérimentateurs, que l'on a vus, parfois, s'inoculer certaines maladies pour en raisonner avec plus de compétence, n'ont jamais fait cinq minutes de vertu chrétienne dans leur âme pour juger en vrais praticiens de la vérité chrétienne. Et cependant il y a plus de philosophie dans cette parole du Christ que dans toute la philosophie du douteur systématique : *Qui facit veritatem venit ad lucem* (1).

Au reste, il ne faut pas croire que ceci soit un argument de foi à l'adresse de ceux qui n'en ont pas. Je ne requiers pas l'action chrétienne comme révélation mystique, mais comme moyen adéquat du but à atteindre. En général, les moyens doivent être proportionnés à la fin, et, la foi étant surnaturelle, il est logique qu'elle ne soit obtenue que par des actes

(1) Joan. 3-21.

surnaturels. Il ne suffit donc pas d'apprendre sa bibliothèque par cœur, fût-elle bien composée, ni de devenir sage comme un grand homme de Plutarque, eût-on bien choisi son modèle ; il faut employer les procédés appropriés à l'ordre de connaissances où l'on veut s'élever. Celui qui aspirerait à connaître la chimie sans analyser la matière, ne serait pas plus insensé que celui qui vise à la foi surnaturelle sans instruments de découverte supérieurs à la nature.

Ici, je vois le fin sourire du sceptique, et j'entends sa voix ironique me répondre : Nous voilà déjà aux conclusions morales ! Pourquoi pas si elles ont une portée dogmatique ?

Un célèbre apologiste de notre époque, — c'est de lui-même que nous tenons l'anecdote, — fut interpellé dans un grand salon en ces termes captieux : « Monsieur, lui dit un homme d'esprit, vous nous faites tourner bien souvent dans un cercle vicieux ; vous nous demandez les œuvres pour arriver à la foi, et nous aurions besoin de la foi pour pratiquer les œuvres ! » — « Monsieur, répondit le penseur chrétien, mon cercle n'est pas vicieux, car on en peut sortir : pratiquez la foi que vous avez, bientôt vous obtiendrez celle qui vous manque. » A cette repartie les sourires malins changèrent de direction. Individualisons la question, et faisons-nous une application personnelle de ce trait de lumière. Nos convictions, si mauvaises soient-elles, ne valent-elles pas encore mieux que nos œuvres ? Qui n'a mérité de rester privé de la lumière perdue en résistant à celle qu'il possède ? Par exemple, la philosophie naturelle nous a dit qu'il y a au ciel un Maître à qui toute créature intelligente et libre doit rendre hommage ; et voilà,

cependant, longues années que nous n'avons ni joint nos mains ni ployé nos genoux en sa présence : pratiquons la foi que nous avons, bientôt nous acquerrons celle qui nous manque. La philosophie naturelle nous a dit qu'il est dû autant de respect à la femme d'autrui qu'à la nôtre; et cependa nt nous jouons, sans remords, avec cette loi de justice et d'ordre social : pratiquons la foi que nous avons, bientôt nous acquerrons celle qui nous manque. La philosophie naturelle nous a dit que, par la charité, l'homme se porte bonheur en s'assurant les bénédictions des malheureux; et cependant nous ne savons pas nous priver d'un seul plaisir pour faire plaisir aux autres : pratiquons la foi que nous avons, bientôt nous acquerrons celle qui nous manque. Enfin, la raison nous dit que la foi étant une vertu ne peut être uniquement le fruit d'une libéralité divine, sans rien coûter à la liberté humaine; et, pour mériter de voir Dieu, nous prenons bien moins de peine que pour arriver à une charge ou pour accroître nos revenus : pratiquons donc la foi que nous avons et nous acquerrons bientôt celle qui nous manque.

Quelques réserves que je fasse sur la difficulté de croire, je ne saurais la méconnaître, puisque je consacre ce livre à l'atténuer; mais n'allons pas conclure que la justice de Dieu soit en défaut, ni que le monde soit près de lui échapper, parce que notre acte de foi implique des sacrifices. Toute incrédulité est sans excuse, si, dans l'option qui nous est laissée entre la foi et la négation, l'humanité est généralement plus inclinée vers la première que vers la seconde. Évidemment il en est ainsi; car quelle est la position des

diverses catégories d'intelligences relativement à la foi? Les enfants croient avec une assurance candide sur la parole de leur mère. Les femmes, qui sont la moitié la plus affectueuse du genre humain, trouvent aisément la foi au fond d'un cœur aimant et pur. Le peuple penche vers Dieu de toute la force de ses douleurs et de toute la spontanéité de ses sentiments. Enfin, d'un bout à l'autre de son histoire, d'un pôle à l'autre de l'univers, dans des cultes vrais ou faux, l'humanité sèche ses larmes et obéit à la nature en chantant son *Credo*. Que reste-t-il en dehors de ce concert? A peine quelques lettrés à qui l'instruction suggéra plus d'objections que de preuves, surtout parce qu'ils cherchèrent moins les preuves que les objections. Or, l'étude qui est la source des difficultés, est aussi celle de la lumière; ses fruits dépendent de la direction que la conscience lui donna. Certes il était juste que la foi, comme les autres vertus, fût le prix d'un bon usage de la liberté!

Donc la bonté et la justice de Dieu sont ici hors de cause; et les incrédules seront toujours une imperceptible minorité par rapport aux croyants. A peine forment-ils une opposition suffisante pour certifier que sur ce point, comme dans toutes nos obligations morales, il nous reste, avec l'inclination au bien, la liberté du mal. Il en coûte de croire, en effet, comme il en coûte de bien faire; ce qui n'est pas une raison d'en décliner le devoir. La religion, dit un grand apologiste, est à la fois une passion et une vertu. Comme passion elle répond au besoin de croire; comme vertu elle suscite et explique la difficulté de croire. Ne nous plaignons pas que Dieu nous ait placés entre ces deux courants : il nous fallait la possibilité de le méconnaître pour

rendre méritoire le privilége que nous avons de l'adorer.

Demandons à Celui qui est le Père de la lumière et le Père des hommes, de nous bien faire comprendre que si son amour pour les hommes lui défend de punir les erreurs involontaires, son amour pour la lumière l'oblige de la venger de ceux qui n'ont ni une raison assez équitable, ni un jugement assez humble, ni un cœur assez serein pour mériter de la recevoir.

CHAPITRE III.

Autorité comparée des croyants & des incrédules dans l'ensemble de l'humanité.

La difficulté de croire procède de la nature même de la religion, qui n'est pas une évidence et qui est une règle; de la nature de l'homme qui cherche Dieu avec un regard faussé, tantôt par les infirmités morales, tantôt par les infirmités de l'esprit; enfin d'un vice de méthode consistant à poursuivre la découverte de la vérité par des moyens qui ne sont ni proportionnés, ni appropriés à la fin. Après cet exposé, la raison est amenée à conclure que bien peu d'hommes sont entièrement innocents de leur incrédulité, parce qu'il en est peu en qui la difficulté de croire fasse exactement contre-poids au besoin de croire. C'est pourquoi un si grand nombre, dit Hamilton, répudient tous les autres éléments de conviction, et sont convaincus par la cloche de leur agonie! Sans doute le solidaire résiste à ce suprême argument; mais il doit se verser un enivrement de sectaire pour exalter son sinistre courage, et la preuve qu'en cette détermination il suit moins la nature qu'il ne la violente, c'est qu'il

est obligé de mettre la barrière d'un serment entre Dieu et son âme pour les empêcher de se rencontrer.

Indépendamment de tout raisonnement intrinsèque, le besoin de croire ne se présente-t-il pas sous la garantie d'une autorité extérieure, plus grande que celle de la difficulté de croire? C'est ce que nous allons établir dans une autre thèse préliminaire qui constituera une immense présomption contre la négation. Sans doute, une présomption n'est pas une preuve directe, mais elle donne des assurances à défaut de lumière; et pourquoi ne pas voir une lumière dans ces assurances? L'Écriture nous dit qu'il y avait, au temple de Salomon, des ouvertures latérales qui jetaient le jour en biais dans les sacrés parvis. C'est une de ces croisées que je voudrais percer en ce moment sur l'intérieur de notre basilique doctrinale.

Les croyants ont pour eux, dans l'assentiment du genre humain, le plus grand cautionnement qui puisse couvrir une affirmation. Qu'on ne nous objecte pas que l'apologie par voie d'autorité n'est point scientifique ; la science, qui voudrait interdire ce mode de transmission à notre vérité, en recherche les bénéfices pour la sienne. Certainement les masses ne comprendront jamais que ses conclusions générales, ses principes étant acceptés de confiance sur la parole des hommes spéciaux; en telle façon que, comme la foi, elle fait son chemin dans le monde, appuyée sur les bras de l'autorité. Néanmoins, le libre penseur, qui trouve fort sages les esprits inclinés en Sorbonne devant sa chaire, traite de superstition la docilité envers la nôtre; et tandis que, dans le premier auditoire, quiconque élèverait un doute sur la distance qui nous sé-

pare des étoiles serait taxé d'obscurantisme, dans le second, celui qui nie avec le plus d'audace passe aisément pour celui qui voit le mieux.

Sans éluder les discussions à fond, reconnaissons que l'autorité sera toujours l'arbitre providentiel de l'immense majorité des esprits. Méconnaître, pour son compte, une pareille boussole, serait se condamner à l'opprobre de ne rien savoir en même temps qu'au tourment de ne rien croire. C'est le besoin, plutôt que la faiblesse de l'homme, de s'orienter sur une affirmation choisie et vénérée ; et, quand cette affirmation mérite, par sa certitude, la confiance qu'on lui accorde, loin d'abaisser la dignité de l'esprit, elle le relève en le préservant de vacillations humiliantes, et en lui donnant, sur la foi d'autrui, une quiétude que sa propre conduite ne lui inspirerait pas. C'est pourquoi, en faveur de ceux qui sont moins impressionnés par la valeur des doctrines que par celle des autorités, voici une motion qui porte la lumière; c'est celle des Israëlites au désert quand ils hésitaient sur les chemins de la terre promise : Constituons un guide à notre tête.

Dieu connaissait bien le besoin que nous avions de recevoir du dehors une vérité garantie, plutôt que de tirer de nous-mêmes une vérité douloureuse et dévorée d'incertitudes ; c'est pourquoi, au milieu de la mêlée confuse des systèmes et des négations, il a élevé l'autorité de son Église, sorte de terme gigantesque marquant sur la route le point de bifurcation où l'esprit va se perdre dans le chaos par le chemin de l'orgueil, s'il n'aime mieux aller au soleil par l'obéissance. Mais l'autorité de l'Église étant surnaturelle, l'intelligence des contemporains la considère avec cette

répugnance ombrageuse que lui cause le divin partout où elle le rencontre; et, quoique notre acte de foi sur la parole de l'Église soit éminemment rationnel, dans ce sens que la raison n'adhère à l'Église qu'après avoir reconnu ses titres, la raison se croit absorbée par le seul fait qu'elle est soumise, et elle devient rebelle de peur d'être esclave.

Puisque l'arbitrage de Dieu est récusé, constituons une autorité philosophique s'imposant par la masse et par la force de ses témoignages; sorte de jury religieux qu'on ne puisse pas décliner sans rompre avec les habitudes du sens commun. Cette preuve considérable se trouve établie, au profit du besoin de croire, par la valeur collective et comparée, 1° de ses défenseurs; 2° de ses adhérents.

I

Je n'envisage l'autorité apologétique des défenseurs de la religion que dans notre corps enseignant. Je n'envisage nullement ce corps comme divinement assisté, ce qui serait demander des actes de foi pour ramener les esprits à la foi, mais comme une vaste hiérarchie doctorale qui s'étend de saint Paul jusqu'au dernier missionnaire de l'Évangile; et, prenant ce faisceau d'hommes spéciaux par leur côté naturel, c'est-à-dire avec les talents et les vertus qui les distinguent, je fonde en leur faveur une présomption ainsi formulée : A moins d'évidence contraire, aucune négation n'a le droit de prévaloir contre leur affirmation, parce qu'ils sont l'autorité la plus éclairée et l'autorité la plus sincère.

Ici, j'éprouve un instant l'embarras d'être prêtre; mais c'est par un amour sacerdotal que j'envie le sort des apologistes non revêtus du sacerdoce; ils sont puissants pour la défense de la vérité, précisément parce qu'ils ne sont pas chargés de la défendre. Le prêtre, au contraire, a l'air de faire son métier, même quand il remplit le plus cher de ses devoirs. Singulière inconséquence de l'opinion! Si j'étais un profane adressant du haut d'une grande position quelques phrases de politesse au christianisme, la libre pensée serait impressionnée par cet acte de foi; et, parce que j'affirme mon symbole par tous les sacrifices de ma vocation, et par toutes les études de ma vie, elle m'écoutera comme un témoin suspect. Je proteste contre ce renversement de l'équité. En général, toute controverse est dirimée par le jugement des spécialités : en architecture on s'en rapporte aux architectes, dans les questions de stratégie aux généraux, dans les affaires d'art aux artistes. Pourquoi le dernier mot sur les doutes théologiques n'appartiendrait-il pas aux théologiens? « Il faut craindre de se tromper en poésie, dit Joubert, quand on ne pense pas comme les poètes, et en religion, quand on ne pense pas comme les Saints (1)!

Tout homme qui raisonne d'une science sans l'avoir apprise *ex professo* est rangé dans la catégorie des simples amateurs; comment les amateurs de la polémique négative, jouissant de franchises particulières, compteraient-ils au nombre des autorités? Si j'osais composer un volume d'hérésies contre les conclusions les plus

(1) *Pensées.*

accréditées de la médecine, cette immixtion présomptueuse me serait beaucoup plus nuisible qu'aux médecins : et de leur côté, médecins, artistes, philosophes, archéologues, tous à l'envi, auraient le droit d'écrire contre la religion et d'obtenir plus de créance que les Pères de l'Église ? Mais nul n'est admis à parler de ce qu'il ne sait point sans déconsidérer son esprit et son caractère ; et le premier enfant perdu de la libre pensée serait autorisé à nous arracher l'Évangile des mains pour en donner un commentaire de sa façon, opposé au nôtre ? Evidemment, il y a là une contradiction et une injustice. En dépit de tout préjugé contraire, il faut que le rationalisme prenne ses grades en théologie s'il veut être reconnu comme puissance belligérante contre le sacerdoce. Celui-ci peut dire avec un orgueil aussi légitime que celui d'Alexandre : Donnez-moi des rois pour adversaires ou je n'entre point en lice ; il est de droit naturel que nul ne soit jugé et combattu que par ses pairs.

Et l'autorité sacerdotale a cela d'unique, dans le Christianisme, qu'elle n'est pas purement mystique. En Égypte, les prêtres possédaient la science, mais ils la cachaient. Partout ailleurs ils affirment et ne raisonnent pas, ils imposent les dogmes sans les justifier. Chez nous, ils sont à la fois ministres et apologistes de leur croyance. En disant que la religion chrétienne est la seule qui ait des preuves, Fontenelle a indiqué que le clergé chrétien est le seul qui en donne. Aussi, considérés dans notre ensemble et dans nos œuvres doctrinales, nous formons la plus ancienne et la plus belle école Normale qui ait enseigné le monde moderne.

Saus doute, celui-ci n'a pas été disciple reconnaissant ; et, à peine sorti de nos leçons, il nous a dénié sa dette

en proclamant que la science était devenue laïque. Point de confusion, de quelle science veut-il parler? Serait-ce de la science profane? Nous en abandonnons le sceptre à ceux qui ont la modestie de se l'adjuger. Serait-ce de la science religieuse? En ce cas, constatons que si bien d'autres choses sont sécularisées, la théologie ne l'est pas encore; que ce sont toujours les lèvres du prêtre qui gardent le saint dépôt, et que tout homme qui voudra mettre du bon sens dans sa religion devra le recevoir du prêtre, s'il n'a l'évidence à lui objecter.

Il est vrai que le prêtre ne sait guère qu'une chose, mais cette chose, ceux qui aspirent à le supplanter la savent si peu, que, parmi eux, il n'en est pas un qui soit capable de répondre couramment à un questionnaire de conférences ecclésiastiques; et cette chose ils la savent surtout si mal, qu'il leur est impossible d'en parler sans accuser ce défaut d'éducation première, qui mêle inévitablement à la science inapprise les plus grossières erreurs.

Encore une fois, le prêtre ne sait guère qu'une chose, mais cette chose il l'a étudiée sans inquiétude de fortune et sans préoccupation de famille capable de le distraire, sous une discipline morale qui, concentrant toutes ses passions dans l'intelligence, l'illumine de plusieurs feux à la fois. Aussi, quand apparaît aux regards du monde un de ces docteurs vénérables qui ont blanchi au service de notre vérité, si ce vétéran de la théologie, après avoir traversé le monde intellectuel dans tous les sens, semblable à ces philosophes d'autrefois qui avaient parcouru le monde pour en interroger les oracles célèbres, présente à ses semblables le fruit de ses labeurs, en disant : Voilà la vérité, je ne recon-

nais à aucune autorité anti-chrétienne le droit de primer celle-ci.

Je sais qu'il y a contre nous des adversaires savants, mais ces adversaires sont parfois dépourvus d'autorité à raison même de ce qu'ils savent, tout aussi bien que de ce qu'ils ignorent. C'est, en effet, parce qu'ils comptent parmi les gloires de l'académie qu'ils ne seront jamais pris au sérieux comme docteurs de l'Église! C'est parce que tout a trouvé place dans leurs programmes d'études, que le Symbole des Apôtres y a perdu la sienne. Aussi, depuis le baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs sous Louis XIV, qui, sommé de nommer l'auteur de l'oraison dominicale, l'attribua à Moïse, jusqu'à François Arago, entendant, pour la permière fois, la même prière de la bouche d'une sœur veillant sur son agonie, les savants ne représentent souvent, par rapport à la religion, que la plus dangereuse des ignorances, l'ignorance pédante et radicalement incapable de se faire justice parce qu'elle ne se connaît pas.

C'est la mode aujourd'hui, dans certains conventicules de journal, de menacer l'influence sacerdotale au nom du progrès des lumières. Le sacerdoce ne craint pas les lumières du progrès, il n'en craint que l'orgueil. Si le dix-septième siècle, qui comptait Port-Royal dans les rangs de l'opposition, et qui se jouait avec les thèses de la Sorbonne, nous eût infligé l'ostracisme au nom du progrès, nous aurions pu courber la tête devant l'autorité apparente de ce jugement. Mais quand je vois un siècle de romanciers et de financiers, de petits journaux et de petits chroniqueurs, se porter comme candidat à la succession de notre tiare, je ne peux que sourire au lieu de trembler.

Et il ne faut pas croire que, parce que de nos jours l'incrédulité donne à ses élucubrations le titre d'*Études religieuses,* la religion soit plus sérieusement étudiée par elle. Depuis le temps où Labruyère disait : « Les esprits forts savent-ils bien qu'on les appelle ainsi par ironie? » les choses n'ont point changé. La science de la religion a été remplacée par ce qu'on a nommé la science des religions. Bon nombre d'érudits ont approfondi les cultes de la Grèce, de l'ancienne Rome, de la Perse et de l'Inde, et sont incapables d'exposer un article de leur symbole sans le défigurer. Les religions deviennent pour eux un thème tantôt d'aperçus piquants, tantôt de classifications ingénieuses, tantôt de généralisations arbitraires, non l'objet d'une curiosité vraiment doctrinale. De cette sorte, un savant explore la philosophie de toutes les religions en ignorant le catéchisme de la sienne, et conquiert parfois une importance de pontife dans les rangs de la critique rationaliste, sans avoir lu un traité de la religion véritable.

Ce n'est point chose facile, je le sais, de faire entendre au vulgaire qu'en ceci un membre de l'Institut peut être moins renseigné qu'un curé de village. L'esprit public, une fois insurgé contre les autorités divines, se prosterne devant des fétiches. Et cependant, quoi de plus raisonnable que l'axiôme populaire : Chacun son métier. Bossuet a résumé dans la langue magistrale qui lui est propre, les torts des libres penseurs à cet égard : « Ils blasphèment ce qu'ils ignorent, et ils corrompent ce qu'ils savent. » Double forme de l'incompétence particulière aux esprits cultivés, qui ne le sont pas sous le rapport théologique; ce qui fait que même quand leur intelligence a de la valeur, leurs négations n'en ont pas.

Qu'on ne m'accuse pas de les calomnier pour en avoir plus aisément raison. Où seraient aujourd'hui les preuves de la science anti-chrétienne, si ce n'est dans ses livres? Or, j'en appelle à quiconque les connaît, elle n'a pas édité un seul sophisme qui ne date de la persécution de Julien-l'Apostat, et qui ne soit réfuté, soit dans le traité d'Origène contre Celse, soit dans la *Préparation évangélique*, par Eusèbe de Césarée, soit dans la *Cité de Dieu*, par saint Augustin. Les objections des exégètes contemporains, prônées par eux comme des découvertes, sont depuis mille ans réduites en poudre dans la poudre de nos bibliothèques! Mais nos bibliothèques sont si peu connnues, que, pour paraître neuve, la critique n'a eu besoin que du courage d'être très-vieille. Tel publiciste, qui commet des crimes pour faire illusion sur son originalité, n'est qu'un plagiaire de l'Allemagne matérialiste, ou d'anciennes hérésies enfouies dans les in-folio de *Cornelius à Lapide*.

Que l'on donne donc un prix de style à ces Messieurs! si les académies veulent en faire les frais, je ne m'y oppose point; mais admettre, sur la foi d'un pareil témoignage, que depuis dix-huit siècles l'Église a expliqué la *Bible* sans y savoir lire, et que toute notre civilisation a été le fruit et le jouet d'une telle déconvenue, c'est, au nom de la science, fouler aux pieds le bon sens.

D'ailleurs, je le demande, n'y a-t-il que des savants parmi nos adversaires? Certes, mon goût et mon âme répugnent également à l'injure. Mais n'énervons pas la défense par des ménagements intempestifs, et levons la visière des combattants qui sont en présence. En général, quels sont ceux-là qui font la guerre à Jésus-Christ? Des penseurs corrompus, des écrivains très-peu

incorruptibles, vrais malfaiteurs de la plume qui mettent le feu au temple pour occuper la renommée. Et quels sont ceux-là qui sont avec Jésus Christ? Une légion de prêtres qui, envisagés dans leurs dix-huit siècles d'histoire, représentent, mieux qu'aucune autre classe, la moralité et le désintéressement des convictions. Quels sont les ennemis de notre vérité? Des dramaturges, des poètes, des folliculaires, quelques philosophes, c'est-à-dire les autorités les plus frivoles de l'ordre intellectuel. Et quels sont les défenseurs de cette vérité? Bossuet, Thomas d'Aquin, saint Augustin, c'est-à-dire les géants de la pensée, les éclaireurs de l'humanité errante ici-bas, les intelligences vraiment monumentales de l'ère moderne. Après cela, j'adjure les esprits qui ont plus de foi au talent consciencieux qu'aux révélations divines, de choisir leurs autorités. Origène ayant paru inopinément aux leçons publiques de Plotin, le philosophe n'osa pas continuer de parler en présence du Père de l'Église. A l'heure où nous sommes, il n'y a point de prêtre, dans la catholicité, qui ait l'autorité d'Origène; mais tous les prêtres réunis en ont davantage; et la seule attitude qui convienne à l'incrédulité devant un tel jury, c'est la déférence respectueuse de Plotin.

Il ne suffit pas à une autorité d'être savante pour ravir notre assentiment, elle doit être sincère. Ici, nous touchons à une question d'honneur plus encore qu'à un thème doctrinal; mais, quoique blessés souvent sur ce terrain, nous mesurerons notre parole pour n'être point blessants. Grand travers de ceux qui ne croient pas, ils se persuadent aisément qu'on ne peut pas croire! Et tandis que nous admettons, dans cer-

tains cas, la bonne foi de leur négation, ils décréteraient volontiers la mauvaise foi de notre foi.

Serait-il vrai que cette multitude de pasteurs, de prédicateurs, de confesseurs, qui s'en va discutant, priant et souffrant le long des âges chrétiens, est moins honnête que la postérité de Voltaire? Je pourrais répondre avec l'indignation de l'orgueil froissé, j'aime mieux céder à la noble tristesse de l'amour méconnu. Aussi bien, le pardon des injures n'est-il point la meilleure réfutation qu'on en puisse faire?

La question est mal posée dans l'esprit des adversaires. Ils affectent de regarder le prêtre comme un deshérité de la fortune, qui, embarrassé de ses prétentions, va tendre la main à l'Église, en lui disant avec le fils d'Héli : *Dimitte me ad partem sacerdotalem ut comedam buccellam panis* (1). Ce point de départ est injurieux et faux. Ce n'est point durant son enfance, c'est à vingt-trois ans que le prêtre contracte ses indissolubles engagements. Jusque-là, il avait étudié comme ceux qui étudient le plus et le mieux, car la conscience l'avait dirigé et l'innocence lui prêtait ses angéliques lumières. C'était donc dans toute la splendeur d'une conviction achevée par de longs jours de vertu et de travail. En ce moment, le lévite vit, par avance, tous les sacrifices de sa vocation, depuis les dévouements souvent incompris de la jeunesse, jusqu'aux heures solitaires de l'agonie, et, séduit par l'amertume même de ce calice, il le porta amoureusement à ses lèvres, en disant : Ceci sera ma part. De son côté, le monde lui apparut aussi, et le monde, alors,

(1) I. Rois. 2-36.

lui était assez inconnu pour paraître séduisant ! Encore quelques efforts, et il se faisait place dans les magistratures, dans les enseignements, dans les administrations, mais qu'était-ce que de telles espérances pour cette âme touchée de Dieu et éperdue de célestes amours, qui, après avoir mesuré la terre, n'y avait pas trouvé de plus belle place que les degrés du saint autel? Ensuite, quand vint l'heure de sa consécration, demandez à ceux qui furent témoins si le nouveau Samuel n'arrosait pas les saintes dalles de ses larmes! et demandez aux amis qui le reçurent dans leurs bras, au retour, si ces larmes étaient l'expression d'une tristesse et si eux doutaient de sa bonne foi ! Ivresses ineffables du plus beau jour de sa vie, c'est sans doute parce que vous trouvâtes assez de bonheur en vous-mêmes, que Dieu vous refuse la récompense des applaudissements humains !

Depuis ce moment, le prêtre a-t-il mérité la suspicion infamante que l'on voudrait attacher à ses convictions ? Non, il se transfigure pour les honorer, il se crucifie pour leur obéir, il s'épuise pour les défendre, il meurt à tout instant pour les confesser. De quel droit vient-on insulter à cette belle histoire avec de perverses suppositions ? Que la philosophie institue un professorat aux conditions de quinze ans de préparation, de la continence perpétuelle, de l'impopularité, de la pauvreté et de l'apostolat jusqu'au martyre, nous verrons combien de recrues cette institution comptera en son séminaire des missions étrangères. D'ailleurs, comment l'incrédulité, qui admet la bonne foi de tous les blasphémateurs, ose-t-elle contester celle des prêtres, alors, surtout, que notre ministère est une reconnaissance authentique de la sienne, puisqu'il est consacré

à lui répondre, et qu'elle ne peut nous refuser la même civilité, sans faire à son équité encore plus d'injure qu'à notre caractère ?

Je sais bien que l'on peut accuser le sacerdoce de s'estimer au-delà de son droit, mais le sacerdoce répliquera comme faisait un cardinal outragé à ses détracteurs : « Je m'estime très-peu quand je me considère, « beaucoup quand je me compare. » Et, en effet, défenseurs de la vérité, défenseurs de l'erreur, cessons de les considérer, et comparons-les.

Comparons-les d'abord sous le rapport de la dignité de leurs assertions. Celle du sacerdoce a pour elle la présomption de l'abnégation ; car, d'un côté, on voit l'homme immolant sa personnalité intellectuelle à un symbole qui n'est point son ouvrage; de l'autre, c'est l'orgueil de l'individualisme, l'ambition de la célébrité, et cette répugnance invincible qu'éprouve le talent fourvoyé à déclarer qu'il fut ou trompé ou trompeur. Notre assertion a la présomption du désintéressement; car d'un côté, c'est le prêtre trouvant toujours dans sa doctrine plus de sacrifices que de profits naturels; de l'autre, c'est le philosophe retirant de la sienne de nombreuses éditions et de lucratives sympathies, et pour qui une religion nouvelle n'est jamais un jeûne ni une aumône de plus, mais un procédé inessayé pour exploiter l'attention publique et pour battre monnaie. La première affirmation a la présomption de sa consistance ; car, d'un côté, c'est le prêtre conséquent avec lui-même dans toutes les vicissitudes de sa vie ; de l'autre, c'est le philosophe dont la religion tourne, comme la girouette, à tous les vents du progrès indéfini, et dont le scandaleux Évangile fut cent fois retouché selon les engouements du jour. Enfin, nous avons en notre fa-

veur le témoignage de notre mort; car, d'un côté, c'est le prêtre trouvant toujours dans sa vieille foi la force de sourire à l'agonie ; de l'autre, c'est le philosophe ne voulant que rarement finir dans la religion dont il fut l'inventeur, et faisant amende honorable de sa philosophie à la première maladie.

« Et quel est le philosophe, s'écrie Rousseau, qui, « venant à connaître le vrai et le faux, ne préférât « le mensonge qu'il a trouvé à la vérité découverte « par un autre? qui, pour sa gloire, ne trompât vo- « lontiers le genre humain, et qui, dans le secret de « son cœur, se propose autre chose que de se distin- « guer! Pour lui, l'essentiel est de penser autrement « que les autres : chez les croyants il est athée; chez « les athées il serait croyant (1)... » Avant de contester notre bonne foi, que la négation établisse donc la sienne. Nous ne sommes pas tenus d'y croire plus qu'elle-même.

Comparons encore les adversaires sous le rapport de la moralité qui cautionne leurs assertions. Sans doute, il n'est pas besoin d'être un saint pour avoir raison, mais rien n'est plus naturel que de chercher dans les actes des hommes des garanties en faveur de leurs principes. Ces données une fois admises, où est l'aréopage qui, mieux que le sacerdoce chrétien, certifie sa doctrine par ses sacrifices? Y a-t-il, parmi les représentants de la libre pensée, un corps d'élite plus digne que les successeurs de Jésus-Christ de la confiance des esprits? Je sais bien que certains incrédules ont trouvé un moyen facile de se préserver de l'immoralité en

(1) *Émile.*

supprimant la morale; je n'ignore pas qu'ils aiment à bafouer dans nos rangs une sublime majorité qui les confond, en exagérant des exceptions qui semblent les excuser. Nous n'en réclamons pas ; qu'ils nous conservent toujours les honorables susceptibilités de leur scandale! Après tout, leurs exigences envers nous sont, à leur insu, des actes de foi en la sainteté de notre ministère; mais s'il est vrai qu'il y a de l'humanité dans tous les hommes, y en a-t-il plus parmi nous que parmi les prêtres si mal famés de la philosophie? Prémisses connues d'où se dégagent des conséquences qui le sont moins. Donc, nous méritons d'être crus plutôt qu'un libertin, qui nie Dieu parce qu'il a de trop bonnes raisons pour désirer que Dieu n'existe pas. Donc, c'est à la fois une injustice et une absurdité de mépriser la vérité des saints pour des assertions souvent émanées d'une plume vénale ou flétrie. Donc, enfin, c'est violer le sens moral et la logique d'opter pour Voltaire contre Jésus-Christ, car autant vaut la conscience d'un homme, autant sa parole; et l'affirmation du génie vertueux est, en dehors de l'Église, le plus beau Sinaï où resplendisse la vérité.

Enfin, comparons les parties belligérantes dans le courage de leurs assertions. La bonne foi, comme l'affection, a son témoignage suprême dans la mort. L'homme qui peut toujours déshonorer sa parole par le mensonge n'a jamais pu faire un mensonge de son sang répandu. Voilà pourquoi on vérifiait au moyen-âge les dépositions judiciaires par des supplices. Eh bien, témoins de Jésus-Christ, témoins contre Jésus-Christ, à l'épreuve suprême du jugement de Dieu! Ici, l'histoire atteste un contraste glorieux en faveur des tenants de la vérité. Tandis que l'assertion philosophique n'a guère

bravé la douleur pour se prouver, et qu'il n'est pas une impiété signée volontairement du sang de son auteur, seule, notre religion compte douze millions de témoins qui l'ont confessée jusqu'à la mort, sans parler de ceux qui eussent fait de même s'ils avaient été mis en demeure. Le chrétien qui récite son *Credo* avec amour, en effet, est implicitement martyr. L'Église est comparable à un Colysée immense, où tout vrai disciple descend intentionnellement dans l'arène à chacun de ses actes de foi. Or, c'est le sacerdoce qui est l'instituteur de ces vaillants athlètes; c'est lui qui perpétue ici-bas la belle tradition du serment par le sacrifice de la vie. Aussi, on peut nous chasser d'un pays, on ne peut pas attenter à la probité de notre affirmation. Le jour où les édits de proscription nous seraient signifiés, et où les catholiques nous accompagneraient en pleurant au rivage, il nous resterait une suprême démonstration à produire. Tournés vers l'impiété, nous lui dirions : Rouvrez les amphithéâtres, nommez-vous des proconsuls et osez venir nous faire votre dernière sommation. Tournés vers les peuples, nous leur dirions : Croyez-en à notre mort puisque, notre parole d'honneur n'est plus acceptée. Et pourvu que le sacerdoce se couchât dans un suaire trempé de sang, sa tombe elle-même prophétiserait encore, et l'avenir ne manquerait pas de s'écrier en le retrouvant dans cette pourpre de martyr : *Celui-là était vraiment le Fils de Dieu* (1).

Qu'ils soient donc confondus par l'invraisemblance de leurs inventions, ceux qui cherchent, dans des prodiges

(1) Matth. 27-54.

de charlatanisme, l'explication d'un tel martyrologe. Ozanam a cité, comme le plus bel exemple de la bonne foi religieuse, ces ecclésiastiques convertis de l'anglicanisme, qui, abandonnant des bénéfices de cent mille francs, viennent à Paris donner des leçons pour entretenir leurs femmes et leurs enfants; mais un spectacle plus beau m'est apparu. J'ai vu des jeunes prêtres à qui on baisait les pieds dans l'église des Missions-Étrangères, et qui allaient chercher par amour, à l'autre extrémité du monde, la mort de saint Cyprien et de saint Irénée. Devant un pareil témoignage, tous les autres s'effacent. Le plus grand sacrifice que l'homme puisse faire à ses convictions, n'est pas celui de bien vivre, c'est celui de mourir pour elles.

II

L'autorité des disciples de la foi, en général, constitue, rationellement parlant, un témoignage encore plus imposant que celui des défenseurs de la foi. Plaçons cette cité de Dieu en face de celle qui le renie, l'Église de l'affirmation en présence de celle de la négation, et, réduisant les croyances à une simple question de suffrages, constatons que les vérités éternelles sont assurées au monde en vertu d'une possession à jamais inébranlable. Certes, ce n'est point là ce que prétendent les adversaires; car voici un argument spécieux qu'ils nous prodiguent avec plus de bruit que de raison. Ils regardent les splendeurs temporelles de la papauté et ils s'applaudissent de ce qu'elles ont passé. *Transierunt.* Ils regardent dans l'histoire la monarchie catholique de

saint Louis, l'enthousiasme des croisades, les vertus de l'ancienne Thébaïde, et ils disent : Tout cela a fait son temps. *Transierunt*. Enfin, ils regardent la petite place que l'Église occupe sur la terre et ils raisonnent ainsi : Sur plus d'un milliard d'habitants qui peuplent le globe, il y a à peine quatre cent millions de chrétiens ; de ce nombre il faut défalquer les philosophes qui ne veulent pas de la religion, les indifférents qui n'y pensent pas, les simples d'esprit qui ne savent ni ce qu'ils veulent ni ce qu'ils pensent ; le reste est trop peu de chose pour subsister longtemps. *Transierunt*. Ainsi, au temps de Julien-l'Apostat, on reprochait à l'Église de n'avoir que trois cents ans derrière elle ; aujourd'hui on lui a prédit qu'elle n'avait plus que trois cents ans devant elle ! Et des observateurs superficiels s'attendent à la prochaine déchéance de ce Dieu condamné par le suffrage universel ! Et des sectes plus éphémères que l'orage passent, chaque matin, aux pieds de notre Christ, en lui disant : C'est en vain que vous avez des prétentions à la vie, en réalité vous êtes mort. *Nomen habes quod vivas et mortuus es* (1).

Il s'agit de prouver que ces présages sinistres ne sont fondés que sur des malentendus ou sur des mensonges. Remarquons d'abord que l'argument est dirigé contre les catholiques, non contre les croyants ; contre l'Église, non contre le grand parti de la foi. Il nous pousse donc au dehors de la question ; au lieu d'en sortir nous allons l'y faire rentrer.

Pour le réfuter, rien de mieux que d'appliquer à la religion les notes de l'Église, et, partant, de prêter à

(1) *Apoc.* 3-1.

la première, contre les incrédules, à peu près les arguments employés par la seconde contre les hérétiques. D'ailleurs, cette assimilation n'est pas dépourvue entièrement de vérité. L'Église, loin d'être un royaume ceint de murailles comme la Chine, s'étend, dans l'espace, d'une extrémité du monde à l'autre, et, dans la durée, depuis Adam jusqu'à la fin du monde. Son âme, qui est sa vraie mesure, renferme non-seulement les catholiques, mais encore tous les chrétiens dissidents qui vivent dans l'erreur avec bonne foi. Elle s'agrandit, à tout instant, des infidèles qui, ayant pratiqué la loi naturelle pendant leur vie, voient leurs vertus élevées à l'ordre surnaturel avant la fin, par une prévenante miséricorde de Dieu. Ainsi constituée et entendue, la vaste assemblée des croyants forme, par la masse de ses affirmations, une probabilité telle que jamais l'esprit humain ne pourra rien affirmer sur un plus imposant témoignage. En divisant ce témoignage, je trouve que le devoir de croire incombe à la raison de par des motifs aujourd'hui incontestés : l'autorité des majorités, celle des capacités, celle de la sainteté, celle de l'universalité.

D'abord l'autorité des majorités. Si nous dépouillons cet innombrable scrutin, qui se compose des votes de tout le genre humain, nous verrons que l'incrédulité est condamnée, à la presque unanimité des voix. En effet, le masque de la phraséologie étant enlevé aux négations contemporaines, à quoi se réduisent-elles ? Athéisme, matérialisme, scepticisme, ce sont là leurs vrais noms. Or, ces crimes de la pensée n'ont jamais obtenu que de rares adhésions dans le grand concert de l'opinion universelle. Mis hors la loi par la conscience de tous

les peuples, ils ne circulent qu'en empruntant des titres atténuants ou même religieux pour tromper la religion des multitudes; de même que certains scélérats flétris par les tribunaux prennent un faux nom pour n'être point arrêtés. Un jour vient, cependant, où les multitudes, un instant surprises, reconnaissent ces blasphèmes déguisés, parce qu'elles ne se laissent point entamer par l'impiété contre nature. Alors les blasphémateurs pour qui Dieu, providence, vie éternelle ne sont que de *bons vieux mots un peu lourds,* voient se dresser contre eux non-seulement l'Église catholique, mais encore le protestantisme, le mahométisme, le paganisme, c'est-à-dire une autorité numérique sous le poids de laquelle toutes les négations sont écrasées.

Je sais bien qu'on tâche d'éluder cette réprobation unanime, en alléguant que certains peuples n'ont point, dans leur vocabulaire, ce substantif adorable : Dieu! C'est une vaine chicane plutôt qu'un argument. Si ces peuples n'ont pas l'idée de Dieu au singulier, ils l'ont au pluriel; chez eux les idoles, les temples, les sacrifices foisonnent; ils sont donc polythéistes, ils ne sont pas athées; ils se trompent, mais ils croient. Après cela, fût-il vrai que des sauvages échappent à la loi essentielle de notre nature, le besoin d'adorer, l'exception ébranlerait-elle la règle? Non, l'homme étant né sociable, il n'est pas tout à fait lui-même quand il ne vit pas en société. Les athées imaginaires dont la philosophie peuple les forêts ne comptent donc pas plus, dans une opération de suffrage universel, que les enfants qui n'ont pas encore toute leur raison, ou que les insensés qui ont perdu la leur. Preuve évidente que pour faire table rase des croyances, il faudrait faire abstraction de l'humanité, puissance invincible contre

laquelle aucune autre ne saurait avoir raison. C'est surtout à ce propos qu'il y a lieu de répéter : Il est quelqu'un qui a plus d'esprit que Voltaire, c'est tout le monde.

Imaginez les incrédules constitués en société dans une sorte de nouvelle Icarie; quel espace cet État occuperait-il? A peine celui d'une nouvelle république de Saint-Marin. En face de ces frères séparés de la grande famille humaine, convoquez l'assemblée la plus œcuménique dont l'esprit ait l'idée, celle de tous les croyants passés et présents de l'univers, et dites-moi si ce contraste ne porte point la conviction avec lui-même.

Oui, qu'elles se lèvent en deçà de la croix, au-delà de la croix, à l'Orient, à l'Occident, dans les religions fausses, dans la vraie, les innombrables générations d'ancêtres et de saints qui passèrent ici-bas en disant : Je crois. A cette vue, nul, parmi les rares disciples de la libre pensée, ne peut dire avec certitude : Je ne crois pas. Et qu'on ne décline point cette autorité des âges écoulés en prétextant que notre siècle, à lui tout seul, en sait plus que ses devanciers. Il est vrai qu'il fut un grand initiateur dans les sciences naturelles; mais il n'a rien inventé, ni en religion ni contre la religion. Sauf quelques opinions gratuites à lui sur l'origine des choses, la question reste toujours la même. Par conséquent, tels furent les problèmes au XVIIe siècle, tels ils sont aujourd'hui; tels furent les motifs de crédibilité de Fénelon et de Bossuet, tels sont les nôtres. J'ai nommé Bossuet! Est-ce que sa foi serait mise à l'épreuve par cette exégèse allemande, qu'il avait si bien pressentie dans les premières hardiesses de Richard-Victor, ou par cette paléontologie matérialiste qui donne tantôt ses rêves, tantôt ses doutes pour

des décisions *ex cathedra?* Donc, si la seule science complète est celle du présent, la seule religion raisonnable est celle du passé, et ils sont toujours nos maîtres, ceux qui furent nos pères! Nous en savons plus qu'eux sur la matière, mais ils restent une autorité inébranlée sur les choses de l'âme et sur Dieu!

Après les ancêtres, comptons les contemporains qui, sans distinction de nationalité, de culte et de couleur, fraternisent dans la communion de ce sentiment : Je crois en un Dieu créateur du ciel et de la terre. Sans doute, il y a quelques discordances philosophiques dans ce bel unisson; mais d'un côté, c'est toujours l'humanité, de l'autre, ce sont les exceptions et les anomalies, non l'élite, comme on voudrait le faire accroire. Et si Tertullien confondait le paganisme du IIe siècle par l'argument de la multiplication chrétienne, que ne dirait-il pas aujourd'hui à l'infime minorité qui blasphème, en lui montrant les cinq parties du monde à genoux devant le Dieu vivant et personnel? On crut beaucoup exprimer jadis, en disant que le soleil ne se couchait pas sur les sujets de la monarchie espagnole; quelle domination et quel monarque peuvent se glorifier d'un personnel aussi nombreux que le Roi du ciel et son Verbe fait chair parmi nous! Ce personnel est le Christ mystique dont parlent quelquefois les Pères, Christ plus gigantesque que celui sous lequel pliaient les épaules de saint Christophe! Aussi, il n'est point de pouvoir capable de lui creuser un tombeau, parce qu'il occupe la place d'un pôle à l'autre. Il n'y a point de révolution capable de l'ébranler, parce que, nouveau Samson, il n'a qu'à remuer dans l'histoire pour faire chanceler les colonnes des empires, et pour ensevelir sous des ruines ces faibles antagonismes représentant à peine,

par rapport à son affirmation, la proportion de quelques unités à des centaines de millions.

Encore si les incroyants dispersés sur notre globe pouvaient être opposés en masse compacte à notre vérité ! mais ils n'ont jamais pu se constituer en société de vingt personnes. L'essence nécessaire du rationalisme, c'est le fractionnement à l'infini. Ses adeptes ne s'entendent que contre nous, ils ne se sont jamais accordés entre eux, et de là un beau contraste à notre avantage. Tandis que chacun de nous porte l'humanité présente et passée dans ses affirmations, l'incrédule ne porte que sa personnalité dans les siennes. Tandis que la foi est la société des esprits et des cœurs, l'incrédulité est toujours l'individualisme en fait et en système. C'est pourquoi, sans doute, le peuple d'athées, dont on parla souvent, est reconnu si impossible; on ne saurait ni les réunir sans épouvanter le monde, ni les faire vivre ensemble sans les désespérer eux-mêmes.

Nous avons entendu les majorités, consultons les capacités.

Le grand nombre de ses adeptes fait en quelque sorte du parti de la religion celui du sens commun, car l'esprit humain ne peut voir la vérité là où il y a la confusion, et, au contraire, il s'enchaîne instinctivement à tous les points autour desquels il trouve des multitudes unanimes et désintéressées. Cependant, les majorités toutes seules constituent une force aveugle; les majorités fortifiées par l'adjonction des *capacités* forment la véritable autorité. C'est pourquoi, il ne suffit pas de compter les croyants, il faut encore les peser ! Ici, je vais établir ma thèse sur les ruines d'une objection. Si les majorités sont le criterium de la vérité doctrinale, peut nous dire l'in-

crédulité, le christianisme doit s'effacer devant le paganisme de Bouddha et de Confucius, qui a une population deux fois plus nombreuse. Ainsi j'ai à diviser mon argument en deux preuves : l'une contre l'incapacité des idolâtres qui croient le faux, et dont on nous oppose le grand nombre, l'autre contre la capacité des philosophes qui ne croient rien, et dont on nous oppose les lumières.

En ce qui concerne le paganisme, le lecteur n'a pas à craindre que j'en parle sans justice ni sans étude. Je connais les merveilles trop vantées de la civilisation indienne, et aussi ses effroyables abaissements. Mais la population chrétienne du globe, à elle seule, représente plus d'intelligence que cette portion de l'humanité! De quel droit nos savants, qui estiment si peu l'opinion du vulgaire en Europe, nous objecteraient-ils ces troupeaux d'Arabes, de bouddhistes et d'anthropophages dont la foi n'a pas, philosophiquement parlant, le poids du *Credo* de saint Augustin et de saint Thomas? Qu'est-ce, devant une raison impartiale, que l'autorité de cinq ou six millions d'idolâtres, comparée à celle de nos dix-huit siècles évangéliques? Ce sera la honte de notre époque d'avoir employé une critique si exigeante contre le christianisme, qui a une histoire aussi claire que celle de la France, et si complaisante pour des superstitions qui heurtent le bon sens. Il a été commis, à cet égard, par notre temps, des attentats qui seront le scandale de la postérité! Et quand je pense à ces *Revues* perfidement hostiles, qui ont osé classer Jésus à côté et parfois au-dessous de Ça-Kiamouni, je me demande si ce ne sera pas le châtiment de l'incrédulité européenne de tomber au-dessous de la barbarie indienne, pour avoir eu le triste courage de la mettre en balance avec l'Évangile.

En ce qui concerne la petite église de la libre pensée, je me donnerai de garde d'injurier ses talents. Mais, de bonne foi, depuis le commencement du monde y a-t-il eu une plus grande somme d'intelligence engagée contre Dieu que pour Dieu ? Jusqu'au XVIIIe siècle, la négation n'avait ni une philosophie ni une littérature à elle ; depuis, elle a compté, parmi ses illustrations, plus d'hommes d'esprit que d'hommes de génie. Le génie a toujours eu peur d'une immortalité de blasphémateur, il abandonna cette gloire facile aux intelligences secondaires qui n'en peuvent conquérir d'autre. Aujourd'hui, en particulier, à quoi viennent se réduire les chefs-d'œuvre de l'antichristianisme ? à quelques livres d'une érudition suspecte, qui ne dépassent point cette fonction subalterne de l'entendement, la critique. Oui, la critique ! Ce qui ne veut dire ni les prodiges de l'invention, ni le culte de la grande originalité ; mais ce qui suppose les chefs-d'œuvre remplacés par des élucubrations pédantes, le drapeau de l'impuissance arboré sur les travaux de l'esprit humain, et le droit d'insulter le talent, stipulé au profit des médiocrités jalouses qui n'en ont pas.

Les écrivains incrédules devraient se rappeler qu'ils ne datent que de cent ans, qu'on pourrait les ensevelir sous les écrits composés par ceux qui défendirent ce qu'ils attaquent, et que leur capacité ne représente guère qu'une goutte d'eau dans l'immense océan de l'intelligence chrétienne. En vertu de quelle logique l'hostilité de quelques-uns prévaudrait-elle contre la pente naturelle de tous ? En vertu de quel principe surtout, les insulteurs de Dieu, foulant aux pieds nos capacités et notre majorité, voudraient-ils installer, par-dessus, leur infaillibilité athéiste ? Penseurs inconséquents

qui ont aboli les priviléges devant la loi civile, et qui, par leur refus d'adoration, aspirent à des immunités devant la loi naturelle.

Il faut donc venir à nous quand on s'oriente sur la valeur numérique et sur la valeur intellectuelle de ceux que l'on veut suivre, mais surtout si l'on consulte leur valeur morale. Toujours les maîtres que l'on croira le plus aisément seront ceux qui croient avec le plus de sacrifices. L'homme qui conclut contre ses passions met à la fois le poids de sa vertu et celui de son intelligence dans ses conclusions. Or, quand je considère que le besoin de croire, malgré les obligations qu'il entraîne, s'assujettit plus de convictions que le culte facile de la libre pensée, je trouve la foi divine, non-seulement à raison de la morale qu'elle prescrit, mais encore à cause de la moralité qu'elle obtient. Et où et quand vit-on fleurir, sous l'empire de l'athéisme, des vertus comme celles du monde chrétien ? Que l'incrédulité ouvre ses rangs, et qu'elle en fasse sortir une procession de vierges, d'apôtres et de martyrs, comparable à celle que Flandrin a représentée sur la frise de l'église de Saint-Vincent-de-Paul à Paris ?

Non, en dehors de la foi et de la foi chrétienne en particulier, il y a des vices que les moralistes n'attaquent même pas, par le désespoir d'en triompher. Là, on sanctifie ses faiblesses pour faire aux saints une sorte de concurrence à rien ne coûte ; on traite la pureté comme un préjugé, pour s'excuser de ne la point produire ; on falsifie le devoir pour décliner la honte de ne le point réaliser ; et, afin de mieux cacher son impuissance, on s'efforce même d'escamoter la vérité historique au point de frustrer le christianisme des honneurs de la

moralisation chrétienne? Mais peu importe que les vertus des croyants soient niées, par ceux qui sont intéressés à contester l'utilité des croyances; la vie des Saints est un miracle qui ne peut être anéanti. Peu importe que Voltaire, en particulier, ait osé écrire, avec une impudence dont je demande pardon à Dieu et à mon lecteur : Que, pendant cent ans, *ce fut la plus vile canaille qui embrassa le christianisme!!* Qu'entendait-il par cette épithète à double sens que j'ose à peine répéter pour la flétrir? Serait-elle une allusion à la petitesse de mes aïeux, de la part du parasite servile des rois? En ce sens je l'accepte avec orgueil. Serait-elle une calomnie de leur innocence, de la part du persiffleur de Dieu et des Saints? Je la repousse avec indignation. Entendons-nous sur les termes. Il y a la canaille des hôpitaux et celle des bagnes, celle qui a faim et celle qui fait le mal; la première appartient à Jésus-Christ, car il en fit ses membres souffrants; la seconde appartient à la libre pensée, car elle est très-légitimement issue de ses principes. Que chacun reprenne sa population, et que les grands crimes comme les gros mots restent au compte des insulteurs!

Une population nombreuse, éclairée et saine, prouve, sans doute, la puissance d'une domination. Mais, pour achever la grandeur de celle-ci, il lui faut encore l'étendue : l'étendue dans le temps, l'étendue dans l'espace, deux caractères classiques de la vérité, que j'ai appelés l'universalité de la foi, *quod semper quod ubique.*

Dans le temps son empire est sans bornes. Toute incrédulité est éphémère de sa nature. Celle des individus, éclose des orages de leur jeunesse, ne résiste pas ordinairement aux expériences de leur âge mûr. Celle

des peuples, commencée dans une débauche d'orgueil philosophique, se termine bientôt dans les catastrophes d'une révolution. En aucun cas, l'incrédulité qui suit n'est la continuation de celle qui précède, et, entre chacune d'elles, il y a solution de continuité. Mais, de même que la religion n'est d'aucune patrie, parce qu'elle les embrasse toutes, elle n'est d'aucun siècle, parce que tous lui appartiennent. Regardez sur tous les rivages de la terre comme sur toutes les plages de l'histoire, depuis le premier jusqu'au dernier jour de l'univers, elle tient l'espèce humaine subjuguée à ses genoux. Aussi, comme on nous étonne quand on se vante avec affectation d'être de son temps! Nous, nous sommes du passé, nous sommes du présent, nous sommes de l'éternité. Oui, de l'éternité, car Dieu peut faire d'autres univers sur les ruines de celui-ci, la foi en Dieu subsistera dans toutes les créations où subsisteront des êtres raisonnables ; il est une chose qui ne peut passer, même avec la terre et les cieux, c'est la connaissance et l'amour de Celui qui les a tirés du néant. « La religion est entrée dans le monde avec le premier homme et elle n'en sortira qu'avec le dernier (1). »

Il faut remarquer, d'ailleurs, que son universalité n'est pas moins illimitée dans l'espace que dans le temps. La peuplade sans autels dont parle Plutarque n'a point été encore trouvée. Partout où l'homme porta ses pas, il ploya les genoux, et partout où tombèrent ses larmes, s'élevèrent ses adorations. Quelle différence entre le règne de la foi et celui des préjugés opposés! Les coalitions philosophiques n'ont jamais guère qu'un pays

(1) Mgr Darboy, *Mandement du Carême*. 1869.

pour théâtre ou un quart de siècle pour durée. Que font au genre humain les négations de quelques célébrités de l'Institut? Que sont les coteries rationalistes par rapport à la population des deux hémisphères? Sans doute, le blasphème peut communiquer une immortalité de quelques années aux bords de la Seine, mais de telles influences ne franchissent guère les Pyrénées au midi, et sont submergées au passage du Rhin du côté du nord. Ainsi toutes les dominations autres que celle de Dieu ont quelque chose de circonscrit. Seule la religion n'exprime point les tendances d'un homme, mais celles de l'humanité, les besoins d'un lieu, mais ceux de l'univers. Le fils d'Adam croit et adore, je l'ai dit, comme il rit, comme il pleure, comme il aime. A l'instant où la douleur courbe son front vers la terre, sa pensée monte vers le ciel. Cela lui est aussi naturel, pour parler comme l'Écriture, que les cris aux petits de l'hirondelle. Voilà pourquoi il est des rivages sans civilisation, mais il n'en est point sans religion. Même quand l'homme encore grossier et inculte ne comprend pas le monde où il est, il entrevoit quelque chose au-delà, semblable à l'oiseau de qui il fut dit : Alors même qu'il marche, on sent qu'il a des ailes. Donc s'affranchir de la sainte loi qui nous impose la foi et l'adoration, c'est penser autrement que le grand nombre, penser autrement que le génie, penser autrement que la vertu ; c'est prendre rang, en un mot, hors de l'humanité raisonnable, dans ces phalanges sans boussole de la libre pensée, que le malheur de ne pas croire à la religion pousse tantôt à croire des folies, tantôt à ne pas croire à l'évidence

Conclusion : nous acceptons des autorités en toutes choses, pourquoi nous en émanciper en religion? Cet

ordre hiérarchique dans la transmission du vrai est fondé en raison, et Dieu a rapproché non humilié les hommes par le besoin qu'ils ont les uns des autres. Le prêtre apprend les lois, les arts, la science et tant d'autres choses des maîtres spéciaux, pourquoi ceux-ci n'en référeraient-ils pas à sa spécialité théologique? Aussi bien cette spécialité est quelquefois une si complète garantie.

Lorsque Bossuet fut sur le point d'expirer, un sceptique du temps se pencha sur la couche du pontife pour lui demander s'il avait toujours cru ce qu'il avait si bien enseigné. A cette question, le sublime agonisant répondit, avec un accent plus grand encore que celui de ses oraisons funèbres : Je crois. Voilà l'idéal du témoignage sacerdotal. Quand j'ai vu Bossuet lever la main sur le livre des Évangiles en récitant son symbole, j'ai reçu la plus grave parole qui puisse s'imposer à la raison de l'homme après la parole même de Dieu.

Et, toutefois, il est une présomption mieux fondée, c'est celle qui résulte de l'autorité placée dans la multitude des croyants. Aussi, après et même avant Bossuet, écoutons le genre humain proférant son acte de foi dans toutes les langues de l'univers, et convenons qu'il n'est pas possible à la raison de s'exclure de cette universelle adoration sans s'affranchir de ses propres lois. J'ai rappelé Bossuet et Fénelon plusieurs fois ! Je conviens que ceux-là étaient en quelque sorte prophètes dès le sein de leur mère, et comme des voyants de naissance; mais pensons à Pascal, homme du monde, qui reconquiert par le raisonnement la vérité qu'il tenait par tradition de famille; et quand nous verrons ce génie miraculeux, après avoir découvert, encore enfant, jusqu'à la trente-neu-

vième proposition d'Euclide, composer une humble prière pour demander la patience dans ses douleurs, comment renier, sans crainte, le Dieu d'une telle vie et d'une telle mort? Pensons encore à Descartes, homme du monde aussi, qui creusa les fondements de la certitude jusqu'aux abîmes, et, en présence de cette raison à la fois si exigeante et si soumise, nous réciterons notre *Credo* avec moins d'incertitude et plus de consolation. Notre *Credo* est le même que celui de Descartes et de Pascal, le même que celui des martyrs; ne balbutions point avec timidité ce que d'autres plus grands que nous chantèrent avec ravissement. Il n'est pas possible d'imaginer une foi mieux certifiée et mieux portée que la nôtre. Cependant, pour en recevoir le don, le plus sûr n'est point de regarder ceux qui la portent, mais de lever les yeux au Ciel qui la donne; c'est là que le Créateur attacha les flambeaux qui éclairent le monde, c'est de là qu'il fait descendre la lumière des esprits hésitants. Ne l'oublions pas, car s'il est vrai que l'homme n'a rien à craindre de ses erreurs quand il se trompe avec sincérité, il est vrai aussi que l'homme qui dit à Dieu, chaque jour de sa vie : *Seigneur, augmentez ma foi* (1), ne se trompera point jusqu'à la fin.

(1) Luc, 17-5

CHAPITRE IV

S'affranchir de la foi religieuse c'est, ou tout croire, ou ne rien croire.

Avant tout raisonnement intrinsèque, le besoin de croire se présente à l'esprit sous la garantie d'une plus grande autorité extérieure que la difficulté de croire. Cette autorité se compose du double témoignage des défenseurs et des adhérents de la religion en général. Les défenseurs forment, par leur compétence et par leur sincérité incomparables, un jury doctoral devant lequel, *a priori,* toute négation aura la présomption contre elle, tant qu'elle n'aura pas l'évidence pour elle. D'autre part, les adhérents groupés et considérés en une sorte d'agrégation cosmopolite constituent une autorité supérieure à toute autre par ce quadruple avantage : celui de leur nombre, celui de leur capacité, celui de leur moralité, celui de leur universalité. Ainsi on peut composer une cité de Dieu sur la terre encore plus vaste que l'Église visible, et dans le sein de laquelle l'individualisme des négations se perd comme la légère discordance dans un immense concert.

Voilà donc la difficulté de croire amoindrie par une vaste présomption constituée en faveur du besoin de

croire. Si réduite que soit, néanmoins, cette difficulté, nous ne la ferons pas disparaître, car malgré les avances de Dieu à l'égard de l'homme, celui-ci aura toujours la liberté de lui refuser son adhésion. Heureusement ce désordre lui-même concourt à une harmonie sublime, l'homme n'étant estimé bon dans sa foi comme dans ses œuvres que parce qu'il a la possibilité et même la tentation de ne l'être pas.

Mais je suppose que l'incrédule soit de ces âmes malheureusement intrépides, dont parle Bossuet, capables de braver, à la vie et à la mort, le besoin de croire par la difficulté de croire, pourra-t-il se fixer dans une foi de juste milieu, qui donne satisfaction à ce besoin, en échappant à cette difficulté? Pour obtenir un tel résultat, suffira-t-il, par exemple, de remplacer les religions positives par une religion personnelle, dont l'individu sera le pontife et le sujet? devra-t-on se contenter de décréter qu'il n'y a plus de dogmes religieux, mais un sentiment religieux dont l'expression est arbitraire, en telle sorte que les temples, au lieu d'être le rendez-vous d'un culte obligatoire, deviendront des sortes d'athénées où chacun fera du piétisme comme il fait ailleurs de l'art, dans le mode et à la dose que son tempérament réclamera?

Cette criminelle folie a été conçue, elle n'aura jamais les honneurs d'une application sociale; le jour où elle passerait des livres dans les habitudes publiques, nous assisterions à deux excès également injurieux pour le sens commun. Les uns, mettant au compte de cette religion privée tous les rêves de leur imagination, s'égareraient dans des hallucinations dégradantes : notre civilisation n'a pas l'idée de ce que les peuples peuvent croire à force de ne croire pas.

Les autres, ne voyant dans la religion qu'un idéal vide de toute réalité objective, le nihilisme parfumé d'une certaine poésie vertueuse, deviendraient des monstres d'impiété plus ou moins avouée, semblables à ces païens lettrés de la décadence romaine qui, au rapport de Gibbon, cachaient des sentiments athées sous des robes de pontife.

La religion, si excellemment représentée chez nous par le christianisme, nous préserve de ces deux déchéances. Elle sauve le bon sens d'un vrai cataclysme, autant par ce qu'elle défend que par ce qu'elle ordonne de croire ; et lorsque Tertullien s'écrie : Nous n'avons pas de curiosité après Jésus-Christ, nous croyons en lui, et nous croyons même qu'il n'y a rien à croire au-delà (1), il indique le pivot, le point central d'une harmonie introuvable en dehors de la foi chrétienne, au moins pour ceux qui naquirent chrétiens.

En effet, quand l'homme sort de la religion par la négation, ou bien il cède au besoin de croire, et alors il dépasse la foi révélée pour se perdre dans le mysticisme de la superstition ; ou bien il cède à la difficulté de croire, et alors il sombre jusqu'au néant de toute croyance religieuse. Aussi, j'entreprends de prouver que les incrédules sont poussés, par une fatalité logique, ou à exagérer la foi qu'ils répudient, ou à perdre même la foi qu'ils voudraient conserver, c'est-à-dire : 1° tantôt à tout croire ; 2° tantôt à ne rien croire : deux humiliations que la raison ne peut subir sans s'abdiquer.

(1) *Traité des Prescriptions*, VIII.

I

Voilà déjà longtemps que Cicéron s'est écrié : O philosophes, race crédule ! *Philosophi, credula gens!* Aujourd'hui, comme jadis, les penseurs qui ont le plus de crédulité sont ceux qui ont le moins de croyances. La preuve ressortira avec une vraie splendeur du développement de cette proposition. Ils embrassent une religion moins raisonnable, des opinions moins probables, et des déterminations moins sûres que la foi dont ils s'émancipent.

J'ai dit une religion moins raisonnable, et voici comment s'opère ce renversement. Le besoin de croire a des exigences légitimes, mais il a aussi des entraînements excessifs ; seule la religion peut le contenir dans de justes bornes. A l'issue de la tourmente révolutionnaire, quand la France, revenue de son ivresse, put juger les bacchanales, tantôt ridicules, tantôt sanglantes, qui avaient souillé son culte de la Raison, elle fut honteuse des folies de sa dévotion philosophique, et un de ses législateurs s'écria : « Loin que la superstition soit née de l'établissement des religions positives, on peut affirmer que, sans le frein des doctrines et des institutions religieuses, il n'y aurait plus de termes à la crédulité. La foi ne fait que tenir, dans l'homme, la place que la raison laisse vide et que l'imagination remplirait incontestablement plus mal. Les hommes, en général, ont besoin d'un

« culte pour n'être pas superstitieux, et d'être croyants « pour n'être pas crédules (1). » Graves paroles prononcées par un témoin oculaire sur une grande expérience de notre passé ! Elles attestent qu'en nous défendant de croire au-delà de ce qu'elle nous enseigne, notre religion n'est pas moins bienfaisante qu'en nous enseignant ce que nous devons croire, car les excès de la foi sont une faiblesse plus conforme aux inclinations de la nature que ceux de l'incrédulité.

Le fait est patent, quelle en est la cause? Le besoin de Dieu étant le plus impérieux de l'âme humaine, semblable à ces fleuves qui s'ouvrent un nouveau cours quand on obstrue leur lit, s'attache à l'ombre du divin à défaut de la réalité. En vertu de cette tendance, une fois que l'homme a perdu son Dieu, il divinise tout pour s'en rendre au moins l'image, semblable à ces pauvres insensés qui, égarés par la mort d'un objet chéri, se persuadent le retrouver partout. Si l'amour heureux, comme on l'a dit, ne voit pas celui qu'il aime là où il est, l'amour privé de son objet l'aperçoit même là où il n'est pas. Ainsi s'explique l'origine de l'idolâtrie et de la superstition.

C'est que l'on ne brave pas en vain ce christianisme de la nature dont parle Bossuet; l'homme étant naturellement fait pour embrasser des dogmes surnaturels, dès l'instant qu'ils lui sont ôtés, il souffre un malaise qui ne ressemble à aucun autre. Bientôt on voit les cas de suicide et de folie se multiplier à mesure que la religion diminue; le sentiment religieux, semblable à une fermentation sans issue, brise la frêle enveloppe qui le com-

(1) Portalis. *Discours sur le Concordat.*

prime; et c'est pour éviter de tels périls que l'humanité sentant la foi lui manquer comble instinctivement cet abîme dans son âme par des superstitions. Aussi, rien n'est plus frappant, quand on parcourt son histoire, que les preuves de sa croyance passionnée à l'incroyable.

Depuis les magiciens d'Égypte, la fausse révélation exerce sur les esprits affranchis de la vraie une fascination qui serait inexplicable, si on ne savait, comme l'a dit un Père, que le démon est le singe du Créateur, cherchant à devenir le dieu de ceux qui n'en ont pas, par la contrefaçon des œuvres divines. Et ceci n'est pas de la théologie mystique, c'est de l'histoire. Que se passe-t-il à l'origine du christianisme? Les premiers persécuteurs rejetaient nos dogmes et assistaient aux mystères de la théurgie. Simon, le magicien, était le thaumaturge de ceux qui résistaient aux miracles de l'Évangile. Julien-l'Apostat consultait en tremblant les entrailles des victimes sacrées; et les incrédules du moyen-âge, ridicules composés de savant et d'astrologue, balbutiaient mystérieusement les prémisses de la négation de Dieu dans des pratiques sortiléges.

J'ai nommé le XVIII[e] siècle! Est-ce que à cette époque de blasphèmes sans frein, on trouva le moyen de se dérober à la superstition en secouant le joug de la foi? Non, à peine le merveilleux divin abandonné, les esprits se précipitaient dans le merveilleux diabolique. Lamettrie niait Dieu et il croyait aux sorcières; Hobbes avait peur des revenants; le marquis d'Argens était tourmenté par la vertu malfaisante du nombre 13; un maréchal de France, esprit fort, mourut de frayeur à la vue d'une salière renversée. Enfin, cette génération élevée par Voltaire, qui avait dit : *Il faut tout croire, excepté ce qu'ont*

cru nos pères (1), a terminé ses saturnales philosophiques dans les évocations du mesmérisme, punie de son renoncement à Jésus-Christ par son engouement pour Cagliostro !

Je sais bien qu'aujourd'hui la libre pensée a la prétention d'en finir avec ces faiblesses d'esprit, elle n'y parviendra pas. Pour un philosophe capable de ne rien croire il y aura toujours des masses disposées à tout croire. A mesure que le rationalisme devient une épidémie populaire, où se réfugient les âmes sevrées du surnaturel, pour en goûter le bonheur même en dehors de la foi? dans l'église mystérieuse du spiritisme. Là, ceux qui contestent à Dieu le pouvoir des miracles se pâment devant les tours de force des esprits frappeurs; ceux qui se moquent des prophètes font acte de foi à la divination magnétique; les sceptiques, accoutumés à sourire des anges et des démons, traitent sérieusement avec les génies des tables parlantes, et j'ai connu un libre penseur matérialiste qui s'est suicidé sur les assertions fatidiques de son guéridon.

Voilà le sentiment religieux de l'humanité qui dévie, mais qui ne peut s'éteindre, qui erre, mais qui emporte les barrières quand on croit l'emprisonner. Donc, tant que l'homme n'aura point perdu le sens de l'infini, on ne parquera point sa foi dans le domaine des philosophies; et le positivisme, qui n'a point d'égard à ces nécessités, n'est autre chose qu'une mutilation de la vie et la sagesse des cœurs impuissants. D'ailleurs, le positivisme lui-même, le jour où les peuples lui diraient : Prenez mon âme et aidez-moi à la porter, imaginerait

(1) Lacretelle.

sur les berceaux et sur les tombes des pratiques religieuses bientôt vouées à l'immortalité du ridicule ; et l'on verrait de nouveau les folies du culte de la Raison substituées à la raison profonde de notre culte.

Et, en effet, ce qui est arrivé, dit l'Écriture, c'est ce qui arrivera. Or, qu'est-ce qui arriva sous la Rome des Césars qui professait l'athéisme? Que les superstitions du reste de l'univers y étaient en honneur, d'après ce témoignage de Tacite : *Externæ superstitiones valuerunt* (1). Qu'est-ce qui arrive partout quand les esprits ont rompu avec la *théologie?* Qu'ils s'adonnent à l'étude de la *démonologie,* de la divination, des sciences occultes, et qu'ils sont châtiés de ne plus croire en Dieu par une foi insensée à tous les charlatanismes.

L'histoire nous a conservé le souvenir d'une visite de Fontanes à Charles Bonnet, laquelle atteste sur ce point des particularités caractéristiques. On était en 1787 et l'incrédulité coulait à pleins bords. L'entrevue avait lieu dans la maison de campagne du second, aux bords du lac de Genève, et la conversation tomba naturellement sur les illuminés de la Suisse. Tandis que Charles Bonnet s'étonnait de voir la superstition se répandre avec la philosophie, Fontanes lui répondit : « Mon ami, le monde actuel souffre de l'absence de « Dieu, ce vide ne peut être comblé que par Dieu lui-« même : si Dieu ne rentre pas dans la pensée des « hommes, vous allez voir ceux-ci diviniser les énergies « de la nature et retomber dans un absurde poly-« théisme, car ils ne sont jamais plus disposés à tout « croire qu'au moment où ils disent fièrement qu'ils

(1) Tacite. *Annal.*, xi, c. 15.

« ne croient plus rien. » Et Charles Bonnet confirmant l'idée de son interlocuteur ajoutait : « Il est vrai qu'il « faut laisser des aliments sains à la foi publique, si « on ne veut pas qu'elle se nourrisse de poisons (1). »

Voilà, pouvons-nous dire à nos adversaires, l'histoire de vos contrefaçons en matière de religion. Vous parlez d'abolir nos prétendues superstitions, les vôtres auront-elles plus de durée ? Le monde n'en croit rien, parce qu'il vous a vus à l'œuvre ; il sait ce que votre passé promet à l'avenir : A peine aurez-vous fait table rase de nos croyances, qu'effrayés de la désolation d'une patrie sans Dieu, vous vous hâterez de déclarer qu'il est permis à l'Être suprême d'exister. Bientôt, plus effrayés encore de l'audace des crimes, vous décréterez l'immortalité des âmes criminelles. Enfin, vous passerez des mystères de la déesse Raison à ceux de la théophilanthropie ; et quand, de l'infâme au ridicule, votre esprit aura fait le tour sur lui-même, sans rien découvrir de nouveau que son impuissance, le jour de Pâques 1902, le Christ lèvera de nouveau la pierre sous laquelle vous l'aviez enseveli, et il confondra votre culte mensonger par la réapparition lumineuse de sa vérité.

Une seconde inconséquence de la négation rationaliste consiste à affirmer des opinions moins croyables que la religion. Comment ne seraient-ils pas crédules, a-t-on dit, ceux qui croient tout ce qu'ils veulent ! Aussi je n'en finirais pas, si je voulais dresser la liste de leurs superstitions.

(1) *Œuvres de Fontanes,* t. II, p. 142.

Superstitions dans l'ordre philosophique. Par un contraste étonnant, le même homme est d'un dogmatisme tranchant en philosophie et d'un scepticisme absolu en religion. Est-ce que la première serait mieux prouvée que la seconde? Tout libre penseur appartient à une école, soit comme soldat, soit comme général; aurait-il découvert une combinaison d'idées qui se recommande par autant de durée, autant d'adhésions, autant de bienfaits que le christianisme? L'évidence est là pour résoudre cette question par la négative. Et où est le système philosophique qu'un autre système ne puisse ébranler? Quel est le philosophe capable de donner son sang pour son programme? Ce que nous avons fait douze millions de fois pour le nôtre. Donc, si l'incrédule professe de nombreuses certitudes en philosophie, et s'il ne pose que des points d'interrogation en théologie, ce n'est pas parce qu'il possède plus de garanties dans le premier cas que dans le second, mais parce qu'il a, à cet égard, des partis pris illogiques ou intéressés.

En voulez-vous des preuves? Il ne peut admettre que Dieu ait créé le monde, mais il trouve très-admissible que le monde se soit créé tout seul. Une force intelligente et libre placée à l'origine lui répugne, mais une force aveugle le satisfait complètement. Qu'il y ait un suprême ordonnateur des choses, à ses yeux c'est impossible; mais que les atômes, tourbillonnant dans l'espace, se soient assez heureusement accrochés pour composer fortuitement le bel ordre de l'univers, cela lui paraît très-explicable. Enfin ne lui parlez pas de l'existence des âmes, car son scalpel ne les a pas disséquées; mais dites-lui qu'un peu de boue organisée a produit le génie de Napoléon et la mo-

ralité de saint Vincent-de-Paul, il le comprend à merveille. C'est donc un châtiment de la raison de ne pouvoir se révolter sans déraisonner, puisque, dans sa révolte, elle croit au-delà de ce que la soumission lui imposait ; et ce n'est pas être libre penseur que de penser autrement que l'Évangile, si, quand on n'a plus la dépendance de la foi, on professe la superstition du système !

Autre superstition de l'incrédule : son opinion politique. Il l'affirme jusqu'au fanatisme, et quelquefois jusqu'à la mort. Mais ce symbole, quel qu'il soit, serait-il mieux établi et plus exempt de nuages que le symbole des Apôtres ? A Dieu ne plaise, que je vienne arborer ici la doctrine immorale de l'indifférentisme politique ; mais, tout en admettant que l'on préfère une opinion à une autre, qu'elle est celle de ces opinions qui ne prête point à plus d'objections que la théorie chrétienne ? Depuis cent ans que les divers systèmes de droit public dissertent dans les parlements du monde, de quel côté a-t-on vu poindre la lumière sans ombre ? Et cependant, comment se fait-il que le même homme affirme à outrance sa politique et nie aussi passionnément sa religion ; il y a plus, que le scepticisme, qui est de bon genre en matière de religion, soit regardé comme un abaissement de caractère, une désertion du champ de bataille en politique ? Évidemment, ce sont là des interprétations opposées du devoir, et ce n'est point la raison qui les a dictées.

Je serais bien coupable si je venais énerver la vigueur des convictions dans mon lecteur. Non, partout où je découvre la foi, à un degré quelconque, je la salue comme une consécration de la dignité humaine, et comme un trait d'union entre l'âme qui la porte

et la mienne. Mais, au moins, stipulons les droits de cette foi suréminente qui domine toutes les autres par ses preuves. Or, quand vous trouvez l'Évangile hérissé de difficultés, et votre théorie démocratique ou constitutionnelle exempte de toute obscurité ; quand, à la fin de votre carrière, vous vous applaudissez de l'avoir consacrée à un parti, et vous n'avez pas estimé Dieu assez probable pour lui faire l'honneur d'une génuflexion; enfin, quand vous doutez de Jésus-Christ, et quand vous adorez le suffrage universel, je ne reviens pas de la facilité avec laquelle l'esprit tombe dans le fétichisme en se dérobant à la foi. Certainement, entre tous les dogmes que vous souscrivez, il n'en est pas d'aussi acceptable que le seul auquel vous n'adhérez pas, et vous sacrifiez à la crédulité, en ce sens que la fermeté de vos croyances ne s'échelonne pas selon leur motif de crédibilité.

Convenons, du reste, que, si l'homme croit aux plus folles utopies sociales et ne croit pas aux dogmes les mieux démontrés, c'est que sa foi politique est l'expression de ses affections et la consécration de ses droits, tandis que sa foi religieuse est surtout le code de ses devoirs. Mais, que les chevaliers de toutes les politiques l'entendent, il y a une religion plus certaine que celle de leur drapeau, c'est celle de leur baptême ; et s'ils sont si affirmatifs sur la première au détriment de la seconde, c'est parce qu'ils font systématiquement de celle-ci une énigme et de celle-là une évidence.

Nouvelles superstitions de la libre pensée : ses opinions en matière d'art. Ici, encore, la vérité absolue n'est pas toujours facile à démêler. Combien d'hérésies l'ont défigurée ? Combien de sectes divisent ses disciples ? Le beau du parti romantique n'est pas celui du vieux classicisme.

Les réalistes et les idéalistes ne sont pas près de s'entendre. L'un aime la palette éclatante des Vénitiens, l'autre le pinceau mystique et sobre en couleurs des Ombriens. Celui-ci est épris des figures épanouies de l'école flamande, celui-là du teint de rose et de lys des types bolonais. Pour nous, le grand c'est le siècle de Louis XIV, marchant appuyé sur la Grèce et sur Rome. Pour les Anglais, c'est Shakespeare et Byron créant à la fois leurs règles et leurs chefs-d'œuvre. En un mot, le beau absolu est si peu susceptible d'une formule absolue, qu'il n'en faut pas plus disputer, a-t-on dit, que des couleurs, et que Mme de Sévigné a pu préférer Pradon à Racine.

Et, cependant, qui a nié le beau à cause des lignes indécises de son image? Personne. On peut même dire qu'en cette matière il n'y a pas d'incrédules, quoiqu'il y ait beaucoup de dissidents. Et voilà pourquoi, malgré la jalousie qui siffla *Athalie*, et malgré l'ignorance qui relégua longtemps dans un galetas *La communion de saint Jérôme*, la postérité n'hésite pas à s'écrier, devant le beau exprimé par ces immortelles pages : Je crois.

Que n'applique-t-on la même façon de conclure à la question religieuse, abandonnant au sens commun la solution de ces objections théoriques dont la spéculation seule ne viendra jamais à bout? Mais non, on trouve l'esthétique évidente et la foi toujours couverte de ténèbres, et, sans voir que ces différences ne viennent que de ce que les sept péchés capitaux faussent la perspective dans le second cas, on passe sa vie à affirmer des choses mille fois moins certaines que la religion.

Enfin, superstitions dans l'ordre scientifique. Nous accordons aux vraies certitudes de la science la confiance

qui leur est due. Nous pourrions nous en dispenser, néanmoins, en poussant les représailles à l'extrême, car la science qui conteste la métaphysique ne devrait pas oublier que d'autres rêveurs ont contesté la certitude physique, et que toute négation peut être dévorée par une autre plus radicale. Mais, donnons l'exemple du respect pour le sens commun et pour soi-même. Je n'aurai donc pas la cruauté de rappeler à la science ses déconvenues célèbres; entr'autres : le *Cupidon de la Vigna Pia,* attribué à Phidias par les archéologues romains, tandis qu'il avait été sculpté et enfoui quelques jours auparavant par le malicieux Michel-Ange; les Tables de Trivalore, qui reculaient si prodigieusement la naissance du genre humain, et qui, en fin de compte, se trouvèrent dater du treizième siècle, *peu de temps avant que nos missionnaires apprissent aux Chinois à faire des Almanachs* (1); surtout le fameux zodiaque de Dendehra, qui devait tant mystifier la chronologie de la Bible, et qui devint bientôt lui-même une si bruyante mystification. Qui pourrait compter les croyances scientifiques d'autrefois, qui ont passé au domaine de la légende? et celles d'aujourd'hui qui composeront la mythologie scientifique de l'avenir? Certainement, au temps de saint Thomas, il y eut des alchimistes qui se moquèrent, au nom de la science positive, des hautes spéculations de l'Ange de l'école. La postérité a déclaré qui, des chercheurs d'or ou du grand chercheur de la vérité, avait le plus de titres à sa confiance.

Prémisses d'où il résulte que la science exige bien moins de rigueur de ses preuves que des nôtres.

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg,* t. I, p. 181-182.

Aussi, qui pourrait énumérer ses superstitions en matière de méthode? Autrefois, quand on lui présentait le surnaturel en disant : cela est, donc cela est possible, elle s'inclinait avec autant de logique que de respect; aujourd'hui, elle répond : cela n'est pas possible, donc cela ne peut être, et elle abandonne totalement la preuve expérimentale pour l'empirisme de la théorie préconçue. Qui pourrait dire ses superstitions en histoire? S'agit-il des origines du christianisme, tout lui paraît mystérieux; s'agit-il de la naissance des univers qui ont précédé celui-ci, elle en décrit les détails comme si elle y avait assisté. Qui pourrait dire ses superstitions en géologie? Montrez-lui, dit le comte de Maistre, certains blocs gigantesques du Pérou et demandez-lui s'ils ont été fabriqués de main d'homme? Sur le champ elle vous dira : Je ne vois rien là que de probable; mais, à côté, présentez-lui de la roche calcaire de même nature, alors c'est autre chose : un Péruvien peut bien faire du granit *in promptu*, Dieu ne s'en tirera pas à moins de soixante mille ans, il faut qu'il en passe par là (1). En un mot, elle prend quelquefois des problèmes pour en faire des axiomes, quand son système l'exige; d'autres fois, elle élude même l'évidence, qui lui est contraire, par des suppositions transcendantes, et, d'une façon ou de l'autre, elle trouve toujours le moyen de se débarrasser de la vérité.

Heureusement la science porte le correctif de ses bardiesses dans ses hardiesses même. Comme elles sont en général des suppositions, avec deux ou trois suppo-

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t, I, p. 181-182.

sitions apologétiques nous pouvons les renverser; et quand, en parcourant les galeries de ses musées paléontologiques, nous entendons raconter les merveilles du monde primitif par ceux qui trouvent le siècle des Apôtres trop lointain pour y voir clair, nous avons le droit d'ajouter : décidément les savants ont une foi plus robuste que les chrétiens !

Sans doute, toutes les sciences viennent de Dieu, mais toutes n'y ramènent point aussi directement. Dieu n'ignorait pas que les sciences dont je parle, en particulier, devaient avoir leur péril pour nous, c'est pourquoi il les révéla les dernières, quoi qu'elles dussent être les premières par ordre de formation, puisqu'elles procèdent du témoignage des sens. Pourquoi, en effet, nos regards de se sont-ils dirigés vers le haut avant de scruter les entrailles du globe ? Pourquoi le genre humain a-t-il été métaphysicien avant d'être chimiste? Pourquoi Dieu a-t-il promulgué les deux Testaments avant les lois de la pesanteur? Parce qu'il savait que les sciences naturelles ne deviennent religieuses qu'à un certain degré de profondeur, et que, pour ne pas abuser de ces étourdissantes confidences, l'homme avait besoin d'une longue éducation chrétienne. Par conséquent il l'avait prévue, cette superstitieuse sagesse trouvant plus simple de croire à un monde incréé qu'à un Dieu créateur, et, parce qu'il l'avait prévue, elle ne prévaudra pas contre lui. Aussi, tandis que la science s'avance comme un mineur audacieux vers le centre de la terre, en disant : encore un pas, je découvre le néant; que voyons-nous à tout instant de la durée? Encore un pas, le sol tremble, le ciel tonne, les royaumes penchent, la majesté suprême se découvre, et l'humanité tombe à genoux en s'écriant : voilà Dieu !

Donc ce sera toujours Dieu! *Deus, ecce Deus!*

Enfin, troisième inconséquence de la superstition rationaliste : elle embrasse un parti moins sûr que le nôtre. Si la superstition est un culte qui n'est pas raisonné, l'incrédulité, si raisonnée soit-elle, est une détermination qui n'est pas raisonnable. Pourquoi ne pas ramener la question sur le terrain du sens commun, quand on l'en fait sortir? Je ne connais pas de terme plus mal défini, dans les idées communes, que celui de doute contre la foi. Le doute n'est pas une simple hésitation de la conviction religieuse. C'est l'état d'une intelligence sollicitée par un pour et par un contre qui se contrebalancent exactement. Les anciens le représentaient sous la figure d'un vieillard tenant des balances en parfait équilibre. Eh bien! quel est le libre penseur qui ait autant de raisons contre l'existence de Dieu, de l'âme et de la responsabilité éternelle, qu'il y en a pour? Où est la théorie d'incrédulité qui, jetée dans un plateau de la balance, soit capable de faire le contrepoids de l'Évangile? C'est en vain que je cherche des doutes, je ne trouve que des répugnances et des velléités contre la foi.

De par la raison, vous êtes donc sommé de ne pas mettre dans vos démarches plus d'assurance qu'il n'y en a dans votre conviction. Quoi! c'est sur une velléité que votre incroyance repose; et pour une velléité qui vous attire aux abîmes, vous résisteriez à cette masse de garanties qui vous pousse en sens contraire? et, sur cette velléité, qui ne servirait pas de motif déterminant à la moins importante de vos entreprises, vous hasarderiez le formidable enjeu de votre éternel avenir? Convenez avec La Bruyère que l'esprit

fort c'est l'esprit faible, car la négation, fût-elle vraie, est aussi souverainement imprudente qu'invraisemblable.

Je viens de nommer un grand moraliste; je tiens de lui un dilemme qui trouve ici sa place. Ne dédaignons pas le vieux bon sens en répondant aux vieux préjugés. Si la religion est fausse, que risquons-nous en l'admettant? d'abriter notre vie et notre mort sous le charme d'une illusion bienfaisante. Et si la religion est vraie, que risquons-nous en la repoussant? d'être l'éternelle victime d'une témérité sans excuse. Braver cette disjonctive, n'est-ce pas un désordre qui tient du suicide et du défi porté à la justice de Dieu? La foi a une importance si décisive qu'il n'est point permis de prendre, sur ce point, le parti le moins sûr. Et quand je vois l'incrédule poser devant la mort avec sang froid, malgré tant de raisons de trembler, je le trouve aussi peu moral et plus lugubre que le gladiateur tombant avec grâce pour le plaisir de César. Si le général qui tente la fortune des batailles, si le médecin qui expérimente sur la vie de ses semblables, avec la seule chance d'un contre cent, sont réputés coupables, celui qui engage ses immortelles destinées sur la garantie d'un peut-être est digne de tous les malheurs qu'il affronte.

II

Considération simple et décisive : le chrétien incrédule à sa religion est le seul homme qui n'en ait aucune. D'autres changent de religion quand ils ne sont pas contents de la leur; mais ils ne cessent point pour

cela d'être religieux, ils le deviennent quelquefois davantage. Au contraire, le chrétien qui abandonne sa religion n'en embrasse point d'autre, parce qu'il sait bien qu'il n'a pas mieux à choisir, et il abjure les croyances proprement dites pour une philosophie enivrée d'elle-même, qui le ballote de l'une à l'autre de ces anomalies : tout croire ou ne rien croire.

Deux dégradations, et la seconde plus honteuse encore que la première! Il y a, en effet, quelque chose de pire, dans l'ordre de la moralité intellectuelle, que la superstition, c'est l'incrédulité absolue. La superstition adresse à Dieu des hommages désordonnés, l'incrédulité le supprime. Mais il ne suffit pas d'adhérer au premier système venu pour professer une croyance, la plupart des systèmes contemporains impliquant la négation de toute croyance. Aussi, tandis que, parmi les rationalistes, les uns tombent dans la superstition, les autres ne sont que des sceptiques de nuances diverses qui cachent, sous des enseignes plus ou moins franches, le vide de toute conviction religieuse.

Pour bien mettre cette vérité en lumière, prenons de l'incrédulité la mesure la plus étendue, l'athéisme, et, constatant que chaque système anti-chrétien du jour vient se perdre dans ce néant de la croyance religieuse, montrons à ses adhérents qu'ils ont encore moins de foi qu'ils n'en veulent avoir. L'athéisme, je le répète, est le nec-plus-ultrà de l'incrédulité, car, presque rien n'est vrai, si Dieu ne l'est pas, et la seule chose qui subsiste sur les ruines de ce dogme, c'est plutôt l'orgueil de l'homme que l'homme lui-même; l'homme sans Dieu n'étant qu'une énigme bien près de ressembler à une chimère! Rapprochons-donc de ce terme de comparaison toutes les négations contemporai-

nes, rangées sous leurs chefs principaux, et érigeons contre elles cette présomption accablante : en les croyant, on ne croit rien.

Et d'abord, où irons-nous chercher refuge en sortant du christianisme? Serait-ce dans les bras du matérialisme? mais ceci n'est point la corruption, c'est l'extinction de toute foi religieuse. Le matérialisme est le suicide de l'intelligence s'absorbant volontairement dans la fange. C'est l'âme perdant la conscience de sa réalité et se déclarant une propriété de l'organisme. C'est la créature raisonnable s'assimilant substantiellement à la brute, et se démontrant à soi-même l'honneur de cette ignominie. En un mot, c'est, implicitement, la destruction de l'homme et la destruction de Dieu par la négation du principe spirituel. Or, quand Dieu et l'homme ne sont plus rien, la foi pourrait-elle être quelque chose? Non, puisque l'objet et le sujet de la foi ont disparu. Par conséquent, vous qui en êtes là, vous affirmez, mais vous ne croyez rien. D'autres ont le privilége de rester religieux dans leur incroyance; mais votre religion s'exprime par zéro : Désordre qui est une déviation en dehors des saintes lois de votre être. Celui qui dit *à la poussière et aux vers : vous êtes mes frères et ma sœur* commet en soi le crime de lèse-humanité. Il se voue à la vie animale pour le présent, et au néant pour l'avenir.

A quel porte irons-nous encore frapper, en abandonnant notre Christ? Serait-ce au temple du panthéisme? Là encore on dogmatise, mais on ne croit plus. La libre pensée s'étant aperçue qu'elle dégradait l'humanité en lui disant : vous êtes un troupeau de bêtes, croit la

relever et se relever en lui disant : vous êtes une race de dieux. Mais que l'on regarde la terre comme un Olympe ou comme une ménagerie, la conclusion est la même : abolition radicale de toute religion.

Eh ! qu'est-ce que le panthéisme ? Un système qui ne reconnaît qu'une seule substance, et qui lui donne le nom de Dieu. D'après cette conception bizarre, Dieu n'est plus personnel, puisque, au lieu de subsister en soi et de vivre de sa propre vie, il a une existence répartie dans toutes les molécules de l'univers. Dieu n'a plus d'intelligence ni d'amour qui lui soient propres, car il n'arrive à la conscience de lui-même que dans l'homme qui reste le seul *moi* de la création. Dieu n'a plus de liberté, il est une force aveugle, se déployant sous la forme du monde et de l'humanité. Dieu n'a plus d'unité, il est l'expression et l'association des contraires, de l'esprit et de la matière, de la liberté et de la nécessité, du vrai et du faux. Dieu n'a plus d'immutabilité, il n'est jamais complètement, mais il évolutionne, il est un perpétuel *devenir*, en ce sens qu'il se modifie par un développement indéfini ; enfin, il faut le dire, le dernier mot de cette grande iniquité doctrinale : Dieu est tout et il n'est rien ; de telle sorte que ce nom, sous lequel le genre humain a toujours incliné sa tête, est le nom le plus vide qui ait été inventé, puisqu'il est la formule du néant.

Et, d'autre part, quel est le sort de l'homme dans ce monstrueux anthropomorphisme qui a déjà fait disparaître Dieu ? L'homme ne peut avoir de devoirs, car, étant une fraction animée de la divinité, tous ses penchants sont divinisés. L'homme n'a plus de responsabilité éternelle, la mort étant la fin de sa personnalité et son absorption dans l'immense océan de la vie universelle. En d'autres termes, l'homme est Dieu, puisqu'il est le seul moi

de la création, et l'homme n'est rien puisqu'il n'est qu'un phénomène passager; et, de son côté, Dieu est tout, puisque tout ce qui subsiste est sa réalisation, et Dieu n'est rien, puisque son nom n'exprime aucune réalité déterminée.

Je ne suis pas étonné si Malebranche, prenant connaissance, pour la première fois, du système panthéiste de Spinosa, traita l'auteur de misérable et le système de chimère épouvantable. Était-il possible à la dignité humaine de s'abîmer dans une déchéance plus honteuse, et à l'esprit de reproduire plus fidèlement l'humiliante histoire de Nabuchodonosor ? Et il ne faut pas croire que l'absurdité de cette doctrine lui serve de correctif. Dans l'Inde, en Grèce, en Allemagne, en France, c'est là le gouffre fascinateur qui dévore les plus grands esprits quand ils ont le malheur d'expliquer les choses sans la vraie révélation. On pourrait dire que le dogme de l'unité de substance est l'objet des adorations presque partout où le Dieu des chrétiens n'est pas adoré, si, toutefois, le mot adoration ne devrait être banni des langues de la terre quand le saint nom de Dieu en est effacé.

J'adjure ici la conscience : y a-t-il une ombre de foi dans cette débauche de sophistique? Et le panthéiste n'est-il pas tout simplement un athée qui veut garder l'incognito pour ne se point commettre?

Mais je suppose que l'on n'abjure la foi ni pour le matérialisme ni pour le panthéisme, en quelle négation contemporaine ira-t-on goûter les avantages de l'incroyance modérée? Dans le criticisme, répondent les fondateurs de l'école la plus orgueilleuse et la plus impuissante qui nous ait déclaré la guerre. La plus orgueilleuse, car ces messieurs prétendent ressembler à l'homme

spirituel de saint Paul, qui juge et qui n'est pas jugé. Or, pour prononcer ainsi sur les œuvres de l'esprit, il faut décréter sa propre infaillibilité, et se croire en possession d'un criterium de perfection que toutes les intelligences reconnaissent, sans relever lui-même de l'intelligence de personne. J'ai dit encore l'école la plus impuissante, car qu'est-ce que la critique, si ce n'est l'inspiration détrônée par la pédagogie, l'art vieilli, descendant de son trépied pour donner des leçons au cachet, en un mot le génie remplacé par une génération de pédants?

Et, cependant, l'outrecuidance de cette coterie est surpassée par son irréligion. Ne la prenez pas pour une sorte de tiers-parti théologique où il y ait place pour la négation tempérée, elle est un syncrétisme formé de tous les blasphèmes en renom, et un panthéon ouvert à toutes les révélations, excepté à la véritable. Demandez, par exemple, à ces voyants qu'elle est leur théodicée, ils vous répondront : Dieu est la *catégorie de l'idéal,* c'est-à-dire une imagination non une réalité, la création non le créateur de l'humanité. Demandez-leur ce que c'est que le spiritualisme, ils vous diront : C'est une opinion absurde *qui coupe l'homme en deux parts, le corps et l'âme, et trouve tout naturel que, pendant que le corps pourrit, l'âme survive.* Que pensent-ils de la croyance à l'autre vie? *C'est un égoïsme qui nous fait rechercher avec âpreté des intérêts d'outre-tombe à la vertu.* En quoi consiste leur perfection morale? Dans l'orgueil, lequel est *une certaine élévation d'âme qui ne s'obtient que par l'habitude du mépris.* Aussi, *ils s'applaudissent d'avoir fondé la doctrine du dédain transcendental, vraie*

doctrine de la liberté des âmes, qui donne la paix (1).

Est-il possible d'imaginer une plus grande abjection d'idées cachée sous les habiles nuances du style? Voilà, cependant, où voudraient vous mener ces redresseurs officiels des écarts de leur siècle. Évidemment ce n'est pas à une station intermédiaire, également éloignée de l'impiété et de la foi, c'est à l'incrédulité radicale; ce n'est pas à l'adoration de nouveaux dieux, c'est à l'abolition de tous les dieux. Précipice sans lumière et sans espoir, au bord duquel l'humanité recule toujours, même quand on le lui recouvre de fleurs.

Les représentants de cette école sont, en général, des raffinés et des délicats, qui tâchent d'inculquer l'impiété aux multitudes en appuyant le moins possible, de peur de les faire crier, et qui enveloppent l'athéisme d'une certaine phraséologie sacrée, pour faire illusion au sentiment religieux en lui confisquant la religion. Heureusement ils ont assez clairement parlé pour que leurs indiscrétions discréditent leurs réticences, et nous assistons à une réaction instructive contre eux. Chamfort s'écriait, à propos des incrédules de son temps : Ils en diront tant qu'ils finiront par me faire aller à la messe. L'école critique, elle aussi, en a tant dit, qu'elle a produit un effet tout contraire à ses desseins. Plusieurs de ses coryphées sont morts des coups qu'ils ont portés, et l'humanité qu'ils avaient prise par la main pour la mener, en style mystique, au néant, leur a tourné le dos et continue d'aller à la messe.

(1) Renan. *Essais de morale et de critique. — Vie de Jésus. —* Passim.

En dehors du matérialisme, du panthéisme et du criticisme, où pourrait se retirer la pensée, pour nier sans cesser totalement de croire ? Peut-être dans le scepticisme. Du criticisme au scepticisme il n'y a qu'un pas, s'il y en a un, les grandes erreurs étant ordinairement renfermées les unes dans les autres. Toutefois, on peut dire quelque chose de plus : la réunion de toutes les erreurs produit une résultante, et cette résultante est le scepticisme. Honteuse abdication, défaillance suprême des intelligences, qu'un homme intéressé dans la cause a osé définir le *dernier mot de la raison sur elle-même* (1). Cette maladie, tantôt revêtue de formules philosophiques, tantôt voilée sous le persiflage élégant des salons, tend à se substituer partout à la foi. En pourrait-elle tenir lieu ? Non, car il n'y a rien de la foi dans cette prostration intellectuelle, consistant à traiter les vérités qu'elle professe avec aussi peu d'amour que les erreurs qu'elle combat, et à regarder le pour et le contre, en toutes choses, comme deux causes de palais susceptibles d'être gagnées ou perdues, selon le degré de dextérité mis à leur service.

Ajoutons que si le crime de ces *douteurs* est de jouer avec le oui et le non, leur ridicule c'est de se croire nouveaux. Voilà trois mille ans qu'on marchait devant eux pour leur prouver le mouvement : ils régnaient en Grèce au temps de Protagoras et de Gorgias. Ce fut la gloire de Socrate de purger de leur présence sa légère patrie. Qui me donnera de rendre le même service à la mienne?

Et c'est dans cette catégorie de penseurs dégénérés, accusés par Platon d'avoir *corrompu les intelligences*,

(1) Jouffroy.

c'est dans cette secte des esprits vagues, des cœurs sans amour et des caractères effacés, que nous espérerions trouver l'apaisement de notre besoin de croire ? Vaine illusion ! Ils ne peuvent croire en quelque chose ceux qui ne croient pas en eux-mêmes, or ils ont nié leur raison avec leur foi, et c'est la gloire de la seconde de ne pouvoir subsister là où la première ne lui sert point de base.

Enfin, où irons-nous chercher la religion en dehors des religions positives ? Serait-ce dans ce groupe considérable d'incrédules, ou plutôt dans ce petit groupe d'incrédules considérables, qui cherchent à maintenir les dogmes fondamentaux de la religion naturelle, et les principes essentiels de la morale, c'est-à-dire chez les rationalistes spiritualistes? Certes, j'en conviens, voici les représentants de la philosophie qui se respecte et qui respecte; quelle différence entre cette incrédulité de bonne compagnie et les blasphèmes forcenés des systèmes précédents? Cependant cette philosophie de transaction ne goûte, à aucun degré, le bonheur de la foi dans les tempéraments de son incroyance.

Il est facile de le comprendre quand on admet cette proposition théologique : Le genre humain, en son état présent, ne peut, au moins moralement parlant, s'il est destitué de toute révélation surnaturelle, composer, sans mélange d'erreurs, le faisceau des vertus et des obligations naturelles. Une application de ce principe au spiritualisme ancien nous mènerait trop loin. Sachons seulement; de nos contemporains, en quoi consiste la religion des rationalistes les moins irréligieux.

Il est vrai qu'ils adorent un Dieu, mais un Dieu à qui ils ne demandent rien, parce qu'il écoute sans

exaucer. Il est vrai qu'ils reconnaissent une Providence qui régit le monde, mais qui ne peut opérer un miracle, parce qu'elle règne et ne gouverne pas. Ils passent quelquefois condamnation sur le dogme de la création, mais ils s'insurgent contre la révélation, comme s'il n'était pas plus facile à Dieu de parler à l'homme que de le produire. Ils n'admettent point le surnaturel, parce qu'ils n'en peuvent avoir l'assurance *de visu;* mais ils croient en Dieu et à leur âme qui sont tout aussi invisibles. D'autre part, s'agit-il de la vie éternelle, elle n'est pour eux qu'une *probabilité sublime* (1). S'agit-il de la nécessité d'un culte, ils l'enseignent, sans définir la nature ni les limites de cet hommage. Partout, en un mot, dans le symbole de cette école, des vertus incertaines ou tronquées. Aussi, quand ses adeptes ont fait effort pendant quelque temps pour se soutenir dans les sphères élevées du spiritualisme, il n'est pas rare que, vaincus par leur propre poids, ils tombent au-dessous de leur système. Sans doute, comme ils sont une sorte d'aristocratie doctrinale très-obligée envers elle-même, ils ne désertent pas ostensiblement au positivisme, mais ils en sont quelquefois plus près que de leurs opinions connues, et il vient une heure où la foi de leur âme ne vaut pas même celle de leurs livres. C'est que le dieu du rationalisme, dit une illustre autorité, n'est *que la statue de Dieu. Dieu lui-même n'y est plus. Les chrétiens seuls ont le Dieu vivant. En dehors de l'ordre surnaturel, les croyances religieuses sont superficielles et bien près d'être vaines* (2).

(1) Cousin.

(2) Guizot. *Méditations,* t. I.

Et ne vous semble-t-il pas que les courants de l'opinion publique confirment ces idées? Où vont aujourd'hui tant d'esprits émancipés de la conduite de la foi? Au spiritualisme ou au positivisme? Pour nous, la réponse n'est pas douteuse, malgré certaines assertions d'un optimisme officiel intéressé à nier le mal. Qu'on ouvre la succession du christianisme en Europe, Condillac héritera d'une plus large part que Cousin, car la question se resserre de plus en plus entre ces deux termes extrêmes, l'Évangile ou l'athéisme, et le monde actuel est mis en demeure d'adorer notre Dieu ou de n'en avoir aucun.

Les divers systèmes d'incrédulité que je viens d'analyser, combinés dans des proportions diverses, peuvent en produire des milliers d'autres qui produiront tous le même résultat. Ainsi, de même qu'en dehors de l'Église il n'est pas au pouvoir des sectes chrétiennes de conserver la vraie notion du Christ, en dehors du christianisme, il n'est pas au pouvoir des écoles philosophiques de conserver longtemps la notion de Dieu. Et par là se trouve justifiée cette déduction célèbre : Plus de christianisme, plus de religion, au moins chez les peuples qui furent chrétiens. Calamité inexprimable dont nous sommes menacés, et dont les catastrophes à venir pourront seules nous faire mesurer l'horreur. Calamité non moins redoutable pour la dignité de notre espèce que pour son bonheur; car si la facilité à tout croire caractérise l'homme peu éclairé, on l'a écrit avec une crudité que la vérité m'empêche de mitiger : *le privilége de ne rien croire n'appartient qu'aux bêtes.*

Quand ils se sont vus dans cette honteuse impasse, les coryphées de la négation ont essayé de sauver son honneur par une distinction.

Il ne faut pas confondre, disent-ils, la religion avec les religions. Les religions sont des formes qui importent peu à la divinité; la religion est le fond dont l'humanité est comptable à son auteur. D'où il suit que les dogmes ne feraient rien à la chose, que la puissance de l'imagination à s'exalter devant l'infini ferait tout; et que, pour peu que l'on soit d'un tempérament mystique, on pourrait avoir beaucoup de religion sans professer aucun culte, même devenir saint sans croire en Dieu. Singulière théorie de l'apothéose! Conception ridicule et abominable qui fait de la religion un piétisme sans Dieu, une esthétique sans objet, et comme qui dirait, la poétique du néant. Nous reviendrons à ce paradoxe, car il nous faudra le balayer de notre chemin pour avancer sans obstacle. En attendant, contentons-nous de remarquer que le blasphème, à un certain degré d'extravagance, cesse d'être dangereux, parce qu'il tombe sous l'implacable réfutation du sourire. Je m'en remets pour l'heure à cette justice sommaire, à bientôt un jugement motivé.

Si l'esprit humain était capable de garder la mesure dans la négation, il lui donnerait un caractère de la vérité. Mais il perd l'équilibre avec la foi, et il verse, dans l'une ou dans l'autre de ces extrémités, la superstition absurde ou l'incrédulité radicale. L'homme, composant sa religion sans le secours de Dieu, peut croire à tout s'il écoute son besoin de croire, et, ne croire à rien, s'il est entraîné par la difficulté opposée à ce besoin. Je prie le ciel de vous préserver, vous qui parcourez ces pages, de ce dernier malheur; et si vous l'avez déjà subi, de vous faire comprendre que je ne puis vous en délivrer tout seul. Dieu respecte trop la liberté humaine

pour nous convaincre sans nous ; venez donc à mon aide en tâchant de vous sauver un peu vous-même.

Aussi bien, ne nions pas les angoisses d'un tel état. Après les ténèbres de l'enfer, celles de l'incrédulité sont les plus insurpportables, puisque les unes comme les autres dérobent la vue de Dieu. Surtout n'oublions pas que le siége de la foi, comme celui de toutes les vertus, est dans notre volonté par la grâce, et que peu importe en nous le penchant contraire, puisque l'on a le mérite de croire quand on veut sincèrement croire. C'est bien, du reste, parce qu'une certaine incrédulité d'inclination peut se mêler à la foi d'intention, que Jésus-Christ nous enseigne à nous présenter devant son Père avec ces dispositions en apparence incompatibles : *Je crois, Seigneur, mais aidez mon incrédulité.* Harmonie bien rassurante pour les convictions qui ont plus de bonne volonté que de sentiment, car Dieu récompense notre foi volontaire et fait grâce à notre incrédulité qui ne l'est pas. Donc, vous qui portez peut-être en votre âme une telle contradiction, avant de fermer ce livre aujourd'hui, criez au ciel :

Oui, mon Dieu, venez au secours de mon incrédulité ! Que me sert d'avoir mesuré les soleils, sondé les profondeurs de l'espace, exploré l'immensité, si je vous ai perdu ? Depuis le jour où vous êtes descendu au-dessous de mon horizon, mon cœur est triste comme un tombeau. J'ai pleuré votre disparition plus que la mort de mon père. J'implore l'aurore qui vous ramènera comme le retour des êtres les plus chéris. Ah ! comme le monde est pour moi inhabitable quand vous ne l'habitez pas ! Je suis capable de vous renier et je suis incapable de me passer de vous. Aussi à peine ai-je essayé de vous demander compte de votre existence, la tête dressée contre le ciel, que

je me surprends à genoux, les yeux baignés de larmes, et vous tendant les bras comme si je venais de me maudire en vous repoussant. Heureusement, ô mon Dieu ! il y a une preuve pour ma foi jusque dans cette désolation de mon incroyance ; car, autant que pour ma raison, vous êtes pour mon cœur l'être nécessaire : il est une chose plus difficile à l'homme que de mourir pour vous, c'est de vivre sans vous !

CHAPITRE V.

L'objet de la religion n'est ni purement idéal, ni purement naturel.

Si, en cessant d'être religieux, l'homme cède au besoin de croire, il croit jusqu'à la faiblesse d'esprit; et s'il obéit à la difficulté de croire, il glisse jusqu'à l'incroyance absolue. Seule, la foi chrétienne fixe l'esprit au point central où commencent ces deux versants dangereux. Nous avons vu, en effet, que lorsque l'homme s'égare par excès de croyance, il souscrit tantôt à une religion moins raisonnable, tantôt à des opinions moins prouvées, tantôt à un parti plus chanceux que la foi chrétienne. Et, lorsqu'il erre par défaut de croyance, il tombe, inévitablement, ou dans le matérialisme ou dans le panthéisme, ou dans le criticisme ou dans le scepticisme, ou dans le rationalisme spiritualiste, expressions diverses de la négation contemporaine, et formules plus ou moins franches de l'irréligion absolue. Le milieu entre ces deux écarts ne pouvant être gardé par l'esprit humain abandonné à lui-même, il s'ensuit qu'une telle position est pour lui anormale. Le signe le plus caractéristique du faux, c'est l'impossible.

Que peuvent répondre les partisans de la libre pen-

sée à de telles conclusions? Les uns les acceptent en déclarant la fin des croyances la fin d'une illusion pernicieuse. Les autres les éludent, en promettant une religion de création philosophique à la place des institutions surnaturelles.

Les premiers disent : Les croyances sont un besoin factice puisqu'elles n'ont pas d'objet positif et qu'elles poursuivent un idéal dépourvu de toute réalité concrète. Alors, il en est de la religion comme de l'imagination : elle diminuera dans l'humanité à mesure que celle-ci vieillira, et elle se réduira de tous les progrès de la raison. Ainsi concluent les adeptes du positivisme, de certain déterminisme, et autres systèmes fondés sur l'observation, lesquels, ayant fait préalablement de Dieu une chimère, ne peuvent voir autre chose dans les hommages qui lui sont rendus. L'exagération brutale de leur méthode est connue. Accoutumés à tout soumettre au procédé expérimental, ils ont convoqué la religion à venir se faire palper en amphithéâtre anatomique, et celle-ci n'ayant pu subir l'opération, ils l'ont déclarée extra-scientifique, c'est-à-dire une hypothèse. A cette catégorie d'esprits qui se croient rigoureux parce qu'ils sont étroits, il importe de prouver que l'objet de la religion est réel quoique immatériel.

Mais il en est d'autres qui ne regardent pas la religion comme un élan trompeur vers l'imaginaire, et qui cependant la rejettent, parce qu'ils voudraient croire selon leurs convenances particulières, non selon un programme arrêté par autorité supérieure. Puisque la religion est une aspiration de la nature, disent-ils, pourquoi ne pas laisser à la nature le soin de la réglementer? Pourquoi surtout ne pas s'en tenir à des dogmes et à des devoirs de l'ordre naturel, évitant la difficulté de

l'ascension jusqu'au surnaturel, traversée ténébreuse durant laquelle tant de grands esprits reculent effrayés. A ces incroyants modérés, ou plutôt à ces croyants inconséquents qui admettent déjà les vérités supra-sensibles, il faut révéler la raison des croyances supra-naturelles. En d'autres termes, le besoin de croire a un objet correspondant à embrasser, et cet objet est tour à tour : 1° une réalité immatérielle, 2° une réalité surnaturelle. Deux étages bien marqués du point de vue où nous allons nous élever.

De tels sujets de controverse paraîtront presque offensants pour la foi d'un certain nombre de lecteurs; mais les besoins du temps nous les imposent. La défense n'est pas libre du choix de son terrain, elle doit combattre sur le point où elle est attaquée. Toujours, d'ailleurs, l'Église s'en est prise aux vivants dans son apologétique, et a laissé aux esprits attardés la lutte contre les morts. Pour nous, ayant digéré, avant de le présenter aux autres, le poison enfermé dans de telles objections, nous savons qu'il n'est pas dangereux, et que, loin de nuire aux tempéraments robustes, après le quart d'heure de réaction, il ne laisse qu'une invincible horreur pour les poisons et une grande pitié pour les empoisonneurs. Afin de mieux atteindre le but, tâchons de déguiser l'aridité du sujet par la clarté de l'exposition.

I

Chaque besoin réel de l'humanité a un objet correspondant destiné à le satisfaire. Le besoin de s'alimenter, par exemple, suppose la nourriture; celui de dormir, le sommeil; celui d'aimer, un être fait pour être aimé; et

celui de croire, un être qui est le terme de la croyance. Un besoin qui n'aurait pas son objet spécial, serait un leurre de la nature. C'est pourquoi, du besoin constant et universel qu'éprouve l'humanité de croire en Dieu, on a eu raison de conclure à l'existence de Dieu. Mais de quel biais use la négation contemporaine pour éluder cette conclusion? Elle fait du sentiment religieux le seul qui n'a pas de réalité à étreindre, et partant un mirage flottant aux regards de l'humanité voyageuse, et une porte de l'âme ouverte sur le vide. Voulez-vous savoir comment on s'y prend pour mettre toutes les croyances au rang des hypothèses, et cela en vertu de la plus audacieuse hypothèse? Un chef d'école d'outre-Rhin a proclamé ce que nos raffinés de France ne disent qu'avec prudence. Ecoutons cette hideuse formule de l'athéisme : « Que tu adores Jéhovah ou le dieu Apis,le tonnerre ou le « Christ, ton ombre ou ton âme, c'est tout un... la foi n'a « pour objet que ce qui est l'objet de la fantaisie. Croire, « c'est se figurer que ce qui n'est pas est. Par conséquent, « on ne peut trouver Dieu que dans la foi, c'est-à- « dire dans l'imagination de l'homme (1). »

Pour flétrir de pareilles énormités, y a-t-il rien de mieux que de les citer? le châtiment le plus moral qui ait été imaginé contre le crime c'est l'exposition.... Il y a deux moyens d'en finir avec cette débauche de sophistique allemande. Le premier, ce serait de démontrer à nouveau l'existence de Dieu ; mais Clarke et Fénélon ont composé sur ce sujet deux traités que la partie adverse n'a pas assez entamés pour qu'il soit besoin de les refaire. La pyramide subsiste indestructible, l'athéisme

(1) Fuerrbach. *La Religion*.

contemporain n'en a pas arraché une seule pierre. Restons donc en possession de la foi universelle, et ne contristons pas nos âmes en remettant le sens commun en question, parce qu'il plaît à quelques intelligences dévoyées de lui opposer des imaginations en guise d'arguments.

Le second moyen consiste à prendre l'offensive contre ces imaginations elles-mêmes, et à montrer ce qu'elles pèsent dans la balance de la raison. C'est celui que nous adoptons.

Et, d'abord, que prétend-on avec cette arbitraire définition, *croire c'est se figurer que ce qui n'est pas est?* Ou Dieu existe, ou non. S'il existe, la foi n'est pas un phénomène purement subjectif; elle a un objectif sublime à saisir, et l'axiome matérialiste tombe de l'impiété dans l'absurde. Mais si vous admettez que Dieu n'est pas, l'humanité vous demande de le lui prouver et de la prouver elle-même. Quand elle a nié Dieu, en effet, elle ne peut nier le besoin qu'elle en éprouve. C'est en vain qu'un cynique de la décadence romaine s'est écrié : C'est la crainte qui a fait les dieux. Dieu reste dans la foi du genre humain, non par la crainte, mais malgré la crainte qu'il inspire. Il y reste, parce que le cœur et la pensée de notre race ne peuvent s'en déprendre. Il y reste, parce qu'en le niant on supprime un mystère pour en susciter mille. Il y reste, parce que la petite secte des athées n'aura jamais plus d'autorité contre cette croyance, que le petit nombre des parricides n'en a contre les droits paternels. Il y reste enfin, parce que l'homme sent qu'il se détruit en le détruisant. Oui, si le sentiment religieux est un *sursum corda* chimérique, un mouvement anormal qui a son point de départ dans l'imagination, et qui n'a son point d'arrivée nulle part, l'homme est attaqué, sous ce rapport, d'une fo-

lie déplorable. Dieu n'étant plus qu'une ombre, tout le reste est près de le devenir; et quand Laplace, après avoir organisé l'ensemble des choses selon son système matérialiste, s'écrie : Tout s'explique sans Dieu, je crois entendre l'humanité désolée lui répondre : Tout, excepté moi.

Croire, c'est se figurer que ce qui n'est pas est! Quel renversement d'idées? Préparons-nous à refaire en sens opposé l'édifice de nos convictions. Nous saurons donc, à l'avenir, que la religion envisagée jusqu'à ce jour comme une grandeur morale de l'humanité n'en est que l'abaissement; que le sentiment religieux, par lequel toutes choses sont ordonnées en nous, est le plus désordonné; que nous sommes dépravés par où nous étions réputés vertueux; fous par où nous étions estimés sages; barbares par où on nous jugeait civilisés : et, tant que l'homme ne se corrigera pas du besoin de regarder en haut, et ne reviendra pas à cet idéal de perfection représenté dans notre histoire par l'an 1793, alors que l'Être suprême n'avait pas encore été tiré du néant, le monde marchera sans dessus dessous. En vérité, pour supposer le genre humain pris, à cet égard, de vertiges si incurables, ne faut-il pas avoir un peu de la maladie qu'on lui prête?

Croire, c'est se figurer que ce qui n'est pas est! Quelle invention gratuite, et mille fois moins explicable que ce qu'elle prétend expliquer? A quoi se réduit-elle, en effet? à dirimer la question par la question. Eh quoi! il vous plaît de poser en axiome qu'il n'y a que des corps; mais, en ce cas, pourquoi souriez-vous de l'idéalisme qui ne reconnaît que les esprits? Vous n'admettez pour criterium de vérité que les relations des sens, que répondrez-vous au rationalisme de Kant refusant toute certitude objective à ce témoignage? En un mot, vous coupez l'humanité en deux, suivant une de vos expressions; de quel droit con-

cluez-vous que la portion conservée par vous, la matière, est plus certaine que la portion rejetée, l'esprit? Quant à nous, même en faisant abstraction de notre apologétique, nous avons contre vous deux immenses avantages, la prescription et l'humanité. C'est donc à vous à faire la preuve, car nous ne pouvons abdiquer une possession qui date de l'origine du monde. Mais, au lieu de nous combattre sur notre terrain, nous défier sur le vôtre; mais, au lieu d'établir votre système, l'ériger en principe et opposer, à une institution essentiellement spirituelle, que vous supposez la non-existence des esprits, cela s'appelle fuir la bataille, non la gagner; une mystification, non une victoire.

Ne devrais-je pas ajouter que c'est prouver plus de souplesse que de logique? Voyez les applications contradictoires que les matérialistes font de leur principe. L'homme est toujours le centre, le point initial de toutes leurs déductions. S'agit-il de constituer la morale indépendante, ils constatent dans l'homme le sentiment du devoir, ce qu'ils appellent *l'innéité* de la justice, et ils concluent à la réalité de la morale. S'agit-il d'établir la vérité de l'esthétique, ils surprennent dans l'âme le sentiment passionné du beau, et ils en affirment l'existence. Mais s'agit-il de la religion, ils sont obligés de convenir que le sentiment du divin est un des plus vivaces et des plus impérieux de notre nature, et, à l'encontre de toutes les indications précédentes, ils déclarent cette aspiration un mensonge de l'imagination humaine.

Ou le sens commun n'existe pas, ou c'est à la fois se manquer de respect et se contredire. Le moyen de prendre la religion en défaut, c'est de lui demander ce qu'elle ne nous doit pas. Elle ne nous doit par

l'évidence philosophique, je l'ai prouvé, car un des premiers caractères de l'infini étant l'incompréhensibilité, refuser sa créance à l'être souverain, parce qu'on ne le saisit pas entièrement, cela revient à dire qu'on ne croit pas en Dieu parce qu'il est Dieu. Mais la religion nous doit encore moins l'évidence matérielle, et cependant combien d'objections d'où le raisonnement a banni la raison, parce qu'elles consistent à exiger la preuve palpable des choses qui ne se voient pas? Est-ce que la morale est incertaine quoiqu'elle n'appartienne pas à la création pondérable ? Est-ce que l'honneur est contestable quoiqu'il ne soit visible au télescope d'aucun observatoire ? Est-ce que la vertu aura jamais besoin de paraître aux vitrines d'une exposition universelle pour être classée au nombre des réalités ? Et Dieu, cependant, Dieu serait douteux, par ce qu'il ne défère pas aux caprices de ces Thomas de toutes nuances, qui, jusqu'à la fin des siècles, demanderont de le toucher avant de le confesser?

Et, ici, ne semble-t-il pas que, d'une façon plus ou moins inconsciente, la négation confine à la mauvaise foi ? La religion est étayée par l'histoire, l'anti-christianisme, qui raconte en vrai voyant les faits des temps préhistoriques, réduit en poussière les certitudes les plus incontestables de l'histoire chrétienne, au crible d'une critique dissolvante. La religion s'appuie sur des raisonnements métaphysiques; l'anti-christianisme nie en bloc la métaphysique pour qu'on ne puisse pas la lui opposer. La religion est de sa nature chose invisible; l'anti-christianisme réduit toute la certitude au domaine du sensible. En d'autres termes, il supprime une grande partie des sciences, afin de mettre la religion hors la science, et il lui reproche ensuite d'être extra-scientifique.

Dieu avait prévu la difficulté qu'éprouverait un jour la foi de l'homme à l'adorer sans le voir, c'est pourquoi il a eu pitié des désirs de sa créature, et le *Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, et sa gloire a pu être contemplée* (1). Mais le positivisme, qui méconnaît le Dieu invisible de la création, veut encore moins du Dieu parlant et agissant de la rédemption. Dans le premier cas, il lui reproche de se tenir trop haut; dans le second, il ne lui reconnaît ni le droit ni le pouvoir de descendre si bas. Ainsi, l'homme trouve toujours le moyen de tenir tête à la vérité, par les raisons mêmes capables de le faire tomber à genoux.

Et c'est dans cette extrémité que, ne voulant pas céder à Dieu, ni ne pouvant se délivrer de l'obsession de sa présence, l'anti-christianisme a pris le parti de le regarder comme une apparition, une *sécrétion* de la pensée. L'homme, dit-il, recueille toutes les notions de justice, de bonté, de perfection; il les catégorise, il en compose un idéal qu'il personnifie, et ce concept de l'imagination humaine a été appelé Dieu. De telle sorte que celui qui *est* par essence devient ce qui n'est pas, et que le mot ineffable, Dieu, n'est que l'enseigne mise par l'humanité au bord du néant, pour en cotoyer l'abîme sans en mesurer l'horreur.

Ma raison et mon cœur se soulèvent à cette perverse invention. Mais non, ô Père de toutes choses! je ne vous ai point imaginé, car je ne vous comprends pas; vous n'êtes pas le fruit de ma pensée, car elle ne vous contient pas; je ne vous ai point mis dans mon esprit, car je ne puis vous en effacer; vous n'êtes pas une création de ma raison, car si ma raison peut vous

(1) Saint Jean, 1.

nier, ma nature vous rappelle toujours; enfin, vous n'êtes pas mon ouvrage, puisque je me sens le vôtre. Aussi, vainement l'humanité cherche à vous anéantir; par la crainte ou par l'amour elle retombe nécessairement entre vos bras; et, de même que votre image déborde mes pensées, mon cœur est si loin de l'embrasser, que je vous adore mille fois plus que je ne sais le dire! Heureusement cette impossibilité d'égaler l'acte de foi de ma parole à celui de ma conscience est ma garantie en même temps que mon tourment; plus je suis incapable de confesser Dieu autant que je le crois, et moins je suis capable de l'avoir inventé (1).

Disons-le donc, sans profanation et surtout sans comparaison absolue, il y a une sorte de présence réelle au fond des dogmes. La religion, en général, n'est point un sanctuaire vide; Dieu est derrière le voile. Sans doute, les fausses religions le défigurent, mais toutes le pressentent et l'expriment, quoiqu'à différents degrés; et cet élan infatigable de l'humanité à la poursuite de Dieu ne cessera jamais. C'est dans ces conditions que l'humanité avance, c'est-à-dire à genoux comme certains pèlerins, et dès qu'elle veut prendre une autre attitude pour marcher plus vite, elle s'agite, elle chancelle et ne tarde pas à tomber.

Que les athées ne se donnent point rendez-vous à certains convois funèbres où la religion ne préside pas, pour se faire croire nombreux; qu'ils ne s'affichent point dans nos assemblées politiques pour donner

(1) Voyez, aux notes de la cinquième conférence, la réfutation très-ancienne de cette prétendue nouveauté : *Dieu, c'est la catégorie de l'idéal.*

à penser qu'ils représentent quelque chose de l'âme de la France. La France de Robespierre, elle-même, les a reniés. Si jamais ils faisaient des lois, il n'y aurait point de prince pour signer la déchéance du Roi des rois, il n'y aurait point de peuple pour la ratifier ; à l'appui de ce premier article de nos croyances bon nombre engageraient leur tête après leur parole, et jusque sur les échafauds et sur les tombes, Dieu finirait toujours par avoir raison.

Il y en a qui se persuadent qu'encore quelques années de progrès et que c'en sera fait de la religion : quels motifs ont-ils de lui faire cette injure? Est-ce qu'un seul des arguments traditionnels en faveur de l'existence de Dieu fut ébranlé? Est-ce que la sublime théodicée de saint Augustin, de saint Anselme, de Fénélon et de Leibnitz a été détrônée par celle de Proudhon? Est-ce qu'une vingtaine d'esprits fourvoyés de France et de Germanie prévaudront contre l'humanité, parce qu'ils ont la prétention d'avoir inventé l'athéisme scientifique? « Non, dans tous les siècles, écrit Platon, « il y a eu tantôt plus, tantôt moins de personnes pri- « ses de cette monomanie. Et l'on peut même dire « qu'ordinairement aucun de ceux qui, dans leur jeu- « nesse, ont cru qu'il n'y avait point de Dieu, n'a per- « sisté jusqu'à la vieillesse dans cette opinion (1). »

Par conséquent, ne faisons point de réponses nouvelles aux objections qui ne le sont pas. « Eh ! qu'ont-ils découvert, ces rares génies, de plus que les autres, s'écrie Bossuet? Pensent-ils avoir mieux vu les difficultés, à cause qu'ils y succombent, que d'autres qui les

(1) Platon. *Les Lois,* livre x.

ont vues et qui les ont méprisées? » L'athéisme contemporain, avec ses captieuses formules, reste sous le poids de cette magistrale indignation. D'ailleurs, supposé qu'il eût jamais raison du bon sens par la force, son triomphe ne serait pas achevé; l'histoire atteste que Dieu, plus terrible que Samson, ne tarde pas à écraser ses insulteurs sous des ruines. Si le Vendredi-Saint, anniversaire du premier déïcide, a fait couler tant de larmes; nul ne peut supputer les malheurs de l'époque où le déïcide doctrinal serait consommé dans les convictions de l'humanité. Au moins le premier a commencé notre civilisation, tandis que le second la finirait; et la meilleure preuve, peut-être, que Dieu existe, c'est que l'on ne peut pas même se figurer ce que serait le monde si Dieu n'était pas.

Eh bien soit, dit le rationalisme battu sur ce point, l'objet de la religion est réel, quoique immatériel; alors, que nos hommages soient réels comme Dieu qui les réclame, mais invisibles comme lui; et substituons la piété du for intérieur aux manifestations sociales et conventionnelles du sentiment religieux. Ainsi, ma réponse à l'athéisme contemporain se complique de la solution d'une objection déiste.

Le bon sens dit que, si pour être possible, la religion doit éclore d'une croyance positive, pour être raisonnable, elle doit exprimer publiquement cette croyance. La religion qui consiste à respecter Dieu, sans en rien témoigner, fut toujours celle des hommes qui n'en veulent pas. La nature ne reconnaît pas de culte clandestin. Il n'y a pas un seul mouvement dans notre âme que le corps ne traduise par une manifestation correspondante; et tandis que tous nos respects

et tous nos amours nous arrachent des cris éloquents, notre foi serait le seul respect et le seul amour condamné à un éternel silence? Une admiration nous inspire des dithyrambes, nous tombons à genoux pour exprimer nos sympathies passionnées, et Dieu n'obtiendrait jamais de nous un hommage devant témoins?

De même que la nature, la morale proteste contre cette abstention pervertissante. Pervertissante, d'abord pour la société, car celui qui fait un secret de sa religion frustre la société de l'encouragement de ses exemples; les hommes ont besoin de se voir faisant le bien les uns les autres pour le faire plus généreusement. Peu leur importe donc nos adorations *in petto*. Ces adorations, c'est leur droit de les connaître, comme c'est notre devoir de les leur montrer, parce qu'elles sont une propriété qui appartient à la communauté des âmes dont nous faisons partie; voilà pourquoi le plus humble des maîtres nous commande de laisser voir nos œuvres, afin que le père céleste soit glorifié. Et, d'autre part, est-ce que cette religion sans culte ne serait pas démoralisante, même pour nous? Le sentiment vit de sa propre expansion, et toute religion qui n'a point un débouché ouvert, de l'âme de ses adeptes sur leur vie externe, s'éteint comme un foyer sans air. Déclarons, par exemple, dans le code, que le respect filial sera dispensé de témoignages respectueux : l'amour des enfants, tenu en réclusion dans leur cœur, y périra. Par la même raison, enfermons hermétiquement la religion dans les âmes, nous l'étouffons en l'internant, car la religion de l'homme, comme l'homme lui-même, s'asphyxie quand elle ne respire pas. Preuve qu'ils sont bien insensés ceux qui refusent à la paternité de Dieu une publicité de démonstrations filiales qu'ils revendiquent

pour la leur? La parole de Pascal, *il faut plier la machine* (1), est l'expression d'un grand coup d'œil sur les besoins religieux de l'humanité.

Mais, pour en finir avec cette chimère d'un homme religieux n'appartenant à aucune religion, jugeons-en d'après une règle d'appréciation large et indiscutable comme la nature. Trois choses sont l'expression normale et l'appareil indispensable des croyances, le culte, les prêtres et les temples. Dans aucune société le sentiment religieux ne se traduit sans le concours de ces intermédiaires; et l'homme qui ne peut dire ni quel est le culte qu'il rend, ni quels sont les prêtres qu'il écoute, ni quels sont les temples qu'il fréquente, est débouté de ses prétentions à la religion, par devant le grand jury des siècles et de l'humanité.

Par conséquent, point de religion sans participation à un culte. La foi engendre son expression publique, la liturgie. Tandis que l'amitié, le respect, l'amour ont leur signe particulier, l'adoration, qui est le plus grand sentiment de l'âme, doit avoir le sien. Je sais bien qu'on rit quelquefois des cérémonies religieuses; mais on exécute le cérémonial des cours et des loges maçonniques avec émulation. On trouve singulière la décoration des ministres sacrés, mais on admire un manteau de sénateur ou un panache de maréchal. C'est que tout ordre de sentiments doit avoir sa révélation sensible. La religion ne peut échapper à cette loi. Aussi, partout où il y a trace de religion, il y a des rites sacrés, et ces rites seront toujours vrais dans leur essence, même quand ils seront faux dans leur objet.

(1) *Pensées.*

Maintenant, pourrait-on me dire quel est le culte des libres penseurs? Quand une religion quelconque prend possession de l'homme, elle lui courbe la tête, elle le jette à genoux, elle lui inspire, non-seulement des hommages privés, mais des adorations sociales. Or, en quel pays du monde le fils de Voltaire fut-il surpris participant à ces sacrifices, à ces invocations, à quelqu'un de ces rites, en un mot, qui constituent le fond de la liturgie universelle? Sous prétexte de ne s'affilier à aucune religion, il ne pratique aucun culte; eh bien, il sera classé, par le bon sens public, parmi les artistes en matière de religion, non parmi les hommes religieux. C'est fort heureux, du reste, pour la moralité de la foule; car, que peut-elle penser à la vue de cette religion facile et cachée, sinon que la sienne est une duperie, si celle des philosophes n'est pas une dérision.

Point de religion sans communication avec un sacerdoce. L'orgueil voudrait supprimer le médiateur entre l'homme et la divinité, mais la nécessité l'impose. L'homme est trop intéressé dans son symbole religieux pour qu'il puisse le garder avec une parfaite impartialité. Demander que la terre devienne une sorte de Sinaï perpétuellement illuminé, où tout mortel aura le droit de s'aboucher avec son Créateur et de recevoir ses oracles, c'est ériger la confusion et l'immoralité en système. La confusion, car la pensée de Dieu, passant par l'interprétation de tout le monde, court bien des chances d'altération qu'elle n'a point en passant par des creusets choisis et épurés; l'immoralité, car décréter que chacun jugera, en dernier ressort, de la règle de la foi et des mœurs, c'est arrêter que les malfaiteurs voteront la loi pénale; c'est reconnaître au premier venu une sagesse et une intégrité de Sou-

verain Pontife; en un mot, c'est transférer aux sots et aux scélérats l'infaillibilité dont on dépouille l'Église.

Donc, si l'on supprime une hiérarchie spéciale pour orienter la vie religieuse des peuples, ceux-ci tombent dans des hallucinations dégradantes. Cependant, où sont les voyants qui aient été consacrés, soit par leurs propres sacrifices, soit par délégation sociale, au sacerdoce de la libre pensée? Où est la chaire de saint Pierre du rationalisme, où son Église, où son magistère sacré, où enfin son arbitrage suprême sur les croyances et sur le devoir? Aussi, celui qui se proclame le grand-prêtre de sa religion ne peut avoir de religion ; car il se met en opposition avec toutes les traditions religieuses de son espèce, et il déifie sa personnalité sur l'autorité détrônée de la nature et de Dieu lui-même.

Enfin, point de religion sans la fréquentation des temples. Aussitôt que l'homme connaît Dieu, il choisit des lieux particuliers pour l'honorer. Le foyer domestique est le cénacle du culte privé; le temple, celui du culte public. Depuis l'église en feuillage de l'Australie jusqu'à la magnifique basilique du Vatican, les religions fausses, comme la vraie, ont leurs solennités dans des retraites sacrées. Je connais les vieilles tirades sur le temple de la nature. Sans doute la voûte étoilée du firmament est un dôme sublime ; mais on ne trouve pas un seul culte fonctionnant en plein air. Il faut un lieu spécial de rendez-vous aux adorations collectives, parce que notre sociabilité religieuse nous porte à nous réunir pour la prière, comme à mettre en commun nos joies et nos douleurs. D'ailleurs, le jour où nous n'aurions que la coupole du ciel pour

abriter nos assemblées religieuses, surtout en hiver, il faudrait bien du courage pour s'y rendre ! Et les philosophes qui trouvent nos cathédrales si humbles, ne seraient point les plus intrépides contre les bises du sanctuaire de la nature. Ainsi les grandes erreurs touchent au ridicule ; le raisonnement commence la réfutation, le sourire l'achève.

Et, cependant, où seront les basiliques de la religion philosophique qu'on nous annonce ? L'homme ayant besoin de relations extra-domestiques avec Dieu et avec les âmes, en quel lieu donnera-t-il satisfaction à ce penchant irrésistible ? Votre opinion politique a bâti une loge maçonnique où elle va se retremper ; votre goût littéraire ou artistique, des cercles et des clubs où il se cultive, et votre foi religieuse, en quelle compagnie, sous quel toit ira-t-elle réciter son symbole ?

Remarquons que je ne réclame point ici des plaisirs de surérogation pour les âmes, le sentiment naturel qui les appelle aux adorations populaires n'est pas impunément méconnu. De même que ce sentiment élève et rassérène les multitudes par ses épanchements réguliers, il remonte, comme un vertige douloureux, vers la tête de l'humanité, quand il n'a point d'issue. Aussi, les cas de folie sont plus fréquents là où les temples sont moins fréquentés ; et plus les églises deviendront rares chez les peuples rationalistes[1], plus les prisons et les hospices d'aliénés se multiplieront. C'est que les temples n'ont pas été nommés en vain les hospices des âmes malades ! L'homme priant et pleurant avec tout un peuple pousse vers le ciel des cris moins disproportionnés à ses douleurs. Au contraire, dès l'instant que ce puissant dérivatif lui manque, le trop plein de ses larmes s'amasse dans sa frêle

nature et la fait éclater en explosions désordonnées. Qu'on ne cherche donc pas à nous corriger du besoin de prier Dieu en famille; le premier mouvement des hommes en société sera toujours de lui parler ensemble. Ils sentent qu'ils s'unissent en se réunissant à ses pieds. Rien ne leur prouve mieux qu'ils sont frères que de se reconnaître ses enfants. Aussi toute philosophie sans culte, sans prêtres et sans autels a beau se décorer d'une mysticité idéale, elle n'est que l'hypocrisie de la religion, si elle n'en est point la négation.

II

L'objet de la religion est réel quoique immatériel, et nous lui devons des hommages visibles quoiqu'il soit invisible; mais ne faut-il pas encore que cet objet soit surnaturel?

Si l'homme est incapable de se passer de religion, est-il capable de se donner celle qui lui convient? Un culte purement rationnel n'est-il pas destiné à supplanter toutes, les révélations? La civilisation, qui commence par la foi, ne doit-elle pas se couronner, à son complet épanouissement, par une religion exclusivement philosophique? Non, il faut que la vraie religion vienne de plus haut que la nature, et cela pour ces trois motifs : que la nature ne peut ni la composer, ni l'imposer, ni la circonscrire.

Et, d'abord, la nature ne peut la composer. Sans doute la raison aidée de la grâce découvre la vraie religion, mais elle ne saurait l'inventer; et malgré le bonheur qu'éprouverait l'orgueil à tracer son symbole religieux comme

sa profession de foi politique, il est obligé de souscrire à des vérités qu'il n'a pas éditées. Le chrétien, lui, n'a rien à composer au sujet de sa foi ; il la cherche, mais il ne la fait pas, et quand il a constaté, historiquement, le fait de la révélation, il trouve toutes les vérités en celle-là. Supposez, au contraire, un penseur qui frappe sur son front pour créer son Evangile, d'où tirera-t-il ses matériaux? L'esprit humain nous a donné sa mesure, sous ce rapport, et voici ce que ses expériences nous promettent. S'agit-il de déterminer la notion de Dieu? Ou bien, à la belle théodicée du Dieu unique, l'anti-christianisme substituera un peuple de dieux fantastiques, ayant une généalogie impossible, des aventures ridicules et une biographie si scandaleuse qu'un honnête homme n'en voudrait pas pour amis. Ou bien il ne méprisera les superstitions du polythéisme que pour adorer l'image affreuse du néant cachée sous des formules plus ou moins fallacieuses. C'est-à-dire que, si les peuples sont enfants, tout est Dieu pour eux, excepté Dieu lui-même, et que, si les peuples sont civilisés, rien n'est Dieu, sans en excepter Dieu lui-même. Ah ! on a dit que si Dieu n'existait pas il faudrait l'inventer. Bon sentiment, mais parole très-peu philosophique, car il est mille fois plus facile à l'esprit humain de croire en Dieu que de l'inventer.

Et la raison, déjà si mal inspirée dans l'invention de son Dieu, le sera-t-elle mieux dans la création du devoir? Nous l'avons vue à l'œuvre et nous savons le décalogue qui est tombé de son Sinaï. La sanctification de la passion, l'affirmation que la propriété c'est le vol et que Dieu c'est le mal, l'apothéose du régicide, la chasteté du phalanstère, la probité du communisme, les haines et les convoitises du socialisme, voilà les derniers mots de la raison sur la vérité morale. Si quel-

ques souffles généreux viennent, parfois, animer cette masse de rêves impurs, ce sont des emprunts évangéliques attestant l'indigence de la morale indépendante, puisque, même en reniant le christianisme, elle est obligée de lui faire des larcins pour voiler sa propre nudité. Combien de fois Tertullien pourrait répondre aux falsificateurs de nos commandements : « O Marcion, c'est en vain que vous avez travaillé, car je reconnais le vrai Jésus jusque dans votre faux évangile (1). »

L'esprit humain, impuissant à créer la religion par voie de composition, ne réussira pas mieux par voie de compilation. Je sais que des utopistes tempérés ont caressé ce rêve. Pour eux, le *Credo* de l'avenir ne serait qu'une affaire d'ecclectisme, c'est-à-dire un faisceau de plagiats exécutés par la raison individuelle dans les trésors de la raison générale. Et de même qu'un peintre antique dessina une figure idéalement belle, en réunissant de beaux traits empruntés à plusieurs visages, de même un concile de révélateurs compétents pourrait, d'après ce système, former la vérité totale en collectionnant les parcelles de vérité répandues dans la circulation universelle.

Illusion puérile, car ce travail d'agencement serait aussi difficile qu'une création. Pour choisir la vérité partielle, il faut porter au fond de sa pensée l'exemplaire de la vérité complète ; ce qui revient à dire qu'il serait nécessaire de posséder la religion pour la découvrir, cercle vicieux où la raison, tournant sur elle-même, est prise de vertige.

Dieu n'a-t-il pas buriné la même vérité dans l'histoire par l'enseignement qui ressort d'un contraste fameux ?

(1) *Tertul. contre Marcion,* IV, n° 43.

L'homme atteint le sublime quand il invente dans la science du fini, il n'atteint que le ridicule quand il veut être inventeur dans la science de l'infini. C'est qu'en cet ordre de connaissances Dieu s'est réservé la découverte. Seul il édite, seul il promulgue, et l'homme ne doit que vérifier ce qu'il entend et obéir. Entre toi et moi, semble lui dire son créateur, je partage l'empire. Avance-toi dans le domaine des choses profanes, là tu seras Homère, Pindare, Démosthène, Platon, Cicéron, Corneille ou Racine, je ne t'impose d'autres bornes que celles du fini; mais, au seuil des choses divines, arrête-toi avec respect, car là, si tu ne veux être enfant par la soumission, tu le deviendras par tes bégaiements. En preuve, voyez, pendant les beaux siècles de l'antiquité, l'infériorité des religions par rapport aux autres conceptions de l'intelligence humaine? Dans les arts, dans les lettres, dans la sagesse, vous êtes au sommet de la civilisation, les coups d'essai sont des chefs-d'œuvre, et les premiers initiateurs demeurent des modèles toujours imités et à jamais inimitables. Dans les religions, au contraire, quel chaos d'incohérences et quels excès presque stupides, soit de la part des révélateurs, soit de la part des croyants! Jamais d'un même sol et d'une même époque a-t-on vu sortir des fruits si dissemblables? Après l'antiquité, considérez notre ère de civilisation raffinée. De nos jours, le génie de la découverte s'applique à tout, excepté à la fabrication de nouvelles religions. En ce genre on défait, mais on ne refait pas, parce qu'on sent l'impuissance de mieux faire. Aussi un homme peut nous annoncer une épopée de sa composition et tenir la curiosité du monde en éveil; mais s'il nous promet une religion de sa façon, il ne provoquera que des sourires. Les mortels capables d'enfanter des chefs-d'œuvre sont partout; les nouveaux

Moïse et les nouveaux Christ on ne les trouve plus qu'à l'hôpital. Preuve instructive, populaire, que la vérité religieuse ne peut sortir d'un laboratoire philosophique, et que seul l'esprit de Dieu est capable de la produire comme de la faire accepter.

La nature ne peut pas plus l'imposer que la composer. Il existe une différence radicale entre un système et une religion. Un système doit reconnaître poliment que tout autre pourrait bien le valoir, mais une religion doit se proclamer la raison souveraine manifestée, ou elle cesse d'être une religion. Or, pour obtenir de la foi des multitudes une adhésion aussi exorbitante, le talent ne suffit pas, car un savant trouve toujours un plus savant qui le surpasse, ou un moins savant qui le méconnaît. La sagesse ne suffit pas, car celle de Socrate et d'Epictète leur a fait plus d'admirateurs que de disciples. Toutes les grandeurs humaines réunies dans un seul homme ne suffisent pas, car de quel droit un homme imposerait-il, en son nom personnel, des croyances à un autre, sous peine de damnation ? Donc, à celui qui veut s'emparer de la foi de ses semblables, il faut plus qu'une puissance naturelle, il faut une mission divine prouvée par des actes divins.

Napoléon, maître de l'Europe, était convaincu qu'il pouvait entrer plus aisément à Vienne et à Pétersbourg que dans la conscience de ses sujets ; aussi, quand on lui conseillait, en 1802, de se déclarer chef de la religion, il répondait : « Je ne suis pas décidé à monter au calvaire pour me faire crucifier, parce que je ne ressusciterais pas le troisième jour. » Quelle est donc l'impossibilité qui fait reculer aujourd'hui ce génie accoutumé à n'en pas reconnaître?

C'est que rien n'est plus facile que de créer un système ; mais rien n'est plus difficile que de le faire accepter comme la vérité absolue; c'est, surtout, que l'auteur d'une religion doit avoir l'infaillibilité pour garantir ses assertions, et faire des miracles pour garantir son infaillibilité, sinon, il cesse d'être un révélateur pour devenir un chef d'école.

Nous voilà donc amenés, par la force des choses, à la nécessité du miracle pour accréditer la religion, en telle sorte que ce qui fait le scandale de la raison est son indispensable garantie. Comment l'homme pourrait-il avoir la certitude de ce qui est au-dessus de la nature, sans une manifestation qui dépasse la nature? Abstraction faite des mystères de fait, tels que les miracles, les mystères de foi seraient-ils certifiés par un témoignage proportionné? Non, l'infini fournissant seul la mesure adéquate de l'infini, il faut des actes surnaturels en preuve des dogmes surnaturels.

Je n'ignore pas que certains lettrés voudraient faire grâce des faits miraculeux à la religion, moyennant une beauté de doctrine et une sainteté de morale suffisantes pour la cautionner.

La beauté d'une révélation n'est pas un témoignage suffisant en sa faveur, des hommes aveugles peuvent ne la point apprécier. La sainteté d'une révélation et d'un révélateur ne suffit point davantage, des hommes corrompus peuvent la répudier ; mais une dérogation aux lois de la création, un coup d'état, comme on l'a dit, dans le gouvernement du monde, voilà qui s'impose à tous ceux qui ont des yeux pour voir, et qui n'ont pas la volonté arrêtée de ne pas voir. Aussi, Jésus-Christ lui-même ne faisait point de sa parole de Dieu son témoignage suprême ; il invo-

quait ses prodiges à l'appui en disant : *Si vous ne croyez pas à mes discours, croyez du moins à mes œuvres.* Au reste, l'humanité, d'accord en ceci avec Jésus-Christ, a toujours vu dans les miracles le sceau du divin imprimé à la mission d'un homme; et, si elle n'adore pas le divin partout où le miracle le manifeste c'est parce qu'elle possède des ressources inouïes pour obscurcir cette manifestation.

Après de telles prémisses, comment échapper à l'évidence de cette conclusion : donc la nature est incapable de composer ni d'imposer la religion, car le premier de ces ouvrages est un miracle d'infaillibilité et le second un miracle d'autorité; or, la nature est l'instrument et le théâtre des miracles, elle n'en contient pas la vertu.

Mais, au moins, la nature peut-elle circonscrire la religion, c'est-à-dire l'empêcher de devenir surnaturelle? Pas davantage. La religion purement naturelle ne suffit ni à la nature ni à la religion de l'humanité. Elle ne suffit point à la nature, car celle-ci a une élasticité sans bornes que ses propres pensées ne peuvent remplir. Elle s'élance par delà ses limites du côté du ciel, et le surnaturel seul est à la mesure de son élan et de ses rivages. D'autre part, un culte purement naturel ne suffit pas davantage à la religion, car, en quoi consistent les dogmes, en quoi les devoirs, en quoi les sanctions de ce culte? Trois questions qui demeurent des énigmes pour la raison, si elle n'en va demander la solution aux religions positives. Aussi la religion naturelle est plutôt une abstraction qu'une réalité historique; en théorie on la sépare des religions surnaturelles, en fait elle ne s'en sépare pas, si bien que

là où il n'y a plus de surnaturel, il n'y a plus de religion : il ne reste qu'une philosophie.

« Une religion se distingue des systèmes philosophiques, dit Cousin, en tant qu'elle admet une donnée « surnaturelle et au-dessus de toute controverse, tandis « que la philosophie ne cherche que des vérités natu-« relles, à l'aide de la seule lumière naturelle (1). » C'est là le premier et le dernier mot du bon sens sur la question. Si elle est souvent mal résolue, ce n'est que parce qu'elle est mal posée. Qu'on ne parle donc pas de la fin prochaine des religions surnaturelles, ce serait la fin de la religion. Qu'on n'annonce pas le futur avénement de la religion naturelle, ce serait l'installation de la philosophie au gouvernement des consciences tout aussi bien que des esprits. Or, une telle religion, avec l'incertitude de son symbole, l'élasticité de son décalogue et l'impuissance de ses freins ne sera jamais qu'un prétexte de décliner la vraie et de n'en suivre aucune. Vous, en particulier, qui voudriez vous contenter de cette dose modérée de respect envers le ciel, sauf à laisser le maximum du même devoir à la multitude, penseurs aristocratiques de la secte spiritualiste, pourriez-vous m'apprendre à quel degré de culture on sera dispensé de faire le signe de la croix? Pourriez-vous m'expliquer pourquoi le Créateur aurait deux mesures dans ses exigences envers l'humanité, l'une pour les parias de l'esprit, obligés de ployer les genoux, l'autre pour les capacités à qui il suffirait de voter en faveur de Dieu dans quelques articles de revue? Évidemment il n'en peut être ainsi, car la religion a cela de commun avec le

(1) *Du vrai, du beau et du bien.* Leçon V.

soleil qu'il n'y a point de places réservées à sa lumière; et, bien plus encore que devant la loi, nous sommes tous égaux devant la vérité. Il n'en peut être ainsi, surtout, parce que la religion étant l'expression de l'infini, si cultivés que soient ses disciples, dès l'instant qu'ils veulent l'emprisonner dans la nature, elle rompt ce vêtement de force pour se répandre au-delà, et devenir le surnaturel divin si elle tourne au vrai, et le surnaturel diabolique si elle oblique vers le faux.

Le prêtre, démontrant la religion dont il est le ministre, a l'air de renouveler la fameuse plaidoirie *pro domo suâ*. Je cède la parole à des autorités profanes sur la thèse à deux faces que je viens d'établir : la vérité du supra-sensible et celle du supra-naturel dans l'objet de la religion.

A ceux qui n'admettent que les réalités matérielles, un libre penseur du temps a crié avec un accent de frayeur et de vérité dont je laisse mes lecteurs juges :

« En cessant de croire au Dieu personnel et invisible, « l'âme est sollicitée par l'abîme, bientôt elle gît à terre « et parfois dans la boue. Quand la philosophie n'a d'au- « tre Dieu que l'univers et d'autre homme que le pre- « mier des mammifères, elle n'est plus que de l'histoire « naturelle. C'est toute la science des époques matéria- « listes. Et, pour le dire en passant, c'est là que nous « en sommes. Mais le matérialisme n'est pas le dernier « mot du genre humain. Corrompue et affaiblie, la so- « ciété s'écroule dans d'immenses catastrophes; la herse « de fer des révolutions brise les hommes comme les « mottes d'un champ. Dans les sillons sanglants ger- « ment les générations nouvelles, les âmes éplorées « croient de nouveau, elles regardent vers le ciel, elles

« retrouvent le langage de la prière, l'humanité se relève « pour recommencer (1). »

N'est-ce pas que c'est bien dit pour un protestant rationaliste. Quant à ceux qui, confessant les vérités immatérielles, se sont arrêtés à cette première station, sans pouvoir monter jusqu'au surnaturel, qu'ils écoutent la voix d'un grand protestant surnaturaliste qui leur dit : « Sortons des crises malsaines de l'humanité, « rentrons dans sa permanente et sérieuse histoire. « La croyance au surnaturel est un fait naturel, pri- « mitif, universel, dans la vie du genre humain ; « en tout temps, en tout lieu, à tous les degrés « de la civilisation on trouve le genre humain croyant « spontanément à des faits, à des causes en dehors « de cette mécanique vivante qui s'appelle la nature. « On a beau étendre, expliquer, magnifier la nature, « l'instinct des masses humaines ne s'y est jamais en- « fermé, et il a toujours cherché et vu quelque chose « au-delà.

« Et c'est cette croyance instinctive et jusqu'ici indes- « tructible, c'est ce fait général et constant de l'his- « toire humaine qu'on entreprend d'abolir ! Incroyable « fatuité humaine, parce que, dans un coin du monde, « dans un jour des siècles, on a combattu le surnatu- « rel, on le proclame vaincu ! Vous avez donc com- « plètement oublié l'humanité et son histoire (2). »

Au terme de cet exposé, on voit ce qu'il faut penser de ce procédé de la négation, consistant à résoudre toujours la question à son profit par certaines

(1) Scherer. *Mélanges de critique religieuse.*

(2) Guizot. *Méditations* 1, première série.

formules à la mode. La science avant les préjugés, nous dit-elle ; mais il s'agit précisément de savoir si vous êtes la science? La sincérité avant les conventions; mais est-il bien sûr que nous représentions, vous la sincérité et nous les conventions ? Enfin, la vérité avant les consolations; mais nous prétendons que votre vérité c'est le mensonge, et comme, dans ce cas, vous n'êtes pas seulement le mensonge qui trompe, mais le mensonge qui déprave, mais le mensonge qui torture, ne vous posez pas en martyre de votre franchise et de vos lumières : vous n'êtes que le jouet d'une folie volontaire ou que l'instrument d'une passion malfaisante.

CHAPITRE VI.

Réalité du surnaturel.

Nous avons prouvé que le besoin de croire poursuit un objet qui est réel, quoique immatériel, et que l'expression de ce besoin, c'est-à-dire la religion, doit être extérieurement sensible, quoique son objet ne le soit pas. Mais il n'est pas seulement de l'essence d'un tel objet d'être supra-matériel, il doit être supra-naturel : la nature ne pouvant toute seule ni le découvrir, ni l'imposer, ni le circonscrire. C'est ici le lieu de le remarquer, les philosophes qui souscrivent à l'acte créateur, c'est-à-dire au surnaturel dans la cause du monde, sont les moins fondés à le répudier dans les effets ; voilà pourquoi l'axiome fameux : *rien en dehors, rien audessus de la nature*, est la formule exacte de toute négation qui ne croit pas à un auteur de la nature; mais elle est une inconséquence dans la bouche du spiritualiste qui, en reconnaissant un Dieu distinct de la nature et supérieur à elle, admet, par le fait, dans sa philosophie, le surnaturel qu'il ne veut pas introduire dans la religion.

C'est à ces théistes illogiques que je m'adresse aujourd'hui. Il ne suffit pas de leur démontrer que l'objet

de la religion doit être surnaturel, il s'agit de savoir s'il l'est en réalité. Le fait est-il d'accord avec la théorie précédemment énoncée? Question capitale, car Spinosa déclare quelque part qu'il aurait embrassé le christianisme s'il avait cru à la résurrection de Lazare; et sa conclusion était fondée. Il importe donc de bien découvrir les prémisses qu'il n'a pas su voir. Non que le miracle soit tout le surnaturel, comme le vulgaire le suppose, mais le surnaturel est ordinairement certifié par le miracle, d'après cette définition célèbre : *Le miracle est la lettre de créance de Dieu.*

Le surnaturel, dans son acception la plus obvie et la plus large, peut être défini une action spéciale de Dieu, soit dans l'ordre intellectuel, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral, produisant des effets supérieurs aux forces de la nature. Considéré dans cet ensemble, et je pourrais dire dans ce faisceau de prodiges, le surnaturel s'étend jusqu'à constituer, non-seulement la preuve, mais l'essence de la religion. De telle sorte qu'en le défendant, nous combattons *pro aris et focis,* et que Dieu et le monde sont également intéressés dans cette revendication de la foi contre le naturalisme.

Parmi les adversaires du surnaturel, il est facile de distinguer trois corps d'attaque différents d'origine et de couleur. Le premier s'avance au nom de la raison pure et il dit : *A priori,* le surnaturel est impossible, donc il n'est pas. A celui-là nous répondrons au nom de la raison pure : *A priori,* il est impossible que le surnaturel ne soit pas, donc il est.

Le second s'avance au nom de la nature, et il nous dit : La nature est le tout de l'œuvre divine, donc ce qui est en dehors ou au-dessus doit être rejeté. A celui-là nous répondrons : La nature n'est pas le tout

de la puissance divine, elle est le support et la pierre d'attente d'un couronnement futur; donc le surnaturel, qui est l'achèvement non une superfétation de la nature, doit être admis.

Enfin, le troisième s'avance au nom de la critique historique et il dit : Personne n'a vérifié scientifiquement le surnaturel, donc il est symbolique ou légendaire. A celui-là nous répondrons, au nom de l'histoire : Le surnaturel est aussi bien établi que les faits les plus incontestés du présent et du passé, donc il n'est pas moins incontestable. En termes plus courts, montrons la réalité du surnaturel par ces motifs irrécusables : 1° la raison l'exige; 2° la nature le désire; 3° l'histoire l'atteste.

I

Quand le rationaliste-spiritualiste déclare que le surnaturel n'est point, parce qu'il n'est pas possible, il s'isole des réalités pour s'enfermer dans un *a priori* arbitraire, et il fait de la sophistique pour décliner des évidences. Quand nous affirmons, au contraire, l'existence du surnaturel, parce qu'il est impossible qu'il n'existe pas, nous sommes fidèles à la méthode expérimentale : nous prenons les faits comme point de départ, non une théorie complaisante; or, ne suis-je pas autorisé à dire que la raison exige, appelle le surnaturel, s'il est vrai qu'il constitue la seule religion logique, la seule religion garantie, la seule religion possible.

La seule religion logique. On peut le prouver par la

philosophie spiritualiste elle-même. Que les athées et les panthéistes accoutumés à ensevelir Dieu, pieds et poings liés dans la nature, suivant l'expression de Heine, s'ensevelissent eux-mêmes dans le naturalisme, je le comprends; mais admettre un Dieu personnel et des âmes immortelles, et, entre ce Dieu et ces âmes, des communications positives, par des hommages de dépendance d'une part, et par des attentions paternelles de l'autre, qu'est-ce autre chose si non l'inauguration du surnaturel jusque dans le domaine de la philosophie? Un Dieu Créateur de la nature et, partant, séparé et maître de la nature, c'est du surnaturel. Toute action de la Providence spéciale, distincte des forces de la nature, c'est du surnaturel. En un mot, Dieu exauçant une prière, c'est du surnaturel; car, ces relations non nécessitées entre le Créateur et la créature échappent à l'engrenage de causes et d'effets aveugles qui constituent la nature. D'après cela, vous le voyez, la différence qu'il y a entre le naturalisme spiritualiste et nous, c'est qu'il adhère aux miracles invisibles et que nous ne croyons qu'aux miracles sensibles; c'est qu'il admet le commerce réel, nominatif, pour ainsi dire, de Dieu avec chaque homme par la conservation, et que nous l'estimons tout aussi admissible par la révélation.

Sans doute, il ne faut pas absorber l'ordre de nature dans le surnaturel, mais, tout en respectant cette distinction, il est incontestable que Dieu, une fois placé en dehors de la nature, les libres rapports entre son amour et le nôtre sont extra-naturels. Que manque-t-il à ces rapports pour être classés au nombre des miracles? D'être des faits apparents, non certes, d'être des faits dérogatoires aux lois de la nature? Distinction importante : la nature physique est le domaine de la fatalité,

en ce sens qu'elle est régie par des lois immuables; mais la nature morale, au contraire, est le théâtre de la liberté. Et, cependant, Dieu ne répondrait aux appels de la liberté humaine que par un ordre inexorablement mécanique? Et le suprême ordonnateur confierait à la fatalité le gouvernement de l'empire de la liberté? aux énergies aveugles de la matière la direction ou plutôt l'oppression des esprits? Cela n'est concevable qu'en admettant une immanence inerte du Créateur dans sa création. Mais la transcendance de l'ouvrier au-dessus de son ouvrage étant reconnue, il doit à tout instant le remanier, sinon pour se perfectionner soi-même, du moins pour faire acte de souveraineté, et n'être point l'esclave de son œuvre.

Il faut donc en convenir, le miracle qui dépasse l'ordre de la nature physique est très-conforme aux lois de la nature morale. Voilà pourquoi si les incrédules matérialistes qui ne reconnaissent que la première ont raison de conclure : le surnaturel est impossible donc il n'est pas, les rationalistes spiritualistes qui comptent la personnalité de Dieu et celle de l'homme, c'est-à-dire les deux agents de la liberté, pour quelque chose dans l'ensemble des choses, sont obligés de renverser ainsi le raisonnement : il est impossible que le surnaturel ne soit pas, donc il est.

Il est impossible qu'il ne soit pas, si nous considérons l'homme, et, plus encore, si nous envisageons l'humanité. Que fait Dieu en opérant des miracles? Il donne une expression populaire et sociale à l'économie cachée, que je viens d'exposer. Il fallait transporter le miracle, de la conscience individuelle sur la place publique, pour que Dieu et son action fussent mieux reconnus, et pour que tous les hommes fussent enseignés

à la fois. Le surnaturel, emprisonné dans une seule âme, peut être inaperçu ou devenir visionnaire. Le surnaturel, à la face de l'univers, s'impose et n'en saurait imposer. Et voilà comment tout se justifie et s'explique, jusqu'à l'incompréhensible lui-même, quand il s'agit des opérations divines. Ne nous laissons donc pas ravir la religion du surnaturel, car c'est la seule qui soit pratiquée et praticable. Sans elle Dieu et l'homme ne sont que deux puissances liées par des rapports inefficaces, ou s'atteignant, dans l'ombre et le silence, comme deux forces qui ne peuvent s'éviter. Avec elle, Dieu et l'homme sont deux amours qui se cherchent du ciel à la terre, toujours libres de se fuir et toujours heureux de se rencontrer. Belle ordonnance, en vertu de laquelle l'auteur de l'univers ne dédaigne pas d'en toucher les rouages pour le salut des âmes, afin de bien montrer qu'il estime peu ceux-là en comparaison de celles-ci ! Agissant ainsi, du reste, par sa propre liberté sur la nôtre, c'est-à-dire comme une personne sur des personnes, non comme une force sur des choses, et fondant entre lui et nous cette union par dessus et par delà la nature, qui est l'essence du surnaturel.

Qu'ils l'entendent bien ces théistes distraits et peu fidèles à leur principe : le miracle n'est pas un déploiement inutile de la puissance divine, il en est la manifestation logique. Un Dieu plus grand et plus haut que le monde, c'est déjà le premier des miracles ; attaquer la possibilité des autres, c'est ébranler la certitude du premier. Aussi, pour eux, il n'y a point de milieu entre nier Dieu ou lui reconnaître le droit de se montrer par des interventions qui donnent sa mesure. Un Dieu à qui on refuse le droit de faire des miracles, c'est un Dieu à qui on dénie le droit de se mouvoir et de par-

ler; ce n'est pas un Dieu, c'est une idole; et, parallèlement, un homme qui refuse d'entendre ce langage sublime de Dieu est un athée qui s'ignore ou qui se cache, non un homme religieux.

Le surnaturel est donc la seule religion logique; ajoutons qu'il est la seule religion garantie. Il y a, en effet, un surnaturel visible qui prouve celui qui ne l'est pas. Et, sous ce rapport, le surnaturel se sert en quelque sorte de gage à lui-même, car si, par ses mystères, il est la difficulté, par ses miracles il est la solution. Dieu, comme on l'a dit, est le miracle en puissance, le miracle est Dieu en action. Ainsi, dans le premier cas, c'est le surnaturel qui se cache; dans les autres, c'est le surnaturel qui se découvre; et tandis que quelques lettrés ne croient pas à l'Évangile par opposition à la présence du surnaturel, c'est bien plutôt s'il était absent qu'ils devraient cesser d'y croire.

Sans doute, la nature aurait dû suffire pour nous manifester son auteur. « Mais la nature, malgré la beauté « de ses spectacles, finit par sembler moins admirable, à « cause de l'habitude qu'on a de l'admirer (1). » D'ailleurs, les grandes scènes de la création ont plutôt servi, à une science corrompue, d'objections contre le Dieu créateur que de témoignage à sa gloire. C'est pourquoi, ajoute saint Augustin, Dieu fait éclater, en temps opportun, des œuvres supérieures à la nature, afin de frapper l'humanité par des coups, sinon plus grands, au moins plus étranges, et de donner de lui-même une démonstration qui ne soit, ni affaiblie par l'accoutumance, ni susceptible d'être obscurcie par la sophistique.

(1) Saint Aug., Saint Joann., comm.

Il est vrai que le miracle peut être contesté comme fait, mais il ne saurait l'être comme preuve ; et c'est parce que cette preuve est certaine que l'incrédulité s'acharne à diminuer la certitude du fait. De telles surprises sont la notification la plus authentique des gestes de Dieu au milieu de la création : nul autre que son auteur ne pourrait ainsi la modifier sans la détruire, car elle ressemble à certains chefs-d'œuvre compliqués, dont leurs inventeurs seuls savent démonter les ressorts sans les briser. De cette sorte, quand les esprits sont blasés sur les merveilles ordinaires de l'harmonie universelle, Dieu réveille l'attention par des variantes et des soubresauts inattendus. A l'heure, par exemple, où l'humanité, familiarisée avec les prodiges de cette loi : *Croissez et multipliez-vous,* la regarde comme le résultat d'une énergie naturelle, Dieu promulgue cette exception soudaine au cours ordinaire de la naissance et de la mort : *Lazare, sors du tombeau;* et ceux qui ne le voyaient plus dans le perpétuel miracle de la création, l'adorent dans le rare miracle d'une résurrection.

J'ai parlé du miracle de la création, et pourquoi est-il besoin de prouver les autres à ceux qui admettent celui-là ? Est-ce que le Dieu personnel, j'y reviens, n'est pas le premier miracle? Est-ce que la création n'est pas le second? Est-ce que la conservation n'est pas le troisième ? De quel droit vient-on nier les moindres en confessant les plus grands? Point d'objections à nous opposer au nom de la puissance ou plutôt de l'impuissance suprême. Les faits miraculeux auraient pu être établis comme la règle, les mouvements de la création étant immuables, non nécessaires; pourquoi ne pourraient-ils pas être ordonnés à titre d'exception? Évidemment il n'est pas plus difficile à Dieu de faire rétrograder le

soleil sur l'horizon que de l'y faire monter, de rendre la vie aux corps que de la leur donner, de communiquer la connaissance de l'avenir, par le don de prophétie, à l'intelligence, que d'y ressusciter le passé par les phénomènes de la mémoire. Aussi, « la question de savoir si « Dieu peut déroger aux lois qu'il a établies, serait « impie si elle n'était absurde. Ce serait faire trop d'hon- « neur à celui qui la résoudrait négativement que de le « punir, il faudrait l'enfermer (1). »

Point d'objection au nom de l'immutabilité souveraine. Dieu ayant prévu ses miracles en même temps que les lois qu'ils modifient, est aussi immuable en faisant ces miracles qu'en observant ces lois. Il est des philosophes spiritualistes qui proscrivent la prière comme demande, sous prétexte qu'elle implore de la bonté de Dieu un changement à des décrets qu'il ne peut rapporter, et qu'elle revient à la sollicitation d'un miracle. Je voudrais bien savoir si ces Messieurs négligent de faire appeler le médecin, en maladie, parce que le cours normal des arrêts divins ne peut être détourné par la science. Pourquoi la liberté de l'homme serait-elle plus impuissante dans l'ordre moral que dans l'ordre naturel ? En quoi son action est-elle plus contraire à l'immutabilité divine dans le premier cas que dans le second ? Non, non, Dieu a tout prévu, mais conditionnellement au libre concours de sa créature, par conséquent, se réservant d'arriver à un terme invariable par des chemins qui varient, c'est-à-dire, d'aboutir par une exception à la règle si nous le prions, par l'application de la règle si nous ne le prions pas. Ainsi, dans cette magnifique ordonnance qui com-

(1) J.-J. Rousseau.

prend les lois et les dérogations, le miracle n'est ni un changement, puisque Dieu, en l'opérant, agit conformément à ses éternelles prévoyances; ni une retouche, puisque, en modifiant la nature, il poursuit un dessein plus vaste auquel la nature elle-même est subordonnée comme instrument; ni une violation, car, au-dessus de toutes les lois, il en est une plus générale qui soumet la création dans son existence à l'auteur suprême, dans ses mouvements au suprême moteur, et dans sa fin à la fin de toutes choses. En dehors de cette économie, il n'y a de place que pour la fatalité musulmane. Mais nous aurions beau embrasser cette religion du désespoir, nous n'y pourrions vivre, car l'humanité n'a jamais compris que la perfection de Dieu lui ôtât le pouvoir de nous faire du bien. Et n'est-ce pas une preuve en faveur des miracles, que nous soyons toujours tentés de n'y pas croire, et que nous ayons toujours besoin d'en espérer ! !

Enfin, point d'objection au nom de la sagesse divine. C'est surtout par ces coups de maître, distribués çà et là dans les événements du monde, que Dieu atteste qu'il y met la main. Au contraire, la perpétuelle uniformité de ses rapports avec la nature tendrait à le faire confondre avec elle. Donc, ne retenez pas son bras, sous prétexte de sollicitude pour sa dignité; rien n'est plus digne de Dieu que de se prouver lui-même, en faisant acte de libre présence dans les mouvements de l'univers. N'allez pas l'enfouir pour jamais dans le suaire de ses propres ouvrages en lui disant : Ne remuez pas et nous croirons en vous. Vous le niez agissant, que serait-ce s'il était inerte? Encore une fois, place à la liberté de Dieu dans le gouvernement de sa création, car le jour où il sera le captif éternel des lois qu'il décréta, c'en sera fait de

sa sainte image et de sa religion dans l'âme de ses enfants.

« Avec la foi au miracle, dit un critique peu suspect,
« le secret de la vie divine sera perdu. Ah ! on parle
« beaucoup de spiritualisme chrétien, de religion de la
« conscience, et on semble même voir, dans l'abandon
« du miracle, un progrès de la religion ! Que ne puis-je
« dire avec assez de force combien l'expression intime de
« mon cœur proteste contre une telle opinion ! Quand je
« sens vaciller en moi la foi au miracle, je vois aussi
« l'image de mon Dieu s'affaiblir à mes regards ; il cesse
« peu à peu d'être pour moi le Dieu libre, vivant, le Dieu
« personnel, le Dieu avec lequel l'âme converse comme
« avec son ami, et ce saint dialogue une fois interrompu,
« que reste-il ? ..... Plus de ciel au-dessus de nos tê-
« tes. Ah ! soyez-en sûr, le naturel est la sphère naturelle
« de l'âme. C'est l'essence de la foi, de son espérance, de
« son amour (1). »

Que signifient ces actes de foi échappés à ceux qui ne croient plus ? Que le surnaturel est, en quelque manière, inévitable, et qu'on y revient par une pente du cœur quand on l'abjure par un crime de la raison, parce qu'il est la seule religion possible. Oui, le surnaturel, regardé par la philosophie négative comme un abaissement et un joug intolérable de la pensée, en est, au contraire, l'enchantement nécessaire; si bien que l'homme ne sait pas être religieux sans le surnaturel, et que l'histoire n'a pas vu d'exemple d'une religion exclusivement naturelle. La croyance au miracle est aussi an-

(1) Schérer. *Mélanges de critiques religieuses.*

cienne que le monde et aussi universelle que le genre humain. Chez les païens elle va jusqu'aux plus folles superstitions, et chez les incrédules jusqu'à la plus folle crédulité. N'a-t-on pas vu le dix-huitième siècle démolir les églises et trembler autour du baquet de Mesmer, et le dix-neuvième, après avoir essayé de *crever la voûte du ciel*, inaugurer par des tonnerres mystérieux et par des fantasmagories effrayantes les initiations des sociétés secrètes? Preuve que la propension de l'homme au surnaturel est plus forte que sa volonté, et qu'à peine l'a-t-il combattu au détriment de la foi, il se hâte de le rétablir au profit du fanatisme et des passions.

C'est donc à tort que la philosophie traite le surnaturel comme une sorte d'illusion anti-humaine. « C'est « précisément à quelque chose, non pas d'anti-humain, « mais de surhumain, que l'âme aspire, et c'est du « surnaturel qu'elle l'espère. Le monde fini tout entier, « avec tous ses faits et toutes ses lois, y compris « l'homme lui-même, ne suffit point à l'âme de l'homme, « elle veut avoir quelque chose de plus grand à con- « templer et à aimer. C'est de cette ambition suprême « et sublime que naît et se nourrit la religion.

« Quel que semble le vent du jour, c'est donc une « rude entreprise que l'abolition du surnaturel. La « croyance au surnaturel a été la source et demeure « le fond de toutes les religions. »

Quelle est cette solennelle voix ? Ce n'est pas celle d'une autorité catholique ; mais moins ce témoignage s'inspire de l'Église, plus il est imposant pour la négation, quand il conclut avec une sorte d'accent prophétique :

« Que ceux-là donc se désabusent qui se flattent de

« laisser encore des chrétiens, quand ils abolissent la « croyance au surnaturel. C'est la religion même en « général, et la religion chrétienne en particulier qu'ils « détruisent. Et, cependant, y a-t-on bien pensé? Se « figure-t-on ce que deviendraient les hommes et les « sociétés si la foi religieuse disparaissait réellement? « Je ne veux pas me répandre en complaintes mora« les et en pressentiments sinistres, mais je n'hésite « point à affirmer qu'il n'y a point d'imagination qui « puisse se représenter, avec une vérité suffisante, ce « qui arriverait en nous et autour de nous, si la place « qu'y tiennent les croyances chrétiennes se trouvait « tout à coup vide et leur empire anéanti (1). »

Au terme de ce développement, deux corollaires se dressent, comme des arguments insolubles, devant le naturalisme spiritualiste. Le premier renferme une question de principes. Comment cette école, qui ne veut pas admettre dans l'homme deux vies différentes, celle de la nature et celle de la surnature, peut-elle réfuter le matérialisme qui nie, pour les mêmes motifs, la double vie du corps et de l'esprit? Les modérés de la négation rejettent le surnaturel, sous prétexte que personne ne l'a vu ni touché; mais bientôt on retournera contre eux ce raisonnement imprévoyant. Dieu, l'âme, le monde moral, la religion naturelle elle-même, c'est-à-dire toutes les vérités impalpables, seront éliminées à leur tour, en vertu de telles fins de non-recevoir. Ainsi, le rationalisme spiritualiste des derniers cinquante ans était le précurseur logique du rationalisme positiviste de nos jours; et la même philosophie qui nous déli-

(1) Guizot. *Médit.* 1re série.

vra du sensualisme de Condillac y retombe, pour avoir vainement essayé de se tenir au-dessus, sans l'appui du surnaturel.

Le second corollaire renferme une question de prudence et de moralité. Quel frein donnera-t-on aux passions à la place du surnaturel ? Loin d'être incompatible avec le progrès, comme le prétendent des juges intéressés, il en est la condition indispensable ; il soulève les peuples au-dessus des horizons terrestres, il les emporte vers l'infini, et presque tout ce qu'ils font de grand, dans l'ordre de la vertu, ils l'accomplissent sous cette impulsion salutaire. Au contraire, une fois déchue des hauteurs du surnaturel, l'humanité ne fait qu'une courte station dans le naturalisme spiritualiste ; avant peu elle tombe, meurtrie et souillée, de ces régions idéales dans le gouffre du matérialisme, et, passant de celui des idées à celui des mœurs, on la voit, abêtie et mutilée en quelque sorte du côté de la tête et du cœur, tendre à s'absorber dans les sens. Que ne peut-on faire l'essai de cette école de barbarie ? Malheureusement, ou plutôt heureusement, on ne trouve pas d'exemple d'une civilisation dans laquelle le surnaturel, vrai ou faux, n'ait versé quelque bienfait. Le jour où les peuples deviendraient naturalistes, les philosophes effrayés de leur ouvrage cesseraient de l'être.

II

Le surnaturel est conforme aux exigences de la raison. Est-il en opposition avec la nature ? Il est vrai qu'il la domine, mais il ne lui est pas contraire. Si l'on envisage la nature sous ces deux aspects généraux, l'ordre physique

et l'ordre moral, elle est pour ainsi dire sympathique au surnaturel. Physiquement elle l'accepte comme une harmonie, et moralement comme un complément.

Oui, le surnaturel est une harmonie, quoique les apparences disent une dissonance. Sans doute, je ne proposerais pas cette idée à un adorateur de l'unité de substance, car la matière étant pour lui tout ce qui est, qui pourrait en modifier les évolutions? Et, d'ailleurs, si le monde renfermait la totalité de l'être, quel ordre pourrait résulter de ses perturbations? Mais la nature et le monde visible ne sont qu'une portion de l'être : il y a Dieu au-dessus, la liberté humaine à côté, et c'est le concours harmonique de ces trois agents qui forme l'harmonie générale. Les choses étant ainsi, quand la nature accomplit un mouvement dérogatoire à son mécanisme ordinaire, sous la pression d'une volonté divine sollicitée par la liberté humaine, il y a miracle, mais il n'y a point désordre; car ce désordre d'en bas est la condition d'un ordre plus haut; la dérogation à la loi particulière rentre dans les nécessités d'une loi plus étendue, et le Créateur remaniant son œuvre physique dans un but plus grand qu'elle, il compose une harmonie invisible avec les discordances de celles que nous contemplons. De cette sorte, les miracles sont, dans l'économie de la nature, ce que sont en musique les faux tons, qui contribuent à la perfection de certains accords.

Et n'alléguons pas l'inflexibilité des ressorts de la création à l'encontre des variantes sublimes que Dieu jette, parfois, au milieu du concert universel. Cette inflexibilité est constante, non nécessaire. Le Créateur était libre d'établir comme la règle ce qui est le miracle actuel, pourquoi ne le serait-il pas de faire jaillir le miracle

de la suspension momentanée de cette règle? Les lois qui régissent notre globe eussent pu être différentes de ce que nous les voyons; il y a des lois différentes, d'après les astronomes, dans d'autres planètes; il y en a eu, d'après la paléontologie, dans les univers antérieurs à celui-ci; il y en aura, d'après certains prophètes de la science, dans les générations d'un lointain avenir. Et Dieu ne saurait exercer ici, pour un but surnaturel, l'empire qu'on lui reconnaît ailleurs! Et, tandis que l'homme a la prétention d'opérer des révolutions dans l'œuvre divine, l'auteur de celle-ci aurait moins de droit et de pouvoir? Contradiction bizarre! Les penseurs de ce temps trouvent très-simple que la foudre, la tempête et la création tout entière leur obéissent, et ils ne comprennent pas la docilité de la nature quand ce n'est pas le génie qui lui commande, mais la vertu de l'homme servie par la toute-puissance de Dieu; et, cependant, quoi de plus légitime que cette émotion de la création, sous la double autorité de son roi et de son auteur?

Si la nature physique accepte le surnaturel comme une diversion harmonique, la nature morale l'appelle comme son complément. Ici s'impose à notre attention cette question préalable : Quelle est la notion dogmatique du surnaturel? Il importe de la bien dégager afin de la bien définir, et c'est pour mieux montrer en quoi le surnaturel consiste, que je commence par dire ce qu'il n'est pas.

Il n'est point le mystérieux, car l'ordre naturel a aussi ses mystères non moins incompris et non moins incompréhensibles que ceux de la religion.

Il n'est point le merveilleux, le spiritisme, par exemple, ou la démonologie; sans doute, tout cela sup-

pose des phénomènes et des forces en dehors du cours régulier de la nature, mais c'est une manifestation du surnaturel, non le surnaturel lui-même.

Enfin, il n'est point le miraculeux, au moins restreint à l'ordre physique. Il est vrai que le miracle ainsi entendu est un aspect et la signature divine du surnaturel, mais il n'en constitue point l'essence, le surnaturel étant, comme nous verrons bientôt, la réunion de plusieurs ordres de miracles.

Qu'est-ce donc que le surnaturel? Le voici d'une manière aussi sensible que le comportent les choses supérieures aux sens. Entre Dieu et l'homme il existe des rapports essentiels, émanant des droits de créateur qui sont en Dieu, et des devoirs de créature qui incombent à l'homme. De là, un commerce primordial établi, de l'un à l'autre, sous le nom de religion naturelle. Mais une telle religion étant insuffisante pour des motifs déjà énoncés, Dieu n'a-t-il pas ajouté à ces relations fondamentales une intimité plus élevée entre lui et le monde? La raison étant déjà, comme dit Leibnitz, une révélation naturelle dont Dieu est l'auteur, n'a-t-il pas achevé son ouvrage et notre éducation en nous dotant d'une seconde révélation qui est une sorte de raison surnaturelle? En un mot, après avoir fait de nous ses chefs-d'œuvre par voie de création, ne nous a-t-il pas constitués ses fils par voie d'adoption? Le naturalisme dit non, mais l'humanité répond oui, et cette conviction est justifiée par l'universalité et la perpétuité des religions surnaturelles.

D'après ces prémisses, le surnaturel n'est autre chose qu'une participation de l'humanité à des croyances, à des obligations, à une force et à des espérances supérieures à la nature. Dans le christianisme, les croyances

supra-naturelles sont la révélation; les obligations supra-naturelles sont les préceptes et les conseils évangéliques; la force supra-naturelle, c'est la grâce; l'espérance supra-naturelle, c'est la vision béatifique. Ces quatre prodiges forment l'économie de ce prodige générique, le surnaturel, et ils viennent se résumer en Jésus-Christ, qui est leur centre comme auteur de la foi, promulgateur de la loi, source de la grâce et médiateur de la vision céleste. En d'autres termes, la religion naturelle, c'est Dieu et l'humanité se connaissant, mais séparés par des abîmes incommensurables; le surnaturel, ce sont les cieux et la terre rapprochés, car c'est, entre ces deux extrêmes, le Dieu-Homme tendant une main à l'homme, une main à Dieu, et les rassemblant dans l'union ineffable de sa personnalité.

Après cette explication, je ne suis pas étonné si Pascal a écrit : « On ne connaît Dieu utilement que par Jésus-Christ. Sans Jésus-Christ, le monde ne subsisterait pas, car il faudrait ou qu'il fût détruit, ou qu'il fût un enfer (1). » Il est certain que Jésus-Christ est à la fois le point culminant d'où la vue se répand sur tout le panorama du surnaturel, et la fontaine d'où s'épanchent tous les bienfaits de la vie surnaturelle.

Le surnaturel, ainsi conçu, serait-il une tyrannie contre la nature? Il est plutôt son achèvement et sa glorieuse restauration. Sans doute, l'humanité à l'état d'innocence était constituée dans l'ordre surnaturel, mais celui-ci répare la chute quoique l'ayant devancée.

L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux,

et du fond de l'abîme, il mesure avec mélancolie les cimes

(1) *Pensées.*

où trôna son enfance, aspirant toujours à recouvrer cette patrie perdue. Or, c'est à l'aide du surnaturel que s'opère l'assomption de l'humanité vers ses grandeurs originelles. Action multiple qui se compose, pour ainsi dire, de quatre miracles. Et, à ce mot, que le scepticisme de mon lecteur ne me réponde pas qu'il n'y a plus de miracles! Il est vrai que les prodiges de l'ordre physique sont moins communs qu'autrefois, mais c'est parce que les motifs de crédibilité sont plus nombreux. La conversion du monde, qui est le plus étonnant miracle du christianisme, tient lieu de tous les autres aux yeux d'une raison attentive. Dieu fournissant à notre foi des secours proportionnés à ses difficultés, les premiers chrétiens voyaient beaucoup de prodiges parce qu'ils n'avaient pas vu l'accomplissement des prophéties, qui est un prodige *toujours subsistant* (1). Pour nous qui en sommes témoins, de plus grandes garanties seraient un éblouissement plutôt qu'une lumière.

Cela dit sur les miracles du passé, venons à ceux qui ne cessent jamais; et considérons, d'abord, le miracle des croyances surnaturelles :

C'est une vérité élémentaire que la raison seule est moralement incapable de fixer, sans mélange d'erreur, le code des vérités même naturelles. Eh bien, à cette lacune de la raison, le christianisme adapte une vision complémentaire, la foi, et, grâce aux clartés qui en jaillissent, la révélation se prouve par la splendeur de ses effets à ceux qui ne la reconnaissent point en elle-même. « Aujourd'hui le peuple est éclairé et ferme, là où les

(1) Pascal. *Pensées.*

« philosophes répondent en balbutiant, si bien qu'un « pasteur de village, avec ses instructions familières, fait « plus de vrais sages que n'en put faire Platon avec « toute la pompe de ses discours (1). » Vous donc qui demandez des miracles, ouvrez les yeux : le genre humain était aveugle et il voit : *Cæci vident!*

Considérez le miracle et le bienfait des obligations surnaturelles :

Il est des hauteurs, dans la vertu, où la nature toute seule ne monte pas, et des difficultés, dans le devoir, qu'elle supprime par l'impuissance de les vaincre. Seul, le surnaturel a pu produire certaines créations, à lui réservées. Au nombre de ces raretés évangéliques qui n'a compté l'humilité, la chasteté, la charité de la bienfaisance, de l'apostolat, du martyre, et enfin cette ascension suprême dans l'échelle de la moralité qui se nomme la sainteté! réalisation idéale de la perfection dont aucune philosophie ne donne ni la notion, ni la force! sublime Thabor de la grandeur morale, où l'homme ne se transfigure point sans un concours spécial de Dieu, car cet état est aussi surnaturel, pour qui tient compte de la corruption naturelle, que le serait celui d'un organisme affranchi des lois de la pesanteur et marchant dans les airs. Vous qui demandez des miracles, ouvrez-donc les yeux : le genre humain était lépreux et il est guéri : *Leprosi mundantur.*

Considérez le miracle et le bienfait de la force surnaturelle :

N'est-il pas avéré que la volonté humaine est naturellement incapable d'exécuter tout le bien auquel elle

(1) Frayssinous. *Conférences.*

aspire, et qu'elle fait parfois le mal, avec de stériles et incompréhensibles élans vers la vertu? « Le fait de l'im- « puissance de la raison et de la volonté, en théorie et en pratique, est certain et évident, » dit Bossuet. Mais voilà que le surnaturel vient prêter main forte à cette puissance défaillante ; il ajoute un moteur divin, la grâce, à l'énergie humaine réduite aux abois, et ce n'est que par cette force surnaturelle que l'homme triomphe de ses vices naturels. Placez-vous, en imagination, devant une bibliothèque de Bollandistes, et, comparant les saints du christianisme à ceux de Plutarque, c'est-à-dire l'humanité transfigurée par la grâce à l'humanité enflée par le stoïcisme, je vous défie d'oser nier les miracles, en présence de celui-ci, qui est présent au monde depuis dix-huit cents ans : le genre humain était boiteux et il marche : *Claudi ambulant.*

Enfin, considérez le miracle et le bienfait des espérances surnaturelles :

Rien de plus incertain pour la religion naturelle que notre destinée future. Rousseau, fatigué de n'apercevoir que le vide dans son éternité de déiste, s'écrie : « O philosophes, cessez de battre la campagne et dites-nous nettement ce que vous mettez à la place de l'enfer et du ciel (1)? » Le surnaturel dissipe ces nuages. Il nous montre l'homme sortant du sein de Dieu par la création, séparé de Dieu par le péché, ramené à Dieu par la rédemption, réuni à Dieu par un embrassement indissoluble, la glorification. Ainsi, notre destinée s'illumine et grandit d'un bout à l'autre, et ce besoin de voir la vérité essentielle, qui est, à la fois, le tourment et l'énigme

(1) *Emile,* t. III, p. 187.

de notre pèlerinage, trouvera son apaisement dans la possession définitive de Dieu. En d'autres termes, la même puissance qui faisait revivre ici-bas les âmes par la grâce, ranimera les corps pour les félicités de la gloire ; et les miracles s'enchaînant ainsi aux miracles, sur la tombe glorifiée du genre humain, comme aujourd'hui près des confessionnaux et des fonts du baptême, les anges chanteront : Les morts sont ressuscités : *Mortui resurgunt.*

En résumé, le surnaturel n'est pas en opposition avec la nature physique. Si un des hommes fossiles que l'on prétend avoir découvert dans les débris d'un monde inférieur à celui-ci avait entendu dire qu'un jour nous converserions d'un hémisphère à l'autre, par dessous les vagues de l'océan, il eût accueilli avec incrédulité l'annonce de la télégraphie électrique ! Reconnaissons donc à Dieu le pouvoir des miracles dont il nous a presque gratifiés, et ne faisons pas du surnaturel le synonyme de l'impossible. De son côté, la nature morale le reçoit comme son achèvement, au lieu de le repousser comme un hors-d'œuvre. La nature morale est une réalité souveraine, inéludable, que les naturalistes, accoutumés à ne rien voir au-delà de leurs faunes et de leurs flores, si souvent erronées, devraient bien ne pas omettre dans leurs classifications. Or, pour peu qu'on la consulte sur ce point, elle répond que le surnaturel ne la charge point d'un fardeau inutile, mais qu'il la termine ; qu'il n'est point pour elle une superfétation, mais un couronnement fortuné ; et le fils d'Adam qui n'a pas senti ces choses ignore son cœur autant que la religion.

III

Qu'importe, toutefois, que le surnaturel trouve grâce devant la raison et devant la nature, s'il est condamné par l'histoire. Or, la critique moderne lui a posé, comme autant de défis, une série de questions auxquelles il est sommé de répondre, sous peine de défaite. Et, d'abord, qui a vu le surnaturel? Supposé qu'il se rendît visible, qui pourrait le constater? Enfin, dans le cas où il serait constaté, qui pourrait distinguer le vrai du faux? La réfutation de ces objections insidieuses est toute dans le développement de ces trois affirmations : 1° Le surnaturel a été vu; 2° il peut être constaté; 3° il peut être discerné.

Spectacle vraiment curieux que la position relative de l'affirmation et de la négation par rapport à la question du surnaturel! L'affirmation dit, en montrant les annales de l'humanité : Le voilà, il parle, il agit, il passe et il repasse sous vos yeux depuis six mille ans. Il est aussi certain que les faits auxquels vous croyez le plus; ou il faut l'admettre, ou il faut nier toute l'histoire qui repose sur les mêmes garanties. Qu'avez-vous à alléguer contre ce fait? La négation répond : Je n'ai pas à le discuter, il n'est pas possible. De cette façon, le vieil axiome *ab actu ad posse valet consecutio* se trouve habilement éludé, au moyen d'un *a priori* qui prime toutes les preuves contraires ; la question n'est pas même examinée, elle

est préjugée au profit de la partie adverse; et quand celle-ci a décrété son droit de ne pas combattre, elle se proclame victorieuse.

Certes, il ne se peut concevoir plus d'outrecuidance, soit dans le peu de garanties que l'on donne, soit dans l'excès de garanties que l'on exige. Le surnaturel, qui est en possession d'une adhésion soixante fois séculaire, avait bien le droit de décliner l'obligation de faire la preuve; cependant, il la prend à sa charge. Comme Jésus, il se laisse en quelque sorte voir et palper par tous les disciples incrédules qui veulent bien l'approcher, et il s'entoure de confirmations testimoniales telles que, sur la dixième partie de ces garanties, on tiendrait pour incontestables les faits les plus inouïs de l'ordre naturel.

Consultez d'abord l'histoire du genre humain :

Ce n'est pas seulement au berceau des peuples que nous apparaît le merveilleux. A toutes les heures de leur vie, plus ou moins, on voit des prodiges se mêler à la trame de leur histoire. Toujours, on a cru à des interventions supérieures. Il n'est pas de siècle, ni de lieu, où la religion ne soit *positive*, c'est-à-dire composée de croyances et de pratiques qui supposent une révélation, et, partant, fondée sur un commerce vrai ou fabuleux du ciel avec la terre. « Partout où Dieu « est adoré, s'écrie un grand orateur, il l'est en vertu « d'une doctrine surnaturelle... Tournez les yeux où « vous voudrez, entrez dans tel temple qu'il vous « plaira, vous y trouverez au seuil même la prophétie « et le sacrement la prophétie qui est une parole de « Dieu contenant des vérités inaccessibles à la raison, « le sacrement qui est un acte doué par Dieu d'une

« efficacité supérieure à toutes les forces de la na-
« ture (1). »

Voilà donc une propension universelle et nécessaire de notre espèce. Sans doute, l'empire des agents surnaturels s'est amoindri, dans l'opinion populaire, à mesure que celui de la science s'est étendu; mais cet empire subsiste encore dans les individus et dans les peuples, quel que soit leur degré de culture et de civilisation; il ne peut finir qu'avec le monde auquel nous appartenons. Ainsi le veut la loi invariable de l'histoire. Et c'est seulement de nos jours que l'humanité se réveillerait d'un songe qui dure depuis sa naissance? Et ce phénomène, si permanent jusqu'à présent, serait destiné à passer avec le dix-neuvième siècle? Non, la nature est semblable aux fleuves qui emportent les digues qu'on leur oppose, mais qui ne remontent pas.

Consultez encore l'histoire du paganisme :

L'idolâtrie elle-même s'est établie et se soutient par des manifestations surnaturelles. Depuis le paradis terrestre, où la fausse révélation se mit en concurrence avec la vraie, la raison humaine marche entre les deux, toujours libre de son choix, mais, alors même qu'elle répudie la fausse, obligée de convenir que ses caractères n'en sont pas moins surhumains. Sans doute ces caractères ne sont qu'une contrefaçon du surnaturel, une contrefaçon, toutefois, qui en est la preuve, puisqu'elle est elle-même en dehors du cours de la nature. Rappelez-vous, par exemple, les évocations de la pythonisse de Saül, les prestiges des magiciens de

(1) Lacordaire. *Conférence* XXVI, t. 2.

Pharaon, les initiations de la théurgie et de la science cabalistique ; considérez que chaque religion de l'antiquité a ses dieux, ses trépieds et ses moyens d'entrer en communication avec les puissances invisibles ; enfin, constatez qu'il n'y a pas une idole qui n'ait sa vertu, ni un sanctuaire qui ne raconte ses miracles, et vous prendrez en pitié ceux qui veulent expliquer tous ces phénomènes, ou par des tours de jonglerie sacerdotale, ou par l'effet de certains breuvages excitants ?

Je conviens que le charlatanisme des prêtres dut tromper quelquefois la crédulité publique ; mais les oracles et les fausses divinités auraient-ils exercé une telle domination s'ils avaient toujours menti, et s'ils n'avaient point appuyé leur crédit par quelques prodiges réels ? On ne peut l'admettre quand on a le sens de l'histoire. D'ailleurs, le paganisme moderne témoigne du même fait. Les observateurs les moins superstitieux et les plus véridiques ont vu, dans les merveilles de certaines pagodes, de certains arbres enchantés et de certaines pratiques de l'idolâtrie indienne, des interventions évidemment extra-naturelles, car elles dépassent les forces de toute supercherie humaine. Et cette immixtion d'une puissance supérieure dans les cultes polythéistes ne serait qu'une fantasmagorie ? Mais, en ce cas, la méprise de six mille ans que l'on suppose, est un prodige aussi étonnant que le surnaturel que l'on rejette. Combien plus sage me paraît cette conclusion d'Arago : « Celui qui, en dehors des mathématiques pures, prononce le mot impossible, manque de prudence (1). »

(1) *Annuaire de* 1853.

Consultez l'histoire du christianisme :

« Félicitons-nous, écrivait le chancelier d'Aguesseau « à son fils, de ce que les miracles sur lesquels notre « foi repose sont des faits aussi avérés que les con- « quêtes d'Alexandre et la mort de César. » Le surnaturel chrétien est, en effet, si bien établi, que sa négation ruine toute certitude historique. Tissé, en quelque sorte, avec la trame de la chronique générale, sa suppression fait tomber, sur toute la ligne, les autres mailles du réseau traditionnel. Il y a plus, par un privilége unique, les miracles de l'Évangile et des Apôtres ont eu pour historiens des témoins oculaires qui sont morts à l'appui de leur affirmation. Ces témoins étaient trop nombreux et trop divers pour s'accorder sur un mensonge si compliqué ; ils n'étaient pas surtout assez fous pour sacrifier leur vie à leur mensonge. Dans tous les cas, il n'auraient pas trouvé, au lendemain de leur mensonge, douze millions de complices pour le soutenir jusqu'à la mort, ni les Pères de l'Église pour le défendre, ni dix-huit siècles de la civilisation la plus avancée pour leur servir de dupe. Et ce merveilleux qui, une fois anéanti par une critique pointilleuse dans l'histoire sacrée, se relève encore dans l'histoire profane ; ce surnaturel qui passe des livres du Nouveau Testament dans les annales de l'Église, si bien que celle-ci, étant formée sans préparation miraculeuse, serait un plus grand miracle que ceux que l'on veut nier, tout cela serait le résultat d'une fraude, constatée au siècle le plus éloigné de son origine ? Nous prouverons le contraire en son lieu ; pour le moment, j'atteste, contre la négation, l'invraisemblance de ses hypothèses.

Enfin consultez l'histoire contemporaine :

Le surnaturel ne se dérobe-t-il pas au grand jour

des modernes découvertes, et aurait-il besoin, pour s'accréditer, de l'obscurité des époques ignorantes?

J'en appelle d'abord à nos procès de canonisation. Un gentilhomme protestant, prenant communication, à Rome, des pièces justificatives en faveur de plusieurs miracles, s'écria : Si l'Église n'en recevait jamais que d'aussi bien prouvés, nous n'aurions aucune peine à y souscrire. Eh bien, répondit le prélat à qui il s'adressait, de tous ces miracles, qui vous semblent si avérés, aucun n'a été admis par la Congrégation des Rites, parce qu'elle ne les a pas trouvés suffisamment établis. Après de telles prémisses, hâtons-nous de dégager une conséquence : donc notre siècle lui-même assiste à des miracles, et à des miracles hors de toute contestation, puisque la canonisation des saints est un contrôle si sévère des faits surnaturels, et que peu de siècles furent aussi riches en canonisations que celui-ci.

J'en appelle aux effets du culte de Marie. Transportez-vous à Notre-Dame-des-Victoires, comptez ces nombreux *ex-voto;* de là, à Fourvière, comptez encore ; de là, à Notre-Dame-de-la-Garde et à Verdelais, comptez encore ; de là, enfin, dans tous les sanctuaires de l'univers consacrés à la mère de Dieu, comptez toujours, si vous le pouvez. Et, en présence de ces témoignages innombrables, perpétuels d'une intervention bienfaisante et prodigieuse au profit des misères humaines, intervention si frappante que, sur la déposition de neuf cents témoins de toute région, Pie VI institua la fête de Notre-Dame-des-Miracles, vous oseriez dire que ceux-ci, relégués exclusivement dans la légende, n'entrent point dans l'histoire du présent?

J'en appelle à tous les observateurs des phénomènes religieux. Qui n'a vu, parfois, certains résultats de la

prière scientifiquement inexplicables? Qui n'a surpris alors la science poussée à bout se jetant dans des explications absurdes, pour échapper au surnaturel? Et, cependant, ces guérisons opérées à Pibrac, au tombeau du curé d'Ars, en tant de pèlerinages divers, ne seraient qu'illusion de la part des uns et collusion de la part des autres? Et tous ces remercîments qui montent de la terre vers le ciel, et tous ces secours qu'on invoque du ciel sur la terre n'auraient que l'impossible pour objet et n'exprimeraient qu'une monomanie erronée et incorrigible de l'humanité?

Enfin, j'en appelle au merveilleux diabolique lui-même, car la médaille du surnaturel peut-être retournée : elle marque sur ses deux faces. L'âme humaine ayant un besoin invincible de correspondre avec le monde surnaturel, quand elle ne le hante point par la vraie révélation, s'y élève par la fausse; et notre siècle étant réfractaire à la première, en vertu d'une loi déjà énoncée, doit-être plus qu'un autre à la merci de la seconde. Je fais au charlatanisme et aux causes naturelles, non étudiées, la part qui leur revient dans certaines apparences merveilleuses, mais le mensonge historique ne détruira jamais l'histoire. Or, je le demande à l'histoire, qui n'a pas de parti pris, ces tables tournantes ou parlantes, ces *mediums* s'exprimant dans des langues qu'ils n'ont point apprises, ces guéridons tressaillant de joie ou de colère sous l'impression qu'on leur communique, tout ce que l'on a raconté des convulsionnaires de saint Médard, sur la religion du spiritisme, sur les esprits *frappeurs*, sur les esprits *visiteurs,* sur leurs *manifestations physiques ou historiques,* sur les mœurs et pratiques des démons ; en un mot, tant de faits prétendus naturels, restés sans explication

naturelle, tout cela ne répondrait à rien d'objectif? Non, cela prouve à ceux qui déclarent les miracles incroyables que l'humanité les croit toujours, et à ceux qui les déclarent impossibles qu'une puissance spéciale en fait sans cesse.

Ne vous écriez-donc pas, avec tant d'autres, si je voyais un miracle, je croirais. Des miracles! L'humanité en réclame et elle n'en veut pas!

« On dit qu'un miracle convertirait quand on ne le « voit pas, répond Pascal; les raisons vues de loin « paraissent borner notre vue; mais quand on y est « arrivé, on commence à voir encore au-delà; rien « n'arrête la volubilité de l'esprit : alors on dit il n'y « a point de règle qui n'ait quelque exception (1). » Et c'est pourquoi Notre-Seigneur, qui faisait d'assez grands miracles pour convaincre toutes les oppositions, disait de celle des Juifs : Quand Moïse lui-même ressusciterait, ils ne croiraient point. Pensez-vous que l'opposition des philosophes soit de meilleure composition? Écoutons l'aveu de J.-J. Rousseau : « Pour rien au monde « je ne voudrais être témoin de la résurrection d'un « mort; au lieu de me rendre crédule, j'aurais bien peur « que cela ne me rendît fou (2). » Comment triompher de ces sophistiques entêtements? Il faut les plaindre, non chercher à les vaincre, car Dieu, respectant en nous la liberté de la contradiction, peut faire des miracles, mais il ne peut nous obliger à les confesser. Du moins, sachons alors que si nous ne croyons pas, ce

(1) *Pensées.*
(2) *Lettres de la Montagne.*

n'est point parce que Dieu se cache, mais parce que, selon sa parole, *nous ne sommes pas de ses brebis* (1).

Supposée en nous l'intention sincère de confesser les miracles, y a-t-il possibilité de les constater ? Champ de bataille de beaucoup d'arguties anciennes et nouvelles! Toutefois elles n'obscurciront jamais ces principes de sens commun : s'il s'agit de miracles présents, nous les devons croire sur le témoignage de nos yeux, s'il s'agit de miracles passés, nous les devons accepter sur le témoignage de l'histoire, une fois qu'elle est reconnue pour véridique.

Et, pour cette constatation, nous avons des connaissances suffisantes. Ne prétextons pas, en effet, qu'afin d'être certain d'une dérogation aux lois de la nature, il faut connaître la totalité de ces lois. Il suffit de savoir que la nature se comporte d'une manière invariable dans tel ordre de faits déterminés. Si l'objection était fondée, la science ne pourrait jamais définir un ordre général de phénomènes, tant que l'ordre universel ne lui serait pas manifesté. Par conséquent, nous pouvons dire aux savants : Tel est votre droit de formuler une loi de la nature, tel est notre droit d'affirmer la dérogation à cette loi, et autant vous êtes assurés de ne vous point tromper en disant que la mort est une règle commune, autant nous le sommes en disant que la résurrection est une exception à cette règle.

L'inconnu ne saurait être appelé en témoignage contre le connu, et dès l'instant que vous êtes scientifiquement

(1) Jean, x, v, 25-26.

certains d'une série de faits, vous l'êtes qu'elle ne sera pas démentie par une autre. Ah! si l'on répudiait vos découvertes sous prétexte que les constatations d'aujourd'hui peuvent être démenties par celles de demain, vous répondriez que l'éventuel ne peut rien prouver contre le démontré, et que la science à venir élèvera son édifice sans changer ses fondements. S'il en est ainsi, vous êtes pris à votre propre sagesse. C'est parce que vous êtes certains que les eaux suivent nécessairement leur pente, que nous le sommes du prodige qui suspend leurs cours. Parce que vous êtes certains des lois de la pesanteur, nous le sommes qu'un corps humain tenu en l'air, sans support, est une exception à ces lois. Enfin, parce que vous êtes certains que les morts ne reviennent pas, nous le sommes qu'il y a une action divine dans la seconde vie de ceux qui reviennent. Ainsi la science se détruit elle-même par les arguments qu'elle emploie contre nous, et nos certitudes ont en ceci les mêmes bases que les siennes.

Pour la constatation du miracle, nous avons encore des motifs de conviction suffisants. Etrange paradoxe, de prétendre que la certitude d'une loi de la nature primant celle de la dérogation, celle-ci ne saurait être certifiée par un témoignage suffisant. La dérogation étant dûment constatée, elle devient aussi indubitable que la loi elle-même. La nature, en effet, dépose dans le premier cas ; elle dépose avec plus d'autorité dans le second ; car, que la nature physique soit modifiée au profit des âmes, c'est un miracle raisonnable ; mais que la nature morale soit bouleversée au point que l'homme cesse d'être certain même de ce qu'il voit, c'est un miracle impossible, puisqu'il implique la négation de la raison de l'homme et de celle de Dieu.

Donc, ne nous en laissons point imposer par ce tour de sophistique bien connu : « Tout Paris viendrait me dire

« qu'un mort est ressuscité à Passy, je n'en croirais rien ; « il est plus possible que tout Paris se trompe, qu'il « ne l'est qu'un mort ressuscite (1). » Qu'est-ce à dire, si cela dit quelque chose? Que quinze cent mille témoins ayant vu, dans la même minute, Lazare au tombeau, exhalant l'infection d'un mort de quatre jours, et Lazare sortant du tombeau avec tout l'éclat d'une vie florissante, ne mériteraient point créance? Mais si tant de spectateurs, différents par l'éducation et par les intérêts, ont cru contempler ce qui n'était pas, et toucher ce qu'ils ne touchaient pas, il y a là autant de dérogations à la nature que de témoins; et, pour rejeter le miracle d'une résurrection, on admet quinze cent mille miracles d'hallucination.

Et soyez en garde contre cette justification paradoxale du même principe : que pour croire des faits surnaturels, il faudrait en avoir des raisons surnaturelles. Sans doute, le *comment* des faits surnaturels ne peut être expliqué que par une connaissance surnaturelle, mais l'existence de ces faits tombe sous le témoignage naturel, comme tous les événements de l'histoire. La preuve du miracle reste donc surnaturelle du côté de Dieu qui en est le sujet, mais naturelle du côté de l'homme qui en est l'objet, car elle ne s'adapte que par ses aspects finis à l'esprit humain qui est fini lui-même. En d'autres termes, la preuve du miracle en est l'explication par rapport à la pensée divine ; elle n'en peut être que l'attestation par rapport à la pensée humaine. Ériger en principe que le surnaturel ne saurait être cru sans moyen de contrôle surnaturel, et, partant, qu'il faudra sans cesse un miracle subséquent pour garan-

(1) *Lettres de la Montagne.*

tir le miracle précédent, c'est à la fois demander à Dieu de faire ordinairement les choses extraordinaires, et condamner l'homme à poursuivre incessamment la vérité dans un cercle vicieux, puisqu'il verra toujours le miracle sous ses yeux, sans le pouvoir jamais appréhender dans sa créance.

Enfin, nous avons, dans cette affirmation, des garanties suffisantes. Quelques-uns requièrent, pour la constatation du miracle envisagé comme dérogation aux lois de la nature, la connaissance de toutes ces lois. Nous avons vu qu'il suffit de connaître la loi à laquelle il est dérogé. Quelques autres requièrent, pour la constatation du miracle pris comme fait surnaturel, des moyens de vérification surnaturels. Nous avons vu que, s'il faut une intelligence supérieure à la nature pour le comprendre, il suffit du témoignage naturel pour l'attester, parce que, si la *chose* se passe au-dessus de la raison, le *fait* tombe sous les sens. Maintenant, voici de récents antagonistes qui exigent, pour arriver à la même certitude, des garanties scientifiques; de telle sorte qu'en dehors de l'Institut de France ou du siége de ses commissions, il faudra écrire partout ce distique fameux :

.... Défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Oui, on veut des commissions pour inspecter les œuvres divines, et pour regarder, en quelque sorte, dans les mains de la toute-puissance si elle ne tient point, en agissant, des instruments de falsification.

Mais, d'abord, nous l'avons vu, cette commission existe à Rome. Devant elle, les plaidoiries du naturalisme contre les faits surnaturels sont écoutées; à son tribunal, la science a ses avocats tout aussi bien que la religion; et l'Église n'admet un miracle qu'après dix

ans de débats contradictoires, poursuivis devant le jury le plus consciencieux qui puisse être imaginé. Que sont, en comparaison, ces commissions scientifiques, où, quand les intérêts et les passions ne sont pas en jeu, un membre parle, deux écoutent, quatre sont absents, et tous signent de confiance; et où, quand les intérêts et les passions sont de la partie, il faut d'incroyables efforts et des siècles pour rallier quelques esprits à l'évidence. Je puis ajouter que cette commission a toujours existé. Pensez-vous qu'avant la création de l'Institut, l'humanité ne put se rendre un compte certain des miracles? Les foules n'ont-elles pas, pour certifier les faits sensibles, la même autorité que les docteurs et les licenciés? Vous qui demandez des enquêtes quand on vous demande des actes de bons sens, voulez-vous savoir quelles ont été les commissions instituées par Dieu dans le passé, afin de juger de ses interventions? Pour les miracles de Moïse, ce fut la cour d'Égypte et tout le peuple Juif; pour ceux d'Élie, la cour d'Achab et les prêtres de Baal; pour ceux de Daniel, la cour de Perse et les ministres de Balthasar; pour ceux de Jésus-Christ, tout le monde moderne, qui possède mieux que des diplômes en garantie de son affirmation, puisqu'il a, comme preuve du merveilleux évangélique, les merveilles de sa civilisation. Après cela, pouvait-on exiger des congrès de chimistes, de physiologistes et de critiques dans des siècles où ces sciences n'existaient même pas? Est-ce que Dieu devait attendre, pour faire des miracles, et le monde pour les croire, que Napoléon eût fondé les cinq académies? Les douze Apôtres, versant leur sang pour attester qu'ils ont vu Jésus-Christ tour à tour vivant, mort et ressuscité, et le persuadant à l'univers, n'ont-ils pas au moins

l'autorité de douze commissaires pensionnés par l'État? Aussi, quand la critique vient me dire que jusqu'ici il n'y a pas eu de miracle scientifiquement constaté, je me demande si elle songe ou si elle raille, et, adjurant contre elle les siècles, les martyrs, les saints, le Thabor, le Calvaire, le mont des Oliviers, tous les souvenirs chrétiens en un mot, je lui réponds : La vengeance du surnaturel contre vous, c'est que vous ne pouvez attenter à sa vérité historique, sans compromettre votre honneur scientifique.

La fameuse commission existe donc, et elle a existé telle que la raison la réclame, ajoutons qu'elle ne peut exister telle que le rationalisme ose la réclamer. Ces messieurs voudraient que le thaumaturge vînt prendre leurs ordres avant de faire le miracle, alors que Dieu ne fait le miracle que pour imposer les siens? Ils prescriraient à Dieu leur heure et leur jour! Ils nommeraient ses juges et ils lui assigneraient le théâtre, les conditions et les limites de son opération! Mais si le prodige ne se fait pas chez eux, il n'aura point de valeur? Et s'il a l'Europe pour témoin, non un petit congrès de savants, il ne sera point scientifique? Et s'il obtient la foi de mille adhérents plus savants encore que les arbitres officiels auxquels on voudrait le soumettre, cela ne comptera pas? Et si, après une première épreuve, tous les arbitres ne sont pas convaincus, Dieu devra indéfiniment recommencer jusqu'à ce qu'ils soient tous renversés par l'évidence, sous peine, pour Dieu, de n'avoir point l'unanimité des voix au procès-verbal? Et, enfin, l'humanité devra attendre à la porte de ce petit concile que l'on décide de ses destinées par procuration, sans qu'elle ait même le droit de vote en si capitale dé-

libération! En vérité, je ne sais ce qui me domine, à cette idée, de la pitié ou de la révolte? Sommer Dieu de monter sur les tréteaux dressés par une science impie pour qu'il ait à s'exhiber devant elle, et prostituer ainsi l'exercice de la puissance divine pour l'amusement de l'esprit humain, ce n'est plus de la discussion, c'est du délire, ce n'est plus chercher la vérité, c'est lui insulter.

Le surnatuel a été vu, il peut être constaté, montrons qu'il peut être discerné. Il y a, dans le monde, deux contrefaçons du surnaturel divin, avec lesquelles il court la chance d'être confondu, et desquelles il importe de le distinguer. La première est le surnaturel prestigieux, ou la manifestation inexpliquée de certaines forces cachées de la nature.

Que les démons existent, c'est-à-dire qu'en punition du plus criminel abus de la liberté qui puisse être commis, ces grands coupables aient été à jamais détournés du bien qu'ils ont volontairement fui, et voués au mal qu'ils ont volontairement embrassé; que non contents d'aimer le mal ils y poussent le monde, par haine de son auteur et de la justice qui les châtie; que, dégagés de la matière et agissant avec la rapidité des esprits, ils exercent sur la création un empire supérieur à tout pouvoir naturel; que Dieu souffre cette lutte, sans lui permettre de prévaloir, et qu'il en ait fait à la fois la condition de notre moralisation, après nous avoir armés pour notre défense, et la condition de sa propre gloire en dégageant l'ordre moral du désordre apparent d'un tel antagonisme, c'est là un do-

gme à tout instant justifié par des phénomènes indéniables (1).

Le démon peut donc opérer certaines révolutions dans la nature, mais qu'elle sera la marque de ce supra-naturel de faux aloi? Elle ressortira de l'application d'un principe bien simple. *Les effets participent à la nature de la cause.* Par conséquent, telle est la cause des miracles, tels sont les miracles eux-mêmes, et ceux-ci sont toujours spécifiés et estampillés, en quelque sorte, par la ressemblance de leur auteur.

Donc, le démon n'imprimera jamais la beauté morale à ses miracles, parce qu'il ne la possède pas, et tandis que ceux de Dieu commandent le respect par la grandeur qui les entoure et par les vertus qu'ils inspirent, ceux de satan sont reconnaissables au ridicule qui souvent les caractérise, à la puérilité qui les dégrade, et à la corruption qu'ils cautionnent ou qu'ils fomentent.

Donc, le démon n'imprimera jamais la bonté à ses miracles, parce qu'il ne la possède pas, et, tandis que ceux de Dieu sont bienfaisants et subjuguent comme la manifestation d'un amour infini, ceux de satan sont souvent nuisibles, et l'expression d'une puissance haineuse qui se délecte dans le mal.

Donc, le démon n'imprimera jamais le sceau de la vérité à ses miracles, parce qu'il est le père du mensonge ; et s'il se transforme, un instant, en ange de lumière par des paroles ou par des actes conformes à l'Evangile, c'est pour mieux cacher l'irréconciliable guerre qu'il lui fait. Et, ici, ne m'objectez point qu'après avoir

(1) Voyez les œuvres de M. de Mirville. *Des Esprits*, etc.

prouvé la vérité par les miracles, nous prouvons les miracles par notre vérité. Les miracles de l'Eglise étant toujours plus grands que ceux qui leur sont opposés, « le schisme et l'héresie, sont plus marqués d'erreurs « que leur miracle n'est marqué de vérité ; voilà pour« quoi, s'il y avait miracles contre miracles, ceux de « l'Église étant premiers et plus grands, il faudrait tou« jours la croire contre les miracles. Entre deux au« torités, c'est la principale qui discerne (1). »

Donc, le démon n'imprimera jamais le caractère de la puissance suprême à ses œuvres, parce que, s'il surpasse l'homme par son empire, il ne saurait égaler Dieu. C'est pourquoi, au satanisme les perturbations inférieures de l'ordre naturel ; à Dieu seul ces actes d'autorité souveraine tels que donner la vie, ressusciter les morts, changer la substance des choses, prophétiser l'avenir.

Donc, le démon n'aura jamais pour ministres des saints honorés des respects de la postérité; et tandis que les instruments des miracles divins apparaissent comme les modèles et l'idéal de la pureté morale, les instruments du miracle diabolique, depuis Simon le magicien et Appollonius de Thyane, jusques aux *mediums* et aux pythonisses du spiritisme, sont un type mystérieux, mélange équivoque de voyant et de jongleur, et causant au monde plus de frayeur ou de défiance que d'estime. Enfin, ne semble-t-il pas que l'on ait tout dit sur le parallèle en question, quand on a pu ainsi marquer la différence des causes par celle des effets. Aux miracles divins, les gloires de la civilisation chré-

(1) Pascal. *Pensées*,

tienne; aux prestiges de Satan, les stupides abominations de la barbarie païenne. Aux uns, les progrès de notre dernière exposition; aux autres, le routinier entêtement des bords du Gange et de l'Indus; regardez et choisissez.

Après les prestiges de l'enfer, ceux de la science cherchent aussi à capter nos suffrages, moins dans le but de se faire passer pour divins, que de faire croire que les prodiges divins ne le sont pas. Il est, dit-on, certaines forces inconnues de la nature qui, sollicitées par un agent spécial, produisent l'apparence du surnaturel. Ces forces disciplinées, classées et ramenées à un principe générique, forment cette branche spéciale des études de notre siècle, désignée sous le nom de magnétisme. D'après cette doctrine, les corps sont plongés dans un fluide universel par lequel ils communiquent; et ce fluide, mis en mouvement par la volonté de certains opérateurs, produit des effets insolites, soit dans les objets matériels qu'il semble animer en les chargeant de ses effluves, soit dans les organismes humains qu'il transforme quand ils servent de véhicule à sa transmission. Sur un tel énoncé, tout esprit raisonnable peut tirer sa conclusion. Cependant, faisons violence à notre sentiment moral en rapprochant l'action divine de cette prestidigitation suspecte, que le lecteur me pardonne si, pour lui épargner des méprises, j'ose comparer le thaumaturge au magnétiseur.

Quelle différence dans l'hygiène préparatoire! Le magnétiseur est astreint au régime tonique et à la bonne chère, pour conserver la domination de l'énergie musculaire sur ses frêles patients; le thaumaturge, tire de l'exténuation produite par la pénitence et des affaiblis-

sements de la matière en lui-même, la force divine de lui commander dans les autres.

Quelle différence dans les sujets de l'opération ? Le magnétiseur n'agit que sur des sujets choisis, donnant prise à la supercherie par une sorte de compérage concerté d'avance, ou sur des sujets impressionnables donnant prise au fluide par des dispositions cataleptiques. Le thaumaturge prend le premier malade venu, sourd ou aveugle, paralytique ou lépreux, peuple ou simple individu, en lui disant : Je le veux, soyez guéri ; et son commandement est exécuté : *Volo mundare*.

Quelle différence dans les théâtres de l'action? Le magnétiseur a besoin d'un auditoire sympathique pour que son rayonnement fluidique ne soit pas contrarié, ce qui revient à dire qu'il ne convertit guère que ceux qui croient d'avance. Le thaumaturge fait éclater sa puissance au sommet des montagnes, aux bords des lacs, sur les flots de la mer, sur les places publiques, et même à la face des pharisiens qui complotent sa mort, parce qu'il a pour mission, non d'amuser ses adhérents, mais de convaincre ceux qui ne croient pas.

Quelle différence dans le mode de leurs procédés? Le magnétiseur pratique des passes somnifères et se fatigue à dégager de lui-même une vertu physique, sujette à mille vicissitudes et à mille avortements; le thaumaturge agit en vertu d'une puissance interne, et, sans apprêts, sans excitation névralgique, sans expériences manquées, il dit d'un malade absent : C'est maintenant qu'il est guéri ; et le fils du centurion se lève de son lit d'agonie.

Enfin, quelle différence surtout dans les effets produits? A quoi se réduisent, en définitive, les miracles du magnétisme ? A quelques phénomènes de divination

ou de seconde vue, dans lesquels la part de la vérité n'a jamais été clairement démêlée de celle du charlatanisme. Donc il n'est pas possible, sans abdiquer bon sens et justice, de mettre les découvertes appelées miracles de la science en concurrence avec les miracles surnaturels. Dites à la physique de s'essayer à suspendre le cours du soleil, à la médecine de nourrir avec cinq pains cinq mille personnes affamées, à la chimie de guérir les aveugles avec un peu de poussière délayée dans un peu de salive, enfin à la physiologie d'arrêter les morts sur le chemin du cimetière pour les ressusciter, et alors nous consentirons à regarder les savants comme les vrais thaumaturges de l'univers. Mais, en attendant, qu'ils se résignent à adorer la puissance suprême sans prétendre rivaliser avec elle, car les savants qui visent au prodige, comme Satan lui-même, ne sont que les faussaires de l'œuvre de Dieu.

On vient de le voir, l'ordre surnaturel est en nous un accroissement de la raison par les visions de la foi, de la moralité par l'accomplissement de la loi, de la force par le secours de la grâce, du sentiment par l'espérance de l'infini; en sorte qu'il renferme les titres de noblesse et l'apologie de notre croyance. On a tout dit, en effet, contre le naturalisme, quand on a pu dire qu'il nous diminue, tandis que la foi nous dilate, ce qui revient à cette assertion d'un contemporain : supprimer le surnaturel, c'est décapiter l'humanité, et, au contraire, le règne du surnaturel, c'est l'agrandissement des individus et des nations dans et par le Christ.

Croissons en ce sens ineffable; et, pour que la greffe divine de Jésus-Christ puisse être entée sur notre coupable misère, c'est-à-dire pour que la nature soit

digne en nous de cette addition sublime du surnaturel, préparons la base à recevoir les gloires de son faîte. A cette fin, purifions la nature de ses égoïsmes, et faisons le bien pour mériter de voir le vrai; ce furent les aumônes et les oraisons du centurion Corneille qui lui attirèrent la salutaire visite de saint Pierre. Purifions la nature de tous ces amours-propres d'esprit et de position auxquels Dieu n'aime point à se communiquer; la porte qui conduit aux saintes révélations est basse comme l'entrée du ciel, et les intelligences altières n'y passent pas. Enfin, purifions la nature de ses souillures, et bientôt le surnaturel viendra se surajouter à ces assises devenues dignes de le porter, car il y a un sens profond dans la parole de Bossuet : « Nettoyez à Dieu son temple et il y fera sa rentrée; » et dans cette autre de l'Evangile : *Je me suis lavé et j'ai vu* (1). Par de tels sacrifices, l'homme coopère à la naissance, dans son âme, de cette lumière divine : la foi. Faculté double, tenant en même temps de la nature par la raison, de la surnature par la grâce, et qui, les unissant en nous comme en elle-même, devient le moyen de communication logique, et une sorte d'échelle proportionnée de l'un à l'autre de ces mondes (2).

(1) Jean, IX; 11.

(2) Voir le P. Félix et le P. Matignon, *Du surnaturel*, de la Luzerne, M. A. Nicolas, M. l'abbé Besson, *Des miracles*.

CHAPITRE VII.

Pluralité des religions, vérité d'une seule religion.

Le surnaturel est une réalité conforme aux exigences de la raison, aux vœux de la nature, aux attestations de l'histoire. La raison s'y attache comme à la seule religion logique, à la seule religion garantie, à la seule religion possible. La nature le désire parce qu'il forme une diversion harmonique dans son économie physique et qu'il parfait son économie morale. Enfin l'histoire l'a vu, constaté, discerné avec certitude, et, pour le révoquer en doute, il faut sacrifier à des répugnances théoriques, l'évidence pratique et les témoignages de l'expérience.

Mais il y a tant de religions surnaturelles ! Que penser de cette diversité ? Au dire de quelques-uns, toutes sont bonnes ; selon quelques autres, toutes sont mauvaises ; quelle que soit celle de ces opinions extrêmes que l'on embrasse, la conclusion est la même, c'est qu'aucune religion n'est vraie. Faut-il se résigner à une telle concession ?

Voici un grand péril des peuples arrivés à la maturité. L'expérience des choses de la vie, quand elle

est séparée de l'étude, n'est pas toujours une lumière certaine pour l'orientation de notre foi religieuse. A force de nous montrer les hommes et les événements sous leurs aspects multiples, l'expérience relâche notre esprit en l'élargissant; elle émousse les angles saillants de nos convictions à des contacts si divers; elle intimide et paralyse la vigueur de nos affirmations par le frottement perpétuel du pour et du contre inhérents aux choses humaines, et elle nous communique une indulgence voisine du scepticisme.

Combien de touristes sont devenus libres penseurs en quittant leur pays natal! Chemin faisant, ils rencontrent, sur leurs pas, beaucoup de religions et beaucoup d'hommes de religions diverses. Ils découvrent un peu de bien dans les cultes faux, un peu de mal parmi les sectateurs du vrai; partout, quoiqu'à différents degrés, les trois vertus théologales, partout les sept péchés capitaux. A cette vue, leurs conclusions viennent se résoudre dans de complaisantes formules de tolérance, et il n'est pas rare qu'en amassant des richesses à l'autre bout du monde, ils y perdent leur Dieu.

Aujourd'hui, l'habitude et la facilité des grandes traversées a multiplié les occasions d'une telle erreur. Combien de marins qui, après avoir mis le pied dans une pagode ou dans une mosquée, croient avoir, sur le génie religieux de l'humanité, des idées plus vastes que celles de Bossuet. « Plusieurs, dit Labruyère, achèvent de se « corrompre par de longs voyages et perdent le peu « de religion qui leur restait : ils voient, de jour à « autre, un nouveau culte, diverses mœurs, diverses « cérémonies, ils ressemblent à ceux qui entrent dans « les magasins, indéterminés sur le choix des étoffe

« qu'ils veulent acheter : le grand nombre de celles
« qu'on leur montre les rend plus indifférents, elle
« ont chacune leur agrément et leur bienséance, ils
« ne se fixent point, et ils sortent sans faire em-
« plette (1). »

Pour emprunter le style prime-sautier de Labruyère, voilà une emplette que je veux que vous fassiez durant cette lecture. Je montrerai donc que *la pluralité des religions ne prouve point qu'il n'y en ait pas une seule de vraie.*

Et, d'autre part, je n'ignore pas qu'après dix-huit siècles de propagande chrétienne, il reste encore, sur le globe, six cent millions de païens; que le seul empereur de la Chine tient ici-bas, sous son sceptre, plus de sujets que Notre-Seigneur Jésus-Christ; enfin, que les schismatiques, les hérétiques et les infidèles forment une population supérieure à celle du corps de l'Église; d'où il suit que, si une religion est vraie, à l'exclusion des autres, les quatre cinquièmes de l'humanité sont jetés en enfer pour le seul grief de n'être pas nés sous une latitude catholique. Que devient la justice de Dieu dans une telle hypothèse? N'y aurait-il pas plus de piété à maintenir la notion de Dieu, en sacrifiant les religions, qu'à affirmer la vérité d'une religion en compromettant la justice de Dieu? Voilà bien des malentendus à dissiper et des vérités, en apparence contradictoires, à concilier. Nous y parviendrons par une exposition franche et lumineuse de cette seconde partie de notre sujet. *La vérité d'une seule religion ne prouve point que Dieu soit injuste envers ceux qui ne la connaissent pas.*

(1) *Caractères.*

I

Les religions fausses attestent l'existence et l'excellence de la vraie, comme la fausse monnaie prouve le prix de l'or. Tout ce que Dieu a fait de grand subit les contrefaçons de l'homme; et on peut même dire que Dieu a été l'être le plus défiguré par ces contrefaçons. Mais, de même que les faux dieux témoignent indirectement de la vérité d'un Dieu, les diverses religions nous garantissent qu'il y en a une de vraie, dont elles sont une altération plus ou moins accentuée. Ici, pour bien établir ma thèse, je n'aurais qu'à reproduire un livre fameux contre l'indifférence. Livre si bien fait, malgré ses déclamations et ses longueurs, que son auteur, en vingt années d'apostasie, n'a pu le réfuter. Mais, au lieu d'enfermer les adversaires dans ces savantes lignes de circonvallation, je préfère leur montrer, par des considérations obvies, que l'honneur de Dieu, la moralité de l'homme et le sort des peuples sont intéressés dans la vérité de ce programme : un seul Dieu, une seule foi, un seul baptême. De telle sorte, qu'en adressant à toutes les religions les mêmes respects, non-seulement on les traite avec le même mépris, mais on pose le principe de la plus néfaste confusion.

Et, d'abord, l'honneur de Dieu nous oblige de reconnaître la vérité d'une religion, car nous ne pouvons nier ce dogme sans obscurcir, sur la terre, la notion du bien et du mal. Quand se trouvent en présence des religions diverses enseignant, l'une le pour, les autres

le contre, partant, l'une le vrai, les autres le faux, soutenir que Dieu, la vérité par essence, n'est pas plus intéressé en faveur de la première que des secondes, c'est nier Dieu et la vérité. C'est nier la vérité, parce que, si la vérité existe, des religions opposées ne peuvent être également vraies. C'est nier Dieu, parce que, si Dieu existe, des religions qui ne sont pas également vraies ne peuvent lui être également agréables. Il faudrait donc proclamer, avec plus de circonspection, l'égalité absolue des religions. Cette égalité, qui peut avoir sa raison d'être devant la loi, est absurde devant la conscience individuelle aussi bien que devant la logique. L'auteur d'*Emile* l'a dit en termes formels : « Parmi tant de religions qui s'excluent, une seule est la bonne, si tant est qu'une le soit (1). »

De nos jours, nos habitudes de tolérance civile engendrent les jugements les plus erronés en théologie. L'Etat peut avoir ses motifs de rester indifférent à l'égard de toutes les religions; un particulier est tenu d'être plus exclusif. L'homme public a le droit d'appliquer, au for extérieur, un principe athée; mais il n'a point le droit de l'être en son for intérieur. Et cependant, pratiquement parlant, combien de matérialistes de la jurisprudence laissent à la loi le soin de former leur conscience, et, par le seul fait que la religion d'Etat est abolie, concluent que l'homme privé est dispensé de choisir la sienne ! Je ne viens pas récriminer contre notre législation, mais laissez-moi vous dire seulement qu'après avoir honoré tous les cultes dans votre vie sociale, vous devez au vôtre un acte de foi et des

(1) Tom. III, p. 118.

hommages réservés. Laissez-moi surtout vous faire observer que nul ne peut se soustraire à cette obligation au nom de sa culture intellectuelle ; car, de même que vous soumettez toutes les religions à l'égalité devant la loi, la raison vous soumet à l'égalité devant la religion ; et, puisque vous avez abdiqué, en 89, vos priviléges avec enthousiasme, ne cherchez point à conserver le plus exorbitant de tous, celui de n'avoir point de Dieu, tandis que le peuple en a toujours eu et en aura toujours un.

La vérité d'une religion est un dogme nécessaire pour l'honneur de Dieu et aussi pour la moralité de l'homme. Ne nous y trompons pas, ceux qui adressent à toutes les religions les mêmes politesses sont ceux qui n'en veulent suivre aucune. Ils les honorent en général, pour être dispensés de rechercher la vraie en particulier. Sans doute, on comprend que l'homme ne soit obligé envers Dieu qu'à proportion de sa connaissance ; mais que dire de celui qui agit contre sa connaissance, c'est-à-dire contre la religion qu'il estime au moins la plus raisonnable, et cela sous prétexte qu'il ne partage pas cette connaissance avec toute l'humanité ! Il y a beaucoup de religions, donc je n'en professerai aucune, dit l'indifférent ; il y a beaucoup de religions, donc chacun sera jugé sur les enseignements de la sienne, répond la conscience morale. Ainsi, le mahométan et le païen qui accomplissent, de bonne foi, la loi naturelle telle qu'elle leur est connue, errent sans être coupables. Mais le chrétien qui, du spectacle de tant d'autres hommes fidèles à leur religion, conclut uniquement qu'il peut ne tenir aucun compte de la sienne, descend par la moralité au-dessous de l'infidèle : *Est infideli deterior.*

« Il n'y a que deux sortes d'hommes raisonnables, dit « Pascal, ou bien « ceux qui aiment Dieu de tout leur « cœur parce qu'ils le connaissent, ou bien ceux qui le « cherchent de tout leur cœur parce qu'ils ne le con- « naissent pas (1). » Mais combien de libres penseurs préfèrent déclarer, *a priori*, la vraie religion introuvable, que se donner la peine de la trouver ?

On ferait bien son emplette, comme dit Labruyère, mais on n'a pas le temps de fixer son choix. Cependant, il s'agit de savoir si ce choix n'était pas assez grave pour mériter qu'on s'en donnât la peine. Quant à moi, je suis honteux, pour ma raison et pour mon espèce, de la légèreté avec laquelle je voîs éluder de telles questions. Qui a consacré à la grande emplette autant de temps qu'à ses examens de l'école polytechnique, ou à ses thèses de la licence et du doctorat ? Aussi, en ce qui concerne la première science de la vie, on s'entête dans les méprises, on meurt dans les malentendus, et c'est pour excuser cette incurie inexcusable que l'on traite tous les cultes comme des énigmes inextricables, parmi lesquelles il est fort inutile d'aller chercher la vérité, parce qu'on n'y trouve que des doutes.

Et, cependant, si c'est une immoralité de résister à la vérité que l'on connaît, à plus forte raison de refuser de la connaître. Qui pourrait énumérer, d'ailleurs, les vérités qui s'écroulent quand l'intelligence se désintéresse de la vérité religieuse, sous prétexte qu'il y a beaucoup de religions ? Une fois engagé sur cette pente, l'esprit est entraîné dans un abîme plein de ruines, et d'où il ne remonte pas. Bientôt, la logique lui dit : Il

1. *Pensées.*

y a beaucoup de philosophies, donc il n'y a pas de vérité philosophique ; il y a beaucoup de politiques diverses, donc il n'y a pas de vérité politique; il y a beaucoup de types du beau, donc il n'y a pas de vérité esthétique; il y a beaucoup de divinités, donc il n'y a pas de vrai Dieu. En un mot, on ne voulait supprimer qu'une pierre au temple de la sainte doctrine, mais cette pierre étant une clef de voûte, l'édifice tout entier s'est effondré. Preuve manifeste que la neutralité en religion contient en germe le scepticisme universel, puisqu'elle le produit. Preuve surtout que nous sommes obligés de discerner la vérité de la foi, dans la mesure du possible, sous peine de n'en être pas digne, car la vérité de notre religion nous doit tenir plus à cœur que l'identité de notre mère ; et ce que je dis là s'impose à la conscience, sans démonstration : c'est une de ces évidences si antérieures au raisonnement qu'à l'instant où la raison les connaît, dit Fontenelle, il lui semble les reconnaître.

La vérité d'une religion est certaine, parce qu'elle intéresse l'honneur de Dieu et la moralité des individus ; mais aussi, et surtout, parce qu'elle intéresse le sort des peuples.

C'est une très-grossière erreur de supposer que la religion est un simple jouet destiné à récréer l'imagination des nations. Elle est un creuset où leur moralité s'élabore et prend sa forme caractéristique. Les vertus d'une société ne sont guère autre chose que sa religion appliquée, et les bonnes comme les mauvaises actions peuvent être comparées à un fruit dont les croyances sont la racine. Donc, toute dogmatique fausse renferme, métaphysiquement, le germe d'une morale et

d'une société dépravées. Aussi, rien de plus instructif que de constater les analogies entre la religion des peuples et leur histoire. Au Nord, les Germains et les Scandinaves se représentent la divinité sous des traits moins voluptueux que cruels, et ils constituent des tribus austères qui, à l'instar de leur Olympe, offrent un bizarre assemblage de chasteté et de barbarie. Rome installe, dans son Panthéon, tous les génies immondes de l'univers ; et les turpitudes de sa décadence ne peuvent être rendues ni par la plume cynique de Suétone, ni par le burin implacable de Tacite, dans la langue la moins pudibonde que les hommes aient parlée. A l'Orient, c'est le bouddhisme avec son impure mythologie et son indolent panthéisme. Sa mythologie a versé aux populations indiennes une langueur empoisonnée, tandis que son panthéisme les couchait dans une immobilité mystiquement inféconde, sous des dogmes où le grand tout absorbe la personnalité. Enfin, c'est l'islamisme plaçant la fin des fils du prophète dans un harem éternel, leurs moyens et leurs droits dans un cimeterre; et voilà que, comme l'herbe sous les pas d'Alaric, la pudeur et la civilisation meurent partout où se posent les pieds de Mahomet. Enfin, telles sont les religions, tels sont les peuples ; autant valent les symboles, autant valent les mœurs ; car *toute erreur de doctrine,* a écrit Diderot, *doit influer dans une créature raisonnable et conséquente.* Donc, il doit y avoir une religion vraie comme une vraie civilisation, et tout homme qui n'a ni le bonheur de connaître cette religion, ni la bonne volonté de la chercher, doit au moins la proclamer en principe.

Je n'ai pas besoin d'insister plus longuement. Les vérités de sens commun sont toujours plus claires

en elles-mêmes que dans leurs preuves. Et, en effet, voyez les conséquences engendrées par la négation que nous combattons. Dans l'Indoustan, par exemple, les adorateurs du dieu Djaggernat se jettent sous les roues de son char pour se faire écraser par dévotion ; à Carthage, des mères aveuglées vont pieusement égorger leurs enfants sur les autels de Moloch ; en Gaule, à chaque détresse publique, Teutatès demande du sang ; à Corinthe, la bonne déesse inspire en son honneur des mystères que l'histoire n'ose pas raconter ; à la Mecque, on immole des hécatombes musulmanes dont les exhalaisons nauséabondes envoient l'épidémie à l'Europe méridionale ; en France, la déesse Raison se comporte sur ses autels en bacchante plutôt qu'en prêtresse. Et Dieu serait également glorifié par ces orgies de sang et de volupté, et par les pures adorations du christianisme ? Et les vertus de saint Vincent de Paul ne seraient pas plus conformes à la vérité essentielle que les débauches d'un sultan ou les folies d'un fakir ? N'appuyons pas davantage, ce serait abuser de la victoire.

Il y a deux manières de supprimer Dieu : la première, c'est de le nier en lui-même ; la seconde, c'est de le nier dans sa vérité. Vous qui prenez l'offensive sur ce terrain, dites-nous donc franchement qui vous êtes. Si vous croyez en Dieu, il suffit de vous montrer que votre négation est déicide par voie de conséquence, pour vous en détourner. Mais, que si vous ne croyez pas en Dieu, pourquoi vous présenter à ce débat sous le faux visage d'un indifférent? Osez lever votre visière et vous serez vaincu quand vous serez connu ; déclarez franchement votre athèisme et nous ne le combattrons pas inutilement : il y a des adversaires contre lesquels la déconsidération ne laisse rien à faire au raisonnement, sem-

blables à ces criminels dont l'indignation publique fait justice avant la loi.

Mais, ici, je vois surgir deux objections à la mode que je tiens à détacher de l'exposition, afin de leur donner plus de saillie.

La pluralité des religions, dit-on, prouve que si toutes les religions sont bonnes, aucune n'est vraie ; car Dieu étant l'auteur de celle qui le serait, ne pourrait permettre aux autres de le tenir en échec, et, parfois, de prévaloir contre lui.

Et, d'abord, à celui qui me pose cette question, j'en poserai une autre. Quel est son drapeau? mon adversaire serait-il un de ces spiritualistes inconséquents qui reconnaissent à Dieu le droit de susciter la création, non d'en toucher les ressorts après les avoir montés ? « Qui font à Dieu l'honneur de prononcer son « nom sans lui donner d'autre besogne, comme on l'a « dit, que la garde servile et le spectacle inerte des « mondes qu'il a créés, mais qu'il ne gouverne pas (1)? » Eh, comment ceux qui ôtent à Dieu le pouvoir des miracles lui reprochent-ils de n'en pas faire ? Quoi, vous ne croirez à la vraie religion que lorsque tous ses contradicteurs seront forcés à la bénir malgré eux? mais ce serait le prodige de Balaam renouvelé à perpétuité ; or, encore une fois, d'où peuvent sortir les prodiges, quand le Dieu des prodiges a été supprimé ?

Seriez-vous, au contraire, du nombre des spiritualistes qui croient à la toute-puissance de la Providence? Mais, en ce cas, demander le bâillonnement éternel de l'erreur

(1) Vitet. *La science et la foi.*

par une intervention visible de la souveraineté divine, c'est opiner pour le despotisme le plus absolu de Dieu, et pour la servitude la plus complète de l'homme. Dieu nous traite avec bien autrement d'égards; il s'est prescrit un tel respect pour notre liberté, qu'il se laisse renier et insulter par elle plutôt que de lui faire violence; et c'est de ces sublimes ménagements du Créateur pour le libre arbitre de sa créature que naquirent toutes les fausses religions. Parlez-vous sérieusement, vous, si faciles à l'indignation contre tout obstacle mis par l'Eglise à la propagation de l'erreur, quand vous déniez à l'erreur, plus que le droit de vivre, celui de naître? Est-ce qu'il y a plus d'intolérance à limiter l'extension du faux, comme nous le faisons, qu'à l'étouffer dans le sein paternel, comme vous voudriez le faire? Singulier libéralisme, celui qui plaide, d'un côté, la cause des fausses religions, et qui, de l'autre, ne pardonne pas à Dieu d'avoir permis leur existence. Si Dieu avait voulu régner en autocrate impitoyable sur la pensée humaine, et courber la tête des dissidents à coups de tonnerre, sans doute il n'eut pas été un monarque contesté; mais, sous cette théocratie effrayante, nous n'aurions été que des automates; et nous qui avons versé tant de sang pour la liberté politique, nous ferions bon marché de cette liberté morale, sans laquelle nous n'en mériterions aucune autre? N'insultons pas aux tolérances ineffables de Dieu envers les fausses religions! Ce spectacle sera, jusqu'à la fin, la plus intime consolation de toute paternité outragée dans ses droits; il sera, surtout, le type le plus auguste à proposer aux autorités de qui on réclamera la liberté du contrôle. Dieu se taisant dans l'éternité, quand on lui dispute l'empire, est l'encouragement le plus élevé des pouvoirs attaqués ou méconnus. Comparaison qui renferme les garanties des souverains, aussi bien que celles

des sujets, car le Roi des Rois se laisse contrôler, non détrôner, et s'il abandonne les siècles du temps aux droits de la liberté, c'est parce qu'il réserve l'avenir éternel aux répressions de l'autorité.

Le scandale que nous tirons de l'existence des fausses religions prouve donc que nous ignorons les égards dus à la liberté de l'homme, mais plus encore le profond mystère de l'amour de Dieu. C'est le travers de l'amour égoïste de regarder ses exigences comme la mesure de sa profondeur. L'amour, arrivé à un certain degré de grandeur, est comme les rois qui donnent et ne reçoivent plus. A mesure qu'il s'élève, il se désintéresse, parce que, plus il pense à l'objet aimé, moins il lui est possible de penser à lui-même. D'après cette loi, l'amour de Dieu, qui est le plus complet, doit être le plus modeste, et c'est ce qui explique la longanimité adorable du Maître des choses envers les erreurs et envers les hommes qui amoindrissent sa domination. Voyez, à la surface de cette petite planète où nous vivons, on compte à peine deux cent millions de catholiques. Parmi ces catholiques, à peine quelques adorateurs en esprit et en vérité. Cependant, ces éléments imparfaits composent un magnifique ouvrage, car là tout ce qui se fait de bien est méritoire, parce que c'est le fruit de la liberté. La donation d'un cœur pur, qui pouvait se refuser à Dieu, le réjouit plus que les harmonies fatales de toutes les créations soumises à la nécessité. Une larme de sainte Thérèse influe plus que les crimes de Babylone dans la miséricordieuse balance où il pèse le genre humain. De cette façon, tant que la vraie religion aura dix justes à lui présenter, il ne sera pas confondu dans ses œuvres, car les hommages de la liberté humaine lui en feront oublier les écarts; et tant qu'il y aura une trace du sang de son Fils sur la terre il la regardera avec amour. L'amour

en effet, c'est là le mot sublime qui explique les mystères divins, parce qu'il explique Dieu lui-même! L'amour étant le principe de la fécondité, le monde est né de ce grand sentiment, et comme c'est l'amour qui le créa, c'est l'amour qui le préserve de la destruction.

Aussi le mal peut se déborder, comme les eaux du déluge, par dessus les plus hautes montagnes, l'univers ne s'écroulera que le jour où la charité cessera de l'habiter; et s'il était vrai qu'une nouvelle humanité dût jamais fouler nos cendres, comme nous marchons sur la poussière des générations préadamites, d'après quelques hypothèses dont nous n'avons pas peur, quand les habitants de cette époque nouvelle soulèveront les débris de la nôtre, en retrouvant, sous le sol, plus de pagodes et de mosquées que d'églises, plus de sépultures païennes que de tombes marquées de la croix, au lieu de blasphémer le Créateur, ils s'agenouilleront sur ces ruines en s'écriant : C'est ainsi que Dieu aima ce monde ! *Sic Deus dilexit mundum* (1) !

La seconde objection est d'un ordre plus pratique, et les hommes pratiques ne nous l'épargnent pas. Laissez donc sommeiller, nous disent-ils, cette question de la vraie religion. Quand les hommes croient avoir trouvé cette dernière, ils deviennent persécuteurs pour les autres cultes, et l'on voit renaître l'intolérance fanatique des guerres de religion.

Je connais peu de mots, dans notre vocabulaire, dont on ait autant abusé que le mot tolérance. C'est que bien peu expriment, au même degré, le bien ou le mal, suivant le sens qu'on leur donne. Dans le langage des hommes qui comprennent ce qu'ils disent, il y a trois sortes de tolérances.

(1) Saint Jean, 3-16.

La première, c'est la tolérance civile : l'Eglise a dit récemment ce qu'elle en pensait. Elle a distingué entre ce qui est prescrit à cet égard, en thèse absolue, et ce qui est tolérable en hypothèse; c'est-à-dire que, lorsque les peuples ne peuvent réaliser le plus parfait, elle les laisse, à leurs risques et périls, essayer du plus parfait possible. Comme nous ne faisons pas ici de la casuistique de droit public, et que l'objection en question s'adresse aux Etats plutôt qu'à la conscience individuelle, nous enjambons cet obstacle, car il ne gêne nullement notre chemin. Déclarons, néanmoins, qu'en admirant d'autres siècles davantage, nous n'en aimons aucun plus que le nôtre, et proclamons nos sincères respects pour la *vraie* tolérance civile.

La seconde tolérance est celle que j'appellerai personnelle. Guerre à toutes les erreurs, mais amour pour toutes les personnes, et guerre à l'erreur, surtout, pour l'amour des personnes. Voilà la doctrine de l'Eglise. Sans doute, elle a droit de répression contre ses malfaiteurs; mais elle sacrifie son droit à son amour, et si jamais elle fut mal interprétée à ce sujet, elle en a pleuré de douleur. Le sang qu'on fit rejaillir sur sa robe immaculée a été lavé par ses larmes; n'allons pas le lui reprocher. Seuls, les petits esprits, c'est-à-dire les hommes qui ont l'esprit des petites choses, accusent les doctrines des crimes commis en leur nom. Si nous imputions à l'antichristianisme les douze millions de martyrs qu'il a fait dans nos rangs, quelle atroce Saint-Barthélemy nous mettrions à sa charge ! Si nous rendions la démocratie responsable de tous les excès de 93, quel affreux passif de boue et de sang nous inscririons sur son bilan ! Il serait temps d'en finir avec ces récriminations banales et sans bonne foi. *L'Eglise a horreur du sang*, c'est là l'expression prover-

biale de ses instincts à cet égard. En voulez-vous la preuve?

En ce temps-là, deux femmes se présentèrent au tribunal de Salomon pour se disputer un enfant; l'une consentait à ce que l'enfant fût partagé parce qu'il n'était point à elle : c'était l'image de l'erreur qui souscrit à la concurrence parce qu'elle est usurpatrice; l'autre femme, au contraire, réclamait l'enfant tout entier, mais elle aimait mieux le perdre vivant que le recouvrer mort : c'était l'image de l'Eglise; mère désolée qui a droit à l'empire sur toute l'humanité, mais qui préfère encore la vie de ses enfants au triomphe violent de son droit. Donc, ô Philippe II, roi des Espagnes, et vous, Jean III de Portugal, ne dégaînez pas votre glaive, sous prétexte de protéger cette mère, car vous lui donnez des victoires qu'elle abhorre. Son intolérance, à elle, c'est la jalousie exclusive de l'amour, non la cruauté des supplices. Elle est l'Epouse de ce Christ qui a conquis le monde en ouvrant ses bras, du haut de la croix, et sans verser d'autre sang que le sien. Non, ce n'est point la force, c'est la douceur, ce n'est pas le lion de Juda, c'est l'Agneau tout seul qui a fait la conquête de la terre : *Emitte Agnum dominatorem terræ* (1)! Trêve donc, à jamais, de tous sévices dans la propagation du vrai, et gloire à la tolérance personnelle.

Mais il est une troisième tolérance, que je ne peux glorifier et que je dois même anathématiser, c'est la tolérance théologique. Elle consiste à installer, sur le même autel, Zoroastre, Confucius, Brahma, Bouddha, Mahomet et le Christ, sauf à donner à celui-ci la première place à rang égal.

(1) Isaïe, 16-1.

En fait, elle pourrait être définie le respect officiel de toutes les religions, mais respect sans franchise qui ne ressemble pas mal à une génuflexion de prétoire, et qui renferme la négation absolue sous les formes prudentes de l'abstention. En général, nous avons peu d'estime pour les habitudes de neutralité en affaires humaines. La neutralité est, ou le privilége des incapables, ou la sagesse des égoïstes; les anciens l'avaient si bien reconnu, qu'à Athènes, on décrétait des peines particulières contre ceux qui ne prenaient point de couleur en temps de révolution, afin de ne laisser à personne le bénéfice des abstentions intéressées. Et, tandis qu'il ne nous est pas permis de rester indifférents sur les questions vitales qui agitent l'humanité, nous affecterions l'indifférence dogmatique comme un privilége spécial de notre rang ou de nos lumières? Et tandis qu'en politique, en philosophie nous nous croyons obligé d'être blanc ou noir, sous peine de discrédit, nous pourrions rester en suspens sur la grave question de Dieu, sans préjudice pour notre dignité morale? On a beau faire de cette neutralité une sorte de piédestal pour l'amour-propre philosophique, elle est une prostration de la conscience humaine, et un mépris sacrilége de la vérité divine. Grâce donc pour la tolérance civile bien entendue, gloire à la tolérance personnelle, mais anathème à la tolérance théologique !

De ce qu'il y a un grand nombre de religions, il ne s'ensuit pas qu'il n'y en ait pas une de vraie, c'est établi; maintenant, de ce qu'il n'y a qu'une seule religion vraie, peut-on conclure que Dieu soit injuste envers ceux qui ne la connaissent pas?

II

Jusqu'ici nous avons vu la négation témoigner beaucoup de scandale du mal qui existe, pour avoir un argument contre la Providence; la voici qui nie presque le mal, pour avoir des griefs contre la justice de Dieu. Le monde est un chaos quand elle veut censurer les distractions du Créateur; le monde est un chef-d'œuvre quand elle veut abroger toute pénalité d'outre-tombe. Ici, l'incrédule se transforme en philanthrope, et il dit : Que Dieu supporte les fausses religions parce que les hommages de la bonne lui suffisent; c'est une preuve qu'il se contente de peu; mais, puisque les cultes erronés ne prouvent rien contre le véritable, que personne au moins ne soit menacé de damnation éternelle pour ne l'avoir pas connu! Plus je vois et j'entends, plus je suis étonné des absurdités qu'on prête à notre vérité pour avoir un prétexte de la décliner.

Convenons d'abord que Dieu veut le salut de tous les hommes, mais qu'il n'est pas obligé de les sauver malgré eux; et qu'un ordre de choses, dans lequel chacun de nous est un immortel faisant le bien ou le mal à ses risques et périls, est mille fois plus honorable, pour le Créateur et pour nous, que ne le serait un troupeau d'esclaves conduits par la force, soit au néant, soit à des béatitudes imméritées. Dieu a-t-il produit des hommes avant l'avénement de notre humanité? En produira-t-il d'autres quand notre monde sera fini? Dans quelles conditions morales, c'est-à-dire dans

quelles proportions d'intelligence et de liberté chacune de ces familles fut ou sera-t-elle constituée? Je ne le sais pas, mais ce que je sais, c'est que Dieu peut varier indéfiniment la création spirituelle comme la création matérielle. Ce que je sais encore, c'est que Dieu, dans ces créations diverses, arrive au même but, par deux chemins identiques, c'est-à-dire à l'ordre par la justice et par l'amour; seulement la justice et l'amour peuvent s'entre-croiser et s'étreindre dans des combinaisons innombrables, et voici comment ils s'accordent par rapport au cycle moral que nous composons.

Il n'est point de vérité moins comprise que la célèbre maxime, hors de l'Eglise point de salut. Les uns, par un libéralisme théologique vraiment insensé, voudraient la supprimer, sans s'apercevoir qu'elle est la formule nécessaire d'un symbole qui s'affirme vrai, à l'exclusion des autres. Sans elle, en effet, le salut de tout le monde devra être décrété *ipso facto*. Cependant avouons que les exclusions prononcées par cet axiome, bien compris, répugnent mille fois moins à la raison qu'un état de choses opposé, plaçant Louis XVI et Robespierre, Jésus-Christ et Judas, côte à côte, dans le même paradis.

Les autres, par une entente trop littérale du même axiome, en dénaturent le sens; ils ne distinguent pas assez entre le corps et l'âme de l'Eglise, et ils substituent, à un principe raisonnable, un dogme cruel et étroit. Cruel, car il condamne à des peines effroyables une grande portion du genre humain, pour le seul grief d'être née moins près de Rome que de Pékin. Etroit, car d'après cette interprétation, Jésus-Christ régnerait sur un plus petit nombre de sujets que l'empereur de la Chine. Or, quelque liberté que Dieu laisse

aux égarements de l'homme, il semble qu'il serait détrôné de l'empire du monde s'il en perdait à ce point le gouvernement.

Le giron maternel de notre Eglise, dit saint Jérôme, n'est pas si limité que l'on puisse aisément vivre en dehors, sans le vouloir. De même que l'océan sort de son immense réservoir en infiltrations souterraines, et enveloppe la terre de ses humides étreintes, tantôt formées de nappes d'eau apparentes, tantôt d'écoulements cachés, de même l'Eglise militante prolonge ses ramifications invisibles jusque dans les pays où elle est proscrite, et va, d'une extrême à l'autre, tendre la main à tous les hommes de bonne volonté. De cette sorte, dans les profondeurs de son âme, vaste comme le monde, elle embrasse le genre humain, et si une portion se dérobe à ses embrassements, ce n'est nullement parce qu'ils n'atteignent pas assez loin.

L'Eglise, en effet, étant un être moral composé d'hommes, doit avoir, comme l'homme lui-même, un corps et une âme, un corps visible et une âme qui ne l'est pas. Son âme est la réunion de tous ceux qui lui adhèrent par le lien intérieur de la foi et de la charité. Et cette Eglise spirituelle n'est pas une basilique de village, comme quelques esprits se le persuadent, c'est un temple vraiment catholique, c'est-à-dire aussi ample que l'univers, et dont nous allons mesurer les immenses proportions. Enseignement bien capital, soit pour le libre penseur qui voudrait assurer l'impunité éternelle de tous les crimes, soit pour certains catholiques, qui aiment le Christ aux bras peu élargis du Jansénisme, croyant l'honneur de leur orthodoxie intéressé à espérer le ciel en aussi rare compagnie que possible. Voici donc, sur ce sujet, non la petite théologie, mais celle de l'Eglise. Je défie

l'incrédulité d'oser accuser Dieu d'injustice envers ceux qui ne le connaissent pas, quand j'aurai prouvé combien notre vérité est tolérante dans ses admissions, tolérante même dans ses exclusions !

En considérant la vraie religion, non dans son organisme extérieur, mais dans son âme, qui pourrait évaluer le nombre de ceux qui y entrent par *adoption* ? Cette âme embrasse d'abord les enfants régulièrement baptisés par les schismatiques et les hérétiques, et comme la moitié meurent avant l'âge de raison, voilà une notable portion de créatures raisonnables préservées de la perdition. Le baptême, en effet, leur ayant communiqué la foi et la charité infuses, par ce don gratuit, leurs berceaux ont été prédestinés, et un des plus touchants spectacles du paradis sera cette innombrable phalange d'innocents, récompensés sans avoir travaillé, et à qui l'Eglise triomphante dira, pour éterniser leur reconnaissance : *Petits enfants, louez le Seigneur* (1). Sans doute, les enfants morts sans baptême ne chanteront pas dans ce concert, mais ils pourront bénir leur mère et Dieu de leur avoir donné l'existence, comme nous le verrons plus tard. Toute la création morale, depuis le premier archange jusqu'aux derniers des êtres responsables, repose sur la loi des inégalités. Sans injustice, Dieu peut donner à qui il lui plaît ce qu'il ne doit à personne. Lui imposer l'égalité absolue dans ses œuvres, ce serait lui interdire la variété et lui ravir la liberté. Aussi, il n'est pas plus répréhensible de ne point accorder à chacun de ses enfants la même béatitude,

(1) Ps. 112-1.

que de ne leur point départir la même mesure d'intelligence. Un père ne cesse pas de l'être, même quand il est meilleur pour quelques-uns des siens, s'il ne laisse pas d'être bon pour tous.

Combien d'autres appartiennent à notre vérité par voie d'*adjonction*, car l'âme de l'Eglise renferme encore tous les chrétiens des communions dissidentes quand ils se trompent avec une invincible bonne foi. L'Eglise, qui ne voit pas les dispositions intérieures, doit condamner en masse les sociétés qui sont sorties de son sein en le déchirant ; mais elle laisse à Dieu le jugement des individus. Ou bien un chrétien est séparé d'elle par sa faute, et alors il mérite de subir la peine de cette scission, ou bien il en est séparé innocemment, et alors il est reconnu par l'Eglise sans l'avoir reconnue. Comme elle est excellemment mère celle qui embrasse, avec un amour incompris, même l'enfant qui la repousse parce qu'il ne la distingue pas? D'où il suit que l'Eglise règne là où le Pape ne règne pas, et qu'elle compte dans les pays du schisme et de l'hérésie des populations nombreuses, faisant d'elle une souveraine bien autrement puissante qu'Isabelle-la-Grande. Et, quoique la carte de cette catholicité invisible ne puisse être tracée de main d'homme, le plan en est dressé dans la pensée de Dieu! C'est sur ce bercail sublime qu'il laisse tomber ses yeux, pour maintenir dans son cœur une miséricorde toujours plus grande que les ingratitudes de l'humanité.

Combien d'autres comptent au nombre des enfants de l'Eglise par *privilége*. L'âme de celle-ci est une mer sans rivage qui a des baies profondes et inexplorées jusque dans le sein de la gentilité. Sans doute l'infidèle, même quand il est de bonne foi, ne fait point partie de

l'Eglise durant sa vie, mais, par une miséricorde spéciale, il y entrera en entrant dans son éternité. Imaginez un infidèle ayant pratiqué le vrai tel que sa conscience naturelle le lui révélait, sans avoir pu connaître la révélation divine, pensez-vous qu'il sera exclu, pour ce fait, des béatitudes éternelles? Ne le craignez pas. Je sais bien qu'il n'a pas une foi aussi explicite que la mienne au rédempteur promis, mais il y participe par la foi à la révélation primitive : *Le Verbe de Dieu étant dans la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde* (1). Il y participe surtout par la foi au réparateur universel, éparse dans les traditions de la gentilité. Alors que fera Dieu envers cette âme qui a été fidèle à toute sa lumière? Il la touchera avant la fin par une opération de sa grâce, et par là, élevant au surnaturel les vertus naturelles qu'elle lui présente, il fera un élu de ce païen consciencieux. Ah! je me représente avec ravissement les surprises de ces âmes droites, quand elles passeront des ombres divines qu'elles adorèrent, au face à face de l'ineffable réalité.

Saint Thomas ayant écrit que Dieu enverrait un ange à cet infidèle, plutôt que de permettre sa damnation, Rousseau s'est moqué de cette *machine* que le monde n'a pas vu fonctionner, et il en conclut que l'humanité non baptisée est vouée en bloc à servir de combustible au feu de l'enfer. L'ange en question n'est pas présenté comme le seul moyen, mais comme la mesure de la bonne volonté de Dieu envers les infidèles qui observèrent la loi naturelle. Cet ange signifie que Dieu fera des miracles, et même des plus grands, plutôt que de souffrir qu'un

(1) Saint Jean, 1-6.

seul innocent de son empire soit éternellement malheureux. Maintenant, quelle est la machine de salut, pour parler comme Rousseau, quel est le sacrement *in extremis,* pour parler comme l'Eglise, qui sera appliqué à ces âmes par la bonté divine? Le moyen est le secret de Dieu, mais le dessein lui-même n'est pas un secret, car saint Paul nous en donne l'assurance : *Lorsque les gentils qui n'ont pas entendu parler de la loi font naturellement les choses qui sont selon la loi, ils sont disciples de la loi* (1). Peut-on imaginer une justice distributive faisant de son intolérance doctrinale des applications plus tolérantes? Ainsi, l'Eglise frappe les erreurs, mais elle sauve ceux qui les professent sans culpabilité. Jamais elle ne poursuit, dans les écarts intellectuels, ni les fatalités de naissance, ni des hasards d'éducation, et la seule chose que son sein maternel rejette, à l'image du sein de Dieu, c'est le crime sans repentir.

Ici, je vous entends ajouter avec un sourire amer : Et les enfants morts sans baptême? Préservons-nous de la confusion produite par les malentendus. L'Eglise apprécie tant le bonheur de voir Dieu dans l'éternité, qu'elle a coutume d'appeler la damnation le malheur d'en être privé. Mais, sur la terre on ne voit pas Dieu, et cependant quelques-uns s'y trouvent très-bien; si bien qu'ils ne voudraient point la quitter, même pour aller voir Dieu. Or, notre Père commun a tellement tempéré les douleurs de son absence pour les enfants non baptisés, qu'ils sont heureux de vivre, pense saint Augustin, puisqu'ils préfèrent la vie à la non-existence. Aussi, en rigueur de langage, leur destinée sereine est une sorte de béatitude

(1) Rom., 2-12.

naturelle plutôt que la perdition. Donc, à ceux qui arrivèrent couverts par la grâce surnaturelle, la félicité surnaturelle de la vision intuitive; à ceux qui n'apportèrent devant lui que des avantages naturels, une félicité proportionnée qui est le vestibule de la première : il n'est pas possible d'imaginer plus d'équilibre entre les causes et les effets. Et, ici, ne me demandez pas pourquoi Dieu ne fait pas, en faveur des enfants morts sans baptême, le miracle de salut qu'il opère au profit des païens de bonne foi? Je vous répondrai, parce que ces derniers ont pleuré, combattu, travaillé, et que les premiers ont été moissonnés avant d'avoir rien moissonné eux-mêmes. O âmes candides, qui errez dans ces limbes mystérieuses où l'on aime Dieu sans le voir, faites-lui réparation, au nom des esprits rebelles qui ne croient pas à vos souffrances, et qui en tirent néanmoins le prétexte de leurs blasphèmes contre votre Créateur ! Ce qui ajoute ici à l'inconséquence de la négation, c'est qu'en définitive elle n'a rien de mieux que cette béatitude à offrir à ses élus, et qu'on ne comprend pas de quel droit elle en demanderait davantage à l'Eglise ! Ce qui ajoute, surtout, à l'odieux de la négation, c'est qu'en général elle condamne en masse l'humanité au néant, et quand on jette pêle-mêle, sans amour comme sans justice, le bien et le mal, les saints et les monstres, dans le gouffre d'une mort éternelle, est-on bien venu à blâmer les sublimes répartitions de la paternité de Dieu envers nous?

La voilà donc cette Eglise dont j'avais promis de dessiner les contours! Comme on voit, ce n'est pas une chapelle de dévotion; c'est une immense cathédrale où l'humanité tient à l'aise. Elle renferme toutes les frontières, on y voit toutes les nationalités, on y entend toutes les langues, on y reçoit le soleil de tous

les climats : schismatiques, hérétiques, infidèles excusés par l'ignorance invincible, hommes sincères et purs des diverses parties de l'espace et de la durée, ils s'avancent vers la montagne de Sion ! Ceci est la seule basilique dont les portes ne soient jamais closes, dont les chants ne cessent pas, et où la présence divine n'a jamais besoin d'être renouvelée au tabernacle : *Omnibus diebus usque ad consummationem* (1). Sans compter que le monument se compose de trois nefs et que nous n'en avons mesuré qu'une. L'Eglise triomphante et l'Eglise souffrante, jointes à l'Eglise militante, forment le chef-d'œuvre de cet ensemble, et, de l'un à l'autre de ces trois sanctuaires, chaque jour la race d'Adam, passant en myriades incalculables, fraternise dans cet embrassement sublime qui s'appelle la communion des saints ! Ah ! s'il est vrai que Dieu ait créé d'autres humanités, sans jeter un défi à sa puissance, les abritera-t-il sous un ordre de choses plus beau ?

Et notre vérité déjà si large dans ses admissions ne l'est-elle point même dans ses exclusions ? Elle l'est à tel point, que j'entends le lecteur répondre à mon exposé : Donc on nous prêche aujourd'hui le grand nombre des élus. Et si Massillon, qui secouait autrefois comme un champ d'épis son auditoire de Saint-Eustache en développant la thèse contraire, revenait annoncer la parole de Dieu à la terre, évidemment cette parole et ce livre ne seraient point d'accord. Disons-le, avec tout le respect dû à la mémoire du grand évêque, le chef-d'œuvre de Massillon, sur le petit nom-

(1) Matth., 28-20.

bre des élus, a été plus admiré pour sa magnificence oratoire que pour sa rigueur doctrinale. Cependant, je n'aurai point la témérité de le contredire, car, qui sait si sa vérité est aussi éloignée qu'elle le paraît de la mienne, au moins en ce qui concerne le sort de bon nombre de chrétiens.

Si libérale que soit l'Eglise dans ses admissions, si larges qu'elle fasse ses avenues, si dilatée qu'elle nous montre son enceinte, il y a une chose qui n'y peut être admise : c'est le mal impénitent. Dieu veut le salut de l'homme, mais il faut que l'homme le veuille aussi. Dieu cédant à un homme qui lui résisterait, ce serait le renversement de l'ordre moral et une abdication de l'autorité souveraine aux mains de l'anarchie humaine. Maintenant, en quelle proportion le désordre de cette résistance subsistera-t-il dans l'éternité? Quelle sera la portion réfractaire d'humanité pour jamais excommuniée de la cité sainte? Nul ne peut sonder les mystères de notre dernière heure, puisque, d'après quelques théologiens, il y a eu des élus même parmi les victimes du déluge. En ce moment suprême, l'âme et son Juge se trouvent seuls en présence, et jamais personne n'assista à cette formidable rencontre! Mais ce que je peux avancer, en toute sécurité, c'est que si le Juge est clément à l'incroyance qui n'est qu'un aveuglement, il doit être sévère à l'incrédulité qui est une révolte.

C'est l'habitude des libres penseurs de nous reprocher la damnation systématique de tous ceux qui n'ont pas notre religion. Qu'ils se lamentent un peu moins sur les autres et un peu plus sur eux-mêmes. De tous les dissidents, les plus à plaindre ne sont pas ceux qui n'entrèrent jamais dans l'Eglise, ce sont ceux qui

en sont sortis. On peut très-innocemment n'avoir pas connaissance de la foi, on ne peut guère l'abjurer, après l'avoir connue, sans se rendre coupable. Voilà pourquoi des infidèles, morts par une insurmontable nécessité dans les superstitions païennes, sont plus assurés de la clémence divine qu'un philosophe, déserteur du christianisme dans une société chrétienne. Entre l'erreur des premiers et celle des seconds, il y a la différence de l'ignorance à l'apostasie, et, s'alarmer sur la destinée des uns plutôt que sur la responsabilité des autres, c'est méconnaître la nature de la foi et de la bonne foi.

La bonne foi! je la présume toujours chez nos adversaires, par égard pour eux et pour moi; mais j'avoue que ce n'est point toujours sans le secours de la charité. Sans doute, je connais l'influence des milieux sur certaines constitutions intellectuelles. Je fais la part de l'esprit faux et de ce que je pourrais appeler l'esprit naturellement mauvais dans l'interprétation des choses divines; Dieu mesurera à ces infirmes la rigueur ou le pardon dans des proportions équitables. Quant à moi, je veux imiter la mansuétude de l'Eglise composant de longues litanies de ses saints, et n'inscrivant pas un seul pécheur au catalogue authentique de ses réprouvés. Mais faut-il bien que je le dise avec Fénelon, sous peine de trahir mon Evangile : « Aimez la vérité autant que vous aimez votre santé, « votre vanité, votre plaisir, votre fantaisie, vous la « trouverez. Un voyageur va au Monomotapa et au Japon pour apprendre ce qui ne le guérira d'aucun de « ses maux; quand trouvera-t-on des hommes qui fassent, non pas le tour du monde, mais le moindre ef-

« fort de curiosité pour développer le grand mystère
« de leur état? On parcourt les mers les plus orageu-
« ses pour aller chercher, à quatre mille lieues, le poi-
« vre, la cannelle, ce qui n'est presque bon à rien,
« on ne traverserait pas la Manche pour apprendre à
« être sage, bon et digne d'un bonheur éternel? En
« faut-il davantage pour confondre l'incrédule et pour
« le couvrir de honte sur son ignorance (1). »

Depuis les temps de Fénelon, les choses ne sont pas changées! Quel est l'incrédule, de nos jours, dont la bibliothèque renferme autant d'apologies de la foi que de livres contre la foi? Aussi les malentendus fourmillent dans leurs accusations contre nous. La vérité de Jésus-Christ s'avance, comme Jésus-Christ lui-même, à travers les siècles, livrée à la persécution du faux témoignage; et l'on excuserait le déicide des doctrines comme celui du Calvaire, par la raison que ses auteurs ne savent pas ce qu'ils font, si mille fois, dans leur vie, ils n'avaient refusé de le savoir.

Non, non, ce n'est point sans avertissements préalables de la conscience que l'incrédule entra dans l'opposition contre la foi de sa mère? Bientôt, sans doute, il affirma avec assurance les blasphèmes qu'il balbutiait d'abord en tremblant, et il confondit la sécurité de son endurcissement avec celle de la bonne foi; mais Dieu lassé s'était dérobé à un orgueil qui ne méritait plus de le voir, et malheur à ceux qui prennent pour une vraie quiétude philosophique le silence de ce désolant abandon!

Je viens de sauver doctrinalement beaucoup de monde

(1) *Lettre sur les moyens donnés aux hommes pour arriver à la vraie religion.*

dans la partie de l'humanité qui compose l'âme de l'Eglise, si je suis moins libéral envers ceux qui, appartenant à son corps par un bonheur de naissance, s'en séparent par une révolte d'éducation, c'est parce que Dieu n'a pas établi en vain une vérité dans le monde, et qu'il ne peut assigner un même sort à ceux qui l'ignorent et à ceux qui la dédaignent. Je prie mes lecteurs de croire que je n'ai pas rempli un tel devoir sans souffrir; quand on aime les hommes, on ne les damne pas pour le bizarre plaisir de les effrayer. Je parlais tout à l'heure de Massillon, son nom me rappelle une anecdote qui achèvera de montrer, sur ce point, le fond de ma foi et de mon cœur. Un prédicateur de la noble maison de Roquelaure se présentant à l'éloquent évêque, pour lui demander des conseils sur la science oratoire, celui-ci lui répondit simplement ces mots : « Jeune homme, ayez des entrailles. » Les entrailles ne sont pas moins nécessaires à l'apologiste qu'à l'apôtre de l'Evangile !

Eh bien, ce sont mes entrailles qui me font désirer d'être, par rapport à vous, avec qui je converse en ce moment, l'ange révélateur dont parle saint Thomas, afin de jeter à vos yeux une traînée de lumière entre le ciel et la terre. Ce sont mes entrailles qui me poussent à vous dire : si le Christ est Sauveur pour les hommes qui sont dignes de lui sans le connaître, il sera juge impitoyable pour ceux qui abusèrent de sa connaissance jusqu'à vivre comme s'ils ne le connaissaient pas. Ce sont mes entrailles qui me poussent à vous dire que, si le Christ s'est fait rançon pour tous, ce n'est qu'à la condition de notre concours, car la rédemption, comme la création, sont deux champs d'une fécondité infinie, mais qui ne fructifient point sans notre travail. Ce sont mes

entrailles qui me portent à vous dire : n'abusez point de la pluralité des religions contre la vraie, car les fausses religions sauvent ceux qui les suivent de bonne foi, et perdent ceux qui en usent comme d'un prétexte pour se soustraire aux obligations de la leur. Enfin, ce sont mes entrailles qui me portent à vous dire : attaquer la vérité d'une seule religion, c'est accuser le cœur d'un Dieu, parce qu'il tient à nous sauver par le sang qu'il a répandu; et nier la nécessité de chercher et de suivre cette religion, c'est faire de Dieu un être qui n'a que des devoirs envers l'homme, et de l'homme un être qui n'a que des droits contre Dieu. Et, puisque ces pages sont de celles où l'on prie après avoir dogmatisé, que Dieu me pardonne d'avoir osé parler de la tendresse de mes entrailles en un sujet que les siennes ont rendu bien autrement palpitant. Je le conjure donc, *par les entrailles de cette miséricorde qui nous a visités de si haut, d'illuminer ceux qui sont assis dans les ténèbres, et de les diriger dans la voie de la paix* (1).

(1) Luc, 1-79.

CHAPITRE VIII.

La vraie religion et les cultes de l'Orient qu'on lui oppose.

De ce qu'il y a beaucoup de religions, il ne faut pas conclure qu'il n'y en a pas une de vraie; l'honneur de Dieu, la moralité de l'homme et le sort des peuples sont également intéressés dans cette question. Cependant, l'Auteur de la vraie religion ne manque point à ce qu'il lui doit, en n'empêchant pas les fausses religions de se produire, parce que ce serait renverser, non étayer l'ordre moral, que d'ôter à l'homme la liberté de se tromper. De leur côté, les adeptes de la vraie religion, en la reconnaissant pour telle, ne sont nullement exposés à manquer de charité envers les disciples du faux, car, à proprement parler, elle est exclusive, non intolérante. En second lieu, de l'existence d'une vraie religion, il ne suit nullement que Dieu soit injuste envers ceux qui meurent sans la connaître, car celle-ci est si libérale dans ses admissions, si modérée dans ses exclusions, qu'elle ne rejette de son sein aucune victime de l'erreur involontaire, et qu'elle n'est impitoyable qu'au crime de mauvaise foi. Conclusion moins redoutable pour les dissidents de naissance que pour les libres penseurs, parce que ceux-ci peuvent rare-

ment prétendre au bénéfice de l'erreur entièrement invincible.

La question de la vérité d'une religion étant résolue, une autre se présente, par ordre de succession : Parmi tant de religions positives, quelle est la vraie? Jadis, nous aurions tranché cette question au profit du christianisme, abstraction faite de tout parallèle; maintenant, nous devons le comparer à d'autres révélations, pour mieux faire ressortir combien il est divin, par le seul fait qu'il est incomparable. Ce procédé défensif nous est imposé, d'ailleurs, par les manœuvres actuelles de l'attaque.

Aujourd'hui, les sceptiques adroits ne nient plus directement la divinité du Christ et du christianisme; ils refont avec affectation l'histoire de Bouddha et du bouddhisme, de Mahomet et du mahométisme, donnant à entendre, par d'habiles sous-entendus, que toutes ces fondations et tous ces fondateurs pourraient bien se valoir. Le bouddhisme, surtout, est devenu pour eux l'objet d'une piété particulière, à cause du grand nombre de ses adeptes. Et, quoique ces messieurs trouvent fort naturel qu'un petit cénacle d'athées, en Europe, ait plus de raison que l'humanité, ils ne peuvent admettre que l'immense capacité constituée par les peuples chrétiens, ait le droit de prévaloir contre la stupidité incurable des multitudes païennes. S'il s'agissait de prendre la civilisation de ces multitudes, les libres penseurs reculeraient d'effroi; mais quand il s'agit des religions, toutes sont bonnes pour les débarrasser de la leur, et ils font les tours d'esprit les plus habiles, j'étais tenté de dire les moins honnêtes, pour prouver que le paganisme pourrait bien être la source du christianisme. Voici comment cette grande mystification a été conçue et menée.

Les attaques les plus spécieuses et les plus rebattues

contre la vraie religion proviennent d'un ensemble d'études critiques sur les langues, les antiquités, l'histoire et les religions de l'Orient. Etudes qui visent à fonder une science distincte, tantôt sous le nom d'orientalisme, tantôt sous celui d'indianisme. Quelques hommes spéciaux se sont voués à ce labeur, avec le double avantage de gens qui, ayant des nouveautés à débiter, sont sûrs de piquer la curiosité, et qui, arrivant de pays lointains, n'ont pas besoin de ménager la hardiesse de leurs assertions, parce qu'ils ne courent pas le péril d'être contredits. Parmi ces hommes, quelques-uns ont conquis leurs titres de savants orientalistes par une promenade maritime aux factoreries de Madras et de Calcutta, ou par une visite de touriste, de Bénarès aux vallées de Cachemire. D'autres sont devenus indianistes sans sortir des bibliothèques de Paris, et ils ont acquis, dans le sanscrit et dans les langues sémitiques, une supériorité d'autant plus incontestée qu'il n'y a point beaucoup de Syriens ou d'Indous, aux bords de la Seine, pour la contrôler.

Or, les uns comme les autres, prétendent que les religions de l'extrême Orient expliquent naturellement la formation du christianisme, dans son histoire, dans ses enseignements et dans ses rites sacrés. Ils développent ce thème, en gardant vis-à-vis de nous une impassibilité sereine qui ressemblerait à de la bienveillance, si elle n'était la fine expression d'un dédaigneux scepticisme. Ils étalent leurs conclusions, avec une confiance supérieure encore à leur talent, dans des pages délayées qui, parfois, ne paraissent savantes que parce qu'elles sont longues, et ne sont longues que parce qu'elles sont payées à leur mesure plutôt qu'à leur vrai poids scientifique. Enfin, sans rien nier d'une manière directe, ils posent une série d'assertions qui impliquent discrètement l'origine

purement humaine du christianisme; et, après un certain nombre d'années, il n'est presque pas un de leurs lecteurs qui ne soit irrémédiablement empoisonné. Je dis irrémédiablement, parce que chacun, participant à la suffisance de ses initiateurs, se considère comme le grand-prêtre d'une révélation nouvelle, et, regardant ceux qui croient, du haut d'une superbe presque olympienne, déclare que la foi n'est que le parti des ignorants.

Eh bien! de ce présomptueux jugement, j'en appelle aux preuves. Le christianisme, a dit Fontenelle, est la seule religion qui en ait. Sachons si la science moderne en aurait découvert à l'appui des fausses révélations; et, puisque certains novateurs affectent la dévotion à Brahma, à Bouddha et au Coran, il est bon de rechercher si ces cultes portent les marques de la vérité absolue. Naturellement le judaïsme devrait entrer dans ce parallèle multiple; mais, comme il est le fondement du christianisme, de peur d'être obligée de passer de l'un dans l'autre, l'opposition rationaliste les rejette tous les deux. C'est pourquoi nous n'aurons à parler d'Israël que comme de notre ancêtre, non comme de notre rival.

La vraie religion a des caractères particuliers qui sont le signe et la garantie de sa vérité. Ces criteriums sont de plusieurs espèces; mais ils viennent se résoudre dans un seul, le miracle. Le miracle a été défini de plusieurs façons. En rigueur doctrinale, il est une dérogation aux lois de la nature, produite par opération divine, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre intellectuel, soit dans l'ordre moral : trois larges bases d'appréciation sur lesquelles le christianisme convoque toutes les religions à venir se mesurer avec lui, en les défiant de soutenir le voisinage de sa divine supériorité.

I

Nous avons vu la négation donner rendez-vous au surnaturel dans un amphithéâtre scientifique, sous les yeux de l'Académie, le priant de commencer et de recommencer ses opérations, selon les caprices des spectateurs. C'est une défaite cachée sous les formes d'une insolente provocation. Il est de la nature du surnaturel de ne point se produire comme une déférence humiliante de Dieu aux exigences de la curiosité humaine. Il est de sa nature, par conséquent, d'apparaître sur la terre à la prière de l'amour, non aux sommations de l'orgueil. Qu'on le cherche là où il doit se manifester, on le trouvera; mais le rejeter sous prétexte qu'on ne l'aperçoit pas là où il ne doit pas être, c'est ignorer l'essence du surnaturel et l'histoire, ou se moquer de l'un et de l'autre.

L'histoire, en effet, est le cadre où il faut contempler le surnaturel. Considéré dans ses miracles physiques, il en dépend, et il fait partie d'une contexture d'événements si accrédités, qu'on ne peut le nier sans les nier, et sans proclamer le pyrrhonisme historique. Ne sortons pas, pour le moment, de l'Ancien Testament. Le véritable père de l'histoire est bien celui qui révéla au monde le secret de sa naissance, et cela onze cents ans avant l'apparition d'Hérodote. Y eut-il jamais, du reste, un historien plus digne de foi que Moïse? Grâce à la longévité des premiers patriarches, il n'est séparé d'Adam que par six générations. De son temps, un homme pouvait avoir vu Joseph, dont

le père avait vu Sem, qui avait vu Mathusalem, lequel avait vécu pendant plusieurs siècles avec Adam. Par la tradition primitive dont il est l'oracle inspiré, Moïse touche donc à l'origine des choses ; par l'ère historique qu'il commence, il donne la main à l'avenir et il atteint jusqu'à nous. Ce soleil une fois levé à l'horizon des siècles écoulés, tout s'illumine dans le passé, nos annales se déroulent sans solution de continuité, et les auteurs de l'Ancien et du Nouveau Testament se relevant sans cesse à la tâche pour écrire l'histoire de la révélation, on n'y découvre pas une seule lacune, depuis la création jusqu'au moment où l'Eglise reçoit enfin le dépôt sacré, l'accroît et le certifie, par une de ces paroles dont l'autorité n'aura jamais d'égale parmi les affirmations de l'esprit humain.

Ayez un jour la noble curiosité de connaître ce qui a été écrit de décisif sur l'authenticité, l'intégrité, la véracité des livres de l'Ancien Testament, vous serez étonné de la fidélité de ces monuments, qui racontent les premiers jours du monde avec la précision du journal ; de l'impartialité de ces récits devant laquelle on pourrait douter s'ils ont été écrits par des amis ou par des ennemis d'Israël ; de l'immutabilité, évidemment inaltérable, de ces textes sacrés dont les Juifs, au rapport de Josèphe, connaissaient le nombre de mots et de lettres, et que chacun de leurs rois était obligé de transcrire de sa main ; enfin, de la garde vigilante qu'a dû faire autour de ces mémoires, à la fois nationaux et divins, un peuple qui était lui-même une sorte de tradition vivante, et qui trouvait en de telles pages ses rites sacrés, son passé, ses lois et jusqu'à ses généalogies de familles. Aussi, quand je vois nos rationalistes contemporains en remontrer, sur les Ecritures, à

ceux dont elles étaient le catéchisme quotidien, et s'essayer à faire prévaloir les rêves qu'ils imaginent, sur les réalités que quatre mille ans de témoignages oculaires nous ont garantis, je me demande lequel est le plus surprenant des prodiges qu'ils ne veulent pas voir, ou de celui qui leur permet de voir autre chose à la place.

Eh bien, telle est l'autorité de l'histoire biblique, telle celle des miracles qu'elle renferme. La seconde et la première se valent; ou la partie purement naturelle de ce récit, que la négation admet, doit être repoussée, ou la partie surnaturelle, qu'elle repousse, doit être admise. D'ailleurs, la seconde est parfois virtuellement contenue dans la première. Par exemple, le précepte de la pâque judaïque repose sur les faits miraculeux de la délivrance d'Israël et du passage de la mer Rouge dont il est la consécration. La fête de la Pentecôte est un mémorial perpétuel de la promulgation de la loi sur le Sinaï. L'oblation des premiers nés du peuple juif rappelle l'extermination divine des premiers nés des Egyptiens. Ainsi, pendant quarante siècles, le miracle fait partie si intégrante de cette histoire qu'elle ne peut être racontée si elle en est séparée. Et ceci est tellement vrai que, lorsque le symbolisme allemand a essayé de remplacer les miracles bibliques par un vaste système de figures, ce n'a pas été en opposant des faits à des faits, mais en posant des prémisses arbitraires, desquelles il résulte que les faits sont inacceptables, uniquement parce qu'ils sont miraculeux. De telle sorte que le mythisme germanique, comme le naturalisme français, se résout dans cet argument naïf : Je déclare que les miracles doivent être faux, donc ils le sont.

Voilà des conclusions auxquelles la raison ne peut souscrire, sans embrasser les impossibilités de l'absurde à la place des obscurités du divin. Eh quoi! tout le merveilleux de l'ancienne alliance, si bien confirmé par les monuments qui émergent chaque jour du sol de l'Orient; ces faits divins, si répandus dans les traditions universelles, que l'on a pu aujourd'hui recomposer la Bible sans la Bible; tout le prophétisme avec le cortége de miracles concomitants et subséquents qui le justifient; enfin cette concordance si compliquée, entre le premier et le second Testament, qui fait du premier un livre dont chaque feuillet, déchiré à dessein par la Providence, attend son complément de l'aveuir, et du second un complément qui, confronté à la souche, s'y adapte en certifiant l'unité du plan divin, tout cela ne serait qu'un faisceau de coïncidences fortuites? Et la persévérante créance des peuples les plus intelligents de la terre à une telle économie ne prouverait, d'une part, qu'un habile système d'impostures, et de l'autre qu'un amour obstiné pour les mystifications? Je crois à la Bible, mille fois plus aisément qu'à de telles explications.

Passons au christianisme. Il est également rempli du surnaturel dans l'ordre physique. Un jour, nous reviendrons sur la valeur historique des livres du Nouveau Testament, et nous conviendrons que le P. Hardouin, attribuant l'Enéide à un moine du treizième siècle, le cède en audace critique aux novateurs qui contestent l'authenticité des Evangiles. Avec la moitié des chicanes élevées contre cette divine narration, on pourrait faire passer les œuvres de Démosthène, de Platon, de Tacite et de Tite-Live pour invention de faussaires, et si la critique obtient des adhésions quand elle se montre

sceptique jusqu'à l'absurde envers les auteurs divins, et n'obtient que des sourires quand elle applique le même système aux auteurs profanes, c'est parce qu'elle a des passions pour complices dans le premier cas, non dans le second. Le dernier mot du bon sens en cette matière est dans cet aveu, mille fois rebattu et encore trop peu compris : « Les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. »

Donc, les miracles de Jésus-Christ s'imposent avec l'enchâssement historique dans lequel ils sont en quelque sorte montés. Ils s'imposent parce qu'ils sont d'un caractère si parfaitement inimitable que *l'inventeur en serait plus étonnant que le héros*. Ils s'imposent parce qu'ils sont si évidents que les Juifs ne les ont pas contestés, mais les ont attribués au démon, et que Celse, Porphyre et Julien-l'Apostat, ne les pouvant récuser comme fait, les traitaient comme des opérations magiques. Ils s'imposent parce que l'histoire profane elle-même les garantit : Chalcidius mentionne l'apparition de l'étoile qui conduisit les Mages au divin berceau ; Macrobe, quelques circonstances du massacre des innocents ; Lampride, le dessein d'Adrien et d'Alexandre Sévère d'élever un temple à Jésus, et Phlégon, affranchi d'Adrien, l'éclipse de soleil qui jeta un voile de deuil sur le déicide. Ils s'imposent parce que Paul, ce sublime croyant qui avait été incrédule, lui aussi, affirme avoir vu le plus grand des miracles, le Christ ressuscité. Ils s'imposent, enfin, parce que, même quand on nie les récits évangéliques, on ne peut nier que leurs auteurs ne soient morts pour les certifier. Or, Matthieu, Jean, Pierre, Jacques et Jude, témoins et quelquefois instruments des miracles de Jésus, ont scellé leurs paroles de leur sang.

Ceux qui se complaisent dans les incertitudes de l'his-

toire pour autoriser celles de leurs convictions, ne peuvent nier la vertu d'un pareil témoignage. Que des spéculatifs se trompent en mourant pour des idées préconçues et des préjugés de naissance, cela se conçoit; mais comment se tromperaient-ils ceux qui, étendant la main sur un récit dont ils sont auteurs, s'écrient : *Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons touché de nos mains concernant le Verbe de vie, nous l'annonçons* (1). Que des hommes intéressés par l'amour-propre dans un mensonge, s'enivrent des applaudissements jusqu'à lui sacrifier la vérité et la vie, c'est compréhensible. Mais que des hommes meurent pour un mensonge, sans autre perspective que le mépris en ce monde et des châtiments dans l'autre, c'est incompréhensible à tel point que les témoins de Jésus-Christ seraient fous, s'ils n'étaient pas sincères, et qu'ils eussent été à jamais incroyables, s'ils n'avaient pas cru eux-mêmes.

Et puis, un simple appel au bon sens du monde moderne. Cette personne ineffable de Jésus-Christ qui n'est pas autre chose que le surnaturel fait homme, et les résurrections et les guérisons rapportées par l'Evangile, et les prodiges de la Pentecôte, et les miracles de l'Eglise depuis dix-huit siècles, tout cela ne serait que des mirages fallacieux du passé, des phénomènes d'hypnotisme et des hallucinations des peuples les plus civilisés de l'univers?

Je sais qu'on a fait des livres pour obscurcir ce sens commun de la vérité historique, mais de tels livres rapportent plus de bénéfice que d'estime. Pour faire table rase des annales chrétiennes avec un système de sup-

(1) I. Saint Jean, 1-1.

positions malveillantes, il faut plus de courage que de délicatesse. La critique qui en a été capable ne se relèvera pas de son attentat, car sa bonne foi a mille fois plus souffert que notre foi de son œuvre déicide, et si elle a découvert des degrés dans la sincérité de Jésus, donnons lui acte que personne n'en trouve dans la sienne.

Je le demande, y a-t-il vestige d'un témoignage de ce genre dans aucune des religions positives qui ne portent pas le nom de Jésus-Christ? Sans doute, à toutes les heures de sa vie, le genre humain a vu le merveilleux se mêler à la trame de son histoire; mais quelle différence entre le surnaturel vrai et celui de composition humaine? Approchez, en ce moment, pèlerins aventureux qui prétendez avoir contemplé des religions supérieures à la nôtre aux deux penchants de l'Himalaya; venez, indianistes provocateurs, qui nous opposez sans cesse les gigantesques enfantements du génie de l'Orient, et puisque le brahmanisme et le bouddhisme sont le plus vaste spécimen des créations surnaturelles que Dieu n'inspira pas, sachons s'ils résistent à la suprême épreuve de notre premier criterium.

Le miracle physique, dans le christianisme, repose, comme le filon d'or, au milieu d'un gisement historique qui le porte et le garantit. Le miracle physique, dans le bouddhisme, est une vision ou un cauchemar, sans appui dans les faits. Le premier se rattache à un ordre d'événements accepté comme certain par les peuples mûrs de l'Occident, le second n'a jamais été que l'amusement de nations immobilisées dans des préjugés stupides, et destinées à mourir, comme on l'a dit, non de vieillesse, mais d'une enfance prolongée.

Le surnaturel de la Bible et de l'Evangile reflète la beauté idéale de son auteur, celui des *Védas* et des

Pouranas est un recueil d'imbécilités grandioses. Le premier fait pleurer, le second fait rire. Le premier a élevé et affranchi les nations occidentales, le second verse à l'extrême Orient l'engourdissement de l'anesthésie. Le premier civilise les hommes, le second les rend irrémédiablement impropres à la civilisation. Le premier est un théisme grand et pur, le second est une mythologie moins ingénieuse et plus repoussante que celle de la Grèce et de la Scandinavie. Ah! c'est qu'il est presque aussi difficile à l'homme d'inventer des miracles raisonnables que de les faire. Il y a des incrédules de France qui se sont constitués les Pères de l'Eglise thibétaine; pour les punir de leurs engouements anti-chrétiens, je voudrais qu'ils fussent condamnés à lire, seulement, les récits merveilleux qu'ils ont la prétention d'admirer. Quant à les croire, c'est autre chose. Est-ce que rien est comparable, en extravagance, aux fictions des apocalypses védiques? Les miracles de la légende dorée n'en approchent pas. « Ces révélateurs font marcher des myria-« des de dieux et de mondes, ils ébranlent le ciel et la terre « avec des circonstances puériles, et une monotonie de « radotage vieillot, qui dégoûte au bout d'un instant (1). »

Pour moi, je regarde comme un vrai châtiment infligé à la libre pensée, ses aveuglements devant l'Evangile, et ses prédilections pour les hallucinations brahmaniques. Il serait temps d'en finir, cependant, avec ces singularités dont on se glorifie comme d'un goût original, et qui ne sont qu'un abaissement de raison. Vraiment, quand je vois des esprits rebutés par les obscurités de saint Thomas, se pâmer aux clartés de

(1) Taine.

la philosophie védanta, je comprends à quel point nous a fait avancer notre surnaturel, en voyant à quel point on peut reculer en l'abjurant. Heureusement il a la vie résistante, parce qu'il a des racines profondes, et je suis bien fier de penser que, depuis un siècle, la critique la plus acharnée le secoue sans pouvoir l'ébranler, tandis que le surnaturel bouddhique, loin d'être capable de parer les attaques de Straus ou de Salvador, est une de ces bulles de savon sur lesquelles on ne souffle même point, parce qu'elles s'évanouissent avant qu'on les approche.

Et Mahomet escaladant les cieux sur un hyppogriphe, pour aller recevoir le Coran de la bouche d'Allah, serait-il l'inventeur d'un surnaturel plus digne de notre foi? Sa révélation aurait-elle des critériums de l'ordre physique, intellectuel et moral capables d'effacer ceux de la nôtre? Non, déclarons-la, d'ores et déjà, hors de concours dans un tel parallèle. Il y a aujourd'hui des engouements dépravés qui marchandent leur admiration à Jésus-Christ et qui la prodiguent au fondateur de l'Hégire. Ne nous faisons pas, indirectement, les complices de cette iniquité en lui accordant l'honneur d'une réfutation trop directe. Et où sont les miracles du fameux chamelier, soit en livres, soit en hommes, soit en bienfaits matériels, soit en améliorations morales qui le disputent à ceux de l'Evangile? L'islamisme est un fait évidemment humain, accompli par des moyens humains, qui a eu la violence pour instrument, la passion et l'ignorance pour complices. Il est une conquête plutôt qu'une religion, sa propagation le stigmatise au lieu de le prouver, car le sang n'a la vertu d'un témoignage que lorsqu'il est versé par amour. Sa démonstration écrite n'existe pas et ne

peut exister. Ses seuls prodiges de l'ordre intellectuel sont des actes de vandalisme contre la pensée. Amrou, incendiant la bibliothèque d'Alexandrie, est une parfaite image de l'amour de sa race pour les lumières. L'éclat éphémère jeté par les lettres arabes au moyen-âge servit plutôt à composer une auréole poétique au kalifat, qu'à fonder la somme théologique du Coran. Quant à son histoire, plus authentique que celle du bouddhisme, elle est plus honteuse : elle est l'antithèse de l'histoire de la civilisation, c'est-à-dire, un abominable inventaire de cruautés et de débauches, écrit avec la boue délayée dans le sang. De ses grands hommes, rien à dire, sinon que la postérité en est réduite à les traiter comme des exceptions glorieuses quand ils ne sont pas des fléaux. Quelques-uns ont été puissants, bien peu ont été bons, aucun n'a été pur. La vie des saints de l'islamisme ne peut être écrite sans outrage au sens moral.

L'originalité reste-t-elle au moins à cette révélation, pour la dédommager de ses autres désavantages? Non, elle n'est qu'un compromis entre le monothéisme des chrétiens et la morale corrompue des païens ; une habile combinaison fondée, d'un côté, sur les ruines du polythéisme dont la raison ne voulait plus, et, de l'autre, sur des passions ignobles dont la nature déchue veut toujours. Or, cet amalgame hideux de spiritualisme dans le dogme et de matérialisme dans la morale, où un peu de vérité vient consacrer beaucoup d'erreurs, c'est là ce qui constitue la vitalité de l'islamisme. Les idoles païennes tombent quand la raison les touche ; mais des mœurs païennes, cimentées par la croyance à l'unité divine, forment une aggrégation presque indestructible. La France et l'Evangile expérimentent cette

résistance immorale depuis bientôt quarante ans en Algérie. Heureusement, une telle expérience tourne à la gloire du christianisme et à la honte de ceux qui le repoussent, car, s'il a conquis l'ancienne Rome plutôt que le désert africain, cela prouve que l'humanité dégradée du siècle de Néron était encore plus près de la vérité que les peuplades abruties par le despotisme corrupteur de Mahomet.

II

Le miracle de l'ordre intellectuel qui sert de criterium à la vraie religion, est un certain degré de connaissance qui surpasse les bornes de la nature, et qui est produit par une spéciale illumination de Dieu. Cette connaissance surnaturelle peut avoir pour objet, ou bien des faits à venir placés au-delà de la portée conjecturale de l'esprit, et alors elle s'appelle la prophétie ; ou des vérités abstraites, qui sont hors de proportion avec la force créatrice de la pensée naturelle, et, alors, cette connaissance suréminente s'appelle l'excellence de la doctrine.

La prophétie est certainement un des plus grands miracles. Le thaumaturge rend la vie à ce qui n'est plus, le prophète la donne à ce qui n'est pas encore. L'un ressuscite le passé, l'autre suscite l'avenir. Or, le christianisme est étayé par des prophéties sans nombre, les unes qui ont Jésus-Christ pour objet, les autres qui l'ont pour auteur. Les prophéties sont si précises dans leurs détails qu'elles semblent, dit saint Jérôme, l'histoire de ce qui fut, plutôt que l'annonce de ce qui

doit être. D'autre part, elles sont si évidemment antérieures à l'événement que les Juifs reconnaissent la prophétie sans reconnaître l'événement, demeurant ainsi les archivistes d'autant plus désintéressés du christianisme, qu'ils en sont les ennemis. Et cette juxta-position exacte, entre des causes et des effets séparés par de longs siècles de distance, ne serait point surnaturelle? Et cet engrenage, cet emboîtement parfait des événements prophétisés avec les prophéties, ne serait qu'une combinaison du hasard et une illusion d'optique partagées par des millions de visionnaires? Ce sont toujours des hypothèses plus miraculeuses que le miracle.

Quand les archéologues de Rome découvrirent, dans leurs fouilles, un chef-d'œuvre de sculpture qu'ils attribuaient à l'antiquité, et dont Michel-Ange revendiqua la propriété, celui-ci établit son droit d'auteur par un argument ingénieux. Il produisit le bras de la statue, lequel n'avait pas été trouvé en terre, et les anfractuosités du marbre s'étant adaptées, de part et d'autre, à l'endroit de la cassure, les deux pièces furent déclarées être du même artiste. Eh bien, le Christ est une figure sublime exécutée, par proportions diverses, dans les deux Testaments. Quand je vois toutes les parties nouvelles de ce noble ouvrage se joindre aux anciennes par une complète adhérence, et cela malgré la diversité des ouvriers et des époques qui façonnèrent l'image, je conclus que tant de rencontres providentielles sont trop en dehors des chances naturelles, pour n'être point supra-naturelles. Plus l'unité de ce chef-d'œuvre me paraît humainement impossible, plus son auteur me paraît divin. Au reste, l'exactitude d'un tel accord entre les prophéties et les événements prophé-

tisés ne saurait étonner. Seul, l'esprit divin pouvait porter les voyants à prendre la responsabilité d'un avenir pour eux plein de chances, puisque Moïse ordonnait de tuer celui qui avait annoncé des événements non accomplis.

Maintenant, ouvrons les annales du paganisme indien ou thibétain, y trouverons-nous un système de prédictions et de faits prédits, qui soit même l'ombre d'un pareil témoignage? Quels sont les Isaïe, quels sont les Daniel de cette mystérieuse loi? Le brahmanisme et le bouddhisme, qui forment comme l'Ancien et le Nouveau Testament de la même religion, n'ont pas une histoire sérieuse. A peine quelques certitudes perdues au sein d'immenses ténèbres, comme quelques pierres milliaires semées dans un désert, voilà leurs annales; et, à la place de nos prophéties jetées en vedette au-devant des événements, et de la belle harmonie que présente la confrontation des unes avec les autres, que voyons-nous dans la chronologie des Indous? Des ombres enveloppant un passé d'ancienneté surfaite et une noblesse de parchemins falsifiés.

Tous les peuples qui professent le panthéïsme et, partant, l'éternité de la matière, doivent s'attribuer une haute antiquité. L'esprit, ayant établi en principe que le monde a toujours existé, ne peut admettre que l'homme y ait apparu depuis si peu de temps. Aussi, quand Moïse, qui écrivait dans le voisinage des Assyriens, des Chaldéens, des Egyptiens, des Indiens et des Chinois, tous infatués d'une ancienneté fabuleuse, a fixé hardiment la date de la création actuelle à une époque moins reculée, il me paraît d'autant plus inspiré qu'il réagit contre l'amour-propre national et contre un courant universel, et qu'il augmente contre

lui la facilité des démentis. L'histoire des Indiens commence donc par un mensonge chronologique, et continue par une série de rêves babillards, où toutes les vraisemblances sombrent dans un chaos légendaire. D'après les indianistes les plus décidés, leurs *Védas* sont postérieurs au *Pentateuque;* leurs premières lueurs de certitude historique ne remontent pas au-delà de trois mille huit cents ans avant notre époque, et, depuis, leurs annales pullulent de fables tellement ineptes que le plus subtil ecclectisme n'y saurait discerner le vrai du faux. M. Barthélemy Saint-Hilaire n'a pu écrire l'histoire du fameux Bouddha Cakiamouni qu'en la divisant en deux parties, l'une composée des faits surnaturels qu'on tient pour apocryphes, l'autre des faits naturels qu'on est convenu de regarder comme vrais. Œuvre de pure fantaisie, non de critique, car le naturel et le surnaturel s'entrelacent dans la trame d'une même existence, et si le second tombe, le premier ne se tient plus debout.

Pour nous, quand la raison moderne nous demande des garanties, et se plaint de n'avoir pas vu de miracles, nous pouvons lui répondre : Vous assistez au plus grand de tous, à l'accomplissement des prophéties. Par là, en effet, l'avenir, qui était le mystère de vos ancêtres, est devenu votre preuve. Sans compter que tous ces faits se sont passés au soleil d'une publicité contrôlée par le voisinage et par l'examen de la raison occidentale, tandis que, dans l'histoire des incarnations bouddhiques, on ne voit que les songes d'une humanité en état de délire enfantin et maladif. Et, cependant, qui pourrait le croire? certains publicistes contemporains trouvent les origines du christianisme plus douteuses que celles du culte de Brahma! Quand on écrit de pa-

reilles choses, on peut estimer beaucoup sa plume, mais j'affirme qu'on ne la respecte pas. Pour toute la gloire de Voltaire, je ne voudrais pas avoir édité, sur ce point, les inexactitudes peu honorables que certains orientalistes du jour ont prises à leur charge! O superbes scrutateurs de notre passé, vous vous êtes trompés de temps et de pays. Il y a des annales plus embrouillées que celles de l'Eglise à élucider, car l'Eglise a la mémoire longue, parce qu'elle dure toujours. Abandonnez donc la prétention de lui enseigner son histoire, et portez vos services aux dieux de votre dévotion, sur les bords du Gange et de l'Indus!

Autre miracle de l'ordre spéculatif à l'appui de l'Evangile, son introuvable sublimité.

L'excellence de la doctrine chrétienne est une vérité rebattue. Sa divinité fait encore question pour quelques-uns. Que l'Evangile soit un produit plus grand que nature, Napoléon le prouve en des termes d'une mémorable originalité. « Les impies eux-mêmes, nous « dit-il, n'ont jamais osé nier la sublimité de « l'Evangile; là, tous les mots sont scellés et solidaires « l'un de l'autre comme les pierres d'un même édifice. « L'esprit qui les lie est un ciment divin; chaque « phrase a un sens complet qui retrace la perfection « de l'unité et la profondeur de l'ensemble. Livre unique, où l'esprit trouve une morale inconnue jusqu'alors, et une idée de l'infini supérieure même à celle « que suggère la création! Quel autre que Dieu pouvait produire ce type, cet idéal de perfection également exclusif et original, où personne ne peut ni critiquer, ni ajouter, ni retrancher un seul mot. Livre « différent de tout ce qui existe : absolument neuf

« sans rien qui le précède et sans rien qui le suive (1). »

Avant ce surprenant apologiste, Rousseau avait dit, dans le même sens : « Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe, comme ils sont petits à côté de celui-là ! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage des hommes ? » Non, il faut plus de crédulité qu'on ne pense pour porter un tel jugement; d'ailleurs, l'auteur de cette sagesse ayant affirmé sa propre divinité, il s'agit de savoir si notre raison n'éprouve pas encore plus de difficulté à le mépriser comme un imposteur, qu'à l'adorer comme un Dieu. Tant il y a, qu'ici encore, le plus naturel, c'est le surnaturel. Toutefois, n'épuisons pas une preuve qui aura sa place plus large et mieux choisie ailleurs.

Maintenant, dussions-nous être fatigants et fatigués par un tel parallèle, il faut le poursuivre. Y a-t-il un Evangile de Cakiamouni capable de rivaliser avec celui de Jésus? Que peut opposer le lamaïsme aux livres des *Proverbes*, de la *Sagesse*, de *Job*, des *Psaumes* et des *Épîtres de saint Paul*? Une littérature luxuriante comme la végétation de l'Inde, j'en conviens, mais aussi un fatras incohérent semé de rares éclairs, et le seul ouvrage, peut-être, de l'esprit humain, qu'il ne puisse pas relire sans succomber à la peine. Œuvres problématiques, d'ailleurs, dont tout le monde parle, que presque personne ne comprend, car bien peu de leurs extraits ont été traduits en langue européenne; et bon nombre de critiques qu'on croirait familiarisés, comme des brahmines, avec les textes sacrés de l'Inde, n'en connaissent rien que par la version latine et abré-

(1) *Mémoires de Sainte-Hélène.*

gée d'Anquetil du Perron, écrite pour le service des savants qui ne sont pas fâchés de lire le sanscrit dans des langues de leur connaissance. Œuvres d'imagination surtout, non d'apologétique, qui prouvent le génie, non la religion de ces races. Il est vrai qu'en fouillant dans les encyclopédies sacrées du Thibet, de la Mongolie, de Ceylan et de la Chine, et, en mettant bout à bout quelques centons de leur morale, on forme des citations curieuses; mais ce ne sont là que des coupures habiles dans un fond que le bon sens ne peut regarder, et qui ne soutient pas lui-même les regards du bon sens. Les orientalistes épurent les livres canoniques du bouddhisme pour les rendre présentables, ils les falsifient pour les faire admirer; mais ils perdront à cette tâche plus que la mythologie indienne ne gagnera, car en face de ces montagnes de répétitions, de contradictions et de séniles racontages, placez les chefs-d'œuvre de nos deux Testaments et de notre tradition écrite, depuis Tertullien jusqu'à Bossuet, et dites-moi si ce n'est point la gloire de nos Ecritures d'avoir pour ennemis ceux qui sont capables d'admirer toutes les *Bibles de l'humanité*, excepté la véritable, et d'honorer le ridicule plutôt que d'adorer le divin.

N'a-t-on pas été encore plus loin que d'assimiler et de préférer les révélations indiennes à celles de l'Evangile? Oui, on a osé dire que celles-ci étaient sorties de celles-là. D'après cette invention, le Christ cesse d'être, non-seulement un Dieu, mais encore un fondateur original, car il n'a formé qu'un syncrétisme des meilleures traditions orientales. Il y a plus, en signant une œuvre qui ne lui appartenait pas, il a usurpé la gloire d'autrui et mérité la place ignoble qui lui fut donnée, à côté de Mahomet, dans un livre célèbre intitulé : *De tribus impostoribus*.

Quand on a étudié le dossier de la partie adverse, il est difficile de tenir son âme en face de telles audaces de plaidoirie ; quoi ! les brahmes ont formé Jésus-Christ ?

Mais si l'Evangile n'était que le dernier mot d'une philosophie antérieure, épurée dans le creuset d'un esprit ecclectique, ce dernier mot aurait été prononcé par un sage familiarisé avec les écoles anciennes, non par un jeune villageois qui n'avait pas quitté sa boutique de charpentier, et dont les maîtres ne furent connus de personne.

Si le christianisme n'avait été qu'une combinaison de plagiats habiles, il aurait dû avoir des érudits pour l'interpréter et le défendre aussi bien que pour l'inventer, tandis qu'il fut promulgué par des Apôtres incultes, et qui passaient pour des hommes pris de vin.

Si le christianisme n'eût été qu'une efflorescence des germes semés par une philosophie quelconque, il eût trouvé, dans la philosophie en général, une certaine complicité de concours ou de tolérance ; or, celle-ci l'a si peu reconnu que, pendant quatre siècles, elle l'a poursuivi jusqu'à extermination ; qu'elle a, douze fois, essayé de le noyer dans le sang de la persécution, et qu'encore même elle ne lui pardonne point de ne s'être pas mis d'accord avec elle.

Enfin, si le christianisme eût été un progrès purement naturel, il eût commencé comme tous les progrès intellectuels par l'initiative des esprits avancés, et en descendant de la tête de la société dans les multitudes. Il est la seule révolution, dans l'ordre des idées, qui se soit accomplie de bas en haut, et dans laquelle les oracles de la science aient reçu la lumière des ignorants. Après cela, sans doute, il n'exclut pas des vérités plus ou moins pressenties par Zénon, Platon

et Bouddha, car la vérité complète doit embrasser les vérités partielles; mais affirmer qu'il a suffi de raccoler ces lambeaux pour composer l'Evangile, c'est manquer de respect à ses lecteurs.

Voilà donc l'objection résolue en principe, mais, en fait, que faut-il en penser? Serait-il vrai que le christianisme, né en Palestine, a été conçu dans l'Inde? Serait-il vrai que si le Christ lui a donné son nom, c'est le Bouddha qui est son véritable père? Piquons ce ballon habilement enflé par certains théologiens de revue, et voyons la résistance qu'il fera.

Et d'abord, le fond du christianisme c'est l'unité de Dieu, l'essence du bouddhisme c'est le polythéisme, car l'humanité déchue est incorrigiblement idolâtre, partout où une lumière surnaturelle ne la corrige pas; c'est pourquoi la race indienne voit des dieux dans toutes les choses et des choses dans tous les dieux. Le christianisme enseigne la spiritualité de son Dieu, le bouddhisme confond le sien avec la matière, en telle sorte que le monde émane, sort de lui, comme le ruisseau de sa source et la toile de l'araignée. Le christianisme enseigne la création du monde par une toute-puissance infinie, le bouddhisme croit à l'éternité du monde. Jésus naît dans une étable, le Bouddha sur le trône de Magdalha. Jésus, en descendant du sein de son Père parmi nous, a pris l'humaine nature pour l'élever jusqu'à lui, le Bouddha, avant son avénement sous forme humaine, revêt la stature d'un éléphant orné de ses défenses, qui a la tête rouge et superbe, et qui marche richement caparaçonné. Jésus s'est déclaré formellement Dieu, Cakiamouni n'a jamais osé risquer l'apothéose. L'Evangile professe l'immortalité des âmes dans une même personnalité et dans un état de

bonheur ou de malheur permanent; le bouddhisme croit à la transmigration des âmes, dans des phases de décroissance répétées jusqu'au néant absolu. D'après le christianisme, la vie est un bien et il faut la féconder. D'après le bouddhisme, la vie est un mal et il faut l'amoindrir. Enfin, Jésus a révélé aux hommes leur dignité et leur égalité bien entendue, Brahma partage notre famille commune en quatre castes séparées par des barrières infranchissables. Le bouddhisme, a dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, après l'avoir étudié avec une bienveillance peu suspecte de rigueur : « C'est « un spiritualisme sans âme, une morale sans liberté, « une vertu sans devoir, une charité sans amour, un « monde sans nature et sans Dieu... Le seul service « qu'il puisse nous rendre par son contraste, c'est de « nous apprendre tout ce qu'il en a coûté à l'humanité « de ne pas croire ce que nous croyons (1). »

Malgré ces différences essentielles, comment se fait-il, me diront ici les adversaires, qu'il y ait dans la morale des Indous quelques analogies frappantes avec la loi du Sinaï et avec d'autres traditions mosaïques? C'est tout simple, ce sont des larcins faits à la Bible, non des emprunts faits par elle. De même que les Apôtres, le peuple juif qui était, avant Jésus-Christ, le grand missionnaire de la vérité, fut envoyé partout pour en jeter les germes. Salmanasar, Assar-Haddon, Nabuchodonosor emmenèrent tour à tour des Israëlites en captivité dans l'extrême Orient. Or, ce serait une grande erreur de penser que ceux-ci ne firent que pleurer sous les saules des fleuves étrangers. De cette station

(1) *Le Bouddha et le Bouddhisme.*

avancée, ils se répandirent en caravanes nombreuses du côté des Indes, du Thibet et jusque dans la Chine; et quand la science moderne a retrouvé la trace de ces antiques migrations, loin d'honorer Israël comme l'auteur, elle l'a injurié comme le plagiaire de ses propres traditions. En général, si un filon des souvenirs bibliques se mêle au tissu des autres histoires, on le rapporte à sa véritable origine; mais les Indous, ayant la monomanie d'être plus anciens que le monde, prennent soin de mettre des dates très-reculées à leurs emprunts, semblables à un faussaire qui défigure des objets volés pour déjouer les investigations du vrai propriétaire. Et c'est pourquoi des orientalistes, complices de cette manœuvre, accusent la Bible de n'être qu'une copie parce que les Indiens l'ont copiée. En vérité, il y a, dans de telles conclusions, un degré de légèreté critique peu conciliable avec l'autorité magistrale qu'affectent nos contradicteurs.

Mais alors, continuent ceux-ci, comment se fait-il, qu'au siècle dernier, des voyageurs aient retrouvé au Thibet des monastères nombreux, des processions solennelles, des pèlerinages, une cour pontificale, des collèges de lamas, et enfin une organisation semblable à celle de l'Eglise romaine; si bien que Voltaire et Volney ont pu dire les premiers, que le christianisme procède du bouddhisme thibétain, et le culte catholique des cérémonies lamaïques?

Toujours même erreur dans les prémisses et, par suite, mêmes inversions dans les conclusions. Pour quiconque a étudié notre passé, l'apostolat de saint Thomas aux Indes, dit Claude Buchanan, est aussi authentique que la mort de saint Pierre à Rome. Depuis, les relations de l'extrême Orient avec les prédicateurs de l'E-

vangile ne cessèrent pas, et de saint Pantène jusqu'au cinquième siècle, un christianisme plus ou moins orthodoxe fut enseigné sur les côtes de la mer des Indes. Il est vrai que l'islamisme établit bientôt une barrière de fer et une mer de sang entre les croyants de la haute Asie et ceux de l'Europe. Cependant, Vasco de Gama trouva encore, à Ceylan, des chrétiens très-reconnaissables. Auparavant étaient venues les Croisades et l'invasion de Tamerlan. Alors les deux civilisations de l'Occident et de l'extrême Orient débordèrent par dessus leurs rivages, elles se rencontrèrent sur plusieurs champs de bataille, elles se pénétrèrent en se heurtant, et quand les deux fleuves rentrèrent dans leur lit, chacun garda quelque chose des ondes et des épaves de l'autre : l'Orient avait cédé à l'Occident la boussole, celui-ci avait réappris à l'Orient le vrai christianisme et la constitution de l'Eglise.

Et ce ne fut pas, cependant, la dernière influence exercée par l'Evangile en ces lointaines contrées. Des missions catholiques fondées en Tartarie et dans le Turkestan, par Odéric de Frioul, contribuèrent, pendant plusieurs siècles, à inculquer des éléments chrétiens à la religion bouddhique, de telle sorte que le persifflage de Voltaire reprochait à l'Eglise, comme un plagiat, ce qui n'était qu'un grand témoignage de sa vitalité et de son originalité. Nouvelle preuve que la science prend bien souvent des choses récentes pour anciennes et réciproquement. Cela la corrigerait-il de la monomanie des affirmations tranchantes et précipitées contre nos traditions? Nullement ; pour qu'il en fût ainsi, il serait nécessaire qu'elle se crût moins infaillible que l'Eglise : elle n'en conviendra pas de longtemps. Eh ! que faudrait-il, en effet, pour qu'elle ne doutât point de

la religion? Qu'elle sût douter d'elle-même, difficulté plus mal aisée à lever que toutes celles de la religion.

III

Le miracle, dans l'ordre moral, est une action ou une série d'actions propres, soit aux fondateurs, soit aux sectateurs d'une religion, lesquelles dépassent les forces de la nature morale et ne peuvent résulter que d'une motion spéciale de Dieu. Laissons de côté les fondateurs pour le moment, et considérons les sectateurs des deux religions comparées, soit dans la réalisation pratique, soit dans la confession, soit dans la propagation de leur vérité.

C'est un vrai miracle du christianisme que la vie des grands chrétiens, abstraction faite de tout point de vue mystique. Quand les martyrs ne seraient qu'une nuée de témoins volontaires qui ont souffert la mort, sans la donner et sans haïr ceux qui la leur donnaient; quand les vierges ne seraient que les garde-malades et les institutrices des pauvres; quand les fondateurs d'ordre ne seraient que les pères d'une postérité bienfaisante pour le genre humain; quand les pontifes ne seraient que les chefs de la tribu la plus pure qui ait jamais instruit et moralisé les hommes; quand les docteurs ne seraient que les éclaireurs les plus sûrs qui aient jamais marché à la tête de l'humanité; enfin, quand la sainteté ne serait que l'idéal de l'empire sur soi et du sacrifice à Dieu et au prochain, la religion mériterait certainement d'être proclamée la meilleure école de vertu que le monde ait connue. J'ajoute que tout moraliste attentif à ce spectacle pourra et devra aisément conclure que la nature ne monte pas à ces

sommets sans un appui plus haut qu'elle-même ; et que si la vie des grands hommes de Plutarque révèle des sages, celle des grands modèles du christianisme atteste des ouvrages divins.

Notre Dieu, en effet, étant essentiellement parfait, doit imprimer aux vertus qu'il inspire les caractères de sa ressemblance, et, par là, défier le succès des contrefaçons. Au contraire, dès l'instant que la nature, excitée par un faux type de la divinité, veut imiter nos sacrifices, elle les défigure, et le même effort qui produit les saints dans la vérité engendre les monstres dans l'erreur. Les grands ascètes du bouddhisme en sont la preuve.

Qu'ont-ils fait de la contemplation ? Une sorte d'annihilation. Le Dieu que nous méditons étant un acte pur dans son essence et un amour immolé sur la croix, à peine descendus de notre prière dans la vie réelle, nous courons à l'immolation pratique, d'autant plus utiles à la terre que nous sommes plus épris du ciel. Le bouddhiste, au contraire, adorant l'être indéterminé, éternellement immobile, que deviendra la perfection sous l'empire de cette divinité inerte ? Rien autre chose que l'inertie ! Quand l'âme maladive des Indous s'est perdue dans cet océan inanimé de l'existence, elle végète plus qu'elle ne vit, suspendue par un balancement idiotique au-dessus de l'humanité. Notre sainteté, à nous, c'est l'action fécondée par l'oraison, la leur, c'est la stérilité du rêve ; la nôtre, c'est le labeur, la leur, c'est un sommeil cataleptique ; la nôtre est un surcroît de vie, la leur est une mort anticipée. Quiconque veut devenir un samanéen parfait, disent les textes inspirés, doit se rendre semblable à un homme à qui l'on aurait coupé les quatre membres. Sans doute, de ce quiétisme visionnaire, il pourra sortir des légions de bonzes et de solitaires hallucinés, pétrifications

vivantes de leur loi; mais il n'en sortira pas un Vincent de Paul. Que ces saints ne se présentent donc jamais à la canonisation de Rome, car Rome n'admet pas les saints qui ne l'ont été que pour eux-mêmes. La Chartreuse et le Carmel, tous les déserts de la contemplation chrétienne sont peuplés de cœurs qui battent pour le salut du monde; la religieuse cloîtrée elle-même fait à la misère humaine la plus sublime des aumônes, celle de sa prière; sainte Thérèse rivalise de prosélytisme avec saint François-Xavier; en un mot, il n'y a point de sainteté parmi nous sans amour. Mais l'effort de l'Indou passant sa vie à noyer, à chloroformiser son *moi* dans le moi universel, c'est l'acte d'un égoïsme titanesque et fou, non un exemple moral. Et cependant, combien de savants persifflent les pieux fainéants de nos cloîtres, et se déclarent édifiés par les ascètes oisifs qui rançonnent les passants sur les grands chemins du Japon et de l'empire Birman !

Qu'y a-t-il donc dans les vertus de ces derniers qui ne soit la parodie des nôtres? Remarquez des contrastes que des voyageurs distraits ne remarquent pas. Le Christ a mis la charité, non-seulement dans quelques individus, mais dans les mœurs publiques, et cela non pas en la stimulant par l'attrait du gain, mais en lui donnant la pauvreté pour compagne. Les moines mendiants de Fao et de Xa-ka échangent les plaisirs des sens contre celui de la fortune, et sont purs comme chez nous certains êtres méprisables sont débauchés, pour l'argent qui leur en revient. Le Christ enseigne une mortification suffisante pour que l'âme conserve sa suprématie, ce qui n'est que surnaturel ; les bonzes exagèrent la pénitence jusqu'à l'ostentation de l'extermination volontaire, ce qui est anti-naturel. Enfin, notre Maître nous ordonne de cacher nos jeûnes de peur qu'ils ne cherchent des

encouragements dans l'admiration des hommes; les *Négorès* et les *Foquéxus* étalent leurs austérités en place publique pour s'attirer des applaudissements, semblables à ces mendiants qui avivent leurs blessures et les exposent aux foires pour bénéficier de l'intérêt des passants. En un mot, les vertus chrétiennes reflètent la beauté morale du Christ, les vertus du bouddhisme sont grimaçantes et monstrueuses comme le dieu qui les inspira. Or, il y a dans la vertu, ainsi qu'en toutes choses, un point qui constitue l'exactitude de la proportion, et partant, le chef-d'œuvre; et ce point n'ayant été trouvé que dans le christianisme, n'y a-t-il pas lieu de considérer ses vertus comme un criterium de sa vérité ?

Il est un miracle de l'ordre moral aussi étonnant que notre manière de pratiquer, c'est notre manière de confesser notre foi. Douze millions de martyrs de tout sexe, de toute culture d'esprit, de tous pays, mourant dans des supplices inouïs, avec une douceur inouïe, quelques-uns pour certifier des faits qu'ils avaient vus, tous pour confesser une foi qu'ils auraient pu échanger contre la vie, et, parfois, contre la gloire, c'est là un témoignage que nulle fausse religion ne peut reproduire dans de telles conditions. Napoléon traduisait l'impression que son esprit en recevait par ces mots frappés de son empreinte : « Partout les chrétiens succombent et partout ce sont eux qui triomphent. » Belle parole et belle preuve à la fois, car il n'appartient qu'aux choses immortelles de se retremper ainsi dans la mort. Sans doute, les fausses religions ont eu leurs martyrs, mais qu'on les compare aux nôtres sous le rapport du nombre : c'est à peine si les premiers comptent, et c'est à peine si on peut compter les seconds. Qu'on les

compare sous le rapport de l'attitude : les premiers sont morts souvent avec les mains souillées de sang, parce qu'ils ont tâché de donner la mort en la recevant; les seconds ont incliné la tête et ployé les genoux avant de recevoir le dernier coup. Les premiers ont succombé dans la haine, Dieu ne permettant pas à l'erreur la contrefaçon de la charité; les autres ont aimé jusqu'au dernier soupir, comme J. de Britto embrassant son bourreau et saint Cyprien donnant au sien cinquante pièces d'or en signe de remerciement. Enfin, les premiers ont offensé la raison en visant au sublime, les seconds ont triomphé de la raison par l'ascendant du sublime. Aussi, ne me parlez pas de ces Indiens qui se font broyer sous les chars de leur dieu, ce n'est là qu'un suicide superstitieux; mais regardez plutôt ces Apôtres et ces disciples donnant leur sang pour affirmer qu'ils ont vu le Christ ressuscité; et dites-moi s'il y a possibilité de refuser sa créance, je ne dis pas à des spéculations capables de produire des visionnaires, mais à des faits dont les témoins oculaires se laissent égorger.

Enfin, dernier miracle et dernier criterium de l'ordre moral propre à la vraie religion : sa propagation. Quelle immense entreprise réalisée ! Avec douze pêcheurs, sans lettres, sans fortune, sans influence, qui n'ont à promettre que la honte, la prison et parfois la mort à leurs adhérents, inaugurer, à la place d'un culte caressant pour les passions, la mortification de la chair, la béatitude de la pauvreté, l'amour des ennemis, le mépris de soi-même, le pardon des injures, et placer sur les autels de l'univers un crucifié qui, naguère, perdit l'honneur avec la vie! Et ce but, si étonnant, l'atteindre malgré le préjugé populaire qui protége les an-

ciennes divinités, malgré la politique qui les défend, malgré la corruption qui les aime, malgré la philosophie qui plaide leur cause, malgré le paganisme et la synagogue qui unissent leurs oppositions, malgré les anciens sacerdoces qui se scandalisent, enfin, malgré les empereurs qui lancent des édits sanguinaires, ah ! convenons que c'est là un prodige bien capable de faire penser ceux qui n'en admettent point ! Et, cependant, ce prodige a été fait. Tandis que la création obéit à la loi du développement successif, et que Dieu met un demi-siècle pour la formation d'un homme, en moins de cent ans il avait formé sa catholicité. Depuis la haute Asie jusqu'au fond des Gaules, les villages et les champs, dit Pline le jeune, étaient envahis par la contagion chrétienne, et Jésus se trouvait, au lendemain de sa mort, le premier potentat de l'univers : *Non civitates tantum. sed vicos et agros, christianæ superstitionis contagio pervagata est.*

Y a-t-il, dans le passé du bouddhisme, un tour de force de sa puissance prosélytique égal à celui-là ? Non, et ajoutons que les conquêtes du christianisme durent encore, car seul il maintient, à travers les siècles, la propagation de sa foi. Quelle amère dérision de lui comparer ce paganisme indien éclos, comme une végétation naturelle, sur le sol qu'il occupe, et qui n'a jamais pu s'étendre au-delà ! Religion borne, subsistant sous la garde des gouvernements, et de l'anesthésie qu'elle provoque, et qui semble ne conserver ses adeptes qu'en les endormant pour les empêcher de changer de place. Sans doute ce culte est ancien, mais, son ancienneté, qu'est-elle autre chose que la caducité, puisque depuis trois mille ans il n'a pas fait un pas en avant ? Sans doute il est très-répandu, mais depuis longtemps sa force convertissante est épuisée ; il n'a que le tempérament indo-chi-

nois, et il ne peut se naturaliser ailleurs, parce qu'il est l'erreur d'une race, non la religion de l'humanité.

Peu m'importe donc qu'il embrasse un plus grand nombre d'âmes que le christianisme, cela revient à dire que les deux tiers de l'humanité sont encore idolâtres, ce qui est peu nouveau. Mais l'universalité de la vérité ne consiste pas à posséder la plus grande partie du monde, Dieu ne pouvant dépendre de la majorité des voix; elle consiste dans son ubiquité sur toutes les parties du monde et dans son aptitude à y vivre et fleurir. La vitalité d'un organisme est bien moins dans l'ampleur de ses formes que dans la puissance de son souffle. Aussi, le colosse presque éteint du polythéisme indien n'a rien de menaçant pour nous. Parqué derrière les frontières de la haute Asie, il reste arrêté aux portes de la civilisation européenne sans pouvoir ni pénétrer chez elle, ni la laisser pénétrer chez lui. Qui se préoccupe aujourd'hui des périls d'une invasion d'idées chinoises ou indiennes? Non, non, le Christ n'a point à pleurer comme Charlemagne déjà vieux, parce que l'on voit paraître à l'horizon de son empire des vaisseaux destinés à le dévaster. Le saint François-Xavier du bouddhisme n'est point en chemin, ses théologiens ne sont pas encore prêts à comparaître en Sorbonne pour imposer silence à Bossuet; enfin l'Europe ne songe nullement à convertir ses églises en pagodes, ni à délaisser Jésus pour Cakiamouni. Le Christ, au contraire, que fait-il pendant que l'*immobilisme* indien ne fait plus rien? Il est conquérant sur les terres de Brahma et du lamaïsme. Porté, tantôt par le verbe de l'apostolat, tantôt par l'influence de la France, tantôt par les vaisseaux de l'Angleterre, il apparaît comme l'héritier présomptif des faux dieux sur tous les rivages

baignés par la mer des Indes; et je crois à cet avenir, non-seulement parce que ma foi m'y incline, mais parce que toutes les évidences de l'histoire le promettent à ma vérité.

Pour ceux qui lisent, je viens d'exposer une thèse utile, car bon nombre de publicistes, qui ont la prétention de passer en revue les deux mondes, à chacun de leurs articles, écrivent sur ce point, avec des airs perfidement réservés, des énormités dangereuses à propos de vieilles erreurs qui le sont très-peu. Qui croirait, par exemple, qu'un de ces révélateurs a osé charger son honneur philosophique de la responsabilité de cette phrase : *La doctrine des vichnuvites dépasse de bien loin la théologie chrétienne.* Pitoyable conclusion, si on connaît la théologie chrétienne, et pitoyable procédé, si on ne la connaît pas. Laissons ces assertions coupables aux prises avec la raison indignée de la civilisation européenne.

Pour ceux qui ne lisent pas, ce chapitre paraîtra de dix-huit siècles en retard. Eh quoi! pourront-ils nous dire, vous traitez le bouddhisme ainsi qu'une sorte d'église rivale de la véritable? Mais le bouddhisme, comme le fétichisme, comme le culte des astres, comme les autres nuances de la même erreur, c'est l'idolâtrie; renvoyez donc vos adversaires à l'*Apologétique* de Tertullien et à la *Somme contre les Gentils;* mais ne prenez point la peine de frapper ceux qui se croient des initiateurs et qui ne sont que des revenants. Les auteurs de ce raisonnement ont le tort de ne pas comprendre que d'autres peuvent souffrir de la maladie qu'ils n'ont pas, et que, dans tous les siècles, il a fallu actualiser l'apologétique, soit pour approprier la défense

aux variantes de l'attaque, soit pour n'avoir pas l'air de livrer la vérité, en remettant aux seuls morts le soin de combattre les ennemis vivants. Aussi bien, cette manière de vaincre coûte trop peu de peine pour rapporter beaucoup d'honneur.

Cependant, je concède volontiers qu'à considérer, non point le bouddhisme des revues, mais celui de l'histoire, non point celui des sceptiques qui ne se convertissent à lui que par opposition au christianisme, mais celui des vrais observateurs qu'il ne convertit jamais, je lui ai accordé une attention disproportionnée à son importance. En voyant ce mélange de caducité et de niais entêtement, de paresse et de cruauté, qui s'appelle le bouddhisme, placé à côté de ce prodige de l'ordre physique, intellectuel et moral, qui se nomme le christianisme, je crois entendre mon Maître me dire : A qui m'as-tu comparé? *Cui assimilasti me?* Mais que Dieu me pardonne, si je suis devenu insensé, c'est par amour pour lui. Il faut convenir qu'après dix-huit siècles de règne et de bienfaits, il avait le droit de ne point subir la honte d'un tel parallèle; toutefois, plus je le compare, plus je l'admire; plus il se plie à mes curiosités, plus je l'aime, et plus je l'abaisse dans mes hypothèses, plus je le relève dans mes adorations.

CHAPITRE IX.

Jésus-Christ et les autres fondateurs de religion.

Prenant, en dehors du christianisme, le seul établissement religieux qui, à raison de son importance numérique et territoriale, nous soit opposé en ce moment, nous avons prouvé que le bouddhisme ne possède aucun criterium de la vraie religion, puisqu'il ne porte aucune marque du vrai surnaturel. Les cultes de l'extrême Orient, en effet, ne se peuvent prévaloir des trois miracles de l'ordre physique, de l'ordre intellectuel et de l'ordre moral, qui sont comme l'estampille divine apposée à la véritable révélation. Je ne reviens point sur un tel parallèle, de peur de donner une lassitude inutile à la place d'une instruction nécessaire. Mais poursuivons ce cours, que je pourrais appeler de religions comparées, en les considérant dans leurs fondateurs, après les avoir envisagées dans leurs garanties intrinsèques. Certes, c'est beaucoup faire, au profit du christianisme, d'établir la fausseté de cette maxime aujourd'hui courante : « La vraie religion est, pour chacun, « celle qu'il aime; la religion est toujours vraie dans

« la croyance du peuple (1), » et, par là, de démontrer qu'il existe une religion vraie en elle-même. Mais le christianisme qui est d'une vérité incomparable est-il d'une origine divine ? Il importe de le déterminer plus explicitement. Sans doute une religion pour laquelle Dieu fait des miracles est divine dans ses preuves; mais une religion dont Dieu est le fondateur est divine dans sa source. Est-ce là un trait caractéristique de la nôtre? Voici comment se pose la question :

Environ quatre mille ans après la création du monde, treize cents ans après l'onction de David et six cents ans après la captivité de Babylone, le premier César régnant à Rome et le premier Hérode en Judée, au siècle le plus éclairé de l'histoire ancienne, dans un bourg méprisé de Juda, naquit un Enfant qui devait être le plus grand homme de l'univers ! Il était couché sur la paille et des voix célestes chantaient autour de son berceau. Il habitait une étable et les étoiles faisaient signe aux monarques d'Orient de le venir adorer. Il prêche, et les villes entières, emportées par le charme tout-puissant de sa parole, le suivent au désert. Il meurt, et les astres se voilent la face en signe de deuil. Enfin, il est enseveli, et trois jours après il se lève de son tombeau. Prodige unique de faiblesse et de grandeur; il a causé au monde une sensation dont il est encore frémissant. Le monde, en effet, est si plein de ce souvenir qu'il le mêle à tous les autres, et, quand on lui demande à quelle époque la naissance ou la chute des empires, il a coutume de

(1) Renan.

répondre : Tant d'années après le jour où Jésus-Christ parut dans mon sein. Ainsi, le passage de ce mortel incomparable est un point culminant, dans l'histoire, où viennent se relier les deux Testaments, et une sorte de soleil autour duquel tous les événements gravitent; il est, en même temps, un signe de contradiction devant lequel on se passionne jusqu'à l'adoration ou jusqu'à la haine, si bien que, depuis dix-huit cents ans, des hommes meurent en disant : Jésus-Christ est Dieu, et d'autres tuent en disant : Jésus-Christ n'est pas Dieu.

Eh bien, Jésus-Christ est-il Dieu ou ne l'est-il pas? Question formidable, puisqu'elle va mettre dans notre balance la plus auguste personnalité qui ait foulé notre terre! question décisive surtout, car si Jésus-Christ est Dieu il ne reste que bien peu d'énigmes théologiques, et que si Jésus-Christ n'est pas Dieu, au contraire, tout s'abîme dans cette négation jusqu'à la notion même de la Providence, et dix-huit siècles abusés ont été le jouet de la plus infâme supercherie.

Notre époque s'en prend aux deux termes du mystère de l'Incarnation, c'est-à-dire à la nature divine et à la nature humaine, dans ses attaques contre le Christ. D'un côté, elle lui conteste la divinité, de l'autre, la gloire d'une humanité sans pareille. Les uns nient le Dieu en tâchant de le réduire à la taille d'un homme, les autres amoindrissent l'homme en insinuant qu'il y a eu des hommes aussi grands que lui. Les premiers ont écrit franchement que les preuves servant à établir la divinité de Jésus-Christ pourraient être retournées avec le même avantage au profit du Bouddha et de Mahomet, les autres se sont contentés d'exagérer le Bouddha et Mahomet avec l'arrière-pensée de les placer si haut, qu'entre leur élévation et

celle de Jésus, il ne restât plus que la distance d'un préjugé. De cette sorte, le Dieu-Homme est deux fois outragé par la sophistique du jour, et il n'est pas même rare qu'il le soit avec tous les honneurs du panégyrique, car elle a inventé l'expédient de le louer pour être dispensée de l'adorer, faisant de l'éloge *la forme la plus répugnante du blasphème* (1).

Qui me donnera d'étouffer, par un seul cri de ma raison, toutes les discordances de l'incrédulité sur ce point, et de condenser, en quelques pages solidement affirmatives, la réponse à tous les libelles et à tous les romans de la négation? Pour atteindre ce but, rien ne me paraît plus souverain que de faire subir à Jésus un contrôle auquel nul autre homme ne pourrait résister, je veux parler d'un parallèle avec Dieu. Qu'est-ce que Dieu? Le lecteur l'a dit avant moi, c'est l'infini en durée, en sagesse, en puissance, en sainteté, en amour, en essence : maintenant, si on me demande qu'est-ce que Jésus-Christ? Je répondrai qu'il est l'infini ou le surhumain dans sa durée, dans sa sagesse, dans sa puissance, dans ses vertus, dans son amour, dans sa constitution. Exposition victorieuse, de laquelle jaillira cette conclusion : donc Jésus-Christ est Dieu, puisqu'il en porte les attributs, et il est le seul homme qui soit Dieu, puisque seul il les a portés.

I

Quand la théologie catholique pose sa première as-

(1) Montalembert.

sise, elle débute ordinairement par ce chapitre solennel : De Dieu et de ses attributs. Pour bien apprécier si Dieu et le grand fondateur que nous discutons sont deux équivalents, appliquons au second la mesure du premier, et traitons de Jésus-Christ et de ses attributs. Le trait constitutif des attributs de Dieu, c'est l'infini ; or, par plusieurs de ses aspects, Jésus-Christ présenteà la pensée de ces immensités dont jamais aucun esprit n'a-perçut les rives et ne toucha le fond. C'est pour cela que, sur le point d'en parler, on éprouve une félicité et un désespoir : la félicité d'en dire quelque chose, le désespoir de n'en pouvoir dire tout ce qu'il faudrait. C'est surtout à cause de cela que l'on a écrit : Jésus est le seul mortel dont l'éloge ne puisse être exagéré. Aussi, de même que le plus sublime de ses historiens, après l'avoir peint avec la fidélité de l'inspiration et de l'amour, pose sa plume découragée en ajoutant : *il a fait encore bien d'autres choses non écrites dans ce livre* (1) ; nous qui l'étudions, après avoir tout dit de Jésus, nous serons obligés de nous compléter en avouant que nous n'avons rien dit encore.

Et, d'abord, entre Jésus et l'homme, quelle différence sous le rapport de la durée? Le trait caractéristique de la durée de l'homme, c'est qu'il n'est que dans le présent. Le trait surhumain de la destinée de Jésus, c'est qu'il était autrefois et qu'il sera dans les siècles : *Christus heri, hodie et in secula*. L'homme ordinaire, placé entre une veille où il n'était pas encore, et un lendemain où il ne sera plus, n'occupe qu'un point dans la série des temps. L'Homme-Dieu seul a

(1) Saint Jean, 26-30.

préexisté dans tout le passé, et se survivra dans tout l'avenir, en telle façon que, pour lui, ce n'est jamais ni hier, ni demain, c'est toujours et ce sera à jamais aujourd'hui.

Et, d'abord, Jésus-Christ possède cette immensité rétrospective au sein de la durée, qui consiste dans une existence aussi ancienne que le monde. Nul n'a vécu, comme lui, sur cette terre quatre mille ans avant que d'y paraître. Aucun autre que lui n'a été l'objet d'une attente universelle, ni surnommé, par un amour de beaucoup antérieur à son berceau, *le désiré des nations*. L'idée messianique traverse toute l'ancienne alliance sans s'éclipser un instant aux regards d'Israël. Et cette vie anticipée de Jésus est si réelle que, bien avant son avénement ici-bas, on y connaissait ses traits, on le saluait, on l'implorait et il sauvait par la vertu attachée à l'espérance de son règne. Le monde ancien est peuplé d'oracles qui le précèdent, comme autant de hérauts, chargés de l'annoncer. La nation choisie ne cesse point de tendre les bras à cette apparition consolante en s'écriant : *Venez, Seigneur, et ne tardez pas* (1) ! Les peuples païens eux-mêmes, quand fatigués de mensonges et de tâtonnements, ils demandaient à leurs guides : Jusques à quand les ténèbres de l'attente ? en recevaient cette réponse : Jusqu'à ce qu'une vierge ait enfanté, *donec virgo pariat*. Enfin, le pressentiment universel était si éveillé, touchant le réparateur futur, à l'heure où Jésus parut en Judée, que des messies s'improvisaient de toutes parts, et Dosithée, Ménandre Barchochèbas, Simon, Apollonius de Tyane, une foule, de charlatans et de mages n'eurent quelques succès

(1) Ps. 39-18.

qu'en s'emparant, à leur profit, de cette conviction répandue, que le Juste allait enfin sortir des enfantements de l'ère provisionnelle, et que le monde était en travail d'un nouveau Roi.

Mais il n'y avait point de méprise possible à l'égard de celui-ci, car les voyants, envoyés devant lui pour le prédire, l'avaient fait en termes si clairs qu'il ne pouvait être confondu avec un autre. Jacob et Daniel indiquaient l'heure de son arrivée; Michée nomme le lieu de son berceau, Bethléem-Ephrata; Isaïe conte ses miracles à l'avance; Zacharie le peint dans sa douloureuse passion; David le voit et le chante dans sa résurrection, enfin le prophétisme fait un tableau si précis de la destinée de Jésus-Christ, que les coïncidences, entre l'annonce et l'histoire, ont suffi pour convertir le monde au lendemain du Calvaire, et cela quand Jésus-Christ, dans sa vie future ici-bas, était encore inconnu, et quand, dans sa vie présente, il était encore contesté.

Et où sont-ils les autres fondateurs de religion qui puissent s'étayer d'un pareil témoignage? Qu'ils viennent et qu'ils nous disent quels furent les symboles, les traditions, les personnages prédestinés à leur ouvrir la marche? Seul, avant son existence réelle, Jésus-Christ a préexisté dans la foi de l'univers comme dans une sorte de sein maternel, où, à chaque grand événement, on le sentait tressaillir. Sans doute c'est après l'an 4000 qu'il s'incarna, mais c'est dès le premier jour de l'univers qu'il fit son apparition aux horizons de l'histoire, de telle sorte qu'à son arrivée sur la terre, selon la grandiose figure d'un docteur, il trouva quarante siècles agenouillés devant son berceau.

Et, prodige non moins extraordinaire, cet homme, qui eut une si longue existence avant sa naissance, en a une non moins étonnante après sa mort. Il vit, en effet, dans son Eglise, qui est une continuation de sa personne à travers les siècles, et il y vit comme aucun mortel ne subsiste dans ses œuvres. La preuve qu'il est vivant, ce sont les passions opposées qu'il excite, car les morts n'offrent guère plus de prise ni à l'amour ni à la haine, et, sur les tombes refroidies par le temps, la justice ne tarde pas à s'asseoir. Mais, pour Jésus, s'il avait été roi en Egypte, il n'aurait pu être jugé même après sa mort, car, en réalité, l'avenir n'a pas commencé pour lui, et les multitudes se passionnent pour ou contre sa mémoire comme aux premiers jours de son règne. Les dieux de l'extrême Orient, ensevelis au sein de leurs pagodes, n'en sortent plus pour troubler le repos du monde ; il n'est pas un seul lieu de cette terre où l'on parle de notre Dieu fait homme avec indifférence. On l'adore ou on le hait; il est placé sur des autels ou il est proscrit. On crie dans les prétoires de Cochinchine : *Qu'il soit crucifié* (1), et on s'élance des bords fortunés de l'Europe chrétienne sur le premier vaisseau qui passe en répondant : Eh bien! *nous y allons et nous mourrons avec lui* (2). Ainsi, ceux-là même qui ne voulaient pas accorder à son immortelle vie l'hommage d'un acte de foi, la reconnaissent par l'impérissable répulsion qu'elle leur cause.

Il vit donc, puisqu'il passionne; il vit encore, puisque la dissolution ne l'atteint pas. Le signe le plus cer-

(1) Saint Matth., 28-20.
(2) Saint Jean, 11-16.

tain de la mort, c'est la décomposition; rien n'atteste mieux le trépas de tout Lazare que l'infection de son tombeau. Comment la domination de Jésus pourra-t-elle déjouer à une telle loi ? Il y dans la prospérité excessive une force dissolvante. Les succès continus donnent aux empires une sorte de plénitude pléthorique qui frappe la puissance d'apoplexie et la précipite vers la décadence. Malgré ces obstacles, l'Eglise est debout, triomphant de ses succès comme de ses revers, et sa fortune a, ici-bas, l'immutabilité des choses qui n'en sont pas.

Jésus-Christ est donc vivant, puisqu'il échappe à la dissolution; mais, surtout, puisqu'il remue et grandit. Voyez les religions non chrétiennes, elles n'exhalent pas seulement la puanteur du cadavre, elles en ont encore l'immobilité. C'est que le mouvement et la croissance sont les signes les plus certains de la vie, et que ces cultes, à la façon des momies orientales, peuvent bien conserver dans la mort les apparences de la vie, mais non en contrefaire l'action. Aussi quel *statu quo* vraiment sépulcral que la destinée du Bouddha et de Mahomet! Et, au contraire, à peu près tout le terrain perdu par eux est acquis par le Christ! Regardez-le, il est à tous les points de l'espace et à toutes les étapes de la durée. Mahomet lui-même le tient pour un grand prophète de Dieu; Luther et Photius s'agenouillent devant ses autels; les philosophies ne l'adorent pas, mais elles tâchent de s'assimiler quelque chose de sa séve, en l'insinuant jusque dans leurs négations. C'est le Christ qui avance dans ces apostolats sans nombre qui se croisent à la surface des deux hémisphères. Il double les caps lointains avec la vitesse des vents, il touche d'une main au pôle du Nord, de l'autre

à l'Australie. Ni la barrière des idées, ni celle des mœurs, ni celle des nationalités, ni celle des religions ennemies ne peuvent arrêter sa marche. Tandis que ces religions ne font pas de conquêtes chez lui, il en fait chez elles. Au loin, du haut de la grande muraille, il attend, avec des espérances autorisées, les peuples de l'Orient, quand leur civilisation renaîtra. En Europe, si le monde, par bien des courants, retourne au paganisme, on peut dire qu'il remonte par beaucoup d'autres à Jésus-Christ. En dépit de tous les antagonismes, en effet, Jésus-Christ conserve l'univers pour territoire, et l'élite du genre humain pour population. Aussi, ne nous en laissons pas imposer par quelques blasphémateurs de France et d'Allemagne faisant opposition à cet incommensurable suffrage; s'ils le couvrent de leur voix, à certaines heures, ce n'est point parce qu'ils le dominent, mais parce que cent hommes qui parlent font plus de bruit que trois cents millions qui dédaignent de parler.

Et ce qui ajoute à ce prodige de la perpétuelle vie de Jésus, c'est que toutes les religions fausses s'attachent, comme des plantes grimpantes, à la puissance temporelle pour être soutenues, et se sont faites servantes pour subsister. Seul, le Christ a fondé l'empire essentiellement spirituel, et il le maintient sans les rois, souvent même malgré eux. S'ils lui offrent leur bras à titre de respectueux appui, il l'accepte; s'ils le lui refusent, il s'en passe; s'ils le retournent contre lui, il reçoit leurs coups, mais il fait son chemin quand même, et il n'est point de potentat, cependant, qui ait son trône et sa vie plus assurés que Jésus-Christ!

Sa vie est un des phénomènes les plus ineffaçables et les plus indestructibles. Que faudrait-il pour anéantir

la mémoire des immortels ordinaires? A peine l'incendie de quelques volumes et le renversement de quelques statues. Mais Jésus-Christ s'est incarné dans toute la civilisation moderne. Qu'on le frappe dans les croyances, il vivra dans les mœurs. Qu'on l'expulse de ses temples, il restera dans notre histoire, il respirera dans notre législation, il règnera dans nos habitudes, il palpitera dans nos vertus; il est en nous, il est hors de nous, et il est impossible de le supprimer sans promener la charrue sur un monde qui s'est façonné à sa parole et imprégné de ses souvenirs. En un mot, enlevez du sein de l'humanité Jésus-Christ avec la série de patriarches, de prophètes et d'événements figuratifs qui le précèdent, avec le cortége de saints, de vertus et de transformations sociales qui le suivent, vous ouvrez une sorte d'hiatus dans l'histoire et dans le monde moral devant lequel la raison recule effrayée.

La vie inextinguible de Jésus parmi les hommes fait, non-seulement un crime, mais une folie de toutes ces œuvres d'érudition malfaisante et suspecte, destinées à nous ravir notre Christ, sous prétexte de découvertes historiques. Ces explorateurs n'ont rien découvert que l'Eglise n'ait connu avant eux, et à quoi elle n'ait répondu; rien découvert, surtout, qui puisse prévaloir contre cette immense présomption : Jésus-Christ est depuis dix-huit cents ans en possession des adorations de l'univers civilisé, et quelques rêveurs du jour auraient la prétention de le mieux connaître que les douze Apôtres qui lui ont donné leur sang? Et, avec quelques subtilités philologiques et quelques suppositions gratuites, ils auraient le droit de renverser le témoignage des évangélistes, la déposition des martyrs, les démonstrations des docteurs,

l'autorité des conciles et des saints, et l'unanimité de tant de siècles engagés dans notre acte de foi ? Qu'ils ne se bercent pas de ce présomptueux espoir, il n'y a rien de changé dans les affections du monde chrétien, depuis le concile de Nicée, où des évêques mutilés pour la foi se bouchaient les oreilles en entendnt les nouveautés d'Arius; ni depuis le concile d'Ephèse, après lequel le peuple jetait des fleurs sur les pas des Pères qui avaient déclaré la Mère de Jésus Mère de Dieu. Aussi, entre le Dieu fait homme et ceux qui ne croient qu'à leurs propres conceptions, le bon sens ne saurait hésiter; et, surpris un instant par ces critiques suborneurs, il se retourne plus aimant vers son Christ en lui disant : *Seigneur, à qui irions-nous après vous* (1)?

Voilà donc deux vies en Jésus-Christ, l'une avant son berceau, l'autre au-delà de son tombeau, qui lui sont uniquement propres. Que conclure de cette destinée si exceptionnelle? Que Jésus-Christ est le seul mortel toujours vivant sur cette terre. Une telle prérogative dépasse par trop de points la grandeur de l'homme pour n'être point surhumaine. L'Eglise chante donc une véritable apologie quand elle accompagne le nom de Jésus de cet éloge qu'un Dieu seul peut mériter : Vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles!

II

Surhumain dans sa durée, Jésus ne l'est-il pas dans sa sagesse? Pour en bien juger, mettons à côté l'une

(1) Saint Jean, 6-69.

de l'autre la mesure de la sagesse dans l'homme et la mesure de la sagesse en Jésus. La différence fournira notre preuve, car, entre le point extrême de la première et le point initial de la seconde, il y a une distance que l'esprit de l'homme peut apprécier à peine, mais qu'il ne franchit pas.

Et, d'abord, la sagesse de Jésus est surhumaine par son originalité. Examinez tous les sages qui ont porté des révélations à la terre, ils sortent, par une sorte de germination graduée, du sol qui leur donna le jour. Prenez un homme de génie quelconque, l'histoire vous désignera les maîtres, les livres et les événements qui lui servirent d'instituteurs. Mahomet, par exemple, a été un compilateur plutôt qu'un inventeur, car sa religion n'est qu'un impur alliage de la Bible avec le sensualisme d'Epicure. Le Bouddha était un personnage extraordinaire plutôt qu'un créateur, car il procède d'ancêtres connus, et son ascétisme excessif était dans le goût de plusieurs sectes religieuses de l'extrême Orient. Mais qui pourrait nommer le livre d'où est sorti l'Evangile? et le précepteur qui a formé Jésus? et les enfantements historiques qui l'ont fait surgir? Qui nous racontera la généalogie de cette sagesse? *Generationem ejus qui enarrabit* (1)? Personne; Jésus-Christ est le seul sage qui ne ressemble à aucun autre. Et c'est pourquoi, tout prédit qu'il ait été, il n'a pas été reconnu en arrivant sur la terre. Seul maître, sans ascendants intellectuels, sa physionomie a eu quelque chose d'imprévu, parce qu'aucune transition n'y avait préparé; et, l'eussent-ils voulu, les hommes ne

(1) *Act.*, 8-33.

l'auraient pu imaginer, car s'ils l'attendaient, ils l'attendaient tout différent. Aucun des messies que le rabbinisme avait rêvés, en dehors de l'inspiration prophétique, ne pouvait le faire pressentir; c'est ce qui explique comment son avénement a été une espérance de quatre mille ans, et son apparition une surprise.

Au reste, plus encore que le judaïsme, l'esprit humain en général était mis au défi de produire une telle conception. Un Christ de fabrication philosophique eut porté les traits de sa nation. Le chamelier de la Mecque est exclusivement arabe, le réformateur de Kapilavastou n'est qu'indien. Jésus exprime, dans sa personne comme dans sa sagesse, un idéal de perfection qui est de tous les pays. Etrange aberration de l'exégèse ennemie d'oser lui reprocher de n'avoir pas su le grec! Certes, il savait toutes les langues Celui qui les enseigna si bien et si vite à ses Apôtres. Mais il entrait dans son dessein de ne se montrer ni Grec, ni Hébreu, c'est-à-dire de n'affecter aucun caractère local et de se faire, intellectuellement, le compatriote de tous les hommes et le citoyen de toutes les patries. De cette sorte, le Christ a une nationalité et des ancêtres, mais sa doctrine n'en a pas. Il est Juif de naissance, mais sa sagesse est cosmopolite. Or, une sagesse qui appartient ainsi à l'humanité entière, qui n'a point de racines dans une souche terrestre, doit être née d'elle-même; et tout ce qui est de soi ou incréé, est divin.

Cette sagesse apparaît encore divine dans son infaillibilité. Nous sourions, en faisant le triage des rêves fous que les plus grands génies, destitués de la conduite de la foi, ont mêlés à leurs systèmes. Les docteurs chrétiens eux-mêmes ont poussé des notes discordantes dans

les grands concerts de la vérité. Et le sens moral s'épouvante de ce que deviendrait le monde, si jamais il se prosternait devant l'infaillibilité de Zoroastre, de Confucius ou du grand Lama. Mais qui nous signalera le côté faible du génie de Jésus-Christ ? Quelle est la page de son Evangile qui ait passé au rang des spéculations dédaignées ? Aussi, le Christ demeure l'arbitre même de ceux qui ne l'adorent pas ; et bon nombre qui ne le tiennent point pour un Dieu, en tenant sa sagesse pour infaillible, reconnaissent implicitement sa divinité dans cette infaillibilité ! Ils sont donc punis par l'extravagance même de leur blasphème, ces penseurs contemporains qui ont déclaré le Verbe fait chair inférieur à Marc-Aurèle et au doux Spinosa. « Jésus en tout est l'unique et rien ne « saurait lui être comparé. On aura cessé, depuis longtemps, « de croire au miracle physique, que Jésus sera encore un « miracle psychologique. On ne pourra comprendre que le « contemporain de Hillel et de Schammaï soit leur frère « selon l'esprit, et que la même séve ait produit, parallèlement, le Talmud et l'Evangile, le plus singulier monument d'aberration intellectuelle et la plus haute création « du sens moral (1). » Tant il est vrai que l'esprit humain met des actes de foi involontaires jusque dans certains de ses blasphèmes, et que, même en niant le Christ, il ne peut le traiter d'égal à égal.

Et cette sagesse qui ne défaille pas, gagnerait-elle la sûreté de son vol par la timidité de son essor ? Ne le croyez pas, elle possède l'infini de l'élévation. On a pu dire d'elle qu'elle est seule continuellement sublime. Le sublime est un de ces faîtes enchantés où le génie lui-

(1) Renan. *Historiens critiques de Jésus.*

même ne monte pas souvent. Quand il y est, on voit, à ses transports, qu'il subit une violence d'en haut, et, quand il en descend, étonné comme saint Paul revenant du troisième ciel, il est obligé de se dire, était-ce moi, était-ce un autre qui parlait? Je ne le sais ; étant hors de lui-même quand ces grandes choses s'y accomplirent, il ne peut dire ce qui s'y est passé. Jésus-Christ seul a été sublime toujours, et il l'a été sans sortir de lui-même. Il ne prend point de peine pour gravir les hauteurs, car ces hauteurs sont sa mesure ordinaire. Aussi, remarquez le naturel de ses discours, même en traitant des sujets les plus supérieurs à la nature. Il parle de la Trinité comme un autre le ferait de sa famille; du paradis comme on fait de sa propre maison. Sa science n'est ni apprise ni inspirée, car on n'y retrouve pas plus l'effort d'un travail personnel que les transports causés par le contre-coup d'une illumination étrangère. Comme on sent que cette science n'est autre chose que sa propre pensée, qu'il naquit dans le secret qu'il révèle, et qu'il est le soleil, non le rayon de la lumière qu'il répand! C'est pourquoi l'esprit se fatigue des chefs-d'œuvre ordinaires, mais il se délasse toujours en revenant à l'Evangile. Je ne suis point étonné que Napoléon trouvât dans cette parole calme et profonde, comme dans l'infini des cieux, un mirage de l'immensité divine. Là, on plonge sans cesse, en effet, sans toucher le fond, et devant la majesté des Ecritures, tout aussi bien que devant celle de la création, l'esprit reconnaît le divin par l'admiration toujours inépuisée qu'il lui inspire.

Cette sagesse, accoutumée à planer dans les célestes régions, se déroberait-elle aux regards des ignorants? Non,

elle est encore surhumaine par sa simplicité. Comme le soleil, dont je viens de parler, elle se verse à flots sur les plus hautes cimes, et elle visite les plus obscurs replis de la vallée. Je vous atteste ici, petits enfants que Jésus savait captiver en même temps que les orgueilleux de la synagogue, pauvres femmes du peuple dont il était l'orateur tout aussi bien que des docteurs d'Israël ! En général, les grands esprits sont peu compris du vulgaire. Ils perdent en clarté tout ce qu'ils gagnent en profondeur, et ils ne peuvent frapper la raison qu'au préjudice du cœur; mais Jésus a été à la fois l'orateur le plus élevé et le plus populaire. Il sait, tour à tour, être simple en Galilée auprès des villageois des bords de Tibériade, et apologiste sous les portiques du temple, centre de la controverse rabbinique. Quand il enseigne, tous les hommes reconnaissent leur Maître, depuis les Peaux-Rouges du haut Canada jusqu'aux plus raffinés de la civilisation européenne. Quand il parle, tout l'homme est captivé, depuis les plus hauts sommets de la raison jusqu'aux fibres les plus secrètes du cœur.

Rappelons-nous sa rhétorique si négligée et si étrangère à toutes les traditions. Il s'affirme, mais il ne se prouve pas. Il ne met pas un seul syllogisme dans son Evangile, et il pénètre dans les convictions du monde comme dans ses capitales, c'est-à-dire sans armes, parce qu'il est revêtu d'une force qui n'a pas peur des coups et qui n'a pas besoin d'en donner. Pas une seule fois il n'essaya cette démonstration de sa divinité qui nous occupe en ce moment; et certes il faisait bien de s'épargner ce soin, car le sentiment public ne s'y trompait pas, et le cœur des pauvres, éclairé par l'amour, leur faisait crier sur ses pas : Non, ce n'est point ainsi que

parlent les hommes, *Nunquam sic locutus est homo* (1).

N'allez pas croire, néanmoins, qu'il laissât toujours à la logique du cœur le travail de cette conclusion. Bientôt il appelle à son aide l'infini de sa prescience, et il lui ordonne de resplendir dans sa parole pour la certifier. Maintenant, ô mon Dieu! j'en viendrai à vos révélations et je m'approcherai de votre regard scrutant les choses qui ne sont pas encore! Voici un don qui ne peut être revendiqué ni par le prophète arabe, ni par le fameux Sidartha. Qu'on parcoure le Coran ou le *Lotus de la bonne loi,* nulle part on ne trouvera un coup d'œil sur l'avenir qui approche de ces prophéties choisies entre cent autres.

Alors, Jésus dit à ses Apôtres: *Nous montons à Jérusalem, là, on me crachera au visage, je serai flagellé et crucifié, mais ne craignez pas, je ressusciterai le troisième jour.* Alors il dit à saint Pierre : *Je vous annonce que, cette nuit même, vous me renoncerez trois fois avant que le chant du coq se fasse entendre.* Alors il dit de Magdelaine : *Partout où sera prêché l'Evangile, ce qu'elle a fait aujourd'hui sera célébré en mémoire de moi.* Et quand on passe, à Paris, devant le temple qui porte le nom de la Pécheresse, en la voyant au fronton de l'édifice, à genoux devant Jésus pendant que le monde est à genoux devant elle, on comprend les respects portés à la parole de notre Maître par les vicissitudes de l'avenir. Alors, enfin, Jésus prédit à l'infidèle Jérusalem ses maisons désertes et ses mères maudissant leur fécondité; il la montre, dans le lointain, abattue sous le glaive sanglant de Titus; enfin, il la fait assister vivante à son dernier soupir, et il la pleure avec une telle fidélité de prévision,

(1) Saint Jean, 7-46.

que la négation, pour décliner l'autorité de cette prophétie, la regarde comme une interpolation calquée après coup sur l'événement, tandis que l'événement a été calqué littéralement sur la prophétie.

Or, quand Jésus interpelle ainsi les événements cachés, ils ne le contredisent jamais; quand il adjure l'avenir à l'appui de sa parole, l'avenir ne lui fait jamais défaut dans ses témoignages. Et, cependant, tandis que d'autres se disaient les prophètes de Dieu, celui-ci déclare qu'il est le Dieu des prophètes! D'où il suit que, s'il n'est pas Dieu, il est un personnage inexplicable, et ceux-là sont bien mal avisés qui trouvent plus simple de l'honorer comme un sage inexplicable pour le bon sens, que comme un Dieu incompréhensible pour la raison.

Mais combien plus encore que dans sa prescience de prophète, Jésus est surhumain dans sa prévoyance de conquérant! Considérons ce nouvel envahisseur qui convoite la domination universelle, entrons dans le sanctuaire de ses conseils et prenons connaissance de son plan. En ce moment, un homme choisit des généraux illustres, il lance des proclamations séduisantes et il suborne avant que de frapper. Ensuite, penché sur une carte de géographie, il marque les frontières à renverser et les empires à réduire. Il lance, par la pensée, des escadrons dans les directions favorables, il marche sur le corps des peuples qui ne veulent pas se soumettre, et quand il a posé un pied sur le septentrion, un autre sur le midi, il se contemple dans les splendeurs de sa fortune et de ses ambitions satisfaites. En un mot, tout conquérant prend des moyens en rapport avec son but. Le Bouddha, par exemple, fils de roi lui-même, n'a gagné les peuples qu'en gagnant les rois. Mahomet n'aurait jamais réuni vingt croyants sans

le concours du cimeterre et de la polygamie; seul le Christ fait sa conquête et prévoit qu'il la fera, à l'encontre de toutes les idées reçues et de toutes les passions déchaînées.

Il ne dit pas, en effet : Je tirerai l'épée des vieux rois de Juda mes aïeux, pour soutenir une morale facile, des enseignements populaires ou des préjugés nationaux; mais il dit : Je serai pauvre, méprisé, calomnié, fouetté. Et après? Après cela, le corps sanglant et la croix sur l'épaule, je me présenterai au siècle de Tibère et de Néron en lui criant : Voilà l'homme! et ce siècle me fera mourir. Et après? Après cela, je me donnerai pour héritiers douze pêcheurs qui parleront, qui souffriront et qui mourront à leur tour. Et après? Après cela j'en susciterai d'autres qui parleront et qui mourront de même, et pourvu que, trois siècles durant, j'aie du sang à fournir pour récréer les loisirs des Césars, et des exemples effrayants à poser devant la luxure païenne, mon œuvre est faite et le monde est à moi.

Eh bien, qu'en dites-vous, n'est-ce pas qu'un tel dessein n'a pas le sens commun? Oui, car il est infiniment au-dessus! Humainement parlant, il est absurde; mais c'est pour cette raison que son accomplissement prévu est divin. Je sais bien qu'ayant vu ce plan toujours réalisé, nous avons fini par le trouver naturel; toutefois, la raison a besoin de se renverser pour le saisir, et quand Jésus aperçut, à l'avance, de tels effets sortant d'une telle cause, ce ne put être en vertu d'une intuition humaine, car la prévoyance humaine devait attendre tout le contraire.

Arrière donc les sagesses rivales de celle-ci. Elle jette le défi à toutes les révélations qui ont fixé l'ad-

miration des hommes, et aucune ne peut le relever. Mépris et pitié, en particulier, à cette puérile fiction de l'islamisme, dans laquelle des anges remettent au fondateur de l'Hégire, un vélin bleu pour recevoir le texte du Coran et une plume de diamant pour l'écrire! La seule loi digne d'être écrite par la main des anges, parce qu'un Dieu l'a dictée, c'est celle du Christ. Elle est surhumaine dans son originalité, dans son infaillibilité, dans son élévation, dans sa simplicité, dans sa prescience, donc, ou il faut nier toutes les lois de l'analogie, ou il faut adorer en Jésus la sagesse divine elle-même. Et ceci n'est point une conclusion métaphorique. Quand nous écrivons sur le piédestal de Platon, de Mozart, de saint Thomas le titre de divin, ce n'est là qu'une hyperbole de notre louangeuse admiration; mais quand nous disons le DIVIN MAITRE, la louange cesse d'être une figure, et l'épithète n'est que l'expression adéquate du substantif; car Dieu et Jésus sont deux synonymes qui s'associent par la complète identité de leur signification.

III

Comme la souveraine sagesse, la souveraine puissance atteste, dans l'action de l'homme, une force divine. Et ici, qu'on ne m'arrête point, au début, par cette objection rebattue : toute religion a ses miracles, et chaque fondateur a fait les siens. Cela est faux dans ce sens que, par l'éclat et par l'authenticité de ses miracles, Jésus-

Christ se distingue de tous les fondateurs, et que jamais le bon sens du monde n'a placé aucun thaumaturge au même rang que lui. Cela est vrai dans ce sens qu'après le pouvoir de Dieu, il y a un autre pouvoir supérieur à celui de l'homme, celui du démon, et que le démon en use quelquefois pour accréditer ses œuvres. Nier ces deux sortes de manifestations surnaturelles, c'est être incrédule à l'évidence et à l'histoire. Eh bien, miracles de l'influence diabolique, miracles des laboratoires scientifiques, plaçons-les en face de ceux de Jésus, et sachons s'il est dans l'enfer ou sur la terre une force capable de tenir sa toute-puissance en échec.

Jésus-Christ a exercé ici-bas trois sortes de souverainetés, dans lesquelles il s'est mesuré avec les pouvoirs de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel qu'on lui objecte, et les a distancés de toute une immensité. Par exemple, le génie médical lutte avec succès contre la maladie et contre la mort. Mais comparons son œuvre à celle de Jésus, et constatons les différences. La science demande un mois pour guérir une maladie tant soit peu invétérée, voilà l'homme. Jésus dit à un paralytique de trente ans : Lève-toi, et le paralytique emporte son lit d'un pied léger, voilà Dieu. La science n'a jamais rien pu sur un cadavre, que lui imprimer une contrefaçon fugitive du mouvement par l'action galvanique, ou en retarder la dissolution par la protection des bandelettes ou des parfums, voilà l'homme. Jésus dit à un mort de quatre jours : Sors du tombeau, et il est obéi, voilà Dieu. Et où est le magnétisme qui s'était posé en concurrent de Jésus-Christ ? qu'il étende la main sur la pierre des sépulcres, qu'il nous montre son Lazare et nous croirons en lui.

De leur côté, les naturalistes et les physiciens ont acquis encore, sur la création inorganique, un empire glorieux ; mais comme ils restent et resteront toujours au-dessous de Jésus-Christ ! Ils expliquent les substances sans les changer, ils classent les phénomènes sans les modifier, ils constatent des lois sans les dominer, voilà l'homme. Mais, de même que le Père céleste a fait les substances, le Fils les refait à Cana ; de même que le Père a dit : *Que la lumière soit, et la lumière fut* (1), le Fils dit aux yeux des aveugles : *Epheta*, et ils s'ouvrent aux clartés du jour ; de même que le Père donne la vie à la matière, le Fils la lui rend dans trois résurrections célèbres ; enfin, de même que le Père a décrété les lois de la nature, le Fils les suspend à tout instant, voilà Dieu. Et, afin que cette puissance de Jésus ne soit pas contestée, il la transmet à son Eglise où les mêmes merveilles sont continuées, en vertu de sa parole : *Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais et de plus grandes encore* (2).

Après avoir imprimé le sceau de sa puissance à la matière physique, Jésus en a voulu marquer encore la nature morale. Voyons, sur ce nouveau terrain, les œuvres de l'homme et celles de Dieu. Les philosophes qui forment et qui réforment l'humanité n'ont jamais agi, dit Voltaire, même sur les mœurs de la rue qu'ils habitaient. Voltaire se trompait, les philosophes n'ont pas agi sur leurs proches voisins pour le bien, et ils

(1) Gen., 3-2.
(2) Saint Jean, 14-12.

ont agi sur le monde entier pour le mal, voilà l'homme. Au contraire, Jésus prononce quelques mots sur l'âme de l'humanité, et il en fait surgir des nouveautés aussi étonnantes que la fécondation du néant, voilà Dieu. De même qu'à l'origine, en effet, chaque parole du Verbe créateur appelait des globes à la vie, chaque parole du Verbe rédempteur est un *fiat* tout-puissant qui suscita des prodiges plus grands encore. Certes, il a dû être beau, dans l'espace, le moment où les mondes, à la voix de Dieu, sortirent du néant et allèrent prendre place dans les orbites où ils gravitent. Il ne fut pas moins solennel, dans la durée, le moment où les vertus chrétiennes, écloses d'une parole divine, se levèrent sur la terre, et où l'Eglise, avec ses myriades de prédestinés, sortit du côté transpercé de Jésus ! Alors le Maître dit : *Vendez ce que vous avez et le donnez aux pauvres* (1), et, par ces mots, il sème d'innombrables cénobites dans l'avenir. Le Maître ajoute : *Ne craignez pas ceux qui ne tuent que le corps* (2), et tous les martyrs sortent de ce second encouragement. Enfin, le Maître poursuit : *Aimez votre prochain comme vous-même* (3), et les monuments, les héros, les trésors, les inventions de la charité naissent de la vertu cachée dans ce grand commandement. Ainsi, tandis que Jésus, thaumaturge de l'ordre physique, n'agit que pendant quelques années, comme thaumaturge de l'ordre moral, il ne se repose jamais. Tandis que la création matérielle n'a duré que six jours, la création spirituelle est incessante, et quand

(1) Saint Matth., 19-21.
(2) Saint Luc, 12-14.
(3) Saint Matth., 19-19.

la première aura son heure de destruction, la seconde, composée de nos vertus, brillera d'un éclat inextinguible au firmament de l'éternité : *Quasi stellæ in perpetuas æternitates* (1).

Enfin Jésus a exercé sa souveraineté sur un fonds plus résistant que la nature physique et la nature morale, sur les événements à venir ou les futurs contingents. Il faut la science d'un Dieu pour les prévoir, nous l'avons reconnu ; mais il faut aussi la puissance d'un Dieu pour les travailler et les diriger contrairement à leurs cours naturels. Or, méditez et mesurez ce grand miracle de Jésus fondateur. Le Bouddha ne fut conquérant heureux que parce qu'il mit de son côté les rois et les passions ; Mahomet que parce qu'il portait d'une main une loi séduisante, et de l'autre un cimeterre, en idsant : Crois ou meurs ; en termes plus courts, tout fondateur fait du prestige de sa gloire ou de sa force le ressort de son empire, voilà l'homme. Jésus s'attache à une potence, et il fait de l'infamie de sa mort et de la faiblesse de ses moyens le nerf de sa domination, voilà Dieu. Un autre aurait confié sa fortune à des combinaisons prudentes, et, s'appuyant d'un côté à la politique, de l'autre aux intérêts, d'un côté à tels fleuves , de l'autre à telles montagnes, il aurait dit : Je régnerai dans une position inexpugnable, voilà l'homme. Jésus dit à un batelier illettré : Tu prendras cette croix qui est le gibet des esclaves et l'exécration de l'univers, et tu partiras sans argent, sans chaussures, sans bâton ; tu te rendras dans cette capitale impure où Tibère et Néron reçoivent l'encens di-

(1) Dan., 12-3.

vin ; là, tu affronteras César, qui a conquis l'univers et que je t'ordonne de conquérir. Là, tu attaqueras l'idolâtrie qui domine sous la garde des faisceaux de l'empire et des vieux préjugés, et tu la renverseras. Là, tu iras au Panthéon faire tomber les dieux des nations assemblées, et tu mettras sur leurs autels ton Crucifié de Jérusalem. Là, enfin, tu diras à Rome qui se croit maîtresse du monde : Je suis ton maître ; et quand Rome aura bafoué ta parole, ri de ta bure et versé ton sang, alors ma fondation est impérissable et me voilà le premier potentat de la terre. O vous, qui demandez des miracles, en voici un qui dure toujours. Le christianisme, c'est-à-dire la plus grande puissance d'ici-bas, repose sur deux ignominies, une crèche et une croix. Ainsi la force est sortie de l'infirmité et l'immortalité de la mort. Or, je le demande, celui qui est capable de remanier et de bouleverser à ce point la nature, n'en doit-il pas être l'auteur ?

« Mahomet s'est établi en tuant, Jésus-Christ en fai-« sant tuer les siens. Si Mahomet a pris la voie de « réussir humainement, Jésus-Christ a pris celle de pé-« rir humainement. Et, au lieu de conclure que, puis-« que Mahomet a réussi, Jésus-Christ a bien pu réussir, il « faut dire que, puisque Mahomet a réussi, le christianisme « devait périr, s'il n'eût été soutenu par une force di-« vine (1). » Voilà les différences caractéristiques de la puissance de l'homme et de celle de Dieu.

Et, lorsque le Christ a fait ainsi ses preuves, et qu'il a déployé un pouvoir divin sur la nature physique, sur la nature morale, sur les événements historiques,

(1) Pascal. *Pensées.*

comment les déistes du jour s'y prennent-ils pour le ramener aux proportions d'un homme? Ils lui dénient l'honneur des guérisons rapportées par l'Evangile.

Mais quand même ils auraient raison sur ce fait, ils auraient tort dans leur conclusion. Il faut un pouvoir aussi surhumain pour les miracles qu'ils laissent subsister, que pour ceux qu'ils anéantissent. Autant qu'un homme ressuscité, un saint est une dérogation à la nature. Autant qu'un fleuve remontant son cours, des événements marchant dans un sens opposé aux pentes de la loi de l'histoire sont une dérogation à la nature. Donc, pour en finir avec Jésus-Christ thaumaturge, il ne suffit pas de rayer de l'Evangile les cures merveilleuses qui y sont enregistrées, il faudrait prouver qu'il est possible à un homme de produire tous les saints et toute la sainteté du christianisme, et de changer le monde avec douze ignorants qui n'y ont aucun crédit. La résurrection du monde, en effet, est aussi miraculeuse que celle de Lazare.

Toutefois, je somme les évangélistes selon le rationalisme, de me dire pourquoi ils suppriment, dans les actes de Jésus, les prodiges physiques? C'est uniquement parce que de tels faits ne sont pas compatibles avec leur système. Et depuis quand un système sans preuves doit-il prévaloir contre des faits prouvés? Or, les faits de Jésus sont mille fois mieux prouvés que ceux de Socrate. Ils le sont d'abord par leur évidence historique, car ils se sont passés au plein jour de la publicité romaine, à l'apogée de la civilisation judaïque, sous les yeux d'une surveillance jalouse, et à une époque où l'histoire discernait si bien, en cette matière, le vrai du faux qu'elle plonge dans l'oubli les miracles de vingt messies contemporains, pour transmettre à l'immortalité ceux de

Jésus. Ces faits sont prouvés par l'aveu implicite même des témoins qu'ils n'ont point convaincus, car les Juifs intéressés à les nier par des passions implacables et par des préjugés obstinés, ont accusé Jésus de satanisme, non de jonglerie. Ils le sont par le sens commun critique, car les miracles de l'Evangile ont le même degré de vérité historique que sa doctrine; admettre celle-ci et répudier ceux-là est follement contradictoire; honorer une vérité morale qui se présente sous la sauvegarde des plus grandes fictions qui aient abusé le monde, c'est de la superstition, non de l'éclectisme. Ils le sont par l'affirmation des témoins oculaires qui sont morts pour les confesser. Qu'on nie les miracles tant qu'on voudra, on ne pout nier que les Apôtres et les disciples n'aient versé leur sang pour attester qu'ils les avaient vus. Or, ces hommes n'étaient pas insensés, car leur œuvre est sublime; ils n'étaient pas hypocrites, car ils se sont fait tuer pour leur foi; ils n'étaient pas visionnaires, car ils avaient touché de leurs mains. Et que si vous refusez d'accepter leur croyance, remarquez que vous êtes obligés de croire au-delà.

Alors vous croyez, en effet, que le plus beau livre qui existe, l'Evangile, a pu être composé par quatre hommes sans honneur et sans talent; que cet univers, dont Alexandre ni César n'ont pu s'emparer, a été la conquête de douze rêveurs; enfin que ces rêveurs, sans y avoir intérêt et contre leur intérêt, ont fait de leur mort un mensonge collectif en faveur d'un homme méprisable, puisque, s'il n'a pas fait des miracles, il n'a fait que des dupes. En vérité, supposé que Jésus n'eût point été thaumaturge pendant sa vie, voilà un de ses prodiges d'outre-tombe qui est bien irrécusable. Ajoutons que ses prodiges sont encore prouvés par le nombre et par la qualité des

adhérents qu'ils ont immédiatement subjugués. Les savants y ont cru comme le peuple, les illustrations intellectuelles des premiers siècles, comme les vierges de Rome et les affranchis de la maison des Césars. Les persécutions sont un combat de quatre cents ans livré sur ce terrain; et cela, à une époque où le voisinage des temps et des lieux rendait les vérifications très-faciles. Et, cependant, il resta debout, pour soutenir les deux grands miracles de la divinité et de la résurrection de Jésus-Christ, plus de champions que la tyrannie romaine n'en put abattre. Cela posé, de quel droit vient-on, du fond de l'avenir, à deux mille ans de distance, dire à saint Jean, à saint Polycarpe, à Athénagore, à Arnobe, à saint Epiphane, à saint Justin, à Clément d'Alexandrie, enfin à tous les apôtres et à tous les martyrs, à tous les témoins oculaires et à tous leurs contemporains, vous vous êtes trompés ou vous avez trompé? Quand on a effacé les miracles de l'Evangile, il reste à expliquer comment tant d'hommes éminents par le savoir et par la vertu, qui ont pu les voir ou en juger de près, leur ont accordé créance. Ce sont donc toujours les miracles de la négation se substituant à ceux de la foi, sans les détruire. Or, miracle pour miracle, a-t-on dit, j'aime mieux celui qui déroge par la volonté divine à une loi du monde physique, que celui qui déroge par la folie humaine à une loi du monde moral.

IV

Autant que la durée, la sagesse et la puissance, la sainteté constitue en Jésus une grandeur par où il dé-

passe les bornes de l'humanité. Tous les modèles, dans l'ordre de la moralité, sont inférieurs à celui-ci, car de quelque point de vue qu'on le considère, il a sur les autres ces trois avantages : celui de la perfection absolue, celui de la mesure dans la perfection, et celui d'être inexplicable sans la perfection.

Ou Dieu, c'est-à-dire l'absolu en substance n'existe pas, ou une sainteté qui porte le caractère de l'absolu doit être divine. Telle est celle de Jésus, puisqu'elle est sans bornes. La perfection humaine se trahit toujours par quelque lacune ; où sont les lacunes du côté moral de Jésus-Christ ? Les parfaits ordinaires ont une vertu saillante, dans l'ensemble de leurs vertus, parce que leur sainteté est partielle; nul ne pourrait désigner la vertu dominante de Jésus, parce qu'il les possède toutes. Non-seulement il a découvert au monde une moralité ignorée, mais il en fut à la fois l'exemplaire et le révélateur ; et s'il fallait être un Dieu pour la révéler, il fallait l'être, aussi, pour en offrir en soi-même un idéal si accompli.

Ensuite, tandis que les autres fondateurs visent à la domination, celui-ci subordonne tous ses desseins à l'amélioration et à la purification des hommes. Seul il a établi, sans autre lien que la communauté de vertus, le royaume des âmes et la république universelle des consciences. Création à part qui n'entrait point dans les idées de l'homme, et qui ne peut être que le produit d'une moralité divine. Au sein de cette création, en effet, Jésus sème des vertus dont l'apparition a été le commencement d'une ère : la chasteté, l'humilité, la pauvreté volontaire, l'obéissance par amour, la compassion pour les pauvres, l'indulgence pour les pécheurs, la pitié pour les enfants

nouveau-nés, autant de noblesses de l'âme regardées jusque-là comme des vices ou des faiblesses, et devenues, par lui, l'instrument d'une transfiguration universelle.

C'est la plénitude de la sainteté en Jésus qui le met hors de parallèle avec tous les saints de l'humanité. Aussi, comme l'a si bien dit M. Nicolas, imaginez un sage quelconque, vous lui découvrirez des traits de famille avec un autre; mais cherchez une physionomie que l'on puisse élever à côté de la sainte Face, sans blesser le sens moral, vous ne la trouverez pas. Toujours Socrate pourra être comparé à Platon, le Bouddha à Confucius, Mahomet à Zoroastre; seul le Christ n'est semblable qu'à lui-même, et, détaché de la terre par une sorte de piédestal mystique, il ne peut être comparé à personne de la terre, parce que ses seuls égaux sont le Père céleste et le Saint-Esprit. Seul il peut dire à ses accusateurs ce qu'aucun homme n'a le droit de redire : *Qui de vous me convaincra de péché* (1)? Et, à cette parole, une grande lumière se lève sur son front : les saints se taisent et adorent, les pharisiens se taisent et sèchent de dépit, dix-huit siècles se taisent sans oser balbutier un démenti, et l'humanité est obligée de se courber devant lui, même quand elle ne se prosterne pas, parce qu'elle sent qu'un si fier défi part de plus haut que sa misère et n'en saurait venir.

Mais, il y a un mérite non moins difficile que la perfection, c'est la mesure dans la perfection. Une des choses les plus antipathiques à l'humanité, c'est la sobriété de sa-

(1) Saint Jean, 8-46.

gesse recommandée par saint Paul. Naturellement, nous penchons vers l'extrême du bien en fuyant l'extrême du mal, et Dieu seul est capable de ce parfait équilibre, de ce milieu proverbial, dans lequel consiste la vertu ; c'est pourquoi personne, avant Jésus, ne rencontra le point imperceptible en deçà et au delà duquel finit la perfection. Regardez, par exemple, Caton dans son impassibilité, un sentiment intime vous dira : C'est une attitude forte, mais outrée. Regardez saint Siméon Stylite sur sa colonne, François d'Assise sous les haillons de sa pauvreté, le petit saint Louis de Gonzague dans la ferveur de son enfance immaculée, la conscience vous dira : C'est respectable, mais plutôt à admirer qu'à imiter. En un mot, partout, dans l'humanité, ce défaut de pondération qui consiste à ne se préserver du mal qu'en se jetant dans l'exagération du bien. Seul Jésus-Christ n'a rien de heurté dans sa vertu, pas même un excès de perfection. Si on le place à côté de tous les parfaits formés à son école, on est moins effrayé de l'adorable modèle que de ses disciples. Semblable à ces édifices qui dissimulent leur grandeur par l'exactitude de leurs proportions, il persuade qu'il suffit de le suivre pour l'atteindre. Il sollicite notre imitation plutôt qu'il ne la désespère, parce que si la vertu des saints nous épouvante, la sienne nous attire. Vainement le président romain s'est écrié, en le montrant au peuple : Voilà l'homme; à la vue de cette force si tendre, de cette majesté si simple, de cette dignité si patiente, de cette sainteté si tempérée, enfin de ces nuances introuvables qui composent son caractère moral, la raison est obligée de s'écrier : Voilà un homme-Dieu.

Ici, je renoncerais à écrire, si on m'infligeait le martyre d'un sérieux parallèle entre la beauté morale de Jésus et celle des autres fondateurs de religion. La moralité du

Bouddha n'est point impure, j'en conviens, mais elle est ridicule. Un monde façonné à son image serait une caricature; un monde peuplé d'hommes semblables à Jésus serait un paradis. Quant à la moralité de Mahomet, plus je vois la passion anti-chrétienne s'acharner à cette réhabilitation, plus je suis humilié, pour mon temps, des inepties perverses qu'on ose présenter à sa crédulité. De grâce, quand il s'agit de vertu, qu'on ne nomme jamais le législateur débauché des fils d'Ismaël : il fut un homme de mauvaise vie, non un réformateur; il se montra vicieux jusqu'à l'effronterie ne sachant être pur jusqu'au sacrifice. Quand il mourut, il laissa neuf veuves; il avait épousé officiellement une quinzaine de femmes, sans compter les concubines; et ceux qui voient dans le Coran un livre édifiant, et dans son auteur un rival sérieux de Jésus-Christ, donneraient contre eux des preuves terribles, s'il était avéré qu'ils ne parlent que des livres qu'ils ont étudiés et des hommes qu'ils connaissent.

Mais qu'avons-nous besoin de faire subir à la sainteté de Jésus ces comparaisons honteuses! La négation elle-même nous en dispense. Strauss a conclu un des livres les plus anti-chrétiens de notre siècle par cette concession inattendue : « Le Christ ne saurait être suivi de personne qui puisse atteindre, après lui, le même degré de vie religieuse (1). » Inconséquence palpable, car si Jésus n'est qu'un homme, pourquoi ne serait-il pas atteint par un autre? Inconséquence respectable, néanmoins, car elle prouve que l'esprit occidental est tellement obsédé par la présence de la divinité en Jésus-Christ, que, même quand il la repousse dans ses prémisses, il l'admet implicitement dans ses conclusions.

(1) Strauss, t. II, p. 779.

Cependant je n'accepte point pour mon adoré Maître ces hommages dérisoires, parce que s'il ne s'élève point, par la sainteté, jusqu'à Dieu, il descend même au-dessous de l'honnêteté humaine. Remarquons, en effet, qu'en toute rencontre et dans tous les Evangiles il affirme sa divinité, et il accepte l'épreuve de ce rôle difficile par-devant l'avenir. Le Bouddha ne se pose point en Dieu, mais en simple initiateur, destiné à délivrer les hommes par une nouvelle méthode d'anéantissement. Le voyant de la Mecque proclame que Dieu seul est Dieu et que Mahomet est son prophète. En un mot, nul révélateur n'a osé se placer sur les autels et demander des adorations, les tyrans seuls étaient capables de cette folie. Mais Jésus-Christ prononce sa propre apothéose, et il exhibe des titres à l'appui. D'où il suit que s'il n'est pas un Dieu il est un criminel, et que s'il n'est pas adorable comme le saint des saints, il doit être bafoué comme le plus orgueilleux, le plus égoïste, le plus ambitieux, le plus tyrannique, le plus abominable des hommes. Admettons la nature divine en Jésus-Christ, tout ce qu'il dit de lui et tout ce qu'il exige de nous, tous les droits qu'il se donne et tous les devoirs qu'il nous impose, confirment sa perfection idéale; mais retranchons-lui la nature divine, à l'instant il n'est plus qu'un personnage problématique, en qui il faut reconnaître ou un charlatan, ou un fou, ou un malfaiteur. Que Jésus me pardonne ce blasphème par hypothèse, qui me heurte le cœur en éclairant ma raison; ma foi démentira par ses adorations intimes toutes les injures que ma plume va tracer.

Oui, si Jésus-Christ n'est pas Dieu il est un imposteur, car il assura positivement, et cent fois, en paroles et en actes, sa divinité. Il est un imposteur méprisable qui alléguait de faux miracles à l'appui de ses assertions, et qui, en corroborant ses mensonges par des jongleries, descendait

jusqu'à ce dernier échelon de la dégradation dans l'imposture, le charlatanisme. Il est un imposteur inexcusable, car il n'y a pas deux mesures dans la sincérité, quoi qu'on en dise, celle qui ne ment jamais et celle qui ment quelquefois; et, fût-il vrai qu'il n'a fait que subir sa réputation de thaumaturge sans la chercher, dès l'instant qu'il n'a pas protesté contre, il tombe des hauteurs de son Olympe sur des tréteaux de comédie. Eh bien! j'adjure ici le lecteur de me répondre, était-il capable d'une si noire combinaison ce sage des sages, ce type si éclatant de la candeur et de l'amour, qui sanctifia l'univers, qui pratiqua tant de vertus, qui consomma tant de travaux, et qui scella ses vertus et ses travaux du sang le plus pur qui ait arrosé notre terre?

En ce cas, si Jésus attestant faussement sa divinité n'est pas un fourbe, il est un visionnaire; et un visionnaire d'autant plus extravagant, qu'il est pris de la folie la plus folle, celle de se croire l'Etre suprême; et un visionnaire d'autant plus imprévoyant, qu'en inscrivant au bas de son œuvre la signature d'un Dieu, il se donne un personnage impossible à jouer, et se prépare l'inévitable confusion d'un échec ridiculisé par l'avenir; et enfin un visionnaire d'autant plus aveugle, qu'il était fils de charpentier, né dans une étable, et qu'aspirer de si bas à l'usurpation d'une telle couronne, c'est le comble de l'absurde dans l'impiété. Or, je le demande, quel homme de sens voudrait laisser cette tunique d'insensé sur les épaules du plus grand moraliste, du plus sublime législateur et du plus illustre chef d'empire qui ait existé?

Enfin, si Jésus faisant le Dieu n'est pas un fou, il est un malfaiteur; et un malfaiteur bien coupable contre le ciel, car il prétend abolir le paganisme, et, en se faisant décerner les honneurs divins, il l'éternise par

une adroite transformation ; et un malfaiteur non moins coupable contre l'humanité, puisqu'il va l'étendre sur une croix avec lui, la jeter à ses genoux, la sacrifier à sa gloire et la torturer jusqu'à la fin par les difficultés de son imitation. Que le rationalisme sentimental du jour n'honore point comme un sage un si cruel mystificateur ! Non, il n'est point un sage, celui qui trompa les martyrs et qui usurpa les adorations du monde par des opérations magiques ! Il n'y a que quatre jugements admissibles sur son compte, on l'a dit à satiété : ou bien celui des Juifs qui le déclarent un charlatan, *seductor ille;* ou bien celui d'Hérode qui le regarde comme un insensé, ou bien celui de l'anti-christianisme qui le proscrit comme un malfaiteur, ou bien celui de saint Thomas qui le proclame son Seigneur et son Dieu ! Ne le saluez donc pas comme un Socrate nouveau devant qui la révérence est philosophique et la génuflexion superstitieuse, Jésus-Christ ne veut pas de ce sceptre de roseau. Il n'y a point de milieu entre les quatre termes de l'argument : il faut opter pour le prestidigitateur, ou pour le fou, ou pour le malfaiteur, ou pour le Dieu ; et, de par la raison, nous sommes mis en demeure, ou bien de dire avec Voltaire : *Ecrasons l'infâme,* ou bien de crier avec la sœur de Lazare : *Je crois, Seigneur, que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde* (1).

Et, pour se dérober à cette conclusion, il faut aller frapper plus loin que Jésus-Christ lui-même. Je comprends que l'on ait écrit : Il n'y a point de Dieu dans le ciel si un homme a pu exécuter le dessein d'usur-

(1) Saint Jean, 11-27.

per son autorité sur toute la terre. Ceci est, en effet, la plus grande victoire remportée par l'impiété humaine contre Dieu. Après tout, les auteurs des fausses religions l'honorent, sous des formes diverses, sans se mettre à sa place; seul Jésus a prononcé cette parole épouvantable : Je suis Dieu, et l'humanité s'est inclinée avec foi devant une telle prétention. Ce succès inouï est l'oppression la plus désespérante de la vérité, s'il n'en est pas le triomphe. Supposé que le christianisme ne soit pas la plus pure manifestation de Dieu, il en est le détrônement définitif, et si Jésus a été tout ce que nous venons de dire, le monde moderne s'est associé par des adorations incompréhensibles aux mensonges, à la folie et aux crimes du plus étrange des fondateurs.

Oui, mensonge dans l'Eglise et dans ses témoignages, dans les Apôtres qui la propagent, dans l'histoire qui la certifie, dans les apologistes qui la défendent, dans les pontifes qui la gouvernent, dans les temples qu'elle élève, dans les siècles qui lui obéissent.

Folie dans la science, dans les traditions, dans le génie et dans les chefs-d'œuvre de l'ère chrétienne.

Scélératesse dans le monde converti et civilisé, dans la famille et la société régénérées, dans les vertus de notre martyrologe, enfin, partout où il y a un homme qui prêche Jésus et un homme qui écoute, un consolateur qui montre la croix et un malheureux qui meurt en l'embrassant.

Voilà une démonstration par l'absurde qui vous somme de lui répondre. Vous venez de voir ce que devient Jésus, ce que devient le monde, ce que vous devenez vous-mêmes, ce que devient Dieu, enfin, par les contre-coups de votre négation. Adorez un Dieu en Jésus-Christ et

tout s'éclaircit dans l'histoire moderne ; mais supprimez ce même Dieu, rien ne s'explique sans un calcul de perversité de sa part appuyé sur des complicités tellement inadmissibles que, si vous êtes capable de croire à cette impossibilité plutôt qu'à la divinité de Jésus-Christ, il faut prier pour vous, non plus chercher à vous convaincre.

V

Il est un cinquième attribut de Jésus-Christ par lequel il apparaît plus surhumain que jamais, l'amour. Ce mot profané, mais non profane, comme on l'a dit, n'exprime pas seulement un aspect du divin Maître, il le résume, si j'en juge d'après cette parole de Dieu peint par lui-même : *Dieu est charité* (1).

Il y a, dans les émanations d'un cœur distingué, un charme pénétrant qui donne de la suavité à la parole de l'homme, de l'onction à son intimité, de l'amabilité à ses traits ; qui projette quelque chose du bon Dieu sur le front des enfants de la terre, et qui se fait suivre avec un respectueux amour à l'odeur de son parfum. Aucun mortel n'a exercé, autant que Jésus, l'empire de cette fascination. Bagavath eut toutes les séductions d'un enfant royal, beau, vertueux et doux, mais il fut plus inoffensif qu'aimant. Quant au prophète arabe, dominateur cruel et vindicatif, on ne peut le rappeler,

(1) Saint Jean. 4-8.

à propos de saintes tendresses, que comme le repoussant exemple d'une âme qui ne les connut pas. Et, au contraire, pourquoi, lorsque la face adorée de Jésus m'apparaît, ce doux tressaillement qui mouille subitement mon regard, qui agite mon cœur éperdu, qui me jette dans le sacrifice pour lui complaire, et qui me fait quelquefois désirer de mourir pour lui ressembler? Pourquoi, dans son Evangile, tant de pages palpitantes; pourquoi, dans sa vie, tant de traits qui font pleurer; pourquoi, dans son souvenir, cette vertu qui berce la souffrance; pourquoi, dans son seul nom, cette saveur qui passe comme du miel sur mes lèvres et comme une caresse du ciel sur mon âme fatiguée? Ce prestige du Sauveur n'est pas un rayonnement de ses autres grandeurs surhumaines; il est la douce exhalaison d'un cœur où battaient des tendresses infinies. Oui, ce nimbe à part qui baigne la sainte image et cette attraction indéfinissable qui en descend, ne sont que les reflets d'un amour divin répandu sur un front adorable, et lui faisant une auréole de la sainte dilection dont nous étions l'objet.

On a fait observer que, chez tous les grands fondateurs, la force de la pensée dévore le sentiment, et que la vie concentrée, aspirée dans la tête, se retire lentement du cœur. Jésus est à la fois le plus profond des fondateurs et le plus tendre des mortels. Si tendre, que son cœur fut une nouveauté encore plus surprenante pour le monde que sa morale, et que la plus grande révolution dont il ait gratifié la terre est dans ce mot : Charité! Le paganisme n'avait jamais demandé que l'on aimât ses dieux; il suffisait de les craindre pour leur être agréable. Jésus, le premier, a introduit l'amour dans les rapports entre le ciel et la

terre. Aux yeux du paganisme, il y avait des maîtres et des esclaves, des plébéiens et des patriciens; aux yeux de Jésus, il n'y a que des âmes. Eh! qui pourrait compter les amours sublimes qu'enfantera la proclamation d'une telle égalité? Amour des captifs, amour des lépreux, amour des pauvres, amour des pécheurs, amour des ennemis, amour des âmes, en un mot, sous les traits de toutes les dégradations et de toutes les faiblesses, de toutes les races et de toutes les nations, ce fut là le trait le plus neuf de la révélation de Jésus.

Je pourrais ajouter le plus divin, parce qu'il était à la fois le plus nécessaire et le plus impossible à la misère humaine. Non, il n'était pas seulement un homme, celui qui unit en lui ces deux extrêmes naturellement incompatibles : la vigueur du plus fier génie et la sensibilité d'une femme, des préoccupations de conquérant et la candeur naïve d'un enfant. Voyez-le passer des portiques du temple en Béthanie; naguère il méditait sur les bases de l'empire universel, maintenant il pleure sur la tombe de son ami qui n'est plus. Malheur à qui, en lisant l'Evangile, n'a pas senti quelque chose de cette touchante démonstration. Retour ineffable du prodigue au foyer paternel, doux souvenir de la Samaritaine et de la Chananéenne, et la béatitude de ceux qui pleurent, et le pardon de Magdelaine, et les petits enfants caressés, et les larmes sur Jérusalem infidèle, et la prière pour les bourreaux qui ne savent pas ce qu'ils font! Impérissables souvenirs d'une sensibilité surhumaine, ce sont là pour moi des manifestations de Dieu non moins certaines que les éclairs du Sinaï. Aussi, quand on veut courber devant la divinité de Jésus les superbes de cette terre, aux uns il faut dire comment il enseignait, aux autres comment

il vécut et il mourut, aux autres comment il ressuscita; mais, à mes yeux, son cœur est le plus grand de ses miracles, et, pour adorer, il me suffit de me rappeler comment il aimait.

Cette thèse est encore plus désisive quand on la retourne pour montrer comment Jésus fut aimé. On a beau l'insulter et le nier; si, comme la vérité qui constitue sa divine essence, il est l'être le plus haï de ce monde, il est aussi le plus affectionné. Tandis que les pères sont quelquefois morts au cœur de leur postérité avant que de cesser de vivre; tandis que l'agonie des grands potentats est abandonnée avant leur dernier soupir; enfin, tandis que les souvenirs du cœur se renouvellent en nous presque chaque année, comme les fleurs de la saison, et que nous sommes si malheureux dans l'ordre du sentiment, a-t-on dit, que nous n'avons pas même le pouvoir de l'être longtemps, il y a un Crucifié, mort depuis dix-huit cents ans, dont la tombe est encore visitée. L'Europe s'est levée sept fois, en brandissant des millions de glaives, pour reconquérir la froide pierre où il fut enseveli; la catholicité s'agenouille avec respect sur tous les lieux qu'il foula, depuis Jérusalem jusqu'au fond de la Samarie; des fils font pleurer leur mère pour aller se faire tuer, sur la parole de Jésus, à l'autre extrémité de l'univers; les rois, comme les plus humbles chrétiens, se prosternent jusqu'à terre pour effleurer de leurs lèvres la plante sanglante de ses pieds; on meurt pour lui dans les cloîtres, on meurt sur les échafauds, on meurt dans les déserts; on le contemple jusqu'à l'extase, on le respecte jusqu'à l'adoration, on l'aime jusqu'à la folie; enfin, il est le père des malheu-

reux qui se résignent, le dernier cri des saints qui expirent, la passion immortelle d'une humanité qui n'est ni capable de se passer d'amour, ni capable d'aimer longtemps le même objet; voilà la mesure surhumaine des affections qu'il inspire !

Argument puissant comme toutes les affirmations que l'homme prononce la main sur son cœur. Il était la meilleure preuve pour l'esprit de Napoléon Ier, car, frappé de cete pensée à Sainte-Hélène, le grand capitaine en tira une sublime conclusion. Du haut de son mélancolique rocher, promenant un regard vaste sur l'histoire, il se désolait de voir le peu d'amour qui suivait les grands hommes au-delà de la mort. Il prenait, sous ce rapport, la mesure de l'humanité en Alexandre, en César, en Annibal, en lui-même, puis il l'appliquait à notre divin fondateur, et, après avoir constaté la différence, il s'écriait avec un accent fatidique : « O Bertrand! je me connais en hommes, et je t'assure que Jésus-Christ était Dieu. » Cet acte de foi, rapporté à l'Europe sceptique d'une telle couche de mort, est un des plus éclatants témoignages qui puissent s'imposer à la raison. Comme en écoutant de tels accents on se sent pris de pitié pour les savants fourvoyés, capables d'écrire : « Toutes ces « prétendues démonstrations de la divinité du Christ « pourraient s'appliquer à d'autres personnages, par « exemple, au Bouddha Cakiamouni (1). » Un seul malheur égale à nos yeux celui d'avoir écrit une pareille contre-vérité, c'est celui de mourir avant d'en avoir reconnu la révoltante injustice et la suprême inconvenance.

(1) E. Burnouf. *Science des religions.*

VI

Enfin, Jésus-Christ est encore surhumain dans sa constitution. Rien de plus facile à inventer qu'un personnage de roman, parce que, si tous les hommes sont différents, tous aussi se ressemblent, et qu'avec beaucoup de traits communs, il est aisé de composer un visage qui ne l'est pas. Mais Jésus-Christ est un type tellement inimaginable que, pour être peint, nécessairement il a dû poser tel que nous le voyons, parce que l'inventeur de son histoire en serait plus étonnant que le héros! Cette fusion de deux natures dans une même personne, se soutenant d'un bout à l'autre de l'Evangile, non-seulement dans les assertions doctrinales, mais dans les actes de Jésus; cette alliance de Dieu et de l'homme se développant à travers une vie compliquée, sans que jamais le Dieu et l'homme s'absorbent ou se démentent mutuellement, tout cela constitue une création évidemment surhumaine. L'esprit était si peu capable de la composer avant de la voir, qu'il y croit avec peine même après l'avoir vue. Et, cependant, la raison est obligée de reconnaître parfaitement conforme à ses exigences logiques ce qui ne l'est point à ses instincts, car les harmonies du mystère de l'Incarnation l'enchantent, tandis que le mode de ce mystère la déconcerte.

Heureusement ce qu'elle n'en comprend pas, c'est-à-dire la coustitution de Jésus-Christ, lui apparaît aussi divin que ce qu'elle en comprend, c'est-à-dire les causes et l'opportunité de l'avénement de Jésus-Christ. Le portrait de l'Homme-Dieu, selon l'Evangile, en effet,

renferme dans sa sublime originalité une véritable apologie. Il est trop humainement invraisemblable pour n'être pas divinement vrai. Remarquez le parallélisme vraiment au-dessus de nature de ces deux vies, dans une même vie, tel qu'il ressort du texte sacré.

Saint Luc et saint Matthieu nomment les ancêtres de Jésus selon la chair, à travers une suite de soixante-dix-sept générations, depuis les derniers princes de Juda jusqu'à Zorobabel, jusqu'à David, jusqu'à Adam, jusqu'à Dieu; c'est la génération du fils de l'homme. Saint Jean s'écrie : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu, et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous* (1)! C'est la génération du Fils de Dieu.

Jésus vient au monde dans une étable, sujet à la douleur, à l'humiliation et à la pauvreté, c'était la naissance de l'homme ; mais les Anges chantent sur son berceau, les astres le signalent, les bergers de la plaine et les rois de l'Orient y portent leurs adorations; enfin, l'univers s'ébranle à cette apparition, c'était l'avénement d'un Dieu.

Jésus, menacé par l'ambition ombrageuse d'Hérode, s'enfuit dans cette terre d'Egypte qui servit de refuge à Jacob, son aïeul : c'était l'exil de l'homme; mais, selon la tradition, les faux dieux tremblent et la statue de Jupiter-Cassius se brise à son approche, voilà le passage de Dieu.

Jésus croît en âge et en sagesse, dans le travail et dans l'obscurité comme tous les autres enfants de Nazareth : c'était l'éducation progressive de l'homme; mais

(1) Saint Jean, 1-1.

il va célébrer la Pâque à Jérusalem, il se mêle aux docteurs dans le temple, et il les étonne par les éclairs incomparables de sa parole, voilà la science inapprise de Dieu.

Marie, l'ayant perdu au milieu de la foule, s'écrie éperdue en le revoyant : *Mon Fils, pourquoi en agissez-vous ainsi envers nous? Votre père et moi nous vous avons cherché dans la douleur* (1). C'était un reproche à l'adresse de l'homme. Jésus répond : *Ne savez-vous pas que je dois être tout entier aux choses de mon Père céleste* (2)? Voilà la justification de Dieu.

Le temps de sa vie publique étant arrivé, Jésus quitte l'atelier de Nazareth, il se mêle à la foule repentante, il reçoit le baptême des mains de saint Jean, c'était l'humilité de l'homme. Mais les cieux s'ouvrent, le Père céleste dit : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, le Saint-Esprit descend sous la forme d'une colombe, en un mot, toute la Trinité se manifeste, voilà la gloire de Dieu.

Jésus passe au désert, il voit Satan s'approcher de lui et il se soumet à la tentation comme tous les hommes, mais, d'un mot, il met le tentateur en fuite, et les bons Anges descendent du ciel pour le servir comme il convenait à la majesté d'un Dieu.

Jésus n'a pas une pierre où reposer sa tête, il souffre la faim et la soif, le jeûne l'épuise, la fatigue l'abat, la tristesse le désole, la perte de ses amis le fait pleurer, c'était la sensibilité de la nature humaine. Mais il nourrit des multitudes avec cinq pains et quelques poissons, il commande aux éléments, il guérit les

(1) Saint Luc, 2-48.
(2) *Ibid.*, 2-49.

malades, et il sèche les larmes des malheureux, c'est une manifestation de la nature divine.

Jésus a prêché, les Pharisiens veulent le tuer, il se cache pour éviter leurs coups, c'était la faiblesse de l'homme; Jésus reparaît, les Pharisiens le pressent de condamner la femme adultère, il les met en fuite par quelques signes écrits sur la poussière, voilà la force de Dieu.

Voyez-vous ce supplicié qui tombe épuisé de fatigue sous les verges du prétoire, c'est le fils de l'homme. Voyez-vous ce sublime transfiguré qui rayonne dans es splendeurs du Thabor, c'est le Fils de Dieu. Voyez-vous cet agonisant qui est abandonné par ses amis, et qui ne peut les tirer de leur sommeil, quand il va mourir pour eux, c'est le fils de l'homme. Voyez-vous ce prophète qui annonce que l'heure de la puissance des ténèbres est venue et que celui qui va le trahir est proche, c'est le Fils de Dieu. Quelle est cette victime prosternée dans la poussière de Gethsémani en criant : *Mon Père, que ce calice s'éloigne* (1)? C'est le fils de l'homme. Quel est ce sacrificateur qui se relève, et qui, d'un mot, terrasse ses ennemis avant de se laisser lier, pour bien montrer qu'il est le maître de ceux dont il va être le jouet? C'est le Fils de Dieu. Enfin, contemplez ce condamné qui est traîné de tribunal en tribunal et qui a été interrogé, renié et jugé comme un malfaiteur, c'est le fils de l'homme. Contemplez ce patient qui guérit l'oreille de Malchus, qui menace Caïphe, dont le souvenir inspire à Judas des remords désespérés, et dont l'image, suspendue dans tous

(1) Saint Matth., 26-39.

les prétoires de la chrétienté, fera trembler jusqu'à la fin les juges prévaricateurs, c'est le Fils de Dieu.

Et puis, Jésus exhale ses derniers soupirs en disant : *Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné* (1)? c'était la détresse de l'homme. Mais il ne meurt que parce qu'il l'a voulu et comme il l'a voulu, c'était la souveraineté d'un Dieu. Il meurt et il est enseveli comme on fait de la dépouille des hommes ; mais le soleil s'éclipse, les rochers se fendent, les tombeaux s'entr'ouvrent, c'est le deuil de la mort d'un Dieu. Il meurt et son corps est gardé par des soldats et son sépulcre est marqué du sceau public pour qu'il conste que c'est réellement le cadavre d'un homme; mais le troisième jour ni Pierre, ni Magdelaine, ni Jean ne le trouvent plus dans le roc où il était déposé, et les disciples d'Emmaüs le reconnaissent à la fraction du pain : c'était la résurrection d'un Dieu. Enfin, pendant plus d'un mois, Thomas et beaucoup d'autres peuvent le voir, l'approcher et mettre la main dans ses blessures, pour se bien convaincre de l'identité de l'homme. Mais le jour de l'Ascension, il réunit ses Apôtres et soixante-douze disciples sur la montagne des Oliviers, et il monte au ciel en leur présence pour leur prouver qu'il est un Dieu à jamais impassible et glorieux.

Le voilà, ce type multiple de Jésus-Christ, ne pouvant être expliqué ni par l'homme seul ni par le Dieu seul, et dans lequel Dieu et l'homme sont tellement entrelacés, qu'on ne peut les séparer sans anéantir la

(1) Saint Matth.. 27-46.

personnalité qui les unit, et mettre l'absurde à la place du mystère (1).

Le voilà, et à côté de ce vrai portrait, plaçons les christs de convention imaginés par l'hérésie ou par nos écrivains d'idylles orientales ! Pour apprécier combien le premier est divin, il suffit de constater combien ceux de création humaine sont impossibles. Arius, le premier, nia la consubstantiabilité et, partant, la divinité du Verbe ; mais les saints confesseurs de Nicée, une main sur la double histoire que nous venons de résumer, une autre sur leurs cicatrices, s'écrient : C'est pour l'Homme-Dieu que nous avons souffert, c'est un Homme-Dieu que nous confessons, et ce fut fait du premier faux portrait de Jésus-Christ. Nestorius paraît ensuite qui, dédoublant le Christ en deux personnes, mettait en Jésus un Dieu et un homme au lieu d'un Homme-Dieu ; mais l'Eglise, troublée à la vue de ce Dieu qui, n'étant pas homme, ne pouvait satisfaire pour nous, et de cet homme qui, n'étant pas Dieu, ne pouvait nous le concilier, ne voulut pas être frustrée des bonheurs de sa rédemption, et elle se leva, avec saint Cyrille, avec le concile d'Ephèse et tout l'Orient ; avec le pape saint Célestin, avec le concile de Rome et tout l'Occident pour crier anathème au second faux portrait de Jésus-Christ. L'auteur du troisième fut Eutichès ; il détruisait en Jésus la nature humaine ; mais, en présence de ce Christ qui ne saurait humainement souffrir, puisqu'il n'a que l'apparence de l'homme, et qui ne peut consoler, puisqu'il n'a pas souffert, le monde chrétien répondit :

(1) Voyez les *Conférences* remarquables de M. l'abbé Besson *sur l'Homme-Dieu.*

Un rédempteur pleurant dans la même nature que moi, voilà celui qui doit être le mien, et les Pères de Chalcédoine repoussèrent le troisième faux portrait de Jésus-Christ. Enfin, d'Eutichès à Sergius, et de celui-ci à Socin, l'hérésie s'épuise en falsifications sur la même tête, sans imaginer un Christ capable d'effacer l'Homme-Dieu des pages évangéliques.

Après l'hérésie, la philosophie a voulu avoir son Christ et n'a pu réussir à le rendre philosophique. Le premier portrait qu'elle a signé est de Voltaire. Vous savez combien le monde s'est indigné de cette criminelle altération de la ressemblance divine; et l'épithète d'*infâme,* mise au bas d'une telle figure, ne pouvant s'y appliquer, s'en est détachée pour retomber sur le front de son auteur. Le second portrait est de Dupuis. Dans son *Origine des cultes,* il ose voir en Jésus un être purement imaginaire et il se risque jusqu'à nier même sa réalité historique; absurdité tellement discréditée, qu'on ne la cite plus que pour mémoire. Le troisième portrait est de Strauss et de Salvador. Il représente la vie de Jésus, non comme une fable, mais comme un mythe, c'est-à-dire comme un souvenir vaporeux, moitié vrai, moitié faux, tenant le milieu entre la fable et l'histoire, et donnant à Jésus une existence problématique comme celle d'Hercule et de Linus. Devant cet échafaudage de fausse érudition, la raison européenne a regardé d'abord avec curiosité, mais s'est détournée bientôt avec dédain, parce qu'en appliquant le même système de critique à tous les événements du passé, l'histoire entière peut être anéantie. Enfin, nous avons vu naguère le dernier portrait du même original, ce n'est plus Jésus défiguré par les savants, c'est Jésus travesti par les romanciers.

Un artiste sacrilége s'est rencontré, pour faire de la vie de l'Homme-Dieu un drame en trois actes que l'on pourrait intituler la pastorale, la comédie, la tragédie. La pastorale se passe à Bethléem et à Nazareth, la comédie durant la vie publique de Jésus, la tragédie au Calvaire. Œuvre de faussaire s'il en fut jamais, car la pastorale de ce nouvel évangile est un morceau de fantaisie littéraire; la comédie ne dut pas être jouée, parce qu'elle était impossible, et on peut dire que la tragédie eût été légitime, si la comédie eût été vraie. Oui, la comédie était impossible, car les miracles du Sauveur ne sont nullement explicables par la puissance attribuée au *contact et au sourire d'une personne exquise* (1). Que les délicats du criticisme essayent du traitement des *sourires* sur les aveugles de naissance, et *des contacts les plus exquis* sur les cadavres en décomposition, nous les attendons à l'épreuve. Enfin, j'ose répéter que la tragédie eût été légitime si la comédie eût été vraie, car, supposé que Jésus soit un fourbe qui impose et qui agite par de faux prodiges, Judas a bien fait de le livrer, Caïphe et Hérode ont bien fait de le traduire, Pilate a bien fait de le sacrifier, les Juifs ont bien fait de s'en délivrer, tous les bourreaux de la Passion ont bien fait de le frapper, et le seul criminel véritable qui apparaisse dans les annales du déïcide, c'est ce Dieu lui-même, faussement adoré par l'univers comme le modèle, l'espoir et le vengeur suprême des innocents.

Ainsi, de tous les portraits de Jésus-Christ, il n'y en a pas un seul qui s'impose à la raison, en dehors du

(1) Renan. *Vie de Jésus.*

véritable. Or, le véritable est trop surhumain pour être de composition humaine, trop surhumain surtout pour que quatre historiens, ayant à le peindre séparément, se soient rencontrés dans son identité, trait pour trait, sans inspiration surhumaine. Conclusion douce et féconde dans laquelle mon âme trouve une évidence de raison et une évidence de foi, et adore simultanément la divinité de son Christ et celle des Evangiles.

Je serais bien payé de mes efforts si, au terme de cette étude, un seul lecteur incrédule au Dieu que je viens de démontrer, l'adore avec l'ivresse incomparable de l'aveugle-né, quand ses yeux, s'ouvrant à une double lumière, découvrirent à la fois les traits de Jésus et sa divinité. C'est un bonheur profond de sentir battre son cœur devant cette tête endolorie qui porta des pensées si grandes, ce regard ineffable dont l'expression arrachait d'intarissables larmes à saint Pierre, cette bouche suave dont les paroles font la consolation et la sagesse des siècles, ces mains dont les bénédictions étaient aimées des petits enfants, ces pieds si souvent fatigués à la poursuite des brebis errantes d'Israël, ces bras, enfin, si largement étendus sur le monde pour ne laisser échapper aucune misère aux étreintes de la miséricorde !

Il y a, dans cette adoration, la solution de beaucoup de problèmes ; il y a la réponse à beaucoup de douleurs. Un tel acte de foi renferme l'abrégé des consolations; il renferme aussi la somme des preuves. Malheureusement, je sens, en terminant, le bégaiement de saint Paul à mes lèvres ; car, de Jésus, on n'a jamais dit tout ce qu'il y avait à dire, parce que, même quand l'esprit a fini, le cœur voudrait recommencer.

C'est que « quand on a à parler de Jésus-Christ, on entre dans une sorte de serrement involontaire, écrivait Sainte-Beuve en 1840. On craint, dès qu'on ne le prononce pas à genoux et en l'adorant, de profaner, rien qu'à le répéter, ce nom ineffable et pour qui le plus profond même des respects pourrait encore être un blasphème (1). »

Sans doute le même homme a renié, depuis, Jésus-Christ pour l'éclat scandaleux d'une popularité posthume et malsaine ; mais la seconde moitié de sa vie est justiciable de cette parole de la première : « Ceux qui nient absolument Jésus-Christ en portent la peine. Prenez les plus grands des modernes anti-chrétiens, Frédéric, Laplace, Goëthe : quiconque a méconnu complètement Jésus-Christ, regardez-y bien, dans l'esprit ou dans le cœur, il lui a manqué quelque chose (2). » L'auteur de la citation est donc un exemple de plus à mettre sur cette liste d'incomplets.

(1) *Histoire de Port-Royal.*
(2) *Ibid.*

CHAPITRE X.

Effets sociaux propres à la vraie religion.

Le christianisme porte les caractères de la vérité surnaturelle en lui-même ; ils brillent surtout dans son divin auteur ; et cette dernière vérité violenterait, par ses clartés, l'adhésion des esprits, s'il ne leur restait toujours de quoi être trompés, quand ils n'ont pas un ferme désir de ne point l'être. Nous avons vu que le fondateur du christianisme dépasse la mesure de l'humanité, par sa durée rétrospective dans les événements qui l'ont précédé, et par sa durée posthume dans les révolutions qui l'ont suivi. Il la dépasse par sa sagesse qu'une originalité, une élévation, une infaillibilité, une simplicité et une prescience surhumaines marquent du sceau de l'infini. Il la dépasse par la souveraineté miraculeuse qu'il exerça sur la nature physique, sur la nature morale et sur les futurs contingents. Il la dépasse par une sainteté si absolue, qu'elle sert de règle aux appréciations et aux actions morales du genre humain civilisé ; si mesurée, néanmoins, qu'elle est, à la fois, le modèle le plus accompli et le moins décourageant ; si nécessaire, enfin, que si on ne tient pas Jésus pour un être divinement parfait, on est obligé de le considérer comme

un être humainement méprisable. Il la dépasse par les amours surnaturels qu'il a ressentis et révélés, et par ceux qu'il a inspirés. Il la dépasse, enfin, par une constitution où Dieu et l'homme s'associent dans des conditions telles, que jamais l'homme n'eût conçu une telle figure si Dieu ne l'eût exécutée. Donc, placer d'autres fondateurs à côté de celui-ci, quelque soin que l'on prenne d'assourdir les blasphèmes pour ne point choquer, c'est immoler à ses préjugés le sens commun et l'histoire. Après avoir comparé les religions positives dans leurs preuves intrinsèques et dans leurs fondateurs, tâchons de les discerner d'après leurs effets sociaux.

Si l'homme a besoin de la vérité, il faut convenir qu'il a des affections désordonnées pour le mensonge; surtout quand le mensonge est un paradoxe brillant, capable de mettre en relief le talent de son auteur. De nos jours, en particulier, les crimes intellectuels que la monomanie de la nouveauté fait commettre sont innombrables, et les philosophes, comme les littérateurs, affirment tout, même l'absurde, pour l'amour de l'originalité.

Entre les injustices inspirées par le goût des points de vue inconnus, une des plus révoltantes est celle qui conteste au christianisme les bienfaits de l'ère chrétienne. Présenter la civilisation moderne comme une efflorescence de la raison humaine parvenue à maturité sans l'Evangile, ou, peut-être même, malgré l'Evangile; déclarer à Jésus-Christ, au terme de dix-huit siècles éclairés et formés par sa parole, qu'on ne lui doit rien que des préjugés et les retards du progrès, au lieu du progrès lui-même, c'est l'outrecuidance de l'ingratitude poussée jusqu'au délire. C'est aujourd'hui le fond de la philosophie de l'histoire à l'usage de l'anti-christianisme.

Pour bien apprécier ce que l'Europe doit à l'Evangile, il faudrait pouvoir le lui ôter tout entier, et la voir telle que l'eût faite la raison abandonnée à elle-même. Cette abstraction ne peut être facilement conçue, car nous sommes tellement imprégnés de christianisme que nous en mettons, même dans nos objections anti-chrétiennes. Il ne nous est donc pas possible de savoir combien nous serions malheureux, si nous n'étions pas chrétiens. Cependant, à défaut de mesure rigoureuse, donnons-nous une idée approximative de la dette que nous avons contractée envers le sublime auteur de l'Evangile.

Trois choses représentent, au sein du monde moderne, les pivots de l'ordre universel, et ces trois choses sont ce qu'il y a de mieux établi dans la foi même de ceux qui ne croient pas, la propriété, la famille, la société. Eh bien, j'interpelle les adorateurs fervents de ces trois institutions, et les somme de me dire comment ils pourront en faire une vérité certaine, si le christianisme, qui leur sert de base, est incertain. En sorte que, professer ces trois cultes à la mode et ne pas s'incliner devant notre Christ, est une inconséquence sans cœur, car les bienfaits dérivant évidemment de Jésus, pourquoi ne pas les lui rapporter? Et les bienfaits étant divins, pourquoi leur auteur ne le serait-il pas?

Quand j'ai visité Rome, un contraste m'a vivement frappé. En rapprochant les ruines chrétiennes des ruines païennes, je me disais : Voilà deux mondes qui sont séparés par des abîmes et qui ne comptent cependant, entre eux, qu'une journée d'intervalle. Historiquement, ils se touchent ; sous le rapport des idées, ils sont plutôt le renversement que la continuation l'un de l'autre. Allons au Palatin demander ce qu'il faut

penser de la propriété, de la famille, de la société et retenons la réponse ; de là passons aux catacombes pour adresser la même question aux pontifes chrétiens; et, en recevant des solutions si opposées, nous ne pourrons nous empêcher de conclure, qu'entre ces doctrines, la différence est trop radicale et la transition trop brusque pour que l'esprit humain ait pu seul accomplir un pareil trajet instantanément. L'esprit, en effet, ne va pas de l'un à l'autre de ces points, sans faire des stations intermédiaires, et s'il a franchi en un jour des espaces humainement infranchissables, c'est la preuve qu'il a été divinement porté.

I

Point de Christ, point de propriété solidement constituée, au moins chez les peuples chrétiens. La raison humaine, après avoir établi l'esclavage dans l'antiquité, tend aujourd'hui, par une réaction extrême contre elle-même, à proclamer l'égalité absolue. Cependant, la propriété nécessite, comme conséquences pratiques, l'inégalité des fortunes et des conditions. Aussi, de nos jours, l'égalité mine les fondements de la propriété partout où le christianisme ne sert pas de contrepoids à la première et de sauvegarde à la seconde, et il ne reste que des répugnances d'honnêteté, non un antagonisme philosophique, entre ces deux propositions : Jésus-Christ n'est pas Dieu, et, la *propriété c'est le vol.*

La propriété, en effet, n'a que deux bases dans les théories des penseurs qui organisent le monde sans Dieu.

Les uns allèguent, à l'appui de leur possession, l'autorité de la nature : quand l'homme a un vrai besoin de quelque chose, disent-ils, ce besoin est son droit ; or, l'homme a un vrai besoin de la propriété, la conséquence va de soi. Voici la réponse effrayante de l'ennemi à cet argument fondamental : Ce qui légitime votre possession, c'est qu'elle est un besoin de la nature. Vous convenez donc qu'ils vivent contre le vœu de la nature ceux qui ne possèdent rien. Vous dites : La propriété est un besoin de l'homme, donc je garde ce que j'ai ; je réponds : La propriété est un besoin de l'homme, donc je réclame ma part. En conséquence, périssent les lois qui consacrent de telles inégalités, périsse la société qui consacre de telles lois, périssent, s'il le faut, les défenseurs de cette société et de ces lois, et que le cadastre des nations soit remanié, jusqu'à ce que le besoin de ceux qui regorgent n'insulte plus au besoin de ceux qui souffrent la faim !

Cette prétention a été repoussée par beaucoup de libres penseurs, mais ils ne l'ont pas réfutée. Aussi la force et le droit sont encore parmi eux, mais la logique est dans les camps opposés ; et elle y restera, tant que la foi ne viendra point la ramener dans les apologies de la propriété.

Les autres organes du droit rationaliste argumentent de l'autorité de la tradition. La propriété, disent-ils, repose sur une convention antique et sacrée qui se perd dans la nuit du passé. Quand nos pères conclurent leur pacte social, ils réglèrent la transmission des biens à certaines conditions. Et nous, qui étions virtuellement renfermés en eux, nous ne pouvons déchirer ce contrat sans forfaire à la piété filiale, et sans renverser un ordre public plus digne de nos respects que le toit

sous lequel nous avons vu le jour. Mais, ici, je vois l'émeute communiste secouer les colonnes de ce fragile édifice en s'écriant : Quoi ! nous devrions le respect à un ordre qui ne respecte ni notre misère ni notre dignité ? Serait-il vrai qu'elle est inviolable cette volonté de nos ancêtres décrétant pour nous l'asservissement et la faim ? Non, nous ne reconnaissons pas les chefs de race pour représentants des siècles qui ne parlaient point encore. Nos pères n'avaient pas le droit de nous engager dans leur contrat social, nous n'avons pas davantage le droit d'engager nos descendants; donc nous demandons qu'à chaque lustre la terre soit mobilisée, et que la part de chacun étant consentie par tous, on compte, parmi nous, autant de rois qu'il y a de citoyens.

Certes, ces paradoxes ont été mis hors la loi quand ils ont passé des bibliothèques dans les mouvements de la place publique, et c'était justice. Mais avouons qu'il eût mieux valu leur envoyer de bons arguments que des coups de fusil. Or, le rationalisme propriétaire n'a pour lui que la raison de la force, tant que la révélation ne vient pas lui prêter la force de la raison.

Il faut donc chercher un principe à inaugurer près de la borne des héritages pour effrayer l'audace des envahisseurs. Dieu seul a l'autorité suffisante pour établir cette sauvegarde. Seul, il peut dire aux passions cupides, c'est moi qui suis le propriétaire unique, universel ; les cieux, la terre, les mers m'appartiennent, et j'en octroie la possession à qui je veux : *Domini est terra et plenitudo ejus* (1). Or, quand j'établis une société

(1) Ps. 23-1.

quelque part, je lui cède l'administration de mes biens; et quand, par la force des temps et des coutumes, les portions ont été fixées, je couvre ces contrats de ma signature, ces droits de mon droit suprême, et, assis sur la lisière de chaque domaine, je défends à la convoitise d'y toucher, même par le désir.

Et que le pauvre ne s'insurge pas contre un partage qui lui impose des sacrifices. Ce désordre apparent concourt à un ordre sublime. Avec des pauvres, Dieu forme des saints. Il fait des malheureux de ce monde les privilégiés d'une meilleure patrie; et, grâce à ces compensations, toutes les inégalités sont effacées parmi les chrétiens; car, pour eux, la vie est comme un drame en deux actes, ceux qui sont en larmes au premier peuvent être rois au second. Les déshérités de la terre ressemblent à ces colons d'outre-mer qui ne possèdent rien dans notre hémisphère, mais qui ont des millions dans un autre. Donc, ils ne comptent pas au nombre des pauvres, les pauvres qui sont propriétaires du royaume des cieux : *Beati pauperes, quoniam ipsorum est regnum cœlorum* (1)!

Seul, ce principe garde efficacement les palais et les trésors de l'opulence, et seul le christianisme peut le poser. Il faut donc consentir à recevoir ses biens du Maître de toutes choses, qui confère des droits immuables comme lui-même, ou d'un Etat qui peut, à chaque instant, reprendre ce qu'il donne. Il n'y a, à l'origine, que deux grands propriétaires admissibles, Dieu ou le délégué du suffrage universel; et chacun doit se reconnaître le tenancier du second ou du premier. Voilà

(1) Saint Matth., 5-3.

pourquoi on a eu raison d'écrire que, pour croire à la propriété sans croire en Dieu, il faut être propriétaire. Il est logique et moral qu'aucun maître, sur la terre, ne reste en possession quand le Maître de toutes choses est dépossédé.

Et maintenant, que le libre penseur réponde nettement : à quel titre aime-t-il mieux tenir son champ, et quelle garantie lui paraît la plus sûre, ou la loi qui dit : *Tu ne désireras pas la maison de ton prochain, ni son bœuf, ni sa terre, ni aucune chose qui lui appartienne* (1), ou les utopies de Raynal, de Babeuf et de l'école socialiste ? Qu'on ne m'objecte pas que la propriété n'est point un apanage exclusif des sociétés chrétiennes, cela est vrai ; mais en dehors de ces sociétés, elle s'appuie sur les principes religieux ou philosophiques de chaque pays. Or, chez nous, on a éliminé le droit religieux comme fondement de la propriété, de son côté notre droit philosophique la sape au lieu de la défendre, d'où il suit que l'édifice social est littéralement mis en l'air par nos négations, et que si elles font le tour du monde, il n'y a point de raison pour que le monde actuel ne disparaisse pas dans un immense écroulement.

Oui, j'en atteste, non-seulement la logique spéculative, mais l'enseignement des plus mauvais temps de l'histoire, le jour où *les dieux s'en iront,* les propriétaires seront bien près de partir. Donc, elle est aussi vraie que vos droits les plus sacrés, ô penseurs anti-chrétiens, cette vérité qui leur sert de sauvegarde indispensable. Donc, elle n'a pas ses racines dans les profondeurs d'une métaphysique sans application, cette foi que vous ne pouvez nier sans ex-

(1) *Exode*, 20-17.

poser vos enfants à être chassés, par vos propres principes, du toit que vous avez bâti. Donc, enfin, vous êtes coupables contre la raison et contre la loi morale, vous qui avez de la dévotion au septième commandement parce qu'il protége vos droits, et qui méprisez le reste du christianisme parce qu'il vous impose des devoirs.

II

Point de Christ, point de propriété; ajoutons avec plus de raison encore, point de Christ, point de famille. Les bienfaits du christianisme sont comme ceux de la nature, si permanents et si multipliés, qu'ils ont cessé de nous étonner. Les bienfaits de l'ordre domestique, en particulier, sont ceux que l'homme conteste le plus volontiers à Dieu pour se les attribuer. Il aime à regarder ses bonheurs intimes comme l'ouvrage de son cœur, non comme un présent du ciel, soit pour honorer son cœur, soit pour le dispenser de la gratitude envers le ciel. Coupable illusion ! en voulez-vous la preuve ?

Quand vous vous reposez à votre foyer, entre cette compagne que la tendresse suspend à votre regard et ces petits enfants qui caressent vos cheveux déjà blancs, vous croyez que la nature toute seule a fait éclore et serré cette société de pieux amours? Vous vous trompez. C'était bien la même nature avant le christianisme, et, cependant, alors le père exerçait le droit de vie et de mort sur ces enfants dont le souvenir fait battre votre cœur; et cette femme, qui trône, chez vous, comme une souveraine, était assimilée aux esclaves dans la maison

antique. C'était bien la même nature après l'Incarnation, et, cependant, aucune négation anti-chrétienne n'a pu toucher à la famille sans en briser les liens. Regardez à l'œuvre la religion de Mahomet, elle remplace le foyer domestique par le harem ; un sanctuaire d'honneur où chacun consacre sa dignité dans le sacrifice, par un bazar immonde où le despotisme vient choisir des voluptés sans cœur ; enfin, l'amour sacré des femmes chrétiennes, par une passion tremblante et humiliée sous la garde du cimeterre. Voyez à l'œuvre la négation du dix-huitième siècle. Le philosophe le plus sentimental de cette époque envoyait, très-paternellement, ses enfants mourir à l'hôpital. Il estimait que les relations, entre les mères et les fils, devaient durer, comme dans l'espèce des quadrupèdes, le temps de l'allaitement, et il déliait l'homme de tout devoir de reconnaissance envers ses aïeux, sous prétexte que ceux-ci ne l'ayant appelé à la vie que par attrait, ne pouvaient revendiquer le salaire d'un acte d'égoïsme. Enfin, voyez à l'œuvre la négation du dix-neuvième siècle : elle substitue d'impures associations à la chaste union de deux âmes ; le phalanstère à la monogamie bénie par l'Evangile, et quand on a reproché à ces demeurants de l'épicuréisme d'assimiler le genre humain à la bête, ils ont répondu, qu'entre l'un et l'autre, *il n'y a d'autre différence que l'habit.* Telle fut la solution des plus hardis, quelle est celle des modérés ? Ils remplacent la promiscuité par le divorce, sorte de polygamie hypocrite, qui, en ôtant au mariage son caractère le plus vénérable, l'indissolubilité, le transforme en un bail révocable à volonté, et sacrifie ainsi une postérité aux caprices de deux ancêtres inconstants.

Donc, ce n'est ni le cœur, ni le progrès intellectuel, ni

une inspiration quelconque de la nature qui a formé la vraie famille. Quelle est son origine, et d'où vient la force de cohésion qui en cimente les liens?

Un jour, la foule avait suivi Jésus jusqu'au-delà du Jourdain, attirée par la puissante séduction de ses discours. Les Pharisiens interrogèrent le divin Maître sur le mariage, dans l'intention de lui tendre des piéges, et il leur répondit : *L'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils seront deux dans une même chair, et ce que Dieu a uni l'homme ne devra plus le séparer* (1). Voilà le *fiat* créateur d'où est éclose la famille! Voilà les accents souverains qui éveillèrent, dans le cœur humain, la nouveauté sublime des amours indissolubles! Enfin, voilà pourquoi le père, la mère, l'enfant, cette trinité touchante du foyer, entrelacent aujourd'hui leurs bras et leurs destinées, avec une tendresse qui ne comprend pas l'état du monde, quand ils habitaient ensemble sans pouvoir promettre le lendemain à leur amour.

Lecteur, qui êtes chef d'une postérité, et qui ne fléchissez pas le genou devant le Christ, sachez donc que votre négation est à la fois une inconséquence et une ingratitude. Le Christ est vrai comme tous vos bonheurs domestiques, puisqu'il vous les a donnés. Celui qui lui doit l'amour sans égoïsme de sa mère, l'inviolabilité du cœur de son épouse, les tendresses religieuses de ses enfants, en un mot, les honneurs et les charmes les plus purs de son foyer, celui-là ne peut le nier sans se flétrir et se porter malheur.

(1) Saint Marc, 10-9.

J'ai rencontré, dans les pèlerinages de mon apostolat, un penseur illogique ayant l'idolâtrie de la famille et ne croyant pas au Dieu de l'Evangile. Excité par la chaleur de la dispute, il s'oublia, un jour, jusqu'à l'inconvenance envers la mémoire du divin Crucifié. Sa compagne, qui n'avait pas toujours reçu, à ce foyer, le bonheur qu'elle y avait porté, vengea d'un mot l'outrage fait à l'objet de ses adorations. « De grâce, répondit-elle, si vous m'aimez, n'en dites point tant de mal, car, sans lui, il y a longtemps que nous ne serions plus ensemble! » Frappé au cœur par ce trait inattendu, le libre penseur sentit les larmes mouiller sa paupière ; un instant son orgueil froissé sembla dominer les alarmes de son amour; mais enfin son amour l'emporta, la lumière passa par le déchirement qui s'était opéré en son cœur, et peu après il était ramené à l'adoration par la reconnaissance.

Ainsi, ce touchant faisceau de douleurs et d'affections, qui se nomme la famille, se resserre dans les bras de notre Christ. Et, non-seulement le Christ en unit les membres, mais il les protége tous et chacun par un respect spécial créé pour les couvrir.

Il multiplie les berceaux dans les maisons où il règne, car, en dehors de ses influences, l'amour se soustrait aux charges de cette loi : *Croissez et multipliez-vous,* la terre se dépeuple, et l'homme tend à la domination égoïste dans un désert. Et, après avoir veillé sur les sources de la vie, comme le christianisme garde les nouveau-nés, même quand leur mère ne les garde point! C'est lui qui a fait de l'enfant, trop souvent méprisable à la politique et onéreux à la cupi-

dité, un être touchant et sacré (1). Tel qui lui insulte, a-t-on dit, lui doit peut-être l'existence. Qui sait si, sans cette religion d'amour, des parents dénaturés ne l'eussent point, à sa naissance, précipité dans le courant d'un fleuve, comme font les Indiens, ou exposé, la nuit, sur la voie publique, pour être enlevé au matin, dans le tombereau des immondices, comme cela se pratique en d'autres contrées? Le baptême a sauvé plus d'enfants, dans les régions chrétiennes, que la guerre n'y fait de victimes. Sans compter que la guerre elle-même a perdu de sa barbarie sous l'influence de Jésus-Christ, parce qu'il a refréné, avec les passions qui empêchent l'humanité de naître, les ambitions qui la jettent en coupes réglées dans les bras de la mort.

Et ce ne sont pas là tous ses bienfaits envers la société domestique. Il imprime son image sur le front de la paternité, et il fait du respect et de l'amour qui en descendent un sentiment divin. Il consacre nos mères par le souvenir et par le reflet de la sienne, et il leur assure dans la famille une royauté tendre, composée du prestige même de leur faiblesse et de leurs larmes, laquelle fut ignorée de l'antiquité. En Polynésie, il étend sa main tutélaire sur de vieux parents qu'allait égorger la pitié cruelle de leurs enfants pour les délivrer des infirmités de la vieillesse. Dans l'extrême Orient, il conserve à leurs nourrissons des mères veuves, condamnées par une législation atroce, à être brûlées avec le cadavre de leurs époux. Il a fait disparaître de nos maisons cet auxiliaire dégradé, qui avait perdu même la propriété de sa vie, l'esclave,

(1) *Essai sur l'indifférence.*

et il l'a remplacé par le serviteur volontaire, en apprenant aux serviteurs et aux maîtres que leurs âmes ont été payées du même prix sur la croix. Enfin, après avoir enveloppé tous les vivants de la famille de ses sollicitudes, le Christ a fait encore un culte particulier de la piété pour les morts, et il leur garantit, non-seulement un souvenir, comme toutes les autres religions, mais encore le viatique de nos prières durant la séparation, ménageant ainsi aux présents et aux absents d'un même foyer des embrassements de cœur jusque dans les tombes.

O Jésus-Christ! ô mon Maître! ô mon Dieu! c'est vous qui présidez à nos unions pour en assurer les félicités trop instables; c'est vous qui veillez sur nos héritages pour les garder. Nous vous devons notre famille, nous vous devons nos patrimoines, nous vous devons nos vertus, nous vous devons tout, excepté nos malheurs et nos péchés. Pardonnez à ceux qui veulent vous renvoyer, et ne leur infligez jamais le châtiment de les exaucer.

III

Point de Christ, point de société civilisée. Ceci soit dit en réponse à cette école, plus naïve encore que politique, affectant d'expliquer le monde chrétien sans le christianisme, et saluant nos progrès comme une germination naturelle du sol moderne et une évolution spontanée du progrès indéfini. Pour nous convaincre des relations étroites qui unissent notre foi et notre

civilisation, regardons les peuples païens; on en voit, à l'extrémité de notre horizon, et, malgré dix-huit siècles d'enfantements qui ont si bien profité à l'Europe chrétienne, ces peuples croupissent immobilisés et fiers de leur immobilité dans des ténèbres épaisses. Ténèbres d'autant plus caractéristiques du polythéisme, qu'elles ne peuvent ni être dissipées tant que notre Christ n'entre pas dans ces empires, ni avancer jusqu'à nos frontières tant que notre Christ n'en sort pas. D'un autre côté, après les nations qui ne furent jamais chrétiennes, interrogez celles qui ont cessé de l'être. Quelle lumière brilla jadis sous le ciel d'Hippone et d'Alexandrie? Mais, à peine le Christ a-t-il abandonné cette terre sacrée, que ses habitants descendent jusqu'à l'abjection des races dégénérées, et la civilisation, submergée par le flot de l'islamisme, s'y ensevelit à jamais, non point pour y subsister immobile comme Pompéi sous ses ruines, mais pour y tomber en dissolution comme les cadavres dans les tombeaux.

Allez à Pékin; là on ne fait pas, en mille ans, le chemin que nous parcourons dans une session législative. Allez à Yeddo; que manque-t-il à ces races intelligentes et robustes pour nous égaler? Quelques-uns diront notre régime postal ou financier; nous disons, hardiment, notre Evangile. Sans doute, le Christ s'est proposé le salut des âmes d'abord, et celui des nations par voie de conséquence, ce qui lui faisait dire que son royaume n'était pas de ce monde; mais les royaumes de ce monde ne se développent jamais jusqu'à un certain degré de civilisation en dehors de sa loi. La civilisation, réduite à ses termes les plus simples, est un progrès éminent dans les lumières, dans l'amour, dans l'autorité, dans la liberté, dans la moralité et dans la

stabilité. Or, si de telles grandeurs, à l'état de rudiment, existent partout, leur apogée ne se voit que sous les influences évangéliques; si bien que la société est mise en demeure d'opter entre les deux termes de ces disjonctives.

Ou Jésus-Christ, ou les ténèbres intellectuelles. Singulière inconséquence de l'anti-christianisme! Il a la prétention d'avoir tout découvert, et il prétend que le christianisme n'a rien trouvé à découvrir. C'est que, abstraction faite de toute croyance, l'Evangile commence un mouvement sublime de l'esprit humain. Le quatrième siècle de notre ère, malgré les imperfections de ses œuvres dans la forme, a dégagé plus de lumières que les époques classiques d'Auguste et de Périclès. Quels trésors de vertus déposés par la foi dans le fond de l'esprit public! Quels puissants courants de sens commun jetés par l'Evangile dans la circulation intellectuelle du monde! Supprimez les deux Testaments, la collection des Pères, l'Histoire ecclésiastique et les chefs-d'œuvre de notre théologie, où en serions-nous sous le rappport intellectuel? Au même point que les Chinois et les Tartares, et probablement plus en arrière, car, d'après l'anthropologie moderne, ces peuples étant nos aînés, devraient être nos maîtres. Le sol et l'esprit de l'Europe sont deux champs qui ont été ensemencés par les prédicateurs de l'Evangile, et, quand la récolte a été mûre, des savants sont venus qui ont traité de paresseux les semeurs dont ils cueillaient la moisson. Mais parce qu'ils semblent dénier leur dette envers l'Eglise, ils n'aboliront pas sa créance; surtout ils ne donneront jamais le change sur la source de la lumière moderne. Voltaire disait avec plus de franchise : « Quand vous

« voyez la raison faire des progrès si prodigieux seule-
« ment au moment de la prédication de l'Evangile, re-
« gardez la foi comme une alliée, non comme une en-
« nemie..... Je voudrais, pour notre plaisir et pour
« notre instruction, que tous les grands philosophes de
« l'antiquité revinssent aujourd'hui sur la terre, qu'ils
« conversassent avec Pascal, que dis-je, avec les hom-
« mes les moins savants de nos jours qui ne sont
« pas toujours les moins sensés, j'en demande par-
« don à l'antiquité, mais je crois qu'ils feraient une
« triste figure! Les pauvres charlatans! ils ne ven-
« draient pas leur drogue sur le Pont-Neuf. » Comme vous voyez, Voltaire malmène ses confrères de l'ancien temps; je n'aurai garde d'adresser la même épithète à ses confrères d'aujourd'hui, quoiqu'ils n'aient pas toujours la politesse de nous l'épargner. Pourquoi se livrer à la petite guerre, quand on a l'honneur de faire la grande? Mais faut-il bien le dire à ces messieurs, puisque nous devons encore plus de respect à la vérité qu'à Platon, s'ils restituaient à la civilisation chrétienne les emprunts qu'ils lui ont faits pour la combattre, leurs drogues se vendraient moins cher, et l'Evangile serait coté à plus haut prix.

Ou Jésus-Christ, ou les ténèbres de l'esprit, nous venons de le voir; mais ce n'est là que le premier échelon de la décadence anti-chrétienne, voici le second : Ou Jésus-Christ, ou la barbarie dans les sentiments. Il faut en convenir, naturellement l'homme aime très-peu l'homme, bien moins encore l'homme malheureux, bien moins encore l'homme infirme et souffrant, bien moins encore l'homme coupable et dégradé, autant d'amours surnaturels que le Christ a fait jaillir des entrailles de l'humanité en passions sublimes! Nouveautés

miraculeuses et fécondes en miracles qui valent bien, pour le bonheur du monde, la découverte du télégraphe et de la photographie! Mais le Christ, en sa simplicité adorable, ne se fait point octroyer acte de ses bienfaits ; qu'on me pardonne ce mot, il ne prend pas de brevet d'invention pour ses œuvres les plus originales; aussi, à sa suite marchent les plagiaires qui le combattent avec des larcins faits à sa parole, et les inventeurs de l'altruisme et de la philanthropie, en particulier, ont pris et retourné des idées chrétiennes pour en composer des systèmes anti-chrétiens.

En preuve, voyez l'insensibilité du cœur humain avant que l'Evangile l'eût attendri! Sénèque appelle la pitié le vice d'une âme faible. Le sage Marc-Aurèle, plus de cent ans après le sermon sur la montagne, défend de se lamenter avec les malheureux. Fidèle à cette cruelle philosophie, Galère rassemble les mendiants de son empire sur des barques qu'il ordonne de couler à fond. Les indigents qui ne peuvent s'utiliser comme esclaves, sont plus dédaignés par l'antiquité que les animaux, quand ils ne sont pas jetés en pâture aux animaux eux-mêmes. Enfin, les païens avaient si peu de souci de la misère, que la plus belle vengeance du christianisme naissant contre ses persécuteurs fut de nourrir leurs pauvres et les siens.

Et aujourd'hui, les impuissances de la nature à cet égard peuvent être constatées sur le fait. Regardons ce qui se passe en dehors des pays chrétiens et je pourrais dire catholiques. Dans ces lieux, la bienfaisance est une branche d'administration. Là, on sert son prochain comme on entre dans les douanes ou dans l'armée, par la conscription ou pour avoir une carrière ; et mon cœur saigne à la pensée que, parmi les millions de créatures humaines qui ne connaissent pas Jésus-Christ, il

n'y a ni une Sœur de la Charité, ni un Frère du Bien-Mourir pour essuyer leurs larmes.

Il y a plus, les hommes sont incapables, sans le christianisme, même de pourvoir complètement à leur conservationréciproque. Il faut qu'ils se sentent rachetés par un sang divin pour comprendre ce qu'ils valent, et pour se sacrifier les uns aux autres. Aussi, nulle part, chez les nations chrétiennes, la vie d'un homme n'est appréciée à prix d'argent, le monde chrétien tout entier ne se croyant pas assez riche pour la payer. Dans cette même ville de Rome, où César faisait égorger vingt mille Gaulois en une seule naumachie pour égayer les loisirs d'un peuple blasé, et où Néron illuminait ses jardins avec des chrétiens enduits de résine, on a vu le saint pape Grégoire se condamner, pendant six mois, au pain et à l'eau, parce qu'un pauvre était mort de faim dans ses Etats. O révolution admirable! la seule qui n'ait coûté la vie à personne et qui l'ait conservée à un grand nombre! Quand on compte les pauvres, les lépreux, tous les abandonnés à qui l'Eglise a conservé la vie et donné, non-seulement du pain, mais encore le bonheur dans la misère, je comprends qu'on ne l'accepte pas pour mère, mais je ne comprends pas qu'on lui en dénie les entrailles.

Ou Jésus-Christ, ou la ruine de l'autorité. L'autorité, comme l'homme lui-même, peut tomber par deux maladies opposées, par la pléthore ou par la faiblesse. Dans le premier cas, toute la vie de la société se concentrant dans sa tête, la société se trouve semblable à un édifice dont le toit est trop chargé, et s'écroule parce que sa base ne peut supporter le poids de son faîte : c'est la dissolution par le despotisme. Dans le se-

cond cas, les membres du corps social absorbant toute la vie, et refusant de la communiquer au cerveau, la puissance devient une force sans direction et une sorte d'organisme sans tête : c'est l'heure de la dissolution par l'anarchie. Deux excès dans la constitution de l'autorité, auxquels le christianisme sert de correctif.

Oui, le christianisme est le meilleur correctif du despotisme, je parle du vrai, non de celui que nous sommes portés à voir dans toutes les autorités que nous n'aimons pas. Le christianisme a introduit dans les idées de l'humanité cette belle distinction : Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. Jusqu'alors Dieu et César étaient confondus, et cet accouplement sacrilége suscita des autocraties effrayantes qui auraient broyé l'ancien univers, si Dieu, en les broyant elles-mêmes prématurément, ne leur avait point ravi le temps d'engendrer tout le mal qu'elles recélaient dans leur sein. Depuis lors encore, partout où Jésus-Christ ne domine pas, on ne voit guère que des Etats avilis par une obéissance sans garanties, monarchies orientales pour la plupart, qui ne se tiennent debout, comme les momies de leur tombeau, que parce qu'elles ne marchent point. Et, pour confirmation de cette vérité, regardons jusqu'au sein de notre civilisation. Quel est l'idéal politique de ceux qui rêvent un avenir séparé de l'Evangile? La dictature socialiste investie des attributs du sceptre et de la tiare, courbant à la fois les corps et les âmes par la pression de sa double autorité, et distribuant, chaque matin, la portion congrue de pain et de liberté à une démagogie punie par des abaissements sans nom de son divorce avec Jésus-Christ.

Le christianisme, qui a une sorte de vertu spécifique contre le despotisme, serait-il impuissant contre

cette seconde maladie de l'autorité, l'anarchie? Abstraction faite de l'Evangile, les supérieurs politiques sont toujours contestables pour un certain nombre, et, partant, révocables à la merci de la force. Le christianisme constitue, non pas le droit divin, dans telle catégorie d'hommes en particulier, mais le droit de Dieu dans le représentant du pouvoir en général, et voici le beau mystère établi par le Seigneur des Seigneurs au profit de ses lieutenants en terre. Dieu s'est caché, tour à tour, sous les voiles du sacrement, sous les haillons des pauvres et sous les traits des supérieurs légitimes; et, de même que la première de ces incarnations n'est point altérée par l'indignité du prêtre, ni la seconde par l'indignité des pauvres, la troisième ne saurait l'être par l'indignité du supérieur, même quand celle-ci n'est point un vain prétexte de la révolte.

Voilà la source de cette religion de la seconde majesté, comme dit Tertullien, en parlant du respect pour le pouvoir. Voilà comment les empires chrétiens sont durables et forts, sans que les sujets soient jamais humiliés. C'est le désespoir de ceux qui n'ont point de Christ, d'obéir à des maîtres qui ne les valent pas; mais un peuple réglé par l'Evangile ne s'abaisse jamais jusque-là dans sa dépendance, car il ne reconnaît que Dieu pour souverain dans toutes les autorités qu'il honore. Et ce sacre subsiste sur le front du pouvoir, même quand l'onction de Reims ne l'a point confirmé. Rodolphe de Hapsbourg ayant oublié de porter son sceptre à la cérémonie de son couronnement, gravit les degrés de l'autel, prit un crucifix et le leva en disant : Voilà le sceptre que je choisis. Heureux les pouvoirs qui savent se consacrer ainsi en sanctifiant leur origine, car le suffrage de Dieu est le plus constant et le plus sûr

appui des trônes. Aussi les sceptres changent souvent de place partout où ils ne sont pas attachés à la croix, et sans elle, et loin d'elle, je ne vois ou que des autorités qui tombent, ou que des autorités qui méritent de tomber.

Ou Jésus-Christ, ou l'esclavage. Malheureux les siècles païens! parce qu'alors l'autorité était sans reflet divin; mais plus malheureux encore, parce qu'alors la soumission sans dignité pouvait descendre jusqu'à la servitude! Horrible législation! celle qui faisait d'une partie de l'humanité l'objet d'un trafic infâme, de créatures formées à l'image de Dieu un simple article de commerce, et qui permettait à un patricien fameux de se glorifier de cet ignoble capital : « Je possède quatre cent mille esclaves ! » Cependant, cette lèpre, sous un nom ou sous un autre, est pour ainsi dire inoculée dans le sang des peuples, tant que Jésus-Christ ne le purifie pas. Pour nous apprendre ce que nous valions, il a fallu que Jésus-Christ, lui-même, fût vendu trente deniers; cet exécrable marché est devenu le traité de notre rachat. Depuis, en effet, des instituts magnanimes se forment pour la délivrance des captifs; saint Vincent de Paul se place sous la chaîne de l'un d'eux, et saint Grégoire leur dit en les déliant : « Mes amis, vous « êtes serviteurs de Dieu; or, comme servir Dieu c'est ré- « gner, il ne convient pas que des rois portent des fers; « soyez donc libres, parce que vous êtes chrétiens. » Parole sublime à laquelle tout le monde évangélique a déjà obéi. Les résistances d'une partie de l'Amérique ont été trop cruellement châtiées pour nous être justement objectées! Le ciel semble s'être proposé, en faisant couler sur ces immenses plaines des fleuves de sang, de laver la trace des sueurs qui les fécondèrent longtemps, au mépris de la dignité humaine et de la rédemption du Christ.

Ou Jésus-Christ, ou le débordement des mœurs. « L'homme chrétien, dit M. de Bonald, ne vit pas avec moins de passions que l'homme païen ou mahométan, et cependant quelle différence dans leur moralité respective! » De même qu'on voyait, autrefois, des maladies monstrueuses, qui ont presque entièrement disparu, parce que l'atmosphère a été assainie et que l'hygiène générale s'est améliorée; de même, il y eut un certain degré de corruption, propre au paganisme, qui est inconnu aux peuples chrétiens, parce que l'air ambiant semble leur rendre cette dépravation impossible. Combien de vices, communs dans l'antiquité, ont à peine un nom dans les langues modernes! Ce qui caractérise le mieux les mœurs païennes, c'est que leur histoire ne peut être contée sans réticence. Leurs crimes, difficiles à stigmatiser en termes honnêtes, ressemblent, a-t-on dit, à ces parricides que l'on conduit au supplice, la tête couverte d'un voile noir. Comment, à une heure donnée, certains pays sont-ils sortis de cet abaissement par une transfiguration subite? Parce que le christianisme leur a tendu la main, comme Jésus fit à Lazare dans le tombeau. Tandis que, d'un côté, il répand sur les mœurs putrides de Rome et de Corinthe l'arôme destiné à les purifier; de l'autre, il révèle dans l'ordre moral des sacrifices inconnus, et il remplace ici-bas les sages par les saints. La charité, l'humilité, la chasteté des âges chrétiens! c'est en vain que je les cherche avant le Christ, c'est en vain que je les chercherai après lui, car partout où il a disparu elles disparaissent, et le signe le plus certain de son absence, soit dans une âme, soit dans une société, c'est la leur. Vainement, en effet, opposerions-nous un peuple de philosophes bons à un peuple de mauvais chrétiens; la vérité est, dit Rousseau, que la philosophie ne peut former aucune vertu que la religion ne produise, tan-

dis que la religion en enfante grand nombre qui sont impossibles à la philosophie.

Enfin, ou Jésus-Christ, ou l'instabilité des empires. La grande injustice de nos rationalistes est de regarder le christianisme comme une cause de déchéances politiques. Rappelons-nous cet univers purifié de quatre mille ans de souillures à la contemplation d'une croix; et ces barbares changés en doux agneaux à la parole des saints; et ces pays où l'Evangile fit refleurir l'âge d'or; et ces pauvres que le christianisme institua les princes du peuple, et tous les bienfaits que nous venons d'énumérer, en un mot, et nous conviendrons que ce qui élève ainsi les sociétés doit les rendre durables. Un jour, Cicéron, traduit à la barre populaire, se contenta de dire, pour sa justification : *Je jure que j'ai sauvé la patrie*, et la multitude ayant répondu : Nous jurons qu'il a dit la vérité, le triomphe suivit de près l'accusation intentée contre le grand citoyen. Certes, le jour où le Christ, désireux de confondre les calomnies d'une certaine philosophie de l'histoire, se présentera à ses prétoires, en disant : Je jure que j'ai sauvé la patrie, son apologie ne demeurera ni sans écho, ni sans preuves. Tout le monde moderne répondra : Je jure qu'il a dit la vérité; et ses accusateurs seront confondus. Ils le seraient encore davantage, si, par impossible, il arrivait qu'il fût effacé ou qu'il s'effaçât lui-même un instant de la vie des nations. Bientôt, dans le poids des sceptres, dans le servilisme de l'obéissance, dans les épidémies morales et surtout dans la caducité des empires, nous verrions renaître ces siècles de fer de l'ère païenne, dont la grandeur sauvage n'est poétique qu'à travers les mirages classiques et deux mille ans de lointain.

Pourquoi n'entendons-nous plus, aujourd'hui, ces écroulements gigantesques de monarchies et d'institutions qui effrayèrent si souvent le monde ancien? Pourquoi n'agite-t-on plus que des questions d'équilibre sur ces champs de bataille, qui étaient si souvent la tombe d'un peuple? C'est, d'abord, parce que la religion pénètre jusque dans les camps pour arrêter l'abus de la force et pour humaniser la victoire; mais c'est encore, et surtout, parce que, depuis que la séve chrétienne s'est répandue dans les veines du corps social pour le vivifier, les plus grands colosses sont moins sujets à dissolution, et peuvent se heurter sans se briser.

Je sais qu'on nous opposera la stabilité de la Chine et de la Turquie. La Chine et la Turquie sont l'opprobre de l'anti-christianisme, non sa défense. Quant à la première, elle n'a subsisté aussi longtemps que parce que les distances ont servi de rempart à son insolence et de barrière à nos représailles. Ce sont des circonstances locales qui l'ont faite et qui la maintiennent. Enfermée derrière sa grande muraille, elle s'isole, de peur de tomber en poussière au choc de l'extérieur; elle s'est pour ainsi dire cerclée de fer pour empêcher ses éléments de se désagréger à l'intérieur; mais, vaines précautions! du sein de ces trois cent millions d'esclaves, un cri d'insurrection s'est élevé : portée par les nations européennes, la justice de Dieu est entrée à Pékin; et, pressé d'un côté par nos armées navales, de l'autre par ses révolutions intestines, le Céleste Empire est à la veille de grandes expiations, si la croix plantée par nos missionnaires sur tant de déchéances n'y fait descendre la régénération. De la Turquie, je ne dirai pas grand'chose, de peur de troubler son agonie. Si l'on compte, en effet, les pulsations de ce corps épuisé par la débauche, il est aisé de voir que de grandes funérailles se

préparent aux rives du Bosphore. Quand vous irez à Constantinople, prêtez l'oreille aux souffles du Nord, vous entendrez venir, de ce côté, le peuple chargé de fermer le cercueil des sultans. Et ceci n'est point le rêve d'une politique superstitieuse, car une telle sépulture serait déjà faite, si la France n'y avait mis son *veto*. Confirmation éclatante de ma vérité, que, de même qu'il ne tombe pas un cheveu de notre tête sans la permission de la Providence, une seule pierre ne se puisse détacher de la voûte des monarchies européennes, sans la tolérance du peuple le plus chrétien qu'il y ait sous le soleil.

J'ai semblé faire des considérations entièrement spéculatives ; mais une conclusion s'en dégage et la voici : nous qui sommes fiers des merveilles de notre temps, et qui visitons, d'un pôle à l'autre, les chefs-d'œuvre de la civilisation chrétienne, pourquoi nous prosterner devant les effets, sans adorer la cause qui fut Notre-Seigneur Jésus-Christ? Puisque le christianisme est si nécessaire, pour l'intelligence et pour l'harmonie des choses, reconnaissons donc qu'il doit être respecté autrement qu'un système, car, Dieu ne pouvant fonder sur un mensonge le gouvernement du monde, la nécessité du christianisme implique sa vérité. Au reste, rien ne serait plus péremptoire à l'appui de cette thèse que l'expérience d'un peuple que l'on aurait entièrement déchristianisé. Je suppose que les sophismes ont vaincu et que le Christ, chassé du milieu de nous, prend son bâton de voyage pour nous faire ses derniers adieux. Quel jour sinistre, pour la France, celui où, debout sur le seuil des temples, il lui dirait en secouant la poussière de ses pieds : O toi qui fus jadis la fille aînée de mon Eglise, sois aujourd'hui punie, par mon

abandon, de m'avoir abandonnée. J'abandonne ta propriété, j'abandonne ta famille, j'abandonne tes lois, j'abandonne ton pouvoir, j'abandonne tes mœurs, j'abandonne ta vie publique et ta vie privée, j'abandonne tes tabernacles, et je te rejette, à dix-huit cents ans en arrière, dépouillée de tout ce que tu me dois, et ne conservant rien de moi que le souvenir. Ah! comme le lendemain de ce départ du Seigneur, la France, se repliant sur elle-même, mesurerait avec terreur, en son sein, le vide laissé par Jésus-Christ!

Certes, ce vide ne serait pas une lacune facile à combler, car il supposerait la femme avilie, les Eglises fermées, les prêtres remplacés par l'anarchie intellectuelle, les sœurs de charité par des commis de philanthropie, la pudeur aux gémonies, le sceptre aux prétoriens, le pouvoir à la merci du plus fort, l'ordre foulé aux pieds de l'émeute; il n'est pas possible d'évaluer, par la pensée, la somme de douleurs et de larmes qui représenterait cet interrègne de Jésus-Christ! Et puis, quand les nations voisines passeraient à côté de nos ruines, en nous disant : Qu'avez-vous fait de votre Dieu? Quel désespoir pour ce peuple qui ne délaissa jamais ni un drapeau ni un ami, d'avoir à confesser, devant le monde scandalisé, que sa première trahison fut une apostasie de la croix!

Pour compléter la force de ce témoignage fictif, retournons l'hypothèse et imaginons, qu'après un long exil, Jésus-Christ va de nouveau passer la frontière et rentrer au milieu de nous. Quel concours, en ce moment, à la porte des villes! Quelles volées dans les clochers de nos cathédrales! Quelle jubilation aux hôpitaux! Quel *Te Deum* aux pieds des autels! Quelles actions de grâces dans les chaumières!

Quel hosanna de la part des mères, des vierges, des prêtres, des rois ! En vérité, les bonheurs d'une telle journée ne se peuvent comprendre, et si Jésus-Christ n'inflige pas à ceux qui refusent la preuve tirée de ses bienfaits, la preuve par les malheurs de son absence, c'est que, sans doute, la liberté morale du monde ne tiendrait pas à une expérience si mémorable.

CHAPITRE XI.

Effets individuels réservés à la vraie religion.

Après avoir démontré, directement, la divinité de Jésus, nous l'avons fait ressortir de l'action divine qu'elle exerce sur ces trois grandes institutions qui sont les colonnes de l'ordre universel : la propriété, la famille, la société. Une fois Jésus-Christ supprimé, la propriété est sans droit inviolable, la famille sans lien indissoluble, la société sans véritable civilisation, et le progrès, mutilé de tous les développements qu'il doit à l'Evangile, s'immobilise dans la barbarie païenne.

Mais, si nous passons de la société à l'individu, des hommes à l'homme tel que la révélation chrétienne l'a formé, ne découvre-t-on pas en lui des effets surnaturels, attestant la réalité et le travail d'une cause surnaturelle ? Sans doute, chaque religion obtient des sacrifices de ses adhérents, et toute dogmatique engendre une moralité correspondante ; mais n'y a-t-il pas, entre la moralité produite par le christianisme et celle qui naît des fausses religions, la différence du divin à ce qui ne l'est pas? Sans doute, chaque culte im-

pose à l'humanité des rites, des prières, et même, quelquefois, des privations douloureuses; mais ne reste-t-il pas toujours, entre ces observances et les vertus chrétiennes, la distance qui sépare un stoïcisme plus ou moins superstitieux de la sanctification vraiment surnaturelle?

Moins que les fausses religions, la fausse philosophie a le droit de le nier. Ne pouvant fonder la morale sur les croyances qu'elle renie, elle essaye de la faire reposer sur l'amour naturel du devoir. Pour résoudre une difficulté, elle en a créé deux. Le devoir est malaisé à déterminer, plus malaisé à pratiquer. Il faut la lumière pour le connaître, il faut l'énergie pour le réaliser, et s'il y a une vertu évidemment divine, dans le christianisme, c'est celle qui élève la volonté humaine jusqu'à l'héroïsme de la sainteté. D'une part, il a reculé les limites de la conscience en lui suggérant des délicatesses inconnues; de l'autre, il a étendu l'influence de la conscience en la rendant capable de sacrifices jusqu'alors impossibles; et, par là, il a exhibé un témoignage de sa suprême vérité non moins éclatant que ses prodiges matériels, je veux parler de ses vertus. Bossuet a pu dire en ce sens : La foi soutient les mœurs, et les mœurs prouvent la foi.

Oui, l'Evangile a fait une œuvre de puissance divine en nous restituant l'empire sur cet ennemi dont les tyrannies font tant de victimes, la passion. La passion n'est pas seulement, pour nous, l'empoisonnement du bonheur, elle en est l'illusion ; de telle sorte que, renfermant des douleurs et un mensonge, sa plus grande cruauté est moins de nous ravir la félicité, que de nous la ravir en la promettant. Qui pourrait dire ce que les

passions ont fait, depuis le paradis terrestre, contre le repos de l'humanité ! En individualisant la question, et en la transportant du drame complexe de l'histoire universelle dans sa conscience, l'homme est effrayé du temps que les passions lui prirent, des ennemis qu'elles lui donnèrent, de la ruine qu'elles entraînent, des remords qui les accompagnent et de la honte qui les flétrit. Rien n'égale l'amertume de ne pouvoir contempler un front pur sans rougir, assister à la prière de ses petits enfants sans s'accuser, entendre une cloche d'agonie sans trembler, entrer dans son âme sans se mépriser. Comme elle est terrible cette économie vengeresse qui fait de la passion, considérée dans ses ivresses, un éblouissement fugitif, une apoplexie de cinq minutes, comme disait Chamfort, et de la passion, considérée dans ses suites, un malheur qui peut durer jusqu'au-delà de la vie !

Mais parmi tous les malheurs de la passion ici-bas, aucun n'est comparable à la tyrannie avec laquelle elle s'impose. Affreux supplice que celui de faire le mal, en visant au bien et en se maudissant soi-même ; car il est, au fond des âmes, tout un royaume intérieur qui, semblable aux pays en révolution, souffre d'inexprimables angoisses quand il n'est pas gouverné !

Cela posé, où est le vrai gouvernement pour la conscience, sans influences chrétiennes ? Les faits ont répondu. Avant que la conscience eût été corroborée par la force chrétienne, le dernier mot de la misère morale sur elle-même était ce cri désespéré du poëte : *Je désire le bien et je fais le mal.* Aujourd'hui, encore, en dehors du christianisme, on légitime certains vices, afin de n'avoir pas à les combattre, et on nie la partie héroïque du devoir,

afin de n'être point accusé de le trahir. C'est que, pour triompher de cette puissance désordonnée et presque fatale qui se nomme la passion, il ne suffit pas des leviers plus ou moins efficaces de la morale indépendante ; il faut, dans la volonté humaine, un accroissement surhumain. En d'autres termes, pour égaler le pouvoir de nos vertueuses résistances à celui de nos entraînements pervers, il a fallu rétablir en nous des équilibres perdus ; or, seul, Celui qui créa l'homme est capable de le restaurer ainsi. Le miracle d'une telle réparation va nous apparaître vraiment divin dans la réponse à ces questions doctrinales : 1° Quel est le moteur de la moralité chrétienne? 2° quels sont ses moyens? 3° quels sont ses prodiges? 4° quelles sont ses limites?

I

Tout homme, avec du talent et de la chance, peut fonder un empire; mais la fondation d'une religion est si disproportionnée aux forces humaines, depuis qu'un Dieu l'a réalisée, que partout où cette entreprise est tentée, elle ne tarde point à succomber sous les coups du ridicule. D'où vient cette disposition de l'esprit public? Un peu de l'impossibilité qu'il trouve à inventer des dogmes qui produisent la certitude, mais beaucoup, surtout, de l'impossibilité qu'il sent de faire sortir de ces dogmes une vertu pratique ou la sainteté.

A mon sens, il n'est point de caractère plus divin,

dans le christianisme, que son pouvoir sanctificateur. Tous les symboles complètement vides de Jésus-Christ, auteur de la force qui moralise, demeurent à l'état de simple spéculation. Le christianisme seul a passé des convictions de l'humanité dans des mœurs humainement impraticables. Certes, je ne veux pas dire que les autres religions ne soient jamais exécutées par la foi de leurs disciples; mais qu'importe cette fidélité, si elle flatte leurs passions au lieu de les réprimer ? Et, au contraire, pourquoi l'Evangile, c'est-à-dire la religion la plus incommode qui ait jamais existé, n'est-il pas demeuré un système pratiquement stérile, comme qui dirait *la république de Platon ?* Comment le culte de la croix a-t-il séduit l'humanité au point d'en obtenir, non-seulement une adhésion, comme les programmes philosophiques, mais le dévouement et l'amour jusqu'à la mort volontaire? C'est qu'au sein de cette doctrine une influence mystérieuse a été déposée. Et cette influence qui, semblable à un puissant aimant, imprime le mouvement au monde moral; cette influence que ne peut contrefaire l'habileté des novateurs, et qui manque toujours à leur Evangile, ainsi que le point fixe à la science d'Archimède, pour soulever le genre humain après l'avoir abusé, elle ne se prouve pas comme une vraie théorie, mais comme un fait intime et souverain; elle ne se cherche point à force d'arguments et à la pointe des télescopes, mais elle se sent; enfin, elle n'habite pas au plus haut des cieux, mais elle agit dans les profondeurs de la conscience, et le christianisme la nomme la grâce de Dieu.

La grâce de Dieu ! il y a dans ces mots un charme tout-puissant qui soutient notre faiblesse, parce qu'ils

expriment l'idée d'une force plus grande que nous-mêmes, et sur laquelle nous nous reposons avec la confiance des enfants portés sur le sein d'une mère. Eh bien, l'humanité qui ne sait rien projeter, rien attendre, rien décréter qu'avec ou par la grâce de Dieu, n'en connaît pas la vertu moralisatrice, et c'est à manifester un tel secret et une telle preuve que je consacre cet enseignement.

L'humanité se sauve, comme elle s'est perdue, par une transmission généalogique. Un homme coupable a inoculé sa faute, avec son sang, à toute sa race ; un Homme-Dieu communique ses mérites, avec la vertu de son sang, à toute la descendance du premier. Ainsi, les sources de la génération qu'avait viciées le péché sont purifiées par la régénération. Le virus moral que la génération avait déposé dans nos veines était la concupiscence ; le correctif divin qui nous est infusé par la régénération est la grâce ; et, de même que l'une est la participation de chacun à la corruption d'Adam, l'autre est une incessante communion de nos âmes à la sainteté du Christ, et une effusion intarissable de sa nature divine au sein de l'humanité. De ce point de vue, il nous est aisé de comprendre la définition que donne la théologie de la grâce : un don gratuit et surnaturel de Dieu accordé à la créature raisonnable, en vue de la vie éternelle.

Ce don équivaut à une vraie création, parce qu'il est un principe de vie surhumaine ajouté à la nature, et un ouvrage d'autant plus divin, qu'il fallait avoir fait l'homme pour être ainsi capable de le refaire. Mais, si excellente que soit, par soi, une telle énergie, il est moins aisé de la connaître en elle-même que dans ses résultats.

Or, la grâce, considérée par rapport à notre nature, est une loi d'équilibre et d'harmonie. Seul, entre tous les êtres de la création organique, l'homme peut s'élever au-dessus de la nature par ses sacrifices, et descendre au-dessous par sa dépravation. Quel est le mot de cette énigme et comment s'explique une telle anomalie? Quand l'homme est inférieur à son propre niveau, c'est en vertu d'une déchéance qui lui est particulière, malheur et prérogative tout à la fois de sa liberté. Au contraire, quand l'homme monte au-dessus de ce niveau, c'est par un pouvoir qui vient de plus haut que sa volonté, et qui, pour cette raison, s'appelle surnaturel. La force qui l'entraîne au-dessous de lui-même est la passion, celle qui l'emporte au-dessus est la grâce. J'ai vu la première abaisser Nabuchodonosor jusqu'à la bête; j'ai vu la seconde exalter les grands imitateurs de Jésus-Christ jusqu'à une sorte de déification dans le devoir, *divinæ consortes naturæ;* et l'une servant de contre-poids à l'autre, cela constitue, dans l'humanité, une pondération, non une contradiction. Ici, j'appelle mon lecteur en témoignage, car quel est celui qui n'a pas senti quelquefois ces deux mouvements se combattre en son âme, et s'harmoniser par l'effet même de leurs combats dans cette résultante sublime, la liberté.

La grâce, considérée par rapport à la volonté, est un complément, car elle achève notre personnalité morale. Notre raison se termine par son union avec la foi, et notre volonté, blessée à mort en Adam, recouvre son intégrité par l'adjonction de la grâce. La foi et la grâce sont donc pour nous des appoints et des suppléments, l'une de l'esprit, l'autre de la conscience, et, par conséquent, un agrandissement, non une mutilation de l'humanité. Vous qui considérez certaines vertus comme

un idéal chimérique suspendu aux regards d'un mysticisme halluciné; vous qui, les ayant vainement cherchées avec de la philosophie, n'avez jamais compris qu'on les trouvât avec de la religion ; vous, enfin, qui les avez toujours traitées comme une exception de tempérament, non comme la gloire d'une volonté victorieuse, apprenez la cause de votre erreur : c'est que vous avez vu, dans votre nature corrompue, la mesure suprême de l'énergie humaine, tandis que vous ne représentez que l'humanité amoindrie par une maladie de naissance; c'est que le fils d'Adam, abandonné à lui-même, est incapable de gravir certains sommets de la moralité, tandis que, restauré par Jésus-Christ, il peut tout en Celui qui le fortifie.

La grâce, envisagée par rapport au cœur, a le charme et l'empire d'un attrait. Admirable corrélation des choses divines! C'est une séduction qui perdit l'homme à son origine, c'est une séduction qui le sauve aujourd'hui. La grâce, en effet, est cette saveur intime attachée à nos bonnes actions, c'est ce goût de Dieu qui met pour nous du plaisir dans le bien, comme la chute nous en mit dans la révolte; on pourrait la nommer, suivant une définition connue, la concupiscence de la vertu faisant échec en nous à celle du vice, et une sorte de puissance attractive suspendue au-dessus de la nature déchue pour la porter au-delà de ses rivages, comme la lune soulève les mers. Qui de nous ne l'a pas entendue, quelquefois, cette voix intérieure qui récompense ou qui châtie après chacun de nos libres mouvements, et qui ne peut être de nous, puisqu'elle retentit malgré nous? Action énergique et suave, en même temps, qui perfectionne notre liberté au lieu de la violenter, parce qu'elle en dégage les mouvements sans les contraindre. Ainsi, la

chute originelle nous incline vers le mal, la grâce vient qui nous attire dans un sens contraire ; et, par là, loin d'être ployés, nous sommes redressés ; loin d'être opprimés, nous sommes d'autant plus libres de choisir notre pente, que nous nous trouvons rétablis dans notre aplomb primitif.

Enfin, la grâce, par rapport à la raison, est la solution d'une difficulté effrayante. Sans la grâce, le péché originel, c'est-à-dire la culpabilité de tous par la prévarication d'un seul, demeure une iniquité inexplicable et révoltante ; mais, avec la grâce, comme tous ont péché en Adam, dit l'Apôtre, tous sont justifiés en Jésus-Christ. L'imputation d'une souillure qui ne fut point notre fait est balancée par celle d'un mérite qui ne le fut pas davantage ; le bienfait de la solidarité spirituelle compense le malheur de la solidarité charnelle, et le second Adam, nous devenant pour le bien, tout ce que le premier nous fut pour le mal, une grande miséricorde est placée en regard d'un grand châtiment dans le plan divin. Pôles sublimes de cette économie qui se correspondent comme en Dieu la justice et l'amour, et qui justifient la déchéance héréditaire par une rédemption qui ne l'est pas moins.

Le voilà, le moteur qui donna le branle à ce monde de vertus nouvelles et de sacrifices *en amont* de la nature, qui a été nommé la sainteté chrétienne ! Le voilà, et que les sages du rationalisme ne s'essayent pas à contrefaire ces efforts sans participer à la vertu de la même séve, car ils seront confondus par l'inanité de leur tentative ; ce travail impie et naïf n'est rien moins que la recherche sérieuse des effets sans cause. Voltaire disait, à propos d'une inconséquence semblable, cela s'appelle *perdre son âme en se faisant moquer de soi.*

Mais ici, j'entends le génie matérialiste de notre époque m'interpeller, du fond de ses laboratoires, et me dire : Quel est ce moteur latent qui échappe aux constatations scientifiques et que les lois mécaniques ne règlent pas? Quelle est cette force dont la source et la direction sont cachées dans le ciel, dont les ressorts ne furent jamais vus sur la terre, et dont le calibre n'est point mathématiquement déterminé? Rien de plus inintelligent que les explorateurs exclusifs de la matière mis en présence de l'ordre moral. Mais la grâce a aussi ses démonstrations positives à produire, et voici sa réponse à ceux qui l'accusent de n'être point une réalité pondérable : Par moi, les païens ont vu, tous les peuples de la terre ont entendu, douze millions de martyrs ont combattu, des vierges sans nombre ont apparu, les pauvres sont honorés, les lépreux sont embrassés, les humbles de cœur sont multipliés, les ennemis sont pardonnés, les mœurs privées et publiques sont changées; en un mot, la vie des saints est ma preuve, la régénération de l'univers est mon ouvrage; si ma nature est un dogme, mes effets tombent sous les sens.

Pourquoi la civilisation chrétienne se distingue-t-elle par des vertus qui ne se trouvent pas en dehors? Evidemment cet effet a une cause, et cette cause, où sera-t-elle, si ce n'est dans la grâce? Que l'on ne cherche point à éluder l'argument en répondant que la conscience religieuse suffit à produire ces résultats. Reste à savoir pourquoi la conscience ne peut, dans les fausses religions, ce qui lui est facile dans la vraie. L'histoire en main, il est donc impossible de regarder la grâce comme un phénomène psychologique, car rien n'atteste mieux un agent surhumain que les actions sur-

humaines, et si la nécessité d'un premier moteur dans l'ordre matériel prouve l'existence de Dieu, l'indispensable nécessité d'un moteur dans l'ordre moral, pour expliquer la moralité chrétienne, mène droit au fait indubitable de la grâce et à la divinité de son auteur.

II

Le moteur de la moralité chrétienne nous est connu. Quels sont ses moyens d'action? La grâce aboutit à l'âme par d'innombrables débouchés. On pourrait la comparer, si l'image était digne du sujet, à une sorte de clavier mystique placé au centre des mérites de la rédemption, et allant frapper les volontés qui le mettent en jeu, par des touches variées à l'infini. Les mouvements de la volonté humaine, qui provoquent les effusions de la grâce, ne peuvent donc être comptés. Mais il est des motions plus puissantes du vouloir humain attirant des épanchements plus abondants du secours divin, qui constituent, entre Dieu et l'homme, ces larges communications nommées les sacrements. La prière, le jeûne, l'aumône et les autres bonnes œuvres sont les ruisseaux; les sacrements sont le fleuve par où la rédemption s'épand et se distribue au sein de l'humanité. Ils ont été définis, par saint Augustin, un signe sensible de la grâce invisible institué pour notre sanctification. Fécond enseignement, d'où il résulte que les sacrements furent établis comme *signes* et *agents* de la moralisation chrétienne, comme représentation et reproduction de la grâce purifiante, et nous allons voir de quelle façon, par ce double aspect, ils s'imposent aux respects de

toute raison qui n'a point le parti pris de ne pas respecter.

D'abord, rien de plus rationnel que la vertu de cet agent. Sans doute l'esprit ne peut comprendre comment un signe naturel transmet une grâce surnaturelle, car, entre cette cause et cet effet, il y a un abîme qui ne peut être comblé que par miracle. Mais voyez comme le grand miracle de la divinité de Jésus-Christ étant admis, tous ceux qui en dérivent sont admissibles, et particulièrement celui-ci. Jésus-Christ est au milieu de l'humanité comme l'arbre de vie dans l'Eden. Ce sont les saveurs corruptrices de celui-ci qui ont infecté le genre humain ; c'est la séve du premier qui, en s'insinuant dans les veines de la postérité, l'a transfigurée. C'est notre union avec Adam par la chair qui nous fait décheoir ; c'est notre union avec le Christ par l'esprit qui nous restaure.

Maintenant, comment s'opère l'adaptation de notre humanité dégénérée à l'humanité régénératrice du Christ? Quelle est la greffe divine qui nous enta si intimement sur ce Chef adorable, que sa vie circule dans la nôtre? La ligature surnaturelle qui fait de nous et du Christ un même corps dont il est la tête et dont nous sommes les membres, ce sont les sacrements. Voilà, en effet, les artères qui portent le sang théandrique dans la moralité du genre humain pour la diviniser. En descendant par ces canaux mystérieux, l'incarnation s'individualise, la rédemption se ramifie, et partout où l'homme entre en contact avec la grâce surnaturelle, il s'assimile quelque chose de l'innocence du Christ; car, de même que le péché originel n'est qu'un débordement de la culpabilité d'Adam, la réhabilitation n'est que la surabondance de la sainteté de Jésus-Christ répandue sur l'univers. C'est pourquoi, au pied de l'arbre de l'Eden, j'entends l'humanité désolée des infortunes qui

fondent sur elle, s'écrier : *Une femme m'a donné de ce fruit et j'en ai mangé* (1); et, au pied de la croix, je vois la même humanité, heureuse de recevoir une réparation plus grande encore que ne fut sa déchéance, dire avec reconnaissance pour l'Eglise dépositaire des sacrements : Une mère m'a donné de ces fruits et j'en ai mangé! Mère bénie, fruits incomparables, qui sont l'une la gardienne, les autres la preuve de la vérité ; l'humanité verra toujours, par une invincible propension, la plus saine doctrine là où elle trouvera les plus héroïques vertus.

Rien de plus rationnel que le fonctionnement de cet agent, rien de plus moral et de plus moralisateur que son action. J'ai lu, dans un traité d'athéisme allemand, que la grâce de Dieu n'est que l'aliénation de la liberté de l'homme et le sacrement qu'un mérite venu de Dieu qui dispense l'homme d'en acquérir (2). La première de ces imputations est une grossière méprise, car la grâce, corrigeant en nous l'inclination mauvaise par la bonne, met la conscience en état de désintéressement dans son choix, non de partialité, et dégage la liberté morale au lieu de la gêner. Quant à l'accusation de chercher, dans les sacrements, une sanctification passive qui nous dispense de la sainteté active, c'est une calomnie de la raison et des vertus chrétiennes, à laquelle l'ignorance seule peut laisser l'excuse de la bonne foi.

Il est vrai que les sacrements ont une vertu intrinsèque; mais cette vertu est subordonnée, dans ses conséquences effectives, aux dispositions du sujet. Son influence

(1) Gen. 1.
(2) Feuerbach. *Essence du christianisme.*

ex opere operato est déterminée par notre concours *ex opere operantis*. L'*agent* est modifié dans son application par l'état du *récipient* et, de cette façon, les vrais saints ne sont pas ceux qui participent, sans correspondance, aux sacrements, mais ceux qui s'épurent et s'améliorent pour les faire fructifier.

Donc, par le seul fait que le Christ est mort, nous ne sommes pas restaurés; ce serait là une rédemption peu morale, puisqu'elle ne nous laisserait rien à faire, et qu'elle nous sauverait sans notre coopération. Pour que la grâce ne servît point d'encouragement aux passions de la terre, il fallait qu'elle nous fût appliquée par un acte de notre volonté, et selon les proportions de notre concours. A cette fin, Dieu a établi des canaux par où l'on puise à sa plénitude, et, de même qu'en traversant ces diverses voies de dérivation, la grâce se spécialise pour chaque misère qui la sollicite, de même chaque misère ne peut se l'assimiler qu'en l'aspirant par ces voies. Or, les vastes écluses par où la céleste fécondité tombe dans l'âme des mortels, les ondées miraculeuses sous lesquelles on vit fleurir, au sein de la corruption originelle, des vertus jusqu'alors inconnues, ce sont les sacrements.

Ne nous y trompons pas, ce n'est point dans une ivresse de sagesse spéculative, c'est dans ces ablutions purifiantes que le christianisme plongea le genre humain, devenu son catéchumène, pour le laver de quatre mille ans de souillures. Ce n'est point par une nouvelle philosophie, c'est par ces pratiques divinement moralisatrices, qu'il donna aux sociétés modernes une sorte de robe d'innocence devant laquelle le paganisme de Rome ou de Corinthe s'évanouirait de honte, s'il ne s'était déjà évanoui par les excès mêmes de sa dissolution. Aussi, ils la recommenceront souvent leur toile de Pénélope, ces stoïques expérimentateurs qui visent

à la vertu chrétienne et refusent d'en prendre les moyens. Si nous pouvions être, sans les sacrements, ce que nous sommes par eux, Jésus-Christ aurait surchargé la religion d'un cérémonial inutile, sept illusions que toute autre religion pouvait contrefaire, auraient engendré des miracles de sainteté qu'aucune autre religion n'a cependant produits; et il faudrait désespérer, non-seulement de la vertu de l'Evangile, mais du bon sens de l'humanité.

Les sacrements sont donc le principe de la vraie moralité chrétienne, et, à passions égales, tout homme muni de ce viatique divin pratique plus de vertus qu'un chrétien de pure spéculation. Pareillement, tout peuple qui les répudie descendra par ses vices au-dessous d'un peuple qui se confesse et qui communie. Au reste, pas de contrôle plus décisif d'une telle vérité que cette échelle de proportion justifiée par l'histoire. Le catholicisme, qui garde intact le dépôt des sacrements, est la religion qui obtient le plus de sacrifices de la conscience humaine. Le schisme grec, qui les défigura, vient après; le protestantisme, qui en renia la plus grande partie, s'avance un degré plus bas, et le rationalisme, qui n'en reconnaît aucun, a beau se placer à l'avant-garde du mouvement intellectuel, il est le plus attardé des symboles sur les chemins de la vraie moralité. Et, ici, n'opposez point la pureté plus ou moins authentique de certaines populations russes ou anglicanes au relâchement des catholiques méridionaux. Il faut prendre garde avant de le prononcer, ce jugement anti-français, qui rejette la patrie de saint Louis au dessous de l'abrutissement moscovite et des sentines de Londres ou de New-York. Bien criminels raisonneurs, ceux qui trahissent ainsi leur pays, en haine de son Christ, et qui désertent à l'ennemi impunément, dans la philosophie ou dans l'histoire, alors que, sur un champ de bataille, ils seraient flétris et châtiés s'ils

étaient surpris dans une telle direction. D'ailleurs, j'ai posé le parallèle dans ces conditions, à passions égales. Or, y a-t-il égalité d'entraînements sous le ciel de la Sibérie et de l'Allemagne, ou sous les zônes ardentes de l'Espagne et de l'Italie? Que deviendrait la pruderie tant vantée des nations hérétiques si elles recevaient, sur leurs membres engourdis, les rayons de ce soleil qui fait bouillonner notre sang? L'erreur a fui les pays difficiles à gouverner, sous le rapport du tempérament, pour s'établir dans des régions où la froideur du ciel garde les mœurs à sa place; mais le jour où les sacrements, particulièrement la Pénitence et l'Eucharistie, seraient abolis, soit au-delà des Alpes, soit au-delà des Pyrénées, il s'exhalerait de nos tièdes climats des miasmes si impurs que les vents du midi jetteraient du poison au reste de l'Europe; et les sages, effrayés de la contagion, diraient à l'Eglise : Rouvrez donc les piscines probatiques, et purifiez, dans ces ondes miraculeuses, les gangrènes morales de l'univers : *Haurietis aquas de fontibus Salvatoris.*

Le sacrement, comme agent de la grâce, est donc rationel, moral et moralisateur ; mais comme signe de la grâce, trouve-t-il aussi aisément sa justification devant notre examen philosophique? Oui, chaque chose a son signe sous le soleil, dit le comte de Maistre ; la grâce ne peut être soustraite à cette loi. La nature sert de de support et d'escabeau au surnaturel, le corps de demeure à l'âme, en un mot, tout ce qui est spirituel a son revêtement apparent dans notre monde, parce qu'il n'est point peuplé de purs esprits ; par la même raison, la grâce doit avoir son expression ostensible, afin qu'elle nous soit annoncée en même temps que départie, et que notre commerce avec elle soit préservé de

tout péril d'hallucination. Si le sacrement avait été institué pour des anges, probablement Dieu l'aurait dépouillé de son signe; mais nous qui vivons dans les prisons de la matière, nous avons besoin de communications matérielles pour comprendre, et ce qui est visible nous devient le véhicule indispensable des subsides qui ne le sont pas.

Que pourrions-nous donc reprocher à ces formes si obvies et si raisonnables de la grâce sacramentelle? De faire jaillir un effet spirituel d'une cause sensible? Mais la concupiscence, qui est immatérielle, nous est bien transmise par l'acte matériel de la génération ; il est logique que la régénération s'opère selon la même loi, et que Dieu calque, pour ainsi parler, notre réparation sur notre déchéance. Que reprocherions-nous encore au signe sacramentel? De n'être point assez philosophique? Mais est-il rien de mieux approprié à nos instincts et, je pourrais dire, à nos habitudes? Vous faites un chevalier avec une accolade, de quel droit souriez-vous quand nous faisons un chrétien avec l'eau baptismale? Votre signature, c'est-à-dire votre nom par écrit, crée ou détruit tant de choses, pourquoi hocher la tête quand il plaît à Dieu, par la vertu de son nom prononcé sur vous, de vous bénir ou de vous transformer? Est-ce que vos signes, en général, c'est-à-dire les décorations ou formalités qui vous confèrent des priviléges, auraient plus d'esprit que les signes sacramentels? Est-ce que vos rubans et vos broderies exprimeraient mieux vos grandeurs hiérarchiques, que nos bénédictions, nos ablutions, nos onctions et nos impositions de mains ne traduisent les vertus diverses qui en émanent? Ah! quand Dieu ne se manifeste point par un signe, vous dites : Je ne l'ai pas vu ; quand il se manifeste, vous dites : Je

ne l'ai pas reconnu. Quand son signe est profond, vous dites : Ce n'est point assez populaire. Quand le signe est populaire, vous dites : Ce n'est point assez profond. Convenez donc franchement que vous ne voulez pas de Dieu, mais ne lui opposez pas une guerre de subtilités qui vous flétrit autant qu'elle le désole, et n'oubliez point, d'ailleurs, que les sacrements insultés et méconnus dans leur véritable signe, se révèlent par un autre plus assuré de vos respects, l'abaissement où ils vous prennent et l'élévation où ils vous portent, et la renaissance morale de l'univers qui s'en est suivie.

III

Par cette dernière idée, j'entre dans la troisième partie du chapitre, les prodiges spéciaux, uniques de la moralité chrétienne. Ce grand triomphe de la grâce, les raisonnements le prouvent, mais surtout les œuvres le montrent. Aussi l'apologétique contemporaine s'est enrichie d'un argument trop peu exploité par nos devanciers, celui qui se tire des vertus réservées à la vraie religion. C'est là, en effet, un irréfragable témoignage rendu au moteur et aux moyens de la sanctification évangelique; il ressortira avec évidence de cette constatation. Trois degrés d'impuissance affectent la volonté humaine dépourvue d'assistance divine; elle est incapable de conserver la moralité à l'état d'innocence, de la restaurer à l'état de dégradation, de la développer jusqu'à l'état habituel d'héroïsme. Autant d'efforts que la grâce du Calvaire a naturalisés, si je puis

m'exprimer ainsi, dans les habitudes du monde chrétien.

Voilà un adolescent en qui la famille revivra un jour. Sur la candeur de ce front elle a établi des espérances. La paix de plusieurs générations est attachée à la sérénité de ce regard. Quelle tutelle étendra-t-elle sur une innocence qui lui est si chère? Il n'y en a pas d'autre, vraiment efficace, que les salutaires freins de la conscience chrétienne. La statistique morale de l'enfance, dans les pays où Jésus-Christ ne règne pas, est un chapitre honteux de l'histoire humaine, lequel se chuchotte à l'oreille et ne s'écrit pas. Ce que deviennent ces êtres faibles et sans sauvegarde, dans l'islamisme et dans certaines sectes de l'extrême Orient, je le sais, mais je ne puis le raconter; c'est, au moral, un massacre perpétuel des Innocents, d'autant plus déplorable qu'il a cessé d'être déploré. Et, si nous rentrons dans nos sociétés chrétiennes, où sont les jeunes hommes qui soient purs sans l'appui et le ressort des pratiques chrétiennes? La puberté n'est-elle point devenue un cap des tempêtes que presque aucun ne double sans naufrage? Partout où apparut le fameux *Emile* de Jean-Jacques, à qui on ne parla de Dieu qu'à l'âge de vingt ans, ce prodige si vanté de l'éducation païenne fut-il trouvé prodigieux autrement que par sa dégradation?

Non, en dehors de ces observances sacramentelles qui attiédissent les passions du jeune âge, pas de fleur à nos foyers qui ne se flétrisse. Loin de l'influence sacerdotale, c'est-à-dire de ces hommes aux pieds desquels on apprend à gouverner sa jeunesse, pas de chasteté qui se conserve. On dit que Mithridate jetait de l'or sur ses pas pour arrêter les poursuites des Romains; le Christ a semé mieux que de l'or dans

nos familles, en y semant les vertus qui en font la paix et l'honneur, et si cette belle séduction ne désarme pas ses ennemis, ce n'est point parce que leur raison est difficile, mais parce que leur cœur est peu clairvoyant. Après cela, peu m'importe qu'un visionnaire du rationalisme se soit écrié : *La mère seule élève les enfants, la religion les absorbe* (1). C'est là un misérable cliquetis de mots qui a vainement la prétention de dire des choses, et jamais de telles antithèses ne prévaudront contre la déposition de nos propres souvenirs. Or, le témoignage irrécusable de l'expérience, le voici : partout où il y a une innocence demeurée intacte, ce n'est pas un pédant sceptique, c'est un ministre de la grâce chrétienne qui est le chérubin préposé à la garde de ce nouvel Eden; partout où de tels ministres sont absents, on ne voit que des Rachel refusant d'être consolées, parce que leurs fils sont perdus pour la vertu. Et puisque l'on invoque contre nous la sainte gardienne du foyer, j'accepte son témoignage. Nul ne put dire avec plus de confiance que le Christ : J'en appelle au cœur de toutes les mères.

Et la moralité à l'état de dégradation est-elle guérissable sans la grâce? Pas davantage : la volonté a besoin d'un agent surnaturel pour triompher de ses vices naturels, et si nous portons nos regards sur le théâtre de la plus belle expérimentation, le cœur humain, il dira cela comme moi et mieux que moi. Il est facile de déchoir, mais il ne l'est point de remonter les abîmes descendus. Combien de mortels tombés

(1) M. Michelet.

du côté où ils penchaient sont devenus le théâtre d'un fatigant conflit où deux êtres se battent comme dans le sein de Rebecca, et où l'ange est perpétuellement renversé par l'homme. Tomber est une faiblesse de nature, mais se relever est un triomphe qui la dépasse; aussi, après une halte prolongée dans le mal, essayez de revenir au bien par effort de stoïcisme, Dieu vous dira, avec toute l'autorité de son Evangile : *Sans moi vous ne pouvez rien faire* (1). Maître du monde, vous pouvez commander au monde si cela plaît à votre ambition ; mais vous ne pourrez commander, un jour durant, à votre chair, si cela ne me plaît pas. Peu vous importe, sans ma grâce, la pureté des principes. Avec de nobles convictions, vous n'aurez qu'une pitoyable vie; et, balloté des bons désirs aux actions mauvaises, vous passerez, comme un jouet, en attendant que Dieu donne des cheveux blancs à cet organisme encore mal éteint, et vous rende à la vertu, non par le sacrifice, mais par le dégoût.

Telle est la loi commune; ceux qui la subissent n'en conviennent pas, mais ils ont beau draper leur misère dans l'emphase de la morale philosophique, si les hommes se laissent prendre à l'enseigne, Dieu maudit les sépulcres blanchis. Combien de fois ne l'ai-je point trouvé sur mon chemin, cet incurable des passions humaines, accusant de son irrémédiable faiblesse, tantôt le tempérament, tantôt les occasions, souvent la Providence, et réduit au plus affreux de tous les scepticismes, celui qui consiste à douter de soi-même et, partant, du devoir? Quel moyen restera-t-il de faire naître des ver-

(1) Saint Jean, 15-5.

tus d'un tel abaissement? Ne demandez rien à la nature, car elle s'est épuisée dans la lutte, et, désespérant d'elle-même, elle a proféré peut-être ce blasphème historique : *O vertu, tu n'es qu'un mensonge!* Seul, un traitement surnaturel opérera le prodige d'une telle résurrection. Que les sacrements viennent donc en aide à la caducité de cette volonté broyée par ses défaites, et sa jeunesse, comme celle de l'aigle, va se renouveler.

A de telles promesses, le libre penseur sourira d'incrédulité, mais qu'il se laisse faire. D'autres disserteront sur ses ruines, avec des sacrements nous les ferons palpiter. D'autres lui expliqueront le mouvement, avec des sacrements nous nous chargeons de le lui donner. Point de contradiction théorique à nous objecter; nous sommes les explorateurs de la conscience, nous avons vu l'humanité en dehors des poses plus ou moins théâtrales de la vie publique, voici notre déposition de témoin oculaire : La volonté, destituée d'un auxiliaire surnaturel, est incapable de revenir spontanément et seule du mal au bien. Un coupable sans foi peut connaître la lassitude, la déception, le découragement, il ne connaîtra point le *repentir* ni l'*amendement* dans le sens régénérateur attaché à ces mots, et, après avoir perdu la première innocence, il ne remontera point à la seconde, si le Christ ne lui tend la main.

Au reste, combien de fois notre société, si légère soit-elle, n'a-t-elle pas senti émaner de la simple tunique d'un ministre de l'Evangile, comme de celle de Jésus, une vertu secrète? L'ombre du prêtre, semblable à celle de saint Pierre, fait encore des miracles partout où elle se projette. Et ne soutenons point que ce pouvoir de la grâce est un rêve des extases chrétiennes, car nous sommes libres de la nier comme doctrine, mais elle s'impose comme

fait, et si nous écartons sa vertu miraculeuse, nous restons en présence de ses miracles. Ceux-ci sont trop nombreux pour être éludés. Magdelaine et Thaïs, recueillies hier dans les balayures du monde, montent en peu de jours aux ravissements de l'intimité divine; saint Paul, terrassé sur le chemin de Damas, se relève et s'écrie, en mesurant la conquête du monde : Je peux tout en Celui qui me fortifie ; saint Jérôme, au lendemain de ses orgies de Rome, obtient contre lui-même, par la mortification chrétienne, des succès impossibles à son énergie de Sarmate et à son orgueil de patricien ; saint Cyprien voit, en un clin d'œil, *ses doutes dissipés et tous les obstacles qui l'arrêtaient, franchissables ;* enfin, saint Augustin, secouant la chaîne de vingt ans de sensualisme, s'élance du plus honteux esclavage jusqu'à une sorte de transfiguration angélique. Sublime Thabor où, toujours allumé par le génie, mais éteint par la passion, il reste longtemps suspendu entre ciel et terre, comme pour servir de témoignage à cette grâce qui peut, seule, adapter à une jeunesse de prodigue une maturité de séraphin.

La volonté, sans la grâce, gravira-t-elle les hauteurs de l'héroïsme dans la moralité ? Encore moins. Certes, je ne veux pas dire que le sublime de l'ordre moral n'ait point apparu sur la terre avant l'Evangile ; la parole d'honneur de Régulus, le serment des Thermopyles, le désintéressement de Cincinnatus, mille autres grands souvenirs de l'antiquité païenne se présenteraient à l'esprit du lecteur pour me démentir. Mais ce n'étaient là que de beaux éclairs de sentiment moral sillonnant d'épaisses ombres. Sans la grâce, l'humanité ne fait le bien que sur un point et par intervalles ; par la grâce, elle le fait d'une

manière continue et universelle, et elle réalise cette ascension suprême dans l'échelle de la perfection qui se nomme la sainteté. La sainteté est donc une rareté d'origine évangélique, et ceci est vrai de ses détails tout aussi bien que de son ensemble.

Rareté divine que l'humilité des chrétiens ! La gloire était le nerf de la vertu antique, l'honneur est celui de la vertu moderne ; le contrôle de l'opinion étant abrogé, la moralité naturelle du genre humain disparaît à peu près ; mais je connais un sage dont toute l'étude consiste à l'être sans le paraître, qui est encore plus admirable à son foyer que sur la place publique, qui passe sa vie à se dérober, non-seulement aux applaudissements des autres, mais à ses propres yeux ; enfin, qui, alors même qu'il n'y aurait que Dieu et lui au monde, serait encore tout ce qu'il est. En présence d'un tel modèle, que tous les héros du catonisme païen et rationaliste disparaissent de leurs tréteaux. On a dit qu'il n'y avait point de grand homme pour son valet de chambre, je demande une exception à cette justice pessimiste en faveur du saint, car lui est encore plus grand par son côté invisible que par son aspect extérieur.

Rareté divine que la chasteté des chrétiens ! L'homme, sans la grâce, est assez maître de sa chair pour la déchirer, comme font certains bonzes de l'Inde ; assez maître de sa chair pour la refréner une fois, comme le témoigne la continence de Scipion ; assez maître de sa chair pour en aimer mieux les combats que la mort, à l'exemple des vestales contraintes du paganisme ; mais, pour s'élever à cette station glorieuse, entre les habitants de la terre et ceux du ciel, la virginité volontaire ; pour se maintenir sur les hauteurs de cette *montagne de l'encens*, la chasteté

perpétuelle; enfin, pour nous imprimer cet élan supérieur à nous-mêmes, et pareil à un miracle qui nous ferait marcher en paralysie ou qui nous attacherait des ailes, il faut un élément plus grand que nous, il faut la grâce de Jésus-Christ.

Rareté divine que la charité des chrétiens! Ne faisons pas à la fécondité spontanée du cœur humain l'honneur de cette découverte. Malgré tous nos dithyrambes sur la fraternité, elle n'est point notre ouvrage, et la preuve, c'est que le jour où Jésus la prescrivit, il affirma qu'il donnait un commandement nouveau, *mandatum novum do vobis*. Toute la morale ancienne reposait, en effet, sur ce principe de justice : Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fît. L'Evangile a élevé le cœur de la simple justice à la sympathie. Or, il ne fallait rien moins qu'une révolution divine pour porter l'homme à aimer son prochain, et à l'aimer plus que sa fortune dans la charité de l'aumône, plus que sa dignité dans la charité du pardon, plus que son repos dans la charité de la bienfaisance, plus que sa liberté dans le vœu d'obéissance, plus que ses parents et sa postérité dans le vœu de chasteté, plus que le monde dans la vocation religieuse, plus que la vie, enfin, dans le martyre. Autant d'amours renfermés dans le saint amour de Dieu et du prochain, et que Jésus-Christ ne fit point jaillir du cœur humain, sans un prodige bien autrement divin que celui de Moïse tirant une source des rochers du désert!

Enfin, rareté divine que la sagesse de l'héroïsme chrétien jusque dans ses folies sublimes! La volonté, s'élançant sans appui surnaturel à la poursuite du bien, fonctionne entre deux écueils. Ou bien elle veut réagir contre sa faiblesse, et, alors, elle tend outre mesure ses

ressorts, elle surmène la nature et elle se guinde jusqu'aux bravades orgueilleuses du stoïcisme ; ou bien, sous prétexte de débonnaireté envers la nature, elle la caresse au lieu de la réformer, et elle glisse sur les pentes de l'épicuréisme. La grâce retient la volonté, entre ces deux excès, au point qui marque l'idéal de la perfection morale.

Certes, le christianisme n'est point suspect de mollesse en matière de sacrifice. Y a-t-il rien, dans les annales de la vertu philosophique, de semblable à l'héroïque exaltation des huit béatitudes ? Béatitude de la pauvreté, béatitude des larmes, béatitude de la persécution. Il n'est pas possible de jeter plus complètement la sagesse naturelle sous les pieds de la sainteté. Mais quand le chrétien gravit ces cimes inexplorées, bien différent du stoïcien, il est moins entraîné par un paroxysme de force que par amour. Les saints ont la vigueur des lions et la tendresse des femmes. Surhumains par la volonté, ils sont excellemment hommes par le cœur. Miracle d'équilibre attestant en eux une influence qui n'est pas d'eux. Aussi, quand je vois Caton recevant un soufflet et niant qu'il ait été offensé, je me sens repoussé plutôt qu'amélioré par cet orgueil qui écrase l'adversaire de son mépris, au lieu de le couvrir de son pardon. C'est là de l'impassibilité, non de la miséricorde. Mais quand je vois le Fils de Dieu monter au Calvaire, silencieux et doux comme l'agneau mené à la boucherie, à cet aspect je me sens attiré et subjugué par un ascendant ineffable ; car il fallait une révélation de Dieu pour m'enseigner une mesure si exacte de la vertu humaine.

Et, par ces prodiges de la moralité chrétienne, apprécions l'inébranlable solidité du christianisme. Pour

le renverser, il ne suffirait pas d'anéantir sa démonstration écrite, il faudrait prouver qu'il est possible à une autre doctrine de former des saints sans Jésus-Christ et aussi bien que Jésus-Christ. Que les fondateurs de religions anciennes et de philosophies nouvelles produisent donc une hagiographie digne d'être placée à côté de la nôtre, c'est-à-dire des hommes, à défaut de preuves propres à nous confondre, ou bien qu'ils demeurent à jamais confondus par les hommes et par les preuves que nous leur opposons.

IV

Est-il vrai que certaines vertus nous soient possibles sans la grâce? Est-il vrai qu'elles nous soient impossibles, même avec la grâce? C'est la double question que j'ai entendu renfermer dans celle-ci, touchant le moteur de la morale chrétienne : Quelles sont les limites de son pouvoir? Quand on a fait ses études dans le cœur humain, non dans les livres, on trouve deux antagonismes divers se dressant, tantôt à l'état de théorie savante, tantôt à l'état d'objection populaire, contre l'influence sanctifiante du christianisme. Ces antagonismes, quoique visant au même but, partent de deux points opposés. L'un prétend que, dans l'ordre de la vertu, l'homme peut tout ce qu'il veut, et il nie l'existence de la grâce comme inutile. L'autre affirme que, dans la lutte contre les passions, l'homme est fatalement voué à l'humiliation de la défaite, qu'il n'a d'autre ressource que de changer les lois de la morale

pour échapper à la flétrissure d'immoralité, et il nie la grâce à raison de ses impuissances. En d'autres termes, le premier repousse la nécessité, le second l'efficacité de la grâce. A ces deux causes de scepticisme pratique, le stoïcisme et l'épicuréisme, nous n'opposerons point des spéculations théologiques, mais un simple appel à la conscience.

Et, d'abord, peut-on dire que l'honneur, livré à lui-même, soit capable de tout le bien qu'il désire? Certes, la morale naturelle varie selon les systèmes, et je défie le philosophe le plus éminent de me dire, sûrement en quoi consistent les commandements de la philosophie. Cependant, le philosophe est encore plus incapable de *faire* le devoir que de le connaître, parce qu'il lui manque le levier plus encore que la notion de la vraie moralité.

Qu'ils approchent donc, les puritains de la morale indépendante qui se vantent d'une sainteté acquise à l'encontre de l'Evangile. Il y a lieu de reviser les titres de leur canonisation. La vraie moralité n'est point cette banale tenue qui ne se commet point avec le Code pénal, et qui vit avec décence sous les yeux de l'opinion. C'est cette rigidité pratique qui, en secret comme en public, met ses actions en parfait accord avec ses principes. D'après cela, que peuvent alléguer, à l'appui de leur perfection, ces stoïques *poseurs*, affectant le plus inexcusable des charlatanismes, celui de l'impeccabilité?

Des habitudes de bienfaisance? Il est vrai qu'ils ont les qualités faciles, mais ils n'ont pas celles qui leur coûteraient quelque chose; ce n'est point là leur moralité, c'est leur naturel. Les délicatesses de leur honneur? Il est vrai qu'ils sont délicats par honneur, c'est-à-dire

par respect pour les jugements publics, ils ne le sont pas par devoir, c'est-à-dire par respect pour Dieu et pour eux-mêmes; ce n'est pas là leur moralité, c'est leur amour-propre. Une probité sans tache? Il est vrai qu'ils ne déroberaient pas une épingle dans la maison de leur ami sans s'estimer méprisables; mais ils lui déroberont sa femme et sa fille avec l'orgueil d'une victoire remportée; ce n'est point là leur moralité, c'est leur savoir-vivre. Ajoutez qu'ils se passent l'ambition comme la plus noble occupation d'un homme sérieux, la volupté comme une nécessité de tempérament, la vengeance comme une défense légitime de leur dignité, le luxe et le sybaritisme comme le régime naturel de leur position. En un mot, ils réduisent tout leur décalogue à ne point attenter soit au bien soit à la vie de leur prochain. Et du haut de ce piédestal dérisoire, bien nourris, bien logés, bien rentés, bien décorés, les pieds sous la table ou sur les tisons, ils osent disputer aux saints du christianisme le prix de vertu. En vérité, il faut avoir perdu le sens moral pour juger ainsi de la moralité.

Au reste, ceci est moins un thème d'école qu'une question de bonne foi. Si un libre penseur de trente ans, la main sur la conscience, me garantit qu'il est parfaitement content de son état moral, la politesse m'empêchera de contester son affirmation, mais rien ne m'empêchera de croire, qu'à force de tromper les autres, il a fini par se tromper lui-même. Je l'ai connu, en effet, cet acteur bizarre qui s'amuse à jouer la perfection, sous un manteau philosophique, pour jeter des défis à l'Evangile, et, en approchant mon oreille de son cœur, qu'y ai-je senti fermenter? Des haines implacables qui le dévorent, des appétits qui le traînent dans la

boue, des bas-fonds humiliants qui vengent la société des mensonges qu'il lui fait, enfin des prostrations sans remède qui le font ployer sous le fardeau de sa misère, comme Atlas sous le poids de sa montagne de feu.

Et quand vous en êtes là, le monde a beau acclamer vos vertus, un juge mieux informé s'inscrit en faux contre les panégyriques du monde, c'est vous-même. Que si vous n'êtes point capable d'exercer cette justice à votre égard, ce n'est qu'une déchéance de plus, car cela prouve que la notion même de la vertu s'est oblitérée à vos yeux, et que vous avez perdu ce reflet auguste dans lequel l'homme moral se contemple à l'intérieur, la conscience. Mais, au moins, en de telles profondeurs, ne vous insurgez pas contre le moteur de la moralité chrétienne, car rien ne prouve mieux le besoin que vous en avez que l'estime que vous n'en faites plus.

Je sais bien que les tenants de la morale indépendante se réfugient ici sous le couvert de cette banale calomnie : Les chrétiens zélés, peuples ou individus, ont autant de faiblesses que les disciples de l'antichristianisme. S'agit-il des peuples, l'objection a été pour toujours écartée de notre chemin par le chapitre précédent. Contentons-nous de fortifier nos réponses de cet apport si judicieux fourni à la thèse par le bon sens de Bonald. « Les esprits chagrins ne remarquent « que les vices chez les peuples chrétiens, parce que « les vertus y sont l'état ordinaire et seul autorisé ; « au contraire, des enthousiastes ne remarquent chez les « païens que les vertus, parce que le vice y était l'é- « tat commun et permis par les lois (1). » Aussi, pour

(1) Bonald. *Législation primitive.*

détromper et punir les détracteurs de la moralité chrétienne, que faudrait-il ? Les obliger à élire domicile dans les pays où elle est inconnue. Six mois de séjour en Chine ou au Japon les réconcilieraient avec l'Evangile de l'Europe civilisée.

En ce qui concerne les individus, l'objection est une épigramme, non un argument. Il est vrai que l'homme accoutumé à se dominer contracte souvent, dans la lutte contre lui-même, un peu d'exigence à l'égard des autres. Il est vrai, au contraire, que l'homme accoutumé à suivre ses penchants tolère aisément pour être toléré ; mais que suit-il de ce contraste ? Que les chrétiens ont des travers et leurs adversaires des vices. Oui, les mêmes dont nous persifflons les ridicules, parce qu'ils sont religieux, auraient des passions scandaleuses s'ils étaient impies. Imaginons deux villes peuplées, l'une des premiers, l'autre des seconds, et plaçons dans les deux le même nombre de personnes, le même degré de culture, la même mesure d'entraînement : après vingt ans d'expérience, la population des chrétiens ferait rougir celle de la libre pensée. Et si, entre ces deux statistiques morales, le monde ne fait point de différence, c'est parce qu'il les pèse dans une balance inique, essayant de pallier la honte de ses œuvres par celle de ses jugements.

A la suite des moralistes présomptueux, viennent les découragés. Les uns exagèrent la puissance, les autres l'infirmité de la volonté humaine. Par une conséquence nécessaire de leur système, ceux-ci abrogent les lois de l'ordre pour qu'il n'y ait point de désordre, ils identifient le devoir avec le plaisir pour charmer le premier par le second, et ils capitulent au lieu de combattre. Le dogme de la sanctification du plaisir n'est-il pas, en effet, l'acte de désespoir d'une faiblesse qui

s'est usée dans la lutte, et qui substitue ses droits à ceux de Dieu, pour n'avoir point de compte à lui rendre.

L'histoire proteste contre cette lâcheté d'une volonté s'abandonnant elle-même. La vie des saints prouve ce que Dieu peut dans l'âme de l'homme, même quand l'homme ne peut plus grand'chose. Au temps de saint Augustin, peu de bienheureux, en comparaison, trônaient sur les autels de la catholicité, et, cependant, stimulé à la vue de ces vaillants devanciers, il s'écriait : *Pourquoi ce qui fut possible à tels et tels ne me le serait-il pas?* Depuis, les apôtres ont pullulé, le sang des martyrs n'a pas tari, les vierges viennent comme les fleurs sur notre terre; en un mot, quatorze siècles d'héroïsmes ont enrichi notre martyrologe, et ces hommes de notre époque qui arpentent les cieux, qui aplanissent les montagnes et qui ont parlé fièrement de rayer l'adjectif *impossible* de leurs vocabulaires, contesteraient la possibilité de la vertu? Valait-il bien la peine de commettre des crimes en faveur de tant de libertés oiseuses ou nuisibles, pour aboutir à nier la plus sacrée de toutes, celle de faire le bien?

A son tour, la conscience proteste contre cette abdication, car nous sommes incapables de traîner la chaîne de l'immoralité systématique; il nous est plus aisé de résister à la séduction que de nous dérober au remords; or, la conscience, qui est une pulsation de la vérité divine dans les profondeurs de l'âme, ne rend pas de faux témoignage. A son tour, la nature proteste, car les passions les plus impérieuses ne grondent que par intermittence. Elle n'ont qu'une heure de difficulté de temps à autre. Heureux celui qui sait être prudent à ces moments suprêmes; heureux, surtout, celui qui demande à la grâce les lumières de la prudence et la force du

combat ! Il cueillera des palmes dans ces engagements intérieurs où d'autres proclament l'impossibilité de la victoire ! A son tour, enfin, la foi proteste, car à quelles conditions faciles elle nous met ce triomphe ! Un instant suffit pour la chute, un instant suffit pour la réparation. Le même qui commence sa journée en misérable peut la finir en saint. Il n'y a pas jusqu'à nos fautes qui ne soient utilisées par la grâce, car elle nous fait souvent un piédestal de nos ruines, et il peut nous être avantageux d'avoir commis un peu de mal pour être capables de beaucoup de bien. Aussi ne tremblez pas vous qui, à défaut d'innocence, portez dans le cœur ce qui la remplace, le repentir. Les publicains sont bien accueillis par la miséricorde divine, et, quoi qu'il en soit de vos faiblesses, si elles ne sont plus aimées, une place d'honneur vous est réservée entre Augustin et Magdelaine, au rang de ceux qui péchèrent beaucoup, mais qui pleurèrent encore davantage.[1]

Et, après cela, nous alléguerions notre impuissance pour excuse de notre découragement? Je le comprendrais, si nous étions seul pour tenir tête à la difficulté; mais, par la grâce, deux hommes vont se réunir en nous, et notre faiblesse de ver de terre sera doublée, centuplée par la force de Jésus-Christ. Or, autant nous méritons notre propre défiance, autant Dieu est digne de notre foi. L'Ecriture nous dit qu'il avance et qu'il fait marcher les siècles devant sa face; il paraît, et il efface les empires coupables d'un seul regard; il dit au Temple : *Tu te relèveras, et il est obéi;* il dit à Jérusalem : *Tu te tiendras debout, et son ordre s'exécute.* Notre infirmité est donc toute-puissante, puisqu'elle est soutenue par une telle main. Que l'Auteur de la grâce pardonne à ces hommes de peu de foi qui ne se souviennent pas de ses miracles, et qui se dé-

sespèrent, au fond de leurs iniquités invétérées, comme s'il n'avait jamais fait marcher les boiteux ni ressuscité les morts.

Mais, ici, l'épicuréisme trouve un nouveau biais pour éluder ces conclusions. Non content de proclamer les passions invincibles, il les honore comme une force de l'humanité et il les chante pour qu'on ne puisse pas les lui reprocher. Au temps du polythéisme, il les plaçait sur des autels; au temps du rationalisme, il les regarde comme un marchepied pour la nature, et il ne veut pas d'une moralité qui amoindrit l'homme en lui ôtant ce supplément de grandeur.

Grossière illusion, de croire que nous supprimons les passions, parce que nous demandons pour elles une direction et un frein. Nous aussi nous poursuivons des ambitions, mais elles portent si haut et si loin que la terre leur paraît méprisable et qu'elles convoitent le ciel! Nous aussi nous cultivons des amours, mais des amours si élevés qu'ils ne trouvent pas la créature digne de leurs rêves et qu'ils soupirent pour Dieu. Non, les passions ne sont pas éteintes dans l'âme des chrétiens. Est-ce que l'on ne verse pas encore du sang pour la propagation de la foi? Est-ce que l'on ne déserte pas encore les palais pour la bure des sœurs de charité? Eh! qui donc avait plus de passions que sainte Thérèse et saint François-Xavier? Qu'est-ce que la sainteté, en général, sinon la passion du bien développée jusqu'à une folie sublime? L'amour de Dieu et de la vertu est la dernière passion qui subsiste dans le cœur de l'homme pour le consoler des ravages de toutes les autres. Quand le froid du scepticisme a dévasté les âmes et qu'elles ont cessé de sentir en cessant d'adorer, c'est la vertu chrétienne qui rallume en elles le feu sacré durant ces

désenchantements amers qui accompagnent les croyances évanouies. Notre ivresse suprême est le bonheur de bien faire. Notre suprême enthousiasme est notre acte de contrition ; et alors, bien loin de reprocher à la religion de nous diminuer en nous affranchissant des passions, nous la remercions, car elle ne refoule que les passions qui abaissent, mais elle exalte toutes celles qui peuvent nous exalter.

Conclusion. Jésus-Christ, comme au temps de la Samaritaine, est assis au puits de Jacob, l'humanité coupable s'avance, le Maître lui révèle une misère qu'elle ne se connaissait pas, il lui donne d'une eau qui rejaillit à la vie éternelle, et, à la vue des changements opérés dans la pécheresse, grand nombre croient au Fils de Dieu. C'est là une vraie démonstration que les peuples chrétiens portent dans leurs mœurs, et ce spectacle, dont aucune religion ni aucune philosophie n'a offert même la contrefaçon, contient la preuve inimitable énoncée par Montaigne : *La marque de notre vérité, c'est notre vertu.* La raison qu'il en donne est bien simple : *L'humanité ne peut saisir que de ses prises et ne sauroit se faire la brassée plus longue que le bras.* Il reste donc établi que la volonté, sans la grâce, est désarmée pour la lutte, et qu'il est besoin d'une impulsion divine pour nous élever au-dessus de la corruption naturelle. Nous avons vu, tour à tour, le stoïcisme et l'épicuréisme contester cette loi, l'un en exagérant sa force, l'autre en professant la sainteté de sa faiblesse. Mais l'expérience les a confondus, car, sur ce terrain, l'apologétique ressort de l'observation morale, et les meilleurs arguments viennent des faits. Regardons donc les faits éclatants de la moralité chrétienne,

et sachons adorer la cause dans les conséquences. Un oracle ancien proposait la solution de cette énigme : Quel est à la fois l'être le plus grand et le plus petit de la création ? L'être le plus petit, c'est l'homme tombant par l'abus de la liberté plus bas que lui-même ; mais l'être le plus grand, c'est bien encore l'homme se relevant par le secours de la grâce jusqu'à Dieu.

CHAPITRE XII.

Les sectes chrétiennes & le vrai christianisme.

La vraie religion surnaturelle s'est manifestée par les caractères divins de ses preuves, de son fondateur, de ses effets sociaux, de ses effets individuels. Ces derniers effets nous ont apparu dans la moralité exceptionnelle communiquée à l'âme par l'action chrétienne; effets et action dont l'économie s'est déroulée à nos yeux par cette exposition doctrinale : Quel est le moteur de la moralité propre au christianisme? Quels sont les moyens principaux mis au service de ce moteur? Quels sont les prodiges qu'il opère? Quelles sont les limites de son pouvoir? La réponse nous a donné le dernier mot sur la question, en nous introduisant à pleines voiles dans la paix et la lumière de cette conclusion, donc la vraie religion surnaturelle, c'est le christianisme.

Mais pourquoi la solution est-elle une difficulté? De même, en effet, qu'il a fallu choisir entre les diverses religions positives, il nous faut opter, maintenant, entre les diverses religions chrétiennes. Les ombres ont reculé, mais ne se sont pas évanouies.

En prouvant jadis la nécessité d'un sacerdoce pour garantir la religion des empiètements de l'arbitraire, des hallucinations et des corruptions de l'individualisme, nous avons établi, par avance, la convenance essentielle d'une institution placée entre le Christ et le monde, pour manifester le premier au second, et empêcher le second de défigurer le premier. Jésus ne s'étant entretenu de bouche à bouche qu'avec un très-petit nombre d'hommes, il devait se perpétuer, s'universaliser en faveur de tous les hommes dans un corps toujours subsistant et toujours enseignant, afin que sa vérité, comme son soleil, ne cessât point de briller ici-bas. Par cette création, d'ailleurs, bien des harmonies sublimes sont réalisées.

Comme nous sommes nés sociables dans l'ordre religieux aussi bien que dans l'ordre naturel, il fallait que le vrai christianisme fût socialement organisé pour qu'il répondît aux besoins de cette sociabilité. Comme nous sommes faillibles et mobiles dans nos pensées, il fallait que Jésus-Christ confiât la sienne à un organe indéfectible, chargé de la garder, de l'expliquer et de la protéger contre toutes les mutilations de l'avenir. Comme nous sommes libres et destinés à nous sauver par le bon usage de cette liberté, il fallait constituer un vaste réservoir dépositaire des mérites de la rédemption, pour les distribuer et les appliquer à chacun, selon les sollicitations de son libre concours. Enfin, comme nous sommes un composé d'esprit et de matière, il fallait que la vérité prît à jamais, parmi nous, un corps visible pour nous offrir des communications certaines et affranchies de tous les mirages de l'illuminisme. C'est pourquoi, de même que le Verbe a revêtu notre chair dans le chaste sein de sa Mère,

il s'est fait chair à jamais dans une fondation vaste comme le monde, appelée avec raison son incarnation permanente ici-bas. Par son incarnation à Nazareth, il unit sa nature divine à notre humanité dans des membres formés du plus pur sang de Marie. Par son incarnation permanente, il unit son divin esprit à un organisme humain qui peut être défini : la société de ceux qui professent la doctrine du Christ, sous l'enseignement et le gouvernement des mêmes pasteurs; société se perpétuant, sur la terre, dans les conditions nécessaires pour assurer aux hommes leur régénération surnaturelle pendant la vie et leur salut éternel au-delà.

Voilà la raison d'être et la mission de la vraie société chrétienne. Elle est, par rapport à l'Evangile, ce qu'est la Providence par rapport à la création : une conservation incessante. Cet ouvrage nous étant démontré nécessaire, pourquoi dire son titre? Chaque lecteur a nommé avant moi l'Eglise!

Mais ici, je trouve, en présence de l'Eglise, les Eglises, c'est-à-dire, en opposition avec le catholicisme, les sociétés hérétiques et schismatiques sorties de son sein par la révolte. Les communions hérétiques sont celles qui s'affranchissent de l'*enseignement;* les communions schismatiques, celles qui rejettent le *gouvernement* des pasteurs légitimes. Les unes se dérobent à l'autorité *doctrinale,* les autres à l'autorité *juridictionnelle.* En un mot, l'hérésie, aujourd'hui représentée par le protestantisme, altère l'*intégrité du dogme* catholique. Le schisme, représenté par les Russes, les Grecs et les Anglicans, secoue le joug de la *primauté papale.* Parmi tous ces chriatianismes en guerre les uns contre les autres, où est Jésus-Christ?

Un homme du monde, pressé par la même question, répondait naguère : « Dans le christianisme, il y a « trois Eglises, la protestante, la grecque et l'Eglise « catholique, c'est-à-dire l'anarchie, le despotisme et « l'ordre. Le choix n'est pas difficile et la vérité du « catholicisme n'a pas besoin d'autre démonstration (1). » C'est cette démonstration que nous allons tâcher de rendre sensible, en prouvant que l'hérésie et le schisme n'ont aucun caractère du vrai christianisme.

I

L'Eglise, avons-nous dit, est une organisme humain servant d'instrument à une âme divine. Comme pour tous les organismes, il est, pour celui-ci, des conditions d'existence qui lui sont propres et nécessaires. La première est une atmosphère pure, dans laquelle l'interprète de la vérité puisse respirer sans gêne et parler sans contrainte. Cette atmosphère est la liberté. La seconde, c'est une forme qui détermine les contours et qui relie toutes les parties de ce corps mystique ; la forme indispensable d'une telle institution est l'unité. La troisième, c'est une ampleur de stature qui s'étende d'un pôle à l'autre, pour qu'une création essentiellement universelle soit à même d'embrasser l'univers ; cette stature est la catholicité. La quatrième, c'est un âge suffisant pour faire remonter la fondation divine, de sa-

(1) *Lettres d'Ozanam*, t. II.

cerdoce en sacerdoce, jusqu'à son auteur ; cette date de naissance est l'apostolicité. Enfin, la cinquième, c'est un tempérament qui atteste des éléments surhumains mêlés à la misère de sa partie humaine, et ce tempérament est la sainteté. Or, seul, le christianisme catholique réalise ces marques de suprême vérité ; aussi, en dehors d'un tel giron, aucune Eglise ne présente de vraies garanties d'indépendance contre le despotisme, d'inaltérabilité contre la division, d'universalité contre l'esprit local, d'antiquité contre les ingérences novatrices, enfin d'incorruptibilité contre les passions. Notes indispensables, néanmoins, à toute société religieuse, pour nous commander avec autorité cette soumission, la plus excessive de toutes, la croyance.

Et, d'abord, point de vraie Église, point de liberté dans la religion. Pour que la religion soit libre, il faut qu'elle ne relève que d'elle-même, et que, tout en courbant le front devant la puissance temporelle, dans les assujettissements de l'ordre temporel, elle garde une autorité suprême dans ses décisions et dans son administration spirituelles. Ceci importe à la sécurité des consciences tout aussi bien qu'à la dignité des caractères. A la sécurité des consciences ; car, en vertu de quel droit raisonnable, un souverain sera-t-il juge de la vérité, parce qu'il est constitué en puissance, c'est-à-dire infaillible, parce qu'il est fort? A la dignité des caractères ; car le despotisme qui entre, le glaive en main, dans les âmes, est le plus insultant, et les âmes capables d'accepter de telles mains leur Dieu, leurs espérances, leur droit et leur devoir, sont les plus avilies par l'oppression.

Et, cependant, voilà une énormité qui a pesé sur les nations jusqu'à ce que l'Évangile les en ait délivrées !

Oui, Jésus-Christ, le premier, a restauré l'autorité de Dieu en face de celle de César, séparé de la souveraineté le pontificat, et fondé, dans un pouvoir qui n'est pas de ce monde, c'est-à-dire dans la domination exclusivement spirituelle, le royaume de la vérité en ce monde, aussi bien que la liberté et la noblesse de l'obéissance religieuse. Et cette distinction des deux pouvoirs est si caractéristique de la pensée de Jésus-Christ, que plus une secte chrétienne s'en éloigne, plus elle penche vers le césarisme; et que, plus elle se retire des Papes, plus elle tombe sous le joug des empereurs. Voilà pourquoi le schisme et l'hérésie, qui sont le divorce avec la puissance spirituelle, ne tardent pas à expier leur scission par un asservissement illimité à l'autocratie temporelle.

Ces conséquences sont fatalement contenues dans la logique du christianisme séparatiste. Dès l'instant que la suprématie doctrinale de l'Eglise n'est plus reconnue, il faut un arbitrage quelconque pour la remplacer. Alors, les rois se présentent, tantôt sous prétexte de maintenir l'ordre parmi les dissidents, tantôt comme chefs avoués du sacerdoce en même temps que de l'empire; et les consciences passent, par des escamotages politiques, sous le joug des légistes ou des traîneurs de sabre. Aussi, c'est une aberration et une iniquité du temps présent de voir dans Rome la capitale du despotisme religieux. Rome est la vraie citadelle de notre liberté de conscience. Le despotisme trône à Constantinople et à Pétersbourg, parce que là une même main fait plier les corps et les âmes; mais il ne saurait habiter Rome, parce qu'elle ne peut rien sur les corps, et que les âmes ne lui obéissent que par amour. Ne nous en laissons point imposer par ce fantôme d'un souverain étranger si souvent évoqué aux yeux de notre patriotisme pour l'effrayer. Le Pape n'est

jamais un souverain étranger là où il y a des âmes, parce qu'il est leur monarque légitime. Mais le monarque temporel est un souverain étranger toutes les fois qu'il franchit le seuil sacré d'une âme, parce que ce domaine ne lui appartient pas. Donc, que la libre pensée n'essaie plus sur le bon sens public la tyrannie de ses mots à effet. Le bon sens public sait bien que tout le terrain perdu par le Pape dans la conscience des peuples est acquis aux potentats, et que les peuples en souffrent bien plus encore que le Pape ; car, autant il est logique de croire sur la parole d'un représentant de Dieu, autant il est absurde et honteux d'adorer sous le sabre d'un dictateur, qui souvent ne croit pas et n'adore pas lui-même.

Voilà ce qui doit se passer quand il y a rupture entre un pays et l'Eglise, et voilà ce qui s'est passé. En preuve, consultons l'histoire de l'hérésie et du schisme.

L'histoire nous montre toutes les Eglises hérétiques devenant nationales quand elles cessent d'être romaines. Transformation humiliante dont l'orgueil national, je l'ai dit, n'a pas lieu de se féliciter. Dès l'instant que le même souverain peut frapper les impôts et régler les prières, c'est-à-dire faire de Dieu le garde du corps de la tyrannie, une nation est esclave. Or, l'hérésie moderne est d'abord césarienne dans les moyens d'exécution : la réforme s'est installée en Europe par l'autorité des pouvoirs temporels, à Genève par le sénat, en Suisse par les conseils cantonnaux, en Allemagne par les princes de l'Empire, dans les Provinces-Unies par les États, en Danemark, en Suède, en Angleterre par les rois et les parlements, et si, en France, elle a une prépondérance limitée, c'est parce que l'appui du trône lui a manqué pour en acquérir beaucoup, et que la complicité des grands seigneurs et

de la royauté de Navarre fut néanmoins suffisante pour lui en donner un peu (1).

Certes, il ne faut point s'étonner si, par reconnaissance de tels services, l'hérésie est devenue encore césarienne en principe. Jurieu a écrit cette parole, capable de réveiller dans leurs sépulcres les chrétiens des catacombes : « Il est certain que les princes sont les chefs de la religion chrétienne aussi bien que de la société civile, également maîtres de la religion comme de l'Etat. » O vaillants ancêtres, glorieux martyrs qui mourûtes pour obéir à Dieu plutôt qu'à des tyrans ennemis de Dieu, vous n'étiez donc que des rebelles, et ce sont vos bourreaux qui méritèrent les palmes mises par la postérité dans vos mains !

Enfin, l'hérésie est césarienne dans son organisation. Regardez d'un bout à l'autre de l'univers, vous la verrez partout, à côté, ou plutôt à la suite des pouvoirs temporels, se faire la servante des rois, là où l'Eglise était jadis la tutrice des peuples. Faudrait-il citer des exemples à l'appui ? Le roi de Prusse édite des prescriptions liturgiques dans ses Etats, le roi de Suède porte le titre d'inspecteur suprême de l'Eglise, le roi de Danemark est l'évêque des évêques par rapport à ses sujets. La Saxe, le Hanovre, le Wurtemberg, le grand-duché de Bade n'ont pas même l'honneur d'avoir César pour chef spirituel, c'est un administrateur des cultes qui est chargé de ce soin. Enfin, dans la Suisse, la papauté, jadis usurpée par Zwingle et par Calvin, est tombée aux mains des autorités cantonnales, et les conseils laïques définissent la doctrine, déposent les ministres, représentent enfin la chaire apostolique de la

(1) Jurieu. *Lett.* 8.

fédération. Peut-on concevoir pour les âmes une servitude qui les courbe plus bas, et pour la tyrannie des droits qui la corroborent davantage ?

Sans doute, nous n'entendons pas dire que les divers souverains pontifes qu'institua le protestantisme, en Europe, la fatiguent par la tyrannie de leurs décisions *ex cathedra ;* mais d'où vient cela, sinon de ce que leur droit est si exorbitant qu'ils n'osent guère en user de peur des conséquences? de ce qu'ils trouvent avantageux de laisser le peuple croire tout ce qu'il veut, pourvu qu'il les laisse faire, à peu près, tout ce qu'ils veulent? enfin, de ce que, sous leur sceptre, les croyances se fractionnent tellement, que l'on ne se passionne plus pour aucune, et que, créant l'indifférence pour avoir la paix, ils font de l'anarchie elle-même un instrument de despotisme? Mais le jour où chaque souverain protestant prendrait sa suprématie doctrinale au sérieux, ses sujets ne seraient plus qu'un troupeau. Félicitons notre nation d'avoir échappé à un tel péril, car il serait bien moins glorieux d'être Français, si les Français n'étaient point catholiques. J'aime ma patrie pour elle-même ; je l'aime surtout parce qu'il n'y a pas en son sein une seule âme gouvernée par la force. Et qu'on ne se scandalise pas si j'ajoute que je me sens d'autant plus a mon pays qu'il est lui-même plus à l'Eglise, car plus il a de respect pour l'Eglise, plus il en montre pour ma liberté.

Le schisme peut-il se vanter de l'indépendance perdue par l'hérésie? Les trois branches dont il se compose rappellent et personnifient autant de servitudes. Passez la Manche, par exemple, *allez jusqu'aux îles de Cethym et instruisez-vous*. Là, un roi débauché se proclame le grand-prêtre de la religion ; et, depuis Henri VIII, l'anglicanisme change bien souvent de despote

sans changer de despotisme. Là, un conseil de ministres sans foi réglemente la pratique nationale de la foi, prescrit des jeûnes, forme et réforme le rituel. Là, le souverain pontificat tombe en quenouille, et l'anomalie de la papesse Jeanne, si faussement imputée au catholicisme, se renouvelle à chaque siècle pour la Grande-Bretagne, sans que son puritanisme en soit offusqué. Là, enfin, Elisabeth inspira des évêques et signa des mandements, tandis que de nos jours, au contraire, une reine vertueuse, attirée peut-être par le vrai christianisme, est condamnée à garder sa tiare pour conserver sa couronne ! Oppression humiliante infligée à la royauté d'Angleterre comme châtiment de celle qu'elle imposa elle-même, sous le rapport religieux, et qui fait de la nation une vraie justice de Dieu contre les sacriléges usurpations de ses souverains.

De Londres rendons-nous dans la patrie du schisme byzantin et demandons-lui ce qu'elle a fait de sa liberté religieuse. Quand la grande voix de saint Chrysostôme, de saint Basile et de saint Grégoire cessa de se faire entendre sur cette terre de l'Orient, berceau de la foi, les rivalités du génie local et de la prépondérance latine suscitèrent, dans Constantinople, des ombrages contre Rome. La capitale de l'empire devint jalouse de la capitale de la religion. Bientôt les prélats, les théologiens et les juristes ambitieux se montrèrent arrogants envers le Pape qui était faible et qui était loin, serviles envers l'empereur, parce qu'il était fort et près d'eux. Les tendances séparatistes, encouragées par la cour byzantine d'une part, et, colorées de l'autre par la souplesse de la sophistique grecque, s'accentuèrent de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin, en 1054, un empereur qui voulait être pape, et un patriarche qui voulait être indépendant, trouvèrent à acheter, dans ce pays où tout

est à vendre, un conciliabule d'évêques courtisans pour prononcer la séparation définitive.

Certes, il était moins difficile d'obéir au successeur de Pierre qu'à un César de Bas-Empire ! Cependant, il y a pire que les Césars du Bas-Empire, puisqu'ils étaient chrétiens, ce sont les sultans qui ne le sont pas, et le schisme oriental plie la tête sous cette domination. Oui, au moment de l'invasion de Mahomet II, l'Eglise de Rome, mère sublime, offrit des secours à sa coupable fille de Constantinople; mais celle-ci répondit aux députés de l'Occident : *Plutôt le turban que la tiare,* et ce souhait criminel fut exaucé. Le 29 mai 1453, Mahomet II entra à cheval dans cette basilique de Sainte-Sophie où, quatre cents ans avant, le schisme avait été consommé. Le vainqueur marqua l'empreinte de sa main rougie de sang sur les fresques à fond d'or du sanctuaire; c'était le symbole et comme le contre-seing du nouveau despotisme sous lequel l'Eglise d'Orient allait ployer. Depuis, cette main sanglante est toujours restée sur ces chrétientés rebelles. Un jour, elle saisit le cimeterre pour massacrer les disciples de l'Evangile; le lendemain, elle passe la houlette pastorale aux mains du patriarche de Constantinople. Quand les pontifes de cette Eglise ne peuvent point s'entendre sur le dogme ou la discipline, le sultan quitte un instant son sérail pour venir leur expliquer l'Evangile et les mettre d'accord. Et, si le sultan est trop occupé, il charge un pacha d'en connaître, lequel dirime souvent les débats chrétiens selon des principes mahométans; témoin la querelle des Grecs et des Arméniens touchant la coutume de mêler de l'eau au vin du sacrifice : le Turc, appelé à la vider,

déclara que le vin est un breuvage impur condamné par le Coran, et que les deux parties devaient simplement prendre de l'eau pour consacrer. Y a-t-il, dans cette théologie proconsulaire, de quoi tenter notre dignité et notre raison?

Enfin, de Constantinople passons à Moscou et apprenons, une fois de plus, « comment Dieu flagelle les peuples qui soumettent leurs âmes aux maîtres de la terre. » Le moscovitisme est un rejeton posthume du photianisme, car l'Eglise russe conserva son orthodoxie longtemps après que celle de Constantinople l'eût perdue. Les czars, toutefois, ne tardèrent pas à être séduits par l'omnipotence religieuse des empereurs, et les métropolitains de Moscou ne furent point insensibles à l'ambition de devenir patriarches. Ils le devinrent, en effet, tantôt inféodés au schime d'Orient, tantôt émancipés de toute dépendance. Mais quand, en 1702, le onzième de ces pontifes usurpateurs mourut, Pierre-le-Grand refusa, vingt ans, de lui donner un successeur : et comme le clergé russe, fatigué de la servitude, demandait que cette vacance fût remplie, l'autocrate, frappant sa poitrine, leur répondit d'une voix menaçante : *Voilà votre Patriarche.*

Bientôt ce patriarche tout-puissant institua un saint-synode, ou conseil d'administration ecclésiastique, présidé par un procureur civil ou militaire, et l'Eglise *orthodoxe* s'applatit sous la tyrannie, pour n'avoir point voulu s'incliner sous l'autorité légitime. Là, du simple fidèle aux premiers pontifes, les servitudes s'échelonnent avec un enchaînement effrayant. Les évêques, selon l'expression de Pierre Ier, marchent à la voix de l'empereur, comme les soldats au son du tambour; et, plus oppresseurs encore qu'opprimés, ils rendent au clergé in-

férieur les durs traitements qu'on leur prodigue. Les prêtres sont condamnés au mariage en vertu d'une coutume despotique, qui fait de ce sacerdoce une caste à part, se renouvellant à peu près d'elle-même, et vouée par la misère à toutes les défections de la vénalité. Les apôtres, souvent escortés par les gendarmes, n'ont d'autre liberté que celle de louer le czar, et ne font guère de missions que pour raffermir son autorité. Enfin, les confesseurs délivrent aux riches, la veille de Pâques, moyennant quelques roubles, le certificat d'une confession dérisoire, et cette formalité dangereuse sera encore soigneusement évitée par les déserteurs et par les repris de justice ; car, tous les secrets d'Etat sont portés du tribunal de la pénitence à celui de la police, la confession d'un suspect étant déclarée une illégalité.

Après cela, je vous adjure, la vérité est-elle dans le christianisme garrotté, bâillonné et galonné de Saint-Pétersbourg ? Est-elle dans le christianisme libre, désarmé et uniquement fort de sa faiblesse, représenté par Rome ? O Eglise de Pologne, avec vos temples en deuil, vos évêques en exil, vos vierges et vos fidèles mourant en Sibérie plutôt que de vivre dans l'apostasie, vous ressemblez trop à l'Eglise des catacombes, pour n'être point son héritière ! Vous, au contraire, Eglise adultère et persécutrice des Romanow, vous avez trop les traits de la tyrannie néronienne pour n'en point descendre ! Aussi, entre les martyrs et leurs bourreaux, la politique du jour peut tenir la balance, mais l'honneur et la justice n'hésiteront jamais.

Ainsi, la liberté, pour la conscience humaine, c'est la distinction des deux sociétés. Ce mot d'Eglise, qui nous effare comme l'expression d'une mystique tyran-

nie, n'est que le synonyme théologique de celui-ci : la société spirituelle. Or, partout où l'Etat fait la loi religieuse, la société spirituelle n'existe plus, et partout où celle-ci finit, la servitude des âmes commence. Alors, en effet, ce n'est plus à Pie IX qu'elles obéissent, mais c'est à Henri VIII, c'est à Elisabeth, c'est à Pierre Ier, c'est à Catherine II, c'est à Mahomet ; en un mot, c'est à un roi, c'est au ministre de ce roi, c'est à un secrétaire de ce ministre, c'est à l'agent de police de ce secrétaire, afin qu'il soit bien constaté, à la face du monde et des siècles, que nul ne déchire le sein maternel de l'Eglise sans en porter la peine ; car, plus on s'émancipe, par l'hérésie, de l'unité d'enseignement, plus on est enseigné, et plus on s'émancipe, par le schisme, de l'unité de gouvernement, plus on est gouverné.

II

L'unité consiste, pour une institution comme pour un homme, à être toujours d'accord avec soi-même. Toutefois, ce caractère de vérité est plus difficilement réalisable dans une institution qui parle à tous les temps et à tout l'univers, que dans une carrière individuelle plus circonscrite par la durée et par la solennité de ses assertions. Or, quel magnifique spectacle présente l'unité de l'Eglise dans l'unanimité de tant d'adhésions sur tous les points définis, sans préjudice pour la liberté de discussion sur les autres, en telle manière que la soumission de la foi n'est jamais l'es-

clavage de la pensée! Après avoir pesé ce faisceau de suffrages, qu'on se rappelle les divisions de l'opinion à l'infini, soit en politique, soit en philosophie, soit dans la science; il est impossible de n'être point impressionné par la différence. Mais l'unité de fait qui resplendit dans l'Eglise enseignée est complétée par l'unité de droit qui réside en l'Eglise enseignante. Aussi, évaluons le témoignage que constituent doctrinalement deux cent soixante papes, plus de cent vingt mille évêques, enfin quarante millions de docteurs ou de pasteurs secondaires qui ont chanté le sublime *Credo* de Nicéé, et nous conclurons, sans peine, que si la vérité est personnifiée dans une autorité, sur la terre, elle doit l'être dans celle-ci.

Certes, peut-on demander moins à l'erreur que de ne pas se contredire? Et, néanmoins, c'est ce qu'elle obtient le plus difficilement d'elle-même. Si nous appliquons aux fausses Eglises, comme pierre de touche, le principe que nous venons de poser, aucune n'offre la garantie de notre unité de droit, ni celle de notre unité de fait, parce qu'aucune ne possède ni l'élément actif qui impose l'unité, ni l'élément passif qui l'exécute, c'est-à-dire ni l'autorité suffisante pour la commander, ni l'obéissance suffisante pour la réaliser; d'où il résulte que, dans l'hérésie et dans le schisme, mais dans la première plus encore que dans le second, on ne trouve rien *de certain que l'incertitude.*

Et, d'abord, y a-t-il, peut-il même y avoir ce bel ordre, qui consiste à ne se point démentir soi-même, dans le protestantisme? Nullement, puisque cette hérésie, comme son nom l'indique, proteste, mais ne réunit personne. Elle n'est une que contre nous, mais en elle-même,

dit un célèbre réformé, elle ressemble à *un ver coupé en mille morceaux*. Aussi, excepté la seule affirmation générale, la négation du catholicisme, que voyons-nous sous de telles enseignes? Des individualités qui se poursuivent pour s'agglomérer, comme les atômes d'Epicure, sans y pouvoir réussir, des aggrégations de scepticisme et des amalgames d'incrédulité à toutes les doses, enfin une vraie pulvérisation de la doctrine évangélique, tournoyant dans le champ dévasté de l'autorité religieuse, et poussée par le vent du libre examen au nihilisme de la foi chrétienne.

Comment ces conséquences se sont-elles produites? Tout le monde le sait, au moins parmi ceux qui veulent le savoir. Le christianisme reçoit la vérité par trois affluents qui se complètent en se réunissant dans son sein : l'Ecriture, qui contient la révélation écrite; la tradition, qui est dépositaire de la révélation orale; enfin, l'Eglise, ou le *magistère* enseignant, qui garde, interprète l'une et l'autre, et les préserve de toute altération. Or, qu'a fait le protestantisme de ces trois sources de la vérité? Il en a supprimé deux : l'Eglise, parce qu'elle le condamnait; la tradition, parce qu'elle le contredisait; et il a conservé la Bible, parce qu'il n'est rien de plus facile que de faire dire à un livre sacré ce que l'on veut, quand les interprètes sacrés sont éliminés. Cet attentat est évidemment une mutilation de la foi chrétienne. Pourquoi, en effet, répudier les traditions authentiques? Jésus n'a chargé personne de rédiger la charte constitutive du christianisme; il est monté au ciel sans avoir écrit ni fait écrire un seul mot à son sujet; il a fondé l'Eglise par la prédication, non par les livres; le Symbole des Apôtres, lui-même, n'a reçu une formule arrêtée qu'à

Nicée, ce qui ne l'empêchait point de faire loi longtemps auparavant; enfin, d'après saint Jean, Jésus a dit et opéré beaucoup de choses que la plume n'a point retracées; d'où il suit, que circonscrire la révélation à la lettre de quelques textes, si vénérables qu'ils soient, c'est apprécier judaïquement la somme de la foi chrétienne.

Pourquoi donc rejeter les traditions divines? Pourquoi surtout rejeter l'Eglise qui est un oracle divinement établi? De même, en effet, que la lumière naturelle a jailli à cette parole : Que la lumière soit! la lumière surnaturelle s'est dégagée à cet ordre non moins souverain : *Allez, et enseignez.* Dès ce moment, c'est-à-dire avant les livres du Nouveau Testament, il y a donc une autorité enseignante et une autorité dirigeante constituées dans le corps apostolique et dans ses successeurs. La doctrine est propagée, la hiérarchie est formée, le culte est réglementé, le monde enfin est converti avant même que les Evangiles soient tous composés. De cette sorte, l'Ecriture est évidemment postérieure à l'Eglise, puisqu'elle est née pour ainsi dire dans son sein. D'ailleurs, n'est-elle pas une lettre morte qui ne peut elle-même ni se défendre contre ceux qui l'attaquent, ni s'expliquer à ceux qui ne savent point la comprendre? Il fallait donc que Dieu instituât un truchement et un gardien incorruptible auprès de sa parole pour la défendre et l'expliquer; et il le fallait d'une nécessité absolue, car, supposé que l'autorité doctrinale n'existe point dans un corps choisi, comme il en faut une, elle existera dans l'esprit de chacun. Quand l'Eglise n'est plus dans l'Eglise, elle se relève dans la pensée individuelle; au moment où la chaire de saint Pierre est abattue, c'est le sens privé qui se présente pour en tenir la place, et alors, voyez

comment volent en éclats les débris de l'unité évangélique, sous les coups de ces innombrables protestantismes qui n'ont rien de commun que leur protestation?

L'hérésie compte, ou bien sur l'inspiration, ou bien sur la raison pour lui dévoiler le sens des Ecritures. Suivez les conséquences de sa première méthode. Qu'est-ce que l'inspiration? C'est, selon quelques-uns, un rayon du Saint-Esprit qui découvre à l'âme les profondeurs du texte sacré, comme le soleil éclaire aux yeux les objets sensibles; c'est, selon quelques autres, une saveur interne qui nous fait distinguer la parole divine de celle de l'homme, comme le goût discerne le suave de l'amer. Théorie effrayante de l'illuminisme qui accorde à l'imagination de tout voyant l'infaillibilité dont elle dépouille l'Eglise. Voulez-vous savoir ce que devient l'unité livrée à ce courant de fanatique théosophie?

Luther est venu : qu'a-t-il vu dans l'Ecriture? Que nous sommes justifiés par la foi sans les œuvres, que le libre arbitre est une invention du moyen-âge, qu'il n'y a que quatre sacrements, que les religieux sont déliés de leurs vœux, enfin que les prêtres sont autorisés à prendre une femme, et les landgraves de Hesse à en prendre même deux si cela leur fait plaisir; le tout à la charge de l'Esprit saint.

Calvin est venu : qu'a-t-il vu dans l'Ecriture? Que la réalité du mystère eucharistique respectée par Luther n'était qu'une figure, et que les hommes convaincus de résistance aux célestes communications, comme Michel Servet, devaient expier ce crime dans les flammes. Ainsi l'avait décidé le Saint-Esprit!

Muncer est venu : qu'a-t-il vu dans les Ecritures? Que les titres de noblesse et les propriétés considérables sont

une usurpation impie, et que ses sectateurs doivent en débarrasser les grands et les riches par le fer et par le feu. Nouvelle inspiration du Saint-Esprit !

Jean de Leyde est venu : qu'a-t-il vu dans les Ecritures ? Que l'obéissance aux lois est une restriction de la liberté chrétienne ; qu'il doit jeter ses outils pour se mettre à la tête d'une populace cruelle, se proclamer roi de Sion, et épouser quatorze femmes, parce que la polygamie est le privilége des saints patriarches ! Tout cela en vertu d'une injonction de l'Esprit saint.

En un mot, puritains, quakers, méthodistes sont venus : qu'ont-ils vu, ou plutôt que n'ont-ils pas vu dans les Ecritures ? L'esprit ne peut ni le supputer, ni le dire. Les hallucinations du protestantisme mystique sont un lieu commun qui ne se raconte plus. A ses yeux, l'homme s'évanouit devant Dieu, la raison devant la foi, la nature devant la grâce, une effrayante prédestination règne sur le monde, le salut et la damnation ne sont plus qu'une affaire de fatalité, enfin, une seule chose lui importe, c'est d'avoir l'inspiration du Saint-Esprit pour soi ; or, ce que la folie de sectaire peut mettre, en cet état, au compte de l'Esprit de Dieu, est une des plus grandes humiliations que la révolte ait infligées à la raison.

Ainsi se passent les choses, quand c'est l'inspiration qui interprète la Bible. Que se passera-t-il quand ce sera la raison ? Alors, l'examen privé devient un jugement infaillible en matière de foi. Chacun prononce, en dernier ressort, sur les croyances et les devoirs enseignés par les saints livres, et, tandis, qu'on se détourne avec horreur de la religion du Pape, on devient soi-même le pape de sa religion, si, toutefois, on peut appeler de ce nom auguste les restes informes que laisse une

exégèse dévorante au fond de ses creusets ! Mesurons les échelons, ou plutôt les abîmes que l'on descend, sous la conduite de l'Ecriture commentée par le rationalisme.

Luther avait cru pouvoir conserver la divinité du Christ en niant celle de l'Eglise ; mais, de cette rebellion génératrice, les blasphèmes vont se déduire, en moins de trois cents ans, avec une réserve décroissante jusqu'à l'athéisme, et la superbe du Lucifer allemand communiquera à son pays cette spécialité monstrueuse, cet orgueil caractéristique qui pourrait être défini l'impudeur de la négation.

Après Luther, en effet, arrive Socin à qui l'Ecriture montre dans le Christ un homme adorable, mais nullement divin. Ensuite Kant, qui distingue entre la foi religieuse et la foi ecclésiastique, et qui prend dans les textes sacrés ce qui plaît à la première, en repoussant ce qui fortifie la seconde. Ensuite Semler, qui rejette presque tous les livres de l'ancienne alliance et n'en admet que ce qui a une portée morale. Ensuite Eichhorn, qui étend au Nouveau Testament la critique négative appliquée par Semler à l'Ancien. Ensuite Strauss, qui ne se contente pas de dépouiller les Ecritures de leur autorité divine, mais qui va jusqu'à les traiter comme une mythologie symbolique. Plus tard viendront ceux dont parle Tremblay, qui n'emploient la Bible que comme introduction à la raison pure, et qui n'affirment rien de Dieu, sinon que l'homme vertueux doit désirer qu'il y en ait un. Enfin, Hégel résoudra cette question capitale par un athéisme sans ménagement, et l'Allemagne rationaliste, fermant le cercle de ses négations, étonnera le monde par une capacité d'aberration mille fois supérieure encore à sa puissance d'investigation.

Que sont devenus les articles fondamentaux vers lesquels les divergences hérétiques devaient converger? Non, plus d'articles fondamentaux dans un système qui s'est donné pour pierre fondamentale le droit de les juger, de les réduire et même de les renverser. Plus de confession d'Augsbourg, plus de symbole de la Rochelle pour un protestantisme si éloigné de son commencement, qu'il expulsait naguère de son conseil presbytéral, par cinq scrutins successifs, le plus illustre Français de sa communion, uniquement parce qu'il croit à la divinité du Sauveur. « Ils m'ont mis dehors avec le Christ, » s'écriait cette grande voix exprimant un étonnement qui nous a étonnés. Mais ne saviez-vous pas, ô illustre chrétien, que, d'après un de vos coreligionnaires, la *majorité des protestants n'est plus chrétienne* (1)? Ne saviez-vous pas que le *moi* étant votre *criterium* doctrinal, de même qu'il n'y a pas deux visages qui se ressemblent, il ne peut y avoir deux consciences qui interprètent de la même façon ? Enfin, ne saviez-vous pas que si Luther disait déjà, de vos ancêtres, *autant de croyances que de têtes* (2), aujourd'hui l'individualisme a réduit votre Eglise en poudre, et que, pour ravir ses suffrages, il faut affirmer la divinité de la raison, non celle du Christ; car la conséquence immédiate du libre examen n'est pas que le Christ est vrai, mais que la raison est infaillible?

Et nous voici arrivés à des conclusions inverses des précédentes, en partant néanmoins d'un même point. Dans le premier cas, la raison était envahie par un débordement de la foi ; dans le second, la foi disparaît

(1) Gasparin.
(2) Michel Stiefel. 1524.

sous les empiètements de la raison, et alors les docteurs de cette loi mutilée ne sont plus que des professeurs d'incrédulité, touchant les appointements de l'Etat, sous le déguisement de ministres d'un culte reconnu.

Ah ! comme en présence de cette unité, *hachée en mille pelotons*, on est heureux d'appartenir à une religion dont on ne peut écrire l'histoire des variations. Mettez, en effet, notre unité à l'épreuve des distances, et placez un catholique de Paris en face d'un catholique de Pékin ; en récitant leur acte de foi, ils se reconnaîtront et ils se donneront le baiser fraternel sur le sein de leur commune mère, l'Eglise. Placez, au contraire, un Anglican de Londres en face d'un Mormon de Boston ; ils se toucheront la main au premier article de leur *Credo* et ils s'anathématiseront au second. Après cela, mettez encore notre unité à l'épreuve des siècles, et faites comparaître un catholique des primitives catacombes au milieu des belles assemblées de Saint-Pierre de Rome; il retrouvera tout son symbole dans le nôtre; car les dogmes qui ont été définis ont ajouté aux obligations de notre foi, non à la foi de l'Eglise; ils existaient dès le commencement dans son sein, comme l'enfant qui vit avant de voir le jour, en telle sorte que, s'il y a en elle nouveauté, elle n'est nullement dans sa croyance, mais dans le précepte d'y adhérer.

Et, au contraire, que doivent penser et sentir les hérétiques, à l'aspect de ces saints des siècles apostoliques dont ils se disent les héritiers et dont ils ne sont pas les disciples ? Quand je vois, dans nos antiques cathédrales de Bâle et de Westminster, usurpées par le protestantisme, les grandes statues de nos premiers évêques couchées sur des dalles où les touristes passent, mais ne s'agenouillent pas, je crois

entendre ces illustres morts dire à l'hérésie : Qu'avez-vous fait de l'Evangile que nous vous avons légué ? Il y avait, ici, des autels où nous offrions la victime pour le peuple, vous les avez démolis ; il y avait des baptistères et des piscines de la pénitence où nous lavions les péchés du monde, vous les avez abattus ; il y avait des croix et des statues de Marie devant lesquelles la douleur aimait à prier et à pleurer, vous les avez profanées. En ce temps-là nous ne formions qu'un troupeau et un pasteur, aujourd'hui vous êtes chacun un pasteur et un troupeau ; alors nous étions un comme Jésus et le Père sont un, aujourd'hui vous ne communiez plus les uns aux autres que dans la haine de l'Eglise et dans la division. Aussi ne vous appelez plus nos enfants, vous n'avez pas la ressemblance paternelle ; ne vous intitulez pas la réforme de la religion, vous n'en êtes que la diminution ; enfin, ne troublez point notre sommeil par les bruits importuns de votre culte, car vos hymnes, nous ne les avons pas chantées ; votre prédication, nous ne la comprenons pas, et tandis que vous criez : Le Christ ! le Christ ! le Christ s'est absenté de votre parole comme de votre temple, pour ne vous laisser de lui-même qu'une image brisée en mille morceaux.

Le schisme n'est pas moins incompatible que l'hérésie avec l'unité. L'hérésie, il est vrai, rompt l'unité doctrinale, tandis que le schisme ne rompt que l'unité de communion ; néanmoins l'un et l'autre, en se séparant de Rome, glissent sur la même pente, se retenant, le second plus haut, la dernière plus bas, mais tous les deux également détachés du pouvoir central et de la force unitaire.

Entre les sociétés schismatiques pourrait-il y avoir,

d'abord, unité collective? Non, car l'essence de la doctrine schismatique consiste à regarder tous les évêques comme indépendants et possédant les mêmes pouvoirs d'ordination et de juridiction. En telle sorte que, dans ce système, il n'existe à la tête du corps épiscopal aucune primauté issue d'un droit divin, et que la suprématie exercée par l'évêque de Rome, pendant plusieurs siècles, fut un privilége attaché à la capitale de l'Empire, non au Pasteur des brebis et des agneaux. De ces prémisses ont dû naître des conséquences formidables, mais logiques. Constantinople, étant devenue capitale, s'est attribué les prérogatives spirituelles d'une seconde Rome; Moscow, pour les mêmes motifs, s'est déclarée la troisième; Londres, la quatrième, en attendant que Paris, Turin, Vienne, Madrid tirent une conclusion identique, et que la puissance temporelle ayant partout absorbé le Pontificat, puisse s'écrier :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Que doit-il arriver, en effet, sous l'empire d'une théologie qui institue autant de papes que d'évêques? Un concile œcuménique est impossible, puisqu'il n'y a plus d'autorité universelle pour le convoquer ni pour le présider. Et, cependant, les sept premiers conciles, reconnus par les Eglises schismatiques, n'ayant point répondu d'avance à toutes les difficultés de l'avenir, s'il survient une complication religieuse, comment feront ces Eglises pour la résoudre? Le voici, et qu'on ne m'accuse pas d'exagération! Quand le prêtre grec est mécontent des jugements de son évêque, il s'adresse au patriarche, et le patriarche au sultan. En Russie, le pope consulte l'archimandrite, l'archimandrite le saint-synode,

et le saint-synode le colonel, son président, qui prend les ordres du czar, s'il y a lieu. Enfin, qu'il surgisse une pareille question au tribunal de la reine Victoria, son conseil privé se décidera dans le sens des presbytériens, s'il s'agit de l'Ecosse, dans le sens des Anglicans, s'il s'agit de l'Angleterre. Mais, pensez-vous que les firmans de Constantinople, les ukases de Pétersbourg et les encycliques de Londres, concernant la religion, forment un corps de doctrine partout semblable à lui-même? Comparez les ordonnances pontificales de tous les souverains schismatiques aux décrétales des Papes, et convenez qu'autant l'unité est prodigieuse en celles-ci, autant elle est impossible à celles-là. Aussi que la Providence nous garde de ces chefs de religion qui commandent des bataillons, car, ou bien le doute qu'on leur défère est purement spirituel, et, dans ce cas, ils permettent à chacun de croire ce qu'il veut; ou bien ce doute touche au temporel et, dans ce cas, ils sacrifient toujours l'intérêt de la religion à celui de leur autorité. Alors on voit paraître, au sommet des deux sociétés, la grande figure du despotisme moscovite ou byzantin dominant une hiérarchie colossale de servitudes, et faisant mouvoir, sous un sceptre de fer, les deux scandales de cette anomalie, la plus effrayante diversité d'opinions religieuses, obéissant à la plus effrayante unité de pouvoir civil et militaire.

Et l'unité individuelle serait-elle plus facile aux peuples schismatiques que l'unité collective? Consultons leur histoire; elle nous répondra.

L'Eglise photienne, loin d'avoir une force de cohésion surnaturelle, ne possède que l'unité matérielle des aggrégats qu'on serre avec un cercle de fer. Ses dissidences sont portées à la barre d'un patriarche

qui prononce sous la sanction du glaive musulman, et son identité n'est maintenue que par la politique, jouant le simulacre de l'unité religieuse.

Le russianisme, quoique soumis à un synode dirigeant, lequel est soumis lui-même à un protecteur impérial, s'est désagrégé, malgré les chaînes qui l'étreignent. Là, on voit des sectes sans nombre qui ont secoué le joug de l'Eglise nationale. Celle des *vieux croyants,* à elle seule, réunit treize millions d'adhérents ; et un quart, au moins, des chrétiens vivant sous la domination des czars, s'est émancipé, au for intérieur, de leur juridiction spirituelle. Que serait-ce si les perspectives de la Sibérie ne venaient au secours de cette orthodoxie chancelante et menacée de dissolution.

Enfin, c'est vainement que l'anglicanisme, en naissant d'une débauche royale, se promit de conserver tout son *Credo.* Il a été entraîné aux séparations qu'il ne voulait pas consommer, et deshérité des croyances qu'il voulait retenir. Entraîné d'abord aux séparations qu'il ne voulait pas, car à peine a-t-il dit : Plus de Pape, mais seulement des évêques, le presbytéranisme est venu qui a dit : Plus d'évêques, mais seulement des prêtres; puis les calvinistes sont venus qui ont dit : Plus de prêtres, mais seulement de pasteurs ; puis de nouvelles sectes sont venues qui ont dit : Plus de pasteurs, mais seulement des prédicants ; puis les quakers sont venus qui ont dit : Plus de prédicants, chacun est à soi-même son docteur, son pasteur et son prophète. Ainsi toute la hiérarchie ecclésiastique est renversée à la suite du Pape, ce qui revient à dire que la clef de voûte une fois supprimée, tout l'édifice s'est effondré.

L'anglicanisme à perdu encore les croyances qu'il voulait retenir. Qu'est devenu, en effet, le bill des six

articles que Henri VIII faisait jurer à son parlement et à son peuple, sous peine de mort? La confession auriculaire, la messe, la transsubstantiation, l'infaillibilité des conciles généraux, les indulgences, l'établissement divin de l'épiscopat, toutes ces croyances que l'Eglise d'Angleterre avait reçues dans son berceau, et avec lesquelles elle avait fait serment de descendre au tombeau, ont été amoindries, défigurées ou reniées par elle. Tant il est vrai que les erreurs pullulent à l'ombre du schisme comme de l'hérésie, et que le privilége de ne se point contredire n'appartient qu'à la vérité !

Quelle contradiction plus révoltante, dans les Eglises séparées, que de renier leur origine en reniant la mère qui leur donna le jour! L'Ile des Saints refusait-elle la communion de Rome, quand saint Grégoire lui envoyait Augustin pour la convertir ? ni l'Eglise de Russie, quand saint Olga et saint Waldimir étaient placés sur les autels par les mains de la papauté ? ni l'Eglise de Constantinople, quand saint Chrysostôme implorait les successeurs de saint Pierre dans sa détresse ? Il faut donc que toute société schismatique renonce à ses ancêtres ou qu'elle revienne à leur enseignement. Ces ancêtres leur peuvent dire : Nous avons vécu avec la papauté dans l'union que vous avez abjurée; notre Eglise lui fut redevable de la naissance, de l'éducation et de ses plus beaux jours. Si c'est nous qui nous sommes trompés, pourquoi vous glorifier d'être nos descendants ? Si c'est vous, pourquoï ne pas croire ce que nous avons cru ? Le jour où vous avez prononcé cette parole criminelle : Je me sépare, il y avait de longs siècles que vous viviez dans l'unité romaine. Si elle n'était point légitime, vous fûtes coupables de lui obéir ; si elle l'était, vous fûtes coupables de l'abandonner. Ne reniez

donc pas les leçons que vous donnèrent vos pères. Thomas de Cantorbéry souffrait la mort et saint Chrysostôme les rigueurs de plusieurs exils, plutôt que d'abaisser devant César la majesté de la puissance spirituelle. Aujourd'hui, vous faites du pouvoir temporel le dispensateur des choses célestes. Vous avez converti la domination du Christ en un royaume de ce monde, et vous fléchissez le genou devant les maîtres de la terre en dressant la tête contre le représentant de Dieu. De grâce, souvenez-vous de vos anciens pontifes et de vos martyrs, souvenez-vous de vos siècles glorieux et de vos antiques promesses, car depuis que vous n'êtes plus avec Rome, vous n'êtes plus avec vous-mêmes.

III

Ce n'est point sans motif que la catholicité fut rangée parmi les signes positifs du vrai christianisme. Elle est définie : la diffusion permanente et simultanée de l'Evangile dans la plus grande partie du monde connu, et parmi un nombre considérable de ses habitants. Chacune de ces paroles renferme un sens digne d'être sondé. La diffusion doit être permanente, car si elle cessait un instant par rapport à l'ensemble de l'humanité, il en résulterait, ici-bas, une éclipse de la lumière surnaturelle, plus contraire à l'ordre providentiel que ne le serait, physiquement, la disparition du soleil. La diffusion doit être simultanée, car si l'apparition des clartés évangéliques était successive au milieu des diverses nations, comme le passage d'un voyageur, leur extension ne serait point géographiquement ca-

tholique ou universelle. La diffusion doit avoir lieu seulement dans la plus grande partie du monde *connu,* car lorsque Jésus-Christ dit aux Apôtres : Enseignez *toutes* les nations, et lorsque saint Paul affirme que l'Evangile croît et fructifie dans *tout* l'univers, « il ne faut point les chicaner, dit Bossuet, en leur alléguant la Chine, les terres australes, l'Amérique, pour leur disputer la prédication écoutée par toute la terre, » la mission essentiellement spirituelle de l'Eglise consistant à éclairer les pays découverts, non à découvrir les pays inconnus.

Enfin, j'ai ajouté que la diffusion est requise au milieu d'un nombre considérable d'hommes appartenant à cette majeure partie de l'univers, car, si la catholicité s'étendait par ordre divin à tous les hommes, elle ne serait point compatible avec la liberté morale, et si elle ne s'étendait pas à un nombre considérable, elle ne serait point une preuve, puisqu'aujourd'hui, grâce aux bateaux à vapeur, il est facile à toute négation d'avoir des représentants dans les lointaines contrées. Ainsi le vrai christianisme doit être présent, à la fois et sans interruption, dans la plus grande portion du monde exploré, et accepté par un nombre considérable de ses habitants. Ce prodige de sa constitution lui est tellement propre que l'erreur ne peut le contrefaire ; car, quelque succès que le schisme et l'hérésie obtiennent à la surface de la terre, celui de la catholicité leur manquera toujours.

Comment pourrait-il en être autrement, puisque la catholicité est une conséquence de l'unité et de la liberté ? Car partout où la raison privée divise infiniment la croyance, il y a autant de christianismes que de chrétiens. Alors les disciples d'une même secte se touchent sans adhérence, pareils aux grains de sable sur

le rivage, et chaque catholicité étant délimitée par des jalons que pose la pensée individuelle, il y a des milliers de catholicités et il n'y en a pas une. La catholicité dans les sociétés chrétiennes dépend encore de leur liberté spirituelle. Là où le pontificat est absorbé par la royauté, l'Eglise devient nécessairement une annexe de l'Etat. Dans ce cas une frontière lui sert de bornes, une ligne de douanes la circonscrit ; les politiques et les esprits courts s'applaudissent d'avoir fait de Dieu lui-même un serviteur de la patrie ; mais les âmes fières et éclairées se révoltent, car la nationalité de la religion est l'exclusion de sa catholicité, et, partant, une indirecte négation de sa vérité.

Je sais que l'hérésie et le schisme ont fait des prodiges de souplesse pour échapper à ces conclusions, en étendant le lien catholique à tous ceux qui croient en Jésus-Christ, de telle sorte qu'il soit possible de sortir du catholicisme sans sortir de la catholicité ; le simple bon sens fait justice de cette prétention et de cet expédient. Renier le symbole et l'autorité de l'Eglise, et s'en attribuer les caractères incommunicables; refuser d'être catholique par la soumission, et aspirer à l'être par les prérogatives ; enfin, réclamer le titre de citoyen dans une cité dont on s'est séparé, et croire que l'on fait partie d'un arbre dont on est une branche coupée, c'est montrer à la fois beaucoup d'exigences envers le catholicisme, et bien peu envers sa propre raison. Que l'hérésie et le schisme s'essaient donc à s'universaliser comme nous, ou qu'ils cessent de s'arroger les honneurs de notre universalité! Si nous sommes catholiques en vertu d'une force purement humaine, le même champ leur est ouvert, les mêmes moyens leur appartiennent, ils doivent nous confondre

par un succès égal au nôtre; mais que si nous sommes catholiques en vertu des promesses qui nous furent confiées, et d'une grâce dont ils sont déshérités, ils doivent reconnaître nos avantages, au lieu de tâcher d'en bénéficier tout en nous reniant.

Voici ce que l'Eglise a fait pour établir et soutenir le miracle de sa catholicité, et ce qu'aucune société religieuse ne saurait faire. Si nous consultons l'expérérience, elle nous apprend que l'ambition de la monarchie universelle est le rêve de l'impossible. Les erreurs, comme les convoitises de l'homme, ont une portée restreinte dans leur force prosélytique; leur tempérament n'est pas cosmopolite, elles ont besoin d'un ciel particulier pour fleurir. Aussi, à une heure donnée, telle montagne arrête leur essor, tel fleuve leur barre le passage. La puissance débordée de Cambyse, par exemple, trouve une digue infranchissable en Egypte, celle d'Alexandre aux bords de l'Indus, celle d'Annibal à Capoue, celle de Napoléon dans les plaines de la Moskowa.

La puissance de Jésus-Christ, au contraire, est tellement universelle par nature que, sous le pontificat de saint Pierre, l'Evangile avait déjà été prêché à *tout le monde et à toute créature*. Au second siècle, quand l'Eglise ne possédait encore d'autre domaine temporel que les catacombes et les échafauds, ses confesseurs répondaient aux interrogations des proconsuls : Je suis de l'Eglise catholique. Et Pline-le-Jeune se plaignait de ce qu'il ne restait presque plus d'acheteurs pour les victimes païennes. Plus tard, l'empire romain est chaque jour réduit par l'invasion des barbares, tandis que l'Eglise s'accroît de l'adjonction des barbares et de la conversion graduelle de l'empire. Enfin, depuis, la société religieuse la plus into-

lérante pour les passions, c'est-à-dire celle qui prescrit la monogamie indissoluble, la confessión auriculaire, l'adoration eucharistique, n'a pas cessé d'être la plus nombreuse, si bien que sa population surpasse celle de toutes les sectes chrétiennes collectivement envisagées, et que, d'après les statistiques protestantes elles-mêmes, on comptait déjà, en 1830, au moins trente-cinq millions de catholiques de plus qu'avant la révolte de Luther.

Que la libre pensée s'épargne donc la peine de notre oraison funèbre! Dieu a toujours pourvu à la catholicité de la vérité sur la terre, et il y pourvoira. Il y a pourvu, car lorsque l'arianisme compromettait par ses désertions l'intégrité de cette extension, la conversion de l'Ethiopie, de l'Espagne et des Sarrasins venait la compléter. Lorsque les Grecs schismatiques sortaient de ce giron sacré, les Danois, les Norwégiens, la Suède et la Hongrie y entraient. Lorsque Luther et Calvin levaient l'étendard de l'insurrection, le Brésil, le Mexique, une grande partie des Indes et du Nouveau-Monde faisaient leur soumission. Et aujourd'hui, ne pensons pas que la prospérité de cette catholicité soit en décadence, parce qu'il plaît à des adversaires passionnés ou ignorants de soupirer des élégies sur son agonie! Détrompons-nous et détrompons-les par les leçons de l'histoire contemporaine.

Qu'on prenne une mappemonde, qu'on évalue les continents et les rivages, qu'on compte enfin tout le troupeau du Pasteur universel, et que la grande voix de ces peuples inconnus réponde pour Jésus-Christ. Il y a cent ans, l'Angleterre et l'Ecosse ne renfermaient que soixante mille catholiques dans leur sein; maintenant, elles en abritent quatre millions, sans compter quatorze

siéges épiscopaux relevés et la hiérarchie ecclésiastique rétablie. Il y a cent ans, il n'existait qu'un évêque aux Etats-Unis; aujourd'hui, il y en a trente-huit, et cinq millions de fidèles marchent docilement sous la direction de ces houlettes vénérées. Enfin, en Allemagne, en Asie, en Afrique, en Océanie, partout le développement catholique suit cette progression; et vous qui fermez les yeux à la divinité de ce fait, au moins ne méconnaissez pas le fait lui-même. Le seul Pie IX, en son immortel pontificat, a érigé plus de quatre-vingts siéges épiscopaux, plus de vingt vicariats ou préfectures apostoliques, et agrandi d'un dixième l'empire de la propagande. Que l'hérésie et le schisme nous exhibent le tableau d'un accroissement équivalent, ou qu'ils reconnaissent que leur vitalité amoindrie est le signe d'une inévitable fin. Toute religion qui ne remplace pas ses morts dépérit, en attendant qu'elle périsse; et si les pouvoirs matériels qui la soutiennent lui conservent sous le ciel son existence nominale, un jour vient où, tout en gardant son territoire, elle a perdu sa population.

En fait, que faut-il penser de la catholicité du protestantisme? Comme il n'a point d'unité sociale, il ne saurait posséder l'extension territoriale et numérique constituant l'essence de la catholicité permanente et simultanée. « Le protestantisme est inorganique, a « dit un témoin désintéressé; il vit encore de la pre« mière et vigoureuse impulsion qu'il a reçue au sei« zième siècle; il vit de ses antécédents politiques, il « vit de l'élément de la nationalité; mais cette impul« sion s'épuise, les poutres de la charpente se dis« joignent, l'édifice craque de toutes parts; les forces

« auxiliaires se retirent; il y a des protestants, il n'y a « plus de protestantisme (1). »

Dans cet état de dissolution, le protestantisme dépense toute son énergie à se tenir debout, il n'en a plus pour l'expansion et la conquête. Sa propagande consiste à débaucher des catholiques plutôt qu'à faire des chrétiens. Il sème des bibles, n'ayant plus le souffle nécessaire pour jeter la parole. Mais la Bible, mutilée par ceux qui la distribuent, est souvent profanée par ceux qui la reçoivent; car bien insensé qui regarderait chacun de ces volumes donnés comme autant d'âmes acquises à Jésus-Christ, les lettrés voyant dans l'Ecriture ce qu'ils veulent et les illettrés n'y voyant rien du tout. « Au contraire, si l'on donnait au Pape, pour être consacré aux missions, l'argent que la société biblique dépense en livres, on aurait bientôt fait plus de chrétiens que ces bibles n'ont de pages (2) ! » Eh ! que doit-il advenir de la réforme par suite de ce manque de force expansive? Que dans quelques siècles elle ne subsistera plus. Semblable à ces monts dénudés auxquels le temps n'a laissé que leur squelette de pierre, il ne restera d'elle que ce qui fut son principe, l'orgueil de la raison, cause éternelle de toute hérésie : mais le protestantisme, comme religion, disparaitra, et les derniers restes de sa vie s'en iront à l'un de ces deux pôles, ou à l'affirmation absolue, ou à la négation complète du christianisme, c'est-à-dire au catholicisme ou au rationalisme.

La catholicité est aussi impossible au schisme qu'à l'hérésie, et pour les mêmes raisons. Aussi, qu'est-ce que

(1) Vinet, protestant.
(2) De Maistre. *Du Pape.*

l'Eglise anglicane? « Une momie, un cadavre solennel qui ne peut plus ni marcher, ni respirer (1), » sorte d'apparition nomade qui se promène, sous la protection du pavillon national, et suivie de cargaisons de bibles, de Londres au fond de l'Indostan, faisant des affaires, non des conversions, et débitant son opium fort cher, sans trouver à placer son Evangile, même gratis. Avouons que c'est là une entreprise richement soutenue, non une catholicité; ce qui n'est que britannique ne sera jamais universel.

Qu'est-ce que l'Eglise photienne? Un produit exclusivement oriental et un compromis de la sophistique grecque avec le despotisme musulman, qui n'a jamais pu s'imposer à la droite et ferme raison de l'Occident.

Qu'est-ce que l'Eglise russe? Une création hyperboréenne qui se maintient par le froid où son isolement l'a réduite, semblable à ces corps inanimés qui se conservent en se congelant, mais qui ne s'accroissent ni ne bougent point. Création toute locale, d'ailleurs, ne subsistant que dans le cercle tracé par une épée dont la poignée est à Saint-Pétersbourg, et dont la pointe s'étend en vain du côté du Bosphore, sans pouvoir le dépasser. Ainsi, toutes les dominations qui ne représentent point le vrai christianisme ont quelque chose de restreint, et leurs bras ne peuvent pas étreindre le monde entier, parce que le monde ne leur appartient pas. C'est que Dieu n'abandonne jamais qu'un point de l'espace à l'homme, il s'en réserve l'universalité.

Mais quel est ce vieillard octogénaire dont le sceptre

(1) *Revue britannique.* 1838.

atteint plus loin que celui d'Alexandre et de Sésostris? Quelle est cette autorité dont le centre est à Rome et dont la circonférence est partout? Les mers l'ont vue venir et se sont repliées devant elle. *Mare vidit et fugit.* Les sommets des Alpes et des Cordillères ont reçu sa visite, et ils se sont aplanis sous ses pas. Elle a tous les tempéraments et toutes les nationalités; elle fait le tour du monde et elle est partout chez elle; elle fait le tour des siècles et elle est partout la même. O sainte Sion, ô tour de David, phare sacré allumé sur les hauteurs pour être vu de bien loin, l'erreur peut vous méconnaître, mais non vous reproduire; aussi, quand j'examine que votre lumière s'étend aux deux hémisphères, tandis que le soleil n'en éclaire qu'un à la fois, loin de s'immoler, je sens que ma raison se sauve dans cet hommage rendu à votre universalité : Je crois l'Eglise catholique.

Au reste, cette immensité d'expansion caractérise si bien le vrai christianisme, que les fausses Eglises n'en essaient même pas la contrefaçon. En se séparant, elles perdent le pouvoir et le vouloir de convertir; elles ne font plus de conquêtes, elles affectent même de les dédaigner, et rien de plus juste que leur stérilité, car elles ont rejeté l'*Epoux* (1). Mais c'est en vain qu'elles se consolent et se glorifient de cette immobilité : par le seul fait qu'elles végètent, elles sont en décadence; par le seul fait qu'elles ne rayonnent point en tout lieu, elles ne méritent de régner nulle part; et en abandonnant à notre Eglise le glorieux nom de catholique, elles font une confession implicite de sa vérité, pareilles en cela à l'inconséquent et

(1) De Maistre. *Du Pape*.

faible Pilate qui écrivit tous les titres de Jésus et qui ne l'adora pas.

IV

Le vrai christianisme est indépendant de la puissance temporelle, car l'autorité spirituelle ne saurait naître de la force et ne doit pas s'imposer par la force. Il a l'unité pour forme extérieure, car l'essence de la vérité, c'est de n'être jamais en opposition avec elle-même. Il a la catholicité pour développement, car il ne doit être inaccessible à aucun de ceux qui le cherchent avec une âme digne de le trouver. Enfin, il a l'apostolicité pour âge, car toute religion qui ne vient point se greffer, par une généalogie apostolique, sur Jésus-Christ lui-même, est nécessairement humaine de naissance et de constitution.

Que la véritable Eglise doive tirer son origine, par une succession continue d'engendrements spirituels, de la société même que fondèrent les Apôtres, c'est un point de sens commun éloquemment établi dans Bossuet : « Le ca-
« ractère ineffaçable de toutes les sectes, dit-il, c'est qu'on
« leur marquera toujours leur commencement et le point
« d'interruption par une date si précise qu'elles ne pour-
« ront elles-mêmes le désavouer. C'est un remède éternel
« préparé par Jésus-Christ à son Eglise contre tous les
« schismes. Le Fils de Dieu ne laisse à ceux qui seront
« tentés de sortir de cette suite sacrée aucun endroit où
« ils puissent trouver un légitime commencement. Il n'y
« a donc qu'à ramener toutes les sectes séparées à leur
« origine. Nulle ne pourra remonter sans interruption à

« Jésus-Christ, *le joint de la rupture demeure toujours* « *sanglant*, et le caractère de nouveauté que toutes les « sectes portent éternellement sur leur front les rendra « toujours reconnaissables (1). »

Il y a donc, pour les Eglises comme pour les individus, une antiquité de race qui témoigne de leur vraie noblesse. Si l'on a pu dire de Jésus-Christ, en produisant sa souche généalogique jusqu'à Adam, qu'il serait le premier gentilhomme du monde, alors même qu'il n'en serait pas le Dieu, on doit pouvoir dire de l'Eglise véritable, en remontant le cours ininterrompu de sa lignée pastorale jusqu'à Jésus-Christ, qu'une telle société serait la plus ancienne monarchie de la terre, alors même qu'elle ne serait point le vestibule du ciel. Aussi, quand un grenadier catholique répondait aux avances prosélytiques d'un camarade protestant : « Ne me parlez pas de votre religion, elle a moins d'âge que mon régiment, » ce soldat parlait, à son insu, en profond théologien.

La séve apostolique doit couler dans les veines du vrai christianisme, comme le sang dans un organisme naturel, sans aucune solution de continuité; or, en recomposant les diptyques de l'Eglise romaine, depuis saint Pierre jusqu'à Pie IX, et celles de chaque Eglise particulière depuis sa fondation jusqu'à ce jour, on ne trouve pas un seul endroit où la chaîne des pasteurs légitimes soit coupée, pas un seul point, où la communication avec le tronc apostolique ait cessé. De même que tous les Papes descendent du premier des Papes, le corps épiscopal procède, en ligne directe, du collége des douze Apôtres. Point d'intermittence entre les divers anneaux de cette tradition vi-

(1) *Inst. sur les promesses*

vante. Point de substitution frauduleuse dans l'innombrable personnel de cette longue généalogie. Ainsi, la vertu émanée de Jésus-Christ aboutit, sans altération et sans diminution, à tous les points de la durée et de l'espace, grâce à un *conducteur* sublime qui s'appelle l'apostolicité. Grands admirateurs des merveilles scientifiques, qui n'êtes point surpris de voir votre pensée portée, à travers les milieux les plus différents, par un appareil électrique, trouveriez-vous plus impossible à Dieu de faire passer la grâce enseignante des Apôtres jusqu'au dernier Concile, par des intermédiaires reliés ensemble sur un parcours de dix-huit siècles, que de faire courir votre parole sur un fil aimanté, de France en Amérique, par-dessous les vagues de l'Océan ? En vérité, ce n'est point parce que nous raisonnons que nous avons des doutes, mais parce que nos raisonnements effleurent la vérité au lieu de la sonder.

D'après cet exposé, on le voit, les sectes procèdent envers l'Eglise comme les faux nobles à l'égard des anciennes races : à défaut du sang elles prennent le nom, comptant que les inattentifs confondront l'identité de nom avec celle du sang. Mais les sectes ont beau chercher à donner le change, dit encore Bossuet, « nous mettons en fait qu'on n'en nommera aucune qui, ramenée à son commencement, n'y rencontre ce joint marqué où une parcelle combattait contre le tout et se séparait de sa tige (1). » Déchirement tellement irrémédiable, qu'il ne se cicatrisera jamais, et que la *rupture* de la branche demeurera *sanglante*.

Dans tous les siècles, le schisme et l'hérésie ont cher-

(1) *Inst. sur les promesses.*

ché à se faire passer pour apostoliques, en alléguant qu'ils tenaient des Apôtres la doctrine, sinon la mission ; mais il ne peut y avoir de doctrine vraiment apostolique sans mission de même nature. D'ailleurs, toute mission provenant d'une autre source que la descendance hiérarchique, devrait au moins se prouver par des miracles ; or, il n'y a pas eu un seul boîteux redressé, dit Erasme, en preuve que Rome soit la nouvelle Babylone. C'est pourquoi Tertullien, avant d'admettre les hérétiques à la discussion, les éliminait par cette préalable fin de non-recevoir : « Produisez-nous les origines de vos Eglises, déroulez-« nous la succession de vos pasteurs, établissez que le « premier remonte jusqu'au commencement, et a été ou « un Apôtre ou un délégué apostolique, sinon, pourquoi « remuez-vous les bornes que vos pères ont placées dans « le monde (1) ? » De même, en effet, que, par l'héritage des Apôtres, chaque prêtre est un nouveau Jean, un nouveau Paul, un nouveau Christ, de même, tout ministre de l'Evangile qui intercepta les courants de l'apostolicité entre lui et ses aïeux, n'est qu'un rejeton bâtard.

Citons maintenant à comparaître Photius, Pierre I[er], Henri VIII, Luther, et demandons-leur ce que l'on demande à un évêque, le jour de son sacre : Avez-vous des lettres apostoliques? Tous sont obligés de répondre : L'auteur de ma mission c'est moi-même. Entre lui et la vraie dynastie apostolique, il n'y a point de communion, ou plutôt, la communion existait, mais elle a été rompue. Donc, jamais ces membres isolés ne seront le germe d'un organisme complet et viable. Les rameaux détachés périssent quand ils n'ont pas de racines, et faudrait-il prouver à la raison ce qui saute aux yeux?

(1) *De Prescrip.*, c. 37.

A une heure connue, les deux patriarches de Constantinople et de Moscow déclarent la primauté du Pape un fait humain, au lieu d'un droit divin, et ils retirent leur obéissance à Rome, qui leur retire ses pouvoirs, *point de rupture encore sanglant.*

Plus tard, Henri VIII s'improvise chef de la religion, faisant des évêques les papes de l'Angleterre pour devenir le leur. Dès cet instant, son Eglise se détache de la primauté romaine par la dépendance de juridiction, et elle n'emporte, dans la révolte, que des pouvoirs d'ordination bientôt compromis par les écarts d'une foi sans rituel exact, ou d'un ritualisme sans foi, *point de rupture encore sanglant.*

Enfin, Luther brûle, sur une place publique de Wittemberg, la bulle de Léon X qui le condamnait, et il brise avec cette Eglise romaine qui l'avait fait chrétien et prêtre, sous le double rapport des attaches hiérarchiques et de l'unité de croyances, *point de rupture encore sanglant.*

Au contraire, quelle antiquité, quelle suite et quelle majesté dans les fastes de notre généalogie pontificale! Les Apôtres ont entendu Dieu le Père donner sa mission au Fils sur les bords du Jourdain et Dieu le Fils la leur transmettre. Quand l'heure est venue, ils la communiquent à leur tour, en vertu du pouvoir conféré au corps épiscopal, comme à tous les autres corps, de se reproduire et de renaître incessamment de lui-même. Cette race, plus que royale, monte sur le trône de saint Pierre quatre siècles avant que Clovis fonde l'empire des Francs, dix avant que Guillaume-le-Conquérant établisse la maison des rois Anglo-Normands, douze avant que les Hapsbourg soient élevés à l'empire d'Allemagne, seize avant que les Romanoff deviennent maîtres de la Russie,

dix-huit, enfin, avant que Napoléon place sur sa tête la couronne de France, tombée au pied de l'échafaud de Louis XVI dans un fleuve de sang. Et cette succession de monarques spirituels n'est pas dérangée par les troubles de leur élection, quoique l'élection des Papes ait été renouvelée plus souvent que ne le furent les avénements héréditaires dans toutes les dynasties européennes; et cette succession n'est point interrompue par l'exil, soit parce que les Papes, étant les seuls souverains universels, ne peuvent habiter ailleurs que chez eux, soit parce que, s'ils quittent leur capitale, ils sont assurés d'y revenir morts ou vivants. Enfin, cette dynastie n'a rien à craindre de l'extinction qui menace toutes les autres, parce que les Souverains Pontifes sont les seuls princes certains d'avoir toujours des successeurs.

Sans compter que l'Eglise, profitant des découvertes qu'on a la prétention de lui opposer, pourra bientôt donner aux communications de son apostolicité dans l'espace, la grandeur qui les caractérise dans la durée. La télégraphie perfectionnée porte instantanément, sur tous les points du globe, les bénédictions du Père commun, et en rapporte les remercîments de sa famille. Avec la rapidité de l'étincelle, les Pontifes futurs enverront leurs décisions au-delà de l'Océan, et communiqueront le même acte de foi à toutes les Eglises. Tandis qu'autrefois, les fidèles d'Orient devaient attendre six mois les réponses de l'Occident, aujourd'hui, dans la même journée, le lien apostolique peut être constitué d'un bout du monde à l'autre : Dans la même journée, la parole de Dieu peut *courir* de Saint-Pierre de Rome à Constantinople et à New-York. Ainsi, entre les mains de l'Eglise, la science contemporaine, complice ou fautrice de tant de mensonges, sera réduite à servir de messagère à la vérité.

V

La liberté spirituelle est, par rapport à l'Eglise, sa preuve politique, l'unité sa preuve organique, la catholicité sa preuve géographique, l'apostolicité sa preuve chronologique et la sainteté sa preuve morale. Cette dernière ne pouvait faire défaut à une société instituée, avant tout, pour former des élus, et maintenir sur la terre la notion du bien avec celle du vrai.

A Dieu ne plaise que je réduise cette thèse à une question de personnes, et que, mettant en parallèle catholiques et dissidents, je gratifie les uns de toutes les vertus, les autres de tous les vices. Je sais qu'il y a, parmi les hérétiques et les schismatiques *de bonne foi,* des frères marqués du signe de la grandeur évangélique et de la beauté du Christ. Ce serait injustice de le méconnaître, et cruauté sacrilége de perdre ceux que Dieu a résolu de sauver. Il s'agit donc de comparer ici, non-seulement les personnes, mais les institutions en elles-mêmes, et de prouver que notre Eglise a, sur les autres, une supériorité éminente, sous le rapport de la pureté d'origine qui la distingue, des moyens qu'elle emploie, et des résultats qu'elle obtient au point de vue moral.

De l'origine sainte du catholicisme, rien à dire, puisqu'elle n'a besoin ni d'être connue ni d'être justifiée. Les souvenirs de Jésus et de son côté transpercé d'où est sortie l'Eglise, du cénacle où elle a germé, de la Pentecôte où elle a paru en place publique, des quatre premiers

siècles où elle s'est épanouie, sont un idéal si accompli de pureté morale, qu'il est impossible à une institution de sortir d'un plus noble berceau. Au contraire, serait-ce médire du schisme, de proclamer qu'il est réfuté par la honte de ses commencements? Non, que ses adeptes ne se fassent point illusion, si Henri VIII avait été chaste, si Photius et Michel Cérularius n'avaient pas été ambitieux, enfin si deux ou trois villes en Europe n'avaient pas eu des prétentions de capitale religieuse, tous les schismatiques du jour seraient encore catholiques. Ils sont donc nés des passions, non de la sainteté de leurs fondateurs, et quand ils portent des traces de sainteté en eux-mêmes, ce n'est que parce que les descendants valent mieux que les aïeux, et les schismatiques que le schisme.

D'autre part, serait-ce médire du protestantisme de le tenir pour jugé sur les exemples de ses auteurs? Ici, je n'abuserai pas de mes avantages. Silence sur la continence de Luther! Silence sur la mansuétude de Calvin, de peur que la justice de ma parole ne ressemble à un sentiment passionné. Mais, enfin, faut-il bien le dire avec Frédéric II : « Si nous réduisons les causes « des progrès de la réforme à des principes simples, « nous verrons que ç'a été pour l'Allemagne l'intérêt, « pour l'Angleterre l'amour, pour la France la nou- « veauté. » Faut-il bien le dire avec le protestant Bucer, la grande majorité de ceux qui ont embrassé le protestantisme ne s'est proposée que de se soustraire à l'autorité du Pape et des évêques, de s'affranchir des vœux de religion, et d'échanger, contre une foi gênante, un symbole qui nie la nécessité de la pénitence. Enfin, faut-il bien le dire avec Luther lui-même : « Il y en a beaucoup qui sont de bons évangélistes, uni-

quement parce qu'il reste encore des monastères qui offrent des terres et des vases sacrés à piller (1). » Après cela, que les schismatiques et les hérétiques s'intitulent comme nous les fils des saints sans faire rire l'Europe à leurs dépens, l'histoire les en défie.

Quant aux moyens sanctificateurs employés par le catholicisme, et élagués ou altérés par les dissidents, il serait plus aisé d'en faire le sujet d'un traité que d'une mention. Tous les sacrements rentrent dans cette catégorie. Ah! quel instrument de régénération étaient jadis, dans les pays aujourd'hui protestants, cette confession où l'homme ne *s'abaisse dans l'aveu que pour se relever par le repentir,* et cette communion *qui suscite au cœur des chrétiens émus par l'embrassement de Dieu l'ambition de toutes les vertus,* et ce sacrifice de la messe où toutes les victimes coupables prennent tant de courage en face de celle qui ne le fut pas! Maintenant, à la place de ces institutions bienfaisantes, que trouve-t-on dans les mêmes lieux? Le dogme de la justification par la foi et sans les œuvres, qui est la ruine nécessaire de tout effort moral; la doctrine du *serf arbitre,* qui est une sorte de blanc-seing donné par avance à tous les crimes; enfin, la foi en la prédestination, qui humilie les âmes sous le règne de la fatalité, et détruit, en même temps, l'espérance de l'homme et la bonté de Dieu. Aussi, je ne suis point étonné si le rationalisme impie s'est écrié avec cette sorte de flair qui caractérise l'instinct de la haine, comme celui de la bête fauve : « Pour déchristianiser l'Eu-

(1) Matthesius. *XII Dissert.*

rope il faut la protestantiser... Les sectes protestantes sont les mille portes ouvertes pour sortir du christianisme (1). »

Le schisme, il est vrai, conserva d'une manière nominale les moyens de sanctification propres au catholicisme. Mais, en Angleterre, il ne tarda point à les altérer; et, sous les dômes des églises grecques, il ne les administre plus qu'avec le bon plaisir de César. De cette façon la force matérielle empoisonne les sources de la grâce sacramentelle; la sainteté de celle-ci a été viciée par une immixtion corruptrice, et les pasteurs ayant cessé d'être légitimes, les pâturages perdent leur salubrité. Au reste, il était juste que ce sacerdoce exerçant en vertu d'une autorisation impériale n'eût que l'action d'un fonctionnaire, non celle d'un envoyé du Christ.

Les effets de la sainteté et de la sanctification catholique sont trop nombreux pour être aisément classés; ils sont résumés, à peu près, par ces trois types du sacrifice évangélique, impossibles ou diminués en dehors du vrai christianisme, le prêtre, le religieux, le martyr.

Le prêtre est, chez nous, une victime d'office commise par l'onction sainte à tous les postes difficiles de l'Eglise, et quelquefois de la patrie. C'est un être voué à qui l'Eglise dit, en le sacrant : J'acquiers ta vie et j'arrhe ton sang pour le premier besoin public qui le réclamera ! Va, passe comme un bienfaiteur à la peine parmi les iniquités du monde. Vierge, sous tes sueurs, fais croître des vierges. Saint, par ta parole, suscite de nouveaux saints. Ensuite, quoique toujours seul pour vivre et toujours seul pour mourir, ne choisis un

(1) Quinet Edgar.

tombeau dans aucun lieu de cette terre, car, de même que l'Ange enleva le prophète, je veux, à volonté, te pouvoir soulever du sol et te jeter, dans les cités ou dans les campagnes, dans les épidémies ou sur les échafauds, pour expirer en tel martyre qui me plaira. Voilà le prêtre dans son idéale acception, et tel que le catholicisme l'a souvent produit.

Regardons, maintenant, à côté de nous. Qu'est-ce que le prêtre dans l'hérésie? Un professeur de religion qui fait son cours tous les huit jours, moyennant de riches honoraires; un homme qui monte en chaire pour enseigner, non les vertus héroïques et la folie de la croix, mais une sorte d'honnêteté évangélique; enfin, un chef de famille qui, du superflu de sa prébende, pare une femme, dote des héritiers, et à qui trois siècles d'apostolat ne coûtèrent pas une goutte de sang. Qu'on ne prenne point ici mes gémissements pour des récriminations surannées. J'ai connu dans les rangs des sacerdoces que je juge des figures dignes de respect, mais les intentions les plus respectables ne peuvent rien contre l'essence des choses. Or, l'essence des choses veut que lorsque le prêtre a perdu sa pureté de pontife, il soit incapable d'être noblement victime. Qui dit victime, en effet, dit le sacrifice de soi; et ce sacrifice, ne le demandez pas à un homme que l'on retient par des embrassements au foyer quand des pestiférés l'attendent à l'hopital; qui ne mourra pas en souriant, parce que des orphelins pleureront autour de lui; enfin, qui n'a point la propriété entière de son sang, puisqu'il ne pourra pas donner son cœur, même en donnant sa vie.

Après cela, regardons encore le sacerdoce dans le schisme, mêmes abaissements avec aggravation de

servitudes. En Russie le saint-synode est opprimé par l'empereur; les évêques le sont par le saint-synode, le clergé inférieur par les évêques dont on a comparé le joug à celui des planteurs. Là, les détails de l'éducation cléricale, dit un prêtre de cette communion, épouvantent l'imagination. L'abrutissement produit par les excès de la dépendance, par les besoins domestiques, par l'amour du lucre et par l'ivrognerie dans les rangs inférieurs de ce sacerdoce, sont à peine compréhensibles pour nous. En 1839, le saint-synode a compté, sur cent deux mille ecclésiastiques, cinq mille condamnations pour délits infamants. La maison des popes est devenue le scandale de la multitude par les discordes qui la déshonorent. Enfin, le clergé est tellement déchu en vertus chrétiennes et en dignité sociale, que le peuple lui-même rougit de l'amitié d'un prêtre, et serre avec répulsion ces mains sacrées qui portent l'Eucharistie et s'étendent sur la tête des hommes pour les bénir.

Et le schisme oriental conservera-t-il même le type de la sainteté sacerdotale? Non, s'il faut en croire les témoignages les plus irrécusables, ses patriarches achètent souvent leur dignité à force d'argent, et en recouvrent le prix à force d'impôts et de déprédations. La vénalité souille les sommets de cette hiérarchie ecclésiastique, l'ignorance les degrés inférieurs, et l'avilissement règne des degrés inférieurs aux sommets. Des gens qu'on a connus naguère matelots sur le port, apparaissent, tout à coup, docteurs en chaire ou prêtres à l'autel; en un mot, la succession de saint Chrysostôme est échue à des renégats dégénérés, et les descendants des pontifes qui faisaient autrefois trembler les empereurs, rampent aux pieds d'un pacha turc; tant il est certain que ce sacerdoce perdit, dans

la séparation, avec ses bouches d'or, ses hommes de génie et sa gloire, la sainteté qui les lui avait donnés (1).

Le religieux peut, après le prêtre, être considéré comme la mesure de la pureté d'une Eglise, parce qu'il représente dans son sacrifice trois vertus, qui sont l'essence de la perfection évangélique : la virginité, la pauvreté et l'obéissance volontaire.

La virginité est comme une incarnation de l'Ange dans l'homme, et une transfiguration de la matière qui semble créer des hiérarchies intermédiaires entre les habitants de la terre et ceux du ciel. Sainte poésie de la vertu qui en inspire le goût et le respect à la multitude, et qui conserve la moralité des peuples par ses émanations purifiantes, de même que certains arômes répandus dans une atmosphère en neutralisent la contagion. Plaignons ceux qui ne reconnaissent pas cette majesté. Ils croient nous devancer et ils reculent jusqu'au-delà du paganisme, car les empereurs romains, qui avaient foulé toutes les grandeurs de la terre sous les roues de leur char, l'arrêtaient pour laisser passer les vestales. Le christianisme marie encore, dans ses solitudes sacrées, une seconde vertu à celle-ci, l'obéissance par amour. Passez à l'hôpital, voyez à l'œuvre ces créatures si dépendantes qu'elles ont perdu leur nom de famille pour prendre, tantôt celui de l'Espérance, tantôt celui de la Miséricorde, tantôt celui de la Charité, et qui restent si peu à elles-mêmes que tous les malheureux et tous les dégradés ont le droit de leur dire : ma sœur ; ensuite, la main sur le cœur, dites-moi s'il

(1) Voy. Dœllinger, *L'Eglise et les Eglises ;* — Pitzipios, *L'Eglise orientale ;* — Besson, *L'Œuvre de l'Homme-Dieu.*

vous est possible de concevoir un plus noble esclavage. Enfin, une troisième vertu s'associe aux précédentes sous le joug sublime de la vocation religieuse, je veux parler de la pauvreté. Quelles que soient les difficultés de la chasteté et de l'obéissance, peut-être l'humanité livrée à elle-même en ferait-elle l'essai, s'il était récompensé par la fortune. Mais des trappistes qui abandonnent des habits brodés pour la bure du cloître; des frères de la Merci qui renoncent à leurs biens, de peur que leurs infirmes se souviennent qu'ils n'en ont pas; enfin, des servantes des pauvres qui, non contentes de quitter leur mère pour des étrangers couverts de plaies, épousent la pauvreté, afin de persuader qu'elle est aimable; tous ces aigles de la vie chrétienne, on ne les trouve pas auprès de la première chaire qui dogmatise, mais seulement auprès de l'autel catholique, là où il y a de la chair pour les nourrir. *Ubi fuerit Corpus, illic congregabuntur et aquilæ* (1).

Eh bien, que deviennent ces trois fleurons de la radieuse couronne qui se nomme le conseil évangélique, dans les monastères du schisme et de l'hérésie? En Russie, les couvents, ouverts pour les hommes à l'âge de quarante ans seulement, pour les femmes à cinquante, se composent de néophytes qui renoncent au monde après en avoir épuisé les plaisirs. Là, un supérieur, nommé d'autorité, fait exécuter les volontés du saint-synode et de l'empereur. Quarante francs de rente sont affectés à l'entretien de chaque cénobite, vingt-quatre à l'entretien de chaque religieuse, et l'abaissement moral est tel, « qu'à l'exception du cler-

(1) Matth., 24-28.

gé séculier de Russie, il n'est point, dans la chrétienté, une race d'hommes plus misérable que les moines de ce pays. » En Orient, les déserts de la contemplation et de la mortification chrétienne se dépeuplent de plus en plus, et là où l'on respirait le parfum virginal de la vie claustrale, s'exhale l'infection d'une immoralité moins digne de l'Evangile que de l'islamisme. Enfin, l'hérésie a fait disparaître les monastères, ne pouvant ni reproduire leurs exemples ni en supporter le reproche ; ou plutôt, je me trompe, l'hérésie a remplacé une communauté par l'autre... Vers l'an 1550, un moine et une religieuse défroqués, assis à un même foyer, revenaient tristement par la pensée sur le chemin semé de sacriléges et d'apostasies qu'ils avaient parcouru. Luther disait à Catherine Bora, sa complice : — Catherine, ce beau ciel n'est pas fait pour nous. — Eh bien, maître, répondait celle-ci, il faut nous repentir. — Il est trop tard, ajouta l'hérésiarque, troublé à la vue des ruines qu'il avait entassées. Ainsi, la société des plaisirs impurs s'était substituée à celle des plaisirs sacrifiés, et le mariage bourrelé de remords vengeait les vœux de religion profanés.

Le martyre est le troisième héroïsme de la sainteté chrétienne qui ne fleurit point en dehors du vrai christianisme. Rien de plus commun que le courage de donner son sang dans de certaines conditions. Mais quelle espèce sublime, inimitée, constitue, en ce genre, le martyre religieux? Mourir l'épée à la main et en rendant les coups que l'on reçoit, en France c'est une valeur si répandue qu'on ne remarque que ceux qui n'en sont point capables. Mais mourir à front découvert, et à bras désarmé, mourir d'un trépas cherché comme la fortune à l'autre extrémité de l'univers, mourir enfin avec bon-

heur, comme sainte Perpétue arrangeant ses cheveux dans le cirque de peur d'avoir l'air de tomber avec tristesse, ou comme d'autres martyrs embrassant leurs bourreaux en signe de remercîment, c'est là une attitude devant la mort que le catholicisme a révélée au monde, et dont jamais aucune secte n'a pu essayer le plagiat. Ici, je ne m'arrête point à fournir la preuve, l'évidence ne se démontre pas.

Or, l'évidence historique nous apprend que, lorsqu'il s'agit du témoignage par la mort, le protestantisme recule toujours. Sans doute, durant les guerres de religion, parfois il a tué, parfois il a été tué ; mais s'il a été tour à tour bourreau et victime, il n'a jamais été martyr. Il compte dans l'apostolat des explorateurs et des touristes vaillants, non de sublimes combattants. Son missionnaire, soigneusement préservé du péril par une femme et par des enfants inquiets de sa santé, voyage pour la foi, mais ne la confesse point. Il est le commis-vogageur de l'Evangile, laissant à d'autres la gloire d'en être les apôtres. C'est ainsi que, pour punir la réforme d'avoir renié le sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, Jésus-Christ a tari le sang de la réforme. Toute négation déshonorée est confondue.

Et l'évidence historique nous montrerait-elle des martyrs dans le sein des Eglises photienne ou moscowite ? Nulle part on ne trouve un envoyé des patriarches schismatiques allant au-devant de la mort dans les missions étrangères : là, les confesseurs ont fini avec l'apostolat héroïque. Les apôtres se conservent pour leur famille, ils se sacrifient pour les empereurs, mais ils n'abrègent jamais leurs jours pour Dieu. Aussi, on a beau fouiller dans les annales de la Russie séparatiste, on n'y découvre point de martyrs... Je me trompe, il y a des martyrs

sous la tyrannique domination des czars; mais c'est la Pologne qui les donne et c'est l'Eglise orthodoxe qui les fait. Entendez-vous ces cris plaintifs partis des bords de la Vistule? C'est une nation catholique torturée pour sa foi; pareille à sainte Catherine, elle a été obsédée par les sophistes avant d'être déchirée par les bourreaux; mais les bourreaux de la politique ne se sont avancés qu'avec la complicité des sophistes de la théologie moscovite, et le sang versé par les uns est retombé sur les autres.

Nous voici arrivés en face du vrai tabernacle de la foi chrétienne, l'Eglise. Avant de franchir le seuil, arrêtons-nous un instant pour nous reposer de la course, et saluons les portiques de la cité sainte, en pèlerins respectueux. Quand, jadis, nos aïeux étaient en route pour la croisade, dit Joinville, ils trouvaient souvent les chemins difficiles, le ciel de feu et l'air empoisonné. Or, lorsqu'à la fin du jour l'armée voyait fumer, du haut des collines, les toits d'une paisible vallée, les femmes et les enfants, se tournant vers les guerriers, leur disaient : Est-ce là Jérusalem? Et les guerriers, attristés, répondaient : Non, ce n'est point encore là Jérusalem. Le lendemain, après que le soleil avait été pesant, le désert sans eau, et que, par-dessus les plaines désolées, on voyait poindre des arbres et des tours, les femmes et les enfants demandaient encore : Est-ce là Jérusalem? Et les guerriers, inclinant la tête, répondaient : Non, ce n'est point là Jérusalem. Mais un jour, l'aspect des sites était plus solennel, les montagnes et les torrents semblaient prophétiser, des remparts silencieux se montrèrent à l'horizon, et les soldats du Christ, baisant le sol avec respect, s'écrièrent : Jérusalem! Jérusalem!

Voilà le point où nous en sommes de notre long voyage vers le sanctuaire de la vérité. Souvent, nous nous étions arrêtés avec complaisance à la station préliminaire d'une religion naturelle, en demandant : Est-ce là Jérusalem ? Mais la raison nous a dit : Non, ce n'est point encore là Jérusalem. Plus tard, arrivant jusqu'aux bienfaisantes lueurs de la religion surnaturelle, nous avions passé de l'une à l'autre de ces manifestations extra-catholiques, en répétant : Serait-ce là Jérusalem ? Mais la logique vient de nous répondre : Non, ce n'est point là Jérusalem. Jérusalem est plus haut et nous n'avons encore foulé que les parvis de ses portiques. Nous allons donc monter *à cette Jérusalem qui s'élève comme une cité, et où les tribus du Seigneur se sont succédé*, depuis six mille ans, *pour confesser le nom du Seigneur. Là, il y a des princes pour juger, et un siége suprême qui a hérité de la maison de David. Priez pour mériter de participer à la paix de cette Jérusalem, à la force de ses murailles, et à l'abondance de ses tours* (1).

(1) Ps. 121-6 et suiv.

CHAPITRE XIII.

De la vraie société chrétienne

Il fallait que la révélation évangélique eût ici-bas son expression sociale, pour répondre aux besoins divers et permanents de l'humanité ; c'est pourquoi, de même que Jésus cache sa présence dans l'Eucharistie sous des apparences sensibles, il prend une réunion d'hommes pour en faire son corps mystique, où il résidera jusqu'à la fin sous une sorte de voile sacramentel. Mais il est pour ce corps de Jésus, comme pour tout organisme, des conditions essentielles de développement : d'abord, puisqu'il est spirituel de sa nature, il ne saurait tirer ni sa vie ni son alimentation d'un pouvoir temporel ; de là, nécessité pour l'Eglise d'une existence complètement autonome, ou de la liberté. En second lieu, ce corps étant formé de l'union des hommes dans une même foi en Jésus-Christ, comme de l'adhérence des membres avec leur chef, ne doit pas comporter la division dans les parties qui le composent ; aussi, une de ses conditions constitutives est l'unité. Ce corps, d'ailleurs, étant destiné à recevoir tous les hommes dans ses embrassements divins, doit atteindre d'un extrême à l'autre, c'est-à-dire partout où il y a des hommes à sauver, ce qui implique la catholicité.

En outre, ce corps ne pouvant être la personne continuée de Jésus-Christ, s'il y a la moindre intermittence entre son existence d'aujourd'hui et celle d'hier, doit se rattacher à Jésus-Christ par une circulation de séve non interrompue : glorieuse ancienneté qui fut nommée avec justice, l'apostolicité. Enfin, ce corps a nécessairement le tempérament moral de Jésus-Christ, puisqu'il fait *partie de sa chair et de ses os* (1), selon l'expression énergique de saint Paul. Ainsi lui est inoculée, par une sorte de nécessité généalogique, la ressemblance paternelle ou la sainteté. De cet exposé il est résulté qu'entre les diverses communions chrétiennes, seul, le catholicisme porte les marques sacrées du vrai christianisme.

Cependant, nous avons indiqué le lieu où est le vrai christianisme, sans nous y arrêter. Ceci sera une station sous ces portiques divins. Toutefois, semblable à un voyageur arrivé, nous allons contempler, plutôt qu'explorer; chanter l'hymne d'action de grâces de notre fortuné pèlerinage à la terrestre Jérusalem, non étudier scientifiquement ses splendeurs. La terre que nous foulons maintenant est sainte : ici on s'agenouille, on ne cherche plus.

Quand Jésus expirant s'écria : Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains, ce n'était point sa vie, dit saint Athanase, mais son Eglise que le divin Maître confiait à la garde de son Père. L'Eglise, en effet, est la seconde existence de Jésus ici-bas. Il respire en elle, même aux yeux de ceux qui ne veulent pas croire à sa résurrection, et leur montrant les cicatrices laissées sur son corps mystique par les persécutions de dix-

(1) Ephes., 5-30.

huit siècles, il leur dit sans cesse : Voyez mes pieds et mes mains, pénétrez dans la blessure de mon côté, et ne soyez pas incrédules, mais fidèles.

Or, cette deuxième vie de Jésus lui est plus chère que la première, et la preuve, c'est qu'il a donné l'une pour sauver l'autre. Sublime prédilection dans laquelle il nous est prescrit — et ne pourrais-je pas ajouter facile — de lui ressembler. Rien de plus naturel au cœur de l'homme, que l'amour de la famille et l'amour de la patrie. L'Eglise est la famille surnaturelle, l'Eglise est la patrie des âmes ; nous la devons chérir au même titre que le toit qui nous a vus naître et le pays qui nous donna le jour. Aussi, dans l'ordre de la charité, son amour est le premier après celui de Dieu, et tout chrétien trahit un devoir sacré, dès qu'il n'est pas dans les dispositions de son modèle : *Le Christ a aimé l'Eglise et il s'est livré pour elle* (1).

Et remarquez que je ne viens pas sonner ici la trompette contre l'ingratitude des révolutions. Le royaume que je défends embrasse tous ceux de ce monde et n'en est pas. Je ne viens pas davantage pousser des cris d'alarme, parce que le maître de l'équipage semble sommeiller ; je voudrais bien plutôt crier à tous les passagers : Pourquoi vous troublez-vous ? Donc, que l'on ne cherche pas dans ma thèse l'intérêt d'une actualité provoquante ; mon sujet, bien élevé au-dessus des rumeurs contemporaines, va se perdre dans les profondeurs sereines de la théologie.

Chacune des trois personnes s'est réservé une tâche particulière dans l'ensemble des œuvres divines. Le

(1) Ephes., 5-25.

Père la création, le Fils la rédemption, le Saint-Esprit l'Eglise. Non-seulement le Saint-Esprit a formé l'Eglise, mais il en a fait sa maison, car il s'est déposé dans son œuvre après l'avoir accomplie, et il n'en sortira jamais, si j'en crois cette promesse : « Je prierai mon Père et il vous enverra un autre Paraclet, afin qu'il demeure avec vous éternellement. » Or, voici le frappant rapprochement que je propose. Par certains côtés, le travail de la troisième Personne semble l'emporter sur celui de la première, car, tandis que la création fut détériorée par le péché au premier jour du monde, l'Eglise n'a point subi de déchéance originelle; en sorte que, telles furent les gloires de l'humanité dans l'état d'innocence, telles sont les gloires de la chaste Epouse du Christ, dans la virginale intégrité que dix-huit siècles de blasphèmes n'ont pu lui ôter. De même, en effet, que la chute en Adam fut cause de l'ignorance, de la concupiscence et de la mort, de même l'Eglise, qui n'a point participé à cette chute, doit être exempte de l'ignorance par l'infaillibilité, des souillures par l'incorruptibilité et de la mort par l'immortalité. Trois caractères qui ressortent des convenances rationnelles comme de la théologie positive, et que nous allons exprimer moins sous la forme d'un acte de foi que d'un acte d'amour.

I

L'homme ayant un besoin infini de la vérité, Dieu en devait placer le dépôt quelque part sur la terre : et

cette vérité ne pouvant rester douteuse, sous peine de faire à l'homme plus de mal que de bien, Dieu devait la mettre sous la garde de l'infaillibilité; et l'infaillibilité ne pouvant subsister sans organe, Dieu devait créer l'Eglise pour remplir cette belle fonction. Rien de plus convenable et de plus lumineux que cette économie. L'Eglise, c'est la société des âmes, ce sont les Etats de la vérité sur la terre; or, ainsi que dans les Etats ordinaires, il y a un pouvoir qui juge en dernier ressort et qui n'est pas jugé; il faut un arbitrage suprême dans le royaume des esprits. Seulement, ce qui, dans l'ordre temporel, s'appelle souveraineté, dans la sphère où nous sommes, doit s'appeler l'infaillibilité; car les corps obéissent à un homme parce qu'il tient le sceptre, les âmes ne plient devant le commandement que parce qu'il ne se trompe pas.

Cela posé, que dirai-je sur un sujet où il y a tant à dire, pour incliner les esprits devant cette infaillibilité si outragée par les révoltes de la raison? Rien de mieux que de rappeller qu'elle a Dieu lui-même pour auteur, un lieu privilégié pour centre, une voix de père pour l'interpréter et une propagande de mère pour la répandre.

Dieu lui-même pour auteur. L'Eglise a été définie une incarnation permanente du Fils de Dieu sur la terre. Ceci n'est donc pas une création de l'histoire, ni un développement de civilisation, c'est une chose divine, fondée et entretenue d'une manière divine. On dit que saint Bernard entrevit un jour, dans l'extase, quelque chose du grand mystère de l'union de Jésus-Christ avec l'humaine nature. Qui me donnera de révéler l'union de Jésus-Christ avec son Eglise, et de chanter en un digne langage cet épithalame divin!

Voici ce que les Pères m'en ont enseigné. Quand Jésus-Christ s'incarna dans l'humanité, il lui communiqua sa vie; quand il s'incarna dans la société catholique, il lui communiqua son Esprit, en telle façon que l'Eglise, comme Marie, conçoit la vérité par l'opération de la troisième Personne. Et il n'y a pas moyen de biaiser avec ce mystère, car Jésus dit à son Epouse immaculée, tantôt : Recevez le Saint-Esprit (1) ; tantôt : La vertu du Saint-Esprit résidera en vous (2). Après cela, plus de doute, l'Eglise est vraiment l'habitacle de l'Esprit saint au milieu des hommes; on pourrait dire une sorte de basilique immense dont la chaire est occupée par saint Pierre, dont la table n'est rien moins que la communion des saints, et dont le sanctuaire est toujours rempli par la présence divine : avec cette différence que la présence divine a besoin d'être renouvelée, de temps à autre, en nos temples ordinaires, tandis qu'ici elle persévère jusqu'à la fin des siècles, en vertu de cette parole par laquelle le Saint-Esprit fut mis au tabernacle : *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem.*

Cette infaillibilité a Dieu pour auteur. Elle a le lieu le plus célèbre de la terre pour centre. Rome, en effet, a effacé Jérusalem; et si les deux alliances ont pleuré tour à tour sur la perte de la seconde, nul ne peut évaluer la somme de ruines et de malheurs que supposerait, dans l'histoire, le renversement de la première. Il est ici-bas une colline auguste

(1) Joann., 20-22.
(2) *Act.*, 1-8.

qui participe de la grandeur du Sinaï et de celle du Thabor. Comme le Sinaï, elle lance des foudres et des éclairs, et ses foudres ont exterminé toutes les hérésies, et ses éclairs illuminent la marche de la civilisation depuis dix huit-cents ans. Comme le Thabor, cette colline reçoit des rayons supérieurs aux clartés de ce monde, et ses perspectives tiennent le milieu entre les visions de la terre et celles de l'éternité. Or, ce sommet fatidique a été justement nommé la montagne des oracles, ou le Vatican (1). Là, il y a un voyant en qui l'Esprit de Dieu réside d'une manière immanente, et qui prononce des arrêts irréformables toutes les fois qu'il s'assied sur la chaire de Pierre pour parler. Sans doute, il ne fait pas la révélation, mais il la garde; il n'en peut accroître l'objet, mais il le déroule; aussi les décrets qu'il promulgue, le long des siècles, touchent de plus près aux intérêts de l'humanité que la découverte des mondes inconnus, et l'humanité appercevra des degrès non des contradictions entre les décisions de la papauté et les révélations du paradis.

Que le lecteur ne se scandalise pas si j'ai l'air de comparer des choses qui ne sont pas comparables. La vérité de l'Eglise militante et celle de l'Eglise triomphante est la même, moins les voiles que la papauté soulève chaque jour. Saint Thomas ayant perdu, par la mort, un de ses disciples de prédilection, était souvent gratifié de la visite de cette âme qu'il avait tendrement chérie, et comme, pendant une de ces apparitions, le maître disait à l'élève : « O vous qui voyez maintenant la vérité en Dieu, dites-moi s'il y a des erreurs dans

(1) *De Vaticiniis.*

mes leçons ; » celui-ci rendit à l'Ange des écoles cette réponse sublime : « Comme nous avons entendu, ainsi nous avons vu dans la cité de Dieu. *Sicut audivimus, sic vidimus in civitate Dei* (1). » Eh bien, voilà un témoignage qu'aucun docteur particulier ne peut recevoir au même titre que les vicaires du Christ. Ici-bas, la vérité se montre en énigmes; au ciel, en plein jour; et les Papes, qui ont mission d'initier le genre humain de l'un à l'autre de ces pôles de la lumière, sont les maîtres les plus assurés d'entendre éternellement, de la bouche des élus, cette sublime congratulation : Comme nous avons entendu à Rome, ainsi nous avons vu dans la cité de Dieu.

Ah! qu'on ne parle donc plus de l'immobilité de cette ville. Si elle est immobile, c'est comme le pivot autour duquel l'univers tourne, mais autour duquel on ne saurait cesser de tourner, sans s'échapper par la tangente vers des abîmes. Pékin, Constantinople, Pétersbourg peuvent disparaître de la terre sans que sa lumière en soit amoindrie, mais le jour où Rome serait effacée de la carte du monde, celui-ci, semblable à un vaisseau sans phare, serait balloté dans une nuit effrayante, et les seuls qui n'en soient pas effrayés, sont ou les aveugles qui ne souffrent point des ténèbres parce qu'ils n'y voient pas, ou les malfaiteurs qui les aiment parce qu'elles sont favorables à leurs criminels desseins.

Aussi, je ne suis point étonné si notre siècle a regardé comme un martyre la mort pour ce lambeau de terre où reposent les fondements de l'ordre universel.

(1) Ps. 47-9.

Autrefois on réservait son sang pour la foi, aujourd'hui on le donne même pour le sol où elle rend ses oracles. Toutes les patries se sont coalisées pour la défense de cette commune patrie, et tandis que la mère d'Origène lui cachait ses vêtements pour l'empêcher de se livrer au bourreau, maintenant on voit les mères catholiques faire généreusement l'offrande de leur sang à cette sainte cause, et encourager, jusque devant la mort, leurs nobles fils devenus les confesseurs du droit pontifical sur le patrimoine de saint Pierre.

Encore une fois, je ne suis pas étonné si la France n'a pas voulu permettre que, par cette porte du Peuple où passa jadis Charlemagne, la révolution ne passe pas pour venir abattre ce que Charlemague édifia! « Sire, disait un jour Canova à Napoléon Ier, il y a, sur le tombeau des Apôtres, des souvenirs tels qu'ils sont imprenables, même pour vous. » Et ces souvenirs imprenables pour les puissants conquérants, qui serait assez grand, en Italie, pour s'en emparer? Il n'y a pas de danger; il faudrait abattre les portes des autres villes pour faire passer la majesté pontificale le jour où elle serait exilée de Rome; il faudrait affermer la moitié du Vatican le jour où une dictature plébéienne viendrait s'y installer. D'ailleurs, la condition première de toute installation, c'est que l'occupant et la place se conviennent. Or, entre toutes les places de cette terre, il n'y en a pas qui conviennent moins que le siége de l'infaillibilité à une démagogie, fille de Machiavel, qui n'aurait pas même une parole d'honneur à donner au monde, après lui avoir confisqué la parole de Dieu.

Nous connaissons l'auteur et le lieu de cette infaillibilité.

Quel est son organe? C'est la plénitude du sacerdoce ayant pour interprète une voix de père, et voici la genèse de cette belle économie que j'ai déjà indiquée.

Un jour, le divin Maître interrogeant ses disciples sur l'opinion qu'ils avaient de lui, Pierre prit la parole et répondit : *Vous êtes le Christ Fils de Dieu vivant.* En récompense de cette belle confession de sa divinité, Jésus reprit à son tour : *Simon Barjona, vous êtes heureux, parce que ce n'est ni de la chair ni du sang, mais c'est de mon Père que vous tenez cette révélation; et moi je vous dis que vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle* (1). Ces paroles sont les plus prodigieuses qui aient été prononcées sur la tête d'un mortel. Une fois proférées, elles sont demeurées au-dessus du trône de saint Pierre comme un son toujours vibrant, toujours agissant dans l'immensité des âges. C'est en vain que l'on tue l'homme qu'elles consacrent, elles passent à son successeur avec une vertu que les bourreaux ne peuvent entamer. Les formules sacramentelles ont besoin d'être renouvelées pour agir, celle-ci va se reposer sur tous les pontifes à venir pour les sacrer, en vertu d'une impulsion qui date de dix huit-cents ans. Sans doute elle n'est pas un sacrement, mais elle est au-dessus, car elle est la source des pouvoirs d'ordination, des pouvoirs de juridiction, de la généalogie pastorale, et les pontifes qu'elle a marqués au front ont mérité d'être appelés les vicaires de Jésus-Christ, parce qu'ils sont les *Pères de la lumière* évangélique dans l'univers.

(1(Matth., 16-17 et suiv.

Vous qui êtes les sujets et les disciples d'une telle infaillibilité, voulez-vous savoir pourquoi, au milieu de tant d'éclipses et d'orages, cette lumière ne défaille pas ? C'est qu'elle vient de l'amour, et que l'amour, comme tous les grands feux, est allumé plutôt qu'éteint par les souffles qui passent sur son foyer. Singulier rapprochement ! l'amour profane est un principe d'aveuglement ; aussi le paganisme l'avait représenté avec un bandeau sur les yeux. L'amour sacré, au contraire, est un principe de lumière. En voulez-vous la preuve irrécusable ? *Simon-Jean, m'aimez-vous plus que ceux-ci? Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime.* Et quel sera le prix de cet amour trois fois juré? Le voici : *Paissez mes brebis, paissez mes agneaux* (1), c'est-à-dire le gouvernement du monde par l'infaillibilité.

Ainsi c'est le feu qui est, dans l'Eglise comme dans la nature, la source de la lumière. C'est l'amour qui est le principe de l'autorité enseignante, et voilà pourquoi, sans doute, l'organe de l'infaillibilité de l'Eglise porte le nom le plus doux qui puisse être donné à la souveraineté. Les autres dominateurs s'appellent des autocrates ou des césars ; celui-ci prend le titre sympathique de Père, Papa ; même, pour distinguer sa tutelle et son enseignement de tant de paternités métaphoriques qui remplissent la terre, les peuples le nomment le saint Père ! Il est impossible de prononcer ce nom avec l'impartialité de l'indifférence. Tout ce qui regarde une telle paternité est une question de famille d'un bout du monde à l'autre, et, dès que l'on y touche, une émotion inusitée fait tressaillir l'univers, comme si la

(1) Joann., 21-15 et suiv.

majesté sacrée de la nature était outragée dans son sein !

Quand autrefois l'empire romain s'écroulait, les seigneurs gaulois exprimaient à Avitus l'immensité de cette détresse en disant : L'univers souffre à Rome. Jamais peut-être ce phénomène de sentiment moral ne s'était produit autant que de nos jours. En voyant couler les pleurs de Pie IX, nous avons été étonnés de tout ce que l'homme peut souffrir dans le cœur d'un autre que lui-même ! C'est que Rome étant le cœur du monde, quand le cœur est plein de larmes, le corps tout entier est en révolution. Et voilà longtemps qu'une telle passion possède les peuples; déjà Tertullien la désignait par ce sublime néologisme *Romanitas*, allusion consonante à cet amour non moins universel *humanitas !* L'amour de Rome, l'amour de l'humanité, deux affections qui peuvent se séparer dans un cœur, mais qui ne s'y rencontrent jamais sans le féconder !

Cette infaillibilité a Dieu pour auteur, un lieu privilégié pour centre, une voix de Père pour l'interpréter, ajoutons, et une autorité de mère pour la propager. Une mère affirme et ne démontre pas; les docteurs dissertent, les maîtres argumentent, une mère dit : Cela est ou cela n'est pas, et son autorité surpasse toutes les autres, *est, est; non, non*. D'autres forment des convictions avec des raisonnements, elle les forme comme Dieu avec sa parole et sa tendresse : et jamais l'homme, qui renia tant d'autres enseignements, n'a pu devenir sceptique à cette vérité qui se convertissait en amour, avant de lui arriver, en passant par le cœur le plus dévoué qui ait battu pour lui. Voilà la méthode de propagande de l'Eglise : elle laisse la controverse

aux écoles, elle ne fait que des actes de foi; elle n'a pas mis un seul syllogisme dans ses décisions, et elle est entrée dans les convictions du monde sans coup férir.

Cependant, tandis que l'amour égare l'intelligence des hommes, n'allons pas croire que le sien subisse ces vertiges humiliants. Plusieurs docteurs ont écrit le livre de leurs rétractations, l'Eglise corrige les pensées de tout le monde et n'est jamais corrigée. N'allons pas croire que ses leçons ne captivent que les faibles d'esprit; y a-t-il une galerie des illustres qui vaille la sienne, depuis saint Augustin jusqu'à Bossuet? A elle seule, elle représente plus d'intelligence que toutes les sectes de l'univers. Enfin, n'allons pas croire qu'elle obtienne des adhésions enthousiastes plutôt que de fermes convictions; on la croit plus que la science, on la croit plus que le génie, on la croit plus que les écoles rivales, on la croit plus que les multitudes, on la croit plus que soi-même; et, tandis que personne n'est capable de mourir pour son symbole philosophique; qu'une tyrannie quelconque osât retrancher un iota du Symbole des Apôtres, nous sommes des millions de catholiques prêts à monter sur les échafauds pour lever notre main et donner notre tête, en disant : Je le crois, *credo*.

Et ils sont logiques les hommes qui meurent pour cette infaillibilité! Qui pourrait dire ce qu'ils seraient le jour où elle ne serait plus? Abstraction faite de cette autorité irrécusable protégeant l'enfance, le peuple, le vulgaire même des gens éclairés contre l'erreur, les tyrannies intellectuelles changent, mais la tyrannie est immuable. Tantôt, ce sont des Eglises nationales où l'infaillibilité est remplacée par la force; tantôt, ce sont des milliers de sectes qui *n'ont plus de nom pour en avoir trop;*

tantôt, c'est une indépendance factice où les esprits s'affranchissent de la véritable infaillibilité, pour se prosterner devant celle de tous les blasphémateurs. En un mot, le choix est à faire entre l'infaillibilité de l'Eglise et le chaos. Et cependant, remarquons que nulle autre Eglise que la nôtre ne s'est risquée à revendiquer une telle prérogative : c'est que tout homme comprend bien que s'il ne se proclame pas infaillible, il n'obtiendra pas la foi des autres; mais il comprend aussi qu'en se déclarant tel, il devient la risée de l'univers, parce qu'il ne pourra pas jouer le rôle qu'il entreprend. Or, comme seul le catholicisme a osé afficher une telle prétention, surtout, comme seul il la justifie depuis dix-huit cents ans, j'éprouve le besoin de crier, au terme de ce volume consacré à la vérité du christianisme : *Christianus nominor, sed catholicus cognominor,* je m'appelle chrétien, mais je me surnomme chrétien catholique.

Ici, adressons nos réparations à l'infaillibilité de notre Mère. Combien d'hommes sont plus crédules envers leurs propres pensées qu'envers la parole de Dieu, et accordent plus de confiance à des systèmes pervers qu'à nos oracles sacrés ! Quant à nous, par la même raison que nous sommes respectueux pour les temples, inclinons-nous devant la majesté de l'Eglise, car le Seigneur, par sa vérité, est véritablement en ce lieu. *Vere Dominus est in loco isto.* D'ailleurs, la docilité à l'Eglise est la dévotion envers la troisième Personne de la Trinité qui l'inspire; au contraire, le péché contre l'Eglise, c'est le péché contre le Saint-Esprit, auquel il ne sera fait grâce ni dans ce monde ni dans l'autre; voilà pourquoi les hérétiques, qui s'en prennent à l'Eglise, ne se convertissent presque jamais; tandis que les athées, coupables envers la création, et les déistes, blasphémateurs de la rédemption, ont des écarts

moins désespérés. Heureux ceux qui savent embrasser la plus grande certitude possible à l'esprit humain par cet acte de foi : *Credo Ecclesiam*. Et, de même que l'impiété contemporaine n'attaque plus les dogmes, mais l'Eglise qui en garde le dépôt, pour renverser toutes les vérités par une seule négation, de même, soyons fiers de mettre toute la somme de notre vérité dans un mot, et de pouvoir faire d'un seul cri la réponse à tous les blasphèmes : *Credo Ecclesiam*.

II

J'ai traité de la sainteté de l'Eglise. Complétons nos idées sur ce point sans nous répéter. L'Eglise est immaculée, non-seulement comme l'était l'humanité à l'état d'innocence, mais comme le fut Marie elle-même, qui vint au monde sans tache et impeccable. Il convenait qu'à titre d'Epouse du Saint-Esprit, l'Eglise fût exempte de souillure aussi bien que la Mère du Fils. Sans doute, il y a, dans l'Eglise, une partie humaine qui exclut la perfection absolue, car partout où atteignent les flots de la liberté, ils déposent quelque chose de leur limon. Mais la pureté incorruptible de l'Eglise, considérée dans les éléments divins qui y concourent, est d'autant plus digne de notre admiration, qu'elle déborde par delà les limites du monde que nous habitons, et qu'elle s'étend aux trois nefs qui composent la basilique, à l'Eglise militante, à l'Eglise souffrante, à l'Eglise triomphante.

La première est d'abord immaculée dans sa nais-

sance et il n'est point possible de le révoquer en doute. Nos souillures sont une transmission généalogique, comment aurait-elle contracté ses taches, une société sortie, sur le Calvaire, du sein ouvert de Jésus, ainsi que notre première mère naquit d'une côte d'Adam ? Comment se serait-il trompé, dans sa vie et dans sa mort, le Dieu qui s'est livré pour conserver l'Eglise immaculée ? *Tradidit semetipsum pro ea ut illam exhiberet immaculatam.* L'Eglise est encore immaculée dans sa doctrine, car, plutôt que de retrancher un mot de son Symbole, celui qui exprime la consubstantialité du Verbe, elle a consenti à perdre la population de toutes les sectes ariennes. Plutôt que de transiger sur la procession du Saint-Esprit, elle sacrifie ses plus anciennes conquêtes de l'Orient. Plutôt que de mutiler l'intégrité d'un sacrement, elle subit la vengeance d'Henri VIII et la désertion de l'Angleterre. Enfin, plutôt que de sanctionner, sans restriction, les principes de 89, elle affronte le choc de tous les préjugés modernes coalisés contre elle, comptant sa popularité pour rien, la vérité pour tout, et faisant sans cesse ce qu'il faut pour être humainement immolée, si elle n'était divinement préservée.

L'Eglise n'est pas moins immaculée dans ses institutions, car on peut s'en rapporter, sur ce point, à l'impartialité de Voltaire. « Peut-être n'y a-t-il rien de plus « grand sur la terre, dit-il, que le sacrifice que fait « un sexe délicat de sa beauté et de sa jeunesse, sou- « vent de la haute naissance, pour soulager, dans les « hôpitaux, ce ramas de toutes les misères humaines « dont la vue est si humiliante pour notre orgueil et « si révoltante pour notre délicatesse. *Les peuples « séparés de la communion romaine n'ont imité*

« *qu'imparfaitement une charité si généreuse* (1). »

L'Eglise est relativement immaculée dans ses membres, car y a-t-il, sous le soleil, une autre société religieuse où la sainteté soit continuellement certifiée par le pouvoir des miracles, où surgissent, à tout instant, des types de grandeur morale dignes d'être placés sur des autels, dont 90 chefs soient inscrits au catalogue des saints et 33 au nombre des martyrs, enfin dont les pertes elles-mêmes attestent la pureté, en ce sens que l'hérésie a pu écrire : « Le protestantisme est l'égout du catholicisme : quand le Pape sarcle son jardin, il jette les mauvaises herbes par-dessus nos murs. »

Et cette sainteté de l'Eglise est si absolue, qu'elle atteint même là où l'Eglise ne paraît pas, et qu'elle absorbe toutes les autres saintetés de la terre. Tout comme hors de l'Eglise il n'y a point de salut, hors de l'Eglise il n'est point davantage de ces vertus surnaturelles qui méritent le salut : tout ce qui entre au ciel doit sortir de ce creuset préparatoire, et ceci n'est point une exigeance arbitraire. Ou bien les dissidents pratiquent la vertu avec des entêtements coupables contre la vérité, et alors Dieu ne doit aucune récompense à des efforts dont il n'est point le vrai mobile ; ou bien les dissidents sont fidèles à toute leur conscience, et dans un état d'irréprochable bonne foi, et alors ils appartiennent à l'âme de l'Eglise ; de telle sorte qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de faire un bien surnaturel en dehors de ce sein maternel, que l'Eglise est, à la fois, la source et le réservoir de toute sainteté terrestre, et que si, par impossible, elle venait à disparaître, le

(1) *Essai sur les mœurs.*

monde disparaîtrait avec elle, parce que le monde sans l'Eglise serait abominable aux yeux de Dieu.

Sur ce point, n'insistons plus; j'ai signalé déjà les vertus réservées au christianisme en général, et celles qu'engendre seul le christianisme catholique. Ce n'est point, d'ailleurs, dans la patrie de Germaine qu'on pourrait contester avec quelque vraisemblance à l'Eglise sa puissance de sanctification. Notre génération a entendu le *Te Deum* de cinquante canonisations, dans ce *Te Deum* en marbre qui s'appelle Saint-Pierre de Rome, et si Pie IX est entouré dans les cieux de tous les saints qu'il couronna, la gloire de son règne éternel promet des réparations à sa royauté temporelle proscrite, dépouillée et saturée d'amertumes.

J'entre dans la seconde nef de la basilique, et j'y découvre une sainteté encore plus éclatante, quoique moins visible. Selon les théologiens ascétiques, Marie regarde dans ce séjour de pleurs, et les Anges y descendent pour consoler. Comme elle est grande la foi de cette Eglise qui a touché et senti Dieu par les flammes de sa justice; et son espérance, puisqu'elle est le seul avantage de ce séjour sur la damnation éternelle; et sa charité, enfin, puisque les martyrs du purgatoire ont vu Dieu un instant, à l'heure du jugement, et en ont conservé une langueur d'amour que toutes les extases de la terre n'égalent pas!

Eh bien, il faut le dire, cependant, aux saints de l'Eglise militante, voilà une sainteté qu'ils peuvent accroître par la leur. Oui, par nos pieux suffrages, nous sommes les aumôniers du ciel et de la terre auprès des âmes éplorées du purgatoire. Par nos prières, nous faisons monter les subsides de l'Eglise d'en bas et tomber ceux de l'Eglise d'en haut dans celle du milieu.

Aussi, le jour où les saints qui méritent ne feraient rien pour ceux qui ne peuvent plus mériter, la chaîne qui relie les diverses parties de la création spirituelle serait brisée, et les trois Eglises, semblables à trois mondes échappés par la tangente, s'en iraient, aux siècles des siècles, accomplissant leurs révolutions dans un isolement sans fin ! Ils sont de puissants libérateurs ceux dont le bras peut atteindre si haut et si loin, et accomplir ces sublimes délivrances ! Nous, qui courons à l'incendie et qui honorons d'une gloire particulière tant d'autres sauvetages, ne dédaignons pas celui-ci. Quelle ne sera point notre joie de trouver, sur l'autre bord, toute une population de bienheureux, que nous aurons affranchis sans les connaître, et qui nous en béniront à jamais!

Enfin, la dernière nef est la plus noble partie de cette basilique trois fois sainte. Ici, en effet, rien d'impur ne fut jamais admis, et c'est le cas de développer une belle idée de Vincent de Lérins. Il y a des lois souveraines que Dieu lui-même est obligé de suivre quand il crée, parce qu'elles sont le type de la perfection, et de ce nombre est la loi d'unité. Ce principe établi, voilà Dieu qui a conçu une œuvre composée de trois parties, l'Eglise militante, l'Eglise souffrante, et l'Eglise triomphante. De quel lien se va-t-il servir pour faire l'unité entre les divers membres de sa pensée? Sera-ce de la foi ? Non, car dans la troisième nef la foi est remplacée par la vision. Sera-ce de l'espérance? Non, car dans la même nef l'espérance est remplacée par la possession. Ce sera donc la charité qui emportera, d'un mouvement harmonique, les trois fractions de la création surnaturelle. C'est par la charité que les trois Eglises fraterniseront dans la plus

belle unité qui existe, après celle des personnes divines; et, comme la charité est un pur embrassement où seule la sainteté est admise, l'immense chaîne qui relie le ciel, le purgatoire et la terre s'appellera, des mérites qui la constituent, la communion des saints.

Puisque nous sommes membres de cette grande économie, réjouissons-nous; notre Eglise n'est pas une institution parasite que l'on puisse déraciner ici-bas sans rien secouer; mais engrenée dans une harmonie qui comprend l'universalité des choses, elle ne saurait être supprimée sans que le ciel et la terre en soient ébranlés. Réjouissons-nous, car cette Eglise, qui nous est si chère, ne puise pas toute sa séve dans ce bas monde où l'on trame des persécutions et où l'on forge des fers, mais dans trois grandes régions à la fois; et vainement les oppresseurs la frappent du côté de la terre, elle a des ramifications inaccessibles par où elle échappe et elle triomphe du côté du purgatoire et du ciel. Toutefois, ce n'est pas assez de se réjouir, il faut encore trembler; car la sainteté de notre mère doit reluire en nous. Malheur à celui qui ne comprend point la gloire de faire partie du corps de l'Eglise, surtout quand j'entends saint Paul m'affirmer que l'Eglise est elle-même le corps mystique de Jésus-Christ, *pro corpore ejus quod est Ecclesia* (1).

Si l'homme progresse en connaissances et en vertus chrétiennes ; le respect pour l'Eglise monte dans son âme, tandis que beaucoup d'autres déclinent; et quand, en approchant vers le terme, il sent cette foi s'accroître à proportion même de tous ses désenchan-

(1) Coloss., I-24.

tements, il se repose avec un bonheur inexprimable dans cette parole d'un génie encore plus soumis que découragé : « Je meurs le plus incrédule des hommes et le plus croyant des catholiques (1). »

III

Le jour de la consécration des Papes, l'Eglise fait brûler devant eux une poignée d'étoupes en leur disant : *Sic transit gloria mundi.* C'est ainsi, en effet, que passe la gloire des Pilotes, mais il n'en est pas ainsi de la gloire du Vaisseau. Et certes, ceci n'est pas un vain espoir. Sans doute, quand, le jour de sa mise à flot, les Apôtres entendirent cette assurance : « Je suis avec vous jusqu'à la fin, » ils avaient pour garantie les miracles de Notre-Seigneur; aujourd'hui nous avons une durée de dix-huit siècles, qui est le plus grand de tous les miracles. Cet avenir, qui était l'épreuve des premiers temps, est notre preuve, et nous recueillons ce témoignage de la divinité du Christ inconnu à nos pères, qu'il opère davantage dans et par son Eglise, qu'il ne fit jadis par lui-même. Or, comme on l'a dit, il fallait être prophète pour faire de telles promesses, il fallait être Dieu pour les tenir. Mesurons l'immense autorité de cet argument.

Y a-t-il rien de plus éphémère, ici-bas, que les Etats et les doctrines? Les divers empires d'Assyrie ont duré

(1) Chateaubriand.

à peu près deux cents ans, celui d'Alexandre la vie d'un homme, celui de Rome quatre siècles et demi. Socrate est détrôné par Platon, Platon par Epicure. Le sensualisme est remplacé par l'éclectisme, l'éclectisme par le panthéisme, celui-ci par le naturalisme. Voilà comment s'écroulent les œuvres des hommes, qu'ils bâtissent avec des sceptres, qu'ils bâtissent avec des idées. Seule une monarchie souffre, combat, voyage, perd du sang et même quelquefois des frontières sans jamais finir!

Encore si elle avait des séductions au service de sa propagande! Mais elle a pour dogmes des mystères effrayants, pour morale des vertus plus effrayantes encore, et pour opposition les sept péchés capitaux. Encore si sa foi était soutenue par une invincible épée! Mais ses souverains s'appellent ministres de paix; quand on demande leur tête ils la donnent docilement, et quatre seulement sont morts dans leur lit pendant une période de trois cents ans. Encore si sa marche était un triomphe continu, mais elle ne se sauve souvent que par ses défaites même, parce qu'elles la remettent en contact avec le principe de son existence, l'humiliation et le martyre. De cette sorte certains persécuteurs lui ont fait peut-être autant de bien que Constantin, car les persécutions, a-t-on dit, en battant les fondements de l'Eglise, ont découvert la main qui la porte. Rien, d'ailleurs, ne prouve mieux l'immortalité d'une institution que le privilége de toujours souffrir sans jamais mourir. Encore si elle avait la ressource des transactions aisées, ou des concessions habiles! Mais n'allons pas croire que c'est parce qu'elle plie qu'elle ne rompt pas.

Voici une image saisissante de sa destinée. Un jour, Dioclétien fit appeler un officier chrétien de son palais pour lui demander une apostasie; n'ayant pu l'obtenir,

il le livra aux archers de Mauritanie qui le criblèrent de flèches, et le laissèrent pour mort sur le Palatin. Cependant saint Irène allant recueillir ces membres ensanglantés pour les ensevelir, s'aperçut qu'ils palpitaient encore, et, par des soins pieux, les rendit à la vie. Et quand viendra le jour de sa guérison, quel est le premier usage que le martyr fera de ses forces? Il va se placer sur l'escalier du palais impérial pour apprendre à César que si sa cruauté n'est point satisfaite, la patience du chrétien est prête à recommencer. Telle fut la vie de ce sublime soldat, telle est celle de l'Eglise. On la croit morte aujourd'hui, elle ressuscite demain; on l'immole dans un pays, elle va chercher des bourreaux dans un autre, et quand on ne veut plus écouter sa parole dans les chaires, comme Pierre de Vérone expirant, elle écrit avec son sang sur la poussière des amphithéâtres : Je crois.

Et, cependant, les plus fières maisons royales ne datent que d'hier à côté d'elle. Plusieurs de ses monastères ont duré trois fois plus que la république romaine (1); et si nous jetons un regard sur ce rocher où elle fut posée comme un immortel stylite, en la voyant, par-dessus la poussière de tant de révolutions, défier les portes éternelles avec une jeunesse que les coups ne peuvent atteindre, nous conviendrons que seule une société divine peut avoir le privilége de vivre autrement et plus longtemps que toutes les autres.

En effet, le Christ une fois ressuscité, dans son Eglise, ne meurt plus. Il allait mourir, disait-on, au temps

(1) Montalembert.

d'Arius; car un jour le monde se trouva hérétique à son insu. L'Islam étant venu prêter main forte aux sophistes, bientôt l'Evangile, refoulé en Occident, perdit toutes ses premières conquêtes en Orient, et d'innombrables évêchés dans cette seule Afrique toute remplie des grands souvenirs de saint Cyprien et de saint Augustin. Mais les hérésies grondent comme les torrents et passent de même. Dieu, qui anéantit la génération dans les monstres, la limite dans les ennemis de sa vérité. Aussi, bientôt l'arianisme fut détruit, le croissant amoindri, et, aujourd'hui, voilà que l'Eglise d'Afrique elle-même a vu les palmes de son martyre reverdir.

Autre preuve que le Christ, une fois ressuscité dans son Eglise, ne meurt plus. Il allait mourir, disait-on, au temps de Luther; la parole de l'hérésiarque, pareille à une traînée de poudre, avait allumé l'incendie des Pyrénées à l'Islande, et de la Finlande jusqu'aux Alpes. En quarante années elle avait conquis les neuf dixièmes de l'Allemagne, les deux tiers de l'Autriche et des minorités formidables dans tous les pays. A cette vue, des ignorants désertaient le catholicisme, comme on fait de la voûte de ces vieux temples qui vont s'écrouler, et la réforme chantait, ainsi qu'une bacchante en délire, sur les ruines de l'Eglise désolée par l'apostasie : Elle est tombée cette Babylone si belle, elle est tombée! *Cecidit Babylon, cecidit Babylon!* Mais bientôt l'Eglise monte sur les vaisseaux de Colomb pour répondre aux sophismes de Luther; elle fait la conquête de l'Amérique pour se dédommager de ses pertes dans notre hémisphère; et revenant au milieu de l'Europe troublée par la tourmente, elle peut lui dire : Moi, je n'ai ni démoralisé les peuples, ni dé-

bauché des royautés félones comme l'hérésie, pour me faire ouvrir les portes des empires, et cependant je gagne des mondes quand on me ravit quelques provinces. Chrétiens de peu de foi, sachez-le donc, ma vérité change de place, mais elle ne finit pas ; mon Christ voyage, mais il est immortel.

Sans doute, la victoire n'est pas complète, puisque le protestantisme affecte encore, dans certains pays, des airs dominateurs ; mais ce scandale finira. Il faut que les peuples hérétiques ou schismatiques soient devenus entièrement rationalistes pour faire leur abjuration. Il en est des peuples comme des individus. Les hérétiques ne se convertissent pas, je l'ai dit, parce que, croyant quelque chose, s'ils sont hors de la vérité, ils ne sont pas hors de la nature. Les rationalistes s'amendent, au contraire, parce qu'il y a en eux le sens de la foi qui souffre comme celui de la vue quand il est privé de son objet, et que, par là, ils sont à la fois en insurrection contre leurs besoins et contre Dieu. C'est dire que j'attends, dans un temps plus ou moins éloigné, l'acte d'abjuration de l'Angleterre et de la Russie, quoiqu'il semble un rêve de nos mystiques espérances. J'aime à féliciter, par avance, le cœur de notre Mère l'Eglise d'une si grande joie, et, s'y je l'osais, je demanderais à Dieu pourquoi il ne nous rendrait pas témoins de cette fête sublime, en dédommagement de tant de spectacles honteux ou désolants auxquels il nous a fallu assister.

Nouvelle garantie que le Christ, une fois ressuscité, ne meurt plus. Le catholicisme avait vécu, disait-on, à l'époque de la révolution française : un demi-siècle de conspira-

tions philosophiques avait tramé sa mort. Quatre constitutions l'avaient renié, quatre assemblées l'avaient déclaré criminel d'Etat, dix ans de persécution avaient fait couler son sang, les septembriseurs avaient dansé sur sa tombe, les sages de l'époque avaient enregistré son dernier soupir. Mais, le jour de Pâques 1802, une foule immense remplissait les grandes nefs de Notre-Dame de Paris. Là, on voyait, d'un côté, des conventionnels qui priaient; de l'autre, des généraux qui baissaient la tête; auprès, vingt évêques qui revenaient de l'exil; sur une estrade, le Premier Consul, nouveau Constantin, qui contemplait son œuvre; en face, l'Eglise de Rome représentée par son légat qui l'approuvait; enfin, à cet autel où trôna une impudique, Dieu porté dans les mains d'un Pontife de quatre-vingts-dix ans. Or, le cœur de la France battait en ce jour, tout ému de ses écarts, faisant amende honorable de ses blasphèmes; et, à ce spectacle, impies et croyants se demandaient si c'était un songe, ou s'il était vrai que le Christ ressuscitait.

Nul doute, enfin, que le Christ, dans son Eglise, ne meurt plus. Car, qu'avons-nous vu de nos jours? De toutes parts, on annonçait que la dynastie des Vicaires de Jésus-Christ allait cesser de régner; les hérétiques d'Angleterre et les impies des quatre parties du monde se rendaient à Rome pour assister à la bénédiction du dernier Pape; la révolution, semblable à Tullie, avait précipité son char sur la Voie Scélérate, prête à passer sur le corps d'un Père auguste, quand, tout-à-coup, la France étend son bras sur la tête du noble vieillard, et, à cet aspect, la révolution s'enfuit épouvantée, *les arcs des forts sont brisés, les guerres sont éloignées jusqu'aux extrémités du monde*, et le monde

délivré d'une obsession pénible, aime à lire toujours sur le trône de saint Pierre cette parole prophétique : Règne qui n'aura point de fin, *cujus regni non erit finis.*

Avouons qu'après avoir été balloté par les vagues du doute, et après avoir souffert des fatigues d'une longue traversée, il est heureux d'entrer au port. Sans doute les vents soufflent encore jusque-là, mais ils n'y occasionnent plus de naufrages. Dans l'Eglise, d'ailleurs, on n'a qu'à obéir pour éviter les écueils, car Dieu est toujours le pilote, l'homme n'est que passager sur la nef qui le porte du temps à l'éternité. Doux repos qui n'est pas l'aveuglement, puisque la raison elle-même l'a choisi et librement préféré aux tourments de sa propre conduite. Faisons donc acte de confiance à l'infaillibilité de l'Eglise, acte d'amour à sa sainteté, acte d'espérance à son immortalité, et ne soyons pas de ces hommes de peu de foi qui conçoivent des alarmes insensées pour son avenir. Lés peuples ne peuvent se passer d'elle, car elle est la substitution de Dieu au despotisme des Etats dans le gouvernement des âmes ; aussi nous devons croire à ses destinées comme au bon sens de l'humanité et à la civilisation

Sans doute, moins heureuse que l'humanité à l'état d'innocence, en échappant à l'ignorance, au péché et à la mort, l'Eglise n'échappe point aux chagrins, et elle traverse le monde en seconde mère des douleurs ; mais qu'importe, si ses espérances sont plus grandes encore que ses douleurs. Or, le Seigneur est son refuge et sa force dans les tribulations : *Dominus refugium et virtus, adjutor in tribulationibus* (1). Avec cette assurance que pourrions-nous redouter, même quand la terre se troublerait, même quand les montagnes se-

raient transportées au milieu de la mer : *Propterea non timebimus dum turbabitur terra et transferentur montes in cor maris.* Je sais bien que certaines puissances ont menacé la cité de Dieu de leurs ambitieuses colères ; mais aussi, qu'avons-nous vu ? Ces royaumes ont penché comme des hommes ivres et la terre s'est ébranlée sous leurs pas : *Propterea inclinata sunt regna, Deus dedit vocem suam, mota est terra.* Et cependant que se passait-il au milieu de Sion ? Un fleuve de paix réjouissait ses murailles, son tabernacle était vénéré, et le Dieu qui est en elle n'était point ému : *Fluminus impetus lætificat civitatem Dei, sanctificavit tabernaculum Altissimus, Deus in medio ejus.* Les voilà pour la centième fois les gestes de Dieu, toujours accomplis par la main des Francs ! Vous qui aviez manqué de confiance, venez, instruisez-vous, c'est le Seigneur des vertus qui est avec nous, c'est le Dieu de Jacob qui est notre soutien : *Venite et videte opera Domini, Dominus virtutum nobiscum, susceptor noster Deus Jacob.*

Ainsi, une étude attentive des religions mène à la vraie religion, un examen comparé des Eglises introduit dans la véritable Eglise ; nul de ceux qui nous ont suivi jusque-là n'a autant de motifs pour résister à cette vérité que pour ployer les genoux ; et, s'il se persuade le contraire, peut-être notre seconde partie le désabusera.

(1) Ps. XLV 1 et suiv.

ÉPILOGUE

La critique & les origines chrétiennes.

Nous avons vu la raison humaine s'avançant, par étapes rapides, du besoin de croire jusqu'au sein de la société chrétienne, à la double clarté du bon sens et de l'histoire. Mais, une fois arrivés dans le Saint des saints de la vérité doctrinale, un dernier devoir nous incombe pour la sécurité de nos croyances; celui de vérifier les fondements de l'édifice qui les abrite. L'Eglise repose-t-elle sur des témoignages certains ou sur des chroniques superstitieuses? Ses monuments primitifs méritent-ils la confiance qui leur est accordée, ou furent-ils un piége tendu à la crédulité de nos aïeux? En d'autres termes, les écrits, les faits, les dogmes et l'organisation de la société chrétienne ont-ils une origine divine, ou une simple autorité légendaire? Là gît toute la question entre l'école critique et le christianisme.

Ce débat, soulevé depuis près d'un siècle en Allemagne, depuis à peine quelques années en France, a eu un retentissement dangereux pour la foi d'un certain nombre. Il est bon d'en simplifier les termes et d'en dégager la conclusion, pour montrer que s'il suffit de peu de vent pour faire voler beaucoup de poussière, en dépit de tous les souffles contraires, ce que nous

venons d'édifier ne peut-être ni ébranlé ni obscurci.

C'est par une véritable intuition de malveillance que la négation porte ses attaques sur la question de nos origines. Il n'était pas de moyen plus expéditif d'en finir avec les croyances. Si le christianisme n'a point de bases divines il n'est que le résultat des occurrences historiques, et il n'y a pas de religion positive parmi nous. D'autre part, si le monde est l'ouvrage des forces mécaniques et impersonnelles de la nature, il n'y a plus même de religion naturelle. Vaincu sur tous les points, l'antichristianisme régnerait encore dans ces deux citadelles maîtresses. Heureusement il en a été délogé avec tous les déshonneurs de la guerre ; mais comme il chante ses défaites au lieu de les avouer, ne permettons pas qu'elles soient prises pour des victoires.

En relisant les pièces de ce procès nous venons d'éprouver un des plus grands scandales causés à notre honnêteté. Quand les ignorants voient mettre en doute les textes et les récits sacrés, par des savants de France et d'outre-Rhin, à grand renfort de citations et de notes marginales, ils sont tentés de croire qu'il a été fait quelque découverte concluante contre l'autorité de nos Ecritures. Il n'a été absolument rien découvert qui contredise, sur ce point, à la foi du passé. Notre siècle a nié, non pas en vertu de données positives, mais pour les besoins d'une théorie préconçue. Il a imaginé un système philosophique impliquant la négation surnaturelle des origines chrétiennes, et le surnaturel de ces origines a été sacrifié à ce système. Ainsi, la révision bruyante de textes et de faits, qui remplit les œuvres du criticisme, n'est nullement œuvre de science, mais le fruit d'une passion spéculative. Il y a plus, les étalages d'érudition, sous lesquels elle se dissimule, ne sont

eux-mêmes que des emprunts faits à l'exégèse chrétienne, et retournés contre le christianisme par des falsifications habiles. Qui y-a t-il au fond de ces attaques réputées nouvelles ? Rien autre chose que les observations de la critique orthodoxe converties en objections, c'est-à-dire la dépouille de Richard Simon mise à l'envers par Strauss et Paulus, et les études scripturaires du dix-septième siècle devenues, par des manipulations germaniques, la source des négations contemporaines. Nous avons du reste sur ce point l'aveu de nos adversaires : « Quand la science laïque commença à s'oc-« cuper de ces difficiles sujets, elle n'eut qu'à résumer « à son point de vue, c'est-à-dire dans un sens négatif, « les travaux entrepris par l'érudition sacrée (1). » Rien de plus éhonté que de frapper ainsi l'adversaire après l'avoir dévalisé, ou plutôt, de l'attaquer avec ses armes après les avoir empoisonnées ?

Sans doute, Richard Simon mérita les rudes coups que Bossuet lui porta, en réponse aux opinions hasardées émises par le savant Oratorien dans son *Histoire critique de l'Ancien Testament;* sans doute son *Histoire critique du Nouveau Testament* fut, à bon droit, mise à l'index, pour quelques propositions peu orthodoxes, mais il n'en est pas moins vrai que Richard Simon, inférieur à Bossuet par le génie et par la rigueur doctrinale, le surpassait par ses connaissances exégétiques. Il n'en est pas moins certain qu'il déploya, dans ses travaux bibliques, un vaste savoir et une critique pénétrante capables d'imprimer, moyennant correction, le mouvement le plus utile à nos études. Enfin il n'en

(1) Renan. *Historiens critiques de Jésus.*

est pas moins remarquable que les érudits tant vantés d'Allemagne ont beaucoup appris à l'école du savant français, tandis que la France ne profitait pas de ses leçons. Le docteur Reithmayer l'a généreusement reconnu. « Les ouvrages qui ont paru, après ceux de Richard Simon, leur sont bien inférieurs sous le rapport scientifique. Même l'*Introduction au Nouveau Testament*, de Hug, écrite avec un talent brillant d'exposition, est au dessous, au point de vue des connaissances théologiques.... Il est à regretter que l'on n'ait pas suivi, du côté des catholiques, le mouvement imprimé à la science par Richard Simon. On pouvait garder ce qu'il avait de bon sans adopter ses erreurs. On eût opposé ainsi une digue plus forte à l'invasion de la critique négative, qui se développa peu après dans les écoles protestantes (1). »

Enregistrons ces aveux, non par amour-propre national, mais dans un intérêt apologétique. Ils prouvent que les motifs des doutes exégétiques étaient les mêmes pour Richard Simon que pour les savants de Germanie, et que si les seconds ont, néanmoins, incomparablement plus douté que le premier, c'était par pure inclination aux négations radicales, surtout par des nécessités de système très-compromettantes pour l'autorité de leurs conclusions. Voici, en effet, toute la raison d'être de ce qui fut appelé « le dogme nouveau, le principe fondamental de la critique moderne (2). »

Dieu est indistinct de l'univers dont les évolutions sont déterminées par des lois immuables et nécessai-

(1) Reithmayer. *Introduction*, t. I., p. 21-22.

(2) Littré. *Conservation, révolution et positivisme*, préf., p. 26.

res. Dieu étant confondu avec la nature ne peut se manifester par des faits supranaturels. Donc le miracle, qui est une dérogation à la fatalité de l'ordre naturel est inadmissible. Donc *il faut* que les livres saints, archives immortelles du surnaturel, soient dépourvus de toute autorité, et que le merveilleux contenu dans ces pages inspirées n'ait aucune réalité concrète. Donc, enfin, *il faut* que toute la religion fondée sur la croyance au surnaturel soit répudiée, même sans discussion préalable, et que l'évidence historique soit reniée pour que l'abstraction d'un spinosisme brutalement négatif s'installe, sans conteste, à sa place. Voilà *l'ultima ratio* qui prime l'autorité des faits les plus irrécusables, dans des esprits qui se croient difficiles parce qu'ils résistent au sens commun.

En vérité, quand on sait que la source divine des Evangiles et leur conservation intégrale jusqu'à nos jours sont attestées par d'innombrables documents; quand on se rappelle que, pendant dix-huit siècles, les philosophes et les hérétiques eux-mêmes en ont contesté les doctrines sans en suspecter la provenance apostolique, on est stupéfait, qu'au dix-neuvième, un hégélien prétende à plus de certitude sur ces monuments que saint Justin ou saint Clément : le tout, parce que la doctrine de l'absolu ne doit pas recevoir de démenti, même de l'histoire la plus indéniable. N'est-ce point la rage de la spéculation contre la méthode expérimentale, poussée jusqu'au délire?

Mais la Providence a permis qu'en ceci, comme en beaucoup d'autres choses, le mal fût tempéré par son excès même. Lorsque la mode du siècle fut aux interprétations mythiques, l'esprit humain comprit que beaucoup de figures étaient à retoucher si celle du Christ

n'était pas authentique. Comment ajouter foi à l'intégrité de l'*Iliade* en niant celle de l'Evangile? Aussi, bientôt, le vieil Homère tomba du coup dans le domaine de la légende. Ses poésies, malgré la puissante unité de leur inspiration, furent regardées comme un simple collationnement de fragments, et son identité fut niée. A sa suite, Aristote et Platon, renversés de leur piédestal traditionnel et dépouillés de leur réalité historique, devinrent de simples pseudonymes, inscrits en tête d'œuvres collectives et impersonnelles. Enfin, le Père Hardouin, qui niait l'authenticité de l'*Enéide*, eut des émules forcenés, et la critique, révoltante pour le bon sens, cessa d'être dangereuse pour la raison. A l'exemple de la lance d'Achille, — qu'on me pardonne cette comparaison rebattue, — elle guérissait les blessures qu'elle venait de faire, en prouvant que, tout comme dans l'ordre philosophique, il n'y a plus que le néant après la négation de Dieu; dans l'ordre historique, il ne reste que le chaos quand Jésus-Christ est supprimé.

Décrire toutes les évolutions de l'attaque, sur ce terrain, est impossible. Le plan d'un tel champ de bataille ne saurait être levé parce que le sol a été trop remué. La bataille surtout ne saurait être peinte, parce que les croisements de lignes ont été trop fréquents. Mais ce que notre exposition apologétique va montrer de ce tableau fera deviner le reste. L'ordre, surtout, que nous allons nous imposer, projettera peut-être quelques clartés sur un ensemble assez obscur; car nous pouvons dire des exégètes rationalistes du dix-neuvième siècle, comme Descartes parlant des philosophes de son temps : « Ouvrons quelques fenêtres, et faisons entrer un peu de jour dans cette cave où ils se sont enfermés pour se battre. »

L'édifice des origines chrétiennes repose sur quatre colonnes principales : la négation a essayé de les renverser l'une après l'autre. Si la lutte qu'elle a livrée sur la question des livres, a été plus retentissante, ce n'est point parce qu'elle absorbait tout l'intérêt de la campagne, mais parce que cette position, une fois occupée, la place entière était mise en demeure de se rendre. Les quatre pierres fondamentales du christianisme, nous pourrions dire aussi les pierres de touche de son origine divine, ce sont ses livres, ses faits primitifs, ses dogmes, sa constitution organique. Ses livres ont été présentés par le criticisme comme n'étant ni des auteurs, ni du temps auquel ils sont attribués; ses faits primitifs ont été tour à tour niés par l'interprétation rationaliste qui ne les reconnaît pas pour merveilleux, et par le système mythologiste qui ne les reconnaît pas pour réels. Ses dogmes ont été répudiés, comme n'étant point le produit d'une inspiration surnaturelle, mais une formation syncrétique, provenant de divers apports fournis par le Philonisme, par la religion de Zoroastre et par l'école d'Alexandrie. Enfin, sa constitution n'est plus un organisme divin, mais une sorte d'agrégat dont les formes ont été déterminées par les influences et les milieux historiques. Il s'agit donc de redresser, en quelques pages substantielles, la vérité sur tous ces points et de prouver l'authenticité des livres, la certitude des faits, la divinité des dogmes et l'originalité surhumaine de l'organisation qui constituent l'essence du christianisme.

Je circonscrirai la question dans les limites de la polémique actuelle, évitant le plus possible l'appareil scientifique pour mieux dégager les conclusions apologétiques, et assumant toute la peine de l'investigation, afin de l'épargner au lecteur. On a dit, en parlant de la *Vie*

de Jésus, par le docteur Strauss : « Les incrédules ne la lisent pas, mais ils la trouvent irréfutable. » Un si facile moyen de triompher est souvent employé par le criticisme : nous ne voudrions pas avoir raison à ce prix.

I

Posons nettement la question afin de la résoudre clairement. Un livre saint est *authentique* quand il est de l'auteur dont il porte le nom ; il est *vrai* quand les faits qu'il raconte sont effectivement arrivés ; il est *divin* quand celui qui le composa fut surnaturellement inspiré pour ne tomber dans aucune erreur ; il est *canonique* quand il est admis dans le catalogue de ceux que l'Eglise regarde comme divins. Il ne s'agit ici que de l'authenticité des Evangiles, et de leur authenticité, non comme on l'aurait établie il y a cent ans, mais envisagée au point de vue le plus actuel. Une exposition de la thèse est la base indispensable de toute réfutation.

De nos jours, la négation de l'authenticité des Evangiles procède d'un simple a *priori* formulé à peu près en ces termes. « Dieu ne peut s'incarner dans un homme ; mais il est dans l'espèce humaine ; voici la clef de la vraie christologie. Le sujet des attributs que l'Eglise donne au Christ est, au lieu d'un individu, l'humanité ; elle seule est la vraie réunion des deux natures, et le Dieu fait homme (1). » De ces prémisses gratuites

(1) Strauss. *Vie de Jésus.*

est née logiquement la conclusion suivante : donc les Evangiles qui sont l'histoire d'un Dieu homme dans une seule personnalité, doivent être apocryphes ; et, à l'appui de cette supposition récente les vieilles objections seront évoquées; ce qui explique le mélange de connu et d'inconnu, de friperies et de nouveautés hétérodoxes qui constituent, sur ce point, les spéculations décorées du nom de critique historique.

Oui, Dieu ne devenant pas homme individuellement, mais seulement dans l'évolution indéfinie de l'humanité, il y a de vrais attentats à commettre contre l'évidence pour la justification d'un tel système; mais ce système ne reculera pas. L'authenticité des Evangiles le contrarie, alors il imagine que les trois premiers dits les synoptiques, sont un assemblage de traditions sans valeur historique, lequel a reçu sa forme dans les Eglises chrétiennes, à la fin du premier siècle. Le quatrième Evangile, œuvre des disciples de Jean, ne contient dans ce qui lui est propre que les fictions d'un homme isolé. La notion métaphysique du Verbe ne pouvant être conçue par l'humble pêcheur de Bethsaïde, doit être un produit de la gnose orthodoxe. Il y a eu dès le commencement un protévangile, ou petit *livret,* renfermant quelques traits des paroles et des actions de Jésus. Ce *livret,* commenté et amplifié par la fantaisie pieuse des fidèles, servit de canevas à d'innombrables Evangiles auxquels on donnait le nom d'un apôtre ou d'un homme apostolique. Si quatre de ces récits ont survécu, tandis que les autres furent déclarés apocryphes, ce n'est point parce que ces quatre sont plus authentiques, mais parce que l'Eglise les trouvant seuls acceptables en a pris la responsabilité dans son canon. Maintenant, quel est celui des trois premiers Evangiles qui a le mérite de l'an-

tériorité ? grande question ! dans tous les cas, point de doute que celui qui parlera trop clairement de la destruction de Jérusalem devra être écrit après l'événement, car comme, en principe, il ne doit pas y avoir de prophétie, supposé qu'il y en ait, le prophète sera un narrateur de ce qui fut, non le voyant de ce qui doit être, c'est-à-dire que l'histoire elle-même aura l'obligeance de se démentir, pour que nul démenti ne soit donné à la théorie.

Les preuves de ce système pourquoi les demander ? La combinaison n'est-elle pas assez vraisemblable pour se justifier par elle-même ? Sans doute, on ne peut nier que la critique chrétienne ne produise des preuves externes de l'authenticité des Evangiles. Mais que sont ces preuves devant l'autorité de telles présuppositions ? D'ailleurs, pour admettre les Evangiles, il faut croire aux miracles et les miracles sont impossibles. Et puis, que de discordances, que de contradictions entre les dépositions des quatre historiens de Jésus ! N'a-t-on pas découvert jusqu'à dix antinomies irréfutables dans le simple récit de la résurrection ? Voilà le fond sur lequel s'exerce la sagacité plus inventive que rectificative des exégètes allemands, depuis cent ans. Ferd, Chris, Baur, et Schwegler de Tubingue ; Zéller, professeur à Magdebourg, Ritschl à Zurich ; Wokmar, à Bonn ; Hilgenfeld, à Iéna ; Schleirmacher, à Halle ; de Wette, à Bâle ; Ovald, à Gœttingue ; enfin, Michaëlis, Eichhorn, Marsh, Grats et leurs plagiaires de France ont tourné et retourné le même fond sans en extraire le moindre témoignage certain au détriment des Evangiles. Ceux-là seuls qui abordaient la discussion avec des parti pris philosophiques à justifier, ont pu voir des preuves dans ce vaste champ d'hypothèses systématiquement arrangées.

Il est remarquable que bon nombre des auteurs opposés à l'authenticité des saints Livres, sont ou ont été ministres protestants. C'est un embrassement de l'esprit hégélien avec l'exégèse séparatiste de la réforme qui a fait table rase de ces mêmes écritures sur lesquelles seules la réforme voulait se fonder. Aussi, quand M. Guizot flétrit les excès du criticisme par cette grave et honnête réprobation : « Ce n'est point là de la critique historique, ce sont des systèmes philosophiques et des récits romanesques mis à la place des documents matériels et des vraisemblances morales, » il réagit, à son insu, non-seulement contre les écarts de certains de ses coreligionnaires, mais encore contre le principe même de sa religion.

De leur côté les exégètes chrétiens répondent : Apprécions l'histoire historiquement, non d'après les règles arbitraires d'une philosophie préconçue. Vos objections, nous les connaissons ; c'est, à peu près, la défroque de Porphyre endossée par quelques novateurs attardés; or, si de telles ombres produisent le doute en vous, tandis qu'elles ne l'engendraient pas chez nos aieux, n'est-ce point parce que vous les avez épaissies à plaisir? En réalité, ce n'est point l'inauthenticité des textes qui a ébranlé votre foi, c'est plutôt parce que vous aviez perdu la foi que vous fûtes amenés à suspecter l'authenticité des textes. Mais est-il bien surprenant que, de philosophes athées, vous soyez devenus des exégètes déistes? Cependant en dépit de toutes les violences faites par votre philosophie à la vérité scripturaire, nous le soutenons : les quatre Evangiles canoniques ne sont pas un travail impersonnel, augmenté des additions légendaires de plusieurs générations, ils sont l'œuvre des écrivains sacrés qui les ont signés. Ils ont paru avant

la fin du premier siècle. Le protévangile, dont vous faites dériver les autres comme une amplification superstitieuse, n'a jamais existé. Saint Jean est l'auteur de l'histoire qui porte son nom, et les raisons d'en douter, qui sont alléguées à l'encontre, n'ont rien de fondé. Pour les antinomies reprochées au récit sacré, c'est Lessing qui les imagina; le monde ne les a jamais vues. Quant aux contradictions apparentes, c'est la gloire des auteurs de ne les avoir pas évitées, il leur était si facile de les faire disparaître en se concertant! C'est, surtout, la gloire de l'Eglise de les avoir laissées subsister, car, de quelques traits de plume elle pouvait épargner aux textes sacrés et à elle-même une guerre sans trêve; elle a préféré à ce repos de faussaire le martyre de la sincérité.

Et, à l'appui de ces assertions, la vérité produit des témoignages bien autrement dégagés de préventions et de nuages que ceux de l'erreur. De Cellerier, La Luzerne, Bergier, Duvoisin, Hug, Lardner, Norton, Tholuck, Olshausen, William Paley, Reithmayer, Adalbert Maïer, Henri Vallon, enfin nos Evêques contemporains répondant à M. Renan et cent autres représentants de la science unie au bon sens éclairent nos origines d'une lumière aussi peu contestable que le soleil de midi. A cette vue, les conclusions sceptiques de Nieburh contre la vérité de l'histoire romaine paraissent mille fois plus admissibles que les allégations de la critique négative contre l'Evangile; si bien qu'il n'est pas un livre venu de l'antiquité aussi incontestablement authentique que celui-ci, et que tous ceux dont on se sert pour l'attaquer sont supposés, s'il l'a été, parce qu'aucun n'a ni une source plus certaine ni un passé mieux garanti.

Faisons de l'ordre dans cette confuse mêlée, et concen-

trons la bataille sur un point culminant d'où on domine tous les autres. Les Evangiles ont-ils été rédigés par les évangélistes, oui ou non? L'affirmative bien prouvée fait taire les batteries de l'ennemi. Or, toutes les attestations de l'histoire sont en faveur de cette affirmative, et il n'y a que des silences et des hypothèses en faveur de la négative.

Les attestations de l'histoire commencent dès l'origine même du christianisme. L'Evangile de saint Mathieu fut écrit vers l'an 40 de notre ère; celui de saint Marc, quatre ou cinq ans après; celui de saint Luc, vers l'an 52; celui de saint Jean, pendant les dernières années de cet apôtre, c'est-à-dire vers la fin du premier siècle. Eh bien! depuis cette époque, une chaîne non interrompue de témoignages certains, désintéressés, irrécusables, rapporte chaque Evangile à son auteur, et cela d'une façon si démonstrative, qu'aucune authenticité littéraire ne subsiste, si celle-ci cesse de subsister.

Saint Clément, qui fut le troisième successeur de saint Pierre sur le siége de Rome, avait vécu beaucoup avec le prince des apôtres et avec saint Paul. Il rappelle, dans sa première épître aux Corinthiens, la parole de saint Luc : « Faites miséricorde pour obtenir miséricorde, remettez et il vous sera remis, comme vous ferez il vous sera fait; » et celle de saint Mathieu et de saint Marc : « Malheur à cet homme, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât une meule au cou et qu'on le jetât dans la mer, que de scandaliser un des petits. » Les livres cités existaient donc avant la citation, et n'est-il pas manifeste, par le fait, qu'ils sont du temps des apôtres et des hommes apostoliques auxquels ils sont attribués? Cette preuve se corrobore si on remarque que les lettres de saint Clément ne portent aucune citation de saint Jean, parce que leur au-

teur était mort avant la publication du quatrième Evangile. Ainsi les témoignages de la tradition sont décisifs, même par ce qu'ils ne disent pas.

Après saint Clément, saint Barnabé, selon le plus grand nombre des savants, ou, tout au moins, un personnage apostolique, au dire de tous, dans une épître qui porte le nom du grand compagnon de saint Paul, écrit plusieurs passages des discours du Seigneur, entre autres celui-ci : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. » Voilà donc l'authenticité des textes évangéliques certifiée par un autre témoin contemporain.

Saint Ignace, évêque d'Antioche et martyrisé l'an 107, avait vu, c'est lui-même qui l'atteste, Jésus-Christ dans sa chair après sa résurrection. Il avait dû connaître plusieurs des apôtres et des premiers disciples du Sauveur. Il avait passé une grande partie de sa vie avec saint Jean. Or, ce docteur emploie souvent des passages empruntés aux Evangiles et particulièrement ceux-ci : « L'arbre se connaît à ses fruits; soyez prudent comme le serpent et simple comme la colombe. » D'où résulte, évidemment, l'antériorité des textes de l'Evangile à ceux des épîtres de saint Ignace, et, partant, la contemporanéité des Evangiles et de leurs auteurs présumés.

Saint Polycarpe, lié d'amitié avec saint Ignace, quoique beaucoup plus jeune, avait été aussi disciple de saint Jean. Dans son épître aux Philippiens il cite plusieurs passages des évangélistes. Tantôt de saint Luc : « Ne jugez point pour n'être point jugés. » — « Remettez et on vous remettra. » Tantôt de saint Mathieu : « Bienheureux les pauvres et ceux qui souffrent persécution pour la justice. » Tantôt, enfin, de saint Marc : « L'esprit est prompt et la chair est faible. » N'est-ce point plus qu'il n'en faut pour établir que saint Polycarpe admettait la parfaite identité

des historiens de Jésus, car les eût-il cités s'il ne les avait pas reconnus?

Papias, évêque d'Hiérapolis, était du même temps que saint Polycarpe. Il a composé un ouvrage en cinq livres intitulé : *Exposition des discours du Seigneur.* Il était disciple d'Aristogiton et du prêtre Jean; il parle d'après les récits que lui ont faits ceux qui vécurent familièrement avec les disciples de Jésus, et il dit à propos de Marc : « Qu'il fut interprète de Pierre et qu'il écrivit tout ce qu'il conservait dans sa mémoire avec exactitude, mais non selon l'ordre où le Seigneur l'avait dit ou fait. » A propos de saint Mathieu : « Qu'il a écrit en hébreu l'Evangile des oracles et des actions de Jésus-Christ. » De telles citations qu'Eusèbe nous a transmises, n'établissent-elles pas démonstrativement que les Evangiles étaient connus dès le commencement du christianisme, et attribués aux auteurs qui leur ont donné leur nom?

Des Pères apostoliques, ou disciples des Apôtres, passons à ceux de l'âge suivant.

Saint Justin, converti à la foi chrétienne à trente ans, martyr, pour cette même foi, en 167, dut connaître en Palestine, son pays de naissance, beaucoup de personnes qui avaient vécu avec saint Siméon, proche parent de Jésus et second évêque de Jérusalem. Dans sa première apologie, présentée aux empereurs Antonin le pieux, Marc-Aurèle et Verus, il dit que les mémoires des Apôtres, ou ce qu'on appelle communément Evangiles, sont lus dans les assemblées des fidèles. Et la preuve que c'est de nos Evangiles qu'il parle, est dans cette particularité, qu'il en rapporte plusieurs traits mot pour mot. Ajoutons que, dans tous ses autres ouvrages, il suppose la vérité de l'histoire évangélique, et qu'il en extrait une foule de fragments textuels, dont l'énumé-

ration serait longue, mais dont l'emploi atteste une foi traditionnelle déjà bien affermie à l'authenticité du livre que nous défendons.

Tatien, disciple de saint Justin, rapporte, dans son *Discours aux Grecs*, des passages de saint Jean. L'eût-il fait, s'il n'avait pas considéré les Evangiles comme fondements de la foi et d'origine apostolique? Plus tard devenu chef de la secte des Encratites, il ne conteste pas l'authenticité des Livres sacrés qui le condamnent, mais il les tronque, et il les accommode à ses erreurs. Enfin, il compose un ouvrage intitulé *Diateseron*, ce qui veut dire selon les quatre, ouvrage qui n'était qu'une concordance des quatre Evangiles, et, partant, une reconnaissance formelle de l'existence de ces derniers, de leur nombre canonique et du nom de leurs auteurs.

Athénagore et Théophile, évêques d'Antioche, dans leurs apologies de la religion datées de la même époque, citent très-souvent les Evangiles et y font des allusions nombreuses; citations et allusions qui ne permettent pas à une critique censée de révoquer en doute la croyance du temps à l'authenticité des textes évangéliques.

Saint Irénée, qui avait vécu dans l'intimité de saint Polycarpe, lequel avait connu saint Jean et plusieurs autres disciples du Sauveur, saint Irénée, qui tenait ainsi les Evangiles, non pas précisément de la première, mais de la seconde main, et qui avait si souvent entendu son maître en parler, devait savoir de qui ils étaient; or, il n'hésite pas à rendre ce témoignage irréfragable : Saint Mathieu, parmi les Hébreux, a écrit dans leur langue l'Evangile que Pierre et Paul sont allés publier en fondant les Eglises. Après leur départ, Marc, disciple et interprète de Pierre, nous a fait passer par écrit ce

que ce dernier avait annoncé. Luc, suivant de Paul, a enseigné l'Evangile que celui-ci prêchait; et, après cela, Jean, disciple du Seigneur, qui a été appuyé sur son sein, a aussi publié un Evangile lorsqu'il demeurait à Ephèse. » Pour fortifier cette déposition si explicite, saint Irénée ajoute qu'il n'y a ni plus ni moins de quatre Evangiles, et il en tire une raison mystique déduite des quatre régions du monde dans lesquelles l'Eglise est disséminée. Enfin, il fait remarquer, ce qui est capital dans cette revue de la tradition, que les hérétiques de son temps, marcionites, ebionites, valentiniens, etc., quoique n'admettant que certains Evangiles, comme base de leur doctrine, ne contestent l'authenticité d'aucun. Aussi un apologiste a pu dire : « N'eussions-nous que le seul témoignage de saint Irénée, l'authenticité de nos Evangiles serait complètement démontrée (1). »

Tertullien, qui écrivait à la fin du second siècle, et qui avait vécu longues années avant d'écrire, Tertullien qui n'était conséquemment séparé que par une ou deux générations de saint Luc, lequel avait vécu longtemps après avoir écrit, établit que notre foi est fondée parmi les apôtres sur le témoignage de Jean et de Mathieu, parmi les hommes apostoliques, sur Luc et sur Marc, et il prouve ensuite l'authenticité de leurs Evangiles par l'ancienneté et par l'universalité de leur diffusion dans toutes les Eglises. Après cela, est-on bien venu, au dix-neuvième siècle, à contester l'ancienneté apostolique proclamée par Tertullien? surtout à faire des différences entre l'autorité des divers Evangiles quand

(1) La Luzerne.

l'éloquent docteur dit à Marcion : « Pourquoi, regrettant les autres Evangiles, n'admets-tu que celui de saint Luc, puisqu'ils ont été tous, dès le commencement, reçus dans l'universalité des Eglises ? »

Fermons ici le cercle de ces dépositions. La partie adverse reconnaît, d'ailleurs, que la tradition est favorable à notre vérité depuis le troisième siècle. Donc, si l'on veut s'opiniâtrer dans l'opinion que les Evangiles sont supposés, il faut soutenir que les ouvrages de saint Clément, de saint Ignace, de saint Polycarpe, de saint Justin, d'Athénagore, de Théophile, de saint Irénée, de Tertullien, sont apocryphes. Les auteurs ecclésiastiques se tiennent mutuellement, par la solidarité et la filiation qui s'établit entre les assertions d'hier et celles d'aujourd'hui. Quand les anneaux de cette chaîne sont scellés les uns dans les autres, il est plus facile de supprimer toute la chaîne que d'isoler les anneaux ; mais comment supprimer deux siècles d'histoire ?

Ce n'est pas là, cependant, tout le faisceau de nos preuves à l'appui de cette thèse. Parallèlement à la ligne directe de la tradition, une branche collatérale s'est formée, qui rend le même témoignage.

Les hérétiques contemporains des apôtres, tels que les nazaréens, les ébionites, les cérinthiens, les gnostiques, plus tard les sectaires contemporains des disciples des apôtres, tels que Valentin, Héraclius Ptolémée, Basilide, Tatien, Jules Cassien, Marcion, Carpocrate, Bardesane, en un mot tous les blasphémateurs qui purent surveiller l'origine des récits évangéliques, étaient intéressés à nier leur authenticité si elle avait été douteuse ; aucun, cependant, n'a même formulé une défiance à cet égard. Les uns répudiaient les évangi-

les qui leur étaient défavorables comme manquant de vérité, les autres les altéraient par des interprétations perverses, les autres se déclaraient plus sincères que leurs rédacteurs, mais nul ne contesta à ceux-ci la gloire d'une telle rédaction : d'où saint Irénée concluait avec raison : « Puisque nos contradicteurs eux-mêmes usent à leur profit des textes sacrés, ils en confessent la source divine, et ils confirment nos démonstrations (1). »

Les païens des premiers siècles étaient bien à même de vérifier la vraie provenance des Evangiles, cependant ils en ont combattu la doctrine, sans mettre leur authenticité en suspicion : à peine si Celse accuse nos pères d'avoir remanié la première édition des Evangiles ; mais jamais il n'admet l'hypothèse de leur supposition frauduleuse. Il n'y a pas jusqu'à Julien l'apostat qui, en combattant la divinité de Jésus, n'ait confirmé celle des Evangiles, par une reconnaissance explicite de leur origine apostolique. « Ni Paul, ni Mathieu, ni Luc, ni Marc n'ont osé déclaré Jésus un Dieu, dit-il, ce bon Jean est le premier qui s'y soit hasardé (2). » De quel droit les rationalistes du jour viennent-ils contester une évidence historique, devant laquelle les renégats et les plus grands ennemis du christianisme s'inclinèrent pendant les quatre premiers siècles ?

Ainsi, les suffrages des amis et des ennemis rendent un hommage également imposant à l'authenticité des Evangiles. Les monuments paléographiques sont venus confirmer non moins éloquemment la même vérité.

(1) *Id. Adversus hæreses,* lib. 2, c. 2.
(2) Saint Cyrille. *Alex. contra Jul.*, lib. 1.

Parmi ces monuments un fragment de Muratori, qui est la copie d'un canon des Ecritures remontant peu au-delà de l'an 100, l'ancienne version italique de la Bible, la version syriaque ou Peschito, enfin la version copte, faites toutes trois au commencement du deuxième siècle, démontrent non-seulement qu'à cette date les Evangiles existaient puisqu'ils étaient traduits, mais encore qu'ils étaient signés des mêmes noms qu'aujourd'hui. Une version syriaque, plus ancienne encore et récemment analysée par le docteur Cureton, est venue fortifier ces lointains témoignages. Ce manuscrit acquis en Egypte fut édité en Angleterre, il y a dix ans. D'après l'estimation des savants, il est de la fin du premier siècle. Si peu que l'on tienne compte du temps qu'il a fallu pour la reproduction, cette version ne doit avoir paru qu'un certain nombre d'années après l'original. Par là, il devient évident qu'on ne peut assigner à la composition des Evangiles une date postérieure à celle qu'indique la tradition. Il devient impossible, surtout, de ne pas adhérer à leur authenticité, puisque celui de saint Luc étant mis hors de soupçon à cet égard, celui de saint Mathieu, qui a été connu de saint Luc, participe à la même garantie, aussi bien que celui de saint Marc dont le texte syriaque en question reproduit les passages les plus suspectés par la critique moderne.

Au terme de cette rapide énumération d'attestations, je le demande, ne faut-il pas un peu d'aveuglement volontaire pour ne pas voir la vérité que nous venons de montrer? Sans un vrai parti pris, peut-on refuser son adhésion à l'authenticité des Evangiles? Encore une fois, quel livre sera donc authentique si celui-ci ne l'est pas? Imaginez un homme qui demanderait de lire le

manuscrit de l'Iliade, pour croire à l'identité de son auteur ; on lui allèguerait le sens commun historique, en réponse, et s'il ne s'en contentait pas, on ne lui répondrait plus rien. Sans compter qu'après avoir vu le manuscrit, ce sceptique obstiné pourrait contester l'écriture, et qu'après avoir reconnu celle-ci, il pourrait encore exiger la signature, vu que l'esprit humain n'a jamais épuisé ses curiosités. Eh bien, ce système, qui serait taxé de folie si on l'appliquait aux œuvres d'Homère et de Virgile, on l'a fait servir à discerner les sources du Nouveau Testament, et on l'a honoré du nom de critique. Dangereuse séduction pour les esprits qui se prennent à l'enseigne sans vérifier la marchandise qu'elle couvre !

A ces preuves positives, a-t-on opposé des négations positivement justifiées et d'égale valeur? Non, dans ses attaques contre les origines du christianisme, comme dans ses objections contre l'origine du monde et de l'homme, la science nous fait une simple guerre d'hypothèses. Qui pourrait les compter? qui pourrait surtout les formuler? En les prenant au choix et au poids, voici les principales, le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé. Il existe dans les trois premiers Evangiles, sous le rapport de la disposition des matières et de la forme, une concordance remarquable. Ce parallélisme de faits et de textes qui les distingue les a fait nommer synoptiques. Il faut noter, cependant, que malgré leurs traits similaires, on ne pourrait citer deux versets successifs de chacun de ces Evangiles, dit Hanneberg, où l'auteur ne se signale par une allure indépendante, et par une physionomie personnelle tres-accusée. Ces harmonies et ces différences, entre les trois

synoptiques, ont servi de fondement à l'hypothèse d'un protévangile. D'après cette invention, il aurait existé un Evangile primitif, d'abord écrit en hébreu, bientôt traduit en grec, enfin diversement remanié et augmenté par les premiers copistes quant aux détails, mais inaltéré quant au fond, et qui se serait répandu promptement dans les Eglises. Chacun de nos trois premiers évangélistes aurait usé d'une de ces différentes copies; de là leurs ressemblances et leurs divergences. Les suppositions gratuites et contradictoires auxquelles Leclerc, Michaëlis, Lessing, Eichhorn et Marsh se sont livrés pour autoriser cette imagination, sont un des exercices les plus hiéroglyphiques de la critique allemande. Il faut passer de là aux mythologies et aux cosmogonies de l'Inde pour trouver l'ennui et l'obscurité à pareille dose. Et, cependant, que prouverait l'existence du protévangile contre les Evangiles canoniques, même quand elle serait prouvée?

Ou bien le canevas fourni par le protévangile à nos historiens sacrés a été expurgé par eux, et arrêté dans sa vérité définitive, en vertu de leur double autorité d'auteurs inspirés et de témoins : en ce cas, qu'importe qu'ils aient profité des notes de la tradition ou écrit de premier jet? ou bien, on suppose que ces pieux racontages des premiers temps, à une heure donnée, ont été revêtus de la signature des évangélistes, sans que ceux-ci les aient même contrôlés, et, alors, qu'on en fournisse la preuve. Y a-t-on bien songé? Il s'agit de la falsification la plus difficile que l'imposture puisse commettre. C'est bien ici le cas d'opposer les hypothèses du bon sens à celles du système à outrance, et de la transcendance en délire.

La fraude aurait-elle été commise du vivant des évangélistes? C'est inadmissible. Les quatre saints dont le nom servait de couvert à un tel mensonge, n'en eussent-ils pas réclamé? Les autres apôtres et disciples qui prêchaient l'Evangile véritable au moment où les faux évangiles étaient publiés, n'auraient-ils pas dénoncé la contrefaçon à la vindicte des Eglises? En un mot, tous ces premiers semeurs de la vérité, qui mouraient pour elle, en eussent-ils souffert, en silence, l'altération à sa source et l'irrémédiable corruption dans l'avenir? Ne faisons pas cette insulte à la mémoire des martyrs.

Si la fraude n'a pas eu lieu du vivant des évangélistes, elle dut s'accomplir après leur mort; nouvelles impossibilités. Dans le premier cas, c'était trop tôt, et, dans le second, c'était trop tard. Après la mort des évangélistes, leurs disciples vivaient encore, qui pouvaient dénoncer la supercherie. Les hérétiques, les Juifs et les païens étaient là qui surveillaient les développements du christianisme naissant, et qui plutôt que de le combattre par le fer et par les sophismes, auraient mieux aimé l'écraser sous l'opprobre de cette imposture. Les chrétiens de Rome, de Corinthe, d'Ephèse, d'Antioche et de Jérusalem avaient entendu la parole apostolique, et, en la confrontant avec les nouveaux textes, ils pouvaient anéantir par un cri ce faux en Ecritures sacrées. Enfin, le monde romain et le monde chrétien, deux témoins incorruptibles, étaient en éveil; car si, au rapport de Tacite, vingt-sept ans après la mort de Jésus, il y avait une immense multitude de chrétiens dans l'Empire, *Ingens multitudo,* après la mort de saint Jean, le christianisme était une sorte de second empire dans le premier; et ces deux sociétés, devant une falsification

publique, patente, perturbatrice du repos, des idées et de la religion, n'auraient pas articulé une syllabe d'opposition? C'est ici le cas de le répéter avec Lacordaire : « Rien n'est puissant en ce genre que par le contrôle de tous; le peuple est le seul notaire capable de certifier sa propre histoire, parce qu'il est la réunion de tous les âges, de toutes les pensées, de tous les intérêts, et qu'une conspiration populaire pour mentir à la postérité, est un spectacle qui, loin d'être vu, ne peut pas même se concevoir. Un homme fabrique l'erreur : un peuple a trop d'idées et de passions diverses pour s'entendre dans le but de tromper les siècles futurs. D'ailleurs, un peuple n'est jamais seul : il vit entre des peuples contemporains dont l'histoire est mêlée à la sienne, et fût-il capable d'un mensonge unanime, il soulèverait inévitablement la protestation du siècle même sous lequel il aurait inauguré son complot (1). »

Cela eût été vrai, surtout pour le peuple chrétien. Olshausen en donne une preuve concluante : en l'année 140, le pape saint Anicet, saint Polycarpe, disciple de saint Jean, saint Justin, représentant de la Palestine et des Eglises d'Orient, Marcion de Synope et Valentin d'Alexandrie se rencontraient à Rome. Or, à cette époque, nos quatre Evangiles étaient unanimement admis, quoique diversement interprétés. Comment des hommes, opposés sur tout le reste, s'entendaient-ils sur le fait de cette authenticité? Evidemment, si le canon évangélique avait été l'ouvrage d'un seul parti, jamais les autres ne l'auraient souscrit. Marcionites et orthodoxes se seraient ligués contre les livres des valentiniens, et,

(1) 42e Conférence.

réciproquement; les Asiatiques n'auraient pas voulu des Evangiles venus de Rome; les Eglises fondées par saint Jean n'auraient pas accepté une histoire faussement éditée sous le nom de leur apôtre; les fidèles de Grèce auraient très-bien su que saint Luc n'avait point rédigé d'Evangile; enfin, ceux de Syrie et de Palestine auraient ouï dire la même chose au sujet de Marc et de Mathieu, et répudié les recueils mensongers couverts de ces contre-seings vénérables. Mais presque toutes ces divisions, en se combattant sur le reste, se sont unies sur le terrain de l'authenticité évangélique : quel témoignage en faveur de celle-ci!

En résumé, ou le protévangile a été amendé, sous l'inspiration du Saint-Esprit, par les historiens de Jésus, et, alors, il ne préjudicie point à l'autorité des véritables Evangiles; ou bien ceux-ci sont regardés comme des variantes frauduleuses du protévangile, et alors il reste à prouver : 1° que le protévangile a existé; 2° que la fraude a été possible. La critique n'y parviendra jamais. Certes, si le protévangile avait été appris, traduit et propagé, durant cent ans, dans toutes les Eglises, les Pères en auraient parlé, quelques fragments de ce fameux texte araméen nous seraient parvenus; enfin, une notice biographique sur Jésus, laquelle aurait réglé la foi du monde chrétien depuis le martyre de saint Etienne jusqu'après le siége de Jérusalem, aurait marqué sa trace ailleurs que dans les imaginations posthumes d'une école obligée de recourir aux fictions inadmissibles pour combattre les réalités indubitables.

Pourquoi donc mettre des erreurs invraisemblables à la place de la vérité simple? Or, la vérité simple la voici. Les apôtres, avant la séparation, convinrent d'une prière commune, d'un symbole commun, d'un

enseignement commun, sur les actions du Sauveur. Ainsi prirent naissance le *Pater*, le *Credo* et l'Evangile, oralement répandus par leur prédication. Longtemps cette prédication fut le seul Evangile de l'Eglise, car l'Eglise n'est pas sortie de ses livres, puisqu'elle subsista au moins quarante ans sans eux, sur la foi de témoins qui avaient vu et qui se laissaient égorger pour le prouver. Mais, un jour, désireux d'immortaliser ce témoignage oculaire, quatre hommes inspirés se levèrent, et fixèrent, par le burin, ce qui tombait alors de toutes les chaires apostoliques. Leurs narrations puisées à la fois dans ce fond traditionnel et dans leur souvenir devaient porter simultanément les ressemblances qui résultent d'une communauté d'origine, et les différences que comporte la diversité des rédactions. Ainsi s'expliquent, tour à tour, la parenté et les prétendues antinomies qui existent entre les synoptiques. Mais récuser les Evangiles écrits, sous prétexte qu'un Evangile oral les a précédés, c'est reprocher aux évangélistes d'être des historiens et non des inventeurs.

Nous voici à la seconde difficulté qui est comme l'envers de la première. L'une s'en prend aux rapports similaires des quatre Evangiles pour suspecter leur authenticité, l'autre à leurs incidents contradictoires. Dans le premier cas, on les déclare supposés parce qu'ils s'accordent trop bien, dans le second parce qu'ils ne peuvent s'accorder; dans un cas comme dans l'autre on imagine ce qui n'est pas certain, pour ébranler ce qui l'est.

Qu'il existe dans les Evangiles des divergences et des variantes qui nécessitent un travail de conciliation, personne n'en disconvient. Aussi, saint Chrysos-

tôme, saint Augustin et toute l'exégèse patrologique donnent d'amples satisfactions aux curiosités de la raison sur ce point; on remplirait, et au delà, la bibliothèque du Louvre avec les livres de concordance évangélique écrits depuis les premiers siècles. On peut dire même que les difficultés de cette nature ne sont plus que le scandale des ignorants en matière d'Ecritures. Mais pourquoi présenter comme une découverte ces objections auxquelles il a été si souvent et si victorieusement répondu? Pourquoi surtout tirer des conclusions défavorables à l'authenticité des saints Livres de ce qui prouve si bien la naïveté de leurs auteurs et l'honnêteté de l'Eglise? La naïveté de leurs auteurs, car, à l'aide d'une collusion, ils pouvaient aisément épargner l'opprobre de tout soupçon à leur témoignage : l'honnêteté de l'Eglise, car, supposé qu'elle eût moins respecté son dépôt, elle y aurait touché au moins pour le mettre à l'abri de ces attaques ; or, il lui suffisait de faire bénéficier la concordance biblique de quelques-unes de ces cent trente mille erreurs sans importance dogmatique, commises par les traducteurs divers de l'Ecriture, pour y effacer toutes les contradictions apparentes.

Concluons que les différences des Evangiles ont leur explication toute naturelle dans les différences de but et de milieu qui inspirèrent leurs auteurs. Le récit typique, propagé par l'apostolat dans les Eglises primitives, ne contenant point tout ce que Jésus avait dit et fait, chacun de ses historiens dut enregistrer, avec prédilection, ce qu'il avait vu et entendu lui-même, surtout ce qui convenait le mieux aux besoins de ceux pour qui il écrivait. A ce point de vue, peu leur importe le système de composition. Saint Mathieu et,

parfois aussi, saint Marc négligent la trame historique pour une connexion purement logique. Saint Luc, au contraire, suit l'ordre des événements. Saint Jean, se trouvant en présence d'hérétiques familiarisés avec les subtilités métaphysiques de la gnose, modifie sa simplicité de batelier galiléen, pour emprunter aux philosophes grecs et aux théurgistes de l'Orient des formules qui resteront dans la théodicée chrétienne. Ici, tel discours du Sauveur est abrégé, là il est étendu, parce qu'il le fallait selon les circonstances qui déterminent la narration. Si l'enchaînement chronologique n'est pas identique dans tous les évangélistes, c'est que chacun rapportant des faits omis par ses devanciers, de telles intercalations troublent nécessairement le parallélisme des récits. En un mot, les disparates des Evangiles ont leur explication aussi bien que leurs harmonies; il y a, d'ailleurs, une harmonie qui justifie toutes leurs disparates, c'est la rencontre miraculeuse du pinceau des évangélistes dans les traits de Jésus. Ici, pas la moindre divergence entre les quatre historiens. Le Jésus de saint Mathieu est identique à celui de Marc, de Luc et de Jean ; et pour que des peintres si différents aient pu exécuter un idéal quatre fois semblable à lui-même, il faut qu'ils l'aient vu. En telle sorte que la figure de Jésus apposée comme un sceau sur les Evangiles en garantit, à la fois, l'origine divine et l'authenticité inaltérée.

La critique moderne objecte à la provenance apostolique des Evangiles des différences non-seulement dans leur rédaction, mais encore dans leur authenticité. Selon cette hypothèse, saint Luc est le seul historien certain de Jésus. « Les Evangiles de saint Mathieu et de saint Marc n'ont pas, à beaucoup près, le même cachet in-

dividuel (1). » « Saint Jean, surtout, est un auteur très-problématique. » Papias, qui se rattachait à son école, ne dit pas un mot d'une *Vie de Jésus* écrite par cet apôtre. Dans son Evangile, « à côté d'un plan général, qui paraît plus satisfaisant et plus exact que celui des synoptiques, il y a des passages singuliers où l'on sent un intérêt dogmatique propre au rédacteur ; on reconnaît là les interprétations d'un ardent sectaire, et on s'étonne que le fils de Zébédée ait pu écrire en grec ces livres de métaphysique abstraite (2). » En résumé, ou bien la critique suppose toutes les prémisses dont elle a besoin pour fonder la conclusion, ou bien elle oppose de simples conjectures aux faits les mieux établis ; et si elle relève avec affectation l'authenticité de l'Evangile selon saint Luc, c'est pour avoir un prétexte d'amoindrir et d'éliminer tous les autres.

Toutefois, sur ce terrain, la critique négative se prend à ses propres filets. Pour établir toute l'histoire évangélique, il suffit de l'authenticité de l'Evangile selon saint Luc, car il est entièrement lié aux Actes des apôtres, c'est-à-dire à un écrit duquel M. Guizot a pu dire : « Les temps anciens ne nous ont laissé que peu d'ouvrages dont l'authenticité soit aussi bien constatée. La preuve d'une telle corrélation est bien dans cette préface, par laquelle l'auteur des Actes se déclare l'auteur de l'Evangile : « J'ai parlé dans mon premier livre, ô Théo-
« phile, de tout ce que Jésus a fait et enseigné depuis
« le commencement jusqu'au jour où il fut élevé au ciel. »
Il est donc très-légitime que l'authenticité de l'Evangile de saint Luc participe à celle des Actes.

(1) Renan. *Vie de Jésus,* p. 18.
(2) *Ibid.*, p. 21-25.

Mais, d'autre part, cet Evangile en suppose d'antérieurs, car il débute par ces mots : « Plusieurs personnes ayant entrepris d'écrire l'histoire des choses qui ont été accomplies parmi nous, suivant le rapport que nous en ont fait ceux qui, dès le commencement, les ont vues de leurs propres yeux, et qui ont été ministres de la parole, j'ai cru, etc. » Or, quelles sont ces *personnes* ayant *entrepris d'écrire* la même histoire, sur le rapport de ceux qui ont vu de leurs propres yeux, si ce ne sont les deux premiers évangélistes ? Ainsi, de même que les Actes des apôtres se réfèrent à l'Evangile de saint Luc, l'Evangile de saint Luc se réfère à des écrits préexistants qui ne peuvent être que les autres synoptiques. De cette sorte, la chaîne de la certitude évangélique apparaît d'un seul aspect, et la critique, ayant transigé sur la question d'authenticité par rapport à un seul Evangile, confirme celle de tous les autres. Il n'y a pas jusqu'à l'Evangile de saint Jean qui ne puisse bénéficier de cette preuve générale, car il est évidemment un supplément aux silences, j'allais dire aux lacunes des synoptiques, et, par là, il suppose leur antériorité, en même temps qu'il se revêt de la marque de l'époque et de l'auteur auquel il est attribué.

Ces preuves sont si peu récusables que la critique a dû finir par compter avec elles : C'est pourquoi elle formule ainsi ses dernières conclusions : « L'Evangile de saint Luc est daté, ceux de Mathieu et de Marc le sont aussi, car il est certain que le troisième Evangile est postérieur aux deux premiers, et offre le caractère d'une rédaction plus avancée. Nous avons, d'ailleurs, à cet égard, un témoignage capital de la première moitié du deuxième siècle, il est de Papias, homme grave, homme de tradition, qui fut attentif, toute sa

vie, à recueillir ce qu'on pouvait savoir de la personne de Jésus (1). » Nous avons vu que ce témoin est précédé de beaucoup d'autres aussi autorisés.

Telle est la démonstration commune d'authenticité applicable aux quatre Evangiles. Quelles sont leurs preuves individuelles? Tout a été imaginé pour faire du premier une œuvre impersonnelle, mais aucune invention, concernant le style, le récit, les prétendues antinomies, les retouches de cette histoire sacrée, ne prévaudra contre la déposition du sens commun historique. La voici : 1° Mathieu a écrit son Evangile en hébreu, ou syro-chaldaïque, pour les Juifs de Palestine. Nous devons donc, dit Richard Simon, chercher l'original de cet Evangile chez les nazaréens descendants des premiers chrétiens de Jérusalem. Les nazaréens l'ont, en effet, conservé. D'après Eusèbe, saint Pantène le trouva, au second siècle, dans l'Inde, où il avait été porté par saint Barthélemy. D'ailleurs, le texte des nazaréens était si bien l'original de saint Mathieu que saint Jérôme témoigne en avoir vu deux exemplaires, l'un dans la bibliothèque de saint Pamphile à Césarée, l'autre à Berès, et qu'au rapport de ce savant interprète, la plupart des anciens docteurs ont regardé ces Evangiles comme des manuscrits primitifs.

Comment l'original de l'Evangile, en langue araméenne, a-t-il si vite disparu tandis que l'exemplaire grec du même ouvrage s'est conservé? C'est que les Eglises de la Judée, pour lesquelles le premier avait été écrit, ne subsistèrent pas longtemps; tandis que, au contraire, les Eglises grecques durent encore. Le premier, cependant, resta plusieurs siècles aux mains des nazaréens et des ébionites,

(1) Renan, *Ibid.*, 18.

qui procédaient des premiers chrétiens de Judée, et de qui saint Jérôme le reçut. Mais, bientôt, les autres chrétiens le négligèrent, soit parce qu'ils n'entendaient pas le chaldaïque, soit parce que les nazaréens et les ébionites l'ayant altéré, les versions de cet Evangile étaient plus prisées que ses antiques manuscrits. Quelles sont les œuvres dont on puisse ainsi suivre à la trace les premiers pas dans le monde, et que prouvent des inductions contre des faits si éclatants (1)?

Saint Mathieu ou Lévi, à titre d'ancien comptable des bords de Tibériade, était plus apte que les autres disciples à tenir la plume, et, par là, indiqué pour être le premier historien de Jésus. Saint Marc avait aussi ses avantages de position pour composer un Evangile. Il était fils d'une chrétienne de Jérusalem qui réunissait les apôtres dans sa maison. Trop jeune pour avoir entendu le Sauveur lui-même, il vécut du moins, dès l'enfance, dans l'intimité de ses disciples. Il fut attaché tour à tour à l'apostolat de saint Pierre et à celui de saint Paul; mais c'est surtout saint Pierre qu'il accompagna et interpréta dans son récit. Aussi saint Jérôme dit de son Evangile qu'il fut raconté par Pierre et écrit par Marc, et saint Justin l'a désigné sous le nom de *Mémoires de saint Pierre*.

Que peut-on alléguer contre cette tradition, dont le premier anneau se rattache au prêtre Jean, des temps apostoliques, bientôt suivi de Papias, qui est suivi lui-même du témoignage de dix-huit siècles. D'un côté, ce sont des faits indiscutables, de l'autre des rêves germaniques. Pour certains exégètes rationalistes, le plus ancien Evangile, l'Evangile primitif serait celui de saint Marc;

(1) Hiero, *Comment. in cap. XII Math.*

Celui de saint Mathieu n'en serait qu'un remaniement, et celui de saint Luc qu'une amplification. Pour d'autres, au contraire, saint Marc ne serait qu'un plagiaire de saint Mathieu et de saint Luc; pour d'autres enfin le second Evangile pourrait être comparé à une mosaïque composée de fragments empruntés çà et là. Que faut-il penser de tout cela? Stor, Herder, Wette, Schleïermacher ont entassé des montagnes de subtilités à l'appui de ces hypothèses contradictoires. C'est qu'en ne consultant que les critères internes, un sophiste littéraire établirait aisément l'inauthenticité de quelque ouvrage que ce soit. Mais tous les doutes ainsi accumulés sur l'origine du second Evangile se sont évanouis, et MM. Renan et Reville, brisant les toiles d'araignée de l'exégèse allemande, ont souscrit à la déposition longtemps contestée de Papias. « Les détails matériels ont, dans Marc, une netteté qu'on chercherait vainement chez les autres évangélistes. Il aime à rapporter certains mots de Jésus en syro-chaldaïque, il est plein d'observations minutieuses venant, sans nul doute, d'un témoin oculaire. Rien ne s'oppose à ce que ce témoin oculaire qui, évidemment, avait suivi Jésus, qui l'avait aimé et regardé de très-près, qui en avait conservé une vive image, ne soit l'apôtre Pierre lui-même (1). » Etait-ce bien la peine d'amasser pendant un siècle tant de ténèbres sur cette vérité, pour aboutir à une telle amende honorable?

Puisque l'authenticité de saint Luc nous est concédée, profitons de cet avantage; mais la justice m'oblige de convenir que je ne sais pourquoi on fait à cet Evangile un honneur si exceptionnel. Car, enfin, on lui a contesté l'authenticité de ses deux premiers chapitres : tantôt on l'a

(1) *Vie de Jésus*, p. 28.

présenté comme le texte interpolé de Marcion, tantôt comme postérieur à l'époque apostolique, tantôt comme une réduction, tantôt comme une synthèse; tant il est vrai qu'en matière de foi tout peut être nié par qui a le parti pris de ne pas croire, et si on applique, dans cent ans, à nos exégètes d'outre-Rhin leurs principes de critique, il n'y aura pas jusqu'à l'authenticité de leur critique elle-même qui ne soit mise en question.

Enfin le récit de saint Jean, surnommé par Origène la fleur des Evangiles, n'est-il pas au-dessus de tout soupçon de non-authenticité? Ici, encore, l'histoire dit oui, et la théorie seule dit non.

On objecte que la mémoire de saint Jean n'a pu retenir les longs discours du Sauveur qu'il rapporte. C'est nier ce qui est en question, l'inspiration divine de l'apôtre. C'est nier aussi le témoignage de l'expérience; car combien de vieillards répètent mot à mot ce qu'ils ont entendu dans leur enfance! L'homme ne se souvient jamais mieux du commencement de sa vie qu'à la fin, quand, replié vers lui-même, il a le temps de récapituler l'histoire des hommes et des choses qu'il aima. On objecte que si l'Apocalypse est de saint Jean le quatrième Evangile n'en doit pas être, à cause des différences de style propres aux deux compositions : mais tout s'explique, quand on sait que saint Jean écrivit l'Apocalypse avant l'Evangile. Or, la première de ces œuvres porte le cachet d'une origine hébraïque, parce que l'apôtre, sorti depuis peu de son pays, en gardait les locutions; son Evangile, au contraire, fut rédigé à Ephèse, après un séjour prolongé de l'auteur dans l'Asie-Mineure; c'est pourquoi il se fait remarquer par une diction plus correcte et quelquefois même élégante. On objecte que l'enseignement de saint Jean contraste avec

celui de ses trois devanciers ; mais il le complète et ne le contredit pas. « Jean, dit Clément d'Alexandrie, voyant que ce qui se rapporte à l'humanité du Christ avait été raconté dans les autres Evangiles, écrivit un Evangile spirituel, » c'est-à-dire fit ressortir la nature divine du Verbe. De cette sorte, trois évangélistes reproduisent l'enseignement parabolique, moral, populaire de Jésus, tandis que le quatrième en consigna la partie dogmatique, sacramentelle, mystique. Dans le premier cas, il s'agissait d'instruire le pauvre peuple de Galilée, dans le second, les docteurs de la loi, les lettrés de la nation, les apôtres destinés à devenir les théologiens des siècles futurs. Il n'est donc pas étonnant que Jésus ait eu deux méthodes selon la diversité des sujets et des auditoires, et que ses historiens reflètent ces deux côtés de sa physionomie intellectuelle. Enfin, on a objecté que l'auteur du dernier Evangile ne fut pas Jean lui-même, que ce fut un compilateur de ses notes orales ou écrites ; mais, vaincue par l'évidence, la critique du jour répond ainsi à sa subtilité de la veille : « La première épître attribuée à saint Jean est certainement du même auteur que le quatrième Evangile. Or, l'épître est très-reconnue par Polycarpe et par Papias..... En somme, j'admets comme authentiques les quatre Evangiles canoniques. Tous remontent au premier siècle et ils sont, à peu près, des auteurs auxquels on les attribue (1). »

Et qu'on n'aille pas éluder de telles conclusions en recourant à ce vieux tour d'esprit, à savoir : que les Evangiles ne sont nullement des œuvres composées par leurs auteurs putatifs, mais des traditions signées de leur

(1) Renan. *Vie de Jésus.*

nom. D'après le style du temps et d'après des exemples fournis par les classiques grecs, la formule *selon saint Mathieu* signifie la même chose que *par saint Mathieu*. D'ailleurs, Grotius, Eicchorn et Olshausen ont observé que l'ancien titre n'était pas simplement : Evangile selon Mathieu ; mais : Evangile de Jésus-Christ de saint Mathieu. Plus tard, pour ne pas mettre deux génitifs l'un sur l'autre, on désigna les auteurs des Evangiles par une tournure elliptique. Voilà toute l'explication de leur intitulé. D'ailleurs, ajoute Richard Simon, c'est l'Eglise qui a rédigé les titres des quatre Evangiles, pour nous marquer qu'ils avaient été écrits par les apôtres ou par leurs disciples. Dès l'instant qu'on prête à ces titres un sens différend de celui de l'Eglise, n'est-ce point la preuve que l'on commet une falsification, car qui peut connaître sa pensée mieux qu'elle-même.

C'est donc à tort que l'on a cru voir dans l'Evangile de saint Jean la trace d'une main étrangère, parce que l'histoire de la femme adultère est marquée sur certains manuscrits orientaux d'obèles et d'astérisques qui indiquent une citation. D'abord, il est avéré que des versions des premiers siècles, telles que l'itala et la vulgate admettent cette histoire comme authentique. Il est certain que saint Jérôme, saint Chrysostôme et beaucoup d'autres Pères la défendent au même titre. Enfin il est reconnu que certains copistes arméniens n'omirent ce passage, dans quelques exemplaires, que parce qu'alors la sévérité morale était telle chez eux, qu'on regardait la facilité de Jésus à pardonner comme apocryphe et dangereuse.

Donc, plus de doute possible sur l'origne certaine des quatre Evangiles, à moins de mettre en question l'évidence historique. Saint Mathieu dédia son manuscrit à

l'Eglise de Jérusalem et aux juifs convertis de la Palestine, saint Marc à l'Eglise de Rome et à celle d'Alexandrie. Saint Luc et saint Jean transmirent les leurs aux florissantes communautés de la Grèce chrétienne ; « mais l'Evangile le plus solennellement publié fut celui de saint Jean puisqu'une lettre de cet apôtre, de saint André et d'autres disciples du Sauveur, eut pour but de l'introduire officiellement dans les Eglises (1). »

N'est-ce point ici le cas de s'écrier avec M. Vitet « ce qu'il y a de certain, c'est que les Evangiles, de si près qu'on les serre, résistent à la critique et demeurent à jamais d'indestructibles monuments. Quel est le livre d'Hérodote, ou la décade de Tite-Live qui porte aussi profondément un caractère de bonne foi et de véracité, que les récits de saint Mathieu et les souvenirs de saint Jean (2). » La question de bonne foi touche moins à l'authenticité qu'à la véracité des livres du Nouveau Testament. Nous voici introduits pas cette transition de la discussion des *écrits* à celle des *faits* qui supportent l'édifice chrétien.

II

Considération frappante relativement à la certitude des faits évangéliques ! Ils ne sont attaqués que par des philosophes ou par des théologiens incrédules ; ils sont admis par tous les historiens. Cette remarque de Keng-

(1) Vilmain. *Etude crit. sur les Evang.*

(2) *La science et la foi.*

stemberg, le plus savant exégète de l'Allemagne, dirime le procès. Elle constate, en effet, qu'à l'encontre de ces faits on oppose des systèmes, non des preuves, et que, s'ils sont contestables au tribunal des sciences spéculatives, parce qu'elles ont toujours une théorie au service de leurs affirmations les plus impossibles, ils sont indubitables au tribunal de l'histoire, où seuls les faits certains ont le droit de prévaloir contre ceux qui ne le sont pas.

Quand on a fait tant de bruit, naguère, soit en France, soit en Allemagne, autour de cette question, les dupes ont cru qu'ils avaient découvert quelque imposture ou quelque mystification à la base de l'histoire évangélique. Il n'en était rien du tout. Deux sortes de rêveurs avaient paru ; les uns, rationalistes, qui prétendaient que les faits de l'Evangile n'étaient point des miracles; les autres, mythologistes, qui soutenaient que les miracles de l'Evangile n'étaient point des faits. Les premiers niaient la réalité surnaturelle, les seconds, la réalité historique de ces événements. Mais ceux-ci, comme ceux-là, ne produisaient que des interprétations ingénieuses à l'appui, sans une seule justification positive. La critique en appelle toujours à la science expérimentale, et elle n'est que la science des hypothèses contre l'expérience.

Sur quoi se fondent ceux qui rejettent le caractère miraculeux de l'histoire évangélique? Ils passent condamnation sur le fond du récit, mais ils l'expliquent en tenant compte du siècle et des personnes qui nous l'ont transmis, c'est-à-dire des formes superstitieuses usitées à cette époque pour décrire de tels événements. Si la narration était consignée avec la précision d'idées et de langage propre à notre génération, nul doute

qu'elle prouverait, à leurs yeux, ou une intervention de la divinité ou une supercherie des auteurs; mais ces naïfs documents rapportent, sans artifice comme aussi sans nulle rigueur historique, un fond de vérité défiguré par des broderies sans nombre; ils finissent par exprimer des croyances plutôt que des faits, et c'est à la critique d'aller démêler la part des faits, sous les formules de ces croyances. De là, un travail à elle imposé, celui de dédoubler l'histoire sacrée, en classant dans la catégorie du vrai ce qui appartient à l'ordre naturel, dans celle du faux ce qui est surnaturel. Evhémère, Eichhorn, Semler, Paulus, sont les principaux représentants de ce système appliqué par les uns, à l'Ancien, par les autres, au Nouveau Testament. Nous verrons, plus tard, avec quelle audace de témérité et d'invraisemblance.

De leur côté, sur quoi se fondent les mythologues pour repousser, non-seulement le caractère miraculeux, mais encore la réalité de l'histoire évangélique? Ils l'envisagent comme un poème formé par la tradition, et comme une création psychologique, d'où se dégage une idée exprimée par des événements le plus souvent fictifs. Toutes les histoires, disent-ils, ont commencé par des mythes, celle des Hébreux ne peut faire exception. Gabler, Baur, Vater, de Vette ont essayé d'expliquer par ce principe de critique tout l'Ancien Testament. La tentation d'Eve, l'épisode de Noé, de l'arche, de Babel se prêtent si merveilleusement à ces jeux d'interprétation! Vecklein, professeur de théologie à Münster, a poussé la fantaisie d'une telle méthode jusqu'à comparer, sous le rapport de la réalité, l'enlèvement d'Hénoch à celui de Ganymède, l'apparition de l'ange à Agar et celle d'Apollon à Diomède, Jehovah secourant Gédéno

et Jupiter sauvant les Troyens. Enfin, après beaucoup de mythologues éclectiques, le docteur Frédéric Strauss est venu qui a fait une application de la même théorie, et d'une manière plus radicale, au Nouveau Testament. Selon lui, la critique n'a pas d'instrument assez tranchant pour isoler l'élément réel de l'élément symbolique dans les annales du christianisme primitif : c'est pourquoi, il faut rendre compte de tous les faits de l'Evangile par des mythes purs, et renoncer à la tentative d'en extraire le moindre résidu certain. Evidemment nous touchons au scepticisme historique.

Que répondre à ces attaques de nuances diverses? Rien de plus direct que ces deux thèmes de défense : les faits évangéliques sont vrais : 1° comme surnaturels, 2° comme historiques; en effet, les théories soit *rationalistes*, soit *mythologistes* ne vous semblent-elles pas s'évanouir comme de la fumée à cette exposition de la simple vérité?

Avant de dire ce que nous pensons de tels arguments, il est bon de dire ce qu'en pensent leurs auteurs. M. Renan trouve la première de ces exégèses parfois *ingénieuse*, mais le plus souvent *subtile* et *forcée* (1). Quant à la seconde : « Manquant, dit-il, du sentiment de l'histoire et du fait, Strauss ne sort jamais des questions de mythe et de symbole (2). » Strauss lui-même s'indigne « de ces productions monstrueuses d'un système qui remanie l'histoire sans frein ni règle. » Enfin Baur déclare qu'après chacun de ses essais la critique hétérodoxe se trouva aussi peu avancée qu'au

(1) *Hist. crit. de Jésus.*
(2) *Ibid.*

commencement. Est-ce bien la peine de répondre à des esprits qui se réfutent si bien eux-mêmes ?

Cependant, abordons de front la théorie rationaliste. J'atteste d'abord contre elle le ridicule de ses interprétations. Car, le texte littéral est-il moins facile à croire que de tels commentaires ?

D'après ce système, que sont toutes les apparitions ? Des phénomènes explicables par les ressorts ordinaires de l'angélophanie, c'est-à-dire les éclairs, les coups de tonnerre, les accès cataleptiques, etc. Qu'est-ce que le mutisme de Zacharie ? Une attaque de paralysie. Et la vision des bergers de Bethléem ? Des feux follets allumés dans la plaine. Et l'étoile des mages ? Une comète. Et l'adoration des mages eux-mêmes ? Une visite de marchands arabes venus à Jérusalem pour leur commerce, et qui y reçoivent, au lieu de l'y porter, la nouvelle de la naissance du Roi des Juifs. Et la tentation de Jésus au désert ? Un coup de théâtre préparé par quelque pharisien rusé. Et l'eau changée en vin à Cana ? Un cadeau de noces, offert par Jésus aux époux, sous forme d'agréable plaisanterie. Et la transfiguration ? Une extase de Jésus et une hallucination des disciples. Et la guérison des aveugles ? Simple ophthalmie produite par la fine poussière du pays d'un côté et dissipée par une ablution de salive de l'autre. Et la délivrance des possédés ? Traitement calmant administré à des attaques de nerf. Et la résurrection des morts ? Fin d'un sommeil léthargique habilement déterminé. Et la résurrection de Jésus lui-même ? Réapparition d'un supplicié qui n'avait pas expiré lorsqu'il fut mis au tombeau. Quant à savoir comment il ne fut pas asphyxié, s'il y fut mis vivant, les aromates parmi lesquels il a été enseveli ne pouvant avoir d'autre

effet, que de le conserver s'il est mort, ou de le faire mourir s'il est encore en vie, c'est là une question indiscrète qu'il ne faut pas adresser à la critique. Elle n'y répond pas plus qu'aux objections sans nombre qu'on lui fait concernant mille incidents de la narration sacrée qu'elle n'explique pas. Mais que faire avec des commentateurs qui prennent les orages du Sinaï pour une scène fantasmagorique arrangée par Moïse, la colonne de lumière conduisant le peuple au désert, poru une torche portée par les éclaireurs; enfin le séjour de Jonas dans le ventre d'un monstre marin, pour une disparition du prophète au sein de quelque hôtellerie portant le nom de *la Baleine?* Encore une fois que faire avec de tels profanateurs de la vérité scripturaire? Rien, sinon conclure, pour la millième fois, que l'*esprit fort c'est l'esprit faible.*

J'atteste, d'ailleurs, contre le rationalisme du jour celui du temps de Jésus-Christ. Alors, comme aujourd'hui, il y avait des incrédules, et si intolérants qu'ils firent mourir le Sauveur en haine de sa doctrine. Mais ces incrédules, contemporains et témoins oculaires des faits évangéliques, n'en niaient pas le caractère surnaturel. Seulement ils l'imputaient à Béelzébud, c'est-à-dire que ne pouvant les contester comme miracles, ils les attribuaient au démon plutôt qu'à Dieu. De son côté, le Talmud de Jérusalem les confesse implicitement en déclarant que Jésus avait dérobé dans le temple la puissance du nom de Jéhovah. Enfin, les philosophes païens eux-mêmes en conviennent, puisque Celse, Porphyre, Hiéroclès, Julien l'apostat, les mettent au compte de la magie et autres sciences occultes. Après cela, de quels droit vient-on, à si longue distance, contredire de

juges si désintéressés, si rapprochés de l'événement, si sceptiques et si éclairés ?

J'atteste avec les ennemis les indifférents. Il y en avait par millions, autour et au loin de Jérusalem, qui pouvaient faire la distinction dont on s'avise aujourd'hui, et qui n'y songèrent jamais, parce qu'elle était inadmissible à leurs yeux. Pendant dix ans que les apôtres prêchèrent en Palestine, sur le théâtre de la mort de Jésus, parmi les hommes les plus intéressés à le voir convaincu d'imposture, comment se fait-il qu'il n'ait pas surgi une contestation contre ses prodiges conforme à l'exégèse rationaliste ? Comment se fait-il que Quadratus, missionnaire des temps apostoliques, ait pu écrire sans être démenti : « Les miracles de Notre-Sau-« veur étaient vrais ; les malades guéris et les morts « ressuscités par lui n'ont pas été vus seulement au « moment de leur guérison ou de leur résurrection, « mais ils sont restés dans le pays pendant le temps que « le Sauveur a passé sur la terre ; et ils ont vécu longe « temps après son départ, et quelques-uns même ont « prolongé leur carrière jusqu'à notre époque (1). » Ce qui veut dire que Quadratus put les voir dans sa jeunesse. Enfin, comment se fait-il que des auteurs païens parlent ouvertement et sans atténuation rationaliste des miracles rapportés par l'Evangile ? Chalcidius, philosophe platonicien du troisième siècle, fait allusion à l'étoile et à l'adoration des mages (2). Phlégon, affranchi d'Adrien, mentionne, nous l'avons vu, e tremblement de terre et l'éclipse extraordinaire survenus à la mort de Jésus. Le même au-

(1) Euseb. *Hist. eccl.* IV. c. III.

(2) *Histoire des Olympiades,* 13e et 14e livres.

teur raconte les prophéties du Sauveur et leur accomplissement, surtout la ruine de Jérusalem (1). Thallus, auteur grec du premier siècle, est d'accord avec Phlégon pour attester que l'année dix-huitième du règne de Tibère des ténèbres subites se produisirent au milieu du jour. Au troisième siècle, les archives romaines renfermaient encore la relation de la vie, des miracles et de la mort de Jésus-Christ envoyée à l'empereur par Pilate ; si bien que Justin, Tertullien, et d'autres apologistes en appelaient à ce témoignage dans leurs discussions avec les païens ; ajoutons que, d'après Tertullien et Eusèbe, Tibère fut si frappé du récit de Pilate qu'il proposa au sénat de reconnaître ce que l'exégèse rationaliste nie : l'action surnaturelle de Jésus en le mettant au nombre des Dieux.

Et, depuis, pourquoi Alexandre-Sévère, au rapport de Lampide, adorait-il Jésus tous les matins ? Pourquoi Adrien veut-il lui restituer l'apothéose que Tibère ne put lui faire obtenir, à cause d'une protestation contraire de Séjan ? Pourquoi l'historien Josèphe lui-même donne-t-il à Jésus le nom de thaumaturge ? N'est-ce point, surtout, à cause de la marque surhumaine de sa carrière et de la vérité historique de cette marque, car si celle-ci eut été douteuse, pense-t-on qu'un témoignage à la fois si voisin, et si disséminé, partant si peu capable soit d'illusion, soit de collusion, se fût mis au service d'une telle cause ?

Après les ennemis et les indifférents, j'invoque les amis. Le christianisme primitif en a compté de grands par l'intelligence tels que cette *multitude de prêtres*

(1) *Art. de vérif. les dat.* Préface.

juifs qui, d'après les Actes des Apôtres, *se convertissaient à la foi ;* tels que Justin, Aristide, et autres philosophes : Or, prêtres et philosophes étaient bien à même de distinguer entre un Lazare exhalant l'infection, ou un simple léthargique réveillé par le contact de l'air dans son tombeau ; entre la multiplication de pains opérée par un thaumaturge, ou un simple partage de provisions fait sur l'herbe, de riches à pauvres ; en un mot, entre les assertions évangéliques et les gratuites vulgarités qu'on leur substitue. Est-on bien venu à traiter de superstitions des témoignages si autorisés ? et cela, sur de si superstitieuses imaginations ?

Mais, parmi les amis du christianisme, une catégorie mérite créance particulière contre l'exégèse rationaliste, je veux parler des martyrs. Ils l'ont été pour affirmer l'histoire évangélique telle que nous la croyons, non telle que la critique la fait. Ce sont les miracles que nous éliminons : c'est pour les miracles qu'ils ont versé leur sang. Non, saint Pierre n'est pas mort pour confesser un Messie dont la puissance l'aurait fait simplement marcher au bord de l'eau, comme l'interprète Paulus ; seul un Maître capable d'affermir la haute mer sous les pieds de l'apôtre méritait un tel acte de foi de sa part. Saint Thomas n'est pas mort pour un crucifié, qui, au dire des rationalistes, n'aurait été que légèrement blessé sur la croix et qui se serait frauduleusement guéri par des soins occultes; il faut la mort réelle de Jésus et la permanence de ses plaies pour expliquer la fin sanglante du disciple incrédule. Saint Jean n'est pas mort pour attester qu'il vit des linges blancs près d'un sépulcre ordinaire, comme le veulent les utopistes de Germanie, il dut voir de véritables anges près d'un tombeau vide, puisqu'il a si-

gné cette déposition de son sang. Enfin, saint Paul n'est pas mort dans le but de certifier qu'il aperçut tomber la foudre sur le chemin de Damas : la voix de Jésus est indispensable au milieu de cette scène pour que la vie et le trépas du docteur des nations ne soient pas une énigme. Ainsi, le miraculeux dans la cause est nécessaire si l'on veut la maintenir en proportion avec ses effets, et supprimez le surnaturel de l'histoire chrétienne, ceux qui l'ont crue jusqu'à la mort sont des fous ; car on donne sa parole pour les vérités naturelles, on ne donne son sang que pour les vérités divines. Or, avouons qu'en prêtant à des témoins si intéressés à bien regarder et si capables de bien voir une méprise si peu raisonnable, on sacrifie sa propre raison.

Et contre ce bons sens exégétique qu'allèguent ceux qui dénient aux faits évangéliques tout caractère miraculeux ? Que les miracles ne sont pas possibles. Ce qui permet de nier l'évidence sans avoir la peine d'en fournir la preuve. Or, comme nous avons surabondamment démontré que le miracle peut être opéré, qu'il peut être constaté, qu'il peut être discerné, renvoyons ici le lecteur à notre chapitre sur la *réalité du surnaturel* et ne le fatiguons pas de la répétition des mêmes choses. Il suffit, pour le moment, de mettre en lumière que lorsque la critique essaye d'ébranler nos certitudes historiques, elle fait de la sophistique, non de l'histoire.

Après avoir réfuté ceux qui ne reconnaissent pas que les faits évangéliques soient des prodiges, que répondre à ceux qui ne conviennent pas même que les prodiges en question soient des faits ? Peu de chose, parce que, dès l'instant que la réalité surnaturelle de ces faits est admise, il n'est pas besoin d'établir leur

réalité historique, la seconde étant essentiellement renfermée dans la première. Cependant nous croyons plus victorieux de démolir l'échafaudage des mythologues que de montrer qu'il n'a pas de fondements.

Et, d'abord, quels sont les critères de cette théorie? 1° Les faits doivent être tenus pour des mythes quand ils sont contraires à l'expérience journalière et merveilleux. C'est toujours la chose à prouver mise à la place de la preuve. Mais, évidemment, le merveilleux d'un récit n'implique nullement sa fausseté, si le merveilleux et le récit sont également certifiés; et ce qui établit, du reste, qu'on peut distinguer entre le merveilleux prouvé et un autre inadmissible, et qu'il n'est pas facile au second de se faire passer pour le premier, c'est la distance obvie, incommensurable, qui restera toujours pour un lecteur sensé entre les quatre Evangiles canoniques et les apocryphes.

2° Les faits d'une narration sont symboliques quand ils se contredisent entre eux. Que s'il s'agit de contradictions substantielles, inconciliables, on pourrait souscrire à cette règle; mais entre les récits évangéliques il y a des variantes plutôt que des oppositions, et la pierre de touche que Strauss leur fait subir porte à faux. Qu'on ouvre un livre de concordance évangélique on s'en convaincra à la première page.

3° Si la narration est poétique et le narrateur enthousiaste. Autre mesure d'appréciation purement arbitraire. On peut avoir raison et dire vrai d'une manière poétique; au contraire, on peut divaguer en froides spéculations. Il y a un enthousiasme qui égare la raison, il y en a un autre qu'elle provoque. Celui qui anime certains discours de Bossuet serait-il une présomption contre leur vérité? et, loin d'exclure

le bon sens, n'en n'est-il pas l'extase? D'autre part, l'histoire des croisades et de la conquête de l'Amérique serait-elle moins vraie parce qu'elle est poétique? Enfin, pour en arriver aux Evangiles, y a t-il de l'enthousiasme dans des pages écrites avec une impassibilité telle qu'on pourrait douter si elles sont d'un ami ou d'un ennemi de Jésus? Y a-t-il de la poésie dans un récit qui est peut-être le plus simple qui soit sorti de la plume des hommes? Et s'il conserve de la poésie quand même, n'est-ce point celle qui ressort de la splendeur du vrai, non celle que produisent les prismes de l'imagination? Voilà donc une troisième base du mythisme posée en l'air.

4° Si la narration est en rapport avec certaines opinions répandues, et semble être l'expression de ces opinions enveloppées de la forme des faits. Evidemment ceci revient à dire que l'idée messianique ayant cours avant l'Evangile, les évangélistes n'ont fait que mettre cette idée en relief par un drame saisissant; mais outre que l'idée messianique n'était pas un mythe et qu'elle n'était pas reçue chez tous les peuples qui ont embrassé l'Evangile, le Christ diffère du tout au tout du Messie attendu par les Juifs; ce qui prouve qu'il n'est pas et ne put être une incarnation symbolique des espérances de sa nation.

D'ailleurs, qu'est-ce que le mythe? Un agrégat de circonstances fabuleuses recouvrant un germe imperceptiblement historique, quand ce germe n'est pas fabuleux lui-même, comme il arrive dans les mythes philosophiques. Or, pour la formation de ces couches de nuages, comme pour celle des sédiments géologiques, il faut un temps donné, que Strauss évalue à une durée de cent cinquante ans. Mais, d'après l'exégèse la plus pointilleuse, les Evangiles ont été composés avant la fin du pre-

mier siècle : « Plus j'y réfléchis plus j'ai été amené à croire que les quatre textes reconnus pour canoniques nous conduisent très-près de l'âge du Christ (1). » Comment ces textes ont-ils pu donner un corps aux symboles avant que les symboles eussent le temps de se former?

Evidemment, il faut tourmenter les faits et la raison pour préférer les garanties de cette interprétation à celles de l'histoire évangélique. Au reste, un système qui repousse *a priori* la possibilité du surnaturel, et qui, pour le mieux anéantir, nie la valeur de la relation des sens, du témoignage humain et de la certitude historique appliqués à cet ordre de phénomènes, ce système est suborneur par rapport à l'esprit, corrupteur par rapport à la vérité et un misérable instrument de pyrrhonisme.

Mais, pour faire resplendir la vérité du récit évangélique, il y a mieux que de ruiner les théories qui l'attaquent, c'est de montrer sa conformité avec l'histoire. Après les recherches les plus minutieuses sur ce point, on revient forcément à cette banalité qui résume la question : « Les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. »

Les faits de Socrate, en effet, sont-ils garantis, comme ceux de Jésus, par huit écrivains contemporains dont six, Mathieu, Jean, Pierre, Paul, Jacques, Jude, ont vu de leurs yeux et touché de leurs mains ce qu'ils annoncent; dont deux, Marc et Luc, furent disciples des disciples de Jésus; dont plusieurs poussent la sincérité jusqu'à convenir de leurs lâchetés et de leurs fautes; dont tous meurent en confirmation de leur parole,

(1) Renan. *Hist. crit. de Jésus.*

et cela au risque d'être flétris dans le présent et dans l'avenir s'ils ne sont pas sincères ?

Les faits de Socrate ont-ils subi la vérification de trois sociétés intéressées à les contrôler, comme le judaïsme, le paganisme, le christianisme ont discuté les faits de Jésus? Ont-ils eu la place publique pour théâtre, des multitudes innombrables pour témoins, des passions effrayantes pour adversaires, le monde pour conquête, des sacrifices incalculables pour résultat? Et il serait fait de toutes ces évidences l'abstraction la plus arbitraire, au moyen d'un système qui n'a que des chimères pour soutien? Non, le véritable mythe sera toujours le mythisme lui-même, et l'histoire évangélique demeurera la réalité inébranlée et inébranlable.

Certes, ce ne sont pas des mythes chrétiens que Chalcidius, le platonicien, s'est proposé de consacrer en mentionnant l'étoile de l'Epiphanie, ni Macrobe en racontant le massacre des Innocents, ni Phlégon en donnant place, dans le récit de sa deux cent deuxième olympiade, à l'éclipse et au tremblement de terre du jour de la Passion; ni Adrien en proposant d'élever un temple à Jésus; ni l'univers entier en échangeant des mœurs dissolues contre le culte d'une croix : cela n'est point admissible, surtout quand les mythes sont proposés par des ignorants tels que les apôtres et acceptés par des néophytes tels que Justin, Tertullien, Cyprien, Origène; surtout quand les mythes ne sont pas destinés, comme ceux de la Grèce, à égayer l'imagination des peuples, mais s'imposent à titre d'histoire, et prétendent être examinés, crus et confessés comme des faits.

Sans doute, on a relevé quelques particularités, d'explication plus ou moins difficile, contre la vérité des récits sacrés. Tantôt c'est le recensement de Quirinus,

tantôt c'est l'an XV de Tibère, tantôt c'est l'Abilène de Lysanias qui font le thème de ces arguties. Mais les livres spéciaux donnent ample satisfaction à toutes les curiosités et à toutes les exigences de la critique à cet égard; l'harmonie des Evangiles est établie sur toute la ligne, et quand on a parcouru le cercle entier de cette discussion, on devient si difficile en matière de preuves, dit M. H. Wallon, qu'on serait tenté de ne plus croire à rien... qu'au Nouveau Testament.

Et, pour éluder la vérité historique, qu'on ne dise plus : les Evangiles prophétisent la ruine de Jérusalem, donc ils sont apocryphes ou antidatés, parce qu'il ne peut y avoir de prophétie; c'est ou la naïveté ou le cynisme de la négation substitués à la logique. N'est-ce point là, en effet, escamoter la conclusion plutôt que la déduire, surtout quand on vient d'écrire cet aveu : « Produits purs du christianisme palestinien, pleins du « sentiment vif et direct de Jérusalem, les Evangiles « sont un écho vraiment immédiat des bruits de la « première génération chrétienne (1). » Or, la couleur de la première génération chrétienne n'autorise-t-elle pas mille fois plutôt à croire que les Evangiles, — au moins les trois premiers, — ayant précédé la ruine de Jérusalem l'ont annoncée, qu'à supposer gratuitement l'insertion posthume de la ruine de Jérusalem, dans les Evangiles, pour avoir un prétexte de les mettre en suspicion. Mais que ne croit-on pas, pour échapper à l'obligation de croire?

Il est une confirmation de la vérité évangélique, non moins décisive que ce témoignage de l'histoire propre-

(1) Renan. *Hist. crit. de Jésus.*

ment dit, c'est celle qui se tire de l'ethnographie, de la numismatique et de la géographie.

L'ethnographie sera plus tard invoquée à l'appui de la Bible, en général; interrogeons-la sur les Evangiles, en particulier. Plus un écrivain est rapproché de l'époque dont il parle, plus il peint exactement et au vif; au contraire, plus il s'en éloigne, plus il devient vague et indéterminé dans ses lignes. Un historien mythologue, touchant à l'organisation politique, sociale et religieuse, à la vie privée et à la vie publique d'un peuple, est exposé à mille confusions; d'abord, parce qu'il vient quand le souvenir de l'événement a pu s'altérer; ensuite, parce que cette altération entre dans la logique de son système qui subordonne toujours l'exposition des faits à l'expression d'une idée.

Eh bien, pas la moindre trace de ces altérations dans les Evangiles. Ils ont une couleur locale si accentuée, et ils font une description si précise, si minutieuse du premier siècle qu'il est impossible de les rapporter à la fin du second. Qu'on examine l'état social et civil du pays où vivait Jésus, qu'on étudie les personnages historiques de la Palestine à cette époque, qu'on rapproche ces données des livres historiques du Nouveau Testament, on découvrira un accord de témoignages incompatible avec l'hypothèse d'une composition mythologiste. Certainement, les historiens de Jésus ont été ses contemporains. Ils parlent de la division du royaume d'Hérode en monarchie et en tétrarchies. Ils nous montrent Archélaüs régnant en Judée après Hérode, son père; puis, tout à coup, sous la quinzième année de Tibère, ils font apparaître Ponce-Pilate, lequel, en effet, remplaça Archélaüs détrôné et exilé dans les Gaules. Ils nomment les gouverneurs contem-

porains de Ponce-Pilate, tels qu'Hérode-Antipas, tétrarque de Galilée, accusé par saint Jean-Baptiste de vivre avec la femme de son frère Philippe qui était, de son côté, tétrarque d'Iturée. Ils font connaître les lois civiles en vigueur parmi les Juifs au temps de Jésus-Christ, la soumission de la Judée aux Romains, les impôts prélevés par ces derniers, leur homologation requise pour que les sentences de la synagogue fussent exécutoires, l'impatience des enfants d'Abraham contre la domination étrangère, leurs idées grossières sur le Messie attendu, les traits caractéristiques des Pharisiens, secte orgueilleuse et formaliste; des Sadducéens, secte matérialiste et ignorante; des Samaritains qui représentèrent d'abord un simple schisme et, plus tard, une véritable apostasie.

Or, ces particularités, si variées et si explicites, sont d'une conformité remarquable avec les dépositions de l'histoire profane. « A mesure qu'on entre dans le détail des opinions, des habitudes et des mœurs propres à cette période, on se convainc, de plus en plus, que les auteurs de nos Evangiles ont passé leurs jours au milieu des faits qu'ils racontent (1). » Un historien postérieur, en effet, fut nécessairement tombé dans quelques inexactitudes, en retraçant la physionomie mobile d'un Etat qui, dans une courte période, passa par des régimes si divers et subit des révolutions si radicales. D'où il suit que les Evangiles ne sont pas une collection de traditions vagues et flottantes, ni les Evangélistes des écrivainsfant aisistes écrivant, après coup, des apologues pour de l'histoire. Des méprises sans nombre

(1) Hug. *Introd.*

auraient bientôt trahi un récit de cette provenance, tandis qu'il n'y a pas, dans ces pages, un seul anachronisme, un seul coup de pinceau inexact, une seule anomalie capable de projeter de l'ombre sur leur vérité.

Autre épreuve pour contrôler la certitude des faits évangéliques : les dépositions de la numismatique. Les monnaies, soit par leur effigie, soit par leur nom ou leur valeur, soit par leur système ou leur forme, contribuent beaucoup à fixer les dates et les événements synchroniques du temps où elles furent frappées. Mais cette connaissance exige des études spéciales et approfondies, car rien n'est plus changeant que les formes monétaires; aussi un écrivain de ce siècle ne saurait parler des pièces d'argent qui n'ont pas cours depuis deux cents ans, sans accuser par ses inexactitudes ou ses ignorances son origine postérieure. Or, sous ce rapport, les Evangiles se signalent par une précision et une rigueur tellement inattaquable, qu'ils ne peuvent avoir été écrits longtemps après les événements qu'ils racontent. Dans ce temps, il y avait en Palestine de la monnaie grecque, de la monnaie romaine et de la monnaie juive. C'est en cette dernière que chaque Israélite devait payer le tribut au temple, voilà pourquoi il y avait des changeurs ou *nummularii* sous les portiques de la maison de Dieu. Les évangélistes savent tout cela et ils indiquent les rapports proportionnels entre les diverses monnaies, comme, certainement, des historiens d'un autre âge n'eussent pu le faire. Ils donnent à entendre que les impôts antérieurs à la domination des Césars, la capitation, par exemple, se percevaient en monnaie

grecque (1), l'impôt versé au trésor du temple en monnaie nationale (2), les sommes consacrées aux transactions commerciales et aux affaires civiles en monnaie romaine (3). Tout cela est absolument conforme aux indications fournies par l'historien Josèphe. Particularité remarquable ! Après la ruine de Jérusalem, les Juifs jusqu'alors soumis au cens, c'est-à-dire à un denier par tête, devinrent tributaires de l'impôt commun. Imaginez un auteur écrivant sous l'empire de cette loi, non de la première, comme il lui était facile d'oublier celle-ci et, partant, de n'y point faire d'allusion. Mais les évangélistes, qui ont tous vécu et dont trois ont écrit avant le sac de la villesainte, mentionnent en termes formels ces différentes sources du revenu public au temps de Jésus. Preuve évidente de leur fidélité historique, car un auteur du second siècle, écrivant une légende, aurait eu la fantaisie de parler du sicle, du gherah, du hazzi et autres monnaies juives, décelant ainsi sa fraude aux yeux des numismates (4).

Reste une dernière pierre de touche pour apprécier la vérité d'un document historique, ce sont les données de la géographie. La guerre, les perturbations politiques, l'activité humaine changent souvent la topographie d'un pays, et plus cette fluctuation géographique se fait sentir sous le choc des événements, plus un auteur écri-

(1) Marc., xii, 42; Luc., xxi, 2.

(2) Matth., xxvi, 25.

(3) Matth., x, 29; xx, 2; xiv, 5; Luc., xii. 6; Joan., vi, 7; xii, 5.

(4) *Les Evangiles et la critique.*

vant après ces événements est exposé à tomber dans l'erreur.

Or, les évangélistes sont contraints par les nécessités de leur narration à de très-nombreux détails géographiques. Ils nomment les villes, les villages, les cours d'eau, les lacs, les montagnes de la Galilée, de la Samarie et de la Judée. Ils déterminent la distance d'un lieu à un autre, ils donnent le tracé des routes qui sillonnaient la Palestine, et tout cela avec une exactitude qui ne se dément pas. De grands travaux ont été accomplis pour contrôler les Evangiles au point de vue de la géographie ; on a consulté le Talmud, Philon, Josèphe et d'anciens monuments ; la confrontation des tableaux topographiques contenus dans ces sources, avec ceux que fournit l'Evangile, a mis dans le plus grand jour la vérité de ces derniers.

Aussi Claike, après avoir parcouru la Palestine, écrit : « La description géographique des Livres sacrés, comparée aux monuments, surpasse toute attente. » Il est remarquable que Strabon, Quinte-Curce, Virgile, Tite-Live, Philostrate ont commis de graves erreurs en décrivant les pays qu'ils n'avaient pas vus. Si nos évangélistes avaient écrit en dehors de la contrée et de l'époque dont ils sont les historiens, et s'ils n'avaient fait, à cet égard, que collationner les récits légendaires épars dans les différentes communautés chrétiennes, quelles méprises grossières n'auraient-ils pas commises ! Dans cette hypothèse, rien n'eût été plus difficile que de tracer un tableau de l'état juif après sa ruine. Les nombreux changements qui la précédèrent, l'horrible catastrophe qui bouleversa si profondément Jérusalem et ses environs, les transformations qui donnèrent à ce pays une physionomie nouvelle, tout cela mettait presque un écri-

vain postérieur dans l'impossibilité d'être fidèle. Ajoutez que, sous Adrien, on détruisit de fond en comble neuf cent quatre-vingt-cinq villages et cinquante places plus considérables, et jugez ensuite quelle eût été la tâche d'un écrivain voulant, sous Antonin, représenter la Judée telle qu'elle était sous Tibère.

La Palestine, dit Cellerier, voyait alors sa physionomie souvent modifiée. Séjour de trois peuples, différents de mœurs et de langage, les Hébreux, les Hellénistes les Romains, elle en recevait la triple empreinte. Tour à tour prise par Pompée, opprimée par Hérode, désolée par Titus et presque anéantie par Adrien, elle changeait chaque jour d'aspect et de lois, ainsi que d'habitants et d'oppresseurs. Comment un faussaire, à la distance où les mythologues l'imaginent, se serait-il tiré de ce dédale et aurait-il su retrouver les noms, les mots, les dates d'un temps entièrement évanouis, car, à l'époque de cette prétendue rédaction, la nationalité juive était anéantie. Donc, évidemment, les évangélistes ont été des témoins oculaires, car les recherches les plus minutieuses et les plus malveillantes n'ont pu prendre leur exactitude en défaut, et cette exactitude leur eût été impossible s'ils n'avaient point certifié *de visu* tout le récit qu'ils ont signé (1).

Outre les garanties de l'histoire, de l'ethnologie, de la numismatique et de la géographie, la vérité du récit évangélique en possède une cinquième tirée de l'intégrité des textes sacrés. Si ces textes, en effet, sont tels que l'inspiration primitive les a produits, le travail d'additions successives et d'adultération que suppose le my-

(1) M. l'abbé Vilmain, *Etude critique sur les Evangiles.*

thisme est imaginaire, et le mythisme lui-même est condamné.

L'intégrité du livre le plus copié qui fût jamais ne doit pas s'entendre dans un sens absolu, mais seulement quant à la substance des choses importantes, soit relativement au dogme, soit pour la morale. Cette intégrité est la seule qu'il soit raisonnable d'attendre, car l'infaillibilité, qui a été accordée aux auteurs sacrés, ne pouvait s'étendre à tous leurs copistes et à tous leurs traducteurs. Autant vaudrait exiger de la Providence qu'elle préserve les saints Livres des incendies, des inondations, de la vétusté et des mille accidents qui les peuvent détruire. Evidemment il suffit à son dessein que leur intégrité morale soit maintenue, et que ni le temps ni les hommes ne puissent rien contre cette suprême garantie de la vérité au milieu du monde. Or telle est la conservation des textes évangéliques et, partant, la certitude des faits qu'ils racontent, car la seconde dérive de la première.

Les mythologues s'accommoderaient volontiers de cette explication de M. Renan : Pendant cent cinquante ans après Jésus la parole était tout, les Evangiles comptaient pour très-peu; « on se prêtait ces petits livrets; chacun transcrivait à la marge de son exemplaire les mots, les paraboles qu'il trouvait ailleurs et qui le touchaient. La plus belle chose du monde est ainsi sortie d'une élaboration obscure et complètement populaire (1) ».

Mais est-ce ainsi qu'a été écrite l'histoire évangélique?

(1) *Vie de Jésus.* Introduction.

La vigilance perpétuelle de l'Eglise ne permet pas de l'admettre, et cette vigilance date du premier siècle. Saint Jean, en terminant son Apocalypse, menaçait des châtiments les plus terribles quiconque oserait ajouter à son livre ou y retrancher. Saint Justin déclarait qu'altérer les Ecritures était un crime plus grand que celui d'adorer le veau d'or. Denys de Corinthe, vers l'an 170, appelait les téméraires capables de cette falsification des apôtres de Satan; tous les Pères, accoutumés à dirimer les controverses d'après ces textes vénérés, en gardent la lettre avec un soin jaloux. Tertullien et saint Epiphane s'élèvent contre Marcion parce qu'il avait mutilé l'Evangile de saint Luc pour les besoins de sa cause. Enfin les chrétiens sont formés à un tel respect pour les saints Livres que plusieurs martyrs versent leur sang en Afrique plutôt que de les livrer au proconsul. Mais de quel droit l'Eglise aurait-elle condamné les outrages des hérétiques contre l'Ecriture, si elle en avait commis de pareils de son côté? Le supposer, n'est-ce pas une contradiction dans les termes, puisque c'était alors se séparer de l'Eglise que de toucher aux textes sacrés.

L'unité de composition dans les Evangiles est encore la marque indubitable de leur intégrité; ils n'ont pas seulement un caractère d'originalité dans le fond, ils l'ont jusque dans leur style : style imparfait, incorrect, plein d'hébraïsmes, ployant le mot à des emplois, à des combinaisons que les classiques n'ont jamais connus. Style, d'ailleurs, qui décèle clairement la plume d'un Juif écrivant le grec. Mais, après les temps apostoliques, les Juifs ne sont plus nombreux dans l'Eglise. Tous ceux qui écrivent sont Grecs. Cela étant, les faux évangélistes, que les mythologues suppo-

sent à la place des véritables, eussent-ils renié la pureté hellénique pour adopter un langage à demi barbare? Aussi, en présence de ces faits, tous les critiques qui optent pour l'opinion des remaniements successifs sont obligés de les faire remonter aux temps apostoliques, c'est-à-dire quand les témoins oculaires abondaient et rendaient impossible l'altération de cette vénérable histoire.

L'état des manuscrits est aussi une preuve matérielle contre toutes les hypothèses défavorables à la vérité que nous défendons. On suppose, au détriment des Evangiles, une chose véritablement inouie dans l'histoire de la littérature, des copistes altérant impunément, à leur gré, le texte qu'ils ont à reproduire! Est-ce que l'on a jamais contesté, pour le même motif, les œuvres d'Hérodote, de Platon et de Cicéron? Est-ce que celles-ci, cependant, n'ont pas été mille fois moins protégées contre les faussaires que les Evangiles, puisqu'ils comptaient autant de gardiens vigilants qu'il y avait d'évêques et de fidèles dans l'Eglise? Mais supposons, contre toute vraisemblance, que la transcription des textes sacrés a été l'objet d'une fraude sans contrôle et sans frein, chaque copiste ayant un droit égal, le texte altéré dans une première copie pourra l'être encore dans la suivante, et les divergences s'accroissant à mesure qu'on s'éloignera de l'origine, avant la fin du deuxième siècle on aura autant d'ouvrage divers qu'il existera de manuscrits. Or, à cette époque, les quatre Evangiles existaient dans une forme parfaitement arrêtée et reçue. Dira-t-on que ce fut l'effet d'une convention? Mais où en est la preuve? où en est même la possibilité? Sans doute, un texte que l'on suppose avoir été si diversement interpolé dans les copies ne dut

pas être ramené à son unité actuelle sans concert; mais ce concert, comment l'admettre, alors que tant de sectes intéressées à le dénoncer n'en disent pas un mot?

D'ailleurs, le concert étant admis, comment aurait-on perdu jusqu'au dernier de ces exemplaires rejetés pour faire place au texte actuel? Les copies des Evangiles étaient fort nombreuses à la fin du deuxième siècle. En évaluant, comme le fait Norton, d'après Gibbon, la population du monde romain à 120 millions d'âmes, et les chrétiens à la quarantième partie, si l'on compte seulement un exemplaire de la Bible par mille chrétiens, on est obligé d'en supposer 3,000 copies. Et pas une de ces copies n'aurait été retrouvée? Et cette proscription imaginaire, prononcée à la fin du second siècle contre tous les textes non reçus, les aurait fait disparaître à jamais, même chez les dissidents?

Non, la vérité est qu'il y avait des manuscrits, au temps d'Origène, ayant souffert par la faute des copistes. Mais un travail de collation entre le texte pur et ces copies parut facile à ce docteur, ce qui ne l'eût pas été dans l'hypothèse d'une corruption ancienne et générale, telle que la supposent les mythologues. C'est pourquoi Origène nota les variantes, signala les fautes, et les fautes n'étaient pas plus graves, ni les variantes plus nombreuses que celles des manuscrits ordinaires. Le temps, beaucoup plus long, qui s'est écoulé depuis Origène, tout en multipliant avec les transcriptions les chances d'erreurs, n'a pas compromis davantage l'intégrité de la narration sacrée. Lorsque le docteur Mill, après trente ans consacrés à comparer les manuscrits du Nouveau Testament, publia ses trente mille variantes, il y eut un moment d'étonnement et

de crainte; pourtant, il n'y avait là rien que de très-naturel, car Bentley a compté jusqu'à vingt mille variantes dans Térence; n'en compte-t-on pas plus de dix mille dans la traduction officielle de l'Eglise anglicane, quoique les imprimeurs soient, en général, plus exacts que les copistes? Les variantes, d'ailleurs, doivent se peser plutôt que se compter. Or, de toutes celles qui ont été signalées, une dizaine, tout au plus, ont une certaine portée relativement au dogme, et aucune n'en a par rapport à l'histoire évangélique. N'est-ce point la preuve que l'Evangile nous fut transmis vierge de toutes les interpolations imaginées par l'exégèse mythologiste (1).

Mais ces conclusions tirées de l'état des manuscrits se confirment par l'étude des traductions antiques. Plusieurs nous donnent l'état du texte original pour une époque antérieure à nos plus anciennes copies; or, les versions syriaque, copte, arménienne, qui ont précédé celle de saint Jérôme, attestent l'identité primitive des Evangiles tels que nous les connaissons.

Il y a une autre source d'arguments qui nous est plus accessible : je veux parler des citations des Pères. Il est vrai qu'ils citent souvent de mémoire et ne doivent pas être invoqués à l'appui de cette thèse sans quelque circonspection; mais en tenant compte de ces incorrections, il y a une grande force dans la preuve suivante : « Parcourez, dirons-nous à la critique néga-« tive, parcourez les écrits innombrables des Pères « de l'Eglise qui dans leurs commentaires, dans leurs « traités dogmatiques, dans leurs homélies ont trans-

(1) H. Wallon. *De la croyance due aux Evangiles.*

« crit en quelque sorte le Nouveau Testament tout
« entier. Vous y retrouverez le sens et presque tou-
« jours les paroles mêmes de nos Livres saints; en sorte
« que, si, par impossible, ces Livres venaient à dispa-
« raître tout-à-coup, il serait aisé de les refaire en
« rassemblant les citations éparses dans les auteurs
« ecclésiastiques. Preuve démonstrative de l'intégrité
« constante des livres du Nouveau Testament, puisqu'il
« en résulte que nos exemplaires actuels sont parfaitement
« conformes à ceux de la plus haute antiquité (1). »

Enfin, étayons l'intégrité de nos saints Livres par l'argument classique qui a été fait en faveur de leur authenticité. A quelle époque leur falsification historique? Au siècle des apôtres ou après? Au siècle des apôtres, c'était trop tôt car les apôtres ou les hommes apostoliques auraient protesté et la postérité chrétienne en aurait su quelque chose. Après le siècle des apôtres, c'était trop tard, car alors les textes sacrés étaient aux mains de toutes les sectes, traduits dans toutes les langues, lus dans toutes les familles; il était impossible de les retirer tous de la circulation pour les altérer collectivement; et, d'autre part, l'altération n'eût servi de rien si elle n'eût pas été collective. Ajoutons que les jalousies de l'orthodoxie comme celles-mêmes du préjugé chrétien lui-même étaient de connivence pour veiller sur ce dépôt sacré. Au quatrième siècle, l'évêque Spiridion s'étant aperçu qu'un autre nommé Tryphillus, dans son sermon, changeait un mot de l'Ecriture par vaine délicatesse de rhéteur, Spiridion indigné lui demanda s'il se croyait plus habile que le

(1) Duvoisin. *Démonstrations évangéliques.*

Saint-Esprit et il sortit en signe de protestation. Sozomène parle d'une sorte d'émeute populaire, occasionnée un jour par la prédication d'un Evêque qui s'était permis la même altération que Tryphillus. Enfin saint Jérôme entreprit sa traduction de l'Ecriture avec une véritable frayeur des cris qu'allait pousser contre lui le peuple passionné pour l'antique version des Septante. Frayeur si bien justifiée, d'ailleurs, que pendant longues années la lecture de la Vulgate provoqua des troubles dans les Eglises à cause de ses divergences avec les traductions précédentes que la multitude avait apprises par cœur. Il faut donc convenir que des textes aimés, gardés et défendus avec tant d'ombrage ne pouvaient être impunément et clandestinement défigurés.

Terminons cette démonstration de la vérité historique du Nouveau Testament par la réponse à une objection connue, réponse, du reste, qui a l'autorité d'une preuve. Il y a eu des Evangiles apocryphes, dit-on, et reconnus pour tels par l'Eglise elle-même. Pourquoi les Evangiles canoniques jouiraient-ils d'un plus grand crédit? Quelle autorité ont-ils de plus que les autres soit dans l'ordre historique, soit dans l'ordre surnaturel?

Il y a eu des Evangiles apocryphes, donc tous doivent passer pour tels, cela revient à dire : il y a des erreurs, donc il n'y a pas de vérité; comme si les contrefaçons n'étaient pas un hommage rendu à la valeur de la chose contrefaite! comme si l'alliage n'était pas une preuve en faveur de l'or, puisqu'il ne peut en égaler le prix! Et comme si l'Eglise ayant éliminé cinquante faux Evangiles de son canon, par ce seul fait, ne méritait pas d'être crue davantage quand elle en déclare quatre véritables.

Eh quel meilleur témoignage à l'appui de l'histoire, selon les vrais Evangiles, que l'impossibilité où sont les apocryphes d'être véritablement historiques! Chacun de leurs pas sur ce terrain est marqué par une chute. L'Evangile de la Nativité de Marie, remontant jusqu'au temps qui précède sa naissance, nomme un grand prêtre Issachar dont on ne trouve aucune trace dans Josèphe. Le faux Evangile selon saint Matthieu et le Protévangile de saint Jacques appellent ce grand-prêtre Ruben avec aussi peu d'exactitude. L'Evangile arabe de l'enfance de Jésus le fait venir à Memphis en Egypte... pour y voir Pharaon. L'Evangile de Nicodème commet les plus étranges bévues en histoire et en géographie : il fait dire par les Juifs à Pilate : *notre loi* nous défend de faire mourir personne, tandis que c'était leur servitude et non pas leur loi qui leur ôtait ce pouvoir. Il raconte que trois Juifs, un docteur, un prêtre et un lévite reviennent de Galilée annoncer au sanhédrin qu'ils y ont vu Jésus montant au ciel sur la montagne des Oliviers, ce que les distances rendaient impossible. Voilà comment il est peu aisé aux inventeurs de se transformer en historiens.

Les apocryphes réussissent-ils mieux dans la vérité de leur merveilleux? Qu'on en juge, et l'on verra que si les miracles de l'Evangile portent l'idéal de la beauté morale, ceux de ces conteurs puérils tombent sous le coup de leur propre ridicule. L'un, pour nous montrer la nature entière cemme en suspens à l'avénement du Fils de Dieu, imagine des ouvriers portant à la bouche une nourriture qui n'y arrive pas, le bâton d'un berger demeurant levé sur des brebis qui demeurent immobiles, des béliers altérés se penchant sur des eaux qu'ils ne peuvent atteindre. Dans le massacre des Inno-

cents, le même représente Jean-Baptiste soustrait à la mort par une montagne qui s'entr'ouvre et le recueille avec sa mère, et, quand Zacharie, son père, est égorgé entre le vestibule et l'autel, son sang changé en pierre, ainsi que le Talmud le raconte du fils de Joïada.

Un autre, l'Evangile de saint Thomas parle de Jésus comme d'un petit magicien qui forme d'une terre molle des passereaux, lesquels, à sa parole, s'animent et s'envolent sous les regards du peuple. Un de ses compagnons de jeu ayant eu la malice d'ébrécher une petite piscine où Jésus avait recueilli des eaux de pluie, Jésus le fait sécher sur pied, sauf à le ressusciter à la prière de ses parents, avec des circonstances révoltantes. Un autre enfant courant dans la rue et l'ayant heurté à l'épaule, Jésus s'écrie en colère : Tu n'iras pas plus loin et l'enfant tombe mort. L'Evangile arabe nous montre les prodiges les plus singuliers opérés par l'eau qui servait à laver le divin Enfant. En Egypte il trouva un beau jeune homme métamorphosé en mulet par des femmes jalouses, et il le ramène à sa forme primitive pour le rendre à sa fiancée éplorée. Là, il rencontra encore deux voleurs en traversant le désert, et il dit à sa mère : « Dans trente ans, les « Juifs me crucifieront à Jérusalem et ces deux lar-« rons seront avec moi sur la croix, Titus à ma droite « et Dumachus à ma gauche. » De là il se rend avec ses parents dans une ville d'idoles qui, à son aspect, se change en colline de sable. A son retour vers Bethléem, il trouva deux enfants malades qu'il guérit; l'un devait être saint Barthélemy, l'autre Simon le Cananéen. Enfin, Judas lui apparaît, aussi à cette époque, sous la forme d'un petit possédé qui mord tout le monde à belles dents et qui veut mordre Jésus

lui-même; mais Jésus pleure, le délivre et le diable sort du possédé sous la figure d'un chien enragé.

Est-ce assez de folies? Suivrons-nous encore, auprès de Joseph représenté en charpentier maladroit, Jésus réparant par des miracles les portes, les coffres et les cribles que son père putatif manquait? Croirons-nous qu'un jour il soit venu à Jérusalem pour agrandir un trône, qui avait été commandé à Joseph par le roi, et dont les mesures avaient été mal prises? C'est assez, c'est trop pour le respect qui est dû à notre lecteur et surtout à notre Dieu!

Maintenant, rappelez-vous l'Evangile véritable, et dites-moi si cette contrefaçon elle-même ne le révèle pas. Ah! c'est que rien n'est moins facile à imiter que le divin! Les mythologues ont beau s'y essayer, il y aura toujours en celui-ci un arôme, une saveur goûtée de l'âme, que leurs romans n'exhaleront pas. Un des plus solides caractères de toute la vérité chrétienne, c'est l'impossibilité où était l'homme de l'inventer, et ceci est applicable à l'histoire de cette vérité, comme à ses dogmes et à sa morale, car les faits de l'Evangile sont aussi introuvables pour nous que ses maximes.

III

Les livres du Nouveau Testament sont authentiques, son histoire est certaine, ses dogmes sont-ils d'origine divine ou de formation purement humaine? La négation n'hésite pas à répondre dans le dernier sens. Comme si, pour être divine, une dogmatique ne devait contenir aucune vérité connue, et comme si la totalité du vrai n'en devait pas

renfermer les parcelles, on reproche au christianisme, ce qui est sa preuve, d'avoir collectionné dans un ensemble évidemment surhumain les fragments de vérité épars au sein de la circulation générale. S'il ne se les était point assimilés, on l'aurait accusé d'être incomplet; il se les approprie, et on l'accuse de plagiat. Cependant, pour élever un édifice original, il n'est pas besoin de n'employer que des matériaux neufs, il suffit de les disposer d'une manière entièrement nouvelle. Certes, jamais le bon sens ne contestera la gloire d'un tel succès à Jésus-Christ. Mais la critique peut mettre en question même le bon sens; et ce qui le prouve, ce sont ses attaques contre l'origine divine des dogmes chrétiens.

Ici encore elle ne procède point de l'érudition, comme elle en a la prétention, mais du système. Elle pose en principe qu'un symbole religieux ne peut descendre du ciel, parce que l'Auteur de la nature, s'il y en a un, se contente d'assister au jeu invariable des forces aveugles ou intelligentes qu'il créa, sans le troubler jamais. C'est pourquoi les croyances se forment par l'action lente du temps et des évolutions humaines. Partant de cette donnée, la négation n'est point embarrassée pour se donner des prétextes à défaut de fondements. Elle surprend, çà et là, quelques rudiments dénaturés de la révélation primitive qui ont été restaurés par la révélation chrétienne, et elle déclare que la seconde n'existe point, parce qu'elle a travaillé sur le même fonds que la première, quoique ce soit en le transfigurant; c'est exactement comme si on niait l'acte divin de la Rédemption par le seul fait qu'il suppose la création. Les divers milieux où se sont produits des courants précurseurs de l'Evangile sont les religions de l'Orient représentées par la Perse, les théories spiritualistes de la Grèce, l'ascétisme des sectes juives et chrétiennes, les tra-

vaux de l'école érudite d'Alexandrie. En présence de ces affinités, la négation n'hésite pas à le déclarer, le christianisme doit être un effet naturel de ces causes, non le produit d'une cause surnaturelle. Eh bien! montrons à la négation que c'est faire de l'empirisme, non du raisonnement, que de changer ce que l'on croit devoir être en ce qui *est,* et qu'il *n'est* point vrai que l'Evangile soit un syncrétisme formé des divers apports fournis : 1° par les révélations de Zoroastre; 2° par celles de la philosophie grecque; 3° par celles du philonisme; 4° par celles de l'éclectisme alexandrin.

D'abord, fût-il vrai que les doctrines chrétiennes ont existé avant le Christ, on ne pourrait pas dire sans absurdité qu'il les a collectionnées.

Il fallait, pour cela, qu'il conçût la résolution de les étudier; comment en aurait-il eu la pensée, lui qui était Juif sincère, et qui, à ce titre, méprisait les systèmes des faux sages et le contact des sociétés étrangères? Il fallait qu'après avoir conçu cette résolution, il l'exécutât. Moïse, le premier législateur d'Israël, avait été élevé dans le palais des Pharaons, et il y avait acquis toutes les connaissances de l'Egypte; mais Jésus-Christ n'était pas seulement un Juif exclusif, il était un villageois sans lettres, élevé dans un atelier de charpentier. De plus, il fallait qu'il eût assez d'âge pour acquérir la science nécessaire à une pareille entreprise; comment supposer qu'ayant commencé à dogmatiser vers trente ans, étant mort à trente-trois, avec si peu de culture et d'années, il pût approfondir et dépouiller les monuments philosophiques où l'on affirme qu'il puisa ses doctrines? Enfin, il fallait qu'après avoir fait son triage doctrinal, il pourvût ici-bas à l'incessante conservation de son œuvre; comment imaginer que, dans une si courte carrière, il ait eu non-seulement le temps d'opérer

sa fondation, mais encore celui de lui assurer un immortel avenir? Tout cela est explicable si Jésus-Christ est Dieu, mais comme c'est impossible s'il ne l'est pas!

Choisissez un charpentier de trente ans, menez-le dans une de nos grandes bibliothèques, étalez devant ses yeux tous les chefs-d'œuvre de la philosophie grecque et de la civilisation romaine au temps d'Auguste, ensuite dites-lui : Laisse-là tes instruments de travail; et avec ces livres compose une religion nouvelle qui change le monde, et une société indestructible qui garantisse à toujours la révélation. Ne prendrait-il pas la proposition pour une ironie? Et si, au lieu d'être charpentier, il était magistrat, académicien, ou même législateur, assumerait-il avec plus de chances de succès une pareille charge? Et cependant un manœuvre obscur de Nazareth aurait entrepris ce que Lycurgue et César eussent décliné? Il aurait accompli dans l'ignorance ce que le génie eût trouvé impossible? Enfin, il aurait mené à terme, dans sa jeunesse, une œuvre de la maturité la plus consommée? Mais quelle stature colossale, fantastique vous donnez à Jésus-Christ! Il vous répugne d'en faire un Dieu, vous en faites une chimère (1).

Donc, le christianisme eût-il été en germe dans les sources qu'on lui assigne, Jésus aurait été impuissant à l'en faire sortir; mais le christianisme n'était point là, et aucune élaboration ne pouvait l'extraire d'un fonds qui ne le contenait pas.

Il n'était point d'abord dans les livres attribués à Zoroastre. Voici quelles seraient *les origines du christianisme* selon la science la plus récente : « Le Zend-

(1) Mgr Plantier, *Troisième conférence*.

Avesta renferme, dit-elle, explicitement toute la doctrine métaphysique des chrétiens. L'unité de Dieu, du Dieu vivant, l'Esprit, le Verbe, le Médiateur, le Fils engendré du Père, Principe de vie pour le corps et de sanctification pour l'âme. Il renferme la théorie de la chute et celle de la rédemption par la grâce, la coexistence initiale de l'Esprit infini avec Dieu, une ébauche de la théorie des incarnations, la doctrine de la foi, celle des bons et des mauvais anges connus sous le nom d'*Amschaspands* et de *Darvands*, celle de la désobéissance au Verbe divin présent en nous, et de la nécessité du salut. Enfin, la religion de l'*Avesta* exclut tout sacrifice sanglant. En passant chez les Israélites elle devait supprimer l'immolation de l'Agneau pascal remplacé par une victime idéale. C'est, en effet, ce qui eut lieu d'abord chez les esséniens et les thérapeutes, ensuite chez les chrétiens (1).

Mais comment cette dogmatique s'est-elle répandue de la Perse dans l'Evangile et dans le monde? Le voici. Au temps de la captivité de Babylone, la religion de Zoroastre suscita, parmi les juifs, une secte cachée, dont la doctrine transmise par tradition orale se perpétua des esséniens de Palestine aux thérapeutes d'Egypte, des Septante au juif Philon, hellénisant dans Alexandrie, enfin de celui-ci à Jésus qui servit d'initiateur à quelques apôtres. On sait le reste.

Quelle prodigieuse découverte! si ce n'était pas une invention!! Assurément ce n'est point l'honnêteté des MM. de Bunsen qui doit être mise en question dans leurs spéculations sur ou contre la religion; ajoutons même

(1) *Origines du christianisme*, par Ernest de Bunsen.

que ce n'est pas leur sentiment religieux; mais de quelles déviations n'est point capable un esprit plus original que vrai, en cherche de nouveautés piquantes!

Et, d'abord, à quel âge historique ou mythologique Zoroastre a-t-il appartenu? Quelle part a-t-il eue dans la rédaction des livres qui lui sont attribués? N'est-ce pas lui qui a fait des emprunts aux races sémitiques dans le voisinage desquelles il vivait? Ne peut-on pas dire des dogmes iraniens ce que nous avons constaté au sujet du boudhisme : que s'ils renferment des croyances hébraïques, c'est parce que les émigrations juives les y ont portées, non parce qu'elles ont été les y prendre. L'autorité que Daniel obtint parmi les mages, sous les règnes de Darius-le-Mède et de Cyrus, n'est-elle point la preuve que, jusques dans son exil, Israël était, en matière de religion, dominateur plutôt que dominé? Cette influence, du reste, ne lui était-elle point commandée, comme une sorte de mission nationale à remplir, par ces paroles sacrées : « Dieu vous a dispersés parmi « les peuples qui l'ignorent, pour que vous racontiez « ses merveilles et que vous leur appreniez qu'il n'y a « point d'autre Dieu tout-puissant que lui (1). » Dans cet état de choses, M. de Bunsen peut-il affirmer que les germes chrétiens de l'*Avesta* au lieu d'être la cause de notre révélation n'en sont point l'effet? Ils sont réellement l'effet de la révélation primitive conservée là plus qu'ailleurs par le contact de la tradition juive, et c'est pour avoir considéré les choses à l'envers de la vérité historique que certains savants en tirent des conclusions à l'envers de la vérité logique.

(1) Tob., XIII, 4.

Veut-on voir, par des exemples irrécusables, combien le mazdéisme est plagiaire quand on le croit l'objet de nos plagiats? « C'est chose curieuse à remarquer, d'après M. Spiégel, que l'analogie d'un manuscrit parsi, en tout ce qui touche à l'art du copiste, avec un manuscrit hébreu ou araméen de la Bible. C'est le même format, la même disposition de pages; la même manière d'agencer et d'entremêler le texte, la version, les notes; le même procédé dans l'énoncé des divisions, des souscriptions. Il n'y a pas jusqu'aux termes techniques de son art que le libraire parsi n'ait quelquefois reçus de son maître syrien et de la langue de Mésopotamie. Il était difficile que ces emprunts se bornassent à la forme extérieure des livres et à leur côté purement matériel. Aussi, puis-je citer tel de leurs ouvrages, l'*Ardaï-Virâf-Nâmé,* qui n'est qu'un remaniement, à l'usage des Parses, d'un écrit apocryphe du troisième siècle, connu sous le nom d'*Ascension d'Isaïe*. Tel autre écrit, le *Bahman-yascht,* offre une imitation évidente du livre de Daniel et de sa vision des quatre empires. Un troisième ouvrage d'assez récente composition, le *Mino-Khired*, trahit plus d'un larcin de même genre. Là, pour la première fois, dit toujours M. Spiégel, apparaît dans les monuments du mazdéisme la sagesse subsistante et personnelle (1). »

Voilà comment on s'y prend, au pays de Zoroastre, pour convertir les écrits nouveaux en autorités d'antiquité immémoriale, et voilà comment les critiques faciles rapportent au temps de la captivité des Juifs à Babylone, des ouvrages composés de mille à quinze cents

(1) M. l'abbé Lehir. *Des origines du christianisme.*

ans plus tard ! Cependant quels sont les lecteurs de nos savantes revues qui soient en garde contre de telles méprises?

Mais prenons au point de vue doctrinal cette objection déjà si ébranlée par l'histoire. Il est vrai que l'*Avesta* professe la croyance à un Dieu prééminent et créateur du ciel et de la terre; mais ce Dieu n'est pas un créateur *ex nihilo*; mais ce Dieu prééminent ne l'est que de nom, puisqu'il ne règne que sur la moitié de l'univers et qu'il a dans Ahrimane un rival avec lequel il doit compter, principe aussi éternel que lui, et source de tout mal physique et moral.

Sans doute les iraniens donnent à leur Dieu certaines dénominations bibliques, mais la Bible est monothéiste, l'*Avesta* ne l'est pas. Là, le soleil, la lune, le feu, l'eau, Syrius, céleste conducteur des astres, les heures, les saisons sont mis au nombre des divinités.

Sans doute le mazdéisme réfléchit, çà et là, quelques lueurs du mosaïsme; mais, à cela près, quelle différence y a-t-il entre l'Egyptien prosterné devant un bœuf, un chat, un crocodile ou un légume de son jardin, etcet enfant de la Perse ne connaissant pas d'œuvre plusméritoire que d'exterminer les serpents, les tortues, les lézards, les fourmis et autres créatures d'Ahrimane.

Sans doute, ce culte emprunta quelques mots à la langue de nos auteurs sacrés; mais jamais il ne pénétra l'esprit de ces mots; aussi l'inceste, à ses yeux, était chose licite et presque recommandée; mais souffrir le feu de son haleine, y apporter son offrande sans se voiler la bouche, tuer ou simplement frapper un chien, c'étaient autant de crimes irrémissibles et punis de mort.

Sans doute, on voit poindre dans l'*Avesta* quelques idées élevées sur la pureté des éléments; mais que penser de cette pureté qui consiste à faire dévorer le cadavre de son père par les animaux, pour que l'eau, la terre et le feu n'en soient point souillés, et à se croire purifié en plongeant dans l'ablution la plus dégoûtante, dans l'urine de bœuf?

A la déification des éléments, ajoutez l'apothéose des astres, celle du soleil, en particulier, presque identifié avec Ormusd; celle de la lune invoquée tantôt comme pleine, tantôt comme néoménie; celle de Sirius, le dieu des irrigations, qui prend alternativement, à son gré, la forme d'un cheval élancé, ou celle d'un taureau robuste, ou celle d'un jeune homme dans la fleur de l'adolescence. Rattachez au culte des astres l'adoration des âmes; les Férouers, ou génies tutélaires commis à la garde des hommes, des étoiles, des dieux eux-mêmes; notez que de même que tout homme est dieu par son Férouer, toute divinité tient de l'homme par son corps, si bien qu'Ormusd lui-même n'échappe pas à la loi générale qui n'admet aucun pur esprit, et que son seul privilége est d'être doué du corps le plus excellent; enfin rappelez-vous qu'Ormusd a plusieurs épouses, des fils et des filles, que parmi ses fils le feu brille au premier rang, et qu'au nombre de ses filles on compte la terre et l'eau; et si dans ce monstrueux amalgame du ciel et de la terre, du spirituel et du corporel, du divin et de l'humain, vous ne reconnaissez pas l'embryon de la théologie chrétienne, c'est que vous n'êtes pas initiés au mystère du *Zend-Avesta*.

Et ces traces informes d'un monothéisme étouffé par le plus confus amas d'idées polythéistes, dualistes, panthéistes auraient fourni la notion si nette, si précise de

l'unité divine enseignée dans nos Evangiles? et Jésus, qui trouvait cette notion à sa portée dans une tradition hébraïque constante et explicite à cet égard, l'aurait apprise de Zoroastre, qui ne la possédait pas, par un canal occulte que personne n'a connu ? Et c'est de ce chaos de superstitions disparates qu'aurait émergée, à la parole d'un compilateur, la belle harmonie de nos mystères ? Poser ces questions n'est-ce point une réponse suffisante à leur extravagance.

Et qu'on ne nous oppose pas « l'Esprit, le Verbe, le Médiateur, le Fils engendré du Père, » et autres termes artificieusement associés pour accréditer l'idée d'une trinité préexistante à la nôtre et type de la nôtre. D'abord, ces triades se trouvent partout et ne prouvent qu'une chose, que la Trinité chrétienne a été universellement et vaguement pressentie, mais qu'elle n'a pu être révélée que par l'Evangile, parce que pour conduire l'esprit humain de ce pressentiment à cette révélation, il fallait une lumière divine. En second lieu, ces mots de Fils, d'Esprit, de Médiateur, avec lesquels on cherche à faire illusion, dit le docteur Spiégel, ne se trouvent nullement dans les anciens livres iraniens; les textes rares et vagues qui semblent y faire allusion sont, d'ailleurs, suspects d'interpolation. En troisième lieu, Mithra ou le médiateur mazdéen n'a qu'une analogie trompeuse avec notre dogme correspondant. Quant à l'esprit d'Ormusd il unit trois substances en une personne, au lieu d'être une substance unique en trois personnes. Et puis, qu'a-t-on besoin de recourir aux sources zoroastriennes pour expliquer comment une telle notion a passé dans le symbole chrétien ?

Ce nom ne retentissait-il pas, à tout instant, dans les paraphrases chaldaïques ou *Thargums* lues publique-

ment au sein des synagogues? Quand saint Jean-Baptiste affirmait avoir vu le Saint-Esprit se reposant sur la tête de Notre-Seigneur, n'usait-il pas d'une expression usuelle? Moïse ne montre-t-il pas, dès le début, l'esprit de Dieu planant sur les eaux, et le Créateur fécondant le chaos par son Verbe ou sa Parole? Isaïe ne s'est-il pas écrié : « L'esprit de Dieu est sur moi, » et, ailleurs, ne va-t-il pas jusqu'à énumérer les sept dons du Saint-Esprit? En un mot, ces termes théologiques qui se trouvaient à foison dans l'Ancien Testament, c'est-à-dire dans des Livres souvent plus anciens que l'*Avesta*, et auxquels l'*Avesta* les avait empruntés, pourquoi Jésus les aurait-il été cherchés loin puisqu'il les avait si près, et pourquoi les attribuer à une initiation persane, quand ils étaient le fruit si spontané de l'éducation hébraïque?

De la théorie des incarnations mazdéennes, comme de celles de Vischnou dans l'Inde, et de celles d'Osiris, en Egypte, il n'y a qu'un mot à dire : C'est qu'elles seraient la parodie plutôt que le germe du mystère de Bethléem, si elles n'exprimaient le sentiment naturel dont Dieu voulait faire en nous l'assise granitique des croyances surnaturelles que nous étions destinés à porter.

Enfin, l'idée de rédemption se dégageait tellement des annonces prophétiques, des traditions juives et païennes, de l'attente universelle, du dogme messianique planant sur toute l'ancienne Alliance, qu'on se demande ce qu'il faut admettre, la naïveté ou l'audace de ceux qui font descendre, par enseignement secret, une telle évidence historique de Zoroastre à Jésus-Christ.

Conclusion victorieuse que nous empruntons, avec la substance de cette réfutation, au savant abbé le Hir:

Si nos dogmes, dans leur vaste synthèse, n'étaient qu'un larcin fait à la Perse, comment la Perse ne les a-t-elle pas mieux reconnus et accueillis quand les Apôtres sont venus les lui prêcher? Comment a-t-elle fait des martyrs de ceux qui propageaient ce qu'elle leur avait enseigné? Et quand, au troisième siècle, sous le gouvernement des Sassanides, la religion de Zoroastre reprit une vigueur nouvelle, pourquoi ces princes n'accueillirent-ils pas les chrétiens comme des frères et, au contraire, les plus zélés pour leur culte furent-ils les plus ardents persécuteurs ? Pense-t-on que Sapor II, par exemple, durant son règne de soixante-six ans, ait immolé d'innombrables disciples du Christ, uniquement parce qu'ils divulguaient une doctrine secrète de la Perse, non parce qu'il y avait antagonisme entre la religion de l'Avesta et celle de l'Evangile? Ici, la clarté nous semble toucher à l'évidence.

Ainsi, tandis que l'école de Tubingue, Strauss et beaucoup d'autres cherchaient, par leurs remaniements des Evangiles, à rejeter après Jésus-Christ la formation du dogme chrétien, M. de Bunsen veut qu'elle ait eu lieu avant. Le christianisme était présenté naguère comme le fruit le plus exquis du sémitisme, aujourd'hui il est le produit direct de l'aryanisme ; et la personne de Jésus-Christ, en qui M. de Bunsen salue quand même le Verbe incarné de Dieu, disparaît dans les conclusions qui se déduisent de son livre. Voilà ce que certains docteurs de revue appellent « les faits les plus généralement reconnus et les données les plus certaines de la science moderne (1). » Tant pis pour celle-ci, si elle

(1) *Revue des deux mondes,* 1er déc. 1865.

est capable de croire ce qu'elle assure à cet égard, et plus encore si elle ne le croit pas.

Après le mazdéisme, la philosophie grecque a été regardée comme le second creuset où s'élabora notre dogme révélé. Cette philosophie envisagée sous le rapport spéculatif se résume excellemment dans le platonisme. La valeur intrinsèque de ce système, le souffle de spiritualisme qui l'anime, l'estime qu'il inspirait aux Pères de l'Eglise, l'usage fréquent qu'ils en ont fait dans leurs apologies, tout cela contribua à donner le change sur les rapports qui l'unissent à l'Evangile. Platon n'était qu'un lointain précurseur de Jésus-Christ, quelques-uns le déclarèrent son maître, et tandis que des conformités de sa doctrine avec le dogme chrétien la raison devait conclure à une révélation antérieure plus ou moins confusément répandue dans les pensées du monde, le rationalisme conclut à des relations de causalité entre cette doctrine et le christianisme. Qu'en faut-il penser? rarement nos adversaires ont autant divagué que sur ce point.

Quoique les Pères aient fait valoir le côté vrai du platonisme comme un témoignage de la raison en faveur de notre dogme, faut-il conclure que notre dogme s'est enrichi aux dépens du platonisme? Cela n'est admissible ni pour les croyances naturelles ni pour les vérités surnaturelles de notre symbole.

Les vérités naturelles qui sont dans Platon ne lui appartiennent pas en propre, elles sont le patrimoine commun des intelligences, et des jets de lumière empruntés à la religion universelle qu'il a rassemblés avec génie. Sans doute Platon est spiritualiste, mais le spiritualisme n'est ni essentiellement ni exclusivement

platonicien. D'ailleurs, comme le spiritualisme platonicien, avec ses ombres et ses défaillances sans nombre, pâlit devant les splendeurs du spiritualisme chrétien! Pour épurer ainsi le platonisme et s'en assimiler les fragments de vérité, en n'adoptant aucune de ses erreurs, ne fallait-il point être en possession de la vérité complète? C'est ce qu'a fait le christianisme. Et il l'a fait même sans s'occuper de Platon. Qu'avait-il besoin de ce devancier, en effet, pour connaître l'existence et l'unité de Dieu, la distinction de l'âme et du corps, la vie future, les principes de la morale naturelle, etc.? Est-ce que toutes ces vérités n'appartiennent pas à la religion primitive du genre humain? est-ce qu'elles ne se sont pas conservées sans altération chez le peuple juif? Est-ce que le platonisme, à ce point de vue, n'est point au-dessous de l'Ancien Testament? Qu'on dise donc que Platon, par la lecture ou par les voyages, s'inspira de nos Livres sacrés, ce sera mille fois plus raisonnable que de faire sortir nos Livres des siens! Il faut vraiment plus de courage qu'on ne pense pour déclarer l'Evangile l'épanouissement d'une philosophie grecque, afin de n'y point reconnaître une révélation divine.

Sous le rapport des idées surnaturelles qu'y a-t-il de commun entre le platonisme et le symbole chrétien? Pas la moindre analogie capable de justifier la solidarité qu'on établit. D'abord, serait-il vrai que le Verbe de la Trinité catholique était déjà ébauché dans le λογος du philosophe grec? Non, car le λογος de Platon était, en Dieu, la faculté de concevoir, et nullement une personne vivante. Serait-il vrai que notre Verbe est dans ce type primordial, dans cette idée régulatrice, sur laquelle le disciple de Socrate ensei-

gne que Dieu a dessiné le monde? Non encore, car ce type est extérieur à la divinité comme la vérité objective est en dehors de l'esprit qui la conçoit, tandis que le Verbe est un avec le Père; non, surtout parce que le type de Platon n'est point engendré par le Dieu qui le copie, tandis que notre Verbe sort du Père comme le rayon de son foyer, sans toutefois s'en séparer. Ainsi, d'un côté, une personne complète, divine, coexistant dans l'unité de substance avec deux autres personnes, en tout égales à elle-même et entre elles, voilà le Verbe de la foi catholique! Et, d'autre part, un je ne sais quoi d'indéfinissable, extérieur à Dieu, distinct de Dieu, tout au plus attribut de Dieu; mais sans personnalité divine, voilà le verbe de la foi platonicienne. Pour les confondre, il ne faut pas les connaître.

Et, après avoir si mal caractérisé le Verbe, l'auteur du *Timée* aurait-il mieux rencontré les traits du Saint-Esprit? En a-t-il même parlé? Quelques-uns ont cru le reconnaître dans cette âme immense par laquelle le poétique métaphysicien anime le monde. Mais cette âme n'est qu'une parcelle de Dieu, elle se compose d'esprit et de matière, enfin elle est emprisonnée dans la masse incommensurable qu'elle fait mouvoir, comme une intelligence dans ses organes; quel rapport une telle imagination a-t-elle avec cet amour substantiel du Père et du Fils, égal à l'un et l'autre, pur esprit comme eux, et qui demeure indépendant de l'univers tout en présidant à ses destinées? Certes s'il y a quelque lien généalogique entre les deux idées, c'est bien Platon qui a défiguré une tradition d'Israël, non une croyance aussi sublime qui a pu naître des rêves de Platon!

Et, cependant, Platon et, Jésus-Christ si divergents

sur la Trinité s'entendraient-ils mieux sur la création? Jugez plutôt. Jésus-Christ enseigne la fécondation du néant, Platon l'éternité de la matière, en telle façon que le Dieu, qu'il appelle le Père de la nature et l'architecte suprême, n'est qu'un artisan vulgaire, pétrissant comme le potier une argile dont il n'est pas l'auteur (1). Platon et Jésus-Christ s'entendraient-ils mieux sur la sanctification? Platon, essentiellement rêveur et spéculatif, se complaît dans sa pensée pour elle-même; on l'a justement comparé à un homme penché sur son intelligence comme sur le bord d'une belle source, et qui se délecte à en voir jaillir les flots sans s'inquiéter du terme où ils vont aboutir; Jésus-Christ, au contraire, est un réformateur essentiellement pratique subordonnant toute sa révélation et toutes ses influences à l'amélioration du genre humain. « Enfin, Platon n'avait pas les idées qu'on lui a prêtées, et sa philosophie n'a point pour objet le salut dans le sens chrétien. Sans doute, il veut restaurer l'ordre moral et relever l'humanité de ses ruines, mais les moyens qu'il emploie ne peuvent le conduire au but qu'il se propose. Il voit la corruption de l'homme, mais il n'en connaît ni les principes ni les remèdes. Il ne sait pas que le désordre, introduit dans le monde, a son origine dans la rupture du lien surnaturel qui rattachait l'homme à Dieu; il ne sait pas davantage que du rétablissement de ce lien dépend le salut de l'humanité. Quant à une vue, même obscure et confuse de la rédemption, on n'en trouve pas la moindre trace dans sa philosophie (2). »

(1) Bossuet.

(2) Becker. *Le système de Platon dans ses rapports avec le dogme chrétien.*

En résumé, le bien, la raison ou le verbe, et l'âme, voilà les trois termes de la triade platonicienne. Il a fallu une certaine mesure de bonne volonté aux premiers commentateurs de l'Evangile pour voir dans ces informes rudiments la confirmation du dogme trinitaire. Peut-être les Pères de l'Eglise ont-ils admiré Platon à travers les prismes de l'imagination orientale, et lui ont-ils prêté quelques-unes de leurs idées pour s'emparer de son autorité au profit du christianisme. Quelle serait leur surprise, s'ils voyaient qu'aujourd'hui on renverse leurs preuves, en faisant procéder le christianisme d'une telle autorité.

Pas plus qu'on ne peut faire au platonisme l'honneur de nos dogmes sacrés, on ne doit attribuer au stoïcisme l'origine de la morale chrétienne. Ne prouvons pas au lecteur avec trop d'abondance ce qu'il faut plutôt lui rappeler que lui apprendre.

Les stoïciens exercèrent momentanément un véritable empire sur l'opinion par leur élévation morale, et Pompée, vainqueur de Mithridate, inclinait les faisceaux de la république devant la porte du philosophe Possidonius; mais, comme Possidonius et toute son école doivent s'incliner, à leur tour, devant la croix de Jésus-Christ!

Par où, en effet, la morale du Calvaire et celle du Portique se toucheraient-elles? Celle-ci ne cherche qu'une grandeur plus souvent contraire que supérieure à la nature, dans ce monde; celle-là ne se propose que la pureté de la conscience ici-bas, et la conquête d'une meilleure patrie dans l'avenir. Celle-ci ne s'inspire que d'une raison sèche et d'un froid amour de soi, celle-là place le ressort de ses sacrifices dans l'amour de Dieu et du prochain. Celle-ci professe que la félicité n'est pas dans les avantages des biens présents, celle-là la

fait consister à en être dépourvue, et élève l'âme humaine à ces hauteurs célestes : *Heureux les pauvres! Heureux ceux qui pleurent!* Celle-ci est humble, et Chrysippe refusait aux dieux le droit de s'estimer plus grands que lui. Celle-ci est chaste, et le cynisme de Zénon le disputa souvent à celui de Diogène. Celle-ci est résignée avec modestie, et le *justum ac tenacem propositi virum* de l'école stoïcienne n'est qu'un fanfaron de fermeté. Enfin, celle-ci créa la fraternité, et si le stoïcisme raillait la vengeance, c'est parce qu'il la remplaçait par le mépris, regardant l'amour comme une faiblesse tout aussi bien que la haine, et tendant à isoler le cœur humain au sein d'un farouche et inaccessible désert.

Christianisme et stoïcisme n'ont donc aucun lien de filiation, et, si celle-ci existe, c'est bien plutôt du premier au second que du second au premier. En agissant sur la morale publique, en effet, le christianisme communiqua son influence purifiante au stoïcisme lui-même. Sénèque, Epictète grandirent jusqu'à des proportions inconnues à leurs devanciers, en s'emparant de la substance évangélique au profit de leur doctrine, et quand on examine combien le stoïcisme postérieur à Jésus-Christ l'emporte sur celui qui le précéda, on le proclame hardiment : ce n'est pas Jésus-Christ qui s'est fait un piédestal de la sagesse de Zénon, c'est Zénon qui attendrit son cœur d'airain et qui tempère son impassibilité repoussante au doux aspect de Jésus-Christ.

Donc, ni Zoroastre, ni Platon, ni Zénon n'ont inspiré la doctrine de Jésus; les sectes juives ou chrétiennes en contiennent-elles l'essence? Quelques-uns l'ont dit, car tout a été dit contre la vérité; et, dans cette théo-

rie, c'est Philon qui aurait été, au sein du judaïsme, l'initiateur de Jésus. Nous avons vu M. de Bunsen représenter ce juif hellénisant, comme le simple interprète d'une cabale zoroastrienne ; le voici changé en coryphée d'une préparation évangélique. Naguère, il n'était que le canal ; maintenant, il est la source de l'esprit nouveau.

Philon appartenait à une catégorie de judaïsants théosophes qui cherchaient à relever le mosaïsme dans l'estime des païens, en le mariant à la science de la Grèce et de l'Orient. On était à l'époque des transactions philosophiques et religieuses. Les juifs entrèrent dans cette voie au contact de la civilisation romaine, même en sacrifiant parfois leur orthodoxie traditionnelle. Cet esprit de concession, peu sensible à Jérusalem, se développa surtout dans les communautés éloignées du centre, et particulièrement dans les colonies juives de Babylone et d'Alexandrie. C'est sur ce dernier théâtre que Philon, docteur pharisien, florissait vers l'avénement de Jésus-Christ, grâce à une doctrine qui était moins la conciliation de l'Ancien Testament avec la philosophie grecque, que la propagation de celle-ci sous des formes bibliques. Or, y a-t-il l'ombre d'une vraisemblance dans le système qui fait de Jésus le plagiaire d'un tel devancier?

Une comparaison sommaire des deux enseignements confond cette invention. « Ce qui recommande les écrits de Philon à l'attention de la critique n'est pas précisément l'originalité de ses conceptions philosophiques, où l'on voit prédominer, tour à tour, les dogmes révélés de l'Ancien Testament, les théories de l'esprit grec et les spéculations orientales. Sa philosophie est un syncrétisme dans la plus stricte acception du mot : il

emprunte à Pythagore, à Platon, à Zénon, à Aristote. Tour à tour, disciple de ces différents maîtres, il mêle leurs doctrines sans paraître soupçonner la différence des points de vue d'où elles procèdent. Il n'est pas plus heureux quand il essaye de fondre ces éléments disparates avec les conceptions d'origine orientale; tantôt dualiste avec Platon et Aristote, tantôt partisan d'un seul principe dont l'évolution produit tout le reste, tantôt se rapprochant du dogme biblique de la création : aussi, a-t-on fait de vains efforts pour coordonner systématiquement les opinions isolées, les affirmations contradictoires disséminées dans ses ouvrages. Sa préoccupation la plus constante est de réhabiliter le judaïsme aux yeux des philosophes païens, à l'aide d'un système d'accommodement qui lui permet de retrouver leurs doctrines dans les livres de Moïse et des prophètes; mais, comme on devait s'y attendre, il n'y réussit, le plus souvent, qu'à la condition de forcer la lettre de l'Ecriture et d'en dénaturer entièrement l'esprit (1). »

Mais, arrivons au but, pièces en main. Qu'y a-t-il du philonisme dans l'Evangile? Il peut se faire que la méthode du docteur alexandrin ait imprimé quelques traces sur celle de saint Justin et des premiers Pères. Il peut se faire que certains de ses aperçus sur les théophanies ou manifestations divines de l'Ancien Testament, attribuées à la personne du Fils, aient eu, moyennant retouches, quelque cours dans nos premières expositions apologétiques; mais, en rapprochant le philonisme du christianisme, on ne trouve que des différences, quand ce ne sont pas des oppositions.

(1) M. l'abbé Thomas. *Origines du christianisme.*

Son verbe est peut-être plus éloigné du véritable que celui de Platon. Cependant, plus que Platon, Philon était à même de le connaître ; car déjà les livres proto-canoniques insinuent la personnalité du Verbe ou de la Sagesse ; ces indications, d'abord vagues et obscures, prennent un caractère plus précis dans le livre des Proverbes ; enfin, elles deviennent plus explicites encore dans les livres deutéro-canoniques, composés après le retour de la captivité. Il n'est donc point étonnant qu'étant juif, d'une famille sacerdotale, Philon ait connu ces antécédents du dogme christologique ; mais ce qui étonne, c'est qu'après avoir puisé à une source si pure, il en ait pu corrompre les eaux.

Il les a corrompues à tel point que, sous sa plume, la Trinité devient une *quaternité*. Ces quatre principes des choses sont : le Dieu suprême, la raison, la puissance créatrice, et la puissance dirigeante. Quant à la matière, étant, dans ce système, éternelle et nécessaire, elle pourrait très-bien former le cinquième principe. Ces causes actives de la *quaternité* philonienne sont-elles des hypostases ? Comme le génie métaphorique de l'auteur personnifie tout, il est difficile de le savoir. Cependant il paraît avéré que la raison, la puissance créatrice, la puissance dirigeante sont, à ses yeux, de simples aspects de la divinité sans aucune réalité hypostatique. Son λογος n'est pas davantage un moi divin, mais une force inconsciente et impersonnelle. Quand on se laisse distraire par la phraséologie imagée de l'auteur, on croirait le contraire ; mais, en y réfléchissant, on discerne très-bien que son verbe est la pensée divine, en tant qu'elle contient les formes archétypes des êtres créés, mais non une personne.

« Comment reconnaître à ces traits, je le demande,

le Verbe éternel du christianisme? Nul esprit sérieux ne se persuadera jamais que les divagations incohérentes du Juif Alexandrin aient inspiré le prologue du quatrième Evangile. Le Verbe de saint Jean n'est ni un être créé, ni la personnification allégorique des attributs divins : il est égal et consubstantiel au Père. Avant comme après l'incarnation, il possède les caractères de la personnalité. Il est créateur selon la stricte acception du mot; il a racheté l'homme pécheur par l'effusion de son sang. Cette doctrine de la rédemption par le sacrifice expiatoire est complètement étrangère à Philon. Sa théorie du λογος, tout imprégnée de panthéisme et de dualisme, ruinait par sa base le dogme chrétien. Que saint Jean ait eu en vue, comme le pensent d'habiles critiques, la théorie philonienne, pour la rectifier ou la combattre, c'est d'autant plus vraisemblable que son but était de maintenir la pureté et l'intégrité du dogme christologique contre les erreurs dominantes de son temps (1). »

Il ne suffit donc pas de quelques éclairs de vérité dans un système religieux pour le regarder comme la cause génératrice de la vraie religion. Le tout de la vérité en contient nécessairement les fragments, et quand on salue, dans le philonisme, la source du christianisme, parce qu'il en possède quelques éléments, on imite un insensé qui croirait tous les artistes égaux à Raphaël parce qu'ils ont tous employé du bleu et du rouge, et Lulli émule de Mozart, parce qu'ils ont composé avec les mêmes notes de la gamme.

Le christianisme serait-il issu de plusieurs sectes

(1) *Ibid.*

écloses dans son propre sein, telles que le pétrinisme et le paulinisme, et plus tard rapprochées et unies par la puissante synthèse de saint Jean? On l'a imaginé, mais les imaginations s'étalent en expositions aventureuses et ne se prouvent pas. Ce fut le sort de celle-ci.

D'après cette découverte faite par l'école de Tubingue, les Evangiles de saint Matthieu et de saint Luc seraient opposés l'un à l'autre. Le premier réflèterait la tendance arriérée et exclusive des judéo-chrétiens, et serait rempli de préjugés rabbiniques. L'auteur n'y viserait qu'à combattre les doctrines de saint Paul, et à faire l'apologie de saint Pierre, dont il relèverait les prérogatives. En un mot, cet écrit serait comme le manifeste d'un parti qui, sous le nom de pétrinisme, désignerait son particularisme étroit. D'autre part, saint Luc exprimerait la tendance libérale des gentils convertis ayant à leur tête saint Paul. Sa rédaction aurait pour objet de saper par la base l'influence de saint Pierre, en soutenant le parti paulinien. Ainsi, ces deux Evangiles seraient la preuve et l'expression de deux courants au sein du christianisme primitif, lesquels représenteraient : l'un le formalisme juif, l'autre l'élément païen. Quant à saint Marc, venu après les deux précédents évangélistes, il se serait efforcé de commencer le rapprochement entre ces antagonismes, en gardant une parfaite neutralité ; et saint Jean, arrivé le dernier, aurait opéré la fusion et fait la véritable unité chrétienne.

Autant d'assertions, autant de contre-vérités ; mais l'hypothèse n'est pas trop mal échafaudée ; quelques faits lui prêtent une couleur de vraisemblance. Il n'en faut pas tant à l'école de Tubingue pour tenter la fortune d'un nouveau paradoxe.

Il est vrai que les juifs convertis pardonnèrent difficilement à saint Paul de nier la nécessité des observances légales pour le salut, et que, de son côté, le grand Apôtre les combattit avec énergie; mais, au concile de Jérusalem, ces dissentiments cessèrent : tous les Apôtres furent unanimes à déclarer l'inutilité de la circoncision et des autres pratiques judaïques; et, par une lettre collective, ils notifièrent leur décision aux nouveaux convertis de Syrie, de Cilicie et d'Antioche. Cet incident, clos presque en venant d'éclore, est le seul fonds de vérité qu'il y ait dans la théorie en question. Le reste n'est qu'un roman exégétique.

Il est faux qu'à dater de ce moment, il y ait eu la moindre divergence entre les Apôtres. Il est faux que saint Matthieu soit le seul qui établisse la prééminence de saint Pierre sur le Collége apostolique (1). Il est faux que saint Matthieu restreigne la mission du Messie au peuple juif. Il est faux que les textes allégués à l'appui de cette opinion aient la moindre autorité contre ceux qui disent le contraire. Il est faux que saint Matthieu soutienne le maintien obligatoire de la loi cérémonielle, et qu'il ait écrit pour défendre le système des judaïsants.

En second lieu, il est faux que l'Evangile de saint Luc, quoique rédigé par un disciple de saint Paul, soit l'expression d'un esprit particulier improprement appelé le paulinisme. Il est faux qu'en faisant ressortir la destination universelle de la loi nouvelle, saint Luc ait

(1) Voyez S. Marc, 3. 16. 8. 29. 9-5. 10-28-14. 33.; S. Luc, 6-14. 8. 45. 9-20-28.; S. Jean, 1-43. 6. 68. 13-6. et suiv. 36. et suiv.

eu la moindre intention polémique contre saint Pierre, puisque celui-ci avait eu la vision des animaux purs et impurs, et secondait l'apostolat des gentils.

En troisième lieu, il est faux que saint Marc se soit proposé de prendre une position neutre entre saint Matthieu et saint Luc, et nous en pouvons donner deux raisons irrécusables : la première c'est que, d'après l'histoire, saint Marc a écrit avant saint Luc; la seconde, c'est qu'aucun désaccord doctrinal n'ayant existé entre saint Pierre et saint Paul, il n'était pas besoin de les accorder.

Enfin, il est faux que saint Jean ait écrit son récit dans un but irénique, c'est-à-dire pour achever la prétendue fusion commencée par saint Marc. Tout le monde sait que son principal but a été de tracer un tableau court mais chronologique de la vie du Sauveur, de confondre les disciples de saint Jean-Baptiste qui avaient formé une secte destinée à vivre longtemps, enfin de réfuter les gnostiques et les docètes.

Par conséquent, ce que l'on a appelé le pétrinisme de saint Mathieu et le paulinisme de saint Luc, la prétendue opposition de ces deux évangélistes, présentée comme l'expression de deux écoles rivales ayant déchiré le sein du christianisme primitif, enfin le rapprochement de ces deux écoles tenté par saint Marc et opéré par saint Jean, tout cela n'est qu'une rêverie conçue dans le cerveau nébuleux de quelques exégètes allemands (1).

La conclusion immédiate qui s'en dégage est celle-ci : Le christianisme est l'œuvre de la révélation du Christ, non celle d'un travail posthume fait par ses disciples.

(1) Voir, pour les preuves, l'abbé Vilmain. *Etude critique sur les Evangiles.*

Les efforts de l'éclectisme alexandrin rendraient-ils un compte plus satisfaisant de la formation du dogme chrétien ?

Fondée par Ammonius Saccas, vers la fin du second siècle, l'école d'Alexandrie eut successivement pour chefs Plotin, Porphyre, Jamblique et Proclus. Loin d'être la pourvoyeuse et l'auxiliaire du christianisme naissant elle en fut la rivale. Un jour, le paganisme réduit aux abois par les progrès évangéliques fit appel à toutes les religions et à tous les systèmes issus de son principe, pour en construire un ensemble où il put résister quelques instants à l'envahissement qui menaçait de le submerger. Cet amalgame fut nommé le néoplatonisme. Eclectique dans sa méthode, le néoplatonisme ne créait pas les doctrines, il les choisissait, convaincu qu'entre elles l'opposition n'est qu'apparente et qu'il y a variété, non contradiction. Pratique dans son but, le néoplatonisme dépouilla la forme abstraite des anciennes philosophies pour s'annexer des mystères et des rites extérieurs, la prospérité du christianisme lui ayant appris que, pour devenir puissante sur les âmes, la doctrine doit se convertir en religion. D'après ces données, le lecteur a déjà vu la bizarrerie de l'objection, c'est le néoplatonisme qui s'est fait à l'instar du christianisme, et il nous faut montrer qu'il ne l'a pas fait.

Certes, la question est historique et peu susceptible d'être obscurcie par la chicane. L'antériorité du dogme chrétien, par rapport aux spéculations alexandrines, prouvera toujours qu'il n'en est pas sorti. Celles-ci étant postérieures de deux siècles, comment l'auraient-elles inspiré ? Il est vrai qu'on tâche d'éluder cet argument en imaginant que notre foi n'a reçu sa formule positive qu'à Nicée, et qu'entre Jésus-Christ et cette époque nos croyances fondamentales, telles que la divinité du Christ et la

Trinité, se développèrent sous l'influence du néoplatonisme. C'est là un lieu commun encore plus souvent réfuté que rabattu. La doctrine des Pères anténicéens nous demeure et prouve que l'Eglise n'a reçu son dépôt que de son divin fondateur. D'autre part, la doctrine des néoplatoniciens prouve qu'ils ont fait des emprunts non des largesses à notre symbole, et qu'ils ne pouvaient nous donner ce qu'ils ne possédaient pas. D'ailleurs, des livres d'une autorité irréfragable, tels que l'*Histoire du dogme pendant les trois premiers siècles de l'Eglise et jusqu'au concile de Nicée* (1), établissent, pas à pas, l'origine et la formation exclusivement chrétienne des dogmes chrétiens. Il est impossible d'imaginer une réponse plus nette et plus directe que celle là à l'esprit de système falsifiant notre passé au profit de ses rancunes et de ses utopies. Quand on a parcouru ces pages si décisives, véritables procès-verbaux de notre tradition apostolique, quand on les compare aux théories gratuites qu'on leur oppose, surtout quand on entend les auteurs de celles-ci passer sur de telles évidences pour conclure : « C'est d'Alexandrie que sort cet esprit nouveau, christianisme et platonisme, qui devait rayonner sur tout l'ancien monde (2), » on comprend jusqu'où peut aller l'amour désordonné de l'homme pour des erreurs qui lui appartiennent, au détriment de la vérité à laquelle il appartient.

Eh! comment le néoplatonisme aurait-il produit le symbole de Nicée puisqu'il ne le contient pas? L'Eglise chante : Je crois en un seul Dieu créateur du ciel et de la

(1) Par Mgr Ginouilhac, archevêque de Lyon.

(2) M. Vacherot. *Hist. crit. de l'école d'Alexandrie*, t. II, p. 92.

terre; le néoplatonisme donne hospitalité dans sa théodicée cosmopolite à toutes les théodicées de l'univers. L'idée du Dieu vivant et personnel, l'idée éléatique absorbant toute distinction en Dieu dans l'unité pure et indéterminée, l'idée émanatiste qui fait sortir les êtres finis du développement de l'unité indéfinie, enfin l'idée dualiste qui pose en face l'un de l'autre deux principes éternels du bien et du mal, le tout combiné dans des rapports impossibles, voilà ce dieu d'Alexandrie, qu'on ose proclamer le père du nôtre? Serait-ce ignorance? Serait-ce moquerie?

Ce n'est pas tout, la triade ou la tétrade néoplatonicienne est la formule panthéistique de la vie universelle identifiée avec la vie divine; c'est Dieu tirant les êtres de son sein et devenant lui-même toutes choses, suivant une dégradation insensible qui, du sommet de son être, va en s'accentuant jusqu'aux degrés inférieurs. La Trinité chrétienne, au contraire, exclut la connexion du fini et de l'infini, et consacre la distinction substantielle du Créateur et de la créature.

Dans la Trinité chrétienne il y a trois hypostases consubstantielles; dans la trinité alexandrine il y en a une quatrième, la nature, en attendant que Basilides et les gnostiques, fécondant cette idée de Proclus, décomposent la divinité en cinquante-deux déploiements successifs, dont chacun en comprend sept autres, ce qui forme le total de trois cent soixante-quatre moments hypostatiques dans l'évolution de l'unité divine.

Et c'est ce mélange de métaphysique et d'illuminisme, plus insensés l'une que l'autre, qui aurait éclairé les oracles de Nicée? Et ce sont ces docteurs alexandrins qui auraient été les théologiens de saint Athanase? Pour toute réponse, je souhaite qu'ils soient un jour aussi connus que

la profession de foi de saint Athanase. Un tel parallèle sera la meilleure réfutation et le plus digne châtiment que puissent recevoir leurs admirateurs.

« Il faut donc être prudent, quand il s'agit de prononcer qu'une doctrine dérive d'une autre. Pour le proclamer avec certitude, il est besoin de rencontrer des deux côtés des points de contact nombreux, profonds, vigoureusement caractérisés. Mais il ne suffit pas, pour constater cette filiation, de certaines correspondances légères, accidentelles, et qu'on puisse considérer comme des coïncidences de hasard ou des inspirations communes du bon sens. S'appuyer sur cette seule base d'une similitude superficielle et indéfinie, pour conclure à la génération d'une croyance par une croyance antérieure, c'est tomber dans une témérité injurieuse à la raison.

« Mais, au lieu d'accepter la naissance ou la parenté réelle des dogmes chrétiens, nous nous plaisons à leur en prêter d'hypothétiques ; nous voulons, à toute force, qu'ils se soient formés d'une pensée prise à l'Orient, d'une autre prise à l'Occident, d'une troisième prise au nord, et, pour donner à nos allégations un semblant de solidité, nous établissons des courants arbitraires d'idées à travers le temps et le monde. Sommes-nous appuyés ou démentis par les faits ? Peu importe. Si les faits s'accordent avec nos théories, tant mieux ; s'ils nous condamnent, nous n'en tenons aucun compte ; et c'est merveille de voir avec quel art ingénieux, et quelle hardiesse d'invention nous faisons aller, revenir, monter, descendre, tournoyer dans le passé, ou des systèmes entiers, ou des fragments de systèmes, pour les amener, comme autant d'affluents, à celui que nous prétendons être le résultat de leurs ondes réunies (1). »

(1) Mgr Plantier. *Troisième conférence.*

IV

Il est reconnu que le christianisme n'est pas une combinaison des doctrines mazdéennes, ni un écho de Platon sous le rapport dogmatique, ni un héritier de Cléanthe sous le rapport de la morale, ni un syncrétisme issu des sectes juives ou chrétiennes des premiers siècles, ni un produit de l'éclectisme alexandrin. Est-il aussi divin dans son organisation sociale que dans son essence doctrinale? La solution de cette difficulté dépend de nos précédentes démonstrations de la divinité de l'Eglise. Mais il est, dans l'histoire de l'Eglise, un élément particulièrement contesté par la critique protestante et rationaliste, c'est la hiérarchie. On affecte de la regarder comme l'expression des conventions ou des abus, non de la pensée divine. Et de là une série d'accusations, la plupart formulées par M. Guizot, avec sa gravité et sa bonne foi ordinaires, mais avec une inexactitude peu digne du continuateur de Montesquieu.

Eh bien, est-il vrai qu'il y ait eu, dans l'histoire ecclésiastique, une ère démocratique où aucune magistrature religieuse n'existait encore, et où le peuple presbytérien, quaker, indépendant, avait la principale part à la gestion de la communauté chrétienne?

Il faudrait des livres pour répondre à cette thèse et nous n'avons que peu de pages à lui consacrer. Nous l'affronterons néanmoins, parce qu'elle est moins riche en preuves qu'en aperçus gratuits, et que, dans quelques lignes, la vérité peut entasser plus de faits pour sa défense

que n'en allèguent tous les volumes de l'attaque (1).

Et, d'abord, *dans les premiers temps, tout à fait dans les premiers temps,* comme parle l'auteur de l'objection, il y avait dans la société chrétienne des magistrats institués : le Christ choisit parmi ses nombreux disciples douze apôtres, il leur confère le pouvoir de lier et de délier, d'enseigner toutes les nations, de paître les brebis et les agneaux, de renouveler le miracle de la Cène, enfin, de le remplacer à la tête de son troupeau, si bien que celui qui les écoute l'écoute et que celui qui les méprise le méprise : et ce n'est pas là une magistrature ?

Plus tard, Matthias est choisi par un petit nombre de fidèles, désignés à cet effet; il est sacré par les apôtres. Ceux-ci administrent même les biens de la communauté, car on les vend quelquefois pour leur en remettre le prix. Plus tard, afin de se réserver plus de liberté pour la prière et pour la parole, ils confient les veuves et les pauvres à des ministres subalternes. Déjà, à cette époque, Paul parle de l'évêque comme de l'*économe de Dieu,* de Timothée comme ayant reçu *l'imposition des mains du presbytère,* c'est-à-dire de la réunion des prêtres; enfin, les actes mentionnent les diacres comme *servant aux tables,* et tout cela n'est pas la preuve qu'il existe un corps de magistrats divinement constitué?

Immédiatement après les apôtres, saint Ignace, leur disciple, s'écrie en parlant aux Magnésiens : « Obéissez « tous à l'évêque comme le Christ obéit à son Père; « obéissez au collége des prêtres comme aux apôtres; ré- « vérez les diacres comme servant par l'ordre de Dieu. « Que personne ne fasse rien de ce qui tient à l'Eglise

(1) *Hist. de la civilis. en Europe*, t. II.

« sans l'évêque. » Si on se rappelle que le même Père, écrivant aux Thralliens et aux Philadelphiens, a marqué en termes aussi formels les mêmes degrés hiérarchiques, il est difficile de comprendre que la hiérarchie des temps apostoliques ait pu être niée.

Le Pape saint Clément, contemporain des apôtres, fait encore mention des trois ordres majeurs qui composent la magistrature sacrée : « Il est, dit-il, dans sa lettre aux Corinthiens, des fonctions particulières au pontife; les prêtres ont leur place réglée, les lévites ou diacres sont chargés du service qui leur est propre, le laïque est astreint aux préceptes tracés pour les laïques. Que chacun de vous rende grâces à Dieu en son rang. »

Saint Justin, dans sa première apologie, indique de la manière la plus précise la différence qu'on faisait, en l'an 150, entre les pouvoirs et l'office des ministres sacrés, particulièrement entre ceux de l'évêque et ceux du diacre. Clément d'Alexandrie dans ses *stromates* dit : « Ici, au sein de l'Eglise, les degrés des évêques, des prêtres, des diacres, sont, à mon avis, des imitations de la gloire des anges. » Origène pousse un profond soupir à la vue des désordres du sacerdoce et représente les mondains s'écriant : « Voyez quels évêques, quels prêtres, quels diacres ! » Il ajoute avec une précision plus rigoureuse encore : « On exige plus de moi, qui suis simple prêtre, que du diacre, plus du diacre que du laïque. Quant à celui qui sert à la tête de toute l'Eglise, l'évêque, il rendra compte de toute l'Eglise. » Est-il possible de mieux distinguer les titres, les rangs, les fonctions et partant les échelons de la hiérarchie ?...

Tertullien et saint Cyprien confirment l'existence des mêmes institutions durant l'ère dite démocratique. Enfin, les canons surnommés apostoliques, certainement anté-

rieurs au premier concile général de Nicée, font souvent mention des divers emplois exercés dans l'Eglise. « Que l'évêque, disent le premier et le second, soit ordonné par deux ou trois évêques, que le prêtre soit ordonné par un évêque, de même le diacre et les autres clercs. »

Donc, quelle que puisse être l'incertitude de quelques modernes écrivains relativement aux dignités ecclésiastiques des premiers temps, l'antiquité ne la partagea pas, l'histoire ne la justifie pas, et les historiens qui la professent substituent des théories arbitraires à des faits évidents.

C'est, pour ainsi dire, la tête de l'objection que nous venons d'abattre; après cela, les membres tombent par le fait. Une magistrature existant dans l'Eglise, durant la période démocratique, comment la prépondérance eût-elle appartenu au corps des fidèles? Sans doute, suivant les circonstances, on recherchait le témoignage, l'avis, même l'approbation de la multitude, mais on ne lui abandonnait ni la décision ni le gouvernement. Aujourd'hui encore on consulte le peuple, avant l'ordination des sous-diacres, mais l'autorité seule les ordonne et les choisit. Tantôt le peuple, tantôt les princes ont été admis à présenter les évêques au Pape, mais le Pape seul ou son délégué les institue. Tantôt le peuple, tantôt les princes eurent droit d'entrée dans les conciles, mais les évêques seuls y eurent toujours droit de suffrage. Quand a-t-on vu le peuple fonder des Eglises, exercer la justice contre les fidèles coupables, distribuer les sacrements, monter dans les chaires pour instruire? Evidemment, il faut avoir à défendre une religion qui détruisit la hiérarchie pour méconnaître à ce point celle de la religion véritable.

Donc, il est faux que les premiers chrétiens aient été presbytériens, car ceux-ci n'admettent pas plusieurs

degrés dans le sacerdoce, ils ne reconnaissent que la prêtrise, tandis que le sacerdoce primitif se composait de trois catégories. Pour le presbytérien, d'ailleurs, sa part d'administration aux choses de l'Eglise est un droit; pour les fidèles de la première période, c'était ou un honneur qui leur était concédé comme confesseurs de la foi, ou un privilége révocable suivant les temps et les lieux.

Donc il est faux que le système de la prédication individuelle ait prévalu dans les assemblées du christianisme naissant, et que nos premiers pères dans la foi aient été quakers. Il est certain qu'avant la multiplication des prêtres, les laïques évangélisèrent parfois dans le lieu saint; mais peut-on confondre à ce point des choses si peu semblables! Si le laïque orthodoxe prêche, c'est pour tâcher de suppléer son chef spirituel dont il regrette l'absence; si le quaker prêche c'est parce qu'il prétend avoir le droit de prêcher et de se passer de ministres religieux. Si l'orthodoxe écoute les instructions d'un laïque, c'est parce qu'il ne peut pas mieux faire; si le quaker les écoute, c'est parce qu'il ne veut pas faire autrement. Les principes d'où partent le quaker et l'orthodoxe sont essentiellement différents. Celui du quaker exclut la hiérarchie, celui de l'orthodoxe la suppose; le premier regarde la magistrature ecclésiastique comme une corruption du christianime, le second comme une fondation divine. Pour admettre le premier et nier le second, il faut avoir des aveuglements de parti capables de résister même à l'évidence.

Les allégations de nos adversaires ne sont pas mieux fondées en ce qui concerne les abus de la période aristocratique et ceux de la phase monarchique. Le savant abbé Gorini a démêlé avec sa perspicacité ordi-

naire la part de vrai et de faux qu'il y a dans ces spéculations sur le passé de l'Eglise. Nous renvoyons le lecteur à son dernier volume. Aussi bien, sur un pareil terrain nous serions loin des origines du christianisme. Pour nous, quand nous avons prouvé que la constitution de l'Eglise n'a point dévié, et que sa sainte hiérarchie est d'origine apostolique, notre but est atteint, et nous croyons avoir fourni à tout chrétien attentif les documents nécessaires pour remplir ce précepte de l'Apôtre : « Soyez prêts à satisfaire ceux qui vous demanderont la raison de votre espérance (1). » Maintenant il s'agit de savoir si les incrédules sont prêts à nous donner avec autant d'avantages la raison de leurs négations.

Arrivé à la fin de cette étude, nous devons au lecteur la communication de nos impressions sur le débat que que nous venons de clore. Nos impressions sont mille fois plus favorables à la divinité de nos origines chrétiennes que les raisons par lesquelles nous les avons étayées. Il y a, dans chaque sujet, une partie intuitive où la conviction s'avance plus loin que la démonstration. Après avoir compulsé toute l'accusation intentée par la critique contre la sincérité de nos monuments originaux, il nous reste cette ferme persuasion, que ce n'est là qu'un amoncellement de nuages suscité par l'artifice employé au service du système et de la passion. Bossuet disait, en parlant de la défense de la religion, qu'il y mettrait sa tête : volontiers, nous y engagerions la nôtre.

(1) Saint Pierre, III, 14-15-16.

Mais, puisque le seul moyen que nous ayons de rendre ce témoignage est de consacrer notre esprit à prouver notre foi, continuons ce saint labeur, et sachons si la négation antichrétienne est plus solide que notre affirmation.

Nota. — Quelques lecteurs s'étonneront, peut-être, de ne point trouver, dans ce volume, un ou deux chapitres en réponse à des opinions que le Concile se dispose à frapper. Nous souscrivons par avance, et de l'assentiment le plus spontané, à toutes les décisions du Concile; mais nos respects pour les vérités qui vont être proclamées ne nous autorisent point à sortir de notre cadre. Ce livre s'adresse *exclusivement* à des dissidents qui sont hors de l'Eglise, il ne doit pas s'occuper de ceux qui sont encore dans l'Eglise, et qui, je l'espère, n'en sortiront pas, parce qu'ils y rentreront par la soumission, dès qu'ils en seront exclus par la condamnation de leurs erreurs; que si nos prévisions étaient douloureusement trompées, nous pourvoirons à la défense totale de la vérité catholique, dans un travail complémentaire de celui-ci : *la Raison de la foi.*

NOTES DU PREMIER VOLUME.

NOTE DU CHAPITRE I.

Confession suprême de Jouffroy, sur le malheur de ne pas croire.

Cette mélancolique révolution ne s'était point opérée au grand jour de ma conscience ; trop de scrupules, trop de vives et saintes affections me l'avaient rendue redoutable, pour que je m'en fusse avoué le progrès ; elle s'était accomplie sourdement, par un travail involontaire dont je n'avais pas été complice ; et depuis longtemps je n'étais plus chrétien que dans l'innocence de mon intention. J'aurais frémi de le soupçonner ou cru me calomnier de le dire. Mais j'étais trop sincère avec moi-même et j'attachais trop d'importance aux questions religieuses pour que, l'âge affermissant ma raison, et la vie studieuse et solitaire de l'école fortifiant les dispositions méditatives de mon esprit, cet aveuglement sur mes propres opinions pût longtemps subsister.

« Je n'oublierai jamais la soirée de décembre où le voile qui me dérobait à moi-même ma propre incrédulité fut déchiré. J'entends encore mes pas dans cette chambre étroite et nue où, longtemps après l'heure du sommeil, j'avais coutume de me promener ; je vois encore cette lune à demi-voilée par les nuages, qui en éclairait par intervalles les froids carreaux. Les heures de la nuit s'écou-

laient et je ne m'en apercevais pas; je suivais avec anxiété ma pensée qui de couche en couche descendait vers le fond de ma conscience et, dissipant l'une après l'autre toutes les illusions qui m'en avaient jusque-là dérobé la vue, m'en rendait de moment en moment les détours plus visibles. En vain je m'attachais à ces croyances dernières comme un naufragé aux débris de son navire. En vain, épouvanté du vide inconnu dans lequel j'allais flotter, je me rejetais pour la dernière fois avec elles vers mon enfance, ma famille, mon pays, tout ce qui m'était cher et sacré; l'inflexible courant de ma pensée était plus fort : parents, famille, souvenirs, croyances, il m'obligeait à tout laisser. L'examen se poursuivait, plus obstiné et plus sévère à mesure qu'il approchait du terme, et il ne s'arrêta que lorsqu'il l'eut atteint. Je sus alors qu'au fond de moi-même il n'y avait plus rien qui fût debout. Ce moment fut affreux; et quand, vers le matin, je me jetai épuisé sur mon lit, il me sembla sentir ma première vie, si riante et si pleine, s'éteindre, et, derrière moi, s'en ouvrir une autre, sombre et dépeuplée, où désormais j'allais vivre seul avec ma fatale pensée qui venait de m'y exiler et que j'étais tenté de maudire.

« .... Bien que mon intelligence ne considérât pas sans quelque orgueil son ouvrage, mon âme ne pouvait s'accoutumer à un état si peu fait pour la faiblesse humaine; par des retours violents elle cherchait à regagner les rivages qu'elle avait perdus; elle retrouvait dans la cendre de ses croyances passées des étincelles qui semblaient par intervalles rallumer sa foi..... mais les convictions renversées par la raison ne peuvent se relever que par elle, et ses lueurs s'éteignaient bientôt. Si, en perdant la foi, j'avais perdu le souci des questions qu'elle m'avait jusqu'à ce jour résolues, sans doute ce violent état n'aurait pas duré longtemps : la fatigue m'aurait assoupi, et ma vie se serait endormie comme tant d'autres, dans le scepticisme. Heureusement il n'en était pas ainsi. Jamais je n'avais mieux senti l'importance des problèmes que depuis que j'en avais perdu la solution. J'étais incrédule, mais je détestais l'incrédulité : ce fut là ce qui décida de la direction de ma vie (1). »

(1) *Nouveaux mélanges philosophiques.*

NOTE DU CHAPITRE II.

Lettre d'Ozanam en réponse à la difficulté de croire.

« O mon cher ami, les difficultés de la religion sont comme celles de la science, il y en a toujours. C'est beaucoup d'en éclaircir quelques-unes; mais aucune vie ne suffirait à les épuiser. Pour résoudre toutes les questions qui peuvent s'élever sur l'Ecriture sainte, il faudrait savoir à fond les langues orientales. Pour répondre à toutes les objections des protestants, il faudrait pouvoir étudier, dans ses derniers détails, l'histoire de l'Eglise ou plutôt l'histoire universelle des temps modernes. Vous ne pourrez donc jamais répondre à tous les doutes que votre imagination active et ingénieuse ne cessera de déterrer pour le tourment de votre cœur et de votre esprit. Heureusement Dieu ne met pas la certitude à ce prix. Que faire donc? faire en matière de religion ce qu'on fait en matière de science, s'assurer d'un certain nombre de vérités prouvées et, ensuite, abandonner les objections à l'étude des savants. Je crois fermement que la terre tourne, je sais pourtant que cette doctrine a ses difficultés; mais les astronomes les expliquent, et s'ils ne les expliquent pas toutes, l'avenir fera le reste. Ainsi de la Bible, elle est hérissée de questions difficiles, mais les unes sont résolues depuis longtemps; d'autres considérées jusqu'ici comme insolubles ont trouvé leur réponse de nos jours, il en reste beaucoup; mais Dieu les permet pour tenir l'esprit humain en haleine et pour exercer l'activité des siècles futurs.

« Pour moi, après bien des doutes, après avoir aussi, bien des fois, mouillé mon chevet de larmes de désespoir, j'ai assis ma foi sur un raisonnement qui peut se proposer aux maçons et aux charbonniers. Je me dis que tous les peuples ayant une religion bonne ou mauvaise, la religion est donc un besoin universel, perpétuel, par conséquent légitime de l'humanité. Dieu qui a donné ce besoin s'est donc engagé à le satisfaire. Il y a donc

une religion véritable. Or, entre les religions qui partagent le monde, sans qu'il faille ni longues études, ni discussion de faits, qui peut douter que le christianisme soit souverainement préférable et que seul il conduise l'homme à sa destinée finale? Mais dans le christianisme, il y a trois Eglises, la protestante, la grecque et l'Eglise catholique, c'est-à-dire l'anarchie, le despotisme et l'ordre. Le choix n'est pas difficile et la vérité du catholicisme n'a pas besoin d'autre démonstration.

« Voilà, mon cher ami, le court raisonnement qui m'ouvre les portes de la foi; mais une fois entré je suis tout éclairé d'une clarté nouvelle, et bien plus profondément convaincu par les preuves intérieures du christianisme : j'appelle ainsi cette expérience de chaque jour qui me fait trouver dans la foi de mon enfance toute la force et toute la lumière de mon âge mur, toute la sanctification de mes joies domestiques, toute la consolation de mes peines. Quand toute la terre aurait abjuré le Christ, il y a dans l'inexprimable douceur d'une communion et dans les larmes qu'elle fait répandre, une puissante conviction qui me ferait encore embrasser la croix et défier l'incrédulité de toute la terre. Mais je suis loin de cette épreuve, et, au contraire, combien cette foi du Christ qu'on représente comme éteinte agit fortement dans l'humanité. Vous ne savez peut-être pas assez, mon cher ami, combien le Sauveur du monde est encore aimé, combien il suscite de vertus et de dévouements qui égalent les premiers âges de l'Eglise. Je ne cite que les jeunes prêtres que je vois partir des Missions étrangères pour aller mourir au Tonkin, comme moururent saint Cyprien et saint Irénée, et ces ecclésiastiques anglicans convertis qui abandonnent des bénéfices de cent mille francs de rente et qui viennent à Paris donner des leçons pour faire vivre leurs femmes et leurs enfants. Non le catholicisme n'est dénué ni d'héroïsme dans le temps de Mgr Affre, ni d'éloquence dans le temps du P. Lacordaire, ni de tous les genres de gloire et d'autorité dans le siècle qui a vu mourir chrétiens Napoléon, Royer-Collard et Chateaubriand,

. . . .

« Je crois à la vérité du christianisme; s'il y a des objections, je crois qu'elles se résoudront tôt ou tard; je crois même que quelques-unes ne se résoudront jamais, parce que le christianisme traite des rapports du fini avec l'infini. Tout ce que ma raison

peut exiger c'est que je ne la force pas de croire à l'absurde; or il ne peut y avoir d'absurdité philosophique dans une religion qui a satisfait l'intelligence de Descartes et de Bossuet, ni d'absurdité morale dans une croyance qui a sanctifié saint Vincent de Paul, ni d'absurdité philosophique dans une interprétation des Ecritures qui contentait l'esprit rigoureux de Sylvestre de Sacy (1). »

NOTE DU CHAPITRE III.

Il y aurait peu de justice et de gratitude, de notre part, à oublier les laïques venus à notre aide dans l'œuvre apologétique des deux derniers siècles. La thèse qui précède recevra cet utile complément du beau parallèle imaginé par Frayssinous sous ce double titre :

LE TEMPLE DE LA RAISON, — LE TEMPLE DU CHRISTIANISME.

« J'entre d'abord dans le Temple de la Raison. J'y trouve l'incrédulité prêchant sous le nom de philosophie une morale facile, qui n'est, au fond, que l'égoïsme et l'amour du plaisir, et promettant à ses sectateurs pour toute récompense le néant, ou, par intervalle, je ne sais quoi de vague et d'incertain ; j'y vois un assez grand nombre de disciples à peu près ignorés, un certain nombre de plus connus et quelques-uns de renommés. Ces derniers fixent mon attention : c'est Bayle tenant en main une plume qui semble flotter dans le vide et qui répand autour d'elle beaucoup de fumée mêlée de traits de vive lumière ; c'est Voltaire qui se moque et se joue de tout, qui se rit également de Dieu et des hommes, se vante d'avoir participé aux mystères de la religion sans y croire, présente d'une main des titres légitimes à la gloire, de l'autre des écrits où sans cesse la débauche assaisonne le blasphème. Tout-à-

(1) Lettres, 2. vol.

coup il éclate en imprécations contre le Christianisme et s'écrie : *Mes amis, écrasons l'infâme.* A ce cri de ralliement toute la troupe des adeptes se réveille et se ranime. Diderot, en amant furieux de la liberté, chante, dans un langage que je ne puis pas répéter, que le monde ne sera heureux que lorsqu'il n'y aura plus sur la terre ni prêtres ni rois. L'auteur du *Système de la nature* explique toutes les affections du cœur, les sentiments d'amour ou de haine par le mécanisme de l'attraction et de la répulsion ; et, de temps en temps, il adresse à la nature, au grand tout, à l'universalité des êtres, à une abstraction, des apostrophes brûlantes. D'Alembert tire de dessous son manteau philosophique une correspondance secrète pleine d'un fiel assez grossier ; il veut qu'on sache toute la part qu'il a eue, par ses menées obscures, à la destruction des *préjugés*. Raynal se vante hautement d'être apostat à double titre ; à propos de commerce, et de comptoir il exhale son impiété en déclamations violentes. Cependant il se calme, il paraît articuler l'expression du repentir et faire une sorte d'amende honorable de sa fougue et de ses emportements. Chacun, à son tour, veut avoir la parole : ce ne sont que systèmes sur la morale, la société, l'éducation, les lettres et les arts : il ne s'agit rien moins que de recommencer l'homme et l'ordre social tout entier. Du milieu de ce chaos d'opinions incohérentes, un inconnu se fait entendre avec force : *Peuples, voulez-vous être heureux? Renversez les trônes et les temples.* Alors un roi du Nord, grand guerrier et grand politique, longtemps favorable à l'impiété, mais qui n'a nulle envie de descendre du trône, lance autour de lui un regard d'indignation, fronce le sourcil et dit en propres paroles : « Mon avis serait qu'on donnât à ces messieurs une province qui méritât d'être châtiée. » Jean-Jacques, qui n'est pas d'ailleurs très-difficile, se scandalise lui-même des systèmes monstrueux qu'il entend débiter, et il s'écrie : « Fuyez ces hommes qui sèment dans les cœurs de désolantes doctrines. » Averti par ce cri d'alarme, je jette encore un coup d'œil sur tous ces adorateurs de la Raison; je crois voir empreint sur leur front le cachet de l'orgueil et du cynisme; et, le cœur flétri de ce que je viens de voir et d'entendre, je me retire.

« J'entre dans le Temple du Christianisme ; j'y trouve la religion assise sur ses autels tenant d'une main l'Évangile et de l'autre offrant aux sectateurs fidèles de sa loi des couronnes d'immortalité : je vois rangés autour d'elle une foule d'esprits sublimes, qui ont

brillé en Europe depuis trois siècles. Je compte parmi eux les philosophes Bacon, Descartes, Malebranche et Leibnitz ; parmi les érudits du premier ordre, Duperron, Bochart, Tillemont, Petau, Mabillon; parmi les moralistes, Nicole, Larochefoucauld, La Bruyère Bourdaloue et Massillon ; parmi les magistrats profondément instruits, l'Hôpital, Talon, Séguier, Bignon, Domat, d'Aguesseau ; parmi les apologistes, Grotius, Pascal, Abbadie, Fénelon, Addisson ; parmi les savants, Copernic, Képler, Galilée, Newton, Euler. Je vois tous ces grands hommes rayonnant de l'éclat de leur génie et de leurs vertus. Il est vrai qu'ici comme ailleurs se montre la faiblesse humaine. Ces illustres personnages ne sont pas tous d'accord sur tous les points de la doctrine révélée ; mais sur Dieu, la Providence, la vie à venir, le vice et la vertu, la morale, leurs sentiments sont unanimes. Tous aussi révèrent unanimement la religion comme donnée aux hommes par Dieu lui-même. Tout ce qui est bon, tout ce qui est honnête, tout ce qui peut encourager la vertu, consoler le malheur, épurer les affections légitimes, consacrer les obligations domestiques et civiles, faire aimer Dieu et les hommes : voilà ce qui est en honneur et prêché hautement. Si j'étais tenté de me prévaloir de mes faibles lumières contre le Christianisme, Bacon m'avertit qu'un peu de philosophie rend incrédule, mais que beaucoup de philosophie ramène à la religion. Si je voulais m'endormir dans une commode indifférence, Pascal me dirait qu'on peut bien ne pas s'inquiéter du système de Copernic, mais qu'il importe de savoir si l'âme est mortelle ou immortelle ; que, suivant ce qui en est, toutes nos actions et tous nos sentiments doivent prendre des routes différentes. Si j'avais pu me laisser ébranler par l'autorité de quelques beaux esprits incrédules, Massillon me fait observer que les passions sont le berceau de l'incrédulité, qu'on ne secoue le joug de la foi que pour secouer le joug des devoirs ; et que la religion n'aurait jamais eu d'ennemis, si elle n'avait été l'ennemie du déréglement et du vice. Mais voici que, dans l'auguste assemblée, le premier de tous par le génie se fait entendre ; il élève la voix contre ces téméraires qui prennent pour force de la raison ce qui n'en est que le délire, et qui se croient libres, parce que leur esprit n'a plus de frein. Bossuet leur dit qu'ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils aspirent après cette vie, et que ce misérable partage ne leur est pas assuré ; qu'avec leurs doutes

et leurs incertitudes, i s se précipitent dans l'abîme de l'athéisme, cherchant leur repos dans une fureur qui ne trouve presque point de place dans les esprits ; que les absurdités où ils tombent en niant la religion sont plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne ; et que, pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent, l'une après l'autre, d'incompréhensibles erreurs. Comment ne serais-je pas frappé de la croyance de tant de grands hommes ? Quel concert et quelle force de témoignages ! En les voyant s'abaisser devant la religion, devant Celui qui est le Sauveur et la lumière du monde, je me sens entraîné à mêler mes adorations à leurs hommages et je me dis à moi-même : En vérité, s'il faut se décider pour la religion ou contre la religion d'après l'autorité de ceux qui l'ont professée ou de ceux qui l'ont combattue, je ne balance pas : loin de moi l'incrédulité, gloire à Jésus-Christ, je suis chrétien ! »

Les deux Temples ne sont point encore achevés. Depuis l'époque de Frayssinous ils ont reçu grand nombre de dieux nouveaux. Dans le premier sont entrés Lamennais, Béranger, Hugo, Renan, Taine, etc. Dans le second, j'ai vu apparaître De Bonald, De Maistre, De Biran, Charles Bonnet, Frayssinous, Lacordaire, le P. Félix, Auguste Nicolas, Montalembert, Chateaubriand, et, en comparant les deux assemblées, je ne trouve rien à changer à la conclusion qui précède : *Loin de moi l'incrédulité, gloire à Jésus-Christ !*

NOTE DU CHAPITRE V.

Réponses faites, il y a deux cents ans, à cet argument nouveau : Dieu c'est la Catégorie de l'Idéal, c'est-à-dire un être purement abstrait que l'Esprit humain forme en réunissant, en catégorisant ses notions sur les perfections finies.

1° *Réponse de Bossuet.*

« Dis-moi, mon âme, comment entends-tu le néant, sinon par

l'être? Comment entends-tu la privation, si ce n'est par la forme dont elle prive? *Comment l'imperfection, si ce n'est par la perfection dont elle déchoit?* Mon âme, n'entends-tu pas que tu as une raison, mais imparfaite, puisqu'elle ignore, qu'elle doute, qu'elle erre et qu'elle se trompe? Mais comment entends-tu l'erreur, si ce n'est comme privation de la vérité, et comment le doute ou l'obscurité, si ce n'est comme privation de l'intelligence et de la lumière; ou comment, enfin, l'ignorance, si ce n'est comme privation du savoir parfait; comment, dans la volonté, le déréglement et le vice, si ce n'est comme privation de la règle, de la droiture et de la vertu? Il y a donc primitivement une intelligence, une science certaine, une vérité, une fermeté, une inflexibilité dans le bien, une règle, un ordre, avant qu'il y ait une déchéance de toutes ces choses : en un mot, il y a une perfection, avant qu'il y ait un défaut. Avant tout déréglement, il faut qu'il y ait une chose qui est elle-même sa règle et qui, ne pouvant *se quitter soi-même*, ne peut non plus ni faillir ni défaillir. Voilà donc un être parfait : voilà Dieu, nature parfaite et heureuse..... Quand, recueillis en nous-mêmes, nous nous rendrons attentifs aux immortelles idées dont nous portons en nous-mêmes la vérité, *nous trouverons que la perfection est ce que l'on connaît le premier*, puisque, comme nous avons vu, *on ne connaît le défaut que comme une déchéance de la perfection.* »

2° *Réponse de Fénelon.*

« Il est constant que j'ai une idée précise de l'infini : je discerne très-nettement ce qui lui convient et ce qui ne lui convient pas ; je n'hésite jamais à en exclure toutes les propriétés des nombres et des quantités finis..... Donnez-moi une chose finie aussi prodigieuse qu'il vous plaira; faites en sorte qu'à force de surpasser toute mesure sensible, elle devienne *comme infinie à mon imagination;* elle demeure toujours finie *à mon esprit;* j'en conçois la borne lors même que je ne puis l'imaginer. Je ne puis marquer où elle est, mais je sais clairement qu'elle est; et, loin qu'elle se confonde avec l'infini, je conçois avec évidence qu'elle est encore infiniment distante de l'idée que j'ai de l'infini véritable. Que si on me vient parler d'indéfini comme d'un milieu entre ce qui est infini et ce qui est borné, je réponds que cet indéfini ne peut signi-

fier rien, à moins qu'il ne signifie quelque chose de véritablement fini, dont les bornes échappent à l'imagination, sans échapper à l'esprit. Mais, enfin, tout ce qui n'est point précisément l'infini, de quelque grandeur énorme qu'il soit, est infiniment éloigné de lui ressembler..... Il est certain que je conçois un être infini et infiniment parfait. Je distingue nettement de lui tout être d'une perfection bornée, et je ne me laisserais non plus éblouir à une perfection indéfinie qu'à un corps indéfini. Il est donc vrai, et je ne me trompe point, que je porte toujours au dedans de moi, quoique je sois fini, une idée qui me représente une chose infinie.

« Où l'ai-je prise cette idée qui est si fort au-dessus de moi, qui me surpasse infiniment, qui m'étonne et qui me fait disparaître à mes propres yeux, qui me rend l'infini présent? D'où vient-elle? Où l'ai-je prise? Dans le néant? Rien de ce qui est fini ne peut me la donner, *car le fini ne représente point l'infini* dont il est infiniment dissemblable. Si nul fini, quelque grand qu'il soit, ne peut me donner l'idée du vrai infini, comment est-ce que le néant me la donnerait? Il est manifeste, d'ailleurs, que je n'ai pu me la donner moi-même; car je suis fini comme toutes les autres choses dont je puis avoir quelques idées. Bien loin que je puisse comprendre que j'invente l'infini, s'il n'y en a aucun de véritable je ne peux pas même comprendre qu'un infini réel hors de moi ait pu imprimer en moi, qui suis borné, une image ressemblante à la nature infinie; il faut donc que l'idée de l'infini me soit venue du dehors, et je suis même étonné qu'elle ait pu y entrer.

« Encore une fois d'où me vient-elle cette merveilleuse représentation de l'infini, qui tient de l'infini même et qui ne ressemble à rien de fini? Elle est en moi, elle est plus que moi; elle me paraît tout, et moi rien. Je ne puis l'effacer, ni l'obscurcir, ni la diminuer, ni la contredire. Elle est en moi; je ne l'y ai pas mise, je l'y ai trouvée; et je ne l'y ai trouvée qu'à cause qu'elle y était déjà avant que je la cherchasse. Elle y demeure invariable *lors même que je n'y pense pas* et que je pense à autre chose. Je la retrouve toutes les fois que je la cherche, et elle se présente souvent, quoique je ne la cherche pas. Elle ne dépend pas de moi : c'est moi qui dépends d'elle. Si je m'égare, elle me rappelle; elle me corrige; elle redresse mes jugements, et quoique je l'examine, je ne puis la corriger, ni en douter, ni juger d'elle; c'est elle qui me juge et qui me corrige.

« Si ce que j'aperçois est l'infini même immédiatement présent à mon esprit, cet *infini est donc;* si, au contraire, ce n'est qu'une représentation de l'infini qui s'imprime en moi, cette ressemblance de l'infini doit être infinie; car le fini (en tant que fini) ne ressemble en rien à l'infini, et n'en peut être la vraie représentation. Il faut donc que ce qui représente véritablement l'infini ait quelque chose d'infini pour lui ressembler et pour le représenter.

« Cette image de la divinité même sera donc un second Dieu semblable au premier en perfection infinie; comment sera-t-il reçu et contenu dans mon esprit borné? D'ailleurs qui aura fait cette représentation infinie de l'infini pour me la donner? Se sera-t-elle faite elle-même? L'image infinie de l'infini n'aura-t-elle ni original sur lequel elle soit faite, ni cause réelle qui l'ait produite? Où en sommes-nous? Et quel amas d'extravagances! Il faut donc conclure invinciblement *que c'est l'être infiniment parfait qui se rend immédiatement présent à moi, quand je le conçois et qu'il est lui-même l'idée que j'ai de lui.* »

3o *Réponse de Malebranche.*

« Il est certain que vous voyez l'infini; car autrement quand vous me demandez s'il y a un Dieu, ou un être infini, vous me feriez une demande ridicule par une proposition dont vous n'entendriez pas les termes; c'est comme si vous me demandiez s'il y a un *Blictri,* c'est-à-dire une telle chose, sans savoir quoi. Assurément tous les hommes ont l'idée de Dieu ou pensent à l'infini, lorsqu'ils demandent « s'il y en a un. » Jamais nous ne parlerions de l'infini, jamais nous ne demanderions si Dieu existe, si nous n'en avions pas l'idée.

Prenez garde que Dieu ou l'infini n'est pas visible par une idée qui le représente. *L'infini est à lui-même son idée. Il n'a point d'archétype; il peut être connu, mais il ne peut pas être fait.* Il n'y a que les créatures, que tels et tels êtres qui soient faisables, qui soient visibles par des idées qui les représentent avant même qu'elles soient faites. On peut voir un cercle, une maison, un soleil sans qu'il y en ait; car tout ce qui est fini se peut voir dans l'infini *qui en renferme les idées intelligibles, mais l'infini ne se peut voir qu'en lui-même, car rien de fini ne peut représenter l'infini. Si on pense à Dieu, il faut qu'il soit.* Tel être, quoique connu, peut n'exister point.

On peut voir son essence (essence idéale ou métaphysique) sans son existence, son idée sans lui. Mais on ne peut voir l'essence de l infini sans son existence, l'idée de l'être sans l'être : car l'être n'a point d'idée qui le représente. Il n'a point d'archétype qui contienne toute sa réalité intelligible. Il est à lui-même son archétype et il renferme en lui l'archétype de tous les êtres. — Ainsi vous voyez bien que cette proposition : *Il y a un Dieu,* est par elle-même la plus claire de toutes les propositions qui affirment l'existence de quelque chose et qu'elle est même aussi certaine que celle-ci : *Je pense, donc je suis.* Vous voyez de plus ce que c'est que Dieu, puisque Dieu et l'être, ou l'infini, ne sont qu'une même chose.

Les hommes croient pouvoir penser à Dieu sans qu'il existe, parce qu'ils ne font pas réflexion que rien de fini ne peut le représenter. Comme ils peuvent penser à bien des choses qui ne sont point, à cause que les créatures peuvent être vues sans qu'elles soient.... ils s'imaginent qu'il en est de même de l'infini et qu'on peut y penser sans qu'il soit. *Voilà ce qui fait qu'ils cherchent, sans le reconnaître, celui qu'ils rencontrent à tous moments* et qu'ils reconnaîtraient bientôt s'ils rentraient en eux-mêmes et faisaient réflexion sur leurs idées. »

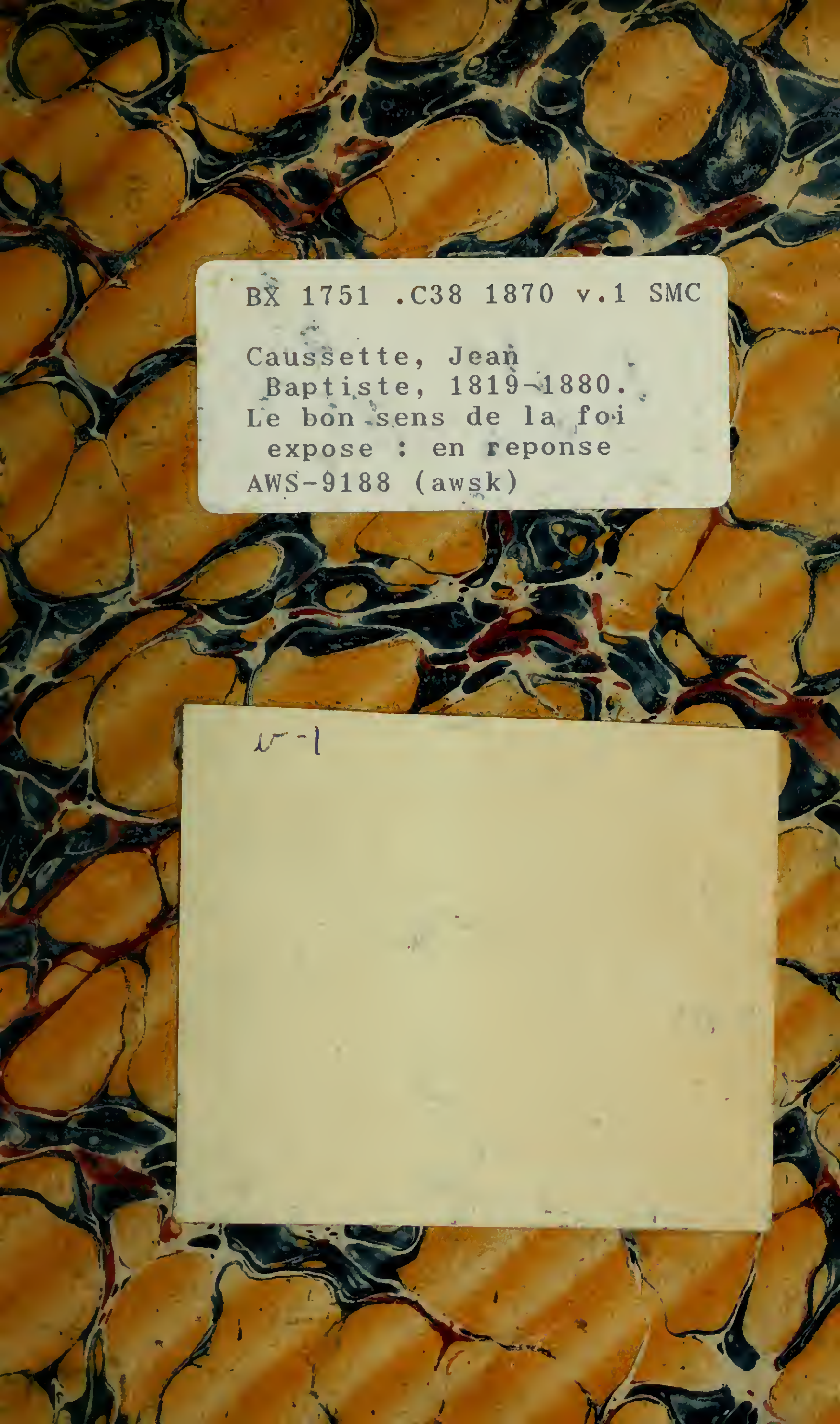
PREMIER VOLUME

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DU PREMIER VOLUME.

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU.





BX 1751 .C38 1870 v.1 SMC
Caussette, Jean
Baptiste, 1819-1880.
Le bon sens de la foi
expose : en reponse
AWS-9188 (awsk)
v-1

